



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

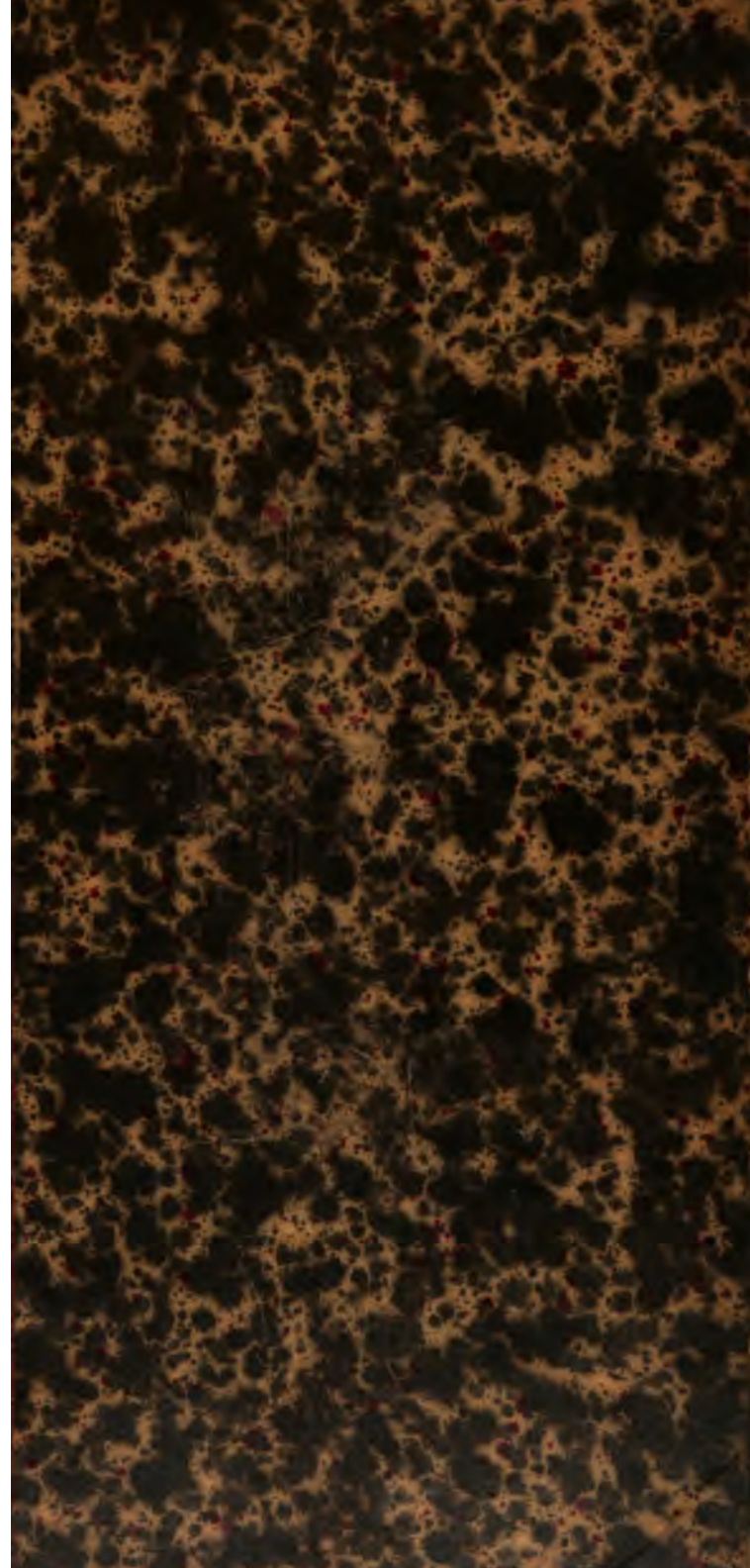
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Fr 28.4.2

Harvard College Library



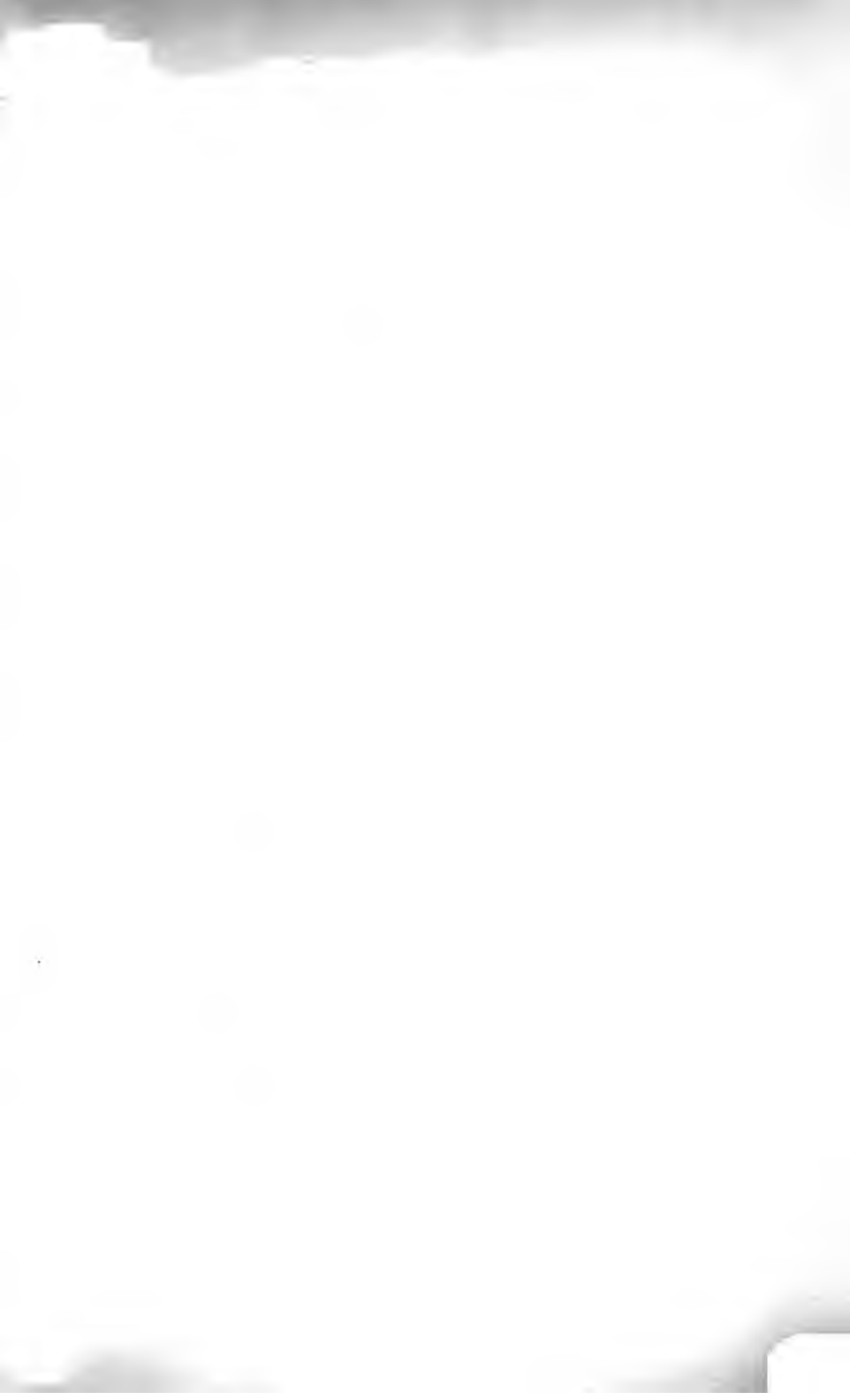
FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY

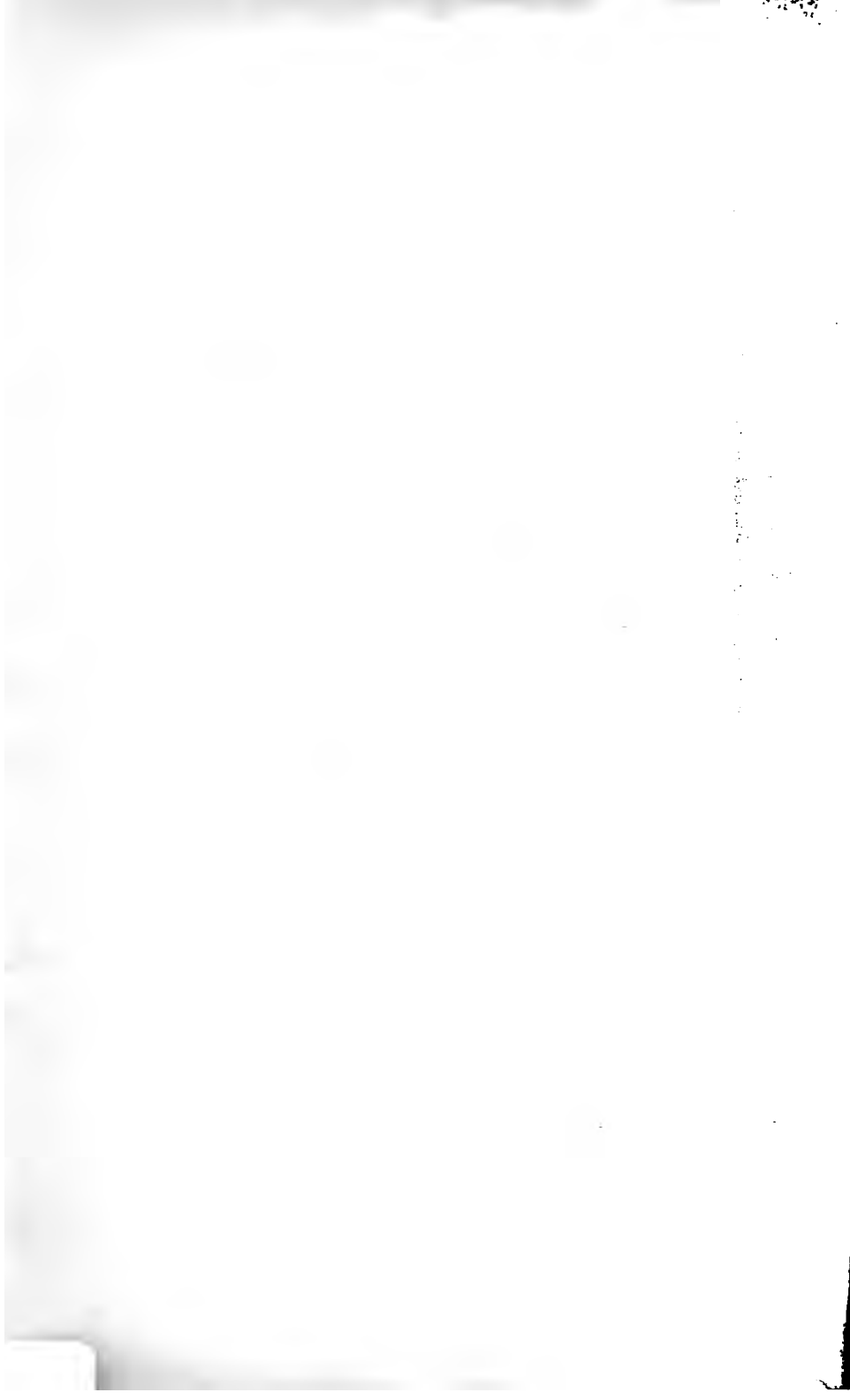


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VI^e ARROND^{ISSEMENT}

LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANCAIS
&
ETRANG







BULLETIN

20 1000 60

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

des

BRETAGNE

TOME I^{er}.

PREMIÈRE LIVRAISON.

BREST

IMPRIMERIE L. ANNEU, RUE DE LA RAMPPE, 2

1839

D. 28. 4.2

Harvard College Library

NOV 20 1911

Gift of
Prof. A. C. Coolidge
(T-VIII)

LISTE GÉNÉRALE

des

Membres composant la Société Académique de Brest. ⁽¹⁾

BUREAU.

Président. — M. LEVOT (P.), Conservateur de la Bibliothèque du Port de Brest, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques.

Vice-Présidents. — M. SAUVION, licencié ès-Sciences, Proviseur au Lycée Impérial de Brest. — M. VERRIER, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

Secrétaires. — M. RIOU-KERHALET (J.-J.-A.), Ingénieur des Ponts-et-Chaussées. — M. REYNALD (H.), Docteur ès-Lettres, Agrégé, Élève de l'École Normale et de l'École d'Athènes, Professeur de Rhétorique au Lycée Impérial.

Bibliothécaire-Archiviste. — M. FLEURY (Ed.), Pharmacien de l'École de Paris, Bibliothécaire-Archiviste de la Ville.

Trésorier. — M. BERDELO, ancien Chirurgien-Major de la Marine, Conservateur de la Bibliothèque de l'Hôpital de la Marine.

(1) Les noms des Membres fondateurs sont précédés d'un astérisque.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM. *AIGUESPARSES, Maître Répétiteur au Lycée Impérial.

*ALLAIN, Docteur-Médecin, à Lambézellec.

*ALLANIC, Agrégé, Professeur de Logique au Lycée Impérial.

*ANNER, Adjoint-Maire, Imprimeur.

*ANTOINE (L.-C.), Sous-Ingénieur des Constructions Navales.

*AUDIBERT, Professeur d'Hydrographie.

*BARILLÉ, Architecte.

*BELLAMY, Notaire, Conseiller municipal.

*BERDELO, ancien Chirurgien-Major de la Marine, Conservateur de la Bibliothèque de l'Hôpital de la Marine.

*BERNIER, ancien Chirurgien de la Marine.

*BILLARD, Avocat.

*BIZET, Maire, Conseiller Général.

*BLÉAS, Inspecteur des Écoles primaires.

*BLUTEL, premier Commis de la Direction des Douanes.

*BOELLE (A.-J.), Ingénieur des Constructions Navales.

*BOITARD (E.), Professeur de Sciences à l'École Navale.

*CARADEC, Peintre.

*CARADEC (Louis), Docteur-Médecin.

*CARCARADEC (DE), Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

*CHABAL, Père, Pasteur protestant.

*CHABAL, Fils, Clerc de Notaire.

*CLÉREC, Aîné, Avocat, Juge suppléant, Conseiller municipal.

*CONSEIL, Député au Corps Législatif, Conseiller municipal, Conseiller général.

*CONSTANTIN, Pharmacien.

*CROUAN, Pharmacien, Correspondant du Ministère de l'Instruction pour les Travaux scientifiques.

DANGUILLECOURT, D.-M., Chirurgien-Major de la Marine.

— III —

- MM. *DAUVIN (Ad.), D.-M., ancien Chirurgien-Major de la Marine.
*DELAPORTE (L.), Avocat.
*DELAVAUD (C.-E.), Pharmacien-Professeur de la Marine.
*DENIS-LAGARDE, Inspecteur de la Marine.
*DE ROBERT, Ingénieur des Constructions Navales.
*DUBOIS (Ed.), Professeur de Sciences à l'École Navale.
*DUSEIGNEUR, Homme de Lettres.
*DU TEMPLE (J.-L.-R.), Lieutenant de vaisseau.
*DUVAL (Mⁱⁿ.), D.-M., Premier Chirurgien en Chef de la Marine.
DUVAL, Agent de Change.
*EYMIN, Commissaire de la Marine.
*FERRÉ, Directeur de la Caisse Commerciale.
*FLEURY (Ed.), Pharmacien de l'École de Paris, Bibliothécaire-Archiviste de la Ville.
*FLOCH, Pharmacien.
*GARNAULT (E.), Professeur de Sciences à l'École Navale.
GERFAUX, Pharmacien.
*GESTIN (R.-H.), D.-M., Chirurgien-Major de la Marine.
GESTIN, Écrivain du Commissariat de la Marine.
*GOLIAS (J.-H.-J.), Chirurgien-Principal de la Marine.
*GOUZIEN, ancien Chef d'Institution.
*GUÈDE, Sous-Ingénieur des Constructions Navales.
*GUICHON DE GRANDPONT, Commissaire Général de la Marine.
*HENRY, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.
*HOUITTE, Pharmacien.
*HUET, Négociant.
*JARDIN, Sous-Commissaire de la Marine.
JOSSET, Commis de l'Administration des Douanes.
JOUVEAU-DUBREUIL, Négociant, Conseiller d'Arrondissement, Membre de la Chambre de Commerce.

- MM. *KERNÉIS (E.)**, Professeur de Mathématiques.
***IAFAYE**, Écrivain de l'Inspection de la Marine.
***LAIR (F.)**, Pharmacien.
***LE CHEVALIER**, Agrégé des Sciences, Professeur de Physique au Lycée Impérial.
***LE CLERT, (E.-A.)**, Sous-Ingénieur des Constructions Navales.
***LEFÈVRE, D.-M.**, Directeur du Service de Santé de la Marine.
***LEFOURNIER Aîné**, Imprimeur.
***LE GUILLIOU DE PÉNANROS**, Juge-suppléant au Tribunal Civil
***LEMONNIER (Ed.)**, ancien Notaire.
***LEPETIT**, Commis chez le Payeur du Finistère.
***LE PONTOIS, Aîné**, Directeur du Comptoir du Finistère.
***LESCOP (E.)**, Greffier des Tribunaux Maritimes.
***LE TESSIER DE LAUNAY**, Ingénieur Civil.
***LEVOT (P.)**, Conservateur de la Bibliothèque du Port, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques.
***LIMON**, Juge d'instruction au Tribunal Civil.
***MARC**, Licencié ès-Lettres, Censeur au Lycée Impérial.
***MAURIÈS**, Sous-Bibliothécaire de la Ville.
***MER**, Architecte.
***MEUNIER - JOANNET**, Professeur de Sciences à l'École Navale.
***MILIN**, Écrivain de Comptabilité.
***MICHEL (O.)**, Négociant.
***MICHEL (E.)**, Négociant.
***MIRIEL, D.-M.**, Directeur du Service Sanitaire.
***MONTJARET DE KERJÉGU**, Négociant, Membre de la Chambre de Commerce.
***MOREAU (Louis)**, Homme de Lettres.
***NOUET**, Sous-Ingénieur des Constructions Navales.
***OLLIVIER**, Capitaine de frégate.

MM. *PENQUER, Docteur-Médecin.

*PESCHART D'AMBLY, Sous - Ingénieur des Constructions Navales.

*PESRON, Président de la Chambre de Commerce, Vice-Consul de S. M. B.

*PIDOUX, Juge de Paix, Membre du Conseil d'Arrondissement.

*PILVEN, ancien Garde-Principal du Génie.

*PITTY, Banquier.

*PODEVIN, Pharmacien.

*REYNALD (H.), Docteur ès-Lettres, Agrégé, Professeur de Rhétorique au Lycée Impérial, Élève de l'École Normale et de l'École d'Athènes.

*RIOU-KERHALET (J.-J.-A.), Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

*ROCHARD (J.-E.), D.-M., second Chirurgien en Chef de la Marine.

*ROQUEPLANE, ancien Négociant.

*ROSSEL, Sous-Agent Comptable.

*SARDOU, Propriétaire.

*SASIAS, (P.-P.), Professeur de Sciences à l'École Navale.

*SAUVION, Licencié ès-Sciences, Proviseur au Lycée Impérial.

*SCHIAVETTI-BELLIENI, Opticien.

*SOUMAIN (E.), Sous-Préfet de l'Arrondissement de Brest.

THIBAULT, Notaire.

*THIVEAUX, Professeur de tenue de Livres.

TOUBOULIC, Ingénieur Mécanicien.

*VAUCEL, Docteur-Médecin, à *Coat-ar-Guéven*.

*VERRIER, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

*VINCENT (ARISTIDE), Architecte.

*VOISIN, Docteur-Médecin.

*WAILLE, Rédacteur en Chef de l'*Océan*.

*ZÉDÉ, Sous-Ingénieur des Constructions Navales.







BULLETIN

SOCIÉTÉ ACADEMIQUE

de

BREST

TOME 1^{er}.

PREMIÈRE LIVRAISON

BRES

IMPRIMERIE J. ANGLER, RUE DE VANDER, 20

1859

livres, manuscrits et autres objets lui appartenant, seront remis à la Bibliothèque publique de la Ville, et en deviendront la propriété, à moins qu'une nouvelle Société, constituée dans le cours des trois années suivantes, ne soit considérée par M. le Maire comme apte, en raison de son but, à être mise en possession de ces divers objets.

ART. 13. — Toute proposition de modification au présent Règlement devra être faite par écrit et signée de cinq Membres au moins. Elle sera renvoyée à une commission chargée de faire dans la séance annuelle un rapport sur les diverses propositions de cette nature qui auront été faites dans l'année. Elles seront ensuite discutées dans une séance spéciale, et ne pourront être adoptées que si elles réunissent les suffrages de la majorité absolue des Membres résidants, et dans le cas où cette majorité ne pourrait être obtenue, celle des deux tiers des Membres présents.

Brest, le 23 Mai 1858.

Suivent les signatures des Membres fondateurs.

Nous, Préfet du Finistère, Chevalier de la Légion-d'Honneur,
Vu le présent Règlement de la Société Académique de Brest ;
Vu la liste des Membres fondateurs de ladite Société et la liste des Membres du Bureau ; .

Vu l'avis favorable de M. le Sous-Préfet de Brest, en date du 12 Juin 1858 ;

Vu l'autorisation de M. le Ministre de l'Intérieur, en date du 19 Juin 1858 ;

Vu l'article 291 du Code pénal et le décret du 23 Mars 1852 ;

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS :

ARTICLE 1^{er}. — La Société Académique de Brest est autorisée.

— XI —

ART. 2. — Les Statuts de ladite Société sont ceux à la suite desquels est inscrit le présent arrêté ; nul changement ne pourra y être fait sans être soumis à l'approbation de l'autorité supérieure.

ART. 3. — Toute expédition de ces Statuts devra être revêtue de la copie du présent arrêté.

ART. 4. — M. le Sous-Préfet de Brest demeure chargé de l'exécution du présent arrêté.

En Préfecture, à Quimper, le 22 Juin 1858.

Le Préfet du Finistère,

Signé : CH. RICHARD.

STATUTS

ARTICLE 1^{er}. — Une Société est établie à Brest, sous le nom de *Société Académique de Brest*, dans le but de s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques et historiques, de ceux surtout qui concernent la ville de Brest et le département du Finistère.

Toute discussion religieuse ou politique est interdite.

ART. 2. — La Société se compose de Membres résidants , correspondants et honoraires. Les Membres résidants sont ceux qui habitent Brest ou dans l'arrondissement. Les Membres correspondants sont ceux dont le domicile est situé hors de l'arrondissement. Les honoraires sont ceux à qui la Société juge convenable de conférer ce titre.

Le Recteur de l'Académie et l'Inspecteur départemental sont, de droit, Membres de la Société.

ART. 3. — La Société est administrée par un Bureau composé d'un Président , de deux Vice-Présidents , deux Secrétaires , un Archiviste-Bibliothécaire et un Trésorier. Ils sont élus annuellement , au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. Le Bureau fixe l'ordre du jour de toutes les séances.

ART. 4. — Le Bureau est chargé : 1° de prendre et d'exécuter les mesures propres à assurer la conservation des objets appartenant à la Société ; 2° d'autoriser les dépenses du Trésorier, de recevoir et d'arrêter ses comptes ; 3° de déterminer, après avoir pris l'avis d'une commission nommée par lui , ceux des travaux de la Société qui seront publiés ; de passer à cet effet les traités voulus avec les Imprimeurs et Libraires, et de déléguer un de ses Membres pour surveiller les impressions.

ART. 5. — Nul n'est admis dans la Société que sur la présentation de deux Membres , préalablement communiquée au Bureau , et portée à l'ordre du jour de la séance suivante. Tout candidat, pour être élu, devra réunir les suffrages des deux tiers des Membres présents.

ART. 6. — La Société a une séance mensuelle dont le jour, le lieu et l'heure seront déterminés ultérieurement. Elle y reçoit les communications qui lui sont transmises, les dons qui lui sont faits, discute les propositions qui lui sont soumises, et entend la lecture, soit des mémoires présentés par ses Membres, soit des rapports auxquels ils donnent lieu.

— XMI —

Les commissions d'examen sont nommées par le Bureau.

ART. 7. — Il peut y avoir, chaque année, une séance publique dont la Société fixe le jour, le lieu et l'heure. Après que l'un des Secrétaires a présenté le résumé des travaux de l'année, il y est donné lecture, en tout ou en partie, et de l'agrément des auteurs, de ceux de ces travaux dont le Bureau aura jugé la communication opportune.

ART. 8. — La Société, sur le rapport du Bureau, détermine par un arrêté spécial, le mode de publication de ses travaux. Elle a le droit de publier, avec le consentement des auteurs, ceux qu'elle a sanctionnés de son approbation.

L'Inspecteur départemental de l'Académie fait partie, de droit, du comité de publication.

ART. 9. — En cas de dissolution de la Société, ou d'interruption de ses travaux pendant deux années consécutives, les livres, manuscrits et autres objets lui appartenant seront réunis à la Bibliothèque publique de la Ville, et en deviendront la propriété, à moins qu'une nouvelle Société, constituée dans le cours des trois années suivantes, ne soit considérée par M. le Maire comme apte, en raison de son but, à être mise en possession de ces divers objets.

Brest, le 25 Mai 1858.

Suivent les signatures des Membres fondateurs.

Le Ministre Secrétaire d'Etat au département de l'Instruction publique et des Cultes,

Vu la demande formée par la Société Académique de Brest ;

Vu les Statuts et le Règlement de ladite Société ;

— XIV —

Vu l'avis de M. le Préfet du Finistère et celui de M. le Recteur de l'Académie de Rennes ;

ARRÊTE :

La Société Académique de Brest est autorisée. Les Statuts en sont approuvés, selon la teneur de la copie jointe au présent arrêté. Aucune modification n'y pourra être introduite qu'avec l'agrément du Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

Fait à Paris, le 20 Janvier 1859.

Signé : ROULLAND.

Pour ampliation :

Le Directeur du Personnel et du Secrétariat général,

Signé : ROULLAND.

Pour copie conforme :

Le Préfet du Finistère,

Signé : CH. RICHARD.

Pour copie conforme :

Le Sous-Préfet de Brest,

Signé : E. SOUMAIN.



PROCÈS-VERBAUX

des

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE.

MARDI, 1^{er} JUIN 1858.

La Société constitue son Bureau de la manière suivante :

Président. — M. LEVOT.

Vice-Présidents. — MM. SAUVION et VERRIER.

Secrétaires. — MM. RIOU-KERHALET et REYNALD.

Bibliothécaire-Archiviste. — M. FLEURY.

Trésorier. — M. BERDELO.

LUNDI, 28 JUIN.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le Président donne communication d'une lettre de M. le Préfet du Finistère qui approuve les Statuts de la Société.

Hommages faits à la Société au nom de :

MM. Anner et Du Chatellier : *Brest sous la Terreur*, par M. Du Chatellier.

M. Guéraud, Imprimeur à Nantes : *Grammaire anglaise* de M. Laloy.

M. Levot : *Essais de Biographie maritime*.

MM. Crouan : *Travaux d'Histoire naturelle*.

M. Thibault : *Voyage dans l'Oyapock*.

Sont nommés Membres correspondants : MM. DE MONTIFAULT, LEMEN, BIZEUL, de Blain, GUÉRAUD, de Nantes, LIAIS, Astronome, JOUAN, LEJOLY, SAULNIER.

Lecture des travaux :

Notice de M. Garnault sur des notices scientifiques tirées du *Nautical Magazine* et du *Mechanick's Magazine*.

Pièce de vers de M. Aiguesparges, intitulée : *Réverie*.

Rapport de M. Riou-Kerhalet sur un mémoire de M. Pilven, ancien Garde du Génie, relatif à l'emploi des miroirs paraboliques et sphériques combinés.

Introduction à une Histoire de l'Hygiène, par M. Dauvin.

Analyse des premiers travaux de la Revue germanique, par M. Reynald.

Mémoire sur l'organisation de galères au dix-septième siècle, par M. Dottin.

Communication de deux pièces de vers en breton sur la tour d'Azénor et sur l'incendie de la tour de la cathédrale de Quimper, présentées par M. Milin.

LUNDI, 26 JUILLET.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommage fait à la Société : *Nouvelles conversations en breton et en français*, par MM. Troude et Milin.

Admission de M. LEGUILLOU - PÉNaNROS comme Membre résidant.

Sont nommés Membres correspondants : MM. LAUGIER, Membre de l'Institut, LE JEAN, PRUGNAUD, DE CHATEAUNEUF.

Lecture des travaux :

Rapport de M. Jardin sur plusieurs mémoires offerts à la Société par MM. Crouan, Frères.

Notice sur l'abbé de Choisy, par M. Reynald.

Mémoire de M. Jouan sur les *Baleines*.

Pièce de vers sur la *Bretagne* (première partie), par M. Mauriès.

Fragments d'une *Notice sur l'abbaye de Landévennec*, par M. Levot.

LUNDI, 30 AOUT.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Par M. Jouan : *Archipel des Marquises*.

Par M. Chauvin : *La culture de la mer appliquée aux baies du littoral de la France*.

Par M. Levot : *Notice sur Landévennec*.

Par M. Guichon de Grandpont, diverses brochures intitulées : *Gloriæ Navales*, — *Essai sur la susceptibilité du caractère, considérée comme un obstacle au bonheur*, — *Épître à M. Ponsard sur sa comédie l'Honneur et l'Argent*, — *Notions élémentaires sur le Droit administratif*, — *Dictée sommaire sur la Justice maritime*, — *Notions élémentaires sur des matières de Droit public et de Droit administratif*, — *Notice sur les jetons de la Marine et des Galères*, — *Première note sur la pêche de la morue*, — *Germani Brixii Herveus, sive Chordigera flagrans*, — *Histoire merveilleuse des amours d'une pipe et d'un compas*, par G. d'Henppag. — *Séance publique annuelle de la Société des Sciences, Arts et Lettres du département du Var* (25^e année. — 1857), — *Le meilleur Conseiller du Peuple*.

— XVIII —

Admission , comme Membres résidants , de MM. LEMONNIER, THIBAUT, JOSSET, TOUBOULIC, JOUVEAU-DUBREUIL et DUVAL.

Admission , comme Membres correspondants, de MM. DUVAL père et fils, et DU CHATELLIER.

Lecture des travaux :

Nouveau fragment de l'ouvrage sur l'*Hygiène en Bretagne*, de M. Dauvin.

Fragments de *Souvenirs d'un Voyage en Océanie* , par M. Jardin.
Notice sur le canon indien dont les trois tronçons ornent la porte de la direction d'artillerie de la Marine au Port de Brest , par M. Fleury.

Première partie d'un travail sur le *peintre Charlet*, par M. Levot.

LUNDI, 25 OCTOBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Cours d'Astronomie , par M. Dubois.

Poème sur le *rétablissement de la statue du roi Grallon*, par M. Duseigneur.

Baronie du Pont-l'Abbé, par M. Du Chatellier.

Jeanne d'Arc, poème épique , par M. Duval, père.

Mémoire sur les buanderies , par M. Verrier.

Admission , comme Membres résidants, de MM. GODEFROY et GERFAUX ; et comme Membre correspondant, de M. LOUDUN, Sous-Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal , à Paris.

M. Courbebaisse, Sous-Ingénieur des constructions navales , Membre résidant , appelé à continuer ses services au port de Cherbourg , demande à passer dans la classe des correspondants. Cette demande est accueillie à l'unanimité par la Société, qui décide , à cette occasion , que tout Membre résidant qui quittera Brest ou l'arrondissement , deviendra , de droit , Membre correspondant , sur sa demande.

M. le Président donne lecture de deux lettres , l'une de **M.** le Sous-Préfet de l'arrondissement , l'autre de **M.** le Maire de Brest , annonçant que **S. Exc. M.** le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes est disposé à patroner la Société , à la condition que ses Statuts , dans ce qu'ils ont de fondamental , lui seront soumis , et que **MM.** le Recteur de l'Académie de Rennes et l'Inspecteur de l'Académie , à Quimper , feront de droit partie de la Société , et ce dernier , du Comité de publication.

La Société , sur la proposition du Bureau , accepte avec gratitude le patronage de **M.** le Ministre , et charge le Bureau de soumettre les Statuts à son approbation.

M. le Président donne ensuite communication d'une circulaire de **M.** le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes , en date du 26 août 1858 , par laquelle il fait appel au zèle des Sociétés savantes et des Membres correspondants du *Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes* , pour qu'avec leur concours collectif et isolé il puisse être fait un *Dictionnaire géographique de la France* , dont il trace le plan , et qui , dans sa pensée , deviendrait un monument d'érudition nationale dont la France entière serait fondée à s'enorgueillir , et que les savants consulteraient aussi utilement que le *Glossaire de Ducange* et *l'Art de vérifier les dates*.

Lecture des travaux :

Résumé des rencontres des flottes anglaises et françaises, de 1740 à 1815, par M. Dauvin.

Pièce de vers sur la Bretagne (première et deuxième parties), par M. Mauriès.

Attaque de Camaret par les Anglais en 1594, et fortifications de Brest, par M. Levot.

Une bonne action du grand Corneille, et l'Ane et le Moulin, pièces de vers, par M. Clérec.

LUNDI, 29 NOVEMBRE.

Présidence de M. Sauvion.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Lecture des travaux :

Discussion sur les fortifications de Brest, entre MM. Dauvin, Levot et Pilven.

Note sur des recherches faites à Sainte-Anne, et ayant pour objet la découverte d'une forêt sous-marine, par M. Delavaud.

La Mort de Pétrarque, pièce de vers, par M. Aigues-Spares.

Observations de M. Reynald sur le caractère de ce poète.

LUNDI, 27 DÉCEMBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Lecture des travaux :

Mémoire sur les origines bretonnes et l'ancienne géographie du Finistère, par M. Duseigneur.

— XXI —

Première partie d'une *Notice historique sur la formation de la Bibliothèque de Brest*, par M. Fleury.

L'archipel Hawaïen, par M. Jouan.

Mémoire de M. Mauriès sur Pétrarque, ses amours avec Laure et le mérite de sa poésie.

Réponse de M. Reynald.

LUNDI, 31 JANVIER 1859.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. Touboulic fait hommage à la Société d'un *Tableau statistique du département du Finistère*.

Admission, comme Membres résidants, de MM. GESTIN et DANGUILLECOURT.

Lecture des travaux :

Notice sur la Bibliothèque de la ville de Brest, par M. Fleury (deuxième partie).

Pièce de vers sur *Sébastopol*, par M. Duseigneur.

Biographie de Jonathan Swift (première partie), par M. Reynald.

Descente des Anglais à Camaret, par M. Levot.

LUNDI, 28 FÉVRIER.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Nomination d'une Commission de Statistique (1).

(1) Cette Commission se compose de MM. Limon, Pilven, Sardon, Duseigneur et Penquer, auxquels ont été adjoints successivement MM. Garnault, Sasias, Delavaud, Milin, Gouzien et Michel.

Communication d'un arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique du 20 Janvier 1859, qui accorde son patronage à la Société. Conformément au vœu de M. le Ministre, la Société déclare que M. le Recteur de l'Académie de Rennes fait de droit partie de la Société, et que M. l'Inspecteur d'Académie, résidant à Quimper, fait partie, au même titre, du Comité de publication.

Lecture des travaux :

Pièce de vers de M. Aigues-Spares, sur *Plougastel*.

Analyse critique du livre de M. Michelet : *l'Amour*, par M. Chabal.

Mémoire sur *l'air atmosphérique*, par M. Caradec.

Fragments d'une *Biographie de Swift*, par M. Reynald.

Notice, par M. Fleury, sur la découverte, à Recouvrance, d'une plaque en plomb portant les armes du comte d'Estrées, et rappelant la date de la fondation de l'hôpital bâti à Recouvrance en 1696.

LUNDI, 26 MARS.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. Chassaniol, second Médecin en chef de la Marine, Membre résidant, qui va continuer ses services au Sénégal, passe, sur sa demande, dans la classe des correspondants, conformément à la décision de la Société du 28 octobre 1859.

Admission, comme Membre correspondant, de M. CUZENT, Pharmacien de la Marine.

Nomination d'une commission chargée de déterminer les matières qui composeront le premier cahier du *Bulletin* dont la Société arrête la publication. Elle se compose de MM. Allain, Crouan, Duseigneur, Chabal et Bellamy.

M. le Président fait connaître les mesures prises par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes pour relier entre elles les différentes Sociétés des départements, au moyen de la *Revue des Sociétés savantes des départements*, publié sous les auspices de Son Exc. Il analyse ensuite le dernier cahier de cette *Revue*, et fait ressortir la large part que la Bretagne a prise, depuis deux ans, au mouvement historique, littéraire et scientifique du pays.

Hommages faits à la Société :

Notice sur les végétaux de Taïti (imprimée à Taïti), par M. Cuzent.

La Croisade au dix-neuvième siècle, par M. Rousseau, offert par M. Du Temple.

Cours de navigation pratique, par M. Boitard.

Lecture des travaux :

Mémoire sur le Capital et le Travail, par M. Du Temple.

Mémoire de M. Cuzent sur Taïti, les produits de cette île et les avantages que pourraient en retirer le commerce et la marine.

Mémoire de M. Mauriès sur l'Influence des Livres.

LUNDI, 25 AVRIL.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Mémoire sur les Baleines et les Cachalots, par M. Jouan.

Bulletin de la Société d'Agriculture, par M. Duseigneur.

Premiers essais (poésie), par M. Gestin, 4 vol. petit in-8°.

Le Véloposte, brochure, par M. Touboulie.

MM. LAFAYE et MICHEL (O.), sont admis comme Membres résidents.

M. le Président, à l'occasion du dernier numéro de la *Revue des Sociétés savantes des départements*, contenant le spécimen d'un *Répertoire archéologique de la France* projeté par **M. le Ministre de l'Instruction publique** sur un plan analogue à celui du *Dictionnaire géographique*, invite les Membres de la Société à concourir à ces travaux.

Lecture des travaux :

Note sur les îles Chinchas et le guano, par **M. Jouan**.

La Marine française et le Port de Brest sous Richelieu et Mazarin, fragment historique, par **M. Levot**.

LUNDI, 30 MAI.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Rapport sur l'incinération du warech, par **M. Duseigneur**.

Les deux Propriétaires (poésie), par **Auguste Galimard**.

Rapports faits à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale et à la chambre de commerce de Lyon, sur la création d'un Musée d'art et d'industrie dans cette ville, par la Société d'encouragement.

M. le Président donne lecture d'une lettre de **M. le Ministre de l'Instruction publique**, demandant le concours de toutes les Sociétés savantes, pour l'exécution d'un travail archéologique sur la France, travail analogue à celui qui a pour titre : *Dictionnaire géographique de la France*.

Lecture des travaux :

M. Du Temple lit, sous le titre de : *Mémoire légué par un habitant de la planète de Vénus*, un travail sur la nature de Dieu, son essence, ses attributs et l'avenir que réserve aux hommes l'immortalité de l'âme.

M. Fleury donne lecture d'une *Notice historique sur l'église des Carmes*. Il retrace toutes les vicissitudes de cette église, enlevée, puis rendue au culte, érigée enfin en paroisse:

M. le Président lit une pièce de vers intitulée : *Vision*, par **M. Duval**, fils, membre correspondant à Quimper.

LUNDI, 27 JUIN 1859.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente.

Nomination d'une commission chargée d'examiner la proposition faite par le Bureau de réviser l'article 4 des Statuts et 8 du Règlement. (MM. Clérec, aîné, Du Temple, Chabal, fils.)

Dépouillement du scrutin pour l'élection du Bureau.

Sont élus à la majorité des suffrages :

Président : M. LEVOT.

Vice-Présidents : MM. SAUVION et VERRIER.

Secrétaires : MM. RIOU - KERHALET et REYNALD.

Bibliothécaire - Archiviste : M. FLEURY.

Trésorier : M. BERDELO.

LUNDI, 25 JUILLET.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. Du Temple, rapporteur de la commission nommée dans la précédente séance, conclut à remplacer l'article 4 des Statuts et 8 du Règlement par le suivant qui, après discussion, est adopté par la Société :

« Article. — Le Bureau est chargé : 1° de prendre et d'exécuter les mesures propres à assurer la conservation des objets appartenant à la Société ; 2° d'autoriser les dépenses du Trésorier, de recevoir et d'arrêter ses comptes ; 3° de déterminer, concurremment avec une commission de sept membres nommée par la Société, ceux des travaux qui seront publiés. Le Bureau passera seul, à cet effet, les traités voulus avec les imprimeurs et libraires, fixera le nombre de feuilles de chaque livraison ou volume du recueil, et déléguera un de ses Membres pour en surveiller l'impression. »

Cette modification sera soumise à l'approbation de S. Exc.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des cultes, ainsi qu'à celle de M. le Préfet du Finistère.

Lecture des travaux :

Compte-rendu des travaux de la Société Académique pendant l'année 1858-1859, par M. Reynald, l'un des Secrétaires.

Souvenirs, poésie par M. O. de Lafaye.

Sur la demande de M. Dauvin, la Société décide qu'une seconde lecture du compte-rendu par M. Reynald, sera donnée dans une séance qui sera publique et qui reste provisoirement fixée au dernier lundi d'octobre.

LUNDI, 26 SEPTEMBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Par M. Duseigneur : *Les Ducs Bretons* (poème).

Par M. Loudun, membre correspondant : 1° *De l'influence des idées anglaises et germaniques en France* ; 2° *Le Salon de 1855* ; 3° *Etude sur les œuvres de Napoléon III.*

Par M. Levot : *Deux notices biographiques*, l'une sur le contre-amiral de Kerguelen, l'autre sur Véron de Forbonnais et sa famille.

M. le Président annonce la prochaine distribution du premier cahier du *Bulletin de la Société Académique*, dont l'impression est terminée, et demande ensuite, au nom du Bureau, que l'époque de la séance publique annoncée pour le mois d'octobre, reste indéterminée jusqu'à ce que le Bureau fasse connaître qu'il est en mesure d'y faire face.

Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

L'élection des Membres formant le comité de publication est renvoyée à la séance suivante.

Lecture des travaux :

Magenta, poésie de M. Mauriès, lue par M. Clérec,

Moyen d'éviter les collisions en mer, note de M. Aristide Vincent, lue par M. Verrier.

La maison de l'Espion, à Lanninon, près de Recouvrance, par M. Levot.

LUNDI, 31 OCTOBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Ouverture du scrutin : 1° pour l'élection d'un Secrétaire en remplacement de M. Reynald, appelé à Limoges ; 2° pour l'élection de sept membres du comité de publication.

M. le Président donne connaissance à la Société du rapport présenté par le comité des Sociétés savantes de France sur le *Dictionnaire géographique* et le *Dictionnaire archéologique*, dont M. le Ministre de l'Instruction publique engage les Sociétés des départements à s'occuper.

M. le Président annonce la prochaine réunion de la commission de statistique ; sur sa demande, M. Pidoux est admis à en faire partie.

Lecture de travaux :

Notices historiques et biographiques sur les capitaines du château de Brest pendant le moyen âge et toute la domination anglaise, par M. Fleury.

Dépouillement du scrutin. Sont élus :

Secrétaire, M. CHARAL, fils.

Membres du comité de publication : MM. BELLAMY, ALLANIC, DUSEIGNEUR, GOUZIEN, DENIS-LAGARDE, CLÉREC et PENQUER.

LUNDI, 28 NOVEMBRE.

Présidence de M. Sauvion, vice-président.

Lecture et adoption du procès verbal.

Lecture d'une lettre de S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique, accusant réception des deux exemplaires du premier *Bulletin de la Société*, et lui adressant les premiers spécimens du *Dictionnaire historique*.

Lecture de lettres de M. le Maire de Brest, de M. le Recteur de l'Académie de Rennes, de M. le Préfet du Finistère remerciant de l'envoi du *Bulletin*.

M. le Président de la Société Académique des Côtes-du-Nord accepte la proposition d'un échange de *Bulletin* entre les deux Sociétés.

M. le Président fait connaître les autres Académies auxquelles le *Bulletin* a été adressé.

Admission, comme Membres correspondants, de MM. RICHARD, Préfet du Finistère, REYNALD, DELAUD.

Lecture des travaux :

Mathurin le Barde aveugle, traduction d'une poésie en bas-breton, jointe au texte original, par M. Milin.

Dans le doute, abstiens-toi, charade proverbe en vers, par M. O. de Lafaye.

Notice historique sur Alexandre Gordon, dit l'Espion, par M. Levot.

LUNDI, 26 DÉCEMBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommage fait à la Société :

Annales de la Société Académique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

Lecture d'une lettre de M^{sr} l'Evêque de Quimper et Léon, qui remercie de l'envoi du *Bulletin*, et regrette de ne pouvoir offrir à la Société un concours aussi actif et aussi dévoué qu'il le souhaiterait.

Admission, comme Membre résidant, de M. HÉTET, pharmacien professeur de la Marine.

Lecture des travaux :

Etude sur la Ligne en Bretagne, par M. Duseigneur.

Traduction littérale en vers des deux psaumes de David : *In exitu Israël...* et *Cœli enarrant...* par M. Clérec, aîné.

LUNDI, 30 JANVIER 1860.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Mémoires de la Société Archéologique de Touraine.

Mémoires de la Société Impériale d'Emulation d'Abbeville.

Admission, comme Membres correspondants, de MM. CARIOU, officier de santé, à Guipavas, et DE COURCY, archéologue, à Saint-Pol-de-Léon.

Lecture des travaux :

Extrait d'une Notice de M. Cariou sur la commune de Kersaint-Plabennec, lu par M. Fleury.

Note sur une monnaie romaine trouvée près de Lannilis, par M. Denis-Lagarde.

Notice sur Alexandre Gordon, dit l'Espion (suite), par M. Levot.

LUNDI, 27 FÉVRIER.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Le Brigand de la Cornouaille, roman historique, par M. Louis Moreau.

Mémoires de la Société de Caen.

Note sur les îles basses et les récifs du grand Océan, Note sur les poissons de mer, observés à Cherbourg, en 1858 et 1859, par M. Jouan.

Lecture : 1^o d'une lettre de M. Cariou, où il remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses correspondants, et lui promet son concours ; 2^o d'une lettre de M. le Maire de Brest qui, informé par le Bureau de la découverte d'une pierre tumulaire remontant à une haute antiquité, adhère à la demande qu'il lui a faite de créer un Musée archéologique et artistique, auquel sera provisoirement affecté le vestibule de la Bibliothèque communale.

M. Fleury donne la description de cette pierre tumulaire dont M. Vignioboul a fait don à la Société, et conclut à ce qu'une commission soit nommée pour en déchiffrer et interpréter l'inscription. La Société charge le Bureau de former cette commission et de transmettre à M. Vignioboul ses vifs remerciements.

Lecture des travaux :

Compte-rendu des ouvrages littéraires offerts à la Société Académique de Brest, depuis sa fondation (1^{er} juin 1858) jusqu'au 1^{er} janvier 1860, par M. P. Chabal.

Le Chemin de la Croix, poésie, par M. Guichon de Grandpont, lue par M. Du Temple.

LUNDI, 26 MARS.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Bulletin de la Société Archéologique du Morbihan.

Catalogue des Monuments historiques du Morbihan.

M. le Président apprend à la Société que M. Rouilly vient de lui faire don d'un débris de statue présumé représenter la tête de la duchesse Anne.

La Société vote des remerciements à M. Rouilly.

M. le Président annonce la publication prochaine d'une nouvelle livraison du *Bulletin de la Société Académique*.

Lecture des travaux :

L'aumône d'une Reine et Terre et Ciel, par M. Aigues-Spares ;
Le fou et ses médecins, par M. Clérec, poésies lues par M. Levot.

Notice sur l'église de Notre-Dame-du-Rûn, en Guipavas, par M. Cariou, lue par M. Fleury.

La Sorcière, La Villa, poésies par M. de Lafaye.

Notice sur Alexandre Gordon dit l'Espion (suite), par M. Levot.

LUNDI, 30 AVRIL.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

1^o *Bulletin de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du département du Var*.

2^o *Annales de la Société Académique de Nantes*.

3^o *Poèmes d'Ossian*, par Macpherson ; *l'Equilibre financier*, brochure de M. E. de Girardin, donnés par M. Pitty, aîné.

Lecture des travaux ;

1^o *Note sur l'Eclipse du 18 juillet 1860*, par M. Dubois.

2^o *L'Espion* (suite et fin), par M. Levot.

LUNDI, 4 JUIN 1860.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Annuaire de l'Institut des Provinces (1860).

Bulletin de la Société Archéologique du Morbihan (1858).

Précis analytique des Travaux de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen (1858-59).

La politique de la Paix.

Lecture des travaux :

Étude critique sur la Légende des Siècles, de Victor Hugo,
par M. Duseigneur.

Rapport sur une pierre tombale de Landévennec, par M. Clérec.

LUNDI, 25 JUIN.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommage fait à la Société :

Cours de Machines à vapeur fait à Brest aux mécaniciens de la Marine, par M. Du Temple.

Proposition de M. Anner de mettre chaque année une question au concours, et de décerner une médaille à l'auteur du meilleur ouvrage sur la question proposée. Renvoi au Bureau.

Exposition de la situation financière de la Société, par M. Berdelo, trésorier.

— XXXIV —

Admission, en qualité de Membres résidants, de MM. UZEL, BOURDAIS, DU SEIN et CERF, et en qualité de Membre correspondant, de M. LE CHANTEUR DE PONTAUMONT.

Élection des Membres du Bureau :

Président : M. LEVOT.

Vice-Présidents : MM. SAUVION et VERRIER.

Secrétaires : MM. DUBOIS et CHABAL.

Bibliothécaire-Archiviste : M. FLEURY.

Trésorier : M. BERDELO.

LUNDI, 30 JUILLET.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommage fait à la Société :

O'Taiti, par M. Cuzent.

Lecture des travaux :

Rapport de M. Hétet sur l'ouvrage de M. Cuzent.

Revue scientifique du mois, par M. Dubois.

Étude critique sur la Légende des Siècles (suite et fin), par M. Duseigneur.

Admission de M. PERRIER, Consul de S. M. Britannique, en qualité de Membre résidant.

LUNDI, 3 SEPTEMBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Traité pratique de la résistance des matériaux, par M. Jules Bourdais.

Médication par le raisin, du docteur Hersin, de Metz.

Poésies, par M. Jacques Pernaud.

Dons au Musée archéologique :

Sceau de Saint-Gouesnou, par M. Dubois, élève du collège de Quimper.

Plaque en plomb, trouvée à l'hôpital de Recouvrance, représentant les armes du maréchal d'Estrées, offerte par M. Corre.

Lecture des travaux :

Observations astronomiques pendant l'Éclipse du 18 juillet, par M. Dubois.

M. Clérec lit un travail présenté par M. Lescour, de Morlaix, sur la *Chapelle du Folgoët de Landévennec*. M. Clérec réfute ensuite les opinions de M. Lescour.

Admission, en qualité de Membres résidants, de MM. HÉLIÈS et RICHAUD.

LUNDI, 24 SEPTEMBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

Bulletin de la Société d'Agriculture de Brest (1839).

Recueil des Actes de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure.

Travaux de la Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts de Rochefort.

Bulletin de la Société Archéologique du Morbihan (1839).

Notice sur quelques espèces d'algues marines de la rade de Brest, par MM. Crouan, frères.

Don au Musée archéologique :

Un Cachet avec une inscription anglaise, offert par M. Dubois, élève du collège de Quimper.

Lecture des travaux :

Note sur son Traité de la résistance des matériaux, par M. Jules Bourdais.

Réponse de M. Levot à la réfutation de M. Clérec, lue dans la dernière séance, et à une *Notice sur Notre-Dame du Folgoët*, par MM. de Courey.

Récit d'une excursion dans les environs de Brest, par M. Fleury.

Admission, comme Membres résidants, de MM. PRINCEAU, REMQUET, DONEAUD et BOUYER.

LUNDI, 29 OCTOBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Lecture des travaux :

Revue scientifique du mois de septembre, par M. Dubois.

Poésies maritimes, par M. Bouyer.

Excursion dans les environs de Brest (suite et fin), par M. Fleury.

Admission, comme Membre correspondant, de M. LESCOUR.

LUNDI, 26 NOVEMBRE.

Présidence de M. Levot.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Communication verbale de M. Du Temple sur le *Carburateur Lefebvre*.

Hommages faits à la Société :

Recueil des publications de la Société havraise (1859).

Notice géographique sur le département du Finistère, par M. Duscigneur.

Ouvrages donnés par M. Guéraud :

1^o Volume de poésies, intitulé : *Flux et Reflux*, par M. le comte de Saint-Jean ;

2^o *La petite géographie de la Loire-Inférieure* ;

3^o *Notice sur l'abbé Gaignard*, extraite des *Annales de la Société Académique de Nantes* (1860) ;

4^o Une brochure intitulée : *Le capitaine Renaud et l'Austria* ;

5^o *Catalogue du Musée de Nantes et Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure* (1859 et 1860).

Lecture des travaux :

Le Terrorisme en Bretagne, par M. Clérec, aîné.

A propos de ce travail, M. le Président fait connaître à la Société que M. Le Guillou-Pénanros a remis au Bureau un ouvrage sur le même sujet, et que lecture en sera faite à la prochaine séance.

Fin de la réponse de M. Levot à MM. Clérec et de Coussé.

PRIX

A DÉCERNER EN 1863.

La Société Académique a décidé qu'une médaille d'or de 300 francs, ou sa valeur, serait décernée en 1863 à l'auteur du meilleur travail ayant pour objet :

Le Finistère au point de vue statistique, historique, géographique, archéologique, industriel, commercial, etc., etc.

Les concurrents auront la facilité de traiter une ou plusieurs parties de la question, à leur choix. La Société, sur le rapport de la commission d'examen qui sera nommée à cet effet, adjugera le prix à celui des mémoires qui lui semblera mériter la préférence, quel que soit le sujet traité. Des mentions honorables pourront aussi être accordées.

Les mémoires présentés devront réunir les conditions suivantes :

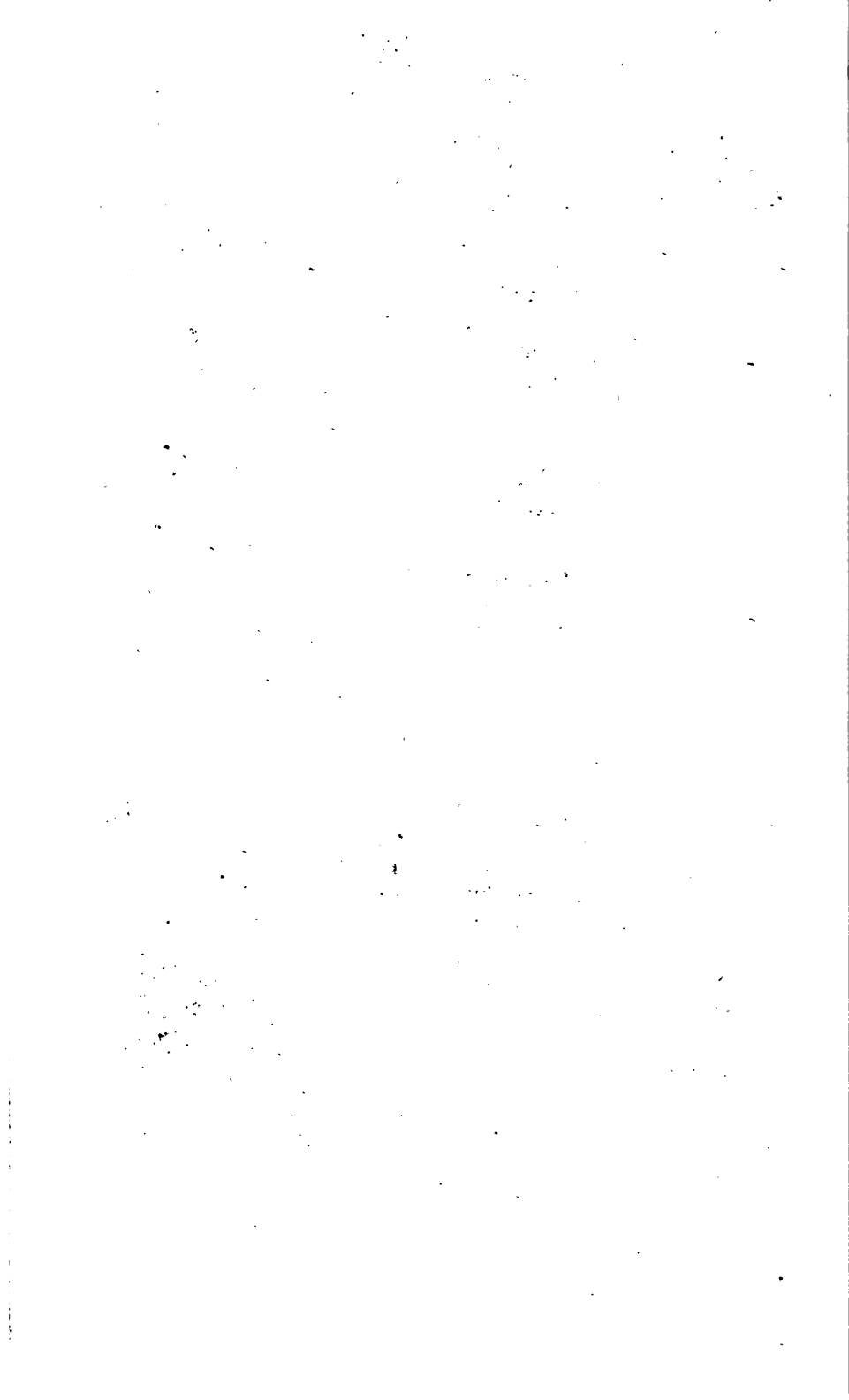
- 1^o Être écrits en français ;
- 2^o Être parvenus francs de port au secrétariat de la Société (Bibliothèque communale de la ville) avant le 1^{er} janvier 1863, terme de rigueur ;

3^o Ils ne devront ni être signés de leurs auteurs ; ni être accompagnés d'aucune indication qui puisse les faire connaître. Ils porteront seulement une épigraphe qui sera répétée sur un billet cacheté , annexé au mémoire auquel elle se rapportera ; ce billet contiendra en outre le nom , l'adresse de l'auteur , et la déclaration que son mémoire est inédit , qu'il n'a jamais concouru et n'a été communiqué à aucune Société Académique.

Les billets cachetés ne seront ouverts que dans le cas où les pièces auxquelles ils seraient joints auraient obtenu , soit la médaille , soit une mention honorable.

Ne pourront concourir les travaux publiés antérieurement au 4^{er} avril 1861.

Sont admis à concourir, les étrangers et les régnicoles, même ceux de ces derniers qui appartiendraient à la Société à titre de membres résidants ou correspondants.



PRÉFACE

La création d'une Société Académique à Brest n'est pas un fait nouveau. Cette ville possédait au 18^e siècle une Académie de Marine qui s'est honorée par de nombreux et sérieux travaux. Telle était la considération justement accordée à cette savante Compagnie que ses Membres avaient obtenu de l'Académie des Sciences les privilèges de Membres correspondants. C'était là sans doute une tradition bonne à continuer, et un héritage qu'il fallait ne pas laisser périr faute d'héritiers. Le patriotisme local n'y était pas seul intéressé ; le mouvement imprimé aux études historiques, et la place de plus en plus importante que l'Archéologie se fait de nos jours dans la science, commandaient cette tentative. Si notre siècle doit à l'histoire ses plus beaux titres littéraires, on ne peut contester que dans cette science même, il ne se soit accompli depuis quelques années une importante révolution. Il y a quarante ans, une école hardie et impatiente d'appliquer au présent les leçons du passé, étudiait de préférence les grands faits de l'humanité, et essayait de les grouper dans des systèmes ingénieux et élevés. Mais moins curieuse peut-être des faits eux-mêmes que des conclusions qu'elle voulait en tirer, elle

s'attachait surtout à la philosophie de l'histoire. En ce moment il semble que le goût des idées générales diminue. Ces grands systèmes ont été un peu abandonnés, et soit que ces théories aient été compromises par les événements, soit qu'elles aient paru souvent reposer sur des bases peu solides, l'étude des détails a succédé à celle des systèmes. La France est aujourd'hui couverte, nous dirons presque envahie par de patients et intrépides investigateurs qui remuent les archives, soulèvent les pierres, inspectent le sol, interrogent les ruines et recueillent avec un pieux empressement tous les souvenirs que le temps n'a pas encore effacés. Partout se forment des sociétés savantes qui, chargées de rechercher les traditions locales, ressuscitent l'histoire de chaque province.

D'autres Sociétés s'imposent une mission différente. Se vouant plus particulièrement à l'étude des sciences, elles les cultivent avec non moins de succès. Toutes avaient droit au même encouragement, au même appui que les associations s'occupant de travaux historiques et archéologiques. Aussi M. le Ministre de l'Instruction publique, dans sa sollicitude pour tout ce qui contribue à développer l'ensemble du mouvement intellectuel, les a-t-il relevées de l'espèce de déchéance dont elles avaient été frappées jusqu'à ce que, par son arrêté du 22 février 1858, il eût adjoint à l'ancien *Comité des Travaux historiques* une section ayant pour mission spéciale de donner aux études scientifiques dans les départements une impulsion tutélaire et rationnelle, analogue à celle qui s'exerçait déjà sur les travaux philologiques, historiques et archéologiques.

Les études locales ne seraient pas sans utilité, même si elles restaient isolées; mais la bienveillance vigilante du Ministre de

L'Instruction publique leur a donné une bien plus grande importance par la création du *Bulletin des Sociétés savantes*, qui relie entre elles toutes les Sociétés éparses sur les points les plus éloignés de la France, et les rattache, comme à un centre commun, au *Comité des Travaux Historiques et des Sociétés savantes*. Désormais les faits nouveaux acquis à la science seront constatés, la publicité qui leur manquait leur sera offerte, les efforts isolés, comme les publications collectives, seront dirigés et encouragés. La centralisation et la décentralisation marcheront parallèlement et se rendront de mutuels services.

Brest ne devait pas rester étranger à un mouvement qui intéresse tous les esprits animés de quelque zèle pour l'étude et pour l'honneur de leur pays. Cette ville qui, destinée à grandir encore, est déjà le Port le plus considérable de la France sur l'Océan, possède dans la Marine et dans les corps savants qui s'y rattachent, tous les éléments d'une Société capable de sérieux travaux. Elle compte en outre, comme toutes les grandes villes, en dehors du corps enseignant, un certain nombre d'hommes qui aiment l'étude, la cultivent pour elle-même, et ont saisi avec empressement cette occasion de mettre en commun leurs connaissances et de les développer. L'entreprise a réussi ; la Société n'existe que depuis quelques mois, et les travaux qu'elle a déjà produits suffiraient pour justifier son existence.

Le recueil que nous publions aujourd'hui est destiné à donner une idée de ces études. Les procès-verbaux mentionnent tous les mémoires lus en séance publique et les hommages offerts à la Société. On y verra que les Lettres, l'Histoire, l'Archéologie, les Sciences, ont été cultivées avec

une égale ardeur. Les quelques travaux qu'il nous a été permis de publier en entier reproduisent cette diversité. C'est à ce titre que nous les avons choisis. Bientôt ils seront suivis par d'autres qui se trouveront dans les mêmes conditions. Seulement, nous nous attacherons à faire la part de plus en plus large aux études qui concerneront plus spécialement la Bretagne et le Finistère. Il y a là une mine féconde en recherches intéressantes, et c'est surtout à encourager de semblables efforts que doit s'attacher la Société Académique de Brest.

LA MARINE FRANÇAISE

ET

LE PORT DE BREST

SOUS

RICHELIEU ET MAZARIN

A Richelieu était réservée la gloire de réaliser la pensée qui avait tant préoccupé Henri IV pendant les dernières années de sa vie. Le souvenir des humiliations que ce Prince avait été réduit à dévorer ne le portait pas seul à créer une Marine qui en prévint le retour. Il avait de son côté apprécié les graves inconvénients résultant de l'absence d'une force maritime permanente et hiérarchiquement organisée. Au commencement de 1625, le succès momentané de Soubise contre l'île de Ré et le Blavet l'avait obligé à envoyer en toute hâte M. de la Forest en Hollande, pour y acheter six navires et en fréter six autres. Le besoin était si urgent que l'envoyé était porteur d'une lettre de change de trois cent mille écus, qu'il devait payer immédiatement.

Le Roi, craignant que M. de la Forest ne réussît pas, fut dans une grande anxiété jusqu'à ce qu'il eût appris qu'au lieu de lui vendre ou louer douze vaisseaux, les Hollandais lui en prêtaient vingt et lui rendaient sa lettre de change. En 1627, l'île de Ré étant serrée de près par les Anglais, Richelieu, pour la secourir, n'eut d'autre ressource que de faire chercher à Bayonne seize pinasses dont l'armement et l'approvisionnement l'obligèrent à un emprunt garanti sur ses propres meubles. Peu s'en fallut que ce secours n'arrivât pas à temps pour ravitailler la place, qui alors serait tombée au pouvoir des Anglais.

L'absence de vaisseaux avait pour principale cause l'organisation informe du simulacre de Marine que possédait alors la France, divisée en trois amirautes : celles de Bretagne, de Guyenne et de Provence, indépendantes et rivales les unes des autres. Les titulaires de ces offices ne s'en servaient que pour tenir en échec l'autorité royale et lui faire acheter leur concours, leur inaction même. Le grand Ministre qui devait extirper les derniers tronçons de la féodalité sur terre, n'aurait pas été conséquent s'il avait laissé subsister ces grands vasseaux de la mer dont la puissance eût été un obstacle à la réalisation de ses projets. De ce côté donc, il y avait aussi à centraliser le pouvoir dans les mains de celui qui seul était capable, par sa conduite incomparable, de calmer les vents et de réduire la mer à une bonace perpétuelle. (Collect. de Saint-Germain, n° 246.) C'est ce que firent les lettres patentes du mois d'octobre 1626, par lesquelles Louis XIII, après avoir aboli les amirautes existantes, ou acheté la démission de ceux qui en étaient pourvus, conféra à son Ministre le titre de Grand-Maître et Surintendant de la Marine et de la Navigation, titre qui lui attribuait une autorité absolue sur tout ce qui concernait la Marine, ou plutôt lui donnait le droit d'en créer une. Ce premier pas fait, Richelieu convoqua

immédiatement les notables, et dans leur séance du 2 décembre 1626, le Garde-des-Sceaux Marillac leur exposa aussi les vues du Cardinal-Ministre :

• Vous avez à travailler sur l'établissement du commerce, comme au plus propre moyen d'enrichir le peuple et de réparer l'honneur de la France.

• C'est chose digne de compassion ou d'indignation de voir la léthargie en laquelle nous avons vécu depuis plusieurs années.

• Nos voisins nous assujétissent à toutes les rigueurs de leurs loix ; ils donnent le prix à nos denrées et nous obligent de prendre les leurs à telle condition qu'il leur plait. Les pirates et les Turcs et autres déguisés en Turcs, viennent ravager nos côtes, enlever les sujets au Roi captifs en Barbarie, perdant leur liberté, leur fortune, et la plupart leur foi, par les tourments et les misères qu'ils souffrent parmi les infidèles : ils vous ôtent la pêche des morues aux Terres-Neuves, et par l'aide de plusieurs de vos voisins, on a déjà retranché de beaucoup la pêche aux harengs ; on vous a ôté celle des baleines au Spilsbargue, et peu à peu ce qui reste à la France se perdra, si nous demeurons davantage en cet endormissement ; en quoi nous sommes d'autant plus blamables que nous avons dans le royaume toutes les commodités nécessaires pour nous rendre forts sur la mer ; jusque-là même que nous en fournissons à nos voisins et avons encore, par les dispositions de la nature, des avantages tels que nous pouvons assujettir tous nos voisins et les faire dépendre de nous.

• Nous avons les grands bois et le fer pour la construction des vaisseaux ; les toiles et les chanyres pour les voiles et cordages dont nous fournissons toutes les provinces voisines. Nous avons tous les fournissements pour les biscuits, le vin, le cidre, la bière, les matelots et les mariniers en abondance, qui, pour n'être pas employés par nous, vont servir nos

voisins. Nous avons les meilleurs ports de l'Europe, et ce qui est grandement remarquable, nous tenons la clef de toutes les navigations de l'Est à l'Ouest, et du Sud au Nord.

• Je ne parle pas de la conjonction de la Saône et Seine, qui se peut faire facilement, qui ôte à l'Espagne toutes les commodités du commerce, facilitant le chemin du Levant pour la France, et ôtant la sujétion de passer le détroit de Gibraltar, de sorte que toutes les commodités du Levant et de la Mer Méditerranée seroient plutôt et plus facilement à l'extrémité de la France qu'à l'entrée de l'Espagne, et rendrions la France le dépôt commun de tout le commerce de la terre.

• Je n'y veux pas ajouter la communication de Saône et Loire, quoique facile, pour ne fonder de discours sur des desseins de longue exécution; mais je parlerai seulement des choses qui sont de la situation naturelle de ce royaume.

• L'Espagne ne peut trafiquer en Italie ni en quelque endroit de la mer Méditerranée, ni l'Italie et les autres lieux en Espagne, qu'ils ne passent à la vue et sous la couleurine des isles des Provençe, et pour trafiquer des côtes d'Afrique, en Flandre, en Hollande, en une partie d'Angleterre, en Ecosse, en Danemarck, aux villes anséatiques et autres endroits du Septentrion, ou de ces lieux en Espagne et autres endroits du Sud, il faut que les vaisseaux passent le ras Saint-Mathé, à la miséricorde de nos canons, et par la Manche, de laquelle il ne tient qu'à nous que nous ne nous rendions maîtres avec peu de difficulté.

• Toutes ces considérations que M. le Cardinal de Richelieu a représentées au Roi entre les grands, honorables et généreux conseils qu'il lui donne, ont fait résoudre Sa Majesté de mettre à bon escient la main au commerce, et ne perdre les occasions d'agrandir son Etat d'honneur et de puissance, dont il vous fera représenter les articles sur lesquels il attend vos avis.

Cette partie de la harangue de Marillac n'était que la fidèle expression du sentiment public, exposé dans un écrit anonyme qui venait d'être publié sous le titre de : *Advis à l'assemblée de MM. les notables sur l'ouverture des Etats*. (Paris, 1626, in-8°.) Après avoir exprimé le vœu que le commerce maritime fût favorisé par l'abaissement des droits sur les marchandises importées en France, l'auteur s'exprimait ainsi : « Messieurs, prenez occasion sur ce sujet de représenter au Roi qu'il est obligé, pour la grandeur et réputation de son Etat, de rétablir le commerce. A cela il y a deux choses à faire : premièrement, à purger cette vermine d'officiers qui volent tout le monde ; ils ont été créés pour la sûreté du commerce, et néanmoins ils ne servent véritablement qu'à piller nos marchands et à décrier nos ports. Deux commissaires envoyés sur les lieux avec pouvoir de faire et parfaire le procès à ces gens-là suffiroient pour y remédier. En outre, il faut instituer un ordre général pour la navigation. N'est-ce pas une honte qu'en 300 lieues de côtes, il ne se trouve pas vingt vaisseaux françois ? Et néanmoins, s'il vous plait d'y mettre la main, nous serons en peu de temps maîtres de la mer, et ferons la loi à ces insulaires qui usurpent ce titre. Nous avons sans comparaison plus de hâvres qu'eux, plus de bois qu'eux et meilleur pour bâtir des navires ; plus de matelots, puisqu'ils ne se servent en leurs voyages que de nos Biscayens, de nos Bretons ou Normands. Les toiles, les cordes, les cidres, les vins, les chairs salées, les équipages nécessaires se prennent sur nos terres.

« Il ne reste plus que de donner la forme à ce dessein, la matière n'est que trop ample. En voici un projet ; servez-vous en si vous n'en trouvez point de meilleur : il ne m'importe pas, pourvu que la chose se fasse et que le public y profite. Que le Roi par Edit ordonne qu'en chacune ville capitale de ses provinces, les marchands feroient une compagnie pour la navigation

sur le modèle d'Amsterdam , et équiperont certain nombre de vaisseaux dans les ports les plus proches et les plus commodes ; et pour les inciter davantage , qu'on leur accorde de grands privilèges , comme entre autres qu'on rabatte le dixième des impositions aux navires françois qui entreront et sortiront sans fraude de nos ports , et qu'il soit défendu à peine de corps et de biens , à nos mariniers , d'aller servir les étrangers. En peu de temps , vous ferez une flotte innombrable et couvrirez la mer de voiles , et vous employerez quantité de jeune noblesse qui demeure inutile et qui s'abatardit. »

Quel était l'auteur de ces fières et nobles paroles ? Était-ce Richelieu lui-même , ou les avait-il seulement inspirées ? L'une ou l'autre de ces suppositions n'a rien que de très naturel , quand on compare l'*Avis* au *Mémoire touchant la Marine* , qu'il adressa le 18 Novembre 1626 au Garde-des-Sceaux Marillac , mémoire destiné à servir de canevas au discours que ce dernier devait prononcer le 2 Décembre suivant devant les notables. Dans l'*Avis* et dans le *Mémoire* , mêmes pensées , même style. Sous l'impression de la nouvelle que les Anglais venaient de capturer sur nos côtes des vaisseaux marchands normands dont la cargaison valait un million , Richelieu avait écrit à Marillac : « Ça esté jusqu'à présent une grande honte que le Roy , qui est l'aisné de tous les roys chrétiens ayt esté en ce qui est de la puissance de la mer , inférieur aux moindres princes de la chrestienté. Sa Majesté voyant le mal qui en arrivoit à son royaume et à ses sujets s'est résolue d'y mettre ordre en se rendant aussy puissante en mer comme elle l'est en terre. » Et pour mettre les faits en harmonie avec les paroles , il annonçait la résolution où était le Roi de consacrer chaque année une somme de 4,500,000 livres à l'armement et à l'entretien de 30 vaisseaux de guerre.

Marillac , dans sa harangue , n'avait pas reproduit toute la vigueur et de l'*Avis* et du projet de discours. Aussi Richelieu

craignit-il un moment de ne pas obtenir des notables tout ce qu'il désirait. Son appréhension était mal fondée. Le désir d'avoir enfin une Marine à tout prix, était aussi ardent qu'unanime en France. Quoi qu'il en soit, l'exposé qu'il fit lui-même de ses plans et le mouvement qu'il se donna comme il nous l'apprend dans ses mémoires (*Livre XVIII*, p. 256-262), ne furent pas sans influence sur l'assemblée, qui consigna dans ses cahiers le vœu suivant : « L'assemblée remercie Sa Majesté de l'intention où elle est de vouloir rendre à ce royaume les trésors de la mer que la nature lui a si libéralement offerts, et la supplie de continuer une entreprise si importante par l'établissement d'une flotte de 45 vaisseaux de guerre, d'y destiner un fonds annuel de 4,200,000 livres, d'entretenir un nombre de galères suffisant ; qu'il ne soit fait aucun divertissement sur ce fonds, étant assez notable que le moindre retardement peut détruire en un moment ce que l'on auroit établi avec beaucoup de temps, de peines et de dépenses, etc. »

L'idée de créer au plus tôt une Marine dominait tellement tous les esprits, que l'évêque de Chartres accompagna des paroles suivantes la remise qu'une députation de l'assemblée alla faire entre les mains du Roi des cahiers contenant ses vœux et ses doléances : « On ne peut pas, sans la mer, ni profiter de la paix, ni soutenir la guerre. (Février 1627.)

Il y avait urgence d'agir. Elle était telle que Richelieu avait commencé ses préparatifs avant la séparation des notables, avant même leur réunion. Par des lettres du 4^{er} et du 6 décembre 1626, adressées au Havre à Isaac de Razilli, premier capitaine de la Marine du Ponant, il lui avait annoncé l'envoi immédiat d'une somme de 42,000 livres et l'expédition prochaine de celle de 6,000 livres, pour qu'il les employât l'une et l'autre à la construction de 42 vaisseaux ; et après avoir ajouté qu'il envoyait M. de Beaulieu en Bretagne pour qu'il fit travailler de son côté

aux voiles et aux cordages dont les vaisseaux auraient besoin , il exprimait le désir que le capitaine Claude de Razilli, aussitôt que les constructions du Havre seraient terminées , revint à Paris , « parce que , disait-il , j'ay toujours besoin d'avoir auprès de moy quelqu'un qui m'instruise aux choses de la mer. »

Et quels précepteurs se donnait ce grand Ministre ? Disons un mot des principaux d'entre eux , pour nous faire une idée du tact qu'il mettait dans le choix des hommes appelés à réaliser et à féconder ses desseins.

Claude de Razilli , capitaine de vaisseau en 1626 , ensuite Vice-Amiral , et son frère Isaac , plus tard Chef d'escadre et lieutenant pour le Roi en la Nouvelle France , étaient des hommes rompus au métier de la mer. Richelieu les consultait sur tout ce qu'il entreprenait , et ils ne lui épargnaient pas leurs avis , ainsi qu'on peut le voir dans un mémoire manuscrit qu'Isaac lui adressait le 26 Novembre 1626 , mémoire fort curieux « rédigé , disait son auteur , selon la pratique que j'ay acquise dans les cinq parties du monde. »

Beaulieu (Augustin) né à Rouen en 1589 , mort à Toulon en 1637 , commanda à vingt-trois ans un vaisseau dans l'expédition de Briqueville à la côte d'Afrique. En 1616 , il s'attacha à la compagnie des Indes qui venait de se former , concourut à diverses expéditions qu'elle entreprit , et participa plus tard au siège de la Rochelle ainsi qu'à la prise des îles Sainte - Marguerite. Ce n'était pas seulement un officier brave ; il était un constructeur expérimenté , et possédait , pour le temps , de grandes connaissances nautiques attestées par la *Relation de ses voyages dans les Indes* , insérée en 1664 dans le recueil de Thévenot , et dont l'abbé Prévost a donné un ample extrait , p. 317-342 , du tome IX de son *Histoire générale des Voyages*.

Manty (Théodore de) , l'un des plus grands hommes de mer que la Provence ait produits à la fin du XVI^e siècle et au com-

mencement du XVII^e, avait mérité par le courage et l'habileté qu'il avait déployés en maintes circonstances, d'être fait, en 1620, Vice-Amiral du Levant. Ses services au siège de la Rochelle, ainsi que dans les missions dont le chargea Richelieu, confirmèrent la justice de cette haute distinction.

Philippe Lonvilliers de Poincy, que nous retrouverons en 1635, commandant la Marine à Brest, était né en 1581 d'une famille du comté de Ponthieu. Entré dans l'ordre de Malte en 1603, il y fut pourvu de trois commanderies, prix de ses services sur les galères de l'ordre. Depuis 1612, il était Chef d'escadre et Commandant des vaisseaux du Roi en Bretagne. Richelieu le nomma, en 1638, Lieutenant-Général aux Iles d'Amérique. De nouvelles provisions qui lui furent expédiées en 1651, lui conférèrent les fonctions de Gouverneur Général de toutes les Iles de l'Amérique, terres et confins en dépendant. Sa famille se fixa aux colonies, où sa petite nièce Rose Claire Desvergers de Sanois de Maupertuy épousa M. Joseph Gaspard Tascher de la Pagerie, de qui elle eut l'Impératrice Joséphine.

Le commandeur Desgouttes ne déparait pas cette pléiade. C'était un ancien général des galères de l'ordre de Malte, qui s'était distingué et devait encore se distinguer dans plusieurs occasions ; son mérite et ses qualités lui avaient concilié la confiance absolue et même l'affection du Cardinal, qui, dans ses momens de jovialité, l'appelait le *Père de la mer*.

Voilà les hommes sur lesquels s'appuyait Richelieu. Ne soyons donc pas surpris qu'avec de tels auxiliaires son génie ait produit de si grandes choses. Il subordonnait leurs missions à la diversité de leurs aptitudes. Celle de Beaulieu ne s'appliquait pas à une simple confection de gréement. Il était chargé de surveiller, conjointement avec Manty et Poincy, la construction de 30 vaisseaux qui devaient être faits dans les ports de Bretagne, en bois du pays. Resté seul ses deux coopérateurs étant allés

prendre le commandement des vaisseaux rassemblés au Blavet, Beaulieu recevait lettres sur lettres du Cardinal, qui redoublait d'activité et de prévoyance, tant il redoutait l'issue de la lutte maritime qui allait s'engager avec l'Angleterre. « Je tiendray la main, lui écrivait-il le 5 mars 1627, à ce que l'argent ne vous manque pas. » Il lui en fournit suffisamment, en effet, pour qu'il pût construire un certain nombre de navires dont dix (l'un d'eux, du port de 1,200 tonneaux, coûta 40,000 livres), se trouvaient à Couëron, La Roche-Bernard, Auray et Concarneau, lorsque M. Leroux d'Infreville fit, en 1630, son inspection des côtes de l'Océan. Toutefois, comme les dilapidations continuaient, malgré les représentations des notables, et qu'elles empêchaient la juste impatience du Cardinal d'être satisfaite, il adressa au Roi, le 15 août 1627, un 'mémoire où il lui exposa que, si l'on ne procédait autrement qu'on ne l'avait fait jusques-là, on n'aurait pas de vaisseaux en 1628, tandis qu'on en pouvait avoir dès le mois de juin. Ses plaintes, formulées sans ménagement, se terminaient par son refus de s'occuper des armemens, afin d'être déchargé du blâme qu'il aurait encouru en les entreprenant sans avoir les moyens de les terminer.

Plus d'une fois dans sa longue carrière ministérielle, le Cardinal, on le sait, fit de la menace de se démettre du pouvoir un moyen de le fortifier. Ici son refus de concours avait une cause légitime. Les circonstances étaient graves. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis la séparation des notables, que le Roi d'Angleterre, entraîné par Buckingham, avait rompu la paix. Après avoir préalablement saisi les biens des négociants français établis en Angleterre, où ils se livraient au commerce sous la foi des traités, il interdit toute relation commerciale entre les deux pays (28 août 1627). Louis XIII riposta (8 mai) par une semblable interdiction, et le duc de Luxembourg mit embargo sur les navires anglais qui se trouvaient dans nos ports.

Charles I^{er} permit alors à tous ses sujets de courir sus aux vaisseaux français. Ceux que Richelieu put fréter en toute hâte furent employés à attaquer tout à la fois et Buckingham et la Rochelle, qu'il était venu défendre. Nos côtes se trouvaient de nouveau à la merci des Anglais, qui les ravagèrent. Il n'y eut qu'un cri dans le royaume; on publia nombre d'écrits sur la nécessité et l'urgence d'une Marine. Besoin n'était de stimuler Richelieu; mais réduit aux expédients et vivant, à bien dire, au jour le jour, il ne put poursuivre l'accomplissement de ses projets avec continuité et ensemble qu'après la pacification consommée par le traité signé avec l'Angleterre le 4 mai 1629.

Trois mois auparavant, il avait donné une preuve palpable de la fixité de sa pensée. Cette preuve, c'est le *Code Michau*, résumé des vœux formulés par les États-Généraux de 1614 et les Assemblées des notables de 1617 et 1626. Les articles 430 et 431 de ce code formaient, sous le titre : *Amirauté, Marine, Droit maritime*, ce que nous appellerons la Charte de la Marine française. Le Roi s'y engageait à toujours tenir à la mer cinquante vaisseaux de 4 à 500 tonneaux, armés en guerre, indépendamment des navires d'un moindre tonnage, qui seraient employés à la garde des ports ou à l'escorte des convois. Sur chacun d'eux, serait embarqué un commis ou écrivain qui, à toutes les attributions des officiers d'administration actuels, joignait la charge de tenir note, jour par jour, de la marche du vaisseau et de ses découvertes. Des pilotes hydrographes, payés par le Roi, furent institués avec mission de faire, dans tous les ports, des cours gratuits. Il fut en outre prescrit aux principales villes de commerce d'en avoir. Des avantages considérables furent accordés à ceux qui suivraient les cours du canonage, ainsi qu'aux charpentiers, calfats, marins, pêcheurs, etc., et il fut enjoint à ceux qui avaient déserté le service de la France d'y rentrer dans six mois au plus tard, sous peine de la vie s'ils étaient

repris. Des états du personnel et du matériel seraient dressés au mois de décembre de chaque année. Les marchandises françaises, le sel excepté, ne pouvaient être exportées que par des navires français. Le droit de bris et naufrage était supprimé. La connaissance de toutes les causes concernant le *navigage* et « de tout ce qui peut advenir en la mer et grèves d'icelle » était retirée aux gouverneurs et aux seigneurs des lieux, pour ne relever que du Surintendant de la navigation et des tribunaux maritimes. Les gentil-hommes pouvaient, sans déroger, se livrer au commerce maritime, et même, dans bien des cas, les privilèges de noblesse étaient accordés aux armateurs et négociants. Tous les pilotes, au retour des voyages de longs-cours, étaient tenus d'envoyer au Surintendant de la navigation copie de leur journal, avec l'observation des variations de l'aiguille, des fonds et sondages, l'indication des terres découvertes, etc. Enfin, une visite générale des ports était prescrite par l'article 460 du *Code Michau*. Elle avait pour but de constater l'état, la profondeur et le degré de sûreté des divers ports de France.

Vingt jours après la signature de la paix, Richelieu, dégagé de toute entrave intérieure et extérieure, ordonna cette visite, et voulant avoir *l'état au vrai* des éléments de la puissance navale, militaire et commerciale de la France, il chargea (23 mai 1629) M. Leroux d'Infreville, qu'il venait de nommer Commissaire Général de la Marine, à 4,200 livres de gages par an, « de se transporter en tous les ports, havres, rades et côtes de l'obéissance de Sa Majesté en la mer Océane et ès-rivières esquelles abordent les vaisseaux. » L'inspection de M. d'Infreville embrassait tout ce qui concernait la Marine. Il devait se faire rendre compte de toutes les recettes et dépenses effectuées, rechercher quels droits étaient perçus sur les navires entrant dans les ports ou en sortant; constater le nombre ainsi que l'état des vaisseaux et magasins appartenant au Roi; en faire

des inventaires exacts ; déterminer quels étaient les vaisseaux inutiles ; le tout comme le portait le préambule de sa commission , afin d'établir dans les ports un si bon ordre que le Roi eût toujours un nombre suffisant de vaisseaux prêts à mettre en mer pour tenir ses côtes en sûreté et avoir raison de ceux qui voudraient les attaquer.

Le rapport que M. d'Infreville dressa de sa mission, à laquelle il consacra huit mois , constate qu'à Brest , le Gouverneur du château faisait visiter les vaisseaux marchands , et prélevait pour la visite de chacun d'eux , un droit de dix sous , dont la perception servait de prétexte à d'autres abus, ce qui n'empêcha pas de le maintenir, de l'augmenter même plus tard, puisque la dépêche du 25 septembre 1693, qui en confirma la possession à M. de Campagnolles, Major de la ville et du château, nous apprend qu'il était alors de 45 sous. Dans le port, se trouvaient un *hue* et deux barques prises par Turchot sur les Anglais, « depuis la paix, » dit le rapport. Les vaisseaux appartenant au Roi étaient le *Saint-Louis*, commandé par le sieur de Rhodes ; le *Corail*, par le sieur d'Arpentigny ; le *Cygne*, par le sieur de Cangé ; la *Fortune*, par le sieur d'Anglure ; l'*Europe*, par le sieur de Rouvray ; le *Lion-d'Or*, par le sieur Rigault, et le *Saint-Michel*, coulé à fond ; plus un philibot et une patache.

Le nombre des matelots pouvant servir sur ces vaisseaux n'était pas indiqué ; mais il devait être peu considérable, puisque depuis l'île de Batz , Roscoff et Morlaix , on n'en comptait que cinq cents et trente ou quarante charpentiers.

M. d'Infreville nous fait ensuite connaître les principaux résultats de son inspection , en ce qui concernait les magasins et les approvisionnements.

« J'ai visité à Brest, dit-il, un ancien magasin situé sur le bord du canal de la rivière, à présent ruiné, ne restant que les quatre murailles, bâti du Roi François 1^{er}, lieu fort commode pour la Marine.

De Brest j'ai été à Châteaulin ; passant la baie audit Brest, et montant dans la rivière audit lieu, j'ai visité la fonderie de canons du sieur de Villeneuve, et ayant pris au sieur de Querverho, lieutenant du sieur commandeur de Rhodes, trois cents livres de poudre, ai fait épreuve de 24 pièces de canon de fer de 6, 8 et 10 livres de balles, et desdites 24 pièces y en a crevé cinq, dont j'ai dressé procès-verbal. J'ai enjoinct audit entrepreneur de parachever sa fourniture et lui ay donné trois mille livres. »

Pour que la pensée de Richelieu reçût son développement complet, il fallait que l'état du Château fût mis en harmonie avec celui du port, et que conséquemment il fût assuré du dévouement sans réserve de celui qui aurait la haute main sur les travaux de défense de la ville. Le Gouverneur de Brest était alors Gui de Rieux, fils de Sourdéac, auquel il avait succédé en 1628. M. Henri Martin dit bien, il est vrai (*Histoire de France*, t. 12, p. 344, 4^{re} édit.) qu'après le supplice de Chalais (18 août 1626), Richelieu, mettant son triomphe à profit, démantela Ancenis, Lamballe, ainsi que d'autres places appartenant au duc de Vendôme, et qu'il racheta au marquis de Sourdéac le gouvernement de Brest, qui fut confié à un soldat de fortune.

Nous eussions désiré que M. Henri Martin eût fait connaître le nom de ce soldat de fortune. Pour nous qui, malgré nos recherches persistantes, n'avons pu le trouver nulle part, nous croyons, d'après les divers documents qu'il nous a été donné de consulter, que Gui de Rieux avait eu la survivance du gouvernement de son père, et qu'il l'exerça, sinon de fait, du moins titulairement jusqu'à la fin de 1630. Les enfans de Sourdéac étaient restés attachés à la veuve de Henri IV qui les comblait de ses faveurs. Gui était son premier Écuyer, et René, son frère cadet, Évêque de Saint-Pol de Léon, était Conseiller d'État et Grand-Maître de l'oratoire de la Reine-Mère. Gui ne dut donc

être privé de son gouvernement qu'après la *Journée des Dupes* à laquelle il avait pris part (41 novembre 1630). Incarcéré alors, mais bientôt relâché, il accompagna Marie de Médicis dans sa fuite à Bruxelles et fut déclaré criminel de lèse-majesté, par arrêts des 17 et 20 novembre 1631. Richelieu n'avait pas attendu jusques-là pour le remplacer par quelqu'un en qui il fût assuré d'avoir un instrument docile et fidèle de ses volontés. Dès le mois de Janvier 1631, il avait nommé Gouverneur de Brest son cousin Charles de Cambout, marquis de Coislin, qui répondit à sa confiance en fortifiant la place, notamment en construisant, pour compléter l'ouvrage que Vauban nommait *grande tenaille*, et que M. de Fréminville appelle *bonnet de prêtre*, la portion des travaux extérieurs située entre la porte d'avancée du château et la machine à mâter, portion à l'angle saillant de laquelle se voient encore trois pierres martelées en 1794, dont l'une portait les armes des du Cambout. Cette portion n'existe pas en effet sur le plan de Tassin, publié en 1634, mais levé nécessairement avant l'entrée en fonctions de Du Cambout.

L'inspection de M. d'Infreville porta immédiatement ses fruits. Le 29 mars 1634, Louis XIII organisa la *Marine du Ponant* par un règlement qui ordonna de réunir tous les vaisseaux plus particulièrement affectés à la navigation de la Manche et de l'Océan, dans les ports de Brouage, Brest et Le Havre, dans chacun desquels il y aurait un Chef d'escadre, un Commissaire Général et un Capitaine de Port. Une notice historique sur Brest, publiée par M. Billiard, ancien Préfet du Finistère (*Histoire des Villes de France*, t. 1^{er}, p. 453-491) nous apprend qu'à cette époque, André Céberet, premier Intendant, aurait fait bâtir un magasin général et dix magasins particuliers ou hangards, que l'entrepreneur Jean Le Chaussec se serait chargé de construire pour la somme de 40,000 livres. Un autre document nous permet d'apprécier et la situation du port de Brest à cette époque et la

nature des travaux que l'on y exécuta aussitôt après l'adoption des mesures d'organisation dont nous venons de parler. C'est celui que M. E. Sue a publié dans le t. 3 de la *Correspondance d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux et commandant des forces navales de France sous Richelieu* ; il a pour titre : *États statistiques de la Marine de France depuis 1634 jusqu'en 1639*. Nous y voyons qu'en 1635 il y avait dans le port de Brest 49 vaisseaux : l'*Amiral*, le *Vice-Amiral*, le *Saint-Louis*, de Saint-Malo, le *Saint-Michel*, l'*Europe*, la *Fortune*, le *Cygne*, la *Sainte-Geneviève*, les *Trois-Rois*, le *Coq*, le *Lion-d'Or*, la *Perle*, le *Corail*, la *Licorne*, l'*Hermine*, la *Sainte-Marie*, le *Saint-Charles*, la *Fleur-de-Lys* et la *Madeleine*. Dans le cours de la même année, ou un peu auparavant, M. de Poincy avait fait établir sur le terrain de Keravel, une corderie (1) qui fut agrandie et complétée en 1667 et 1668 par M. de Seuil, et il avait fait construire dans la crique de Troulan, du côté de Brest, une forge et un magasin servant tout à la fois de tonnellerie et de dépôt des futailles, puis une autre forge dans la crique de Pontaniou. En même temps, on faisait des achats considérables de matières de toute espèce, telles que fers, bois, chanvres, etc. Mais comme les magasins du Roi ne pouvaient les contenir toutes, il fallait suppléer à leur insuffisance, en louant sur le quai de Brest une maison et un cellier, au prix de 446 livres, et sur celui de Recouvrance, deux celliers et une maison pour 453 livres. Quatre Commissaires étaient chargés de l'administra-

(1) Dans l'acte de vente du 7 avril 1636, rapporté par les notaires Roussel et Deshayes, on lit que M. Guillaume Mesnoallet, sieur de Keranlan, héritier bénéficiaire du sieur de Keravel, vend au sieur Philippe de Lonvilliers Poincy, chef d'escadre, etc., le lieu noble de Keravel et dépendances, situé près la ville de Brest, où est à-présent bastie la corderie et estuve du Roy pour la nécessité de ses vaisseaux. Le prix d'acquisition fut de 1,200 livres que paya Estienne Le Roy, commis du Trésorier Général de la Marine, sur celle de 4,154 livres tournois « qu'il avoit de bon entre ses mains, du profit fait sur les victuailles des équipages desdits vaisseaux, en l'année dernière 1635. »

tion du port , conjointement avec un Garde - Magasin Général , dont le titre pompeux contrastait avec la modicité de son traitement. Trois maîtres charpentiers , Laurent Hubac , que nous retrouverons investi de la confiance de Mazarin et de Colbert ; Charles Monnier , auteur du beau vaisseau la *Couronne* , et le hollandais Clas-Verussen , un maître cordier et un maître voilier , également Hollandais , formaient avec un maître des équipages , le personnel directement chargé de la construction des vaisseaux , de leur armement et de l'instruction des matelots. Un fait achève de démontrer combien avait été rapide le développement du port de Brest depuis l'inspection de M. d'Infreville. Ce port qui , avant 1630 , ne recevait que le tiers ou même le quart de ce qui était alloué à ceux de Brouage et du Havre , alors les premiers ports de construction , en était venu , dès 1635 , à recevoir annuellement trois et quatre fois plus que chacun d'eux. C'est ce qui explique comment il put , l'année suivante , fournir à l'armée navale , sous le nom d'escadre de Bretagne , un contingent de seize vaisseaux ou frégates , montés par 45 officiers , 371 officiers mariniers , 2670 matelots , et portant 374 canons , indépendamment de trois vaisseaux qui restèrent au port , le *Vice-Amiral* , de 700 tonneaux , le *Saint-Louis* , de 500 , et un navire neuf.

Ces résultats étaient la conséquence de la sollicitude de Richelieu pour Brest , sollicitude attestée à chaque page de sa correspondance avec d'Escoubleau de Sourdis , où il l'appelle *son Brest* ; où il ordonne (octobre 1638) de construire six frégates l'année suivante ; où il prescrit à l'Archevêque de Bordeaux d'y conduire les grands vaisseaux après le désarmement de la flotte ; où il annonce (29 août 1639) qu'il va envoyer le sieur Petit pour « expressément faire mettre le port en tel état que la chambre » soit sûre , et que le fermant avec de bonnes chaînes , les « ennemis n'y puissent faire mal , ni par effort , ni par feu ; »

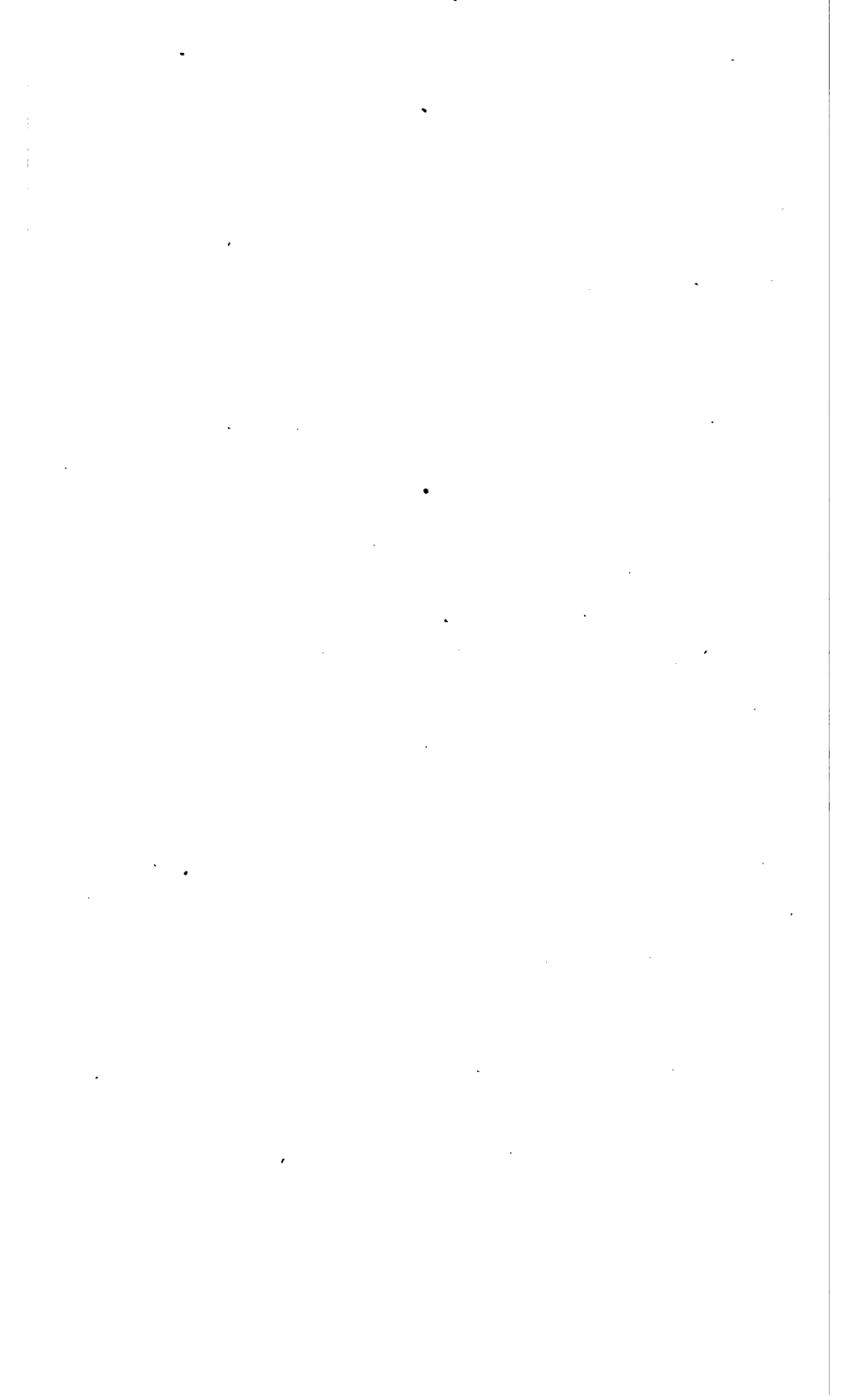
où enfin (5 octobre 1639) il renouvelle la recommandation de construire des frégates qui pourraient servir utilement dans la Manche « et qui se feroient mieux en Bretagne qu'en tout autre » lieu de la France, à cause que les bois et les ouvriers y sont » meilleurs. » Nous ne savons ce qu'était le sieur Petit, ni s'il vint à Brest. En tout cas, il ne semble pas qu'il ait dirigé l'opération mentionnée dans la lettre du 29 août, car une autre lettre, écrite par Duquesne le 23 novembre 1671, nous apprend qu'en 1639 il avait lui-même fermé le port au moyen d'une chaîne, celle peut-être que le Cardinal de Sourdis, sous les ordres duquel il avait servi comme capitaine de vaisseau, le 19 août de la même année, à l'attaque de Laredo, avait rapportée de ce port de Biscaye, et que Richelieu avait prescrit, le 4 octobre suivant, d'employer à Brest. Soit que cette chaîne fût un moyen insuffisant de clôture, soit tout autre motif, Duquesne, qui se retrouvait Commandant de la Marine à Brest en 1672, la remplaça par un radeau et une chaîne forgée exprès, et s'attachant du côté de Brest à un organeau scellé à un rocher qui était à découvert en 1677 (*Mémoire de M. de Sainte-Colombe*), et sur lequel fut établi plus tard le parc à boulets, compris en 1835 dans les excavations qu'a nécessitées la création du parc à charbons, sous le château.

La mort ne permit pas à Richelieu de compléter son œuvre, et son successeur, entravé par les misérables intrigues de la Fronde, ainsi que par les guerres avec l'Autriche et l'Espagne, la poursuivit si mollement qu'il semble s'être borné à faire construire à Brest les quatre vaisseaux suivants, exécutés sur les plans de Laurent Hubac, *maître de la charpenterie du Roy*: le *Dragon*, de cinquième rang, 500 tonneaux et 32 canons, commencé et fini en 1649; le *César*, de premier rang, 800 tonneaux et 48 canons, commencé en 1646, fini en 1650; le *Mazarin*, de quatrième rang, 750 tonneaux et 42 canons, com-

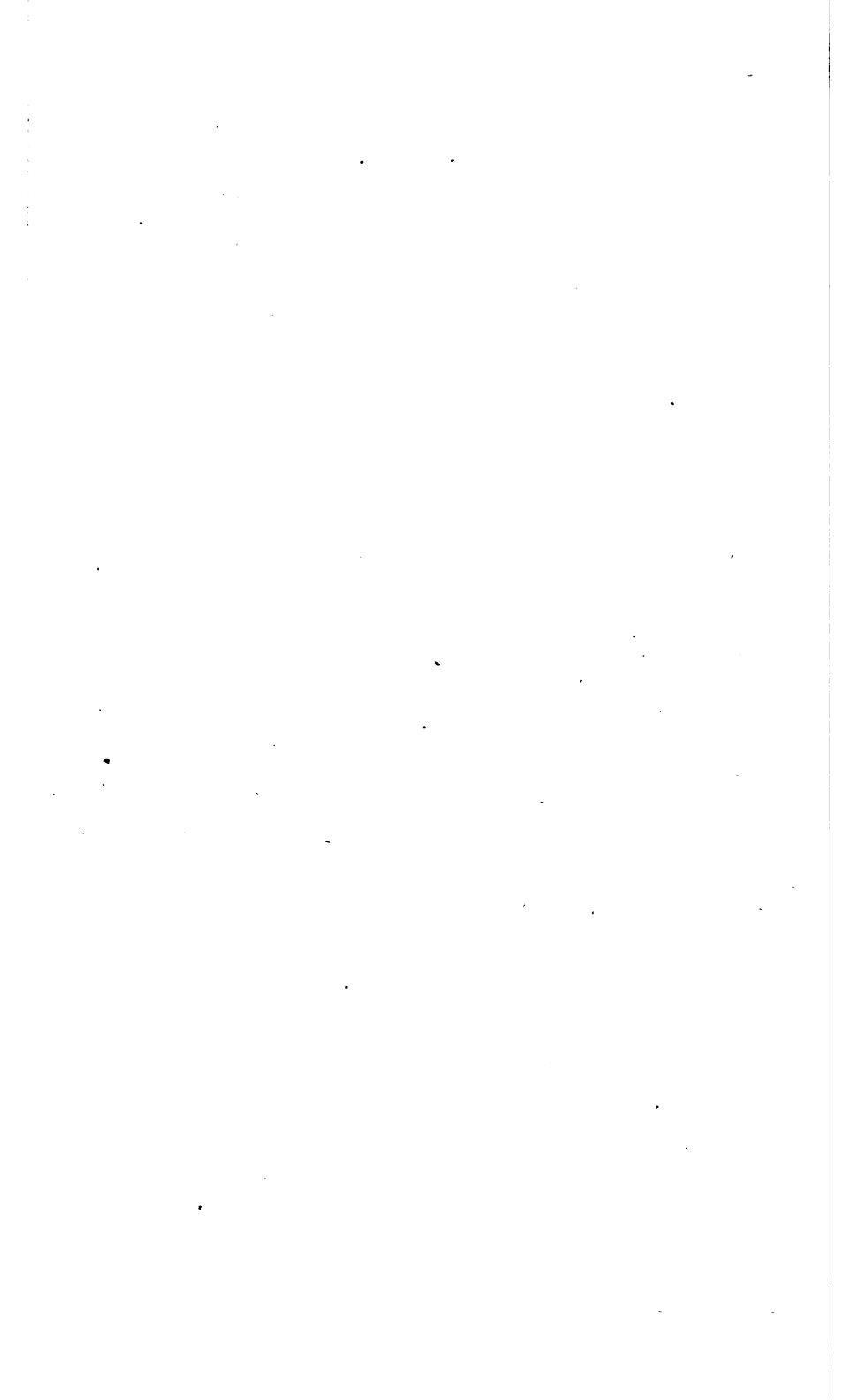
mencé en 1616, fini en 1647 ; l'*Hercule*, de quatrième rang, 700 tonneaux, 38 canons, commencé en 1655, fini en 1660. Du reste, pour se faire une idée de la léthargie dans laquelle était retombée le port de Brest, il suffit de recourir aux états de dépenses conservés aux archives du ministère de la Marine. A Brest, en 1646, on consumma pour travaux et achats de matières la somme de 51,774 livres 15 sols 3 deniers, et en 1647, celle de 57,161 livres 1 sol 1 denier. Ce fut bien pis de 1655 à 1658, puisque pendant ces quatre années, on ne dépensa que la somme de 66,340 livres qui dut vraisemblablement être absorbée par la seule construction du vaisseau l'*Hercule*, alors en chantier.

Ne soyons donc pas surpris que, quand Colbert commença à s'occuper, en 1661, de l'administration de la Marine, la flotte que Richelieu avait élevée à 56 vaisseaux, ne fût plus que de 30 bâtimens de guerre, dont 3 vaisseaux de premier rang de 60 à 70 canons, 8 de second rang, 7 de troisième, 4 flûtes et 8 brûlots. Les réglemens de ce grand Ministre étaient tellement tombés en désuétude, que les États de Bretagne ne voulaient pas reconnaître l'autorité du duc de Vendôme, surintendant de la navigation, et qu'un arrêt du Conseil (1658) avait dû déclarer *fourbans* les capitaines qui prétendaient ne pas dépendre de ce Surintendant auquel ce même arrêt rendit la libre disposition de la *grange* de Brest et de ses magasins. Enfin, un Écrivain et un Capitaine de Port constituaient, à l'avènement de Colbert, tout le personnel administratif.

P. LEVOT.



LA MORT DE PÉTRARQUE



La Mort de Pétrarque.

Le 13 juillet 1374, Pétrarque fut trouvé
mort dans sa bibliothèque, la tête penchée
sur un livre ouvert.

(*Biograph. Univ.*)

I.

Àr village d'Arquà , qui regarde Padoue ,
Non loin des bois chéris du Cygne de Mantoue ,
On entendait frémir des sons mélodieux .
C'était un beau vieillard , à la voix mâle et fière ,
Qui chantait , l'œil brillant d'une étrange lumière ,
Comme s'il avait pris son regard dans les cieux .

Il chantait , immobile , ainsi que dans un rêve :
A peine on eût pu voir son sein qui se soulève :
On aurait dit le marbre animé de Memnon .
Il semblait contempler d'invisibles mirages ,
Mais ses regards fixaient un livre dont les pages-
Ne disaient qu'un seul nom .

II.

« — O lyre , un dernier chant aux souvenirs fidèles ! —
» Avec tous leurs parfums , que tes nuits étaient belles ,
» Vallon de mon pays , colline d'Arezzo !
» Doux écho , redis-tu , dans ta langue sonore ,
» Les hymnes qu'essayait ma voix tremblante encore
» » Au près de Rienzo ?

» Moi , je t'aime toujours , vallon de mon enfance.
» Pourtant , pauvre exilé , pour le pays de France ,
» Il me fallut quitter les champs de mes aïeux :
» Des Alpes je franchis les murailles géantes ,
» Croyant trouver plus loin des cités plus brillantes
» » Et des jours plus joyeux.

» Oh ! la France d'abord eut pour moi trop de charmes !
» J'y puisai le nectar qui nous cache des larmes ,
» J'y cueillis à vingt ans la couronne de fleurs ,
» Qui parfume le front de ses senteurs divines ,
» Et se change plus tard en couronne d'épines.
» » D'où jaillissent les pleurs.

» C'était le Lundi saint : de la fête chrétienne
» La foule murmurait l'harmonieuse antienne ,
» Vers Dieu montait l'azur des encens les plus doux ,
» L'orgue au fond de la nef jetait sa longue plainte ,
» Lorsque , jeune étranger , dans la pieuse enceinte
» » Je priais à genoux.

» J'étais là , prosterné sur le parvis sonore ,
» Quand soudain j'aperçus aux rayons de l'aurore
» Teints d'or et de saphir au tamis des vitreaux ,
» Une femme au front pur que je pris pour un ange ,
» Tant son regard jetait une lueur étrange
» Sous les sombres arceaux.

» Et depuis ce saint jour j'ai gardé dans mon âme ,
» Comme Alcide à son corps l'affreux tissu de flamme ,
» Un divin souvenir, un rêve dévorant ;
» Mais vous savez, mon Dieu , que ce feu solitaire
» A pu brûler sans crime au sein du sanctuaire
» Et dans mon cœur souffrant.

» Je l'ai purifié par l'ardente prière ,
» J'ai courbé bien souvent mon front dans la poussière,
» Et j'ai cru prononcer l'irrévocable adieu.
» Comme Abélard mourant , c'est vous seul que j'implore,
» Comme lui , malgré moi , je vous priai pour Laure...
» Vous le savez, mon Dieu !

» Loin des lieux qu'elle aimait , aux cimes des Cévennes,
» Aux fêtes de Lutèce , orageuses et vaines ,
» Voyageur sans désirs , j'ai demandé l'oubli ;
» J'ai couru du palais où le marbre rayonne
» A l'humble toit des champs dont le chaume frissonne
» Dans l'ombre enseveli.

» De vallons en vallons promenant mon délire ,
» Faisant pleurer mon cœur dans les sons de ma lyre ,
» J'allai des bords du Rhin aux rives de l'Adour :
» Toulouse eut un écho pour ma voix gémissante ,
» Et mon luth résonna dans la lice naissante
» Ouverte au troubadour.

» Mais un seul nom vibrait dans mon âme attendrie ;
» Je voulais célébrer la gloire et la patrie ,
» Et la note manquait à mon luth impuissant :
» Au bord du nid désert, quand pleure Philomèle ,
» Et qu'aux soupirs du vent son doux soupir se mêle ,
» Sa voix n'a qu'un accent.

» Enfin un val béni , solitude profonde
» Où venaient expirer tous les vains bruits du monde ,
» Offrit un oasis au pèlerin lassé ,
» Et je crus , ô Seigneur, ma douleur endormie,
» Et qu'en face de vous mon âme raffermie
» Oublierait le passé.

» Mais des arbres courbés sur le bord des cascades ,
» Les flexibles rameaux me semblaient les arcades
» Du temple où je la vis pour la première fois ,
» Et les flots bondissants qui blanchissent la Sorgues
» Redisaient l'hymne saint que les plaintives orgues
» Murmuraient autrefois.

» Le monde enfin connut et mes chants et ma muse.
» La gloire vint un jour m'arracher à Vaucluse
» Et m'offrir le laurier qu'on ne cueillit jamais :
» Proscrit, je vis pour moi s'ouvrir les murs de Rome
» Et je ceignis mon front du rameau que l'on nomme
» Du doux nom que j'aimais.

» Oh ! ce fut une ivresse immense et solennelle !
» On eût dit que César, dans la ville éternelle ,
» Ramenait triomphante des rois chargés de fers ;
» Rome avait retrouvé son antique auréole ,
» Et , si long-temps muet , l'écho du Capitole
» Répondait à mes vers.

» Et la foule acclamait la marche triomphale,
» Et je passais , vêtu de la pourpre royale ,
» Sur un chemin paré de femmes et de fleurs ;
» Et toutes les beautés de ma noble patrie
» Applaudissaient mon nom ; mais nulle main chérie
» Ne vint sécher mes pleurs.

» Et l'on cria long-temps, comme pour un monarque :
« Poète , sois heureux ! — Vive à jamais Pétrarque ! »
» L'écho redit ces mots... Je doutai dans mon cœur,
» Et j'ôtai de mon front cette couronne altière ,
» Puis je la déposai sur l'autel de Saint-Pierre ,
» Comme offrande au Seigneur.

» Car vous seul , ô mon Dieu , de votre chaste flamme
» Vous avez rafraîchi les ardeurs de mon âme ,
» Mêlant au souffle impur d'invisibles parfums.
» Et maintenant encor que le vieillard chancelle,
» Vous lui rendez , avec la divine étincelle ,
» Tous ses bonheurs défunts.

» Maintenant que j'ai vu comme un éclair qui passe,
» Amour, gloire , plaisirs , beauté , jeunesse et grâce ,
» S'éteindre et disparaître au déclin de mes jours ;
» Maintenant que la Mort , qui peut-être m'appelle ,
» A flétri de sa main les traits chéris de celle
» Que je pleure toujours ;

» Maintenant , ô Seigneur, qu'à mon front qui se penche
» Vous n'avez plus laissé que la couronne blanche
» Des cheveux échappés au souffle des hivers ,
» Vous rendez , ô Dieu bon, que la gloire environne,
» Mon front plus rayonnant sous cette humble couronne
» Que sous les rameaux verts.

- » Quand l'homme est suspendu sur les bords de la tombe,
- » L'espérance affermit notre âme qui succombe....
- » — Mais je sens dans mon sein comme un frisson courir...
- » Serait-ce enfin, Seigneur, mon heure solennelle ?
- » Mon ange bien-aimé, viens suspendre à ton aile
- » Celui qui va mourir !... »

III.

Ainsi le beau vieillard accompagnait sa lyre ,
Et sur le livre ouvert son œil cherchait à lire,
Comme pour y trouver un mot mystérieux ,
Quand soudain , à travers les vapeurs de la nue ,
Retentit une voix qui lui sembla connue ,
Quoiqu'elle vint des cieux.

IV.

- » Je viens , disait la voix , vers celui qui m'appelle.
 - » Dans les bras de la mort tu m'es resté fidèle ,
 - » Et mon nom t'inspira sur les bords du tombeau.
 - » Poète , sois béni ! Que ton cœur se résigne :
 - » Le dernier de tes chants , comme celui du cygne ,
 - » Est aussi le plus beau.
-
- » Moi , je n'ai point voulu que ta voix solitaire
 - » S'éteignît sans écho dans les bruits de la terre,
 - » Et qu'en ton sein glacé le doute restât seul.
 - » Tu vois, du haut du Ciel pour toi je suis venue :
 - » Laisse ton âme en paix me suivre dans la nue ,
 - » Et ton corps au linceul !

- » Oh ! meurs en souriant , comme au sein d'une fête !
- » Tu peux mourir ainsi , toi , mon noble poète ,
- » Lyre au suave accord , vase rempli d'encens.
- » Pour toi , point de chevet , de lampe sépulcrale ,
- » De longs sanglots , d'adieux interrompant le râle...
- » Rien que mes doux accents !

- » Poète , sois béni ! Ta lyre noble et fière ,
- » D'un profane désir a fait une prière ,
- » Ne demandant qu'au Ciel un bonheur combattu :
- » Sois béni ! car toi seul à l'homme as fait connaître
- » Que l'amour , ce poison dont l'âme se pénètre ,
- » Peut être une vertu.

- » Un seul amour eut place en ton âme pieuse.
- » Dans ce monde où si tôt , sur la bouche oublieuse ,
- » Un nouveau nom succède au nom le plus aimé ,
- » Tu n'as formé qu'un vœu , qu'un désir , qu'une plainte ,
- » Qui , vers Dieu , s'exhalait comme de l'urne sainte
- » Un nuage embaumé.

- » Tu fis briller les noms de Pétrarque et de Laure
- » Comme un astre inconnu que Dieu ferait éclore ,
- » Ou que la main d'un ange aurait pu rallumer.
- » Rien n'en pourra ternir la magique auréole ;
- » C'est un phare éternel dont le flambeau console
- » Ceux qui savent aimer.

- » Maintenant , sous la main de la Mort empressée ,
- » Tu peux , tu peux fermer ta paupière lassée :
- » Le Seigneur va poser le laurier immortel
- » Sur ton front que déjà la pâleur environne.
- » C'est le même laurier , c'est la même couronne.
- » Offerte à son autel !

- » Abandonne en chantant le vallon où l'on pleure !
- » Viens revivre au foyer de la sainte demeure
- » Où l'on s'aime toujours sans regrets, sans adieu ;
- » Viens réchauffer ton cœur aux immortelles flammes ,
- » Dans l'océan d'amour, viens confondre nos âmes
- » Au sein du même Dieu ! »

V.

Alors on eût en vain écouté la voix tendre :
Sur cette terre où nul ne pouvait plus l'entendre,
On dirait que le chant a cessé de frémir.
Mais lui, collant sa lèvre à la page de flamme,
Comme si dans un rêve il exhalait son âme,
Pâle, semblait dormir.

AIGUES-SPARSES.



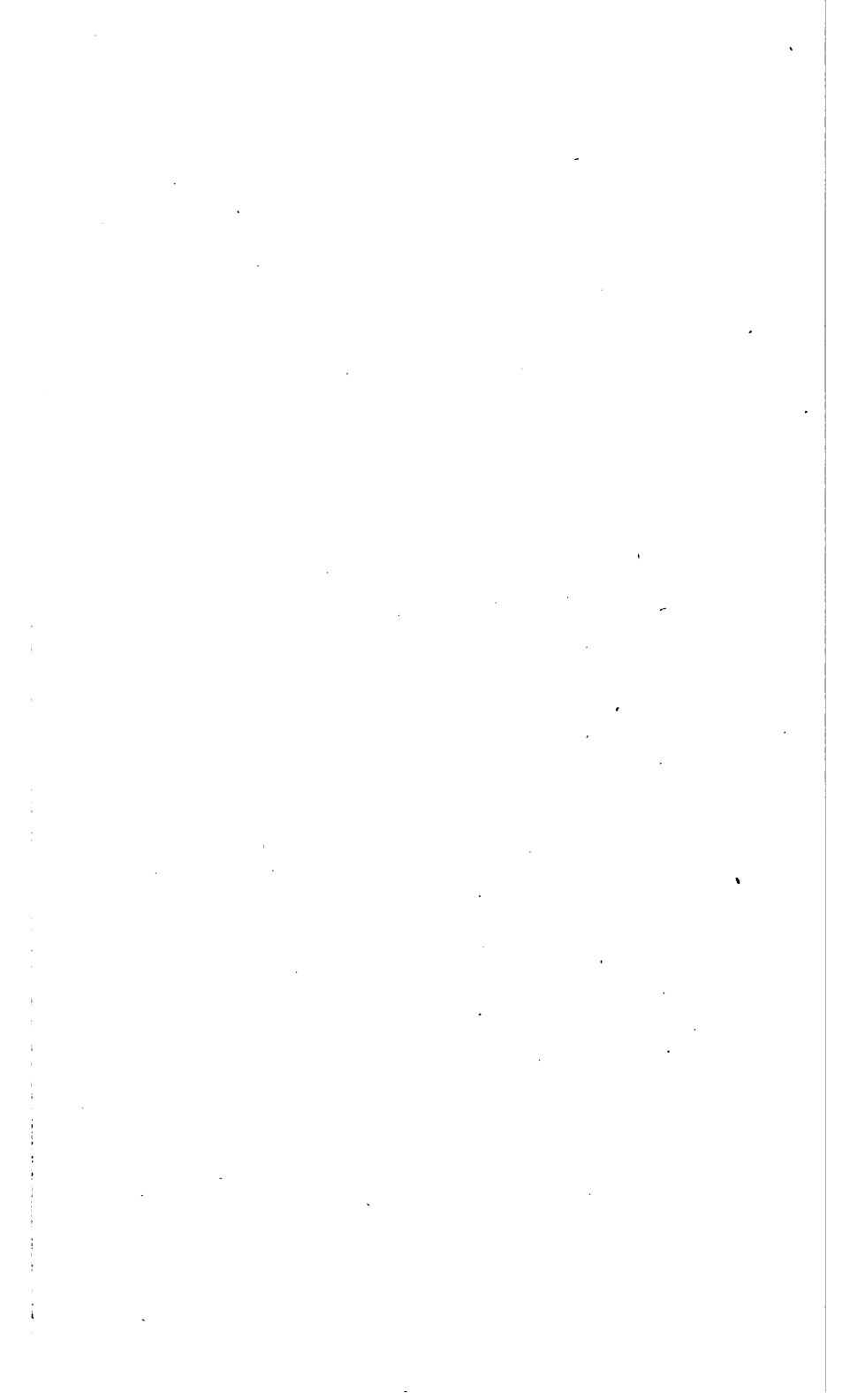
NOTE

sur une

FORÊT SOUS-MARINE

dans

L'ANSE DE SAINTE-ANNE.



NOTE

sur une

Forêt sous-marine dans l'anse de Sainte-Anne.



On a trouvé en un grand nombre de points sur le globe des forêts enfouies dans le sol à une profondeur plus ou moins grande. Composées d'espèces semblables à celles existant aujourd'hui, elles appartiennent par conséquent à la période géologique actuelle ; quelquefois même leur antiquité, quoique reculée, ne remonte pas au-delà des temps historiques de la contrée où elles existent. Ces forêts, souvent recouvertes d'une couche épaisse de tourbe, sont situées dans l'intérieur des terres ou sur le bord de la mer, dans laquelle elles s'avancent parfois jusqu'à une distance considérable. Si les premières, qui font partie des tourbières proprement dites ; montrent dans plusieurs cas qu'il y a eu affaissement du sol primitif sur lequel elles croissaient, ce phénomène

est plus évident pour les forêts sous-marines, qui de plus rappellent une configuration des côtes différente de celle que nous connaissons de nos jours.

Quelques forêts sous-marines ont été signalées en Bretagne, et en particulier dans le Finistère. En 1811, M. de la Fruglaye découvrit sous le sable de la plage de Morlaix, enlevé à la suite d'une violente tempête, des troncs d'arbres entrelacés, reposant sur une ancienne prairie; après quelques jours, le tout était recouvert d'une nouvelle couche de sable. M. de Fourcy mentionne, dans le texte de la carte géologique du Finistère, de semblables forêts sur les grèves au nord de Lesneven; un fragment d'arbre de ces forêts, recueilli sur la grève de Rodeven, près Plouescat, a été déposé dans la collection géologique de notre musée. Il y a quelques mois, j'ai trouvé sur la plage de l'anse Sainte-Anne, dans le Goulet, des troncs d'arbres couchés et légèrement enterrés dans le sable. M. Morio, pharmacien de la Marine, avec qui j'allai, peu de temps après, récolter quelques échantillons de ces bois, eut l'occasion, depuis, d'en observer de pareils sur la grève de Porshal. D'après cela, il n'est pas douteux que des recherches dirigées dans ce sens ne fassent découvrir plusieurs autres forêts sous-marines sur les côtes du Finistère, principalement dans les baies à plages basses et sablonneuses. Il y a même lieu de s'étonner que dans un pays parcouru par les géologues, et dont les côtes ont été étudiées par les hydrographes, toutes les forêts sous-marines ne soient pas déjà signalées depuis long-temps. Bien plus, ce sont des monuments qui n'intéressent pas seulement le géologue, mais qui, en raison de leur date relativement récente, rentrent presque dans le domaine de l'Archéologie.

L'anse de Sainte-Anne, que l'on rencontre à l'entrée du Goulet, après la pointe du Portzic, est bornée du côté opposé par une autre pointe qui la sépare d'un fort en ruines. Ces deux promon-

toires forment des falaises élevées, protégées contre l'action des vagues par les roches situées à leur pied et que la mer use lentement. Ce sont des roches d'une grande dureté, figurées sur la carte géologique de M. de Fourcy comme schiste talqueux modifié, mais en tout cas bien rapprochées du gneiss. Les dimensions de l'anse Sainte-Anne sont environ d'un demi-kilomètre entre les deux pointes, ainsi qu'en profondeur dans l'intérieur des terres : elle forme presque un demi-cercle à l'embouchure d'une vallée en partie marécageuse. La grève est en pente assez douce et couverte d'un sable blanc et fin ; plusieurs sources la parcourent et viennent se jeter à la mer.

C'est sur cette grève que l'on voit disséminés presque à fleur de terre des troncs d'arbres, dont quelques-uns sont réduits, par la pourriture humide, à l'état d'un terreau noirâtre semblable à de l'argile et se coupant comme celle-ci au couteau. Toutefois on les trouve principalement rassemblés vers le milieu de la grève, où ils forment une bande parcourue par une des sources mentionnées plus haut, et qui sans doute n'a fait que les mettre à nu dans cet endroit. On voit cette bande se continuer dans la mer, à l'époque des plus basses marées. Jusqu'où des sondages pourraient-ils la suivre, c'est ce qu'il serait intéressant de savoir.

On peut déjà reconnaître facilement, sans qu'il soit nécessaire de fouiller le sol, parmi les débris incomplètement altérés, les espèces d'arbres auxquelles ils appartiennent. Le *chêne* a pris seulement une couleur noirâtre en conservant sa dureté ; le *bouleau* se fait remarquer par son écorce blanche et brillante, et semble déposé là depuis un petit nombre d'années ; le tissu ligneux de couleur rouge d'une autre espèce doit la faire attribuer à l'*if*, d'après M. de la Fruglaye. Des noisetiers, des saules, des aunes doivent s'y trouver aussi, mais ils sont plus difficilement reconnaissables. Tous ces arbres ont été signalés dans les tourbières et dans les forêts sous-marines de France et d'Angleterre ;

il faut y ajouter des sapins pour certaines d'entre elles. Le frêne, l'orme sont cités encore, mais plus rarement : leur conservation paraît plus difficile ; on peut remarquer aussi qu'il n'est pas fait mention du hêtre dans les nombreuses descriptions que donnent les auteurs des diverses tourbières. Comme cet arbre est très répandu en Bretagne, il y a un certain intérêt à le rechercher dans ces dépôts anciens, et à s'assurer au moins s'il y est représenté par ses fruits ou faines.

Dans les fouilles encore incomplètes que j'ai fait pratiquer sur la grève de Sainte-Anne, je n'ai pu ajouter jusqu'à présent qu'un petit nombre de faits aux précédents. J'ai fait enlever, autour d'un des débris visibles à la surface (et qui pourrait bien être un noisetier) le sable qui le recouvrait en partie ; il était couché à une profondeur de 30 centimètres seulement sur un sol de couleur noire, dans lequel il plongeait ses racines. Ce terrain noirâtre, d'une épaisseur de 2 décimètres environ, reposait lui-même sur une couche d'argile grise dont il faudra reconnaître la profondeur. On doit considérer la terre noire comme le sol primitif de la forêt, ou comme le terreau végétal que ses débris ont formé. Des rameaux entrelacés, des branches comprimées, des racines, s'y rencontrent en abondance. Je n'y ai pas encore trouvé de feuilles, ni d'insectes et de coquilles, que M. de la Fruglaye a reconnus dans le sol végétal de la forêt sous-marine de Morlaix, et je ne puis que soupçonner certaines tiges herbacées de provenir de joncs et de fougères. Mais j'ai été assez heureux pour y trouver plusieurs *noisettes*, signalées dans un grand nombre d'autres localités, leur amande avait disparu ou s'était racornie.

On voit que si ces recherches sont suffisantes quant au fait principal de l'existence d'une forêt sous-marine à Sainte-Anne, l'herborisation dans ces bois antiques est loin d'être complète. Je compte profiter pour cela des grandes marées aux prochains beaux jours. Ajoutons que quelques coups de bêche donnés au

hasard sur la grève, m'ont fait découvrir immédiatement un débris d'arbre enterré dans le sable. (4)

Mais ce qu'il est surtout important d'étudier, c'est la disposition des lieux et la comparaison des diverses localités analogues. Les forêts sous-marines sont en effet une preuve manifeste des changements que subissent les côtes dans leur configuration, et de celui des niveaux relatifs de la terre et de la mer. Si celle-ci empiète alors, ce n'est pas parce que la masse des eaux augmente, comme on l'avait admis autrefois, de même aussi que les eaux ne diminuent pas là où la mer se retire. L'élément mobile conserve son éternel niveau, la terre ferme seule éprouve des oscillations. On sait qu'en Suède, elle se soulève lentement dans une certaine étendue, tandis que près de là, sur les côtes de Scanie, elle subit un mouvement inverse de dépression. Ces dépressions ont été reconnues sur des étendues considérables de côtes en plusieurs contrées, et la Bretagne paraît être de ce nombre. Partout, sur ces côtes déchiquetées, la mer envahit sans cesse le littoral; des traditions assez récentes semblent confirmer ce fait, et il n'est pas nécessaire pour cela de remonter au 5^e siècle, et de recourir à l'histoire peut-être véritable de la ville d'Is, engloutie dans la baie de Douarnenez. Si des catastrophes de ce genre n'ont laissé souvent dans plusieurs pays que de fabuleux souvenirs, si elles ont pu même passer inaperçues, comment à plus forte raison n'en serait-il pas ainsi pour les phénomènes lents et graduels ?

(4) Etant retourné cette année (le 5 juin 1859) à Sainte-Anne, avec une partie des Élèves en médecine de l'École, la grève s'est offerte à nous entièrement couverte de sable; mais des fouilles peu profondes nous ont procuré, partout où nous les avons pratiquées, des restes organiques tels que ceux déjà trouvés, notamment une assez grande quantité de noisettes. De plus, nous avons recueilli des échantillons assez bien caractérisés de *jonc*, de *feuilles de monocotylédones* et de *chêne*, ainsi que de *noisetier*, de *graines de légumineuses*, etc. Il faut citer principalement des débris d'insectes (élytres, corselets, pattes), qui d'abord d'un beau violet métallique, sont devenus ternes et noirâtres.

On conçoit donc tout l'intérêt qu'il y a à rechercher dans le passé l'état des lieux actuels, et en particulier des contrées du littoral, et combien cette étude rétrospective peut venir en aide à celle que nous pouvons faire aujourd'hui, pour nous dévoiler la cause des dépressions du sol. Par là nous pourrions savoir si ces causes sont locales, telles que l'usure graduelle d'une ceinture de roches qui n'a pas plus arrêté les eaux envahissantes, ou l'action lente des sources qui ont miné le terrain ; ou bien, s'il faut s'en rapporter à des phénomènes plus généraux, des mouvements souterrains comparables aux tremblemens de terre.

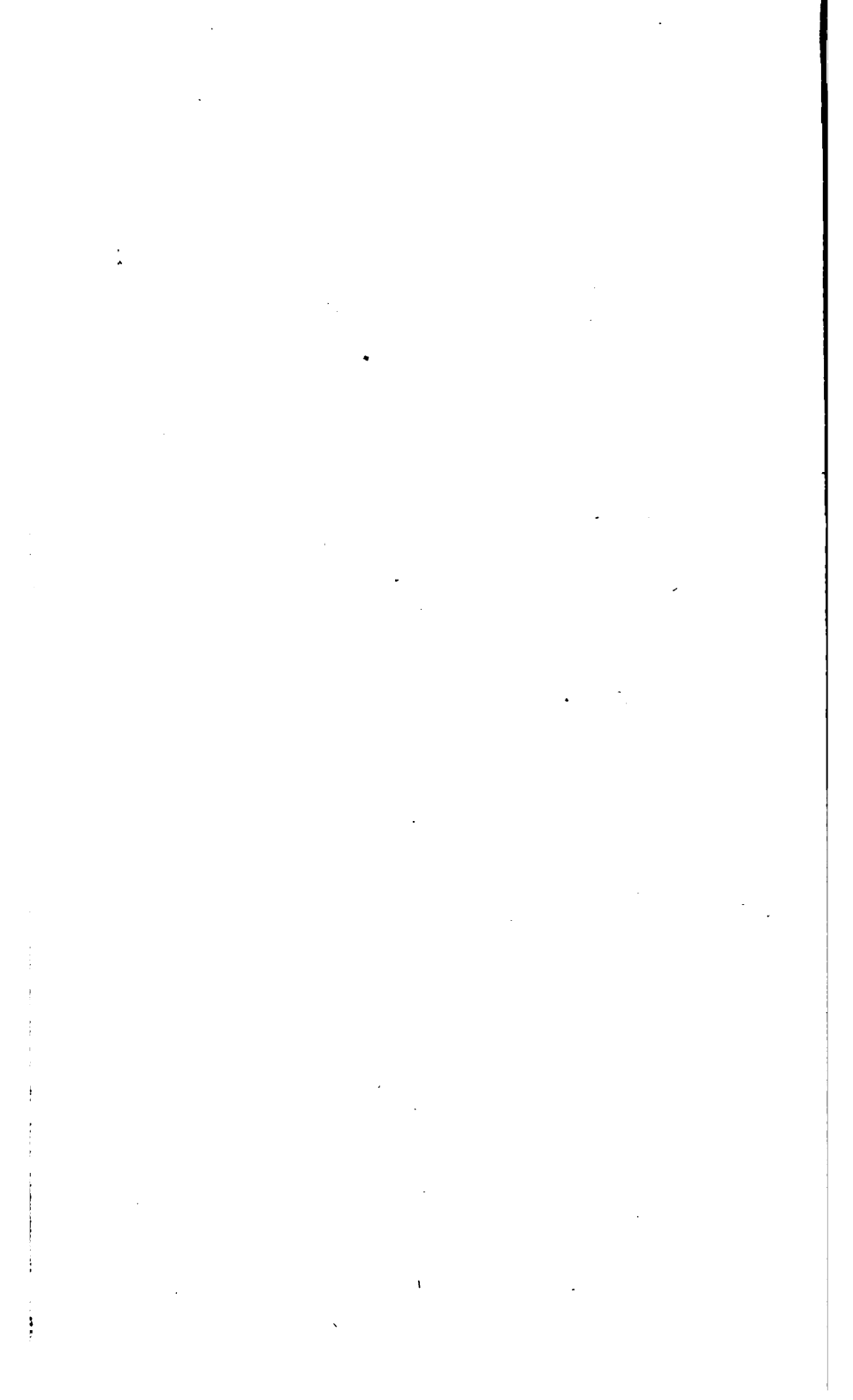
Je ne me hasarderai donc pas à risquer une hypothèse pour expliquer l'affaissement de la grève de Sainte-Anne. Les cartes les plus anciennes que j'ai pu consulter ne remontent pas à deux siècles, l'anse existait à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. D'un autre côté, il se peut que les eaux qui s'écoulent de la vallée à l'embouchure de laquelle elle est située, aient miné le terrain qui servait de support à l'ancienne forêt. Pour asseoir avec quelque probabilité une hypothèse à cet égard, si nous n'avons l'histoire et la tradition, au moins la comparaison avec des localités analogues nous est-elle nécessaire.

Brest, le 29 Novembre 1858.

C. DELAUD.



SEBASTOPOL



SÉBASTOPOL

ODE.



Celsæ graviore casu decidunt turres.

HORACE.



I.

Voyez ces bataillons ! deux chefs sont à leur tête :
Raglan,... et Saint-Arnaud que nul danger n'arrête !
Par la haine animés, vont-ils, comme autrefois
Les guerriers du Pénée et d'Argos et d'Athène,
Aveugles instruments de la fureur des rois ,
Disputer à l'Asie une nouvelle Hélène ?
Ou tels que ces soldats , fameux par leurs revers ,
Esclaves abrutis d'un despote en démenée ,
Vont-ils, près d'Abydos , construire un pont immense ,
Et châtier les flots en leur jetant des fers ?....

Non ! un noble but les anime !
Ils vont, dans un élan sublime,
Combattre pour les opprimés !
Tels que les Grecs à Salamine ,
Comme les Francs en Palestine ,
Le feu divin les illumine ,
Par Dieu lui-même ils sont armés.

Dieu leur a dit : « Sainte milice !
» Allez défendre la Justice ,
» Le Droit , la Raison , l'Équité !
» Enfants de France et d'Angleterre !
» Sauvez les peuples de la terre ,
» Armez vos bras du cimeterre ,
» Pour protéger l'Humanité !

» Races trop long-temps ennemies !
» Que vos phalanges réunies
» Marchent sous le même drapeau !
» A l'Orient, qui vous appelle ,
» Apportez une foi nouvelle ;
» Ramenez , d'une main fidèle ,
» Les arts à leur ancien berceau ! »

II.

L'autocrate disait , l'œil fixé sur la carte :
« La France ne peut rien , veuve de Bonaparte.
» Ses fils sont divisés ; son nouveau souverain
» Sent déjà vaciller le sceptre dans sa main.
» La superbe Albion , chaque jour, elle-même ,
» Voit s'obscurcir l'éclat de sa grandeur suprême.
» L'heure est enfin venue où l'aveugle Destin
» Va livrer à nies coups l'empire Byzantin !.... »

Et soudain , à sa voix , une nombreuse armée
Du Danube envahit la province alarmée ;
Aux murs de Bucharest , séjour des hospodars ,
A Galatz , à Jassi , brillent ses étendards.
Sinope et les vaisseaux , que sa flotte incendie ,
Attestent sur les mers sa puissance agrandie !
Stamboul va périr !.... Mais de Dundas , d'Hamelin ,
Les rapides vaisseaux pénètrent dans l'Euxin ;
Ils sillonnent les flots du lac où la Russie
Fondait le piédestal de sa suprématie ;
Déjà de la Crimée ils atteignent le sol !.... —
Fils des vainqueurs d'Eylau ! voilà Sébastopol !....
Voilà Sébastopol ! énorme forteresse
Qui , pendant soixante ans , avait grandi sans cesse ;
Dédale de remparts et Babel de soldats ,
Où le pied , aux affûts , se heurte à chaque pas ,
Et qui , livrant aux flots ses larges flancs de pierre ,
Dans ses bassins profonds garde une flotte entière.
Dans ce vaste arsenal le czar forge en secret
Les chaînes qu'il destine aux fils de Mahomet.

Que de sang va couler aux bords de la Tauride ,
Pendant les trop longs jours de ce siège homicide !
Arnaud déjà n'est plus ! Arnaud , que ranima
L'espoir de triompher dans les champs de l'Alma ,
Voit ses vœux exaucés , et meurt couvert de gloire ,
Comme Épaminondas au sein de la victoire !
Canrobert lui succède ! Aux pieds de ces remparts
Où Mentschikoff vaincu cacha ses étendards ,
Devant Sébastopol la lutte alors commence ,
Lutte acharnée , horrible et sans fin !.... Siège immense
Et sans trêve , où le fer ne se repose pas ,
Qui , chaque jour , au moins , dévore cent soldats ;

Gigantesque épopée, unique dans l'histoire,
Que la Postérité refusera de croire !....
Là se sont entassés, sur un étroit terrain,
Les sublimes acteurs d'un drame surhumain !
Là s'est renouvelé, sous les murs d'une place,
Ce qu'ont fait de plus grand le génie et l'audace
Des soldats du Thabor et d'Héliopolis,
Des vainqueurs de Wagram, d'Iéna, d'Austerlitz !
Les fils ont éprouvé les douleurs, les misères,
Tous les fléaux unis qui décimaient leurs pères,
Aux déserts de Lybie, aux plaines de Wilna,
Et sur les bords glacés de la Bérézina !
Ils ont vu tour à tour s'abattre sur leurs têtes,
Du noir Septentrion les neigeuses tempêtes,
Et les typhons du Sud, météores brûlants
Qui du Gange apportaient la peste dans leurs flancs !
Trois fois les assiégés sortent de leurs murailles....
Ils sont vaincus trois fois dans trois grandes batailles ;
Et de Balaclava, d'Inkermann, de Traktir,
Aux bords les plus lointains les noms vont retentir !
Français, Sardes, Anglais ! quel esprit vous anime ?
Quel espoir soutient donc votre ardeur magnanime,
Dans ces jours de combats, pendant ces longues nuits,
Qui, loin du sol natal, engendrent tant d'ennuis ?
C'est l'esprit du Seigneur ; c'est la noble espérance
De porter la lumière où régnait l'ignorance ;
De sauver de l'abîme un empire expirant,
Et d'arrêter l'essor d'un nouveau conquérant
Qui, des bords où jadis brillait Théodosie, (1)
Menaçait à la fois l'Occident et l'Asie !....
Vos vœux seront comblés, et ces lointains climats
Conserveront long-temps la trace de vos pas ! —

.
(1) Théodosie, aujourd'hui Caffa, (sur le Bosphore cimmérien), était une ville très riche et très commerçante.

III.

Notre attente, soldats, n'a pas été trompée !
Le Monde apprend encor ce que peut votre épée !
Votre sang généreux ne s'est point refroidi !
Vous vous êtes montrés, — dignes fils de tels pères ! —
Ce que furent toujours, pendant leurs grandes guerres,
Les vainqueurs de Lodi !

Vous avez relevé le drapeau de la France ,
Et des peuples vaincus ranimé l'espérance !
Tombée à Waterloo , l'aigle a repris son vol ,
Étonnée en voyant , sous son aile guerrière ,
Les enfants d'Albion déployer leur bannière ,
Devant Sébastopol !

Sébastopol !... Ce mot , buriné par l'histoire ,
Aux siècles à venir apprendra votre gloire !
Il dira vos travaux , vos noms et vos hauts faits !
Mais là doit s'arrêter votre ardeur martiale ;
C'est l'étape assignée à l'aigle impériale ,
Car l'Empire.... est la paix !

L'Empire , c'est la Paix ! la main , qui civilise ,
A mis sur vos drapeaux cette belle devise !
Français ! ne jetez plus des regards de courroux
Sur ce peuple vaincu , votre ennemi naguère ,
Sur ces guerriers du Nord , dignes dans cette guerre
De lutter contre vous !

Vous avez accompli votre mission sainte !
Les Nations enfin peuvent marcher sans crainte
Dans les champs du Progrès , où se pressent leurs pas.
La France et l'Angleterre , actives sentinelles ,
Ont reçu le mandat de veiller auprès d'elles ,
Et n'y failliront pas !

O pays de Sion ! Terre long-temps flétrie
Par le sombre islamisme et par l'idolâtrie ,
Tu verras dans ton sein fleurir encor la Foi !
Cité de Constantin ! la divine lumière
Peut , recouvrant un jour sa pureté première
Se rallumer en toi !

Pour l'Afrique et l'Asie enfin le jour se lève !
Après plus de mille ans , après l'œuvre du glaive ,
Le Progrès , à son tour , dans l'arène descend ,
Pour détruire l'erreur , combattre l'ignorance ,
Et ramener les arts sur le sol que la France
Arrosa de son sang.

Déjà la Grèce est libre , et la cité féconde
Qui , pendant si long-temps , fut le flambeau du monde ,
Peut devenir encor digne de son grand nom ;
Athènes peut revoir , comme au temps d'Aristide ,
La Sagesse arborer son étendard splendide
Sur le vieux Parthénon !

Le pavillon français protège le Bosphore.
Les temples du vrai Dieu , que l'Occident adore ,
Par les enfants d'Allah ne sont plus insultés ;
Et dans les champs soumis au sultan de Byzance ,
D'industriels colons d'Angleterre et de France
Bâtiront des cités. (1)

(1) L'initiative de ce projet , qui a reçu un commencement d'exécution , appartient au gouvernement turc.

Théâtre glorieux des exploits de nos pères ,
L'Égypte émancipée attend des jours prospères.
Les Pharaons surpris sortent de leur tombeau ,
Pour contempler, du haut des grandes pyramides ,
Ces rails qui , chaque jour, sur les déserts arides ,
Etendent leur réseau ;

Et pour voir s'entr'ouvrir cette artère féconde ,
Cette route promise au commerce du monde ,
Cet isthme qui s'élève entre deux vastes mers ,
Terre inculte et déserte où dort une eau fétide ; (1)
Et que , d'un bras puissant , Lesseps , nouvel Alcide ,
Livre à leurs flots amers !... (2)

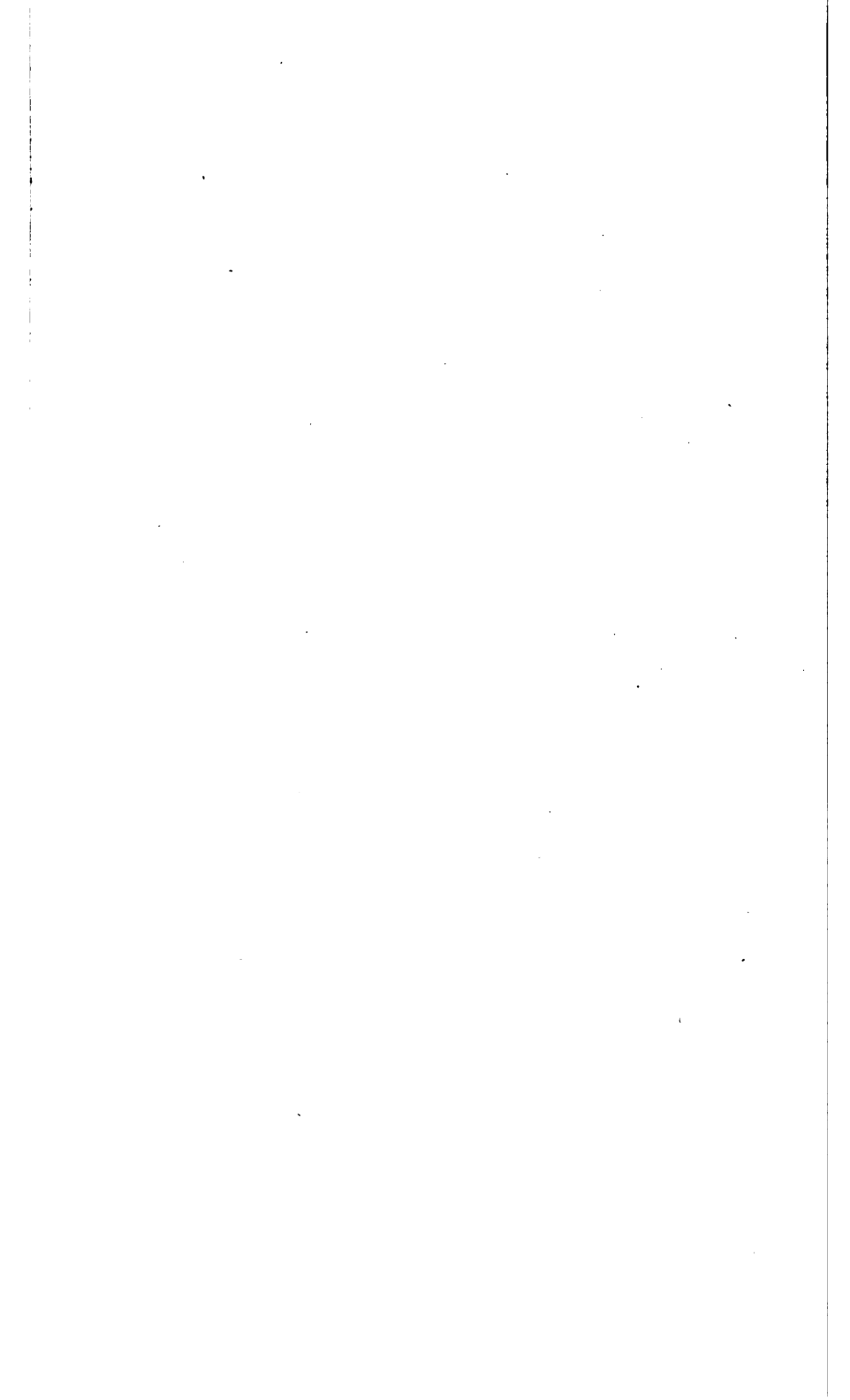
Décembre 1858.

DUSEIGNEUR.



(1) L'eau des *lacs amers* situés vers le centre de l'isthme de Suez.

(2) Il existe un singulier rapprochement, une frappante analogie même, entre la fable et la vérité, entre le percement projeté de l'isthme de Suez et l'origine attribuée par la Mythologie au détroit de Gibraltar. On sait qu'Hercule sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, et fit ainsi communiquer l'Océan avec la Méditerranée, par un détroit qui a porté anciennement son nom. Croyant que c'était là le bout du monde, il y éleva deux colonnes qu'on appela depuis les colonnes d'Hercule, et sur lesquelles on suppose qu'était gravée l'inscription : *Non ultra*. L'ouverture, à travers l'isthme de Suez, d'un canal de grande navigation destiné à réunir la Méditerranée à la mer Rouge et à l'Océan indien, est un véritable travail herculéen, d'une importance plus grande pour le commerce et les rapports internationaux que le détroit de Gibraltar. M. de Lesseps est l'Hercule moderne auquel est réservé la gloire de mettre à exécution cette gigantesque entreprise, qu'une postérité éloignée traitera peut-être aussi de fabuleuse, en supposant que quelque révolution du globe vienne effacer les souvenirs de la civilisation actuelle, et faire disparaître les traces des travaux exécutés par la main de l'homme dans le percement du canal de jonction. L'espace qui sépare les deux mers est de 72 kilomètres environ. C'est une plaine sablonneuse, nue et rase, où il n'y a pas un arbre, pas un brin de verdure. Les navires ne peuvent s'approcher de la côte à cause des sables mouvants. Les eaux forment, au milieu et aux extrémités de l'isthme, des lacs et des marais dont les exhalaisons empoisonnent l'air. (*Note de l'auteur.*)



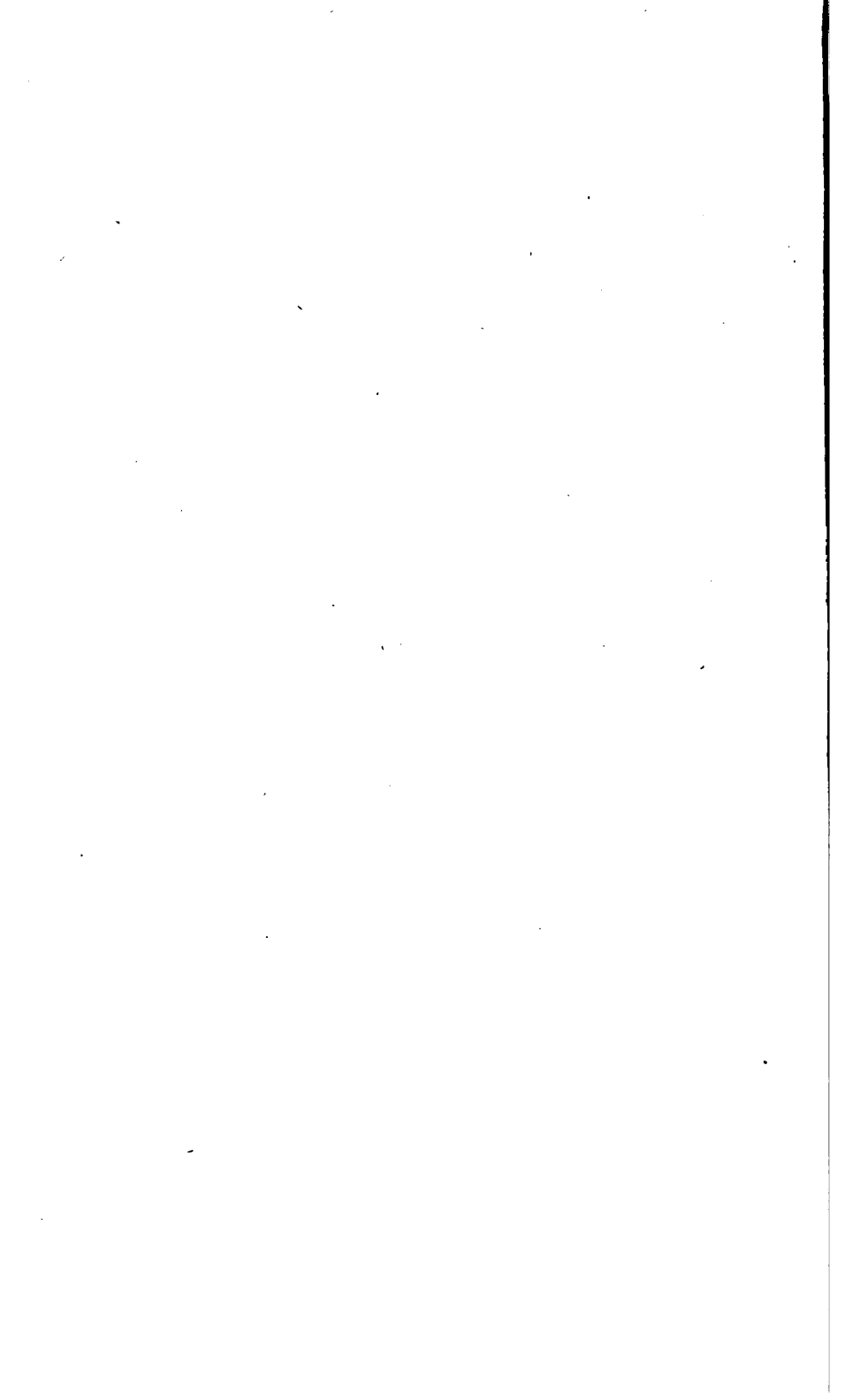
SUR LE LIVRE

de

L'AMOUR

de

M. MICHELET.



SUR LE LIVRE

de

L'AMOUR

De M. MICHELET.



M. Michelet vient de tenter une troisième excursion dans le domaine de la Nature. Après *l'Insecte*, après *l'Oiseau*, il nous donne *l'Amour*, livre étrange, s'il en fut ! L'intérêt du sujet, la magie du style, le nom de l'auteur, lui ont fait un succès tel qu'en un mois deux éditions ont été épuisées.

M. Michelet, si ce titre n'eût pas été profané déjà, aurait volontiers intitulé son titre : *L'Art d'aimer* (d'aimer jusqu'au bout); et en effet, sauf la restriction qu'il y met, aucun n'aurait mieux convenu, car c'est un poème; il y a là plus de poésie que dans *Ovide* ou *Gentil - Bernard*; l'auteur l'a écrit avec son âme; faut-il s'étonner qu'il soit lu avec avidité? Malheureusement, aux yeux de M. Michelet, charmer n'est rien, il aspire à convaincre; il a la manie de l'enseignement, il veut à tout prix enseigner quelque chose à quelqu'un, et il a pris à tâche de nous enseigner l'Amour. Ce qu'il veut, c'est nous convertir à sa

foi, car toutes les subtilités qu'il formule, et qui pour nous sont comme des bulles gonflées d'air dont la vue se délecte, sont pour lui articles de foi qu'il faudrait graver dans le marbre, Si, chemin faisant, il nous captive et nous enchante, c'est malgré lui; il serait tenté de nous en demander pardon, et malheur à qui irait lui porter, en manière de réponse, cette conclusion que tout lecteur tirera de son livre : Quelle splendeur de style et quelle pauvreté de logique !

Le sujet a des côtés scabreux, mais l'auteur les aborde franchement, en tout bien tout honneur; s'il tourne souvent les difficultés, il n'en évite sciemment aucune; sa langue est pleine de ressources, et il excelle à faire de la casuistique sans en avoir l'air.

M. Michelet n'a pas voulu faire un roman, et peut-être a-t-il eu tort; souvent ce qui serait vrai pour un homme, une femme, ne l'est plus dès que vous l'attribuez à l'homme, à la femme mêmes; ce qui, dans un roman, serait trait de caractère, devient contre sens, si vous le généralisez. M. Michelet n'a pas le goût et ne se croit pas le génie du roman : qu'il écrive donc un traité sur l'amour, rien de mieux, mais alors le couple qu'il met en scène devra être un type.... et c'est à peine une réalité. Etait-il possible d'ailleurs de créer un type semblable ? Autant de tempéraments, de caractères, autant de modifications de l'amour. Par conséquent, il fallait écrire un roman avec des caractères, ou composer un manuel avec des classifications. Nous allons voir ce qu'il en aura coûté à l'auteur pour n'avoir fait ni l'un ni l'autre.

M. Michelet se demande d'abord si sa publication est opportune. — Oui, car autour de nous tout avance et se développe, une seule chose diminue, c'est l'âme; l'idée faiblit, la race même s'étiole et décroît. Comment refaire cette société qui se décompose, comment retremper ces caractères qui mollissent ?

Où est le salut, le remède ? — Dans l'amour, dans la vie monogamique ; cette vie est celle de tous les animaux supérieurs qui ne la brisent qu'à cause des exigences de la faim ; c'est aussi la seule qui convienne à l'homme , car l'amour n'est point un état transitoire, une crise ; dire qu'il n'est qu'une crise, c'est le méconnaître , autant vaudrait définir la Loire une inondation. L'amour, le seul qui soit digne de ce nom , est une succession de sentiments et de passions souvent fort divers , naissant de toutes les combinaisons qui peuvent résulter de la variété d'aspects chez la femme et de la mobilité de l'imagination chez l'homme.

D'après l'auteur, la femme jusqu'ici a été mal comprise ; le moyen-âge la déclarait impure ; son idéal, c'était la vie monastique, le célibat ; mais les récentes découvertes de la physiologie ont changé l'aspect des choses : la source même de la vie ne saurait être impure ; la femme donc doit remonter au rang qui lui convient , et par une réaction innocente , l'auteur la place même un peu plus haut et sur un piédestal.

De plus, — et c'est ici que l'auteur, sans aucun embarras , nous initie à cette révélation qui doit changer la face du monde et qu'il rapporte , comme une perle, de ses fouilles dans les ouvrages de clinique et les atlas d'anatomie , — la femme est un être essentiellement souffrant ; la nature la tient sous sa main ; comme un oiseau captif qui se sent des ailes , elle essaie incessamment de prendre l'essor ; alors le lien se tend et se fait cruellement sentir ; sa vie se consume dans ces alternatives ; toutefois, cette dépendance n'a rien d'humiliant , cette souffrance est sacrée. L'esprit systématique de l'auteur s'est tellement exagéré cette sujétion , cette misère de la femme , qu'il a fait du malaise son état normal ; les momens de relâche et de trêve , il les a resserrés dans un espace imperceptible , ceux de douleur ont tout envahi. De cette donnée bizarre , il a tiré cette double conséquence dont la suite de l'ouvrage est le développement : d'abord

que la femme doit être traitée avec des ménagemens excessifs ; puérils ; secondement , que l'initiative étant un attribut de la force , la femme , cet être maladif que vous savez , est au plus haut degré passible et malléable , et que le mari , s'il veut s'en donner la peine , pourra la transformer , la façonner à son gré , et réaliser l'unité qui est le but de l'union. Cette idée , dans un chapitre intitulé : *Création de l'objet aimé* , est exposée avec une naïveté , un optimisme réjouissants. La capacité du maître , la docilité de l'élève , ne font pas l'objet d'un doute ; si le mari ne réussit pas , c'est sa faute , il s'y sera mal pris. La théorie se résume dans cet axiome textuel : « Toute folie de la femme est une sottise de l'homme.... » Il me semble que c'est abonder par trop dans le sens de Molière , et exagérer la responsabilité de Georges Dandin.

De soi-même et par instinct , la femme ne demande qu'à obéir , à complaire , à abdiquer toute volonté , à s'interdire toute résistance. S'il en est d'acariâtres , c'est la faute de quelques amies obligeantes qui leur enseignent à guerroyer , lesquelles amies en ont sans doute d'autres dont elles reçoivent le même service , et ainsi de suite à l'infini. Au demeurant , la femme nous est-elle supérieure ou inférieure ? Nous serions bien exigeants , si nous ne nous contentions pas de la réponse de l'auteur : Il en est d'elles comme du Ciel par rapport à la terre ; il est dessus , il est dessous.

Supérieure ou inférieure (peu importe), elle est essentiellement différente : elle a une façon particulière de marcher , de manger , de respirer ; elle a un langage à part ; ce langage , c'est le soupir , le souffle passionné ; elle n'a qu'à y recourir , sa voix s'entre-coupe , son sein ondule et nous voilà persuadés. Ce langage souverain nous est interdit à nous autres hommes , et jamais , dans un moment de muette émotion , nous n'avons été capables de rien persuader à personne ; il faut passer condamnation , et

vous sentez quel abîme une telle dissemblance creuse tout de suite entre les deux moitiés du genre humain.

La femme est l'élément de fixité ; tout changement est contre elle : quelle déchéance en effet du premier attachement à un second, du second à un troisième !... au dixième, la femme n'existera plus. Le mariage n'est donc pas chose légère, car la femme se donnant tout entière, ne peut se donner qu'une fois, et pour accepter celle qui s'offre sans commettre une profanation, il faut en être digne. — Mais comment serais-je digne d'elle ? Qui suis-je pour créer une femme ? dira le jeune homme déjà entamé par la vie, fatigué, blasé peut-être. Ai-je assez de force, de lumière, ai-je seulement gardé le sens d'aimer ? — Mais l'auteur a une bonne parole pour lui, parole généreuse et vraie : « Non, ne te méprise pas, ne te défile point de toi ; ce vain passé qui te poursuit, tout cela n'était pas l'amour : tu n'en es pas même à le deviner. Ce sens dort, mais il existe, c'est la réserve de Dieu. »

Après la création de la femme viennent l'initiation et la communion. L'initiation sera beaucoup moins laborieuse dans la solitude qu'au sein de la société. Choisissez à la campagne une maison petite et proprette, deux étages, trois pièces à chacun, avec un grand verger, un petit jardin et des eaux jaillissantes. La sollicitude de l'auteur s'étend jusqu'aux moindres détails ; il donne ses conseils pour le jour de la nœce, il règle les préparatifs du matin, les précautions du soir et jusqu'au déjeuner du lendemain. Pour vous faire bien venir de la jeune maîtresse de maison, donnez-lui de grands placards, de profonds tiroirs, des resserres¹, des sièges de toute hauteur. Pas de poêles, des cheminées² ; étendez partout des tapis doublés, triplés de moelleuses doublures. Pas de domestiques, tout au plus une bonne fille de campagne à qui Madame apprendra à lire. Pas de femme de chambre, ce serait une puissance avec laquelle il

faudrait compter ; au besoin , le mari en servira : « Pour celui qui aime , les réalités de nature ne font nul tort à l'idéal. »

La femme a l'intelligence très vive , très souple , et pourtant souvent elle profite peu ; on peut , on doit l'enseigner , mais il faut le faire à propos ; une erreur d'un jour serait chose grave ; il faut consulter le calendrier et le baromètre. Voilà l'auteur retombé dans son idée fixe : si vous choisissez un moment propice , vous serez étonné de vos succès ; à pareil jour , de lunaison en lunaison , le germe intellectuel que vous avez jeté dans son esprit sera de nouveau repris , travaillé , développé. Si quelque chose peut encourager dans cette tâche difficile d'instruire la femme , c'est à coup sûr cette promesse charmante qui nous est faite en son nom : « Elle t'attribuera tout ce qu'a fait l'esprit des temps ; elle t'aimera pour Linné et le mystère des fleurs ; elle t'aimera pour les diamants du Ciel que vit le premier Galilée. »

Entrons maintenant dans une phase nouvelle de la vie de la femme ; elle va devenir , elle devient mère. Ses premières langueurs , ses souffrances suprêmes , sa résignation , les terreurs du mari , la rivalité qui s'établit entre le père et l'enfant , dès le premier tressaillement de ce dernier , et se prolonge à son profit jusqu'après l'allaitement , et plus tard la tristesse de la mère sevrée de son fils qu'on envoie aux écoles , souffrant de l'y savoir malheureux , souffrant plus encore de l'y voir consolé ; tout cela est peint de main de maître , avec la chaleur d'une âme à qui rien de ce qui fait battre le cœur humain n'est indifférent.

Mais durant cette période de maternité , qu'est il arrivé ? Hélas ! l'union s'est peut-être un peu relâchée ; tandis que le berceau réclamait la mère , le monde a repris l'homme et lui a soufflé des idées d'ambition. Par la spécialité et le métier , il est devenu plus fort , mais il a perdu en éclat , en élévation ; il est devenu

moins harmonique. La femme, de son côté, est arrivée à l'apogée de la vie, de la santé. C'est l'heure critique ; les pièges, les intrigues, les demi-violences, et à leur défaut la seule nature réussissent parfois à la troubler, à l'entraîner. Mais ne vous hâtez jamais de la juger :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !

Savez-vous combien de degrés il y a entre la faiblesse et la perversité ? Savez-vous combien d'éléments sont nécessaires pour constituer un consentement valide et imputable ? Les tribunaux, lorsqu'ils ont à juger une femme, devraient ils seulement hasarder une opinion avant de s'être adjoint un jury médical, qui étudierait les circonstances accessoires et ferait ainsi la part de la volonté et celle de la fatalité ?

Il faut si peu de chose pour faire tomber une femme ! et en effet les exemples cités par M. Michelet sont très concluants ; il nous avertit du reste, dans sa préface et dans ses notes, qu'il dispose d'une foule de documens, qu'il a reçu nombre de confidences et qu'il n'avance rien dont il n'ait la preuve en réserve. Voici un trait de fragilité qu'il livre à nos méditations :

Vous revenez d'un long voyage ; dans une heure, vous serez à la ville, dans deux heures chez vous ; on vous attend, avec la table dressée auprès d'un bon feu, avec un vin généreux tiré du cellier tout exprès pour vous ; mais un incident survient... votre passeport n'était pas en règle ; bref, vous êtes retenu à la ville et vous dépêchez un ami complaisant pour annoncer que vous ne pourrez être rendu que le lendemain. En le voyant arriver seul et sans vous, elle est saisie, elle pâlit ; mais il la rassure, explique les choses, provoque une réaction qui va presque jusqu'à la gaité ; on l'invite à s'asseoir : le vin est tiré, on le boit... Le lendemain, vous la trouvez en larmes, un désespoir obstiné la précipite à vos pieds ; elle ne dit rien, mais vous devinez tout. Oh ! alors, pitié pour elle ; vous êtes fort, soyez

bon ; reconnaissez ici l'œuvre aveugle de la fatalité ; surtout ne la rudoyez pas , quand même elle vous supplierait de la rouer de coups, ou bien et si elle y tient absolument, ne lui accordez qu'une correction légère qui lui rende un peu de paix , en lui laissant croire que c'est une expiation.

Souvent la faute aura pour principe l'affection même qu'elle a pour vous : vous avez un neveu que vous chérissez , elle ne pourra prendre sur elle de le haïr ; vous avez un commis , un secrétaire qui prend vos intérêts à cœur, qui a votre confiance et votre amitié ; il se peut que votre préféré devienne le sien ; mais vous ne vous y tromperez pas : en lui c'est encore vous qu'elle voit , vous qu'elle aime.

Si la femme est facile à entraîner, elle est encore plus facile peut-être à préserver ; si elle est tentée , qu'elle descende au jardin, qu'elle interroge une fleur ; la nature est tout innocence, qu'elle écoute les voix de la nature, qu'elle prenne une rose pour directeur. Le plus souvent un rien détruirait ce faible naissant qui tout-à-l'heure envahira l'âme entière ; il suffirait de changer d'air, de recourir au moindre expédient. Exemple : Vous vous apercevez que votre femme , fille du Nord , habituée aux caractères lents, aux allures calmes des hommes de ces régions, commence à distinguer dans son entourage un jeune méridional fraîchement débarqué de Marseille ou de Carpentras ; la vivacité de son humeur, sa faconde étourdissante la séduisent et la frappent ; aussitôt , prétextez une affaire et emmenez-la dans la patrie même de ce rival que vous allez ruiner du coup en le montrant semblable à mille autres, c'est-à-dire vulgaire. Si, au contraire, ce rival était un insulaire rose et blond, vous n'avez qu'à changer de direction , passez le détroit , courez à Londres.

Un danger d'un autre genre menace la femme : un temps vient où sa santé chancelle, son énergie vitale faiblit, la maladie la frappe ; mais là n'est point sa plus grande appréhension ;

elle tremble de devenir pour son mari un objet de dégoût.... Qu'il la console alors, la relève, la guérisse lui seul, qu'il soit son prêtre et son médecin. A la convalescence succède une vague tristesse ; elle sent bien qu'elle a faibli, tandis que lui il est encore fort et actif, c'est-à-dire jeune. Mais cet état, qui est la seconde jeunesse de la femme, n'est pas non plus sans charme. (Y a-t-il pour l'optimisme quelque chose qui soit absolument sans charme ?) Ces aspirations de l'automne se prolongent jusqu'à la vieillesse, ou plutôt la maturité, car il n'y a désormais plus de vieille femme : M. Michelet se flatte de l'avoir supprimée. Le regard de la femme prend avec l'âge une vivacité, une expression surprenantes ; mille choses gracieuses dont la jeunesse était incapable lui deviennent possibles ; elle peut inspirer encore de vifs sentiments, et vraiment il n'y a aucun motif pour qu'elle ne soit pas immortelle : s'il n'y a pas décadence, pourquoi donc la mort ? M. Michelet en donne une raison à laquelle personne ne s'attend : le but de l'union, c'est l'unité ; mais l'unité est-elle réalisable ici-bas ? Non, car l'esprit humain s'exerce sur deux classes de connaissances bien distinctes : les sciences de la Justice, les sciences de la Vie ; les premières sont le domaine presque exclusif de l'homme, la femme excelle dans les secondes ; cette divergence ne fait que grandir à mesure que la vie avance : l'homme incline de plus en plus vers la justice, la femme vers la grâce ; la vie est donc un obstacle à l'unité, et il faut évidemment que la mort, intervenant, permette à ces deux âmes jusqu'ici parallèles, de se rencontrer et de se fondre ; et voilà pourquoi.... nous sommes tous mortels.

Lequel mourra le premier ? Ce sera l'homme, si vous le voulez bien : à l'homme de mourir, à la femme de pleurer ; elle restera comme une âme attardée, s'occupera de garder la mémoire du mort, de lui conquérir de nouveaux amis ; après quoi elle mourra ; le semblable ira rejoindre son semblable !...

Quand on essaie , comme nous venons de le faire , d'analyser ce livre singulier , on trouve un tel mélange d'idées vraies et d'idées bizarres , que l'esprit , dérouté , se demande : tout cela est-il sérieux ? Rien de plus sérieux , certes , que le point de vue où se place l'auteur , rien de plus grave que le ton de l'ouvrage ; l'esprit dans lequel il est conçu est excellent : « Jeune homme , lis bien ceci tout seul et non avec cet étourdi de camarade que je vois derrière toi , qui lit par dessus ton épaule ; si tu lis seul , tu liras bien , et la sainteté de la nature te touchera. » Mais , d'autre part , combien de théories naïves , de paradoxes chatoyants ! Combien de puérilités , charmantes si vous en riez , très impatientantes si vous voulez les discuter. Il serait mal , sans doute , d'abuser de la parodie , mais peut-on se résoudre à les réfuter gravement ? Non , en dépit des prétentions de l'auteur , on hésite à endosser la lourde armure de la logique ; il y a dans cette mêlée trop d'adversaires fantastiques , trop de moulins-à-vent. Toutefois , certaines erreurs , certaines contradictions sont trop flagrantes ou trop graves pour n'être pas relevées.

Pour M. Michelet , et cette remarque est tout à l'honneur de son caractère , l'humanité ne se compose pas seulement de cette infime minorité qu'on nomme la classe aisée , les riches ; il a , dit-il , étudié la femme dans toutes les conditions , et il écrit , non pour quelques privilégiés , mais pour tous ceux qui vivent libres , au-dessus du besoin , au dessus de la pauvreté ; mais il oublie bien vite cette excellente résolution : tournez le feuillet , il n'a plus devant les yeux que la femme oisive et sédentaire à qui ne manque aucune des aises de la vie. Il est vrai que si la femme ne fait rien , le mari travaille pour deux. Mais alors ce mari qui ne rentre que le soir , accablé de fatigue , avide de repos , où prendra-t-il le temps d'enseigner quand il a à peine celui d'apprendre ? et s'il le trouve , exigerez-vous qu'il engage,

près du foyer, des entretiens qui ne feront aucune trêve aux travaux dont il est excédé ? Nous ne sommes pas tous historiens ou poètes ; les sciences positives ont pris dans notre société une place immense, envahissante. Quel attrait, quelle utilité auront-elles pour la femme ?... Restons plutôt dans l'ornière et contentons-nous de lire en famille le *Magasin pittoresque* ou l'*Oncle Tom*.

Mais cette action incessante de l'homme sur la femme, telle que vous la comprenez, n'est pas moins puérile qu'impraticable. Jamais, depuis qu'on a brûlé les *Cartes du Tendre*, on n'avait fait une si large part aux *Petits - Soins*. Mais la virilité, la dignité de l'homme ne trouvent point leur compte dans ces prévenances calculées et raffinées qui sont comme une combinaison d'infiniment petits. Votre idéal c'est un ménage de deux femmes ; mais la femme et l'homme ne gagneront rien à se ressembler ; la similitude n'est pas l'accord, l'identité n'est pas l'unité.

Pourquoi aussi n'avoir pas réfléchi que toutes vos recettes, vos panacées, eussent-elles quelque vertu par elles-mêmes, deviennent inutiles dès que vous les publiez, dès que vous les ébruitez ? Les femmes seront les premières à dévorer ce livre qui les met en cause et dont (pour le dire en passant), elles vous sauront peu de gré, en dépit du bien que vous dites d'elles ; essayez maintenant de proposer à la moins avisée, à la plus oublieuse, un voyage en Italie ou une excursion en Angleterre.

Pourquoi surtout avoir éclairé un coin de la nature humaine dont l'ombre est le charme et le privilège ? Je sais tout ce qu'on peut objecter : rien de ce qui relève de la Nature ne doit rester étranger à l'homme, tout ce qui est du domaine de l'une est de la compétence de l'autre ; si la nudité a quelque chose de dangereux, c'est à notre honte ; car ce n'est point elle-même qui est mau-

vaïse , mais la pensée qui l'interprète et les pinceaux les plus chastes ne sont pas ceux précisément qui s'en montrent le plus avarës . — Je sais cela ; mais autre chose est de peindre la Nature, immobile dans sa beauté, ou active dans ses fonctions. La Science a son langage et la Poésie a le sien ; l'une tient un scalpel , l'autre une palette , et tout échange entr'elles est funeste. Cela admis , je suis prêt à reconnaître qu'il était impossible d'écarter le voile d'une main plus chaste ; on ne pouvait pas mieux réussir ; mais il valait mieux ne pas entreprendre.

Pourquoi enfin vouloir dépouiller la vieillesse de son air austère et risquer ainsi de rendre ridicule ce qui était vénérable ? Ne la troublez pas dans le port tranquille d'où elle regarde, désintéressée, la mêlée des passions, et n'essayez pas de l'y ramener ; elle y ferait triste figure, et elle perdrait un peu de notre confiance et beaucoup de notre respect. De grâce, laissez-nous la bonne opinion que nous avons de nos grand'mères !

J'ai à faire à M. Michelet un reproche plus grave encore : deux choses sont absentes de son livre , l'idée du Devoir et la pensée de la Mort. Il y est beaucoup parlé de Dieu , quelquefois de la conscience , mais cela ne m'abuse pas ; la notion du devoir chez la femme n'y est pas même supposée. Une telle lacune vaut la peine qu'on la signale, surtout dans un livre écrit par un penseur si justement célèbre et honoré, dans un livre qu'il croit lui-même éminemment moral. Aussi, quelle peine ne se donne-t-il pas pour la combler, cette lacune ; mais c'est comme un abîme où tout ce qu'il jette s'engloutit et disparaît. S'il avait voulu faire une place , petite ou grande , à cette loi du devoir qui , Dieu merci, est toujours acceptée par le bon sens, si elle est parfois niée par le génie , comme son œuvre eût été simplifiée ! C'est dans le cœur même, oui dans le cœur malade, qu'il aurait trouvé le frein et le remède ; il fallait seulement cultiver, développer ce sens intime ; la lutte peut-être n'eût pas été évitée, mais la victoire était assurée.

On a reproché à l'auteur d'*Émile* de s'être ingénié beaucoup pour faire arriver comme fortuitement, aux yeux de l'élève, les exemples qui devaient servir de thème aux leçons du maître ; mais (outre qu'*Émile* n'était pas destiné à lire le livre qui donne la clef de toutes ces rubriques), combien M. Michelet prend plus de peine encore pour faire réagir le dehors sur le dedans, pour préparer les évènements, pour disposer les milieux ! il attend tout de l'extérieur, parce qu'il n'a pas su se ménager un auxiliaire dans la place assiégée ; il a pour toutes ressources une rose qui servira de directeur, un voyage en Angleterre, en Italie, au Japon, qui servira de diversion. Que dire d'un homme qui, sur le point de s'embarquer, redoutant les périls de la traversée, essaierait d'enchaîner les vents au lieu de se munir d'un bon pilote ?

Quant à la pensée de la mort, elle n'apparaît qu'au dernier chapitre, et l'auteur est mal à l'aise avec elle, il est contraint, gêné ; ce qu'il en dit est vague et bref ; évidemment elle dérange ses plans. Que serait-ce si, moins tardive, elle était survenue avant ce terme extrême où on nous la laisse entrevoir, parce qu'il n'est plus possible de la cacher ? Comment l'auraient-ils reçue et supportée, ces jeunes époux occupés à arranger leur vie pour la terre, à se dresser un lit de roses, comme s'ils y devaient dormir indéfiniment ? Voilà pourtant ce qu'il fallait prévoir, vous qui êtes l'homme des précautions ; vous en prenez contre tout, excepté contre la mort. Est-ce un oubli ? ou plutôt cette illusion qui vous montre dans les brouillards de l'avenir une ère de justice et de paix, où, comme vous dites, le ciel sera sur la terre ; vous fait-elle aussi espérer que la mort, cette suprême infirmité, ira comme les autres en s'évanouissant peu à peu, et qu'il est superflu de prendre contre elle des dispositions provisoires ?

Vous me dites que le semblable rejoint son semblable ; que l'unité se réalise par delà la mort. Cela ne me suffit pas ; ce

qui m'importe , c'est de savoir dans quelles conditions je renaitrai ; cette unité enfin obtenue aura-t-elle détruit , englouti ma personnalité ? S'il en est ainsi, est-ce la peine que je vive et que je m'intéresse à moi-même.

Il est surprenant que le sentiment religieux qui , dans la vie de la femme, occupe tant de place, n'ait pas obtenu de M. Michelet même une mention honorable, car si Dieu se trouve sans cesse au bout de sa plume, c'est un mot qui signifie tout ce qu'on veut... Je me trompe, l'auteur parle une fois, une seule, des questions religieuses ; c'est pour régler l'heure et le lieu où il convient de les traiter. Je ne vous dirai pas le lieu, mais pour l'heure, c'est une des premières de la nuit, ou le matin, au petit jour.

J'ai formulé mes griefs. Il me resterait à faire ressortir, par des exemples, la véhémence ou la grâce d'un style vraiment incomparable, lumineux et concis, sans trahir jamais le moindre effort ; la finesse des aperçus, souvent étranges, jamais vulgaires ; cet art de rendre pour ainsi dire palpables des nuances d'idées ; cette verve qui entraîne, cet éclat qui éblouit, donnant à peine le temps de faire des réserves, toutes ces qualités brillantes qui font de M. Michelet, non pas un grand apôtre, mais un vrai poète.

Veut-il flétrir ce qu'il appelle éloquemment la polygamie de l'Occident : « C'est un amour de chenille qui traîne de rose en rose, gâtant le bord de la feuille, sans atteindre le calice. » Veut-il peindre la fidélité naturelle à la femme : « Elle aime très également, d'un cours continu et que rien n'arrête, comme coule la rivière ou le fleuve, comme une belle source solitaire de la Forêt-Noire, à qui, passant par là, je m'avisai de demander de quel nom elle s'appelait, elle dit : Je m'appelle Toujours. » Quelle délicatesse dans cette remarque à propos de la jeune femme qui va devenir mère : « Elle rêve toujours un enfant surnaturel, et c'est ce qui doue l'enfant ; c'est ce qui

nous fait ce que nous sommes , et quiconque est fort sur la terre , c'est que sa mère l'a conçu dans le ciel. »

Mais à quoi bon citer , puisque le livre est dans les mains de tout le monde , puisque tout le monde l'a lu ou le lira ?

J'aime mieux chercher , en finissant , à me rendre compte de son origine. A quelle disposition d'esprit , à quelles influences faut-il le rapporter et l'attribuer ? M. Michelet , ainsi qu'on l'a très bien remarqué , a eu le sort de tous les gens du monde qui se mettent à lire des ouvrages de médecine. Il ne s'est pas cru pourtant , comme il arrive d'ordinaire , atteint lui-même de toutes les infirmités qu'il voyait décrites , mais il en attribue une bonne partie à la femme. Pour bien voir les choses , il ne faut pas les regarder de trop près , ni les fixer trop long-temps ; M. Michelet a été dupe et victime d'une illusion d'optique.

A cette explication très fondée , j'en ajouterais volontiers une autre : M. Michelet est dans un âge où l'on commence , surtout quand le cœur est resté jeune et l'imagination ardente , à vivre de souvenirs , parce que le présent est terne et que l'avenir ne promet rien. Aussi s'est-il complu à reconstruire , à notre usage et au sien , le roman de l'amour conjugal , à prendre en idée la place du jeune époux , et à revivre avec lui , l'une après l'autre , toutes les années de la jeunesse ; les détails nous ont paru minutieux , frivoles ; ils servaient à l'illusion de l'auteur ; à mesure qu'il les multipliait , tout autour de lui se dessinait plus nettement , et lui-même abandonnant peu à peu son vieux cabinet de travail , venait habiter la jolie maison à deux étages , avec un grand verger , un petit jardin et des eaux jaillissantes. Ce livre de l'Amour n'est-il pas aussi un rêve rétrospectif ?

PAUL CHABAL.

RAPPORT

SUR LES

Travaux de la Société Académique de Brest.

(1858 — 1859)

MESSIEURS ,

Aux termes du Règlement , un de vos Secrétaires doit tous les ans vous présenter un rapport sur l'ensemble des travaux de la Société Académique. C'est cette obligation que je viens remplir aujourd'hui.

Ce devoir m'a été doux , Messieurs , car le tableau que j'ai à mettre sous vos yeux ne manque pas d'un certain éclat. Les études provoquées par votre Société , dans la première année de son existence , au milieu des incertitudes inséparables de toute création , sont une réponse suffisante aux médisances toujours faciles d'esprits un peu trop sévères pour autrui et un peu

trop indulgents pour eux-mêmes. Votre entreprise a réussi, Messieurs, et si votre Société ne s'est pas encore signalée par quelqu'une de ces importantes productions qui demandent aux corps les mieux constitués un travail continu de plusieurs années, vous avez vécu, vous avez préparé des matériaux, enfin par vos lectures, vous n'êtes restés étrangers à aucune partie de la littérature et de la science.

Le premier, le plus impérieux besoin de l'esprit-humain, c'est d'échapper de temps en temps aux misères et aux bassesses de cette vie, en se réfugiant dans un monde meilleur, dans une atmosphère plus sereine et plus pure. La poésie répond à ce désir éternel de l'idéal qui tourmente par instants même les âmes les plus vulgaires. Si les vers nous charment et nous transportent, ce n'est pas seulement parce que la pensée, pressée à la mesure étroite de la poésie, jaillit plus énergique et plus éclatante ; la langue du poète est une langue ailée qui permet à l'âme de s'envoler jusqu'à ces sphères célestes dont Pythagore entendait le mouvement harmonieux. Dans tous nos sentiments, dans nos douleurs comme dans nos joies, il y a un élément surnaturel et divin qui échappe à la langue de la prose et que la poésie seule peut exprimer. La poésie est donc l'ornement nécessaire de toutes les Sociétés littéraires. Elle ne vous a pas manqué. L'aspect grave et mélancolique de la Bretagne, les souvenirs historiques de cette vieille province, où les druides ont fait couler le sang humain, et qui a gardé jusqu'à nos jours ses légendes et ses ruines, ce tableau toujours intéressant, souvent majestueux, nous a été retracé par M. Mauriès. M. Duseigneur nous a dit la chute de Sébastopol et les merveilles de la paix couronnant une victoire dont l'éclat est aujourd'hui rajeuni par de nouveaux triomphes. M. Clérec a préféré raconter en quelques vers deux de ces anecdotes où se retrouve la gaité de la basoche, de tout temps chère aux amis de l'esprit gaulois, et M. Aigues-Sparges,

dans ses *Réveries*, ses *Souvenirs de Plougastel* et la *Mort de Pétrarque*, a montré la puissance de l'imagination poétique, les joies réservées aux poètes et les récompenses que le ciel leur garde, que la terre ne leur refuse pas toujours.

Ce n'est pas s'éloigner beaucoup de la poésie que s'occuper de métaphysique. Platon est presque le rival d'Homère quand, dans le *Phédon*, il compare l'âme à deux coursiers fougueux, dont l'un essaie de gravir la sphère céleste, tandis que le second animé de passions moins pures, se précipite sans cesse vers les régions inférieures; Aristote nous retrace le plus magnifique des spectacles quand, dans la métaphysique, il nous montre l'univers sans cesse attiré par un attrait invincible vers le ciel immobile, moteur unique vers lequel tout gravite, et aussi où Dieu repose dans sa lumière manifeste et son éclatante majesté. Depuis cette époque, l'homme s'est toujours demandé à quoi servent les étoiles suspendues à la voûte céleste; tous ces astres doivent-ils poursuivre éternellement une route inutile, ont-ils la même destinée que le globe sur lequel nous vivons, et possèdent-ils des habitants? questions souvent agitées et que quelques esprits plus audacieux ont cru pouvoir résoudre. C'est dans la bouche de l'habitant d'une de ces planètes que M. Du Temple a placé un discours sur Dieu, ses attributs, ses perfections, ses devoirs envers l'homme et la sagesse de son infinie Providence.

Un penseur profond a prétendu que l'humanité était destinée à passer par trois phases ou évolutions successives: l'état théologique, l'état métaphysique, l'état scientifique. Ces divisions correspondent à des études essentiellement différentes, et qui sans doute vivront long-temps ensemble sans qu'aucune exile ses rivales, car elles répondent à des préoccupations également légitimes. Cependant, les sciences qui ont plus spécialement pour objet les destinées de l'homme en tant que membre d'une société humaine, comme producteur et consommateur, font tous les jours de nou-

veaux progrès, et l'économie politique, née d'hier à peine, a déjà pris une place que nul ne lui conteste depuis que des révolutions ont témoigné de son utilité et de sa grandeur. De toutes les questions soulevées par cette science, il n'en est pas de plus difficile que celle de l'alliance du capital et du travail. M. Du Temple a donc abordé un problème difficile en traitant cette question, et peut-être en signalant le rôle que joue entre ces deux forces celle de l'intelligence trop souvent négligée, a-t-il indiqué un moyen de résoudre le problème.

La critique littéraire a aussi produit quelques travaux. L'influence des livres sur le monde a été étudiée par M. Mauriès. Cette influence est prolongée et puissante, puisque le monde est mené par les idées; mais il ne faut pas oublier que la force gouverne aussi le monde, que le hasard a sa part dans les plus grands événements, et que si Alexandre portait toujours avec lui un Homère, si la réforme et la Révolution sont sorties d'un mouvement littéraire, ni Romulus, ni Gengiskan, ni Tamerlan ne savaient lire, enfin que le fer et le feu servent les mauvaises causes avec autant d'ardeur que les bonnes. Les amours de Laure et de Pétrarque, la fidélité de ce poète italien pour la femme qui est l'objet perpétuel de ses vers, et dont il a chanté la mort après avoir chanté la vie ont été contestées devant vous et soutenues avec ardeur par M. Mauriès, qui a porté dans ses entretiens la vivacité d'un disciple combattant pour un maître chéri.

Une notice sur l'abbé Choisy vous a révélé un côté curieux des mœurs du 17^e siècle. Cet abbé toujours vêtu en femme, aimé et recherché dans une société d'élite, n'annonce-t-il pas déjà la vie facile du 18^e siècle avec la liberté de ses mœurs et son élégant scepticisme?

M. Chabal, dans une étude sur l'Amour, d' Michelet, vous a signalé une autre tendance. C'est celle qui, dans notre siècle, permet par la plus étrange confusion de transporter l'idéal où

il ne saurait toujours avoir sa place, et de compromettre la morale en la mêlant trop souvent aux caprices de la passion ou de la fantaisie. La médecine jetée de vive force dans l'amour, la pitié énervante mise à la place des austères devoirs qu'impose le mariage, tel est le secret de la faiblesse d'un livre ou l'auteur n'a pu cependant ne pas mettre son amour du beau, sa sympathie pour les faibles et des pensées souvent profondes, revêtues des charmes d'un langage incomparable.

L'Histoire proprement dite, avec les sciences qui s'y rattachent, l'Archéologie, la Géographie, devaient occuper plus long-temps votre attention. Une étude de M. Dottin sur les galères au 17^e siècle vous a rappelé comment Colbert et les Intendants organisaient la chiourme pour les besoins de la Marine. Les origines de la Bretagne, les noms des populations primitives du Finistère ont été sérieusement étudiées par M. Duseigneur. M. Levot vous a détaillé l'histoire de la fondation du port de Brest sous Richelieu; vous avez vu comment ce puissant établissement était presque ruiné, quand Colbert lui rendit la vie et le mouvement. Le récit de l'attaque de Camaret par les Anglais, et des efforts que fit alors Vauban pour défendre les côtes et le port de Brest, vous a amenés à étudier attentivement une question agitée dans un long et sérieux débat entre MM. Dauvin, Levot et Pilven, sur l'origine des fortifications de Brest, la part prise aux travaux par les ingénieurs Féry et Sainte-Colombe, les murs élevés par eux, ceux que Vauban a dû commencer lui-même ou qu'il n'a eu qu'à compléter. Vous ne vous êtes pas prononcés dans le débat, vous n'aviez pas à le faire. Une étude approfondie peut seule mettre fin à de pareilles discussions. Pour une Société Académique, c'en est assez que de l'avoir provoquée. Enfin, M. Dauvin nous a retracé un rapide résumé des rencontres qui avaient eu lieu au 18^e siècle entre les flottes anglaises et françaises. C'était encore faire l'histoire de Brest.

L'Archéologie a eu un fidèle interprète dans M. Fleury. Le canon indien, dont les tronçons ornent la porte de la Direction d'Artillerie de Marine, la plaque en plomb trouvée à Recouvrance, portant les armes du comte d'Estrées, et rappelant la fondation de l'hôpital de Recouvrance, l'église des Carmes, la Bibliothèque de la ville, ont été le sujet de mémoires que vous n'avez pas oubliés. L'abbaye de Landévennec et la légende du Folgoët ont été aussi, de la part de M. Levot, l'objet d'une notice depuis livrée à l'impression.

La Géographie et l'Histoire naturelle ont aussi occupé votre assemblée. Aux rapports de M. Jardin sur les travaux de MM. Crouan, travaux déjà approuvés par l'Institut et qui n'ont pas besoin de nos éloges, sont venus s'ajouter d'intéressants mémoires de M. Jouan, lieutenant de vaisseau, sur la pêche de la baleine, les îles de l'archipel Hawaïen, les îles Chin-chas et la formation du guano ; M. Cuzent vous a aussi adressé une notice remplie de faits précieux sur Taïti, les productions de cette île, les avantages qu'on en a déjà retirés et ceux qu'on pourrait en tirer encore pour le commerce et pour la marine. Enfin, M. Delavaud vous a lu une note curieuse sur les anciennes forêts sous-marines qui couvraient les côtes de Bretagne et plus spécialement sur celle dont il a cru retrouver les traces dans la baie de Sainte-Anne.

Deux fragments d'un ouvrage sur l'hygiène en Bretagne, une note de M. Caradec sur les conditions de l'air atmosphérique, voilà la part de la médecine. Les sciences pures elles-mêmes n'ont pas été tout-à-fait négligées. Les notes de M. Riou-Kerhalet sur un mémoire de M. Pilven concernant l'emploi des miroirs paraboliques et sphériques combinés, les extraits qu'a faits M. Garnault, du *Mechanich's Magazine* et du *Nautical Magazine*, ont reçu de vous un accueil qui doit encourager à suivre ces exemples.

Cette revue rapide de vos travaux ne peut en signaler que le nombre plutôt que l'importance ; vos souvenirs suppléeront à ce qu'elle a de trop bref , et vous reconnaîtrez sans peine que tous les travaux dont les titres seuls vous sont rappelés aujourd'hui représentent de sérieuses et nombreuses études.

Tels sont, Messieurs, les résultats déjà évidents de votre Société. Il en est d'autres qui se manifesteront plus tard ; vous vous êtes réunis, vous avez mis en commun et vos connaissances et ce besoin de s'instruire qui est le signe des âmes élevées ; vous avez vu se rapprocher de vous des Membres correspondants dont quelques-uns portent un nom déjà consacré par la science. Enfin, vous avez, si j'ose le dire, créé un nouveau centre intellectuel ; c'est là, Messieurs, un glorieux résultat, et vous avez le droit de vous en montrer fiers.

Vous ne pouvez mieux faire , d'ailleurs , pour vous associer au mouvement général qui éclate en France aujourd'hui ; partout des Sociétés savantes s'organisent ; partout des hommes dévoués à la science marchent à la conquête du passé pour préparer l'avenir. C'est là un spectacle toujours magnifique, mais qui emprunte aux circonstances une nouvelle grandeur. Il est des heures solennelles où la parole semble n'appartenir qu'aux événements. Tantôt c'est une nation qui , détachée de son passé , incertaine de son avenir, semble se chercher elle-même, et s'agite dans de fécondes mais douloureuses révolutions. Tantôt ce sont les luttes de l'industrie et les fureurs de la spéculation qui semblent emporter un peuple tout entier. Souvent enfin , la voix du canon couvre toutes les autres, et l'on n'entend plus que le bruit des armes. Cependant il reste toujours des hommes dévoués à l'étude, qui poursuivent en silence les travaux d'une vie consacrée aux lettres et aux sciences. Ils savent qu'en définitive c'est par là que vivent les nations. L'histoire sait à peine le nom de celles qui ont été les plus puissantes, quand la gloire littéraire leur a manqué,

et une ville de quelques milliers d'âmes , Athènes et Florence , tient plus de place dans les annales de l'humanité que Ninive et Babylone, un moment mattresses de l'Asie. Les lettres honorent et protègent les nations. Il y a trente ans , c'est le souvenir de Démosthène et de Platon qui a donné l'indépendance à la Grèce moderne. Hier encore, si l'Europe émue suivait d'un regard attendri nos armées triomphantes à Magenta et à Solferino , n'est-ce pas que , défenseurs de la plus sainte des causes , les dignes descendants des vainqueurs d'Austerlitz et de Marengo allaient délivrer un pays illustré par de grands génies , n'est-ce pas parce que l'Italie est la patrie du Dante , de Pétrarque et de Michel-Ange. C'est surtout aux Français qu'il appartient de proclamer cette grande et noble vérité. Seuls , de tous les peuples du monde , nous avons déjà quatre siècles de gloire littéraire , et cette terre privilégiée qui a déjà produit tant de grands écrivains depuis Rabelais et Montaigne jusqu'à Lamartine et Victor Hugo , ne paraît pas près de s'épuiser. Travaillons donc , Messieurs , dans la mesure de nos forces , à conserver et agrandir le dépôt de lumières qui nous a été confié. C'est là une œuvre dans laquelle nul n'a le droit de se reconnaître incapable et inutile ! Tous les efforts méritent une égale estime , et nul ne demeure sans récompense. Avec de la persévérance , la Société Académique de Brest aura sa part dans les utiles et sérieux résultats qu'obtiennent de tous côtés les Sociétés savantes.

H. REYNALD.



TERRE ET CIEL

I.

Au sein de la forêt où l'arbre séculaire
Cache dans ses rameaux un ravissant mystère ,
C'est un grand jour de fête au bord du nid charmant ;
Frêle et timide encore , un jeune oiseau s'apprête ,
Pour la première fois , à faire la conquête
De l'air, son élément.

Avant de se laisser guider par le Zéphyre ,
Il jette un œil craintif sur son nouvel empire.
Séduit par l'inconnu , redoutant le danger ,
Il contient les premiers battements de son aile ,
Puis il se lance au sein du gouffre qui l'appelle ,
Qui l'appelle à plonger.

Abritez-le, rameaux ! Sois-lui douce, ô Nature !
Maintenant, il est roi des airs, de la verdure,
Et l'aiglon docile au jeune audacieux
Le porte comme un trait bien loin de sa feuillée,
Bien loin du bois obscur, bien loin de la vallée,
Jusqu'au plus haut des cieux.

Chêne antique, où du ciel il touchait à la terre,
Frais berceau suspendu par l'amour d'une mère,
Palais aérien où reposait son nid,
Du haut de son domaine, il vous voit et s'élance
Dans les champs de l'azur, dans le voyage immense
A travers l'infini !

Oh ! l'infini des airs, l'Océan sans rivage,
La coupe inépuisable au céleste breuvage,
D'où s'épanchent toujours le désir et l'espoir,
C'est du chétif oiseau la volupté profonde !
C'est là son lot, son but, son destin dans le monde :
Tout embrasser, tout voir !

A l'Orient blanchi, lorsque l'aube est éclosé,
Il voit verdir la feuille, il voit s'ouvrir la rose,
Il voit le fruit mûrir et germer le sillon.
Dans la coupe d'argent de la fleur arrosée
Par les pleurs de la nuit, il puise la rosée
Avec le papillon.

Il se pose au sommet des sombres pyramides.
Il effleure en passant, de ses ailes humides,
La blanche cataracte et le gouffre écumant ;
Puis il va comparer quelle onde est la plus pure,
De la mer qui mugit, du ruisseau qui murmure -
Ou du beau lac dormant.

Il visite le bois peuplé de calme et d'ombre,
La ville, autre forêt aux murmures sans nombre,
Et la verte savane et les brûlants déserts.
Sur le mât du vaisseau parfois il se délasse,
Quand du mouvant sillage il aperçoit la trace
Au sein des vastes mers.

Puis il reprend son vol, il monte, il monte encore,
Il dépasse l'éclair! — Dans les feux de l'aurore
Il se plonge en chantant aux torrents du soleil.
Dans un essor sans borne il trouve la jeunesse,
Et la force, et la vie et l'éternelle ivresse
Dans un rayon vermeil!

Au-dessous de ses pieds l'invisible alouette
Voit fuir le beau nuage et sans cesse répète
Jusqu'au plus haut des airs son hosannah joyeux.
— Ici-bas, l'homme esclave en sa prison de fange
Entend le chant divin, et se dit : « C'est un ange
» Qui chante dans les cieux ! »

II.

— Oui, l'oiseau dans les cieux, et l'homme sur la terre
Et quand l'oiseau poursuit sa chanson solitaire,
Nous continuons, nous, notre destin puéril,
Nos sarcasmes impurs, nos tristes utopies,
Nos émeutes, nos pleurs, nos blasphèmes impies,
Fruits amers de l'exil....

Mais un jour cependant, tout meurtri de ses chaînes,
L'homme, pour oublier les tortures humaines,
Jeta ce cri plaintif : « Oh ! si j'étais oiseau !... »
Ce doux rêve sécha les larmes maternelles :
Quand son enfant n'est plus, la femme voit des ailes
A l'ange du berceau.

Quand la Grèce enchantée, où le marbre palpite,
Où le rêve est partout, pour l'âme sans limite,
Veut trouver à son tour un symbole caché,
Elle donne aussitôt à l'idéal lui-même
Invisible et divin, un ravissant emblème :
Des ailes à Psyché !

Des ailes !... N'est-ce pas sur ces rapides flammes,
Sur des ailes d'azur, que s'envolent nos âmes,
Quand soudain nous nageons sur un trait du soleil,
Qu'à nos regards de feu l'infini se révèle,
Et que l'immensité devant nous étincelle
Dans la nuit du sommeil !

Oh ! voir rouler sous soi les sphères transparentes,
Et parler et sourire aux planètes brûlantes,
Quel rêve !... — et quel réel aura de tels attraits ?... —
Amis, ne troublez point ma vision chérie...
Oh ! ne m'éveillez pas ! Laissez-moi, je vous prie :
Ne m'éveillez jamais !

Mais quoi ! voici le jour : le soleil de la terre
Vient frapper mes regards d'une froide lumière ;
La cloche me rappelle au labeur suspendu.
Je retourne à la vie, à l'exil, à la tombe...
De mon ciel flamboyant, hélas ! je roule et tombe :
Mes ailes ont fondu !

Est-ce une vision ?... N'était-ce qu'un mensonge ?
Lequel est le réel ? Et lequel est le songe ?...
Ravissement des nuits, doux mirages du ciel,
Si vous étiez pourtant ! Si l'homme, un jour, sans voiles,
Doit s'élancer vers Dieu d'étoiles en étoiles
Dans un vol éternel !

— Non, ce n'est point un rêve ! — Ici-bas quelque chose
Nous dit que notre vie au tombeau n'est pas close ;
Qu'ici l'homme est esclave, et là-haut qu'il est roi.
A travers nos brouillards, quelle étrange lumière !
Tout s'éclaire à mes yeux... ô terre, ô sombre terre,
L'affreux rêve, c'est toi !

HIPPOLYTE AIGUES - SPARSES.



Une Monnaie de l'Empereur Gratien.



AV

Poids 4^{es} 30.

Il appartient aux Membres des Sociétés de province, et spécialement à ceux qui s'occupent d'études numismatiques, de recueillir et de noter avec soin les découvertes de monnaies qui peuvent se faire aux environs des lieux qu'ils habitent.

C'est à ce titre que je demande la permission de communiquer à la Société une monnaie d'or de l'empereur Gratien, trouvée près de Lannilis, dans le courant de cette année, en extrayant de la tourbe dans un marais situé entre ce bourg et celui de Plouvien.

Cette pièce est dans un état de parfaite conservation, bien qu'elle porte une légère trace du coup de pelle qui l'a rendue

à la lumière : c'est le *solidus* ou sol d'or qui eut cours dans tout l'empire, à partir du règne de Constantin, et qui se maintint, sans variation de poids ou de forme, jusqu'à la chute de l'empire d'Occident. — Celui-ci présente au droit l'effigie de l'empereur, la tête ceinte du diadème, avec la légende : DN. GRATIANVS P.F. IMP. (*Dominus noster Gratianus pius felix imperator*) ; — au revers, deux personnages assis sur le même siège soutiennent entre leurs mains un globe, symbole de l'empire du monde ; au-dessus d'eux paraît une figure de la victoire aux ailes étendues : ce type est accompagné de la légende : VICTOR-IA AVGG. (*Victoria augustorum*). On peut y voir une allusion à la victoire remportée par Gratien sur la tribu germanique des Alemanni, dans une localité voisine de la ville actuelle de Colmar, victoire éclatante où l'armée romaine, secondée par les guerriers de Mellobaude, roi des Francs, infligea aux Barbares une sanglante défaite. On lit à l'exergue les cinq lettres TR OB T : les deux premières sont les initiales de *Treveris*, Trèves, lieu où la monnaie a été frappée ; cette ville était, on le sait, l'une des principales cités de la Gaule au temps de la domination romaine ; de même qu'Arles et que Lyon, elle possédait un atelier monétaire qui a dû être très actif, car les produits en sont abondants dans la plupart des dépôts de monnaies romaines. Les lettres OB qui suivent sont deux notes numérales grecques qui ont la valeur du nombre 72 : elles avaient pour but d'indiquer que l'on taillait 72 pièces de même poids et de même valeur dans une livre d'or. Cette explication, longtemps douteuse, est admise aujourd'hui par la plupart des numismatistes ; elle est confirmée, d'ailleurs, par une loi qui fait partie du Code Théodosien et par une ordonnance rendue en 367, sous le règne de Valentinien I^{er}. Enfin, la lettre T doit être considérée, suivant l'opinion de M. le marquis de Lagoy, qui, en pareille matière fait autorité, comme l'indication de la troisième officine

monétaire (*tertia officina*) de la ville de Trèves : il est certain, en effet, que dans chaque ville importante où l'on battait monnaie, il y avait à la même époque plusieurs ateliers dont les émissions étaient distinguées, suivant le cas, par les initiales des mots *prima, secunda, tertia, quarta (officina)*, quelquefois même, mais rarement, par ces mots écrits en toutes lettres.

Des deux personnages assis au revers, l'un est l'empereur à l'effigie duquel la pièce a été frappée; l'autre, de plus petite taille, est son jeune frère, Valentinien II, qu'il avait associé à l'empire avec le titre d'Auguste, à l'âge de quatre ans, et auquel il avait donné en partage l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique.

Nous pensons que la monnaie que nous avons sous les yeux a dû, en raison du type qu'elle présente au revers, être frappée avant l'époque où Gratien, cédant aux suggestions de saint Ambroise crut devoir ordonner à Rome la démolition de l'autel de la Victoire : évidemment, il n'aurait pu sans une sorte d'inconséquence, après une attaque aussi directe contre l'ancien culte, conserver sur ses monnaies une représentation qui eût tendu à le remettre en honneur aux yeux de ses sujets et à perpétuer ainsi des préjugés qu'il devait condamner comme chrétien.

Gratien régna sur l'Occident depuis l'an 375 jusqu'en 383, époque où il périt à Lyon sous les coups de ses soldats révoltés. Quoique né à Sirmium, en Pannonie, il fut, on peut le dire, un empereur à peu près exclusivement Gaulois. Il avait été l'élève du poète Bordelais Ausone, et ce fut dans la ville d'Amiens que son père l'associa à l'empire : il fit sa résidence habituelle de la Gaule où il contribua par ses institutions à développer le goût et la culture des lettres et il en défendit avec persévérance les frontières assaillies sur le Rhin par les invasions des barbares. Enfin, son règne est marqué par l'un des événements les plus considérables pour l'histoire du pays que nous habitons. C'est, en effet, dans l'année 383 que Maxime, soulevant dans la Grande-Bretagne

les légions romaines qu'il commandait, envahit avec elles les côtes de l'Armorique ; il amenait à sa suite de nombreux auxiliaires Bretons sous la conduite d'un chef du nom de Conan. Nous n'avons pas à rechercher ici si ces auxiliaires n'avaient pas été précédés déjà par de nombreuses émigrations venues de la Bretagne insulaire ; toujours est-il que laissés à la garde du pays conquis, ils ne tardèrent pas à s'y soustraire à la puissance romaine, et c'est à partir de cette époque, c'est-à-dire à partir des premières années du cinquième siècle, que la Bretagne commence à prendre place dans l'histoire comme État indépendant.

J'ai cru pouvoir rappeler ces faits sommairement, parce qu'ils donnent un intérêt particulier à cette monnaie, qu'après bientôt quinze siècles nous retrouvons dans le sol de notre département, telle que l'y apportèrent les partisans de Maxime ou que l'y ont laissée les soldats de Gratien, fuyant l'invasion.

DENIS-LAGARDE.

Brest, Décembre 1889.



LA MAISON DE L'ESPION

A LANINON

PRÈS DE RECOUVRANCE.

Par suite d'une erreur généralement accréditée à Brest, la petite maison située sur la côte, à un quart de lieue de Recouvrance, et connue sous le nom de *maison de l'Espion*, tirerait ce nom de ce qu'elle aurait été occupée par un officier écossais, nommé Alexandre Gordon, décapité à Brest, comme espion, le 24 novembre 1769. Cette dénomination lui est venue en réalité de ce qu'en 1707 elle était habitée par un marchand chamoiseur ou corroyeur, qui en avait fait un poste d'observation des mouvements de la rade et du port, mouvements dont il donnait connaissance à des Français que l'édit de Nantes avait contraints de s'expatrier. Pour s'en convaincre, il suffit de recourir à la procé-

dure instruite contre ce marchand et son complice, procédure qui existe au greffe des tribunaux maritimes du port de Brest, et dont nous présentons ici l'analyse.

M. Du Guay, Intendant de la Marine à Dunkerque, ayant intercepté, dans les premiers jours de mars 1707, une lettre datée de Landerneau, le 2 du même mois, et l'ayant trouvée suspecte, l'envoya à M. de Pontchartrain, ministre de la Marine, lequel la transmit, le 16, à M. Robert, intendant à Brest, en le priant de rechercher si le signataire, François Lafontaine, ne serait pas un espion résidant, soit à Landerneau, soit à Brest, et dans l'un ou l'autre cas, de le faire écrouer au château de cette dernière ville.

Six jours après, M. Vergier, commissaire ordonnateur de la Marine à Dunkerque, fit, à 6 heures du matin, en compagnie de M. Duchesne, aide-major de la ville, du sieur Potier, prévôt de la Marine, de cinq archers et de six grenadiers du régiment Royal, une descente dans une maison située sur la place aux volailles. Il y trouva un nommé Marquis, qui était couché avec sa femme, et qu'il fit immédiatement conduire à la citadelle, après avoir saisi tous ses papiers et les avoir réunis dans douze liasses dont une renfermait 21 pièces en parchemin.

Extrait de sa prison, Marquis fut interrogé pendant trois journées consécutives (22, 23 et 24 mars) par M. Du Guay, qui le fit conduire à son hôtel, où une indisposition le retenait alité.

Le premier jour, après avoir déclaré qu'il se nommait Louis Marquis, qu'il était âgé d'environ cinquante ans, et qu'il était né à Aubonne, canton de Vaud (Suisse), le prisonnier raconta sa vie de la manière suivante. Sorti de son pays depuis plus de trente ans, il avait d'abord servi comme soldat dans le régiment suisse de Salis, où il avait obtenu, après la prise de Cambrai, un congé resté dans ses papiers de famille à Aubonne.

Les dix années suivantes, il les avait passées chez lui, vivant du revenu d'une portion de maison, et partageant la table de sa mère et de son frère. S'étant rengagé, d'après les conseils de ce frère, il avait servi dans un autre régiment suisse, comme l'attestait un congé trouvé dans ses papiers. Venu ensuite à Dunkerque, il s'était décidé à s'y établir et à y exercer, de 1696 à 1706, le métier de peintre pour lequel plusieurs personnes lui avaient reconnu des dispositions. Obligé d'y renoncer, par suite de l'affaiblissement de sa vue, il avait, pendant l'année précédente, tenu une auberge, qu'il avait également abandonnée. Quatre ans après son arrivée à Dunkerque, il s'y était marié à une veuve dont il n'avait point eu d'enfants.

Les dernières réponses de Marquis ne satisfirent que médiocrement M. Du Guay, qui le pressa de questions sur ses moyens d'existence. Après avoir d'abord prétendu qu'il recevait parfois de l'argent, soit d'un de ses frères, soit d'un de ses fermiers, il ne put ni préciser le nom de ce fermier, ni indiquer le prix de son fermage. Il n'avait jamais, dit-il, pris souci de ces détails, pas plus que des noms de ceux qui lui faisaient des remises de fonds. Une contradiction qui lui échappa mit sur la voie de l'origine de ces remises. Il convint qu'elles lui étaient expédiées par un sieur Goddon-Gram, banquier à Genève, lequel les adressait à M. Caillaud, (1) de Rotterdam, après quoi ce dernier les transmettait à un frère ou à un ami qu'avait à Rotterdam un sieur Butler, marchand de Dunkerque, lequel en tenait compte à Marquis. Interpellé de déclarer s'il avait entretenu quelque correspondance avec Caillaud, il répondit qu'il lui avait écrit dans des moments de gêne pour en obtenir des secours.

(1) Onze ans auparavant, un mémoire du lieutenant de police de la Reynie, transmis à M. Desclouzeaux, intendant de la Marine à Brest, signalait déjà ce Caillaud comme soudoyant des espions dans cette ville. (*Lettre de M. Desclouzeaux du 4 juin 1696.*)

Cette réponse amena naturellement de nouvelles questions et, après maintes tergiversations, Marquis finit par avouer que l'argent qu'il avait reçu depuis trois ans lui avait exclusivement été envoyé par M. Caillaud, calviniste, réfugié à Rotterdam, où il exerçait la profession de banquier, et où lui Marquis avait fait sa connaissance. Voici à quelle occasion. L'année même où fut signée la paix de Riswick, Marquis serait allé dans cette ville sur un smack chargé de trois tonnes de harengs-saurs lui appartenant. Sur l'indication d'une femme qui faisait la traversée avec lui, il se serait mis en rapport avec Caillaud, qui lui aurait procuré le placement de ses harengs, et auquel il en aurait donné trois cents à titre de commission. Sur sa déclaration de n'avoir plus revu cette femme et de ne pouvoir faire connaître son nom, il lui fut objecté que ce prétendu voyage et le commerce de harengs étaient difficiles à concilier avec sa précédente affirmation de n'être jamais sorti de Dunkerque depuis dix ans, et d'y avoir constamment exercé, soit la profession de peintre, soit celle d'aubergiste. Il tenta bien d'éluder la difficulté de sa position en disant que ces deux circonstances étaient sorties de sa mémoire ; mais il se trouva fort embarrassé, lorsque M. Du Guay lui fit observer qu'il y avait peu d'apparence que Caillaud, parce qu'il avait reçu un cadeau de harengs, qui n'était d'ailleurs que le prix d'un service rendu, se fût cru obligé de le reconnaître ensuite par l'envoi d'une somme de 600 livres en trois ans. Ces 600 livres, avoua alors Marquis, était la récompense des bons offices qu'il rendait depuis le commencement de la guerre à Caillaud, en recevant de lui des lettres qu'il faisait tenir à droite et à gauche, et en lui transmettant celles qui, portant pour suscription le nom de Louis Chapiot, étaient expédiées de divers endroits à Caillaud. Croyant atténuer les conséquences de cet aveu, il essaya de le restreindre à l'envoi de quatre lettres, reçues de Caillaud, sous double enveloppe, à la destination d'un

nommé Jouslain, marchand chamoiseur à Brest. Une récompense de 600 livres pour recevoir et réexpédier une lettre par an semblant toujours à M. Du Guay hors de proportion avec le service rendu, Marquis, sur son interpellation, convint que, depuis le commencement de la guerre, il avait bien reçu chaque mois deux lettres du nommé Louis Chapiot, de Rotterdam. Aussitôt on lui représenta une enveloppe qu'il reconnut être de l'écriture de Jouslain, lequel, dans la seule lettre qu'il en avait reçue personnellement, l'avait prévenu que toutes celles qui seraient expédiées de Brest seraient à destination de Caillaud. Marquis avoua ensuite avoir reçu de ce dernier, en divers paiements, une somme de 900 livres. Son interrogatoire se termina par l'interpellation de déclarer s'il ne connaissait pas à Landerneau ou à Brest un nommé François Lafontaine. Sa réponse fut négative.

Interrogé de nouveau dans l'après-midi du même jour, il reconnut avoir reçu 300 livres de Caillaud par un intermédiaire autre que celui de Butler; que Caillaud s'était engagé à lui payer annuellement une somme de 600 livres; et prétextant une mémoire defectueuse, il avoua avoir reçu indépendamment des sommes déjà déclarées, d'abord celle de 300 livres par l'entremise d'un marchand hollandais, nommé Pitre Vanstabel, ensuite celle de 200 livres d'un marchand anglais, nommé Hereford; établi à Dunkerque. Enfin, recueillant ses souvenirs, il croyait se rappeler que Butler lui avait compté, non pas 600 livres, mais bien 900.

Le lendemain, 23, l'interrogatoire de Marquis continua et amena de nouvelles révélations. Le congé du 14 juin 1696 lui avait été délivré devant Nieuport, au camp où se trouvait alors le général Fagel, à la condition qu'il irait exécuter la convention par lui conclue, trois mois auparavant, dans un cabaret de Bruges, avec un individu qui s'était donné pour un sieur Morin, associé

de Caillaud, mais qui, en réalité, n'était autre que Daniel Viollier, marchand horloger à Genève. D'après cette convention souscrite en présence de M. Morlot, son capitaine, Marquis s'était obligé à se rendre à Dunkerque pour observer les mouvements de ce port et en rendre compte à Caillaud, de qui il recevrait des ordres ultérieurs. A l'expiration des trois mois, son capitaine lui remit son congé. En passant par Bruges, Marquis s'aboucha une seconde fois avec Viollier, qui lui réitéra la promesse d'une pension annuelle de 200 écus et lui donna trois louis d'or avec l'adresse de Caillaud. De son côté, il renouvela l'engagement de rendre compte à ce dernier, deux fois par mois, de tout ce qui se passerait à Dunkerque. Ayant, à la faveur de son congé, franchi les avant-postes français, il pénétra dans Dunkerque en se mêlant à la foule attirée dans cette ville par la kermesse qui s'y célébrait le jour de la Saint-Jean, et fut réduit, faute de lit disponible dans aucune auberge, à coucher sur le plancher d'un cabaret de la basse ville. Ayant rencontré quelques soldats du régiment suisse de Courten, il entra en relations avec l'un d'eux, Joseph Charnier, savoyard et peintre de profession. Ce Charnier, alors employé à peindre les casernes de la ville, lui donna du travail, le nourrit et le logea pendant trois mois, puis, au bout de ce temps, ayant été congédié lui-même, il ouvrit avec Marquis une boutique de peintre. C'est alors seulement que celui-ci commença l'exécution de son engagement envers Caillaud, auquel il n'aurait toutefois rendu compte que des entrées ou sorties de navires, ainsi que du nombre des bâtiments en chantiers. Pendant les trois années qu'il avait été l'associé de Charnier, il avait, afin de détourner les soupçons, fait partie de la compagnie de la Vala. M. Du Guay lui ayant demandé si ce n'était pas dans ce but qu'il s'était fait catholique, il répondit qu'ayant formé le projet de se convertir bien avant son arrivée à Dunkerque, il avait été affermi dans cette résolution par de bonnes lectures,

par les sermons qu'il avait entendus et par la fréquentation du service divin.

On marchait à grands pas vers l'entière découverte de la vérité. Le dernier interrogatoire de Marquis dissipa tous les doutes. La représentation d'un carnet qu'il reconnut lui appartenir et contenir la mention de ses recettes, l'amena à convenir que, du 9 septembre 1702 au 1^{er} juin 1703, il avait reçu de Rotterdam six lettres destinées pour Brest.

Sur l'avis qui fut immédiatement expédié dans ce port du résultat de ces interrogatoires, une descente fut opérée le 30 mars, à dix heures du matin, par M. de Gaumont, prévôt de la Marine, et trois archers, dans une petite maison sur le bord de la mer, à un quart de lieu de Recouvrance, c'est-à-dire à Laninon. Deux individus, Jouslain et sa femme, Perrine Blanchard, étaient assis près du feu, lorsqu'on les saisit. Le mari fut immédiatement écroué au Château, et la femme à Pontaniou.

Ce Jouslain, âgé de 67 ans, était né à Niort, en Poitou; il exerçait la profession de chamoiseur et avait abjuré depuis 1682 la religion protestante à laquelle il semble néanmoins qu'il était resté intérieurement fidèle. Il était établi à Brest depuis dix ans. Parmi les papiers trouvés chez lui au moment de son arrestation, il y avait deux lettres qu'il venait d'écrire le jour même; elles étaient datées de Quimper-Corentin, le 30 mars 1707, signées François Lafontaine, et renfermées dans une enveloppe portant le nom de Marquis. Il se reconnut l'auteur de l'une et de l'autre. La première était destinée à Chapiot, c'est-à-dire à Caillaud, et la seconde à Daniel Viollier, marchand *orlogeur* à Genève, parti depuis huit ans de Brest, où il avait exercé la même profession. Le premier jour, toutes les réponses de Jouslain furent évasives. Le lendemain, il fut plus explicite. Il convint que, depuis sept ans, il donnait régulièrement connaissance à Chapiot et à Viollier, des armements qui se faisaient à

Brest, et que pour sa correspondance il se servait d'une eau d'alun dont il tenait la recette de ce dernier, qui lui faisait des envois de fonds au moyen de lettres de change fournies sur des marchands de Brest par les sieurs Vasse et Boissauvé, marchands, rue Saint-Denis, à Paris. Deux lettres saisies à la poste le 17 avril et le 8 mai confirmèrent l'exactitude de cette partie des aveux de Jouslain. La première, datée de Paris le 13 avril, et écrite par un sieur Verchère, contenait une lettre de change tirée par M. Vasse, marchand bonnetier, sur M. Raby, marchand à Brest; elle était payable à l'ordre de Jouslain et causée valeur reçue de Viollier. La seconde, de 100 livres, tirée par M^{re} Vasse, était renfermée dans une lettre signée Louis Bordes.

Les autres réponses de Jouslain n'apprirent rien d'essentiel, si ce n'est que Viollier lui faisait une pension annuelle de 400 livres. Sur les autres points, il se renferma dans une dénégation complète. Toutefois, il se montra très abattu et très inquiet, ce qui détermina à différer son troisième interrogatoire, dans la crainte qu'en augmentant son désespoir on n'échouât dans la découverte de ce qui restait à apprendre. Décrétés de prise de corps, le 27 avril, Jouslain et sa femme furent de nouveau interrogés. Le mari, très affligé et très repentant, confessa ses intelligences avec Viollier et avec Chapiot, par l'intermédiaire de Marquis. Quant à Perrine Blanchard, on n'en put rien obtenir qui chargeât ou elle-même ou son mari.

Bien que des réponses de Jouslain et de celles de sa femme, pas plus que des dépositions des témoins entendus, il n'eût jailli aucun indice contre Philippe Jouslain, issu d'un premier mariage de l'accusé, il n'en fut pas moins arrêté et décrété d'accusation; mais ses réponses fermes et nettes, ne purent fournir matière à inculper soit lui, soit son père.

La procédure était dirigée à Brest par M. Robert , intendant de la Marine , commis à cet effet par un arrêt du conseil du 10 avril 1707. Mais le Ministre voulait que Marquis fut jugé et exécuté à Dunkerque. M. Robert et ses assesseurs , les Juges royaux de Brest et de Recouvrance , représentèrent que la disjonction de la cause serait insolite , aussi bien que l'exécution hors du lieu de la condamnation. Le Ministre se rendit à ces raisons et fit transférer Marquis à Brest , où , à son arrivée , il fut incarcéré au Château. Une nouvelle procédure , commune à tous les accusés eut lieu , et après les récolements et confrontations d'usage , elle se termina , le 25 mai , par la condamnation à mort de Marquis et de Jouslain qui , avant d'être pendus , durent subir la question ordinaire et extraordinaire , et faire amende honorable , la tête et les pieds nus , en chemise , une torche à la main , avec deux écriteaux portant les mots *trahire et espion* , l'un sur la poitrine , l'autre sur le dos , devant la porte principale de l'église Saint-Louis. Il fut sursis au jugement de la femme et du fils de Jouslain jusqu'à ce que ce dernier eût subi la question que l'on comptait bien devoir procurer des charges contre ses co-accusés.

Après que les deux condamnés eurent entendu , dans la sacristie de la chapelle de Pontaniou , la lecture de leur sentence , deux des juges , assistés du greffier , procédèrent de nouveau à leur interrogatoire et exigèrent d'eux le serment de dire la vérité. L'un et l'autre déclarèrent n'avoir rien à ajouter à leurs aveux. Ils furent alors successivement déshabillés et placés par le questionnaire sur un siège auquel ils furent liés par les bras et par les jambes , puis sommés itérativement de dire la vérité. Cette sommation fut renouvelée avant chacune des six applications du feu qu'ils eurent à souffrir. La douleur leur arracha des cris , mais elle ne put amener à obtenir de nouveaux aveux de Marquis. Entre la cinquième et la sixième application , il répéta que ,

quelques tourments qu'on lui fit endurer, sa conscience ne lui permettait pas de dire autre chose que la vérité, et qu'il n'avait rien à ajouter aux réponses consignées dans ses divers interrogatoires. Après une dernière application du feu, il fut détaché et remis sur la sellette, puis après qu'on lui eut encore fait prêter le serment de dire la vérité, et qu'on lui eût relu ses réponses précédentes, on le somma de nommer ses complices. Il protesta qu'il n'en avait pas d'autres que ceux déjà désignés, et qu'à moins de substituer le mensonge à la vérité, ce dont il n'avait garde dans la situation où il était, il ne pouvait rien changer à ses réponses, toutes fidèles et exactes.

Jouslain, déjà très abattu avant la question, dit tout ce que l'on voulut. Il confessa non-seulement qu'il avait eu des intelligences avec Marquis, Chapiot et Viollier, mais encore que sa femme en avait eu connaissance. En conséquence, Perrine Blanchard fut immédiatement condamnée au bannissement et à l'amende honorable. Quant à Jouslain fils, comme aucune charge ne pesait sur lui, il fut acquitté, mais l'entrée des ports et arsenaux du Roi lui fut interdite.

On avait commencé, à onze heures du matin, le 25 mai, l'application de la question; à six heures du soir, les trois condamnés, remis entre les mains de l'exécuteur du présidial de Quimper, qu'on avait fait venir exprès, furent conduits devant la porte principale de l'église, et de là sur la place du Vieux Marché, c'est-à-dire sur le terrain occupé aujourd'hui en partie par la rue de l'Eglise et la rue Frézier. Jouslain et Marquis y furent pendus.

Comme les registres de sépultures de Brest ne font aucune mention de leur inhumation, il est naturel de penser que leurs cadavres furent traités ainsi que l'avait été, onze ans auparavant, celui d'un autre espion. Voici ce qui avait eu lieu à cette époque.

Informé par le Ministre de la Marine que des espions s'étaient introduits ou devaient s'introduire à Brest, M. l'intendant Desclouzeaux lui fit savoir le 23 avril 1696 que, grâce à la vigilance de M. de la Carrière, contrôleur de la poste aux lettres, il avait découvert un individu qui lui paraissait suspect. Cet individu, nommé Le Grand, était depuis un an à Brest, où on le voyait toujours bien vêtu et faisant de la dépense. Employé l'année précédente dans l'administration des vivres de la guerre, il se donnait pour un protégé du maréchal de Villeroy, et à la faveur de cette prétendue protection, il se faufilait parmi les officiers et les bourgeois dont il recueillait les conversations. Sa longue inaction avait déterminé M. Desclouzeaux à s'entendre avec M. de la Carrière, lequel avait retenu les lettres que Le Grand portait lui-même à la poste. Ces lettres, écrites par Le Grand, mais signées de noms différents, motivèrent son arrestation, qui eut lieu le 22 avril. L'Intendant l'ayant fait écrire devant lui, fut frappé des rapports qu'il y avait entre son écriture et celle des lettres saisies. Interrogé le 27 avril par M. Desclouzeaux, et pressé de questions sur ses rapports présumés avec un nommé Pouliou, marchand de sel, que l'Intendant avait connu à Soubise, lorsque, 20 ans auparavant, il y faisait construire des vaisseaux, Le Grand déclara que le Pouliou dont lui parlait M. Desclouzeaux était le père de celui qu'il connaissait, et que le fils prenait dans sa correspondance le nom de Latouche. L'un et l'autre étaient protestants. Le Grand, se voyant découvert, demanda grâce, et M. Desclouzeaux lui promit qu'il obtiendrait son pardon à la condition qu'il révélerait tout le complot auquel il était mêlé. Il s'y engagea et donna des détails écrits que l'Intendant transmit au Ministre avec l'offre du prisonnier d'aller dans les pays étrangers, où, par le moyen des fausses confidences qu'il ferait à Pouliou, il se procurerait des renseignements utiles au service du Roi. Aux

déclarations écrites de Le Grand fut jointe une lettre que Pouliou lui avait envoyée à destination d'une demoiselle de Kerlebeg qui semblait impliquée dans cette affaire, ainsi qu'une religieuse Cordelière de Quimper et plusieurs autres femmes dont il avait fait connaître les noms. Quant aux moyens d'existence de Le Grand, son interrogatoire les fit connaître. Il venait de recevoir tout récemment à Landerneau une somme de 600 livres, formant le premier quartier de la pension que lui faisait Pouliou.

En remettant Le Grand à M. de Campagnolles, major du Château, M. Desclouzeaux avait recommandé de le bien surveiller pour qu'il ne se procurât aucun moyen de suicide, mais de le traiter convenablement sous le rapport de la nourriture et du coucher. Le 29 avril, il interrogea de nouveau le prisonnier qui, sur son invitation, écrivit à M. Kerlabien, procureur à Quimper, pour que celui-ci lui transmitt les lettres qu'il recevrait à son adresse. Un exprès dépêché à Quimper en revint avec la promesse que les lettres attendues de Paris seraient réexpédiées à Brest dès quelles seraient arrivées.

Lorsque M. Desclouzeaux avait quitté Le Grand, ce dernier lui avait promis de bien réfléchir à tout ce qu'il devrait faire pour tromper les ennemis et ceux qui l'employaient. L'Intendant, d'après leur convention, devait le faire venir, le 30, dans son cabinet, où ils auraient concerté leurs mesures, lorsqu'à la grande surprise de M. Desclouzeaux, le Major du Château vint, à cinq heures du matin, lui annoncer que Le Grand, bien que gardé par deux sentinelles, s'était jeté par une fenêtre de la chambre qu'il occupait au premier étage dans l'une des casernes. M. Ollivier, médecin de la Marine, que l'Intendant mena avec lui au Château, fit sur-le-champ tuer et écorcher des moutons dont la peau servit à envelopper Le Grand et à ranimer ses forces épuisées. Questionné sur les motifs qui l'avaient porté à attenter à ses jours, et interpellé à plusieurs reprises de dire

ce qu'il avait à ajouter à ses précédentes déclarations, il répondit que l'appréhension de l'ignominie l'avait seule déterminé et qu'il n'avait rien à ajouter à ses aveux antérieurs. Ce ne fut qu'à grand peine qu'on put le faire consentir à prendre un peu de vin. Comme on craignait qu'il n'essayât encore de se suicider et que d'ailleurs son état, rendu compromettant par sa chute, était encore aggravé par le commencement de castration qu'il avait pratiqué sur lui-même avant de se jeter, un chirurgien fut laissé près de lui tant pour le surveiller que pour le soigner. Le 2 mai, ce malheureux dont l'état semblait alors annoncer qu'il n'aurait pas succombé, pria M. Desclouzeaux de venir le voir. Il demanda pardon de ce qu'il avait fait, et sur l'assurance qui lui fut donnée qu'il serait écrit en sa faveur, il parut disposé à se rendre auprès du Ministre pour lui renouveler ses révélations et se mettre à sa disposition. Néanmoins, le lendemain, sa situation empira, et le 7 mai, à trois heures du matin, il expira. En rendant compte de cet événement au Ministre, l'Intendant lui dit qu'en attendant ses ordres, il avait ordonné *qu'on salât le corps du prisonnier, et qu'on le mit dans un coffre.*

Plus de cent trente ans devaient s'écouler avant que le procédé Gannal fût appliqué. Mais quand même il l'eût été en 1696, on lui eût probablement préféré le mode de conservation qui fut employé à l'égard du cadavre de Le Grand, mode un peu primitif peut-être, mais qu'on eût trouvé suffisant pour un espion considéré comme s'étant mis en dehors de toutes les lois civiles et humaines. En agissant ainsi qu'il l'avait fait, M. Desclouzeaux avait été déterminé par cette considération que si Le Grand n'existait plus, l'action de la justice pouvait bien n'être pas éteinte à son égard, puisque suivant les usages du temps, on instrumentait parfois contre les cadavres des accusés, ce qui semblait d'autant plus naturel en cette circonstance que Pouliou venait d'être arrêté et avait avoué ses intelligences avec Le Grand. M. Desclouzeaux ne s'était

pas trompé dans ses conjectures. Le Ministre qui, dès le 9 mai, avait adressé un mémoire dont se serait servi le Sénéchal de Brest pour interroger Le Grand, prescrivit, quand il connut sa mort, de faire le procès à son cadavre, et expédia un arrêt du conseil commettant les Juges de Brest pour prononcer en dernier ressort. Le Sénéchal étant absent, son Lieutenant le suppléa, et le mardi, 2 juin 1696, jour de marché, le cadavre de Le Grand fut traîné sur la claie, après quoi il fut pendu par les pieds, puis jeté à la voirie.

Sur l'argent qui avait été trouvé chez le supplicié, il restait, après le prélèvement des frais de la procédure une somme de 440 livres 15 sols, que M. Desclouzeaux voulait faire partager entre M. de la Carrière, le prévôt et les archers de la Marine; mais le Ministre fit la sourde oreille aux demandes réitérées de l'Intendant, et force fut à ce dernier de verser cette somme à la caisse du domaine.

Quoi qu'il en soit, M. de la Carrière revint à la charge, et se prévalant en 1704 de ses services de 1696 et de ses efforts subséquents pour découvrir de nouveaux espions, il obtint, au mois de juin 1704, une gratification de 4,500 livres.

Neuf mois s'étaient passés depuis l'exécution de la sentence prononcée contre le cadavre de Le Grand, lorsqu'une lettre anonyme adressée à un religieux de Brest qui la transmit à M. de Pontchartrain prétendit que cette exécution n'était qu'imaginaire, et qu'un autre individu avait été substitué à Le Grand. Cette lettre, dont l'original conservé aux archives du port de Brest, ne porte ni date ni suscription, est ainsi conçue :

« Mon Révérend père,

Un espion pris à Brest a passé pour s'estre jetté par les fenestres et avoir esté traîné sur la claye. Cela est faux. Il est vivant. Je le scay surement. On a jetté à la place un malade

moribond ou on s'en est servy après qu'il se fut jetté. Je ne signe point , parce que je ne puis prouver ce que je scay, et je crois faire assés d'advertir. C'est l'advis que donne un zélé serviteur du Roy, et le vostre ,

Mon Révérend père. »

Communiquée par le Ministre à M. Desclouzeaux , cette lettre donna lieu , le 11 mars 1697, à la réponse suivante de cet Intendant :

« Sy l'on pouvoit scavoir qui a donné l'advis au Roy que le nommé Le Grand n'est point mort, l'on pourroit juger pourquoi il avoit donné un advis sy contraire à la vérité. L'on juge que l'escriture du billet que Monseigneur m'a fait l'honneur de m'envoyer est escrite de la main gauche. Je le supplie très humblement d'assurer Sa Majesté que ce Le Grand est bien mort ; qu'il s'est jetté par la fenestre d'une des chambres du Chasteau , du premier estage ; que je l'ay fait mettre dans des peaux de moutons que j'avois fait escorcher tous en vie , croyant que cela le pourroit sauver, estant tout meurtry et fracassé. Le lendemain, je fus l'interroger de nouveau dans le Chasteau , et lui ayant représenté qu'il estoit un malheureux de s'estre voulu deffaire et de s'estre précipité , il ne me répondit autre chose sinon que c'estoit l'ignominie qui l'y avoit obligé. S'il y avoit la moindre apparence de vérité au contenu du petit billet, il faudroit nous faire faire à tous nostre procès, à moy premièrement, au Commandant du Chasteau , au Major , au médecin , au chirurgien , à un confesseur et au prévost. Tous les gens de la ville sont témoins qu'il a esté traîné sur la claye , ensuite pendu. M. de Châteaurenault , auquel j'en viens de parler, a vu faire cette exécution. Il le connaissait pour l'avoir vu servir M. le marquis de la Porte. *Il fut ensuite jetté à la voyrie , où les chiens le mangèrent.* »

Ces faits se passaient et se racontaient ainsi, comme choses des plus naturelles, à la veille du dix-huitième siècle, et dans un pays chrétien qui se disait civilisé !

Terminons par quelques détails sommaires sur les suites de la sentence prononcée contre Marquis, Jouslain et sa femme.

Cinq jours après, il fut procédé à la vente des meubles et des marchandises de Jouslain contre qui la confiscation avait été prononcée. Elle produisit une somme totale de 649 livres 9 sols 9 deniers, dans laquelle entrait celle de 300 livres pour trois mille peaux tant de mouton que de chèvre, apprêtées ou non, qui furent adjugées avec quelques outils servant à les mettre en état, au sieur Camarec, libraire.

Il s'écoula plus de treize ans avant que la sentence de bannissement de Perrine Blanchard reçut son exécution. Enfermée dans la maison des filles repenties ou Refuge royal, à Pontaniou, elle y resta jusqu'au 11 septembre 1720, époque où, d'après un ordre du Régent du 25 mars 1718, et les prescriptions de M. l'intendant Robert du 10 septembre 1720, elle fut embarquée sur le vaisseau le *Triomphant*, commandé par M. Carrion, qui dut la déposer à Cadix.

P. LEVOT.



Matulin ar barz dall.

Paotred , plac'hed iaouank , c'houi lamme o tridall ,
Pa glevac'h , dre Gerne , Matulin , ar barz dall ,
O trei , gant he vombard , toniou wie atao
Lakat finv er wazied , digeri jabadao ,
Ouelit , n'her c'hlevot mui ! Enn he vez ien eo mik ;
Maro eo Matulin , dialan hoc'h eostik .

He ene zo nijet da vro ann telennou ,
Bro ar barzed zo bet skiltruz ho c'halounou ;
E kaloun ar barz koz 'vel eunn ograou gane ,
Hag hen oc'h ehana , evned a ziskane .
Evid-omp-ni , Breiziz , hon diskan , zo daelou :
Koueza ra ar gwez braz , seac'h out-ho ann deliou .

E kornik ar vered , kousket enn da c'hourvez ,
Selaou e-kreiz ann noz , a-zindan da vean-bez ,
Selaou hag e kleui avel Breiz o voudal ,
O kana hirvouduz toniou ar paour keaz dall .
Mar tihunez neuze , barz , n'as pe ket anken ,
Rak ma klemm ann avel , ouela a ra ann den .

Hano vo ac'hanoud gand da vroiz kalounek ,
Endra vezo e Breiz ebad ha Brezounnek ;
Kana rai da doniou kerdign meur a delen ,
Evel ec'h euz klevet Brizeuk , barz bleo melen ,
Brizeuk , ar gwir Breizad , zo e penn he ero
O c'hortoz , eur bloaz zo , skeud eur wezen zero.

Matulin ! da vombard ne vezo hep perc'hen :
Da derri nerz ar boan a zo enn ho c'herc'hen ,
E Breiz , ar re zalc'h mad baniel ar c'hisiou koz ,
Azalek goulou-deiz betek ar pardaez-noz ,
A gano gwersiou kaer savet war da doniou ,
Da zeisiou ho eured , e-kreiz ho fardoniou.

Ar re-ze , pa vint koz , a-benn hanter-kant vloaz ,
Epad ann nosvesiou , goumzo ac'hanoud c'hoaz :
Azezet'tal ann tan , tro-war-dro d'ann oaled ,
Lirint d'ho bugale : « Ni hon euz her gwelet ,
» Klevet hon euz ann dall a ie enn eur gana ,
» Da c'hounid he damm boed , dre a-hont , dre ama. »

Mar teufez neuze c'hoaz e-kreiz ann abaden ,
'Vel n'euz pell , Matulin , Kerneviz a vanden
A vodfe enn dro d'id , evel eunn hed-gwenan
En dro d'eur bodik glaz , pa zoner d'ezho splann.
Ne dal her lavaret : maro oud da viken ,
Ila da vombard a dav , mantret enn da gichen.

G. MILIN.

Mathurin le barde aveugle.

(Traduction littérale de la pièce précédente.)

Jeunes filles et garçons, vous qui vous épanouissiez à la danse, quand vous entendiez, en Cornouaille, Mathurin, le barde aveugle, tirer de son hautbois des chants qui faisaient toujours tressaillir d'aise, des sons qui donnaient le branle, pleurez, vous ne l'entendrez plus ! Il gît là sans mouvement, dans sa tombe froide ; Mathurin est mort, votre rossignol est sans voix.

Son âme s'est envolée au séjour de l'harmonie, séjour des bardes aux cœurs vibrants. Du cœur de Mathurin aussi sortaient comme des sons d'orgue, et sitôt qu'il cessait, les oiseaux reprenaient son chant. Pour nous aujourd'hui, nos refrains sont des larmes. Les grands arbres tombent dépouillés de leur feuillage.

Au coin du cimetière, étendu, endormi dans ton linceul, écoute parfois au milieu de la nuit, écoute et tu entendras le vent de Bretagne mugir et chanter en gémissant les airs du pauvre aveugle. Barde, si tu te réveilles alors, sois sans chagrin, car si le vent se plaint, l'homme pleure, hélas !

Tes compatriotes, hommes de cœur, garderont le souvenir de ton nom. Tant qu'il y aura des Bretons et des danses en Bretagne, les airs résonneront sur plus d'une harpe. Ainsi, tu as entendu celle de Brizeux, le barde aux cheveux blonds; Brizeux, ce vrai Breton, couché au bout de son sillon, attendant, depuis un an, l'ombre du chêne aimé.

Ton hautbois, Mathurin, ne restera pas sans maître. Pour calmer les maux qui les assègent, les Bretons qui tiennent ferme la bannière antique, au milieu de leurs fêtes et aux beaux jours de leur mariage, entonneront sur tes airs des chants harmonieux, depuis l'aurore jusque bien avant dans la nuit.

Dans cinquante ans, ces Bretons, vieux à leur tour, parleront encore de toi dans leurs veillées. Assis en cercle autour du foyer, ils diront à leurs enfants : « Nous avons vu, nous avons entendu l'aveugle qui allait gagner sa vie, en sonnant ses chants ça et là. »

Si alors, comme naguères, tu paraissais au milieu d'une danse, les *Kernevod's* viendraient l'environner en foule, semblables à un essaim qu'un son clair fait grouper autour d'une branche verte. Il ne sert pas de le dire : Tu es mort pour toujours, et, à tes côtés, ton hautbois repose silencieux et stupéfait.

G. MILIN.



NOTE SUR L'ÉCLIPSE DE SOLEIL

DU

18 JUILLET 1860

Le 18 juillet 1860, la Lune, dans son mouvement de translation autour de nous, passera entre la Terre et le Soleil, et, pendant quelques instants cachera, en totalité ou en partie, l'astre radieux à plusieurs portions de notre globe; il y aura ce que l'on appelle Eclipse de Soleil.

D'après le *Saros* ou période *Chaldéenne* indiquant que tous les 18 ans et 11 jours environ, les éclipses de même genre doivent se reproduire, l'éclipse prochaine est celle qui correspond à l'éclipse du 8 juillet 1842. Cette dernière n'a pu être observée en Europe qu'entre 5 et 7 heures du matin; celle de juillet prochain a l'avantage de pouvoir être observée entre 4 heure et 4 heures de l'après-midi dans les lieux où elle a le plus d'import-

tance. De plus, l'éclipse du 18 juillet offrira un spectacle qui ne se reproduira que dans bien des siècles, comme le dit M. Faye, puisqu'au moment de l'obscurité totale on apercevra non loin du Soleil éclipsé, *Vénus, Mercure, Jupiter et Saturne*, Vénus se trouvant en dessous du Soleil, à une petite distance, Jupiter, Mercure et Saturne étant à l'Est, ces deux dernières assez voisines l'une de l'autre et éloignées du Soleil d'une distance d'environ 30°.

Parmi les lieux privilégiés qui verront le phénomène dans toute sa splendeur, c'est-à-dire ceux pour lesquels l'astre éclatant sera éclipsé totalement pendant plus de trois minutes, l'Espagne et l'Algérie offrent, sous le rapport du climat et de la pureté du ciel, toutes les circonstances favorables pour que l'observation sérieuse du phénomène permette d'éclaircir certaines parties obscures de la science sur la constitution physique du Soleil. Nous pouvons donc espérer qu'à la suite de ces observations, on trouvera une explication plausible de l'*auréole* et des *aigrettes lumineuses* qui entourent la Lune pendant l'éclipse totale, ainsi que des *protubérances rosacées*, si tant est qu'elles doivent encore, cette fois, se faire voir.

Nous ne doutons pas que d'habiles photographes se transportant à *Saint-Vincent, Vittoria ou Valence*, en Espagne, ou même à Alger, ne parviennent, au moyen de lunettes à grands objectifs et à longs foyers, à saisir dans de grandes dimensions l'image photographique de la couronne lumineuse, car bien que l'obscurité qui succèdera à un jour éclatant soit relativement assez forte, l'auréole brillante aura certainement assez d'intensité pour impressionner la plaque. En faisant donc une série d'épreuves prises à un petit intervalle, on pourra étudier, sur les images obtenues, tous les phénomènes relatifs à la *forme* des aigrettes, de la couronne et des protubérances. Ces images, en complétant les observations directes faites par les astronomes,

permettront d'obtenir des données exactes sur les dimensions de cette fameuse auréole lumineuse , et de savoir enfin si elle est concentrique à la Lune ou concentrique au Soleil. Les progrès accomplis depuis quelques années dans la photographie , vont , nous n'en doutons pas , être dans cette occasion d'un secours immense à la science. Nous savions que d'après les plans de M. Faye, et sous la direction de ce savant astronome , toutes les dispositions devaient être prises pour assurer aux observations de bons résultats. La revue scientifique le *Cosmos* nous a appris hier, que M. Faye, qui était chargé de diriger la commission scientifique envoyée par la France en Espagne, pour observer l'éclipse totale, venait de donner sa démission, par suite du concours indispensable que lui refusait, en cette occasion, l'observatoire impérial de Paris. La direction de la commission a été confiée à M. Leverrier. Que ce soit l'un ou l'autre de ces deux savants , on a raison de ne rien négliger pour assurer l'observation complète du phénomène astronomique dont nous nous occupons ; car, dans le dix-neuvième siècle , il n'y aura plus que cinq éclipses de Soleil *totales*, dont trois seulement, celle de 1861, celle de 1870 et celle de 1900, pourront s'observer dans des circonstances et dans des lieux favorables.

Disons, en passant, que la France, l'Algérie exceptée, ne verra pas d'éclipse totale de Soleil dans la fin de ce siècle.

En dehors de l'étude de la constitution physique du Soleil et de la magnificence du phénomène en lui-même, l'éclipse prochaine offre aux astronomes un intérêt plus spécial , en ce qu'elle va peut-être résoudre un problème qui intéresse tous ceux qui s'occupent d'astronomie. Nous voulons parler de cette planète observée l'année dernière comme un point noir sur le disque solaire, par M. Lescarbault , médecin d'Orgères. Cette planète , désignée déjà sous le nom de Vulcain , et dont l'existence est contestée par M. Liais, astronome français résidant actuellement

au Brésil, n'a pu encore être retrouvée malgré les recherches de plusieurs astronomes placés dans les conditions les plus favorables.

Espérons que sur une épreuve photographique prise à l'instant de l'éclipse totale, on apercevra auprès de Vénus ou Jupiter, ou à droite du Soleil, un cinquième petit point brillant qui, si ce n'est pas une des étoiles de la belle constellation des Gémeaux, devra certainement être considéré comme étant Vulcain.

Peut-être même apercevra-t-on plusieurs points brillants de ce genre qui, en indiquant une zone de petites planètes intra-Mercurielles ; viendront confirmer la théorie de M. Leverrier, théorie insérée dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences* du 12 septembre 1859, et qui a été dévoilée au savant Directeur de l'Observatoire impérial par le mouvement du Périhélie de Mercure, dont ses calculs lui ont révélé l'existence.

Ainsi, à moins que la nouvelle planète ne soit juste en conjonction supérieure au moment de l'éclipse, tout porte à croire que prochainement nous serons fixés sur son compte.

Brest, hélas, qui en raison de sa magnifique position maritime, est si mal situé relativement aux observations astronomiques ; Brest qui, sauf quelques rares beaux jours, n'aperçoit le bleu du ciel et le Soleil qu'au travers de lourds nuages gris, que chasse un vent humide et persistant, ne se trouve pas dans la zone de l'éclipse totale. La bonne ville s'en console, probablement, car pour ses habitants, les éclipses de Soleil (non par la Lune, il est vrai), ne sont pas choses rares.

Toutefois, si la Saint-Médard ne nous est pas funeste jusqu'au quarantième jour, et si le 18 juillet prochain le Soleil veut bien se montrer à nous pendant quelques heures de l'après-midi, nous pourrons avoir notre petite part du phénomène astronomique. D'après mes calculs, on verra à Brest, vers 4^h 18^m,

le Soleil s'échancrer vers l'Ouest en un point situé vers 400° de l'extrémité supérieure de son diamètre vertical ; l'échancrure augmentera progressivement, et vers $2^{\text{h}} 32^{\text{m}}$, il ne restera plus du Soleil qu'un croissant délié, indiqué sur le dessin que je joins à cette note. Le croissant solaire augmentera ensuite, l'échancrure diminuant du côté de l'Est, et enfin, vers $3^{\text{h}} 39^{\text{m}}$, le Soleil reparattra radieux et sous la forme d'un disque circulaire, à moins que quelque nuage importun ne vienne encore nous le cacher.

Au moment de la plus grande phase, la lumière solaire ne sera que la 22^e partie de ce qu'elle était au commencement de l'éclipse, et même un peu moins, s'il est vrai, comme le pensaient Bouguer et Laplace, et comme les expériences photographiques de MM. Fizeau et Foucault pourraient le faire croire, que le Soleil est moins lumineux dans les endroits de son disque éloignés du centre. Toutefois, l'affaiblissement de la lumière ne sera pas très sensible pour nous, et nous n'avons aucun espoir d'apercevoir *Vénus* ou *Jupiter*, et encore moins *Vulcain*.

Brest, 28 Avril 1860.

ED. DUBOIS.



Calculs des phases de l'éclipse partielle de Soleil, visible à Brest le 18 Juillet 1860,

Nemis à la Société Académique de Brest.

TABEAU N° 1.

ÉPOQUES T. M. de PARIS.	Longitude vraie du SOLEIL. ζ	Longitude vraie de la LUNE. ζ'	Latitude vraie du SOLEIL. L	Latitude vraie de la LUNE. L'	Parallaxe horizontale de la LUNE. P	Demi-diamètre horizontal de la LUNE.
1h 00m	116° 1' 46", 64	115° 11' 49", 6	0", 39 B	Boréale 0° 37' 52", 3	59' 46", 9	16' 17", 5
1 30	116 2 58, 26	115 29 53, 12	0, 39	0 36 42, 7	59 47, 6	16 17, 7
2 00	116 4 9, 88	115 47 57, 03	0, 39	0 34 33, 1	59 48, 2	16 17, 9
2 30	116 5 21, 5	116 6 1, 25	0, 39	0 32 53, 3	59 48, 9	16 18, 1
3 00	116 6 33, 12	116 24 5, 83	0, 38	0 31 13, 6	59 49, 5	16 18, 2
3 30	116 7 44, 74	116 42 10, 79	0, 38	0 29 33, 7	59 50, 2	16 18, 4
4 00	116 8 56, 36	117 00 16, 11	0, 38	0 27 53, 8	59 50, 8	16 18, 6
4 30	116 9 7, 98	117 18 21, 78	0, 38	0 27 13, 8	59 51, 4	16 18, 7

Pour avoir la parallaxe de la Lune relative à la latitude de Brest, il faut retrancher 6", 7, aux parallaxes horizontales données dans le tableau 1.

TABEAU N° 2.

HEURES T. M. de BREST.	HEURES SIDÉRALES de BREST. correspondantes Hs	DISTANCES ZÉNITHALES du NONAGÉSIME.	LONGITUDES du NONAGÉSIME.
0h 32m 41s	8h 18m 52s,84	27° 48' 52"	7h 41m 37s,15
1 2 41	8 48 57,76	29 10 33",8	8 3 29,4
1 32 41	9 19 2,69	30 49 56,5	8 25 20,6
2 02 41	9 49 7,62	32 43 7	8 47 11,2
2 32 41	10 19 12,55	34 49 1	9 9 4,5
3 02 41	10 49 17,48	37 6 37	9 31 5,8
3 32 41	11 19 22,40	39 34 41	9 53 19,5
4 2 41	11 49 27,33	42 12 1,8	10 15 54,5

TABLEAU N° 3.

ÉPOQUES T. M. de PARIS.	SOLEIL				LUNE			
	Parallaxe de longitude P'_s	Longitude apparente. $\mathcal{L}_1$	parallaxe de latitude. p'_s	Latitude apparente L_1	Parallaxe de longitude. P'_l	Longitude apparente. $\mathcal{L}_1$	Parallaxe de latitude. p'_l	Latitude apparente. L_1
0h 32m 43s	+ 0",08	116° 1' 46",7	— 3",9	3",5 Sud	— 11",67	113° 11' 38"	— 26' 36",7	0° 11' 15",63B
1 2 41	— 0",62	116 2 57,64	— 4,1	3,71 id.	— 5' 3",2	115 24 50	— 28 1,4	8 11,3 B
1 32 41	— 1,29	116 4 8,59	— 4,3	3,91 id.	— 9 30,6	115 38 26",4	— 29 36,6	4 56,5 B
2 2 41	— 1,92	116 5 10,58	— 4,5	4,11 id.	— 13 46,7	115 52 14,55	— 31 25,3	1 28,05B
2 32 41	— 2,5	116 6 30,62	— 4,8	4,42 id.	— 17 41,7	116 6 24,13	— 33 21,55	2 10,98A
3 2 41	— 3,01	116 7 41,73	— 5,2	4,82 id.	— 21 11,53	116 20 39,96	— 35 29,83	5 56,12A
3 32 41	— 3,46	116 8 53,1	— 5,4	5,02 id.	— 24 12,03	116 36 4,08	— 37 41,86	9 48,07A
4 02 41	— 3,83	116 9 4,15	— 5,6	5,92 id.	— 26 42,3	116 51 39,48	— 39 56,74	13 42,96A

TABLEAU N° 4.

EPOQUES T. M. de BREST.	1/2 diamètre en hauteur de la LUNE. D	1/2 diamètre du SOLEIL. d	D + d	D - d	$\mathcal{L}_1 - \mathcal{L}'_1$ Différence en longitude.	l' Différence en latitude.	Δ' Distance apparente des deux astres.
0h 32m 41s	16' 32", 3	15' 46", 1	32' 18", 4	46", 2	+ 50' 8", 7	+ 11' 19", 44	51' 24", 00
1 2 41	16 32, 3	15 46, 1	32 18, 4	46, 2	+ 38 7, 64	+ 8 15 01	39 0, 6
1 32 41	16 32, 4	15 46, 1	32 18, 2	46, 0	+ 25 42, 19	+ 5 00 41	26 11, 17
2 2 41	16 31, 7	15 46, 1	32 17, 8	45, 6	+ 13 5, 03	+ 1 32, 16	13 10, 6
2 32 41	16 31, 24	15 46, 1	32 17, 3	45, 1	+ 0 6, 49	- 2 6, 36	2 6, 6
3 2 41	16 30, 6	15 46, 1	32 16, 7	44, 5	- 13 17, 53	- 5 51, 3	14 31, 46
3 32 41	16 29, 8	15 46, 1	32 15, 9	43, 7	- 27 10, 98	- 9 43, 05	28 52, 00
4 2 41	16 29, 0	15 46, 1	32 15, 1	42, 9	- 42 35, 33	- 13 37, 74	44 43

NOTA.— Ces calculs sont faits à l'aide des formules que j'ai données dans mon *Cours d'Astronomie*, page 301 et suivantes.

En interpolant dans le tableau n° 4, Δ' , on trouve que distance apparente des centres des deux astres sera égale à somme des deux demi-diamètres à $4^h 48^m 27^s$, la lune étant dans l'Ouest du soleil, et à $3^h 39^m 19^s$, la Lune étant dans l'Est.

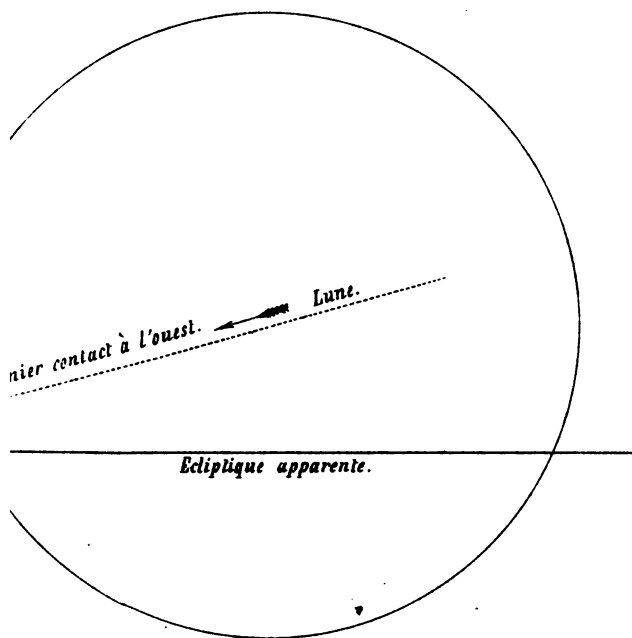
En cherchant à quel moment la distance Δ' sera minimum on trouve que la plus grande phase aura lieu à $2^h 34^m 56^s$. Au moment de cette plus grande phase, la distance Δ' sera de $2' 9''$; les 0,95 du diamètre du Soleil seront éclipsés; il restera donc de visible que la $1/22^e$ partie environ du disque solaire.

Au moyen des formules données dans l'astronomie pratique de Francœur, on trouve que la première impression du disque lunaire aura lieu à l'Occident à environ 100° de l'extrémité supérieure du diamètre vertical du Soleil.

Brest, 28 Avril 1860.

Ed. DUBOIS.

er cle de
nier con
celui de
blanc in
à l'ins
de la L

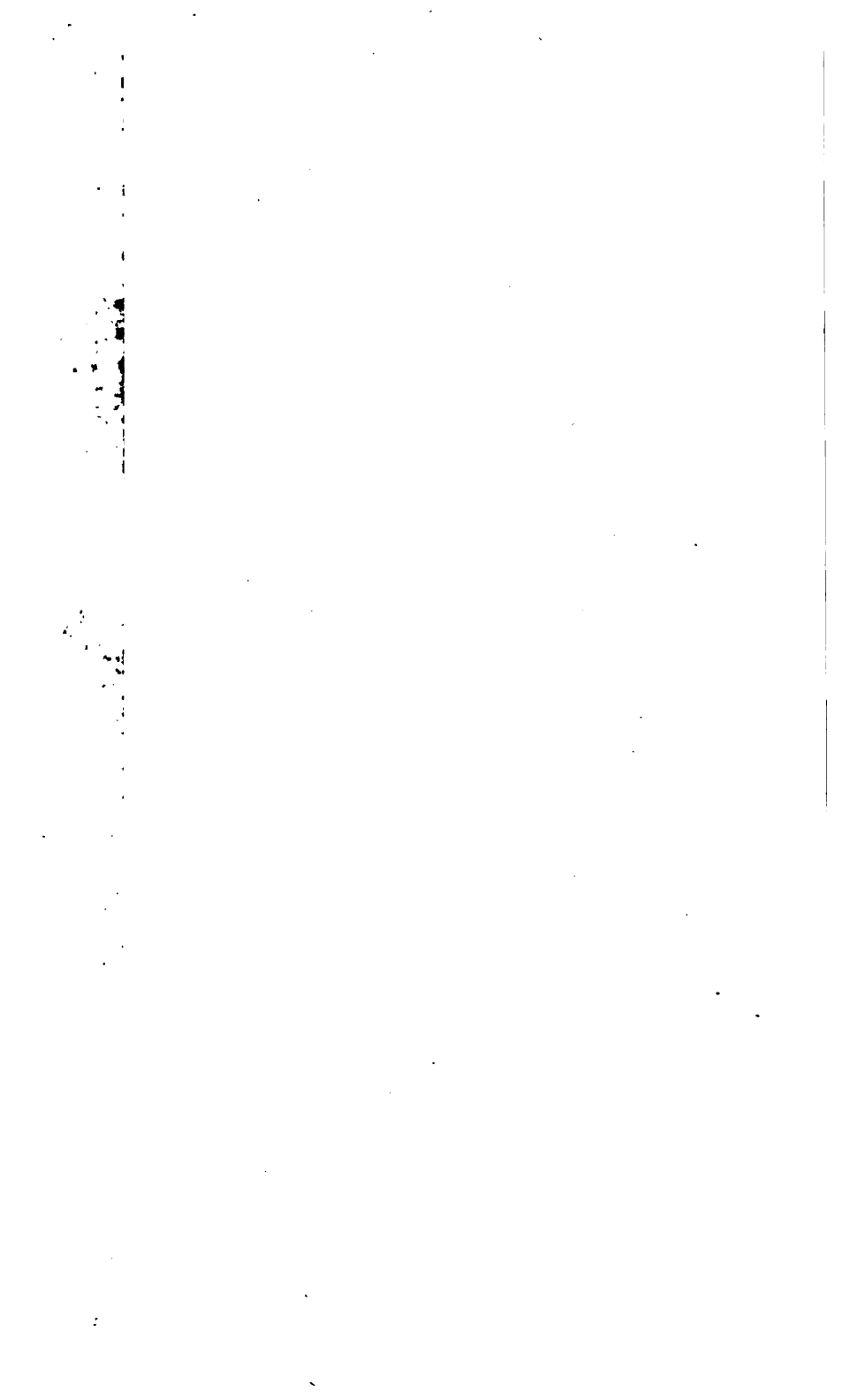


LÉGENDE.

Le cercle de droite représente la position de la Lune à l'instant du dernier contact *c*.

Le cercle de gauche, dont le centre est *S*, l'autre la position de la Lune au moment du premier contact *c'*. Le blanc indique ce qui restera de visible du Soleil.

Les flèches marquent le sens du mouvement de la Lune ; les flèches marquent le sens du mouvement.



Le Fou et ses Médecins

ANECDOTE DE 1851

Deux médecins dont je cache les noms ,
Dans une ville , aux environs de Mons ,
Dernièrement conduisaient un malade ,
Dont la raison faisait mainte incartade.
Tous trois ensemble à l'hôpital des fous
Vinrent frapper. — Ah ! Messieurs , c'est donc vous ,
Leur dit de suite , avec un doux sourire ,
Le directeur des hommes en délire !
Je vous salue , entrez dans ce parloir ,
Où nous allons un moment nous asseoir. —
Lors à chacun il présente une chaise ,
Et l'on se met à converser à l'aise
Sur le beau temps , sur les actes nouveaux
Du ministère , ou sur les grands travaux

Du Président de notre République ;
Littérature , histoire , politique ,
Tout se traita dans l'aimable entretien ,
Mais prudemment chacun se garda bien
De dire un mot de l'objet du voyage ,
Devant celui qu'on venait mettre en cage.
L'un deux surtout parlait avec chaleur,
Il était vif , tranchant , même railleur ,
Et par le geste animant son langage ,
Il déclamait , criait , faisait tapage.
Le directeur , l'observant , l'écoutant ,
Croit voir en lui l'insensé qu'il attend ,
Le prend à part , dans son bureau l'entraîne ,
Et l'apostrophe ainsi sans plus de gêne :
Mon cher ami , vous souffrez du cerveau ,
Consolez-vous , un régime nouveau ,
Grâce à nos soins , aidés par la nature ,
Vous guérira bientôt , je vous l'assure. —
Comment , dit l'autre , en poussant des éclats ,
Vous plaisantez , Monsieur , je ne suis pas
Un insensé , votre erreur est profonde ;
Sachez donc mieux connaître votre monde. —
— Ah ! voilà bien les fous , dit le docteur ,
L'accès commence , et gare à la fureur. —
— En vérité la méprise est trop forte ,
Fit l'étranger , en saisissant la porte ,
Puis il ajoute , en élevant le ton :
Monsieur , c'est vous qui perdez la raison.
Mais le docteur a fermé la serrure ;
L'autre aussitôt s'emporte , écume , jure ,
Frappe du pied , et démolit soudain
Tous les objets qui tombent sous sa main.
A ce fracas , les garçons qu'on appelle
Accourent tous , garrottent le rebelle ,

Et ce pauvre homme est, sans plus de façon ,
Jeté de force au fond d'un cabanon.
Le directeur rejoint sa compagnie :
Le fou, dit-il, est en pleine furie ,
Je viens là haut de le mettre en lieu sûr ;
Il était temps , son bras était si dur
Qu'il a brisé , dans sa rage inhumaine ,
Chaises , flambeaux , pendule , porcelaine.....
— Qu'ai-je entendu ? s'écrie avec stupeur,
A ce récit , le second visiteur,
Ah ! vous avez fait une belle affaire !
Mais ce fou-là , monsieur , c'est mon confrère ,
Homme de sens , d'esprit et de raison ;
Hâtez-vous donc de rouvrir sa prison !...
Muet , confus , le directeur s'élance
Vers la cabane où sa lourde imprudence
A renfermé le pauvre médecin....
Il est trop tard.... hélas ! et c'est en vain
Qu'on a coupé la corde qui le lie ,
Du malheureux intense est la folie ;
Il déraisonne , il déraisonnera ,
Et l'insensé jamais ne guérira.
Par contre-coup , frappé de l'aventure ,
Le vrai malade a changé de nature ,
Il a repris son calme , son bon sens ,
Il est guéri !.... .. Bizarre contre-sens
Qui vient d'un fou rétablir la cervelle ,
L'illuminer , alors qu'il détruit celle
Du médecin dont l'esprit et le cœur
N'ont pu survivre à cet affreux malheur !

CLÉREC , Aîné.

ÉTUDE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

sur

LA LIGUE EN BRETAGNE

Plus on étudie les documents relatifs à l'histoire de la Ligue en Bretagne, plus on s'aperçoit que les écrivains français et bretons, en général, n'ont pas apprécié à leur juste valeur le caractère, les qualités et les actes du Duc de Mercœur. Les uns ont prétendu qu'il était un homme faible et sans génie, se laissant mener par l'orgueil de sa femme. M. Jules Janin dit que « s'il n'avait pas le courage et le droit de Charles de Blois, il en avait l'obstination (1), et que c'est l'ambition de cet homme médiocre

(1) *La Bretagne*, par Jules Janin, page 462.

et frivole qu'il faut accuser de ces luttes cruelles autant qu'inutiles qui ensanglantèrent la Bretagne pendant le 16^e siècle ; » M. Emile Souvestre, (1) « qu'il fut un ambitieux secondaire et sans portée, une espèce de doublure des Guise ; » M. Pitre Chevalier, « qu'on faisait peu de cas de son caractère, parce que Henri III lui envoya, pour le gagner, jusqu'aux pierreries de sa royale sœur ; » et il ajoute « qu'il eût peut-être brillé comme savant plus que comme politique et comme guerrier. » (2) M. L. Grégoire, professeur d'histoire au Lycée de Nantes, et auteur d'une récente *Histoire de la Ligue en Bretagne*, soutient « qu'il fut avant tout un ambitieux opiniâtre et faible, catholique sans noblesse, subordonnant la défense de la religion à l'intérêt de sa grandeur personnelle ; patriote breton sans conviction, qui ne fit que du mal et qui tomba sans gloire. » (3) Mercœur, dit ailleurs M. L. Grégoire ne fut jamais un héros ; jamais il ne s'éleva à la hauteur des circonstances : il lui manquait la force de caractère et l'énergie des convictions. Ce fut un politique ambitieux, d'un esprit indécis et circonspect, craignant toujours de se hasarder, débutant par l'ingratitude et terminant sa carrière par le mensonge et la faiblesse (4). Enfin, M. Lejean, membre correspondant de cette Académie (5), qui est presque constamment (et le plus souvent avec raison) d'une opinion contraire à celle de la plupart des historiens de notre province, fait chorus avec eux, dans cette circonstance, en qualifiant Mercœur de pâle et de froid prétendant, qui joue au Jean de Montfort (6).

(1) *Les derniers Bretons*, t. III, page 380.

(2) *La Bretagne moderne*, page 596.

(3) Préface.

(4) *Histoire de la Ligue en Bretagne*, chap. I^{er}, page 11.

(5) Auteur d'un excellent ouvrage intitulé *la Bretagne, son Histoire et ses Historiens*.

(6) Jean de Montfort n'était, selon moi, que l'instrument de l'Angleterre dans la grande guerre civile de la succession.

Le chef de la Ligue en Bretagne n'était sans doute pas, comme l'appelle emphatiquement son plus fervent panégyriste, *un César à cheval et un Alexandre à pied*, et s'il eut quelque ressemblance avec ces deux grands hommes, ce fut principalement sous le rapport de l'ambition. Il était ambitieux, d'accord ; mais l'ambition n'est-elle pas ordinairement la passion des grandes intelligences et des esprits supérieurs, plutôt que celle des âmes faibles, secondaires, médiocres et sans portée ? Cette ambition causa bien des maux à la Bretagne, j'en conviens ; mais peut-on admettre que cette province, si profondément catholique, aurait pu échapper à l'incendie allumé sur toute la surface du royaume par les dissidences religieuses, et peut-on supposer qu'elle n'aurait pas trouvé un autre chef que le Duc de Mercœur, qui se serait mis à la tête du mouvement ? Je ne le crois pas, et cette hypothèse me semble tout-à-fait inadmissible.

Il y a donc lieu de s'étonner que des écrivains sérieux aient pu parler si légèrement de cet illustre capitaine, et dénaturer si inconsidérément la vérité historique. S'ils s'étaient donné la peine de lire attentivement les lettres que le Duc écrivait au cardinal Albert et à Carpentier, l'agent du roi d'Espagne, je crois qu'ils auraient été plus justes et plus respectueux envers sa mémoire. L'une de ces lettres, interceptées par Duplessis-Mornay, gouverneur de Saumur, contient ce remarquable passage : « Les » députés du Roi me sollicitent vivement de faire une longue » trêve ; mais je ne l'accorderai que jusqu'à la fin de juillet, » parce que, suivant les nouvelles que j'ai reçues d'Espagne, » on doit m'envoyer, vers ce temps-là, une armée en Bretagne, » tandis que le cardinal d'Autriche entrera en France de son » côté ; j'espère alors faire quelque chose digne de moi. Si » depuis la prise d'Amiens j'avais eu des troupes et de l'argent, » je me serais facilement emparé de plusieurs places, non-seulement en Bretagne, mais encore en France. Si l'on veut me

» croire et profiter de l'occasion, le Roi aura bientôt des affaires
» dont il ne pourra se démêler ; il ne mérite d'ailleurs que trop
» bien d'être réduit à cette extrémité , puisqu'il est l'ennemi de
» tous les catholiques. Je viens d'informer le roi d'Espagne de
» la situation présente des affaires, et lui dire que pourvu qu'on
» n'exige rien de moi qui soit contre mon honneur, je ferai des
» choses étonnantes. Mais il faut pour cela qu'on me fournisse
» des troupes et de l'argent, et qu'on m'envoie de Flandres des
» poudres et quelques canons. J'aurais souhaité pouvoir aller
» passer quelques mois auprès du cardinal Albert pour le per-
» suader de mon attachement , et concerter avec lui les
» moyens de faire à la France tout le mal possible ; mais ce
» voyage étant impossible , il faut qu'à l'expiration de la trêve ,
» chacun de nous entre de son côté dans le royaume. Nous
» pourrons faire notre jonction auprès de Paris ou de Rouen ,
» où nous sommes attendus avec impatience , etc. »

Une lettre du prieur de la Trinité , adressée à Carpentier, développait plus clairement encore les projets du Duc de Mercœur. Le prieur disait que le Duc était vivement sollicité de prolonger la trêve , et qu'il craignait qu'il ne fût contraint de l'accepter, n'ayant reçu ni argent d'Espagne , ni munitions de Flandre , sans lesquels cependant , à son grand regret , il ne pouvait continuer la guerre. Il était également fait mention , dans cette lettre , d'un projet pour s'emparer du château de Saint-Germain-en-Laye , où le Roi se rendait souvent , et pour se rendre maître de la personne de ce prince.

J'en appelle au bon sens et à l'impartialité du lecteur, l'homme qui écrivait les lignes que nous venons de reproduire , et qui concevait d'aussi grands desseins , des entreprises si hardies , qu'il eût sans aucun doute mis ou tenté de mettre à exécution, si, comme il le dit dans ses lettres , il avait eu de l'argent , des soldats et des munitions , cet homme pouvait-il être d'un

esprit médiocre et indécis (1) ; un homme faible, inhabile, frivole, d'un courage inférieur à celui de Charles de Blois, et se laissant dominer par l'orgueil de sa femme.

« Le peuple, dit encore M. Jules Janin, « ce triste historien » au style pailleté et déclamatoire, » (2) le peuple ne croyait ni » au courage, ni aux droits de Mercœur ; aussi , en quelques » heures , et quand le maréchal Guy Lemeur de Brequigny , » une pique à la main, parcourut les rues de Nantes, en criant : » *Vive le Roi !* les troupes de Mercœur furent chassées de la » ville sans autre forme de procès. » Puis , dix lignes plus bas, il ajoute : « Cependant Mercœur restait maître de la Bretagne. Le Roi de France n'avait plus guère en son obéissance que les villes de Rennes , Brest , Vitré , Châteaubriand , Montfort, Josselin, Ploërmel, Malestroit, Quimper et Guérande. Le duc de Mercœur s'en va même au-devant du comte de Soissons, le nouveau gouverneur de la Bretagne , et presque aux portes de Rennes le fait prisonnier. (3) M. de Mercœur, *tout inhabile qu'il était*, pouvait en floir avec l'armée royale, etc. » (4)

Explique qui pourra cette étrange contradiction , c'est-à-dire comment un homme qui n'avait ni habileté , ni courage , ni droits , ait pu se rendre maître de la Bretagne, lutter si longtemps et si glorieusement contre les forces combinées des monarchies de France et d'Angleterre , paralyser les menées usurpatrices du roi d'Espagne , son perfide allié , et enfin, rester le dernier des chefs de la Ligue à mettre bas les armes.

Les droits du Duc de Mercœur , quoi qu'en ait dit M. Jules Janin , étaient tout aussi bien fondés que ceux des deux compé-

(1) Comment se décider à l'exécution d'une entreprise de ce genre , quand on manque d'argent , de soldats et de munitions ?

(2) M. Lejean le qualifie ainsi dans son ouvrage intitulé : *la Bretagne, son Histoire et ses Historiens*, page 158.

(3) *La Bretagne*, par Jules Janin.

(4) *La Bretagne*, page 472.

titulaires qui se disputèrent le duché breton au 14^e siècle, et même aussi légitimes que ceux du roi de Navarre à la couronne de France, puisque, suivant le droit public de tous les peuples européens au 16^e siècle, un prince hérétique devait être, *ipso facto*, exclu de la succession au trône (1).

Il avait épousé Marie de Luxembourg, héritière des prétentions de la maison de Blois à la souveraineté de la Bretagne, prétentions auxquelles les descendants des comtes de Blois et de Penthievre n'avaient jamais renoncé ou qu'ils n'avaient cessé de mettre en avant, depuis plus de deux siècles, toutes les fois que l'occasion leur avait paru favorable. On objectera sans doute que la Bretagne avait été réunie à la France en 1532, par François 1^{er}, roi de France; mais les prétentions de la duchesse étaient justifiées par cet acte même, dont la dernière clause était ainsi conçue : *car ainsi nous plait être fait, sauf en autres choses notre droit, l'autrui en toutes.*

François 1^{er}, en effet, ne pouvait disposer du droit de sa femme, puisque le duché ne revenait à ses enfants que de l'estoc de Madame Claude, son épouse, et fille d'Anne de Bretagne, morte sans enfants mâles. Le traité conclu à Trente, en 1501, portait que Claude hériterait du duché de Bretagne « de l'estoc de sa mère, » comme on disait alors.

Son énergie, son intelligence supérieure, autorisent à faire douter qu'il se fût laissé dominer par l'orgueil de cette belle princesse.

(1) De Courson, page 306, tome II. Henri IV avait été excommunié par le pape Sixte V, en 1585. Le Pape, dans sa bulle, le déclarait privé à jamais, lui et toute la maison de Condé, de tous leurs domaines et fiefs, et incapable surtout de succéder à la couronne. Il alla même jusqu'à l'appeler *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon*. Henri IV, pour répondre à cette grave offense, fit afficher dans Rome, à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi-disant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique.

Lequel avait raison, ou plutôt lequel avait tort ? L'issue du conflit semble avoir donné raison au Roi.

Peut-être céda-t-il quelquefois à ses conseils (1), en partageant ses vues ambitieuses; mais, à coup sûr, il ne fut pas un aveugle instrument des volontés despotiques de son épouse, comme Charles de Blois le fut de la sienne. Ce reproche pourrait être adressé avec plus de raison, selon nous, au rival de Mercœur, à ce maréchal d'Aumont qui se fit tuer devant Comper pour les beaux yeux de la jeune comtesse de Laval, dont, malgré son grand âge, il était éperdûment amoureux. Au reste, les vieux chroniqueurs et les historiens français (2) qui se sont occupés de notre histoire ont, depuis le temps de Charlemagne, l'étrange manie d'affubler les femmes de la robe virile. Ernold-le-Noir, moine frank, contemporain de Louis-le-Débonnaire, se plait à raconter, dans sa poétique histoire des exploits du César germanique, comment l'astucieuse épouse du roi Morvan s'y prenait pour séduire et dominer son royal époux. Les Français n'ont qu'une Jeanne, la pucelle d'Orléans, tandis que les Bretons en possèdent trois : Jeanne de Clisson, Jeanne de Blois et Jeanne de Montfort, qu'on nous représente toujours comme des héroïnes, de véritables amazones, auprès desquelles leurs époux faisaient, à ce qu'il paraît, une assez triste figure.

L'auteur de la nouvelle *Histoire de la Ligue en Bretagne*, M. Grégoire, dit encore que « Mercœur était d'un esprit lent et » irrésolu; craignant toujours de se hasarder, il n'avait ni » l'audace, ni l'énergie capables de le faire triompher. Aussi, il » ne fonda rien, il ne tenta rien de grand, et sa conduite irré- » solue, son opiniâtreté, contribua pour beaucoup à désorga- » niser le parti de la Ligue en Bretagne (3). Il aurait fallu un

(1) Il avait l'habitude de la consulter pour toutes les affaires importantes.

(2) Ce sont principalement les Mémoires royalistes contemporains qui ne cessent de répéter que le faible Mercœur est entièrement conduit par sa femme, la belle et altière duchesse. (q, page 12)

(3) Page 268.

« chef capable, par son énergie et son intelligence, de les contenir et de les diriger, » dit le savant professeur d'histoire, en parlant de la noblesse bretonne ; « ils ne le trouvèrent pas dans Mercœur ; ils combattirent au hasard, sans but déterminé, firent leur soumission en ne consultant que leurs intérêts, sans attendre les ordres ou l'exemple de celui qui n'avait pu les conduire. » (1)

Le Duc de Mercœur n'était naturellement ni lent, ni irrésolu ; mais dans les circonstances difficiles où il se trouvait placé, il devait agir avec beaucoup de circonspection, et ne rien donner au hasard ; car, devant lui, il avait à combattre l'armée d'un prince victorieux (Henri IV), soutenu par les Anglais, et derrière lui les projets ambitieux de son perfide allié, Philippe II, qui convoitait la Bretagne pour atteindre plus sûrement l'Angleterre. A l'intérieur, il redoutait la trahison de ces mêmes gentilshommes qui, tout en servant sous sa bannière, n'attendaient qu'une occasion pour se vendre au Roi de France le plus cher possible, car ils ne voyaient dans la guerre qu'un moyen de s'enrichir. « Voilà le zèle qu'ils avaient à la religion catholique ! » s'écrie Montmartin ! Plus tard, en effet, tous ces chefs se soumirent au Béarnais, « moyennant finance » : La Ferrière se vendit 20,000 écus ; le capitaine Montigny et les frères d'Aradon, ces fiers et fervents catholiques, 64,000 écus ; La Fontenelle lui-même reçut de magnifiques récompenses, etc. Certes, en présence de pareilles difficultés, et avec des officiers d'une telle fidélité, le Duc ne pouvait guère fonder quelque chose de durable ni de grand. Mais n'est-ce donc rien que d'avoir résisté seul aux ennemis du dehors, c'est-à-dire aux forces réunies de la France et de l'Angleterre, et à ceux du dedans, c'est-à-dire aux généraux de Philippe II et aux capitaines ambitieux et pillards qui

(1) Page 277.

trahissaient secrètement de leur soumission avec Henri IV ; aux paysans , las de la guerre ; aux bourgeois , qui voulaient se gouverner eux-mêmes ; aux membres du clergé breton enfin , naguère son plus puissant soutien , et qui commençaient à l'abandonner , les uns par un sentiment chrétien très honorable pour eux ; les autres , parce que le Duc se voyait dans la nécessité d'établir sur leur temporel des taxes qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient plus payer , et même de les assujétir , sous les peines les plus rigoureuses , au service militaire (1) ; ajoutez à cela qu'il était dépourvu d'artillerie , de munitions et surtout d'argent , ce nerf de la guerre , sans lequel , fût-on un Alexandre , un César ou un Napoléon , la chute devient inévitable.

M. L. Grégoire reproche encore au chef de la Ligue bretonne sa faiblesse et sa duplicité dans les négociations (2). « Sa politique , dit-il , n'était qu'une politique de temporisation , » et quelques lignes plus bas , il la justifie lui même en disant : « L'un des » motifs qui engageaient Mercœur à ne pas se prononcer , c'est » qu'il espérait bientôt voir toute la France dans le trouble et » l'anarchie , comme à l'époque de la mort de Henri III. Les » succès des Espagnols , l'épuisement du roi de France , lui » faisaient croire que le démembrement du royaume était prochain. Ne pourrait-il pas alors , en sachant bien ménager ses » intérêts , profiter de ces malheurs et garder la Bretagne , tandis » que le roi d'Espagne s'emparerait de plusieurs autres provinces , ou bien , Henri pouvait mourir ; les fatigues de la guerre , » les hasards des combats , le poignard toujours menaçant des » assassins pouvait l'enlever aujourd'hui ou demain ? alors , plus » de chef , plus de roi , plus d'unité ! rien ne saurait empêcher » le démembrement ? et qui mieux que lui serait à même d'en » tirer parti. » Voilà ce que M. Grégoire qualifie de faiblesse. N'est-

(1) Particulièrement à la garde des portes.

(2) Page 328.

ce pas au contraire de l'habileté politique, et dans cette situation précaire du royaume de France, Mercœur n'avait-il pas raison de temporiser, de ne pas s'engager trop avant, et de ne pas se compromettre par trop de précipitation. L'auteur de l'*Abrégé de l'Histoire de Bretagne* qui précède la nouvelle édition du dictionnaire d'Ogée, dit que Philippe II, prétendant comme Emmanuel de Lorraine à la souveraineté de la Bretagne, ne lui envoyait ses troupes que pour l'aider à tenir en échec Henri IV, le plus dangereux des concurrents, et faciliter ainsi à l'Espagne les moyens de s'emparer plus tard de cette province. Mais le Duc ne s'en inquiétait guère, comprenant que s'il venait à bout de vaincre les royalistes, ce qu'il espérait, les Espagnols ne lui feraient pas long-temps obstacle. En effet, l'esprit de nationalité se fut tourné contre ces nouveaux alliés, bien plus facilement qu'il ne s'était déclaré hostile au Roi de France. Changer de suzerain n'était pas ce que voulaient les partisans sincères de Mercœur. Il leur fallait conquérir un véritable Duc de Bretagne. Il reste à savoir si ce petit Prince Breton aurait pu résister long temps à la marche envahissante de l'unité française, sans l'appui de ses alliés. Croit-on, par exemple, que le Piémont et l'esprit de nationalité italienno, tels qu'ils sont constitués aujourd'hui, opposeraient une longue résistance aux envahissements de l'Autriche, s'ils n'étaient soutenus par un puissant allié, l'Empereur des Français ?

« Heureusement pour la cause royale, ajoute l'auteur précité, c'est-à-dire pour l'unité française, des étrangers odieux jetèrent leur épée dans la balance qui déjà penchait du côté de Mercœur. La politique espagnole, en voulant tour-à-tour aider à la révolte et l'abandonner à ses propres forces, créa en outre un système de bascule qui sauva le pays. Aucun parti ne triompha, et celui du Roi ne pouvait manquer de gager à cette temporisation. »

Notons, en passant, que les Anglais, qui servaient le Roi de France, ne combattaient que pour empêcher les Espagnols de triompher des Français; car ceux-ci se seraient tournés ensuite contre la puissance britannique qu'ils menaçaient depuis longtemps. Tel est le secret de ces diverses alliances et de ces interventions. C'est ce qui ressort clairement d'une lettre du chevalier Roger Williams à la reine Elisabeth (1), où l'on remarque passage suivant : « Si les Espagnols sont maîtres des ports de mer, il vaudrait mieux pour nous qu'ils eussent cinq autres provinces que d'avoir la Bretagne; car tous les meilleurs ports de mer sont dans cette province. » — « J'aimerais mieux qu'on eût laissé Paris et Rouen sans les recouvrer, que de perdre la Bretagne, » écrivait de son côté Burghley à l'ambassadeur d'Angleterre.

Quant à la bravoure personnelle du Duc de Mercœur, il faudrait être tout-à-fait aveuglé par l'esprit de parti ou d'une insigne mauvaise foi pour la mettre en doute. Il suffit de se rappeler la proposition qu'il fit aux Espagnols lorsqu'il vint au secours de Morlaix, assiégé par le maréchal d'Aumont. Après avoir exposé son plan de bataille, il s'était écrié : « Je combattrai à pied, une pique à la main, à la tête de trois cents gentilshommes. Nous donnerons tête baissée dans le centre de l'armée ennemie, et vous, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux officiers espagnols, vous n'aurez qu'à nous suivre ! » (2)

Non ! le Duc de Mercœur n'était *ni un ambitieux sans portée*, comme on l'a prétendu, *ni un pâle et froid prétendant*. Il n'était *ni faible, ni indécis*. C'est tout le contraire qu'on aurait dû dire. Il voulait rétablir à son profit la principauté bretonne, et il marchait à son but avec une audace, une habileté et une persévérance qu'on ne rencontre pas chez les hommes d'un

(1) Voir Rymer, tome VII, page 47.

(2) Dom Taillandier.

esprit *médiocre*. Il ne jouait pas au Montfort. Il prenait son rôle au sérieux, et s'il jouait quelques uns, c'était assurément ceux qui mettaient obstacle à ses projets dynastiques.

J'en trouve une nouvelle preuve dans l'épisode suivant : « Vingt-
» cinq députés Malouins s'étaient rendus à Dinan pour demander
» au Duc la sanction de leur conduite passée et l'approbation
» du régime démocratique qu'ils avaient institué dans leur ville,
» et dont les statuts lui avaient été soumis à Pontorson. Mer-
» cœur, qui n'avait plus besoin de les flatter, ni de les craindre,
» leur répondit que ce programme détestable consacrait un prin-
» cipe opposé à la constitution du royaume, et tendait à les
» affranchir de toute autorité étrangère ; qu'il ne laisserait jamais
» debout une pareille forme gouvernementale, née de l'ambition
» et de l'avarice d'une *douzaine de factieux*, que les habitants
» avaient eu le malheur de suivre ; qu'il les invitait, eux,
» députés, hommes honorables, à ramener dans le sentier du
» devoir une population égarée. »

« *Je craindrais*, dit-il en finissant, *si je me rendais à vos*
» *vœux*, *que les rois sortissent de leurs tombeaux pour me*
» *reprocher d'avoir laissé se former à ma barbe, au sein d'une*
» *monarchie, une institution populaire, une République !* » (1)

Les députés Malouins remercièrent le Duc de l'intérêt qu'il daignait porter à leur cité, ajoutant : « qu'ils sentaient que le
» gouvernement d'un seul était préférable à celui de la multitude,
» et que les Malouins s'en accommoderaient fort, si la mémoire
» encore récente des vexations du comte de Fontaine, leur gou-
» verneur, ne leur faisait craindre de retomber dans les mêmes
» inconvénients ; que leur intention n'avait jamais été de se
» soustraire à l'obéissance qu'ils devaient aux Rois, ni de s'ériger
» en République, mais de songer à leur conservation, et de

(1) Manuscrit de La Landelle, page 91. (Bibliothèque de Saint-Brieuc.)

» prendre des mesures contre la tyrannie des gouverneurs qui,
» dans ces temps de licence, se croyaient tout permis ; que,
» du reste, ils promettaient de rentrer dans l'obéissance des Rois,
» lorsqu'il plairait à Dieu d'en donner un à la France, qui fût
» chrétien et catholique. » (1)

A ces paroles, toute la violence du prétendant éclata : « Vous
» me parlez de Rois, s'écria-t-il, en tirant son épée ; *je veux*
» *que vous sachiez qu'ils ne m'ont jamais fait la loi, et quand*
» *ils me la voudraient faire, j'ai de meilleures villes que la*
» *vôtre pour les en empêcher.* » Que doit-on conclure de ces
deux réponses contradictoires, et qu'en toute autre circonstance
où il ne se serait point agi de politique (2), personne n'hésite-
rait à qualifier d'insigne mauvaise foi, que conclure, si ce n'est
qu'Emmanuel de Lorraine n'avait d'autre but que celui de recons-
tituer à son profit l'ancienne principauté bretonne, quoiqu'il n'ait
jamais publiquement avoué cette prétention.

Voilà l'homme qu'on a représenté comme un sujet de risée
pour les courtisans du roi de France (3). Henri IV apprécia d'une
toute autre manière que les historiographes de cour l'importance
politique et les qualités guerrières du vainqueur de Craon. Ne
pouvant le réduire à *coups de canon*, comme l'avait voulu son
premier ministre, il se décida à acheter sa soumission. Elle lui
coûta assez cher : 4,295,350 livres (4), d'après les mémoires mêmes
de Sully. Dans le traité signé le 20 mars 1598, la rébellion de
Merceur fut excusée, parce qu'il fut considéré comme n'ayant

(1) Dom Taillandier, 2^e vol., page 395.

(2) Il est bien entendu que je ne parle ici que de la politique en usage
au 16^e siècle.

(3) K.... *Notice des artistes et écrivains Bretons*. Est-ce à l'aide de
pareils faits qu'on a cherché à démontrer l'indécision de caractère du Duc
de Merceur ! Quant à moi, j'y trouve la preuve opposée, c'est-à-dire
celle de sa résolution ferme et bien arrêtée de devenir prince souverain
de la Bretagne.

(4) Somme énorme en ce temps-là

pris les armes que dans l'intérêt de la religion catholique. Le Roi se déclara content de lui, le reconnut pour son loyal sujet, lui rendit tous ses biens et honneurs, excepté le gouvernement de Bretagne, oubliant et abolissant le passé, rétablissant tous ses partisans dans leurs charges, moyennant serment de fidélité, maintenant les privilèges de la ville de Nantes, etc. Mercœur tomba ! mais il tomba en souverain. Henri IV dut s'estimer heureux de cette soumission, malgré les sacrifices qu'elle lui imposa, car il n'avait plus d'argent pour payer ses troupes.

« Je n'ai pas trouvé un escu pour y satisfaire, écrivait-il à son » *compère le connestable de France*. Cela m'a fait prendre party » pour lui, craignant son obstination, quand il découvrirait » mes incommoditez, et scauroit mes forces demeurées inutiles » et languir *par faulte d'argent*. » (1)

Que faut-il penser, après un tel aveu, de la sincérité et de l'expérience de ses courtisans qui lui conseillaient de traiter avec le Duc à *coups de canon*. Dans cette circonstance, le Roi fut plus sage que le sage Sully, qui avait dit qu'il fallait marcher droit sur Nantes, et n'écouter aucune proposition qu'après s'en être emparé. Meilleur juge des difficultés de la situation, qui était encore très tendue, comme on dirait aujourd'hui, il témoigna en ces termes son mécontentement à son ministre : « En telles » affaires, je ne communique mon opinion à personne, et à » moi seul appartient en mon royaume d'accorder, traiter, faire » guerre ou paix, ainsi qu'il me plaira. Ce a esté une grande » témérité aux officiers de ma dicte chambre (la chambre des » comptes) de penser diminuer un *iota* de ce que j'ay accordé ; » nulle compagnie de mon royaume n'a été si présomptueuse. » Aussi ne les fais-je pas juges ni arbitres de telles choses. »

(1) Nous avons vu ailleurs que le Duc de Mercœur manquait aussi de l'argent que l'Espagne lui avait promis, et qu'elle ne lui en envoya point. C'est donc la question d'argent qui, dans cette circonstance, décida de la paix.

M. L. Grégoire me paraît donc bien éloigné de la vérité, et il ne fait pas preuve d'impartialité quand il dit que le Duc de Mercœur « n'avait fait que du mal, et qu'il tomba *sans gloire* pour lui-même et *sans profit pour la cause qu'il n'avait pas su défendre.* »

Il n'avait pas su défendre sa cause, dites-vous? tous ses actes, les lettres que nous avons mentionnées au commencement de cette étude, enfin les articles même du traité de paix sont là pour attester, au contraire, qu'il la défendit, non-seulement avec opiniâtreté, — puisqu'il fut le dernier des chefs de la Sainte-Union à remettre l'épée dans le fourreau, — mais encore avec énergie, prudence et persévérance, ces trois qualités pratiques qui sont le gage du succès, lorsque le succès n'est pas impossible.

C'est encore M. Grégoire qui va nous en fournir lui-même la preuve : « Deux points, dit-il, furent abordés dans les conférences » qui eurent lieu au sujet de la paix : 1^o les députés de Mercœur demandent qu'il n'y ait en France, au moins en Bretagne, qu'une seule religion : on leur répond qu'une province ne » peut faire la loi au royaume ; le Roi, d'ailleurs, veut que les » calvinistes jouissent des avantages de l'édit de 1577. La Ragu- » tière (procureur général des Etats de Mercœur) soutient que les » édits n'ont aucune force dans la province, si les Etats ne les ont » pas acceptés : l'édit de 1577 était donc nul pour la Bretagne ; » 2^o Les députés du Roi demandent à leur tour que le Duc fasse » sortir les Espagnols de la province ; ils s'engagent à éloigner » les Anglais et les Suisses, qui défendent la cause royale. Leur » but évident était de gêner et de déconsidérer Mercœur, car il » n'avait pas assez d'autorité pour renvoyer ses alliés, ils restaient malgré lui ; aussi déclarait-il qu'il ne pouvait accepter » cette condition, avant que la religion ne fut assurée par un » traité. Mauvaise défaite, dont personne n'était dupe, même

« dans son parti ! » Cette réflexion ne me semble pas très logique. Les députés du Roi font des propositions qu'ils savent d'avance ne pouvoir être acceptées par le Duc de Mercœur ; ils les font dans l'intention de le gêner et de le déconsidérer, ce qui est peu loyal de la part des négociateurs royaux, et vous qualifiez de mauvaise défaite le refus de Mercœur. Non ! je le répète, ce n'est pas logique, et ce n'est pas donner une preuve de cette impartialité qui doit toujours servir de guide à un historien !

M. Grégoire continue (voyez page 334) : « Comme l'écrivait Duplessis au Roi, les députés (ceux de Henri IV) ont eu ce but, en cette conférence, de faire voir aux peuples que Sa Majesté voulait la paix (*en proposant des conditions inacceptables*), et de laisser le blâme des longueurs à ceux de la Ligue... » Ils ont d'ailleurs bien l'opinion que M^{sr} de Mercœur voudroit venir à une paix, mais si avantageuse, qu'elle lui affermisse sa condition. »

Mercœur en acceptant ces conférences, ajoute M. Grégoire, et en faisant ces propositions, voulait que l'on crût à son désintéressement, à son désir sincère de défendre la cause catholique ; il savait que ses propositions ne pouvaient pas être acceptées par Henri IV ; il voulait s'en faire honneur auprès des catholiques, et les rallier plus courageux et plus dévoués que jamais sous son étendard. « Mercœur veut avoir cette gloire parmi tous les chefs de la Ligue, d'avoir fait et obtenu une loi particulière pour ceux qui l'ont suivi, afin d'attirer à soi la protection de la religion de tous les côtés du royaume. » (De Thou, — livre 7.)

Et voilà ce que M. Grégoire appelle ne pas savoir défendre sa cause. Mais il me semble, au contraire, que c'est la défendre avec beaucoup d'habileté et à armes égales, c'est-à-dire que la franchise n'existait d'aucun côté, que la même politique astu-

cieuse animait les deux partis , et qu'ils n'avaient aucun désir sincère de la paix , puisqu'ils se faisaient réciproquement des propositions qu'ils savaient inacceptables et même impossibles.

L'humeur belliqueuse , l'esprit entreprenant d'Emmanuel de Lorraine, ne pouvaient rester long temps dans l'inaction. Après le mariage de sa fille unique avec le Duc de Vendôme , fils naturel de Henri IV, il partit pour la Hongrie où il servit d'abord en qualité de volontaire. Il prit ensuite le commandement en chef de l'armée que lui avait offert l'Empereur Rodolphe , menacé par les Turcs. Avec 4,500 hommes seulement , le Duc de Mercœur n'hésita pas à attaquer Ibrahim, et l'obligea à accepter la bataille : après avoir épuisé ses vivres et ses munitions , il opéra sa retraite en présence de 60,000 Turcs , qui ne purent l'arrêter ni l'entamer (1). Il reprit bientôt après Albe-Royale , et battit l'armée ennemie qui marchait au secours de cette place. Epuisé de fatigues , il revenait en France pour prendre un peu de repos , lorsqu'il fut atteint d'une fièvre maligne dont il mourut à Nuremberg , le 19 février 1602 , à l'âge de 44 ans. Ses restes furent transportés en Lorraine , où on lui fit des obsèques magnifiques. Son oraison funèbre fut prononcée à Notre-Dame de Paris par saint François de Sales (2). Pour défendre le Duc contre les attaques dont il a été l'objet de la part d'un grand nombre d'écrivains , M. de Courson cite un passage de cette oraison dans laquelle le saint Prélat dit qu'Emmanuel de Lorraine « ne touchait la terre que des pieds ; » comme la perle se conserve pure et nette au fond de la mer , » ne sortant jamais de sa coquille que pour recevoir sa nourriture de la rosée du ciel . c'était la douceur et la patience » même , un des remparts de la chrétienté , un des protecteurs

(1) Des connaisseurs ont comparé cette retraite à celle des 10,000 Grecs commandés par Xénophon.

(2) Voir l'*Histoire des peuples Bretons* , tome II.

« de la Foi, le guidon du Crucifix, etc. » Tel fut Mercœur, ajoute M. de Courson, mais M. de Voltaire, dans sa *Henriade*, poème très monarchique, dit-on, n'a point donné au *guidon du crucifix* les louanges que lui prodigua saint François de Sales ; de là la sévérité des historiographes de cour envers Eminentissime de Lorraine. Le Béarnais se montra beaucoup plus généreux : il fit célébrer à Paris et à Nantes un magnifique service pour le repos de l'âme du chef des ligueurs Bretons, race dont il savait, lui *politique*, respecter les croyances inébranlables et le dévouement antique. Je suis bien éloigné de partager les idées de M. de Courson (1) sur l'esprit de la Ligue en Bretagne et sur le rôle que le Duc de Mercœur a joué dans ce terrible drame ; cependant je pense, comme lui, que ce n'est pas la *Henriade* qu'on doit consulter pour bien connaître le véritable caractère des chefs de la Sainte-Union.

Mais, d'un autre côté, je crois aussi qu'il faut se tenir en garde contre les louanges emphatiques de l'illustre évêque de Genève. Ce n'est pas sur le bord d'une tombe encore ouverte qu'on écrit l'histoire, et qu'on juge froidement et avec impartialité les actions d'un grand homme. D'ailleurs, le père, l'aïeul et le bisaïeul de François de Sales avaient été pages d'honneur dans la maison des Martigues (2), et peut-être céda-t-il à un sentiment de gratitude qu'on ne saurait blâmer, il est vrai, mais qui atténue l'autorité de son éloquente parole. Ainsi, par exemple, si vous cherchez dans la vie de Mercœur quelque preuve de sa douceur et de sa patience, pour vous assurer que saint François de Sales a parlé sans hyperbole, en le comparant à « une perle qui se conserve pure et nette au fond de la mer, ne sortant jamais de sa coquille que pour recevoir sa nourri-

(1) Ni celles de M. de Kerdrel, qui ont été publiées dans sa *Revue de Bretagne et Vendée*, et que j'examinerai dans une autre étude.

(2) M^{me} de Mercœur était fille de Sébastien de Luxembourg, vicomte de Martigues.

ture de la rosée du ciel, » n'ouvrez pas le *tome III de l'Histoire généalogique de la maison royale de France, par le père Anselme*, car vous y liriez une anecdote curieuse et peu connue (1), qui ne justifie ni les éloges prodigués par l'évêque de Genève à la patience et la douceur du chef de la Ligue en Bretagne, ni les appréciations des écrivains que j'essaie de réfuter relativement à ce qu'ils ont dit de sa faiblesse de caractère, de son indécision, de sa circonspection, etc.

« Quelque temps avant son départ pour la Hongrie, l'avocat » général Servin, dans une cause qui se plaidait entre le Duc » et la dame de Ribérac, lui avait refusé le titre de Prince, » malgré les réclamations de M^{me} de Mercœur, présente à » l'audience. Le lendemain, le Duc alla trouver l'avocat-général » et l'apostropha ainsi : *vous avez osé dire que je n'étois point » reconnu pour Prince ; vous avez menti ; vous êtes un marault ; » je vous tuerois ;* et mettant la main sur la garde de son » épée, il répéta : *je vous tuerois, je vous couperoi le col.* » M. de Servin lui faisant des remontrances, il répliqua qu'il » *avait menti de ce qu'il avait dit, et lui couperoit le col,* » et si l'un des siens ne l'eût retenu, il est vraisemblable que » l'évènement de cette piteuse tragédie eût été funeste et déplo- » rable. Sortant de la salle, il ajouta ces mots : *Puisque je ne » l'ai point tué, je lui donnerois cent coups d'étrivières !* » Le » Roi, à qui l'on porta plainte de cette scène scandaleuse, » eut le tort ou la faiblesse de blâmer le Parlement, et défendit » de poursuivre. »

Si l'auteur des *Notices des écrivains et des artistes de la Bretagne* avait connu cette anecdote, il est probable qu'il n'aurait pas dit, d'après je ne sais quel pamphlétaire *henriquantiste*, en parlant du Duc de Mercœur « son air humble et déconcerté, les révérences qu'il faisait aux moindres valets, et un accident

(1) Citée par M. Grégoire.

ridicule (*crepitus*), qui lui arriva en s'inclinant devant le Prince, lorsqu'après son accommodement (avec le Roi) il voulut le saluer, le rendirent la risée de toute la Cour, d'autant plus qu'on se rappelait qu'aux Etats de la Ligue il s'était mis sur les rangs pour être élu Roi. » (1)

L'époux d'une Penthievre, le beau-frère de Henri III, faire des révérences à des gens en livrée ! un Prince de l'orgueilleuse maison de Lorraine, le vainqueur de Craon, devenir la risée des courtisans de Henri de Navarre ! Avancer sérieusement de tels faits, n'est-ce pas choquer le bon sens et la vraisemblance ; n'est-ce pas méconnaître complètement les mœurs et l'esprit du 16^e siècle, n'est-ce pas enfin s'exposer soi-même au malin sourire de ses lecteurs ?

Si le caractère et la conduite politique du chef de la Ligue en Bretagne rencontrèrent beaucoup de détracteurs, il n'en fut pas de même de ses qualités intellectuelles, de ses mœurs et de ses habitudes privées. Tous les historiens ont ratifié les éloges que Pierre Biré, avocat au siège présidial de Nantes et qui eut l'honneur de vivre avec lui dans une sorte d'intimité, a faits de sa simplicité, de son érudition, de son aptitude à parler très purement l'italien, l'espagnol, l'allemand, le latin et l'anglais ; de sa générosité, de son amour pour les arts et les sciences, et surtout pour la poésie. Ronsard était son poète de prédilection, Guichardin son historien, Sénèque son philosophe, Plutarque son politique, Clavius son mathématicien favori. Sa bibliothèque contenait environ 48,000 volumes, provenant, dit on, en grande partie de la bibliothèque de Pierre Le Gallo, vendue par adjudication à Jean Cousin de la Roche, receveur des finances, sa créature et son mandataire dans cette acquisition, à laquelle le

(1) K.... page 282. Sa réception à Angers fut magnifique et digne de deux illustres capitaines comme Henri IV et le Duc de Mercœur.

Duc attachait un grand prix (4). L'équitation et le maniement des armées lui étaient familiers dès sa jeunesse.

Poète lui-même, il fut l'auteur de sonnets, d'odes, de stances dans le genre épique. Lorsque ses affaires le lui permettaient, il conviait à sa table des savants, des artistes, et après le repas, il demandait les opinions de chacun d'eux sur un sujet qu'il avait proposé lui-même ; après les avoir résumées, il prenait la parole à son tour, et les périodes de ses discours, dit un de ses biographes (de Piré), *contenaient autant de sentences et de résolutions*. Sa générosité, comme je viens de le dire, était fort grande ; il dépensa plus de 4,000 écus pour faire représenter, deux nuits de suite, dans la grande salle du château de Nantes, une pastorale ingénieuse. Fumée, son bibliothécaire et l'un de ses historiens, rapporte avoir entendu son trésorier affirmer qu'il payait annuellement, par les ordres du Duc, plus de 50,000 écus aux réfugiés Nantais. Ce dernier trait, si l'on se rappelle sa pénurie d'argent, est, selon moi, le plus bel éloge qu'on puisse faire du désintéressement (bien rare à cette époque) de ce courageux et dernier défenseur de l'indépendance bretonne ! (2)

Je ne terminerai pas cette étude sans payer à l'œuvre de M. Grégoire mon humble tribut de sympathie. C'est un livre dont la lecture est à la fois instructive et intéressante. On y trouve de curieux détails sur les véritables motifs, peu connus et trop négligés jusqu'ici par les historiens, qui déterminèrent le gouvernement anglais à s'immiscer dans les affaires de Bretagne. Mais je le répète, l'auteur de la nouvelle *Histoire de la*

(4) Archives de Nantes.

(2) Comparez cette cour poétique et honnête du Duc de Mercœur à celle de Henri III, où régnaient les vices les plus honteux, les plus abominables débauches, et jugez après cela si le Duc n'avait pas quelque raison de vouloir soustraire la Bretagne au joug démoralisateur du dernier des Valois.

Vie de Mercœur, page 259.

Ligue en Bretagne a jugé le chef de cette Ligue trop sévèrement, et à un point de vue beaucoup trop français ; il l'a apprécié plutôt avec la rancune d'un *henriquartiste*, s'il m'est permis d'employer cette expression, qu'avec l'impartialité, le sang-froid et la gravité d'un historien. Il n'a tenu aucun compte des inextricable difficultés de la position dans laquelle le Duc de Mercœur se trouvait engagé, et qui paralysaient incessamment ses moyens d'action. M. Grégoire a poussé son antipathie pour le chef de la Ligue au point de lui reprocher « d'avoir débuté par l'ingratitude et terminé sa carrière par le mensonge et la faiblesse. » Je crois avoir réussi à démontrer, en m'appuyant sur la meilleure autorité, c'est-à-dire celle des faits, que la prétendue faiblesse du Duc n'était que de l'habileté et de la prudence, et que, d'ailleurs, il ne pouvait rien tenter de décisif, puisqu'il manquait d'argent et de munitions. Henri IV, de son côté, s'en trouvait dépourvu. Quand deux partis se trouvent dans une telle situation, ils sont bien obligés d'en venir à un accommodement. Quant au reproche d'ingratitude, M. Grégoire oublie de dire envers qui le Prince Lorrain s'en rendit coupable. Était-ce par hasard envers Catherine de Médicis et les exécrables promoteurs de la Saint-Barthélemy, ou envers ce faible et perfide Henri III, qui le nomma, il est vrai, au gouvernement de la Bretagne, mais qui le délia lui-même du serment de fidélité, en faisant assassiner les Guises, parents du Duc, et membres comme lui de la Maison de Lorraine.

Pour ce qui concerne le mensonge et le manque de foi du Duc de Mercœur, est-ce bien là un grief sérieux ? est-ce que le mensonge, la perfidie, les faux serments, l'astuce, la trahison, n'étaient pas à l'ordre du jour pendant toute cette calamiteuse époque. Je ne dis plus rien de sa prétendue soumission aux volontés de sa femme. C'est une plaisanterie inventée par les folliculaires de l'époque pour le ridiculiser, s'il y avait toutefois quelque ridicule

à céder aux conseils, et à subir l'ascendant d'une princesse qui était d'une beauté remarquable et d'une intelligence supérieure.

On a fait un crime à Emmanuel de Lorraine d'avoir subordonné la défense de la religion à l'intérêt de sa grandeur personnelle (1), et un mérite au Béarnais d'avoir dit et prouvé que *Paris valait bien une messe* (2). On applaudit l'un parce qu'il a réussi ; on siffle l'autre parce qu'il est tombé. Voilà bien la justice des partis : toujours le *væ victis* !

Sauf cet examen insuffisant des faits qui concernent spécialement le Duc de Mercœur, et quelques inexactitudes, qu'une critique rigoureuse serait fondée à lui reprocher, telles par exemple que son appréciation très contestable sur le rôle qu'il attribue aux paysans, la nouvelle *Histoire de la Ligue en Bretagne*, de M. L. Grégoire, histoire qui lui a servi de thèse pour le doctorat, est une œuvre considérable à plus d'un titre. Elle ouvre la carrière à la discussion et à la critique sur l'une des époques les plus importantes et les moins connues de nos annales ; sur un sujet, enfin, que la plupart de nos écrivains n'abordent qu'avec beaucoup de circonspection, de répugnance même, à cause de la part active que les doctrines religieuses ont prise à l'accomplissement des événements politiques et militaires dont notre province a été le théâtre, pendant la dernière moitié du 16^e siècle.

DUSEIGNEUR.

(1) L. Grégoire, *Histoire de la Ligue*, page .

(2) Ce mot tant prôné n'était selon moi qu'une ironie sceptique fort déplacée dans la bouche d'un roi nouvellement converti à la foi catholique.

Le Chemin royal de la Sainte-Croix

(*Imitation de J. C.* — Liv. II, chap. 12.)

Cette parole semble dure ;
La chair se révolte et murmure ,
Rien qu'à l'entendre prononcer :
« A vous même il faut renoncer ,
» Porter votre croix sur la terre ,
» Suivre Jésus jusqu'au calvaire ,
» Sans vous plaindre et sans vous lasser. »

Mais il sera plus dur encore
D'entendre cette voix sonore
Tomber sur les hommes charnels :
« Maudits , c'est le jour de vengeance ;
» Retirez-vous de ma présence ;
» Allez dans les feux éternels ! »

Celui qui maintenant écoute
Cette parole de la Croix ,
Et qui suit humblement sa route ,
Ne craindra point une autre voix.
Quand sonnera l'heure suprême ,
L'instant où le Verbe Eternel
Pour nous juger viendra lui-même ,
Où sa croix luira dans le ciel ;
Alors , ceux qui l'auront suivie
Comme exemple durant leur vie ,
Les crucifiés en esprit ,
Confiants au Souverain Maître ,
Heureux de le voir apparaître ,
S'approcheront de Jésus-Christ.

Pourquoi donc craignez-vous de suivre une bannière
Qui vous offre un trône pour but ?
La Croix ouvre le Ciel ; la Croix est le salut,
L'arbre de vie et de lumière.

La Croix contre les ennemis
Est un impénétrable asile ;
Elle est une source fertile
En douceurs, en biens infinis.
La force de l'âme en dérive ,
Et la vertu devient plus vive
En un cœur près d'elle abrité ;
De l'esprit la pure allégresse
Devant la Croix s'unit sans cesse
Au comble de la sainteté.

Point de salut pour vous , point de ferme espérance
De l'éternité sans la Croix.
Prenez ; portez la vôtre avec persévérance ;
Suivez du Divin Maître et l'exemple et la voix.

Chargé du bois de son supplice ,
Jésus a marché devant vous ;
Par son généreux sacrifice
Un Dieu s'est immolé pour nous.
Si votre désir l'accompagne ,
Si vers la terrible montagne
Avec lui vous allez mourir ,
Aux douleurs succède la gloire ;
Vous aurez part à sa victoire
Pendant l'éternel avenir.

Tout consiste à porter sa croix avec courage ,
A souffrir sans murmure un misérable sort ,
A nous sacrifier pour rendre témoignage
De notre foi jusqu'à la mort.
La Croix mène au triomphe , à la béatitude ,
A la paix , à la quiétude ;
C'est le phare éclatant du port.

Allez où vous voudrez ; cherchez en votre doute
Un but plus élevé , quelque meilleure route ;
Vous n'en sauriez trouver de plus sûr que la Croix.
Supposez votre sort réglé selon vos vues ;
Encore souffrirez-vous parfois

Des tourmens, des peines ardues.
Ou de force ou de gré , la Croix ; toujours la Croix !
Tantôt douleurs du corps , tantôt peines de l'âme ,
Délaissement de Dieu , persécution , blâme ,
Luttes avec soi-même , efforts sans résultat ,
Trouble irrémédiable et désolant état ,
Jusqu'au jour où , prenant en pitié nos misères ,
Le Ciel abrègera ces épreuves amères.
C'est de lui , c'est de Dieu que vient l'affliction ,
L'ordre de tout souffrir sans consolation ,
Afin que , plus soumis , et plus humble et plus digne ,
Vous marchiez sans détours au but qu'il vous assigne.

Des souffrances du Christ nul cœur n'est bien touché
Que si par le malheur il en est rapproché.
Voilà pourquoi la Croix , pour vous toujours dressée ,
Vous attend , vous poursuit, vainement repoussée.
Que vous sert de la fuir ? Elle suit tous vos pas ;
Elle s'attache à vous , ne le sentez-vous pas ?
Regardez en vous-même , au dehors : le supplice
Impose à tous les rangs tourment et sacrifice.
Patience ici-bas pour mériter la paix ,
La couronne du Ciel et sa gloire à jamais !

Oui , si c'est de bon cœur que le chrétien la porte ,
La Croix le portera , fidèle et sûre escorte ,
Au terme désiré de ses rudes travaux
Qui ne font que changer en ce séjour de maux.
S'il la porte à regret , le fardeau qu'il s'impose
L'accable ; et par instans en vain il se repose ;
Il lui faut jusqu'au bout en soutenir le poids ,
Ou risquer , s'il la quitte , une plus lourde croix.

Voyez , voyez Jésus : quelle heure de sa vie
Aux humaines douleurs ne fut pas asservie ?
« Il fallait , nous dit-il , que le Christ succombât
» Avant de triompher au terme du combat.
» Il fallait qu'il subit l'épreuve expiatoire
» Avant de s'élever à l'immortelle gloire ! »
— Comment donc voulez-vous suivre un autre chemin
Que la Croix où souffrit le Modèle divin ?

L'existence du Christ ne fut qu'un long martyre ;
Et vous vous adonnez à ce qui vous attire
Vers une courte joie , un passager bonheur ,
Vous égarez votre âme en quelque espoir trompeur !

Malgré ces vains désirs , cette folle espérance ,
Vous rencontrez partout la peine et la souffrance ;
Et vous vous abusez en cherchant ici-bas
D'autres réalités que des croix sur vos pas.

Il peut même arriver que plus une âme est belle ,
Plus elle est en progrès vers la vie éternelle ,
Plus l'Esprit du Seigneur l'éclaire dans ses choix ,
Plus aussi de sa chaîne elle sent tout le poids ;
Car son amour pour toi , Vérité Souveraine ,
Accroît de son exil l'intolérable peine.

Cependant , cet homme affligé
Et tourmenté de tant de sortes
Par des réflexions plus fortes
Se trouve parfois soulagé,
Car il sait combien il profite ,
Même en dehors de tout mérite ,
En se résignant de bon cœur.
Il attend avec confiance
De la divine Providence
Le don réconciliateur.

Plus son corps souffre et s'humilie ,
Plus son esprit se fortifie
Si la grâce prend le dessus.
Il chérit même sa torture ;
Car toute peine qu'il endure
Le rend plus conforme à Jésus.

C'est de Jésus aussi que lui vient cette grâce :
Il puise en son amour ce désir efficace

De vaincre la chair par l'esprit ,
De supporter , d'aimer , de souhaiter la peine ,
De sourire aux douleurs de la nature humaine ,
De s'immoler pour tous , à l'exemple du Christ.

Non , ce n'est point l'effet de la force mortelle
Que de tels sentiments s'élèvent dans un cœur.
Dieu seul donne à l'esprit cette grande ferveur
Qui le rend triomphant de notre chair rebelle ,
Jusqu'à lui faire aimer l'objet de son horreur.

Porter , aimer la Croix , endurer l'injustice ,
Châtier , asservir son corps , fuir les honneurs
Et les prospérités du monde et leur délice ,
Se mépriser , s'offrir en constant sacrifice
Aux dédains , aux revers , aux dangers , aux malheurs ;
Oh ! c'est un redoutable et pénible exercice ,
Pour toute force humaine un sujet de frayeurs.

Mais le pouvoir d'en haut , dès què l'âme s'y fie ,
Lui soumet et le monde , et la chair et la vie.
Ne craignez plus Satan , dès qu'armé de la foi ,
Vous portez de Jésus l'invincible bannière ,
Le signe de la Croix éclatant de lumière ;
Qui jette à tout l'Enfer un douloureux effroi.

En disciple fervent , en serviteur fidèle ,
Au maître obéissez , suivez votre modèle ;
Il mourut sur la Croix par charité pour vous ;
Ne vous plaignez donc pas de supplices trop doux.

A souffrir mille ennuis formez votre courage ;
Mille incommodités seront votre partage ;
Elles naîtront partout et courront sur vos pas ;
Vous vous cachez en vain ; vous ne les fuirez pas.

Ainsi le veut la loi de la nature :
Pour triompher des peines, des malheurs ,
Il faut d'abord que l'homme les endure.
LA PATIENCE EST L'ESPOIR DES DOULEURS.

D'un cœur joyeux buvez donc le calice ,
Si vous voulez être ami de Jésus ;
Avec amour partagez son supplice ,
Pour prendre part aux gloires des élus.

Laissez à Dieu la grâce consolante ,
Pour qu'il en use ainsi qu'il lui plaira ;
Et recevez pour faveur excellente
L'adversité , quand elle vous viendra.

Car la souffrance , et sa longue morsure ,
Est une épreuve , un rude et droit chemin
Vers les douceurs de la gloire future ,
Un petit mal pour une grande fin.

Quand vous aurez , malgré vos chaînes,
Réalisé tant de progrès ,
Qu'exempt de plainte et de regrets ,
Vous trouviez du charme à vos peines ;
Quand , pour l'amour de Jésus-Christ ,
Vous goûterez , d'un sage esprit ,
La souffrance , en biens si féconde ;
Alors , estimez-vous heureux ;
Ne poursuivez plus de vos vœux
D'autre Paradis en ce monde.

Mais tant que vos sens révoltés
Se laissent aller au murmure ,
Tant que les maux de la nature
Par vos efforts sont évités,
L'effroi de votre cœur redouble ;
Un plus amer et profond trouble
Egare vos pas emportés.

L'état où vous devez vous mettre
Est de souffrir et de mourir ;
Alors, vous pourrez vous promettre
Secours et paix dans l'avenir.
Quand vous auriez, comme l'Apôtre ,
Été ravi d'un Ciel à l'autre ,
Vous resteriez sujet aux pleurs ;
Dieu voulut lui faire connaître
Combien , pour le nom de son maître,
Il devait souffrir de douleurs.

Oui , prenez part à son supplice ,
Si vous voulez aimer Jésus ,
Vous attacher à son service
Par les efforts qui lui sont dûs.
Plût au Ciel que vous fussiez digne
De porter quelque plaie insigne
En l'honneur du Maître Divin !
Pour vous quelle œuvre méritoire !
Quelle joie aux Saints dans leur gloire !
Quel exemple pour le prochain !

Chacun recommande et professe
La patience dans les maux ;
Mais quels sont ceux dont la sagesse
Va jusqu'à chérir leurs fardeaux ?
Oh ! trêve à nos paroles vaines !
De bon cœur endurons nos peines
En pensant au Dieu mort pour nous.
Tant d'autres souffrent pour le monde
Plus d'une torture inféconde ,
Et savent sourire à ses coups !

Dites-vous bien que votre vie
Doit être une heureuse agonie
Qui vous enlève à ce bas lieu.
Plus un homme sent en lui-même
Que la mort est son bien suprême,
Plus il commence à vivre en Dieu.

Nul des choses du Ciel n'aura l'intelligence
S'il n'est prêt à souffrir avec un doux esprit,
S'il cherche à mieux passer que dans la pénitence
Un temps qui le prépare au Royaume du Christ.

Si vous pouviez choisir dans le trésor céleste ,
Il faudrait préférer aux consolations
La Croix où le Sauveur en vous se manifeste ,
Les épreuves des saints et leurs afflictions.

Pour grandir en vertus avec quelque mérite,
Comptez peu sur la joie et les dons de l'esprit ;
C'est dans l'adversité que le sage profite ,
Et devient, à la fin, digne de Jésus-Christ.

S'il était un moyen meilleur et plus utile
Pour le salut que de souffrir ,
Jésus nous eût donné cet exemple facile ,
Et le Ciel à sa voix serait prompt à s'ouvrir.

Mais à porter la Croix sans cesse il nous exhorte ;
Aux disciples , au peuple il parle de la sorte :

« Si quelqu'un, mes amis , veut venir après moi ,
» Que pénétré d'une foi vive ,
» Il renonce aussitôt à soi ;
» Qu'il prenne sa croix et me suive ! »

Tout bien examiné, concluez donc ainsi :
C'est par l'affliction que vous aurez merci ;
Par des tourments nombreux, une longue disgrâce,
Qu'au Royaume céleste enfin vous prendrez place.

A. GUICHON DE GRANDPONT.



NOTICE HISTORIQUE

sur

LE COUVENT ET L'ÉGLISE DES CARMES

de

B R E S T

I.

Dès le commencement du XVI^e siècle , on voyait dans le faubourg de la ville de Brest , une petite église dédiée à Saint-Yves. L'Hospice ou Hôtel-Dieu , dont elle dépendait , était aussi placé sous l'invocation de ce saint Breton.

La rue où s'élevait cette église portait le nom de rue Saint-Yves , qu'elle a toujours conservé ; elle le devait sans nul doute à l'église et à l'hospice qui s'y trouvaient (1).

(1) Cette rue était aussi quelquefois désignée sous le nom de rue du Château , avant le percement de la rue qui porte actuellement ce nom. Pendant la Révolution , lorsque les noms de toutes les rues de la ville furent changés , on lui donna le nom de rue de la Liberté , qu'elle porta fort peu de temps.

Le faubourg de Brest ou du Château, qui devint plus tard la ville, ne se composait alors que des rues des Sept-Saints, de la rue Saint-Yves et de celle de Charronnière, ou de la Charronnière, qui prenait dans le bout, passant devant l'église de Saint-Yves, le nom de rue du Four (1).

L'église du Château, dont la fondation remontait au XI^e siècle, était encore, à cette époque, la paroisse de la ville proprement dite, qui se trouvait enfermée dans l'enceinte des murs du Château. En dehors de ces murailles, dans le faubourg, on voyait aussi l'église des Sept-Saints, qui n'était qu'un prieuré relevant de l'abbaye Saint-Mathieu.

A quelle époque l'église et l'hospice de Saint-Yves avaient-ils été construits ?... On ne pourrait le dire d'une manière positive ; mais il est fort probable qu'ils furent élevés dès que quelques maisons se trouvèrent agglomérées en dehors du Château : c'est-à-dire vers la fin du XIV^e siècle ou le commencement du XV^e, dans les dernières années du règne du duc Jean IV ou dans les premières années de celui de Jean V. Alors la Bretagne commença à jouir d'un peu de tranquillité, et les populations purent sortir des enceintes fortifiées, pour former des villes, qui restèrent encore pourtant sous la protection des forteresses.

II.

L'hospice et l'église de Saint-Yves existaient donc depuis plus de deux siècles, lorsque, en 1650, des religieux de l'ordre des Carmes déchaussés sollicitèrent l'autorisation de venir à Brest établir un couvent de leur ordre.

Le faubourg avait alors bien changé. L'église des Sept-Saints avait été érigée en paroisse ; le faubourg avait été élevé au titre

(1) En raison d'un four public qui se trouvait dans cette partie de la rue.

de ville ; un maire était élu par les habitants, auxquels Henri IV avait accordé, en 1593, le droit de bourgeoisie ; enfin, Richelieu, voulant donner une marine à la France, avait choisi Brest pour en faire le premier port militaire du pays. Les travaux étaient commencés depuis 1631 ; la population s'était aussi accrue en proportion de l'importance que la ville avait prise.

Le chapitre de l'évêché de Saint-Pol de-Léon et les habitants de Brest hésitèrent d'abord à accorder aux Carmes l'autorisation qu'ils demandaient ; mais le gouverneur du Château et de la Ville, M. de Castelneau, ayant manifesté le désir de voir s'établir à Brest un couvent de cet ordre, les difficultés se trouvèrent bientôt levées. Le gouverneur n'avait été que l'interprète des volontés du Roi.

III.

Le 17 août 1651, les anciens maires, les gentilshommes et les nobles bourgeois de la ville s'assemblèrent, conformément au désir exprimé par le gouverneur, et autorisèrent les Carmes à fonder un couvent à Brest. Le maire était alors M. G. Le Bescon. On leur donna, pour former leur établissement, l'église et l'hôpital de Saint-Yves, avec tous leurs droits, dépendances et appartenances. A cette concession on mit pourtant quelques réserves, entr'autres : que la compagnie du Rosaire, établie dans l'église, pourrait continuer à s'y rassembler, et qu'elle recueillerait des aumônes, comme elle avait coutume de le faire, ou qu'elle se retirerait, à sa volonté. Les Pères Carmes devaient aussi respecter les *prééminences*, tombes et bancs qui se trouvaient dans l'église, et s'obligeaient à inhumér dans son enceinte, aux conditions précédemment existantes, les personnes dont les ancêtres y avaient leur sépulture. Il leur était permis d'inhumer dans l'église les habitants qui le désireraient, en s'accordant

avec eux, comme ils le faisaient dans leurs autres maisons ; mais quant à la sépulture des pauvres, elle était obligatoire « si tant » est, dit le traité, que ceux à qui il appartient par leur charge » de les inhumer, voulussent les refuser et les priver de ladite » sépulture , sous prétexte de la seule pauvreté. »

Ces conditions furent acceptées par les RR. PP. Jérôme de Saint-Jacques et Hyacinthe de l'Assomption , religieux des Carmes déchaussés, commissaires du R. P. Ange , provincial de l'ordre.

L'acte fut passé au Château, en présence de M. de Courpois , lieutenant de Roi , qui le signa en l'absence du gouverneur (1). L'année suivante quelques habitants ayant réclamé contre l'autorisation donnée aux Carmes , prétendant qu'on ne leur avait pas laissé toute la liberté requise en pareille circonstance, les maire , bourgeois et habitants se réunirent de nouveau, le 1^{er} mai 1652, pour délibérer sur cette affaire ; on approuva la donation faite en 1651 ; mais les Carmes furent obligés de s'engager, en outre, à faire bâtir *une chambre proche le couvent , pour servir d'hôpital aux pauvres et nécessiteux de la ville.* Le 12 décembre de cette même année, ils prirent possession de l'église et de l'hospice, l'évêque de Léon, Henry Marie de Laval de Bois-Dauphin, ayant donné son approbation le 19 novembre précédent. Ce furent trois Carmes irlandais , chassés de leur pays par Cromwell , qui fondèrent le couvent, dit l'abbé Tresvaux.

Cette maison religieuse est la première qui se soit établie à Brest.

En 1654 , des lettres patentes du Roi Louis XIV leur furent délivrées, légalisant la fondation d'un couvent de cet ordre dans la ville. Elles furent ratifiées au Parlement de Bretagne , le 21 juillet 1659, et de nouveau le 31 juillet 1688.

(1) Jacques de Castelneau Mauvissière , qui fut gouverneur de Brest de 1648 à 1658.

IV.

La chambre qui devait servir d'hôpital n'étant point encore bâtie, en 1655, ces religieux offrirent en échange, pour la création du nouvel hospice, *deux petites maisons s'entrejoignant couvertes en ardoises avec cour et jardin*, situées au haut bout oriental de la rue Neuve. Ces deux propriétés venaient de leur être données par honorable femme, Marie Pochard, veuve de François Jacolot, moyennant une rente de 24 livres pendant sa vie et de messes à perpétuité après son décès. D'après ces propositions, le maire, écuyer Michel de Roupiquet, sieur du Pin, qui avait pour échevins MM. David de Lalande et Gaspar Dagar, « fit par les hérauts » de ville avertir les bourgeois et habitants de se trouver, le » second jour de novembre, à l'issue des vêpres, en l'Eglise » des Sept-Saints, au son de la cloche qui se fera entendre. »

Messire Charles Colas, seigneur de Cintré, était alors lieutenant de Roi de la Ville et du Château de Brest, où il commandait en l'absence de M. de Castelneau, toujours gouverneur.

Le 2 novembre 1655, conformément à la convocation du maire, les bourgeois et habitants de la ville se réunirent dans l'église des Septs-Saints après vêpres. « La réunion se composait de la plus grande et la plus saine partie des habitants. » Ce jour, après la lecture des propositions faites par les Carmes, qui avaient alors pour prieur le P. Louis de Saint-Joseph, et pour procureur le P. Clément de Saint-Georges, on nomma quelques membres de l'assemblée pour aller visiter les maisons, et comme il se faisait tard, on leva la séance. Le lendemain, 3 novembre, dès neuf heures du matin, on se réunissait chez le maire (il n'y avait point alors d'Hôtel-de-Ville), et sur le rapport des délégués, on acceptait à l'unanimité le soffres des PP. Carmes. En outre de ces deux maisons ils donnèrent encore « une somme

de 75 livres en espèces de louis d'argent. » Ainsi, ils devinrent propriétaires de l'église et de l'hôpital de Saint-Yves ; mais ils ne restèrent pas moins dans l'obligation d'observer les autres conditions stipulées dans les premiers actes, laissant à l'hôpital nouveau, pour la subsistance des pauvres, toutes les rentes données et cédées à cet établissement (1).

Néanmoins, en 1676, les commandeurs de Saint-Lazare et du Mont-Carmel les assignèrent pour les faire se désister et départir des biens appartenant à l'hospice de Saint-Yves de Brest, ou en dépendant. Les RR. PP. les renvoyèrent devant les maire et échevins, qu'ils assignèrent de leur côté.

V.

En 1686, les Carmes, que l'on trouve toujours empressés de se rendre utiles aux habitants, demandèrent l'autorisation d'établir à leurs frais et sans de nouvelles quêtes, un hôpital à Recouvrance, « sachant, disaient-ils dans leur requête, l'obligation » qu'ils avaient de rendre service à toute la ville, en recon-
» naissance des bontés qu'on avait pour eux, et ne pouvant,
» vu les difficultés de passer l'eau la nuit, le passage étant
» fermé, porter secours aux habitants de Recouvrance. » La communauté de la ville accorda le 18 septembre, avec empressement, l'autorisation demandée. La requête avait été présentée

(1) Les deux maisons données en 1655, qui étaient situées au haut de la rue Neuve, *vis-à-vis la plate-forme, vulgarisée le boulevard*, furent vendues la somme de 36 livres de cens et rente par chacun an, à perpétuité, le 3 mars 1671, à un nommé Louis Landrin, maître chapelier. Elles n'étaient plus alors que de vieilles masures. Ce Landrin n'exécutant pas les conditions du contrat, en 1673, on l'évinça et on revendit ces maisons à un bourgeois de Brest, qui en offrit 33 livres aussi de cens et rente, par chacun an et à perpétuité, dont 2/3 pour la fabrique des Sept-Saints et 1/3 pour l'hospice.

par les RR. PP. Casimir de Saint - Hilarion, prieur ; Similien de Saint - Joseph, Théodore de Saint - André et Justinien de Sainte-Marie , procureur.

En 1691 , ils sollicitèrent aussi du Roi la décharge du droit de 8 livres, qui se prélevait sur chaque tonneau de vin entrant en ville , pour celui qui se consommait dans leur couvent. La communauté de la ville donna son approbation à cette demande ; mais le syndic de la commune ayant « remontré » que depuis que ces religieux étaient établis à Brest , ils n'avaient donné aucune connaissance ni communication des titres, en vertu desquels ils avaient fondé un couvent , sommation leur fut faite de fournir des copies garanties des titres qu'ils possédaient , pour les déposer dans les archives de la ville.

L'année suivante , 1692 , n'ayant probablement point obtempéré à l'injonction de la commune , le 31 mars , ils furent assignés , cette fois , par huissier, pour communiquer par originaux , au syndic de la ville , les actes , titres, etc..., de leur établissement dans Brest et des fonds et édifices qu'ils avaient acquis depuis les quarante ans derniers. Ils communiquèrent très probablement les originaux au syndic , mais des copies ne furent point remises alors ; car celles qui existent aux archives , et dont nous avons extrait ce qui précède , ne portent que la date du 25 août 1693.

VI.

L'église de Saint-Yves ou des Carmes étant fort ancienne, presqu'en ruines, et se trouvant d'ailleurs trop petite pour contenir tous les fidèles qui la fréquentaient, ainsi que la communauté qui était fort nombreuse, fut rebâtie en 1718, sur les dessins de M. Robelin , directeur des fortifications de Bretagne. A la même époque,

une partie du couvent, celle qui fait face à la rue Charronnière, fut aussi réédifiée.

Expilly dit, dans son *Dictionnaire de Géographie*, article *Brest*, que cette église n'était pas grande, mais fort propre et bien éclairée. C'est du reste celle qui existe encore. Le cloître était petit très et peu élégant. Sur une banquette en maçonnerie s'élevaient des portiques en charpente, supportant la toiture ; au milieu se trouvait un parterre ; dans un des angles existait un puits, qui fut abandonné en 1777, les Carmes ayant obtenu de la ville un filet d'eau suffisant pour les besoins de leur établissement.

Le couvent possédait une bibliothèque assez riche, dont malheureusement il ne reste que quelques volumes à la bibliothèque de la ville.

VII.

Les Carmes furent toujours fort aimés dans Brest, et ils méritaient de l'être, par le zèle qu'ils déployaient sans discontinuer pour se rendre utiles à toutes les classes de la population. Dans ces temps de foi et de pratique religieuse, où les jours de grandes fêtes plus de douze mille communiant se présentaient à la sainte table, l'église paroissiale de Saint-Louis ne pouvait suffire, et le clergé, trop peu nombreux, se trouvait dans l'impossibilité de répondre à toutes les exigences de son service ; ces religieux les suppléaient alors avec un zèle, une complaisance qui les faisaient aimer et estimer de tous les habitants, auxquels ils étaient entièrement dévoués. Quelques corporations d'ouvriers de la ville tenaient leurs séances dans la grande salle du couvent ; la communauté de la ville elle-même se réunissait quelquefois dans leur réfectoire, avant qu'on eût acheté, en 1757, l'hôtel de M. Chapizeau, pour en faire un Hôtel-

de-Ville. Lors de l'épouvantable épidémie apportée à Brest par l'escadre de M. Du Bois de Lamotte, en 1757, épidémie qui décima une grande partie de la population, l'Eglise des Carmes fut mise à la disposition de la ville pour en faire un hôpital ; aussi ne sera t-on point surpris, quand nous dirons que des donations importantes leur étaient souvent faites par les diverses classes des habitants (1).

Au moment où la Révolution éclata, ces Pères étaient fort riches. Leur établissement occupait alors presque tout l'îlot compris entre les rues Saint-Yves, Charronnière, des Sept-Saints et de Traverse : sur la rue Saint-Yves, les maisons d'habitation, qui se voient encore, appartenaient au couvent et étaient louées à des particuliers ; sur la rue Charronnière, une partie des maisons d'habitation dépendaient aussi de la communauté ; mais celles qui se trouvaient dans les rues des Sept-Saints et de Traverse étaient des propriétés particulières. L'emplacement où s'élève maintenant la Halle, était un superbe jardin à terrasses, avec un puits au milieu.

La superficie occupée par tout cet établissement était de 2,154 toises carrées.

(1) Nous ne citerons qu'une de ces donations, c'est celle que leur fit par testament M. Hector Dandigné, chevalier de Grandfontaine, capitaine des vaisseaux du Roi, décédé à Brest en 1696. Elle consistait en une rente de 200 livres sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Elle était faite à la condition que M. Dandigné serait inhumé dans la chapelle de Notre-Dame, dans l'église des Carmes ; que deux grand'messes seraient chantées à son intention, à perpétuité, chaque année, l'une la veille de l'Assomption de la Vierge, et l'autre la veille de la Conception.

Ces deux jours, les religieux, prêtres du couvent, devaient dire toutes leurs messes pour le repos de l'âme de M. Dandigné, « sous peine, auxdits religieux présents et à venir, » s'ils manquaient de dire les messes et services à perpétuité, d'en répondre sur leurs consciences et de perdre la part des 200 livres qui leur revenait et qui serait alors donnée à l'hospice.

Les Carmes acceptèrent ce legs, en présence de M. Desnos, chef d'escadre, exécuteur testamentaire de M. Dandigné.

En outre de ce vaste enclos, ces religieux possédaient aussi, sur la route de Brest à Guipavas, une fort belle maison de campagne appelée le Mont-Carmel, qui existe encore.

Toutes ces propriétés, le couvent, l'église, les maisons de ville, le jardin et la maison de campagne, furent évaluées, en 1790, par une commission dont faisait partie M. Trouille, ingénieur de la marine, à un capital de 120,166 livres 16 sols, et en revenu, au denier 22, à 5,462 livres 2 sols 6 deniers.

VIII.

Liste des Prieurs du Couvent des Carmes.

1652. — Lors de la prise de possession, le 12 décembre 1652, de l'église et de l'hospice de Saint-Yves, ce furent, comme nous l'avons dit d'après l'abbé Tresvaux, trois Carmes irlandais qui dirigèrent la communauté.
1655. — Les PP. Louis de Saint-Joseph, prieur.
Clément de Saint Georges, procureur.
- 1664 (mars). — Les PP. Marcel de Sainte-Geneviève, prieur.
Jacques de Saint-François, sous-prieur.
Joachim de Sainte-Marie, procureur.
- 1664 (octobre). — Les PP. Chérubin de Sainte-Marie, prieur.
1679. — Les PP. Bonaventure de Sainte-Thérèse, prieur.
Salomon de Saint-Nicolas, sous prieur.
Victor de Saint-Vincent, procureur.

- 1679 (octobre). — Les PP. Marion de Sainte-Apollinaire, prieur.
Roch de Saint Hyacinthe, sous-prieur.
Jean de la Croix, procureur.
1683. — Les PP. Salomon de Saint-Nicolas, prieur.
Timothée de la Nativité, sous-prieur.
Jacques de Saint-François, procureur.
1685. — Les PP. Salomon de Saint-Nicolas, prieur.
Timothée de la Nativité, sous-prieur.
Jacques de Saint François, procureur.
1686. — Les PP. Casimir de Saint-Hilarion, prieur.
Justinien de Sainte-Marie, procureur.
1691. — Les PP. Théodose de Saint-Ambroise, prieur.
1695. — Les PP. Casimir de Saint-Hilarion, prieur.
Mélaine de Saint-Hilarion, procureur.
1696. — Les PP. Casimir de Saint-Hilarion, prieur.
Hyacinthe de l'Assomption, sous-prieur
Yves de Saint-Samson, procureur.
1785. — Les PP. F. Elisée de Saint-Paul, prieur.
1790. — Les PP. Elisée de Saint Paul, prieur. (1)
Florent de Saint-Julien.
Cyprien de Saint-François.
-

(1) Le P. Elisée de Saint-Paul était provincial de l'ordre.

IX.

A la Révolution, comme tous les autres établissements religieux, le couvent des Carmes fut confisqué au profit de la nation; son église fut fermée et les Pères dispersés. Un seul, le sieur Ménourt, religieux Grand'Carme (1), déclara adhérer entièrement à la constitution civile du clergé. Nous savons aussi que le frère Florentin émigra en Espagne, où il mourut probablement vers 1807. Ce frère mérite une mention toute particulière : c'est à lui que l'on doit les belles orgues de l'église Saint-Louis. Elles coûtèrent à la fabrique 80,000 livres en argent, plus une rente de 250 livres qui fut constituée au profit de ce Carme. En 1804, il réclama à la fabrique de Saint-Louis sa rente, qui ne lui avait point été payée depuis 1791; il était encore en Espagne. On s'empessa de lui faire passer les arrérages de la rente, qu'on continua de lui solder jusqu'en 1807, époque présumée de sa mort.

X.

Les Carmes, avons-nous déjà dit, étaient fort aimés et estimés à Brest. Nous en trouvons de nouveau la preuve dans un rapport présenté, au mois d'octobre 1790, au conseil général de la commune, par une commission chargée de répondre à des questions adressées à ce conseil par le district, sur la nécessité de conserver ou de supprimer les établissements religieux de la ville :

(1) En 1790, cette maison qui était destinée pour 24 religieux, dont 12 Carmes déchaux ou déchaussés, et 12 Grand'Carmes, ne contenait plus que 12 religieux : 10 RR. PP. et 2 frères convers.

» Il n'est pas un habitant , dit ce rapport , qui ne doive être
» et qui ne soit effectivement pénétré de la plus vive recon-
» naissance pour les services importants que cette communauté
» n'a cessé de rendre , la nuit et le jour, depuis son établis-
» sement dans cette ville , et , sous cet aspect , la commission
» aurait désiré de trouver des moyens efficaces pour la conser-
» ver ; mais forcée de céder à un motif d'utilité plus grand
» encore (celui de venir au secours des pauvres trop resserrés
» dans le local qu'ils occupent), elle a cru , mais avec le plus
» vif regret, que la suppression de cette communauté était indis-
» pensable. »

Les principales raisons que faisait valoir la commission étaient : la nécessité d'agrandir l'hôpital et de substituer à des salles malsaines, dans lesquelles on était obligé d'entasser les malades et les enfants, de nouveaux établissements plus spacieux et mieux aérés, dont la proximité rendait la réunion très facile, et aussi de supprimer l'hôpital de Recouvrance, qui tombait en ruines, ce qui épargnait les dépenses énormes d'une reconstruction et diminuait considérablement les frais d'administration (1).

XI.

Malgré les bonnes dispositions des habitants à leur égard, l'année suivante, 1791, le conseil général se trouva dans l'obligation de réclamer de l'Assemblée nationale le renvoi immédiat des Carmes. Dans sa requête, après avoir rappelé les motifs sur lesquels la commission avait, en 1790, appuyé son opinion, il

(1) L'hôpital que l'on voulait supprimer à Recouvrance n'était point celui créé par les Carmes en 1686, mais un autre élevé, pour remplacer celui-là, sur un terrain situé en face de l'église Saint-Sauveur, donné en 1692 par M. et M^{me} Le Gac de l'Armorique, et dont le comte d'Estrées avait posé la première pierre le 30 mai 1696.

ajoutait encore : « Nous avons remarqué dans le temps que les
» Pères Carmes étaient d'une grande utilité à Brest, par le zèle
» avec lequel ils se sont toujours portés à administrer les secours
» spirituels dans une ville qui n'a, pour le côté de Brest, qu'une
» seule paroisse pour contenir tous les habitants (a). Nous nous
» sommes plu à leur rendre à cet égard la justice qui leur était
» due, et à manifester le regret d'être forcés par des considé-
» rations impérieuses à prononcer leur renvoi ; mais les temps
» sont bien changés !!! Les principes connus à ces religieux,
» opposés à la constitution civile du clergé, font de leur maison
» un asile où se rassemblent les prêtres réfractaires, dont les
» manœuvres, qui ne tendent qu'à alarmer les consciences des
» âmes faibles et des femmes, et à les éloigner de leurs pasteurs
» constitutionnels et de leur paroisse, ont déjà produit des scènes
» scandaleuses.

» Il n'est pas nécessaire d'entrer dans d'autres détails pour
» prouver qu'il vaut mieux prévenir les désordres que d'atten-
» dre que de plus grands délits soient commis, pour les punir....
» etc.... etc....

» On le voit donc que dans une ville aussi intéressante, où
» le terrain est précieux à ménager, ce serait un très grand
» abus de conserver les Carmes, quand même on pourrait les
» considérer comme isolés et ne vivant que pour eux mêmes ;
» mais que cet abus devient infiniment dangereux, du moment
» que leur présence, par la considération ancienne dont ils jouis-
» saient, ne peut que troubler l'ordre public dans ce qui con-
» cerne le service du culte. »

Nous avons copié presque en entier cette requête à l'Assemblée nationale, parce qu'elle fait connaître non-seulement les motifs

(a) « Cette considération, est-il dit dans une note ajoutée à la requête, ferait désirer que l'on fit de l'église des Carmes une succursale de la paroisse. »

pour lesquels les Carmes ont été renvoyés de Brest ; qu'elle peint le regret qu'on avait d'être obligé de ne point les conserver après les services qu'ils avaient rendus à la ville, et l'estime qu'on avait pour eux ; mais encore la nécessité où, en raison de leur révolte contre les lois de l'Etat , ils mirent la municipalité, par mesure d'ordre et de sûreté publique , de réclamer leur expulsion immédiate, expulsion devenue d'autant plus nécessaire que l'ancienne considération dont ils jouissaient était plus grande. Cette adresse, dans laquelle on trouve le désir exprimé de voir l'église des Carmes devenir une succursale de l'église paroissiale de Saint-Louis, fut votée par le conseil dans la séance du 8 mai 1791. On arrêta qu'une copie en serait envoyée à l'évêque constitutionnel Expilly, à Quimper, et une autre au département. Le couvent fut fermé immédiatement.

XII.

Le vœu émis, en 1790 , par le conseil général de la commune, de faire un hôpital du couvent , ne fut point mis à exécution. D'abord, il servit de prison : soixante et onze prêtres non assermentés ayant été envoyés à Brest , par arrêté du département, du 21 avril 1791, qui leur donnait la ville pour prison, ils furent, par mesure de prudence et de sûreté , enfermés au couvent des Carmes , sur l'ordre de la municipalité et du district. Ils n'y restèrent que quelques mois ; la loi d'amnistie du 14 septembre de la même année les fit mettre en liberté. Un membre du département , le citoyen Veller, fut chargé de leur notifier l'acte d'amnistie. Le 27 septembre, accompagné des citoyens Brichet et Berthomme, officiers municipaux, il se rendit au couvent ; les détenus , réunis au son de la cloche, se rendirent à l'église où , du haut de la chaire, Veller leur donna connaissance de l'arrêté du département qui ;

tout en leur rendant leur liberté , ne leur permettait pas , par mesure d'ordre , de rentrer dans leurs anciennes paroisses.

Un vicaire de Saint-Louis remercia les commissaires au nom de ses collègues. Le lendemain , tous ces prêtres , rendus à la liberté , quittèrent le couvent des Carmes.

A peine s'étaient-ils retirés , qu'on transforma le couvent en caserne pour loger les défenseurs de la patrie ; depuis il n'a pas changé de destination. Les premiers soldats qui vinrent l'habiter , furent les volontaires nationaux , appelés pour former le premier bataillon des gardes nationaux volontaires , qui devait être organisé à Brest. Le 10 octobre de cette année , ils arrivèrent en foule ; la population les reçut avec enthousiasme ; un grand nombre furent logés chez les habitants , qui les réclamaient pour les fêter dans leurs familles ; on caserna les autres dans le couvent des Carmes.

Le bataillon de Brest et les deux autres que devaient fournir le département du Finistère , étant organisés vers la fin de l'année 1791 , ils quittèrent la ville dans les premiers jours de janvier 1792.

XIII.

Dès cette année , 1792 , les églises de Brest étant insuffisantes pour la population , on demanda l'autorisation de rouvrir celle des Carmes. Ce ne fut pourtant que le 2 février 1793 , que sur le rapport du procureur de la commune , le conseil décida cette réouverture , qui ne devait pas être de longue durée. Il en donna avis au district , en lui faisant connaître que la municipalité se chargeait , « par inventaire , des ornements , des vases sacrés et autres objets nécessaires pour la déserte de l'Eglise. »

Bientôt on la ferma de nouveau et ce fut alors pour long-temps. D'abord , en l'an II (1793) , le garde magasin des subsistances de

la guerre la demanda pour y mettre ses approvisionnements. La municipalité refusa : « parce que la chapelle en question étant » nécessaire pour les assemblées des sections , il n'était pas en son » pouvoir de la consacrer à un autre usage. »

C'était à cette époque qu'on plaçait sur les églises de Saint-Louis et de Saint-Sauveur des enseignes portant les mots : *Temple de la Raison*.

En l'an III, les plus mauvais jours de la Révolution étant passés, et la loi du 11 prairial (30 juin 1793) ayant autorisé tous les cultes, le district prit, le 9 thermidor (27 juillet), un arrêté par lequel il mettait à la disposition de la municipalité , pour les exercices religieux , l'église des ci-devant Carmes. Cet arrêté avait été provoqué par une pétition des habitants , renvoyée au district par le conseil général de la commune, avec un avis favorable. Dans cette pétition les habitants demandaient « un lieu, à titre de location , » « ou autrement une église, pour l'exercice du culte. » La municipalité répondit au district , le 11 thermidor (29 juillet) : « qu'elle » n'avait d'autre but que de déférer à ses arrêtés ; mais qu'elle » était instruite que ladite église ne pouvait être évacuée , attendu » les objets qu'elle contenait et les besoins du service. »

L'arrêté du district ne put donc être mis à exécution.

En l'an IV (1795), l'église fut livrée à la guerre pour exercer les troupes pendant la mauvaise saison , particulièrement les sapeurs qui ne pouvaient travailler aux fortifications pendant l'hiver. C'était au mois de frimaire (novembre) que cette remise avait lieu ; en nivôse (janvier 1796) , on y emmagasinait des effets militaires ; en ventôse (février), un arrêté de l'administration départementale la mettait tout-à-fait à la disposition de la guerre , et le 8 germinal (28 mars) , un procès-verbal constatant l'état de la chapelle et de ses dépendances, désormais destinées à servir de magasins, était dressé en présence d'un agent de l'autorité civile et

du commissaire des guerres ; la chapelle , la sacristie , le cloître étaient dans un état de délabrement complet.

XIV.

Cette même année, des propositions furent faites par des particuliers pour acheter le couvent. La municipalité s'opposa à la vente ; les raisons qu'elle fit valoir furent : l'importance , pour la guerre , de conserver la partie occupée comme magasin , « par les » comestibles destinés aux défenseurs de la patrie ; » l'impossibilité de trouver un lieu plus convenable que le couvent pour le logement des troupes et la nécessité, peut-être prochaine, d'en faire un hôpital pour remplacer celui de Recouvrance, qui venait d'être évacué pour cause de vétusté ; « il serait , disait-elle, de la munificence nationale d'y attacher (à l'hospice de Brest) la maison » des ci-devant Carmes, qui n'en est séparée que par la rue. »

Cette caserne était en effet indispensable aux nombreuses troupes qui venaient à Brest. En l'an IX , on y logea l'armée des Antilles, de l'expédition du général Le Clerc.

XV.

A cette époque , l'église qui, depuis l'an IV, servait toujours de magasin, fut un moment rendue au culte ; on la mit à la disposition de l'armée espagnole , commandée par le général Gravina , pour y célébrer le service divin. Quelques prêtres réfractaires furent autorisés à y officier ; mais bientôt elle fut fermée de nouveau par ordre du préfet, quoique le maire eût demandé que cette église, qui pouvait contenir mille personnes, fût laissée à la ville pour l'exercice du culte , après le départ de l'armée espagnole.

En l'an XI (1803), le génie militaire, qui en avait depuis plusieurs années la jouissance , la revendiqua comme sa propriété ; la municipalité réclama contre cette prétention, et prit aussitôt un arrêté dans lequel se trouve le considérant suivant :

« Considérant que l'église des Carmes, par la circonscription »
» prochaine des paroisses, devient nécessaire pour y établir une »
» succursale , puisque la ville de Brest, par son étendue et sa »
» grande population , exigera qu'il en soit érigé une , et que »
» cette Eglise, par sa position et son éloignement de la métro- »
» pole, est la seule église qui convient à cet objet.... etc.... »

» Signé : *Le maire, TOUROT.* »

Ainsi, déjà en l'an XI (1803), on songeait à faire de l'Eglise des Carmes une succursale ou seconde paroisse.

C'est à cette époque qu'elle fut remise au clergé de Saint-Louis.

Au mois de thermidor de l'an XII (juin 1804) les conseils municipaux ayant été convoqués pour donner leur avis sur les circonscriptions des succursales, le conseil de Brest répondit de nouveau :

Qu'une église était insuffisante du côté de Brest, vu la grande population et l'état de la paroisse , et que celle des Carmes remplissait sous tous les rapports, les conditions pour une succursale, en lui affectant un arrondissement de territoire. En conséquence, il suppliait le préfet de solliciter du gouvernement la réalisation de ce vœu des habitants et de la municipalité.

Malgré cette pressante demande , ce vœu ne fut point sanctionné, et plus d'un demi-siècle devait s'écouler avant que le gouvernement accordât la création d'une nouvelle paroisse dans l'église des Carmes.

XVI.

Cette église n'est point ancienne ; elle ne date , comme nous l'avons dit , que de 1718, et n'offre rien de remarquable dans son architecture.

D'après M. de Fréminville , on devrait y voir une pierre tombale qui recouvrait l'entrée du caveau de la famille Lars de Poulrinou, qui a donné à la Ville un de ses maires les plus capables : Jacques Lars , sieur de Poulrinou, décédé en 1733, qui fut maire de Brest de 1694 à 1718. C'est lui qui fit, en 1709, construire au bas de la Grand'Rue, l'Escalier-Neuf, comme le constate une plaque de Kersanton incrustée dans le mur donnant sur cette rue.

Quant à la pierre tombale , elle a été enlevée sans doute , car on ne la trouve plus.

Une seule chose mérite une mention toute particulière dans cette église : c'est un petit monument placé jadis au-dessus de la porte d'entrée, maintenant descendu dans un des bas-côtés, dans la travée à droite en entrant. Ce monument , beaucoup plus ancien que l'Eglise actuelle (il date du XVI^e siècle) et qui provient, sans aucun doute, de l'antique chapelle de Saint-Yves, démolie en 1718, est une petite statue en pierre de Kersanton, représentant un saint assis dans un fauteuil. Il est vêtu d'une large robe à capuchon et grandes manches , serrée à la taille ; sur ses genoux se voit une bourse, dont il tient en mains les cordons. La tête est coiffée d'un bonnet de docteur ; malheureusement cette tête est moderne. La statue ayant été décapitée , probablement à la Révolution, il y a quelques années un sculpteur du pays en a refait une en tuffeau, à peu près sans doute, car il ne reste aucune tradition sur cette statue.

Sur les côtés du fauteuil se voient des écussons armoriés , portant un croissant surmonté d'une molette à six branches. La statue et le fauteuil sont supportés sur un cube en Kersanton. Au-dessous est une espèce de cul-de-lampe sculpté couvert d'ornements , sur le devant duquel , dans un cartouche , est gravée en creux l'inscription suivante :

P : QVILBIGNON

MIL : V^c XXXIII

FIST : FAIRE : LIMAGE.

P: Quilbignon

mil cinq-cent trente-quatre

fist faire l'image.

XVII.

Cette statue représente très probablement Saint-Yves, dont P. de Quilbignon avait fait faire l'image, pour la placer dans l'église de l'hospice dédiée à ce saint.

La bourse , dont il tient en main les cordons , signe de sa charité et des aumônes qu'il distribuait aux pauvres , ne semble laisser aucun doute à ce sujet. Il ne faut point s'occuper de la tête qui , comme nous l'avons dit, est moderne ; le bonnet de docteur dont elle est coiffée ne prouve donc absolument rien.

Les armoiries sculptées sur les côtés du fauteuil appartiennent, nous le pensons , à la famille des Quilbignon. Du reste , à qui pourrait-on les attribuer , si ce n'est à celui *qui fist faire l'image ?*

Les Quilbignon étaient du pays, ils habitaient la paroisse de Saint-Pierre-Quilbignon et celle de Plouzané. Ils descendaient d'une ancienne famille bretonne, dont plusieurs membres sont mentionnés dans les preuves de l'*Histoire de Bretagne*, de Don Morice. Il n'est donc point étonnant qu'ils eussent de la dévotion pour l'Eglise de Saint-Yves, et qu'ils lui eussent fait don de cette statue. Il aurait été fort curieux de savoir à quelle occasion ?

D'après le *Nobiliaire de Bretagne*, de M. de Courcy, la famille de Quilbignon existait en 1427 ; elle eut encore des représentants à la montre de 1534 ; malheureusement cet ouvrage ne donne point les armoiries de cette maison.

Ce petit monument qui, la tête exceptée, est resté dans un état parfait de conservation, est dû à un artiste qui ne manquait point de talent. On a le regret de ne trouver son nom sur aucune des faces de la pierre.

Si nous nous sommes un peu étendu sur ce sujet, c'est que cette statue n'a jamais été décrite et que nous pensions qu'elle méritait de l'être, comme un des plus anciens monuments qui existent à Brest. M. de Fréminville en a parlé, il est vrai, dans ses *Antiquités du Finistère*, mais il n'avait pu sans doute la bien examiner, car il dit qu'elle représente la Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. L'inscription qu'il donne est aussi fautive ; quant à l'opinion qu'il émet, qu'elle provient de l'église de Notre-Dame de Recouvrance, nous la croyons erronée.

XVIII.

En résumé, nous pensons que cette statue, représente Saint-Yves, qu'elle provient de l'ancienne église de l'hospice, dédiée à ce saint ; que c'est P. Quilbignon, l'un des descendants de

cette ancienne famille de notre pays, probablement même celui qui figurait à la montre de 1534, qui l'avait fait faire par un artiste dont malheureusement le nom ne nous est point parvenu. Nous ajouterons que les armoiries des Quilbignon, que l'on ne connaissait point encore, il est probable, puisque le savant M. de Courcy ne les a pas données dans son *Nobiliaire*, pourraient être regardées, d'après les armes gravées sur les côtés du fauteuil, comme portant un croissant, surmonté d'une molette. Les émaux ou couleurs restent toujours un mystère, l'artiste ne les ayant point indiqués sur la pierre.

XIX.

L'église des Carmes, dont nous venons de donner l'histoire, a été enfin, par décret impérial du 31 décembre 1856, érigée en succursale de l'église paroissiale de Saint-Louis; une circonscription de territoire lui a été affectée; les lettres de l'Evêque de Quimper et Léon, M^{sr} Sergent, en date du 12 janvier 1857, l'ont élevée ensuite au titre de seconde paroisse de Brest, sous les noms et invocations de *la Bienheureuse Vierge Marie des Carmes*.

L'inauguration a eu lieu le 25 janvier de la même année. Le conseil municipal a voté, dans sa séance du 4 février suivant, une somme de 40,000 francs pour son installation; sa population s'élève à peu près à 40,000 âmes.

Cette paroisse comprend l'ancienne ville tout entière et le Château; elle se trouve presque circonscrite dans les murailles qui existaient en 1670. Elle est renfermée dans une ligne qui, partant de la porte du port, montant l'Escalier-Neuf, suivant la rue des Malchaussés, longeant toute la rue Traverse, franchissant la cour de la caserne des Douanes, coupant le Cours-Dajot

à angle droit , ainsi que Porstrein , finit à la mer. Tout le côté droit de cette ligne , jusqu'à la Penfeld , fait partie de la paroisse de Notre-Dame des Carmes.

XX.

Le vœu si souvent émis par les habitants de faire une paroisse de cette église , présenté d'abord en 1792 , ensuite formulé par la municipalité en l'an XI (1803) et adressé par elle en l'an XII (1804) , au gouvernement , est donc enfin réalisé après plus d'un demi-siècle.

E. FLEURY,

Bibliothécaire-Archiviste de la ville.



SOUVENIRS

O mon vieux Cours-d'Ajot , que de fois , à minuit ,
A l'heure où tout sommeille, où s'éteint chaque bruit ;
Quand la rame légère ou la quille tranchante
D'un canot attardé qui regagne le port
Fait jaillir dans les airs , en pluie étincelante ,
Les gouttelettes d'eau sous son rapide effort ;
Quand, du bord des vaisseaux, la cloche en piquant l'heure,
Vient un instant troubler ce silence profond ;
Quand le frémissement de la vague qui pleure,
A la voix du marin, comme un écho répond ;
Quand un pâle rayon échappé d'un nuage
Change ta rade , ô Brest , en un immense écrin ,
Où perles , diamants , comme un brillant mirage ,
Passent pour reparaitre et disparaître enfin ;
Que de fois , en suivant , seul , les sombres allées ,
Mes yeux ont vu passer, souvenir enchanteur !
Les brillantes erreurs à jamais envolées
De ces jours tout empreints de joie et de bonheur !....

Je me souviens alors qu'enfant , dans la savane ,
Sous les regards brûlants de notre ardent soleil ,
Je goûtais à longs traits le plaisir, cette manne
Que Dieu donne aux enfants au moment du réveil.
Je riais ! Je courais ! J'étais heureux ! Ma joie
Eclatait sur mon front et brillait dans mes yeux !
— Et puis , quand venait l'heure où le soleil se noie
Dans l'horizon lointain qu'il dore de ses feux ,
Regagnant la maison , sous la vaste varangue
Qu'embaumaient l'acacia , le lys ou les jasmins ,
Les pâles endormis , l'ananas ou la mangue ,
Je retrouvais ma mère , et mes petites mains
Se joignaient sur son cou : puis , après ces caresses
Que je chérissais tant , après mille baisers ,
De ses souples cheveux , en défaisant les tresses ,
Je lui disais tout bas mes désirs , mes pensers.
Ensemble nous causions : à ma jeune ignorance
Elle apprenait comment bien par delà les mers
Se trouve un beau pays qu'on appelle la France !
Elle disait comment , durant les longs hivers ,
D'un manteau blanc et pur, Dieu couvre cette terre ;
Et que l'eau ne court plus , que le feuillage est mort ;
Que tandis que le pauvre expire de misère ,
Le riche abrité , lui , de tous les coups du sort ,
Va de fête en plaisir et de plaisir en fête ;
Dépeignant le printemps , elle disait comment
Il succède aux frimas. — En l'écoutant , ma tête
Tombait sur son épaule. Elle , alors doucement
Me portait à ma couche , et bientôt un doux somme
Donnait à mon esprit des songes bien heureux.
Je me voyais grand , je me voyais jeune homme !

.

Ainsi passait ma vie , et bientôt tous mes vœux
Furent de voir la France à mes désirs promise.
Nos mornes me semblaient moins beaux que ses coteaux,
La savane était triste , et souvent quand la brise
En passant sur ma tête allait raser les flots ,
J'aurais voulu la suivre en sa course lointaine.
Je voulais voyager. Oui , je voulais partir !
L'Océan m'appelait et son humide haleine ,
En effleurant mon front , me faisait tressaillir !

Je partis ! je connus la France ,
Ce cher pays tant souhaité ;
Je vis la riante Provence ,
De la nature enfant gâté.
Je vis le doux ciel de Marseille ,
Son port toujours en mouvement.
Puis je vis la Ville merveille ,
Paris et son enivrement.

Mais enfin , je te vis , ô Bretagne chérie ,
Ma seconde , ma vraie , oui , ma seule patrie !
J'aimai tes champs si verts et tes ajoncs dorés ,
Et ta blanche aubépine et l'odeur de tes prés ;
J'aimai tes noirs rochers et tes arides plages ,
Tes tortueux sentiers , les âpres paysages ,
Tes manoirs féodaux , les huttes , tes abris ,
Tes men-hirs , tes dolmens , séculaires débris.

J'aimai ta lande grise et tes pieux calvaires
Où tes vierges , le soir , s'en vont avec leurs mères
Prier pour les absents , les pauvres matelots
Exposés aux périls , à la merci des flots.
J'aimai tes hauts clochers , leurs flèches élégantes ,
Tes montagnes , tes bois , tes pentes fatigantes !
J'aimai de tes galets les rauques bruissements
Qui nous semblent le choc d'antiques ossements.

Tes grottes , frais abris , par les siècles minées
Pour servir de palais aux Korigans, aux Fées ;
Ces déchirants sanglots qui , pendant l'ouragan ,
Paraissent s'exhaler du sein de l'Océan ;
Le cri des goélands que nous cache la brume ;
Ces larges gouttes, douces larmes d'écume
Dont la mer vient parfois mouiller nos tristes fronts,
Semblant vouloir souffrir parce que nous souffrons.

Oh ! j'aimai tout cela , Bretagne , et ma tendresse
Fut pour toi désormais , antique druidesse
Qui portes à ton front, comme un bandeau d'argent ,
Les vagues en rumeurs de ton vaste Océan :
Toi dont les bracelets sont autant de rivières,
Les bijoux , des rescifs, le voile , des brouillards ;
Pays des Farfadets , des sombres Lavandières
Dont m'ont parlé tout bas tes crédules vieillards.

Je te donnai mon cœur et tu me devins chère ,
O toi qui pour moi fus une seconde mère !
Et maintenant , vieux Brest , que devenu ton fils ,
Parmi tes fiers enfants j'ai choisi mes amis ,
Je t'aime , — et désormais ma plus ardente envie
Est de toujours avoir chez toi droit de cité ;
— Vivant , de partager de tes enfants la vie.
— Mort , d'avoir un tombeau par tes vents fouetté.

Juin 1858.

OLIVIER DE LAFAYE.



REVUE

DES

OUVRAGES LITTÉRAIRES

OFFERTS PAR LEURS AUTEURS
A LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST,

Depuis sa fondation jusqu'au 1^{er} Janvier 1860.

La Société Académique qui compte, surtout parmi ses membres correspondants, quelques auteurs féconds et obligeants, possède, grâce à eux, une petite bibliothèque qui s'accroît de jour en jour. Il est temps de faire connaissance avec ces ouvrages adoptifs qui forment après tout le plus clair de notre avoir, et nous allons les passer sommairement en revue; il s'agit, en effet, d'une simple revue plutôt que d'une critique approfondie : déduction faite de l'élément historique et scientifique, ainsi que des mémoires offerts par d'autres Sociétés, il m'est resté entre

les mains une quinzaine de volumes, grands ou petits, qui relèvent de la littérature. Je les ai lus presque intégralement, mais je n'en puis donner une longue analyse, et je me bornerai le plus souvent à quelques indications. J'espère, Messieurs, que le peu que j'en dirai vous donnera l'envie d'en savoir davantage, et que vous voudrez lire vous-mêmes ces ouvrages, dont tous les volumes sont maintenant coupés et dont les sujets vont vous être connus.

Bien que j'eusse préféré une allure plus libre, je tâcherai de rester fidèle au rôle passif qui m'est imposé. Les convenances m'interdisant la critique, l'éloge dans ces conditions serait sans valeur, et je m'abstiendrai, autant que possible, de l'une et de l'autre. Je prie Messieurs les auteurs de ne pas m'en vouloir, et je ferai valoir comme compensation que si, simple rapporteur, je parviens à intéresser, tout l'honneur leur en reviendra, car je n'y serai pour rien. Au reste, s'il m'arrive par hasard de laisser paraître mon sentiment plus que je ne voudrais, j'accepte d'avance la responsabilité, toute personnelle, de ces appréciations.

On entend dire tous les jours que la poésie se meurt, que la poésie est morte; il n'en est rien; le culte des muses est devenu plus discret peut-être, mais il n'est pas délaissé. Il est vrai que la hiérarchie n'est plus comme autrefois au grand complet; les grands-prêtres manquent, mais les lévites abondent, et si les premières places sont vacantes, les rangs inférieurs sont encore vivement disputés. Aujourd'hui, comme hier, les jeunes bacheliers rêvent la gloire et chantent l'amour, et font leur entrée dans le monde sous les auspices d'un premier volume de poésies. Souvent rien ne suit cet essai; souvent aussi la vocation persiste, tantôt occupant la vie entière, tantôt souffrant partage avec des fonctions qui sembleraient devoir l'exclure.

Voici d'abord un exemple de longévité et même d'hérédité poétiques ; nous le devons à MM. Duval , père et fils , de Belle-Ile-en-Mer (Morbihan). M. Duval , père , a composé sur Jeanne-d'Arc une œuvre à laquelle il hésite à donner un nom , mais qui est bel et bien un poème épique en règle : ce poème est en effet divisé en douze chants , chaque chant est précédé d'un argument ou sommaire ; il est écrit en vers alexandrins et roule sur des évènements mémorables où interviennent les puissances célestes. Naturellement Satan prend parti pour les Anglais.

« Cependant , lisons-nous dans la préface , ce n'est pas par » intérêt pour ce peuple , alors catholique. Mais c'est qu'étrangers » et conquérants , ils vinrent porter chez nous le trouble et le » désordre , qui servent toujours les projets de l'esprit du mal. » Personne ne s'attend à me voir faire l'analyse d'un poème épique ; j'y renvoie les lecteurs et je me borne à emprunter quelques citations à la préface : l'auteur est resté étranger à toutes discussions entre classiques et romantiques ; il a cherché le beau là où il a cru le voir ; il n'est pas de ceux qui croient et disent que notre siècle n'aime plus la poésie : que de nobles pensées lui soient offertes , soit en prose , soit en vers , il les sent vivement et les recherche ; le genre épique semble aujourd'hui discrédité ; mais la mode est changeante , qui sait s'il n'est pas près de revivre ? L'auteur nous annonce , en outre , qu'il est sur le point de publier des *Réflexions morales et littéraires sur le Théâtre* , avec quelques œuvres dramatiques de sa composition , et que son fils aîné a le projet de faire paraître aussi quelques-unes de ses poésies , la plupart sur la Bretagne. Quant au poème qu'il nous livre dès-à-présent , œuvre de longue haleine , et qui ne contient pas moins de treize mille et quelques vers , l'auteur , peu exigeant , désire seulement que le lecteur se montre pour son héroïne plus clément que ne le furent les Anglais , qui la brûlèrent ; et pour finir par où j'aurais dû commencer ,

en voici la dédicace : *A la mère de mes enfants , ma douce Marie ; à la Bretagne , ma patrie !*

M. Duval nous a adressé aussi son *Ode sur le rétablissement de la statue du roi Grallon*.

M. Duseigneur, qui a également traité ce sujet, nous a offert, en outre, deux volumes de ses œuvres, dont l'un contient un poème intitulé : *Les Ducs Bretons*, et un autre poème, beaucoup moins étendu, sur la guerre de Crimée.

Le poème sur les ducs Bretons a quatorze chants ; c'est un poème historique. L'auteur, étranger à tout intérêt de parti, ne s'est proposé d'autre but que de dire la vérité, en s'efforçant de se conformer, sans toutefois se flatter d'y avoir réussi, à ce sage précepte d'un grand poète : La seule politique, dans un poème, doit être de faire de bons vers. Il espère qu'inspiré par le désir de consacrer quelques chants à la mémoire de la Bretagne, ce recueil historique sera accueilli avec indulgence, eu égard d'ailleurs à la rapidité avec laquelle il a été composé : il contient plus de 5,000 vers, et quatorze mois seulement y ont été consacrés. En 1855, l'auteur eût d'abord l'idée de traiter, en vue du Congrès Breton, la question, inscrite au programme, de l'émigration des insulaires Bretons dans l'Armorique. Le rapporteur ayant cité avec éloge ce travail, qui forme le chant premier du poème actuel, M. Duseigneur en élargit le cadre primitif, et célébrant de nouveaux épisodes de l'histoire de Bretagne, il y ajouta treize autres chants.

Rester fidèle à la vérité historique semble avoir été sa préoccupation dominante. S'il rencontre une légende accréditée, il la rapporte, mais en la donnant pour ce qu'elle vaut et en exhortant le lecteur à la défiance. Voici par exemple comment, après le récit sommaire, mais authentique des premières émigrations, l'auteur introduit la légende de *Conan Mériadec* :

Tel est en résumé par l'histoire éclairci,
Le fait incontesté ; la fable la voici :

Il peint ensuite en quelques traits ce roi d'Armorique, espèce
de Charlemagne Breton

Qui commande , dit-on , cent vingt mille soldats ..
Concède des terrains à ses compagnons d'armes
Et fait à tout propos des discours pleins de charmes.
Dans le pagus de Brest , sa terre favorite ,
Il bâtit un castel et , monarque émérite ,
Après quinze ou vingt ans du règne le plus beau ,
Il mourut à Saint-Pol où l'on voit son tombeau.

Mais tout cela est fort douteux ,

et l'histoire romaine
Ne dit pas un seul mot du héros écossais.....
Un Breton , un auteur estimable , Gildas ,
Presque contemporain du fait , n'en parle pas ;
Aurait-il ignoré ce grand fait historique ?

Ce n'est pas probable ;

d'un roitelet d'Ecosse
Nos chroniqueurs ont fait un héros , un colosse.

Et pour conclure :

L'histoire n'admet pas un fait que rien ne prouve ;
Or , du fait , nulle part la preuve ne se trouve.

Ce n'est qu'à titre d'exception, et par égard sans doute pour
leur caractère sacré , que M. Duseigneur, n'ayant pas d'ailleurs,
comme dans le chant premier, à débattre ici une question con-
troversée , a rapporté dans leur intégrité légendaire les exploits
des Sept Saints de Bretagne.

Saint Corentin , par exemple , pêche un petit poisson dans une fontaine , et l'offrant au roi Grallon ,

Sire , dit-il , donnez l'ordre qu'on le prépare.

Le roi sourit et son maître d'hôtel se moque , mais enfin l'ordre est donné , l'ordre est exécuté.

Et bientôt , par la grâce , ô merveille accomplie !
La chair de ce fretin croît et se multiplie ,
Et chacun tellement en fut rassasié
Qu'il en resta , dit-on , encore la moitié.

Saint Pol commande à la mer de reculer et la mer recule ;

Un horrible dragon
Répandait la terreur au pays de Léon ;

il promet de le réduire et marche à sa rencontre ;

Du peuple rassemblé quelle fut la surprise
En voyant , à la voix de l'apôtre Breton ,
Le serpent devenir aussi doux qu'un mouton !

L'auteur raconte ensuite les invasions franques , la résistance de l'Armorique aux lieutenants de Charlemagne , résistance sanglante , mais vaincue :

L'Empereur toutetois , déçu dans son orgueil ,
A son char triomphant n'attacha qu'un cercueil ;

puis l'indépendance reconquise par Nominoë , les invasions normandes , la domination des Plantagenets , et enfin la guerre de succession , qui est , d'après l'auteur , la partie capitale et la plus dramatique du poème.

Le tumulte des batailles, le choc des armures, les prouesses guerrières, toutes choses dont M. Duseigneur ne s'effraye pas, tiennent une grande place dans ses récits comme dans l'époque qui en fait le sujet. Dans son poème sur la guerre de Crimée, elles règnent sans partage ; les canons grondent, les obusiers tonnent :

La guerre a déployé sa magnifique horreur.....
De la place soudain cinq cents pièces répondent ;
Une grêle de fer sort de leurs flancs d'airain ;
Boulets, bombes, obus labourent le terrain,
Bondissent sur le roc, ou dans les airs éclatent.
Sous leurs coups redoublés les murailles s'abattent,
Les canons démontés penchent sur leurs affûts....
Les tonnerres humains tout-à-coup se sont tus.
Mais dans Sébastopol l'orage recommence,
Plus terrible, plus long !.....

Mais enfin la brèche est ouverte, Malakoff pris, les Russes refoulés, et le succès rime toujours avec le nom Français.

L'auteur évoque en terminant le fantôme des soldats de l'Empire, qui lui obéissent et sortent de leurs tombeaux

Avec leurs poitrines blessées
Couvertes de poudreux lambeaux :
De vos demeures ténébreuses
Accourez, ombres valeureuses
Des guerriers morts à Marengo !
Un chef au front pensif et sombre
Conduit ces bataillons sans nombre
Qui suivaient ses pas triomphants ;
Ils viennent sur ce sol qui tremble,
Ils viennent célébrer ensemble
L'héroïsme de leurs enfants.

Le deuxième volume est un recueil d'*Odes historiques* que M. Duseigneur, cédant aux sollicitations de quelques amis, et encouragé par l'opinion de quelques hommes éclairés, a publiées en 1848. Il a, toujours essayé, dans ces odes, de faire prévaloir ce principe : que la poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées elles-mêmes. Si de nos jours, la voix des poètes est moins écoutée, n'est-ce pas parce qu'ils se sont détournés du vrai but de la poésie, celui d'être utile à l'humanité? Des rêveries mystiques, de fades strophes sur les vierges du vallon, sur les grèves désertes et sur les ruines des vieux châteaux, tel est le sujet de leurs interminables rapsodies.

J'avoue que ces déclarations m'avaient un peu alarmé. En effet, l'utilité ne me semble pas devoir être le but suprême de la poésie ; les idées utiles, c'est-à-dire pratiques, sont même rarement poétiques ; les idées neuves et qui n'ont jamais servi sont très rares, surtout en poésie, et le génie lui-même se borne le plus souvent à rajeunir en les marquant de son empreinte, des idées qui circulent dans le monde depuis bien long-temps ; et quant aux sentiments, qui sont bien aussi sans doute un des éléments de la poésie, leur domaine est encore plus limité, plus exploré, et ce n'est qu'à la longue qu'ils changent de caractère ou plutôt d'accent ; néanmoins, toutes les fois que la poésie les exprime avec sincérité et éloquence, nous sommes tout oreilles et nous y prenons plaisir comme à ces vieux airs plaintifs qu'on ne se lasse jamais d'entendre. Je me demandais comment la poésie pourrait faire aujourd'hui pour renoncer aux prétextes habituels de ses rêveries, les vallons, les grèves désertes, les ruines ; comment en un mot elle pourrait se passer de la nature et des souvenirs. Pour me rassurer pleinement, il m'a suffi de parcourir les divers titres des *Odes historiques* : *Le Poète, Méditations, Adieu à l'Armorique, Souvenir, Croyance et Doute, de l'Avenir des Chemins de fer,*

à *Mlle Rachel, la Fête des âmes, etc....* En les lisant, je me suis aperçu que j'étais en pays de connaissance. Ainsi M. Duseigneur ne se fait pas de la mission du poète sur la terre une moindre idée que M. Victor Hugo lui-même : Le poète

est empereur ; sa couronne
Est faite des lauriers qu'il sème autour de lui.
Il est plus qu'empereur, sur la terre il est Dieu !

Lamartine ne professe pas plus de prédilection pour les nuits étoilées, pour les flots murmurants :

Oh ! que j'aime la nuit quand brillent les étoiles.....
Quand un pâle croissant à l'Orient se lève,
Quand le flot jette seul aux échos de la grève
Un son triste et confus.

L'âme alors s'abandonne aux douces rêveries,
Aux molles voluptés d'un amour à venir... .

Il semble qu'à cette heure où tout dort, tout s'oublie,
Loin du bruit des cités, sous ces astres rêveurs,
La voix des nuits murmure à votre âme assoupie
Des chants consolateurs.

Dans *l'Adieu à l'Armorique*, l'auteur

prêt à quitter sa Bretagne chérie,
Son ciel gris, ses vallons, sa molle rêverie,

salue tristement le pays natal plein de souvenirs,

Les grèves, murs d'airains, les mers, bruyants abîmes ;

Il n'oublie même pas l'abbaye croûlante de Saint-Mathieu

Ni le grand château fort, poétique ruine,
Bâti comme un nid d'aigle au bord de la colline.

C'est un sentiment plus tendre encore qui a inspiré l'élégie intitulée *Souvenir* :

Même dans mon sommeil , ton image chérie
Se mêle en souriant à chaque rêverie.
Dans mes nuits de douleur, — car ma vie est bien sombre,
Ton doux regard luit comme une étoile dans l'ombre ,
Comme un rayon doré dans un ciel nébuleux.

Ainsi se trouvent heureusement démenties les craintes que la préface nous avait fait concevoir ; l'auteur, comme ses devanciers, chante les beautés de la nature et même celles de la création ; il s'abandonne parfois à de mélancoliques rêveries , il aime les grèves désertes et il sait comprendre les ruines. Mais je me hâte de le reconnaître, sa lyre possède aussi des cordes d'airain qui rendent sous ses doigts de mâles accords. J'en trouverais de nombreux exemples dans l'ode sur *la Révolution de 1830*, dans l'ode *à l'arbre de Liberté*, dans celle qui a pour titre *le doigt de Dieu*, où la monarchie de Juillet est représentée

adaptant des moteurs rétrogrades

Au wagon du progrès qui ne recule pas.

Mais ces odes datent des jours orageux de 1848 ; l'une entre autres est adressée au citoyen L., façon de parler que l'usage n'a pas maintenue , et elles ont peut-être un caractère trop politique , bien que cette politique-là soit de l'histoire ancienne, ce qui , pour le dire en passant , justifie aujourd'hui le titre d'historiques qu'elles reçurent il y a dix ans. Je puis toutefois indiquer, au moins à titre de rêveries, ce que l'auteur entrevoit dans *l'Avenir des Chemins de fer* :

On verra , réunis sous les mêmes bannières ,
Oubliant leur passé , grandir les peuples frères
A l'ombre du génie et de la liberté.

Ainsi s'accompliront, lentement amenées ,
Sans trouble et sans combats , les hautes destinées
D'un monde tout entier soumis aux mêmes lois.

Je puis aussi signaler, dans la *Fête des Ames* , quelques strophes prophétiques commençant par celle-ci :

Invincible , mais toujours juste ,
N'écoulant que l'appel auguste
Du droit et de l'humanité ,
C'est aux nations alarmées
Sous un joug barbare opprimées
Que la France avec ses armées
Saura rendre la liberté.

Et alors , s'autorisant sans doute d'un exemple que Musset lui-même nous a donné , l'auteur, comme si rien de glorieux ne devait s'accomplir sans qu'ils y fussent associés , réitère son évocation favorite aux soldats de l'Empire qui, toujours dociles, sortent de leurs tombeaux ,

Avec leurs poitrines blessées
Couvertes de poudreux lambeaux :

De vos demeures ténébreuses
Accourez , ombres valeureuses
Des guerriers morts à Marengo.

Un chef au front pensif et sombre
Conduit ces bataillons sans nombre
Qui suivaient ses pas triomphants.

Enfin, dans les notes relatives à l'ode sur les *Pyramides*, je trouve une lettre adressée à l'auteur par M. de Persigny, alors détenu politique. M. de Persigny avait écrit un mémoire très remarqué, où

il présentait de nouvelles hypothèses sur la destination de ces mystérieux monuments. Dans sa lettre, très flatteuse pour M. Duseigneur, notre futur ambassadeur le félicite du noble sentiment qui lui inspire pour un infortuné des éloges sans doute excessifs et se défend avec une modestie spirituelle de voir son nom figurer à côté de celui des Colomb et des Galilée, et d'être si aisément comparé à Thésée sortant du labyrinthe ou à Alexandre tranchant le nœud gordien.

Après les poèmes, après les odes, voici des élégies ; elles sont de M. Gestin et portent ce titre : *Premiers essais*. Le titre est modeste, et il n'y a point de préface. En tête seulement figure l'initiale d'un nom qui rappelle à l'auteur un premier amour, dont le souvenir, mêlé de regrets, était encore très vif en 1857. Il est difficile de parler de ces choses là sans les profaner un peu, mais l'auteur ne saurait s'en plaindre : quand les secrets du cœur ont été livrés à l'impression, il est bien tard pour essayer de les reprendre.

Dans ce recueil règne une inspiration facile, abondante, dont les sentiments naturels au jeune âge font tous les frais. Ce n'est pas M. Gestin qui ferait peu de cas des grèves solitaires, des ruines couvertes de lierre et encore moins des vierges du vallon. Il n'a d'autre ambition que de fixer des souvenirs joyeux ou tristes dans des stances harmonieuses qu'il se plait à relire :

Que dites-vous pourtant, pauvres vers ? peu de choses !
Vous parlez du printemps, de la brise et des roses
Des fleurs et du soleil ;
Vous chantez bien plus mal ce qu'ont chanté tant d'autres ;
Mais de tous les enfants ne sont-ce pas les nôtres
Que nous aimons le mieux ?

Ce n'est pas cependant qu'il n'ait jamais rêvé la gloire ; ce serait sans exemple :

Je veux que ton doux nom soit grand, plus grand encore
Que celui de Délie et que celui de Laure.....

Je rêvais Béatrix et je rêvais le Dante.

Mais ce n'est là qu'un vœu passager, et il n'ignore pas d'ailleurs que la Renommée est femme, c'est-à-dire capricieuse, et que le meilleur moyen d'attirer ses regards c'est de ne rien faire à son intention. Au reste, si les noms de Laure et de Béatrix sont immortels, cela tient à la fidélité de leurs amants non moins qu'à leur génie. Mais le génie et la constance sont de nos jours plus rares que jamais. Il est vrai qu'un premier amour ne laisse pas d'ordinaire des traces si durables : ce qui enivre l'adolescent c'est ce sentiment même qui a encore tout le charme de l'inconnu ; la femme qui l'inspire, ou plutôt qui en est le prétexte n'a que la seconde place dans ses pensées. Plus tard, au contraire, le cœur ne se livre qu'à bon escient ; moins pressé de se pourvoir, il est plus libre dans son choix et par suite moins excusable, s'il devient infidèle. Cependant notre jeune poète me permettra de le mettre en garde contre ses tendances éclectiques : je n'en veux pour preuve que la variété d'initiales et l'uniformité de dates qui règnent dans ces élégies ; les dates ne diffèrent entr'elles que par le mois où le jour, ce qui fait de 1857 une année sans doute exceptionnelle. A défaut de cet indice, il est question ici de cheveux noirs, là de tresses blondes et autres attributs non moins divers.

Cette fière jeune fille, objet d'un amour qui n'osa même pas se révéler, a dû soupirer, j'imagine, en trouvant ce doux reproche dans le recueil qui lui est dédié :

Tu ne m'as pas compris. Depuis j'ai bien souffert ;
J'ai vu mon espérance avec ses beaux mensonges
S'envoler loin de moi, laissant mon cœur désert.

Mais n'a-t-elle pas regretté ce bon mouvement en lisant, quelques pages plus loin ces vers hardis, qui témoignent de progrès rapides ?

Il ne sera pas dit que j'aurai sur ta joue
Posé mes lèvres un moment,
Qu'à tes longs cheveux noirs où la brise se joue
J'aurai (souvenir trop charmant)
Entremêlé les miens en pressant ta main blanche,
Sans qu'une strophe éclore au cœur
Ne soit venue ici fleurir, pâle pervenche,
Qui me rappellera cet éclair de bonheur !

Aura-t-elle songé sans dépit qu'il s'agissait encore d'un autre nom dans cette strophe ?

Curieuse ! tu veux connaître
Ce que j'écrivais à l'instant
Sur le tronc blanchi du vieux hêtre.
Je n'ose pas, ma belle enfant,
Rejeter ton vœu téméraire
Et dire non :
Ce que je gravais solitaire.
C'était ton nom.

Ses regrets ont dû s'adoucir en arrivant à une lettre dont l'adresse n'a sans doute rien de commun avec ce qui précède et dont voici le début :

Tu sais que vendredi j'attendais une lettre
De toi. — De grand matin aussi vins-je me mettre
A l'affût du facteur.

Quoi qu'il en soit, elle aura volontiers pardonné en reconnaissant qu'aucune autre n'a su comme elle inspirer le jeune poète,

et que sans atteindre au rang de Laure ou de Béatrix, il est encore assez beau d'être la sœur cadette d'Elvire.

Les derniers vers que j'ai cités, bien qu'ils figurent dans une pièce où l'émotion est parfois sincère, appartiennent à un genre mis en honneur par les *Contes d'Espagne et d'Italie*, mais dont il n'est pas facile de faire usage. L'esprit seul peut faire pardonner la désinvolture de la pensée et de la forme, et cette libre allure exige une grâce dont tous les talents ne sont pas capables, sans être forcés. Je comprends à la rigueur qu'on se fasse un jeu, par exemple, de soutenir une conversation rimée, et que, par gageure, on essaye de faire autre chose que de la prose en disant : Nicole, apportez-moi mes pantoufles ; mais la poésie n'y est pour rien, et ces récréations ne méritent pas l'immortalité.

Voici des vers écrits au lit :

Donc je suis dans mon lit ; j'ai les pieds chauds ; je fume ,
Et dans très peu de temps je pourrai m'endormir....
Tout calculé, je crois qu'à raison je préfère
Le plancher où la vache et d'autres animaux
Paissent en liberté — plus ou moins. — L'onde amère
A ses désagréments. Des légions de maux
Y viennent vous vexer. — Au banc de Terre-Neuve
Surtout. — Quel banc, grand Dieu ! lorsqu'arrive l'hiver !
Si vous ne m'en croyez, allez-y : c'est ouvert
A tout le monde.

Ces vers sont à coup sûr très faciles, et ils le sont de parti pris, car M. Gestin sait se donner quand il veut le mérite de la difficulté vaincue, témoin ces strophes écrites dans le rythme de *Sarah la Baigneuse* :

Voyez comme la tartane
Se pavane
En fendant le flot vermeil.

On dirait la jeune fille
Qui frétille
Un beau dimanche au soleil.
Des mers c'est la demoiselle,
Verte et frêle,
Au corsage gracieux,
Qui folâtre dans l'espace
Et qui passe
Comme un doux rêve à nos yeux.

Voici pourtant que je préfère :

Vois donc l'Océan se marbrer d'écume !
Ne dirais-tu pas, à travers la brume,
Un drap mortuaire aux larmes d'argent !
Les phares là-bas, au sein des ténèbres,
Brillent comme font les lampes funèbres
Qui jettent aux morts leurs reflets changeants.

Et pour clore les citations :

Si quelqu'un nous eût dit que ces rêves si chers
Eclos sous les étoiles,
S'en iraient comme au loin disparaissent des voiles
Dans l'horizon des mers ;
Que notre cœur, rempli d'énivrantes pensées,
Se serait trouvé vide, et que dans l'avenir
Il ne nous resterait qu'un pâle souvenir
De nos félicités passées,
Mensonge, eussions-nous dit !...

Si M. Gestin me reproche d'avoir, dans ce rapide examen, hasardé quelques jugements et même quelques conseils à son adresse, je n'allèguerai pour excuse que ma sympathie pour son jeune talent et le plaisir que m'ont donné quelques-uns de ses vers.

Je ne dirai qu'un mot d'une espèce de satire dialoguée qui porte pour titre : *Les deux Propriétaires* , et pour nom d'auteur Auguste Galimard. L'auteur voudrait voir la concorde rétablie entre propriétaires et locataires ; il fait appel au patriotisme des uns et des autres , et s'adressant plus directement aux locataires, il tâche de leur prouver que leurs ennemis naturels ne sont pas si terribles qu'on le dit , et il les invite à écouter une conversation entre deux propriétaires causant d'affaires pendant trois-quarts d'heure « sans pour cela cesser de se conduire en chrétiens. On remarquera même, ajoute-t-il, avec quelle charmante naïveté nos personnages s'écartent de la question. »

En effet , nos deux propriétaires se rencontrent au Musée du Louvre ; ce sont deux frères , mais deux frères utérins : l'aîné a pour père un meunier, et n'est lui-même qu'un simple vigneron, tandis que le cadet descend d'ancêtres illustres ,

Dont plus d'une licorne orna le fier cimier,

ce qui ne l'empêche pas d'être avocat, et même d'en abuser. Ce propriétaire-avocat a conçu un projet merveilleux , mais il n'est pas facile de le lui arracher ; il aime mieux causer de choses et d'autres , de Duguesclin et de Mac-Adam , de Spartacus et de Bradamante. Quant à son frère , le vigneron , son rôle est bien simple ; il répète avec quelques variantes : mais revenons à nos moutons. A la fin le fameux projet s'exhale dans un couplet :

Unissons-nous propriétaires ,
Augmentons nos locataires ,
Augmentons, augmentons
Le loyer des maisons.

Là-dessus , le vigneron plus clément , fait appel aux sentiments de l'avocat , lequel fait amende honorable et se déclare satisfait d'avoir parlé pendant trois-quarts d'heure pour ne rien

dire. Je souhaite que tous les lecteurs soient aussi patients que le vigneron et tous les propriétaires aussi accommodants que l'avocat ; mais je doute que l'auteur ait réussi à réconcilier ces derniers avec les locataires , qui certainement aimeront encore mieux subir leurs exigences que leurs conversations. Ceci soit dit sans rien conclure contre le talent de M. Auguste Galmard , lequel est sans doute un homme d'esprit , qui a voulu jouer un tour au public.

Avec M. Guichon de Grandpont, nous revenons à la poésie héroïque ; ses *Gloriæ Navales* sont des odes historiques, sans contredit, et de plus des odes latines : *Gloriæ Navales, odae, cum præfatione, notis, isographiâ et quorundam numismatum descriptione, Auctore A. Guichon de Grandpont, divionensi*. Bien que le latin de l'auteur soit à la portée de tout le monde , je suis heureux de trouver en tête du recueil une préface écrite en français , et je m'y arrête , afin de ne pas glisser trop légèrement sur un ouvrage qui accuse autant d'opiniâtreté que de désintéressement dans le culte de l'art.

En publiant ces Odes , qu'il veut bien appeler « *d'étranges loisirs* , » M. Guichon de Grandpont « se flatte de concourir à la popularité de la Marine en France , » sans se dissimuler qu'une telle prétention « doit sembler à beaucoup de gens le » plus étrange des paradoxes. C'est toutefois dans cet espoir » qu'ont été faites de loin en loin... les odes réunies dans ce petit livre. » Seul encore au milieu de la lice qu'il vient d'ouvrir , il y appelle des émules et entrevoit le jour où les chants latins à l'honneur de nos gloires navales formeront comme un concert : « Quand tout aspirant de la marine , tout officier de l'un » des corps de l'armée navale pourra lire dans la langue de » ses études, dans la langue d'Horace , dans la langue universelle du christianisme, l'éloge de ses illustres modèles , je

» m'honorerais toujours de ces faibles préludes , par lesquels il
» m'est doux d'élever aujourd'hui la première voix. »

Au reste , l'auteur obéit à la vocation : « enclin des l'en-
» fance à jouer avec les formes gracieuses de la pensée , »

(Quiquid tentabam dicere versus erat)

il « s'est délassé par cette composition des travaux administra-
» tifs auxquels il s'est voué depuis vingt-six ans ; et il ne s'est
» jamais permis ce délassement aux heures du service..... »
La poésie, en effet, exige le recueillement, et puis le *Gradus
ad Parnassum* n'est pas un livre portatif. « L'activité et l'utilité
» modestes de sa vie officielle sont, Dieu merci ! assez connues
» pour qu'il puisse avouer le culte des Muses, souvent et non
» sans raison compromettant pour ses adeptes. » Et comme
si ce passe-temps, très permis, pouvait lui laisser encore quel-
ques scrupules, il accueille cette idée, que « la patience étant
» une des vertus les plus essentielles, les plus nécessaires,
» surtout à un administrateur de la Marine, » il en aura
donné, après tout, un exemple qui ne peut que tourner,
« à l'avantage du service. »

« Rassuré par ma conscience sur l'appréciation qui sera
» faite de mes intentions patriotiques..... je suis loin de l'être
» également sur le succès. Reconnaissant toute la hardiesse
» de ma tentative, je pressens que j'ai dû laisser échapper des
» fautes, des négligences.... Me voilà donc pieds et poings liés....
» devant les maîtres, les disciples, les juges de l'art, de la pro-
» sodie et de la grammaire, pauvre oublieux depuis trente
» ans de leurs préceptes et de leurs rigueurs. Peut-être bientôt
» leur dirai-je avec Ovide :

» Parce pater, nunquam versificator ero !

• Mais en ce jour il me faut attendre de pied ferme les foudres encourues par ma présomptueuse entreprise. Les héros que je célèbre me désavoueraient, si je ne soutenais jusqu'au bout la témérité que je leur ai empruntée.

• N'espérant pas désarmer la critique, je vais loyalement au-devant de ses coups, en rappelant ici les modèles que je me suis proposés et les règles de versification que j'ai dû suivre. »

Vient ensuite le tableau des divers mètres employés par l'auteur, chose indispensable pour la plupart des lecteurs à qui leurs souvenirs de rhétorique ne suffiraient pas pour se reconnaître dans cette prosodie assez compliquée; occupés de bien d'autres affaires, sinon plus graves, au moins plus actuelles, ils ont depuis long-temps perdu de vue l'Archiloquien et l'Asclépiade, et de toutes ces vieilles connaissances l'hexamètre seul leur est resté familier; encore est-ce beaucoup dire. L'idée de ce tableau est donc heureuse: il rendra plus attrayante la lecture des *Gloriæ Navales* en permettant d'apprécier tout le mérite de la difficulté vaincue; et le facile contrôle dont il pourrait armer une critique vétilleuse tournera lui-même à la gloire de l'auteur, si, comme j'en ai l'assurance, son exactitude est trouvée irréprochable.

Après ce tableau, vient l'indication détaillée du rythme adopté pour chacune des vingt-huit pièces du recueil, avec la mention des exemples qu'on en trouve dans Horace, ou bien l'aveu d'une innovation que l'auteur se pardonne avec peine, ce qui témoigne d'une discipline littéraire devenue bien rare de nos jours.

Entr'autres écueils du sujet, il a fallu latiniser les noms souvent rebelles de nos marins célèbres; M. de Grandpont s'en est sagement tiré; et si dans le titre des *Gloriæ Navales* nous l'avons vu reculer devant le sien, c'est assurément par mo-

destie plutôt que par embarras ; au reste , il a fait le moins possible violence aux noms propres et s'est borné , quand il l'a pu , à en changer la terminaison : ainsi , pour Colbert , Tourville , Cassard qui deviennent sans effort des grands hommes en *us* ; ailleurs il a eu recours à d'ingénieux équivalents , Bubulus pour Bouvet , Clavigier pour Chevillard , Rufus pour Leroux , Thovarsulus pour Dupetit-Thouars. Mais comment tirer parti de Desherbiers de l'Etanduère ? Voilà un nom difficile à placer convenablement. L'hexamètre serait à peine assez long pour le contenir , et , si Horace exigeait l'emploi de l'adonique ou même du phrérécration , il eût fallu se résoudre à le leur partager. Et cependant Desherbiers de l'Etanduère est une de nos gloires navales ; il eût été mal de le rejeter à cause de son nom : M. de Grandpont en a fait Standvariès , ne pouvant transiger à moins.

L'ode qu'il lui consacre commence ainsi :

Ehen ! Ehen ! pudenter , Gallia , Gallia ,
Labuntur anni.

en mémoire de celle d'Horace dont le rythme est pareil :

Ehen ! Ehen ! fugaces , Posthume , Posthume ,
Labuntur anni.

M. Guichon de Grandpont ne cultive pas seulement les Muses latines ; il nous a fait part d'une épitre en alexandrins français qu'il adressa à M. Ponsard sur sa pièce *L'Honneur et l'Argent* , et qui débute par ce vers :

Monsieur , je vous aimais pour avoir fait Lucrèce.

La comédie en question ne lui a pas laissé la même impression :

Triste je le di ,

Devant ce grand succès je reste abasourdi.

Et pourtant ,

Si le sujet n'est pas neuf , il est riche ;
C'est un sol plantureux auquel en toute année
Par d'abondants fumiers la force est redonnée ;

mais

Le tissu de ce drame est faible et mal ourdi ;

Georges est trop simple , pas assez inventif ; il n'y avait aucune nécessité de le placer

Entre l'honneur d'un bord et de l'autre l'argent.

Il devait simplement payer les trois-quarts de ses dettes , obtenir un sursis pour le reste , et se refaire une petite fortune. Quant à Laure elle trahit en se jouant , elle manque de cœur :

Je ne vous dirai pas que c'est peu naturel ,
Mais les infirmités d'un caractère tel
Sont , Monsieur, du ressort du physiologiste.....
Les produire au théâtre est une pauvreté ,
Et , puisqu'en votre plan c'était nécessité ,
Convendez qu'il n'est pas sans médiocrité.

A ce compte point de comédie , et par suite point d'épître.
Il y avait pourtant une pièce à faire sur le même sujet :

Donc, pour corroborer mon discours arrogant
Et par honnêteté je relève le gant.
Un père meurt, laissant après lui dans ce monde
Une veuve et deux fils.

Je ne puis entrer dans les détails de ce nouveau plan ; je dirai seulement que l'un de ces jeunes gens entrait dans le corps des officiers , l'autre dans l'administration de la Marine , et que l'auteur se serait proposé de les peindre

Bien comiques tous deux.

Sans quitter M. Guichon de Grandpont, nous pouvons passer de la poésie à la prose, en prenant pour transition son *Essai sur la susceptibilité du caractère, considéré comme un obstacle au bonheur*. Cet opusculé contient, outre quelques exemples où figurent des personnages qui s'appellent Polydore, Damis, comme dans les moralistes classiques, des réflexions-morales résultat d'observations personnelles et une définition que je lui emprunte : « La susceptibilité est cette disposition de l'âme, qui porte à concevoir comme une chose certaine et fâcheuse, la supposition gratuite ou exagérée de la mauvaise intention d'une personne dans les relations qu'on peut avoir avec elle. »

A qui faut-il attribuer l'ouvrage publié en 1849, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Le meilleur Conseiller du Peuple, petit livre de vie des familles, contenant tous les secrets du bonheur individuel pour soi et les autres; répertoire de préceptes et d'exemples tirés de l'Ecriture Sainte et des plus saines pensées des hommes* ! — C'est une compilation de textes empruntés aux auteurs sacrés et aux auteurs profanes. Le sujet de ce livre est, comme on voit, très sérieux, et il est de tous les temps. La préface au contraire est toute de circonstance ; l'auteur y prend à partie les apôtres de tendances nouvelles qui éveillaient alors plus vivement qu'aujourd'hui la haine des uns et les sympathies des autres ; elle se termine par un couplet qui peut se chanter sur l'air du *Bon roi Dagobert* et qui est une paraphrase du passage le plus populaire et le plus risqué de cette chanson. Cette préface est signée de simples initiales qui sont celles de M. Guichon de Grandpont ; est-elle de lui ? Je laisse décider la question par ceux qui ont l'honneur de le connaître, et je les renvoie à la dédicace, où ils trouveront les prénoms des sept enfants que Dieu a donnés à l'auteur.

Voici un autre ouvrage conçu dans le même esprit et dont le frontispice porte également une croix pour symbole. Le sujet

qui y est traité s'écarte doublement de notre programme , et je n'en donnerai que le titre , qui heureusement n'est pas moins explicite que le précédent : *Croisade au XIX^e siècle, appel à la piété catholique , à l'effet de reconstituer la science sociale sur une base chrétienne, suivi de l'exposition critique des doctrines phalanstériennes*, par Louis Rousseau.

Je passe également sous silence l'*Histoire merveilleuse des amours d'une pipe et d'un compas* ; elle n'a d'ailleurs que quatre pages ; c'est une fantaisie qui défie l'analyse, mais qui s'est vendue au bénéfice d'une famille pauvre ;

Et j'arrive à M. Eugène Loudun ; nous lui devons deux volumes et une brochure qui sont : *Un essai sur les OEuvres de Napoléon III*, étranger à nos études ; *Le Salon de 1855*, question peu actuelle, et un écrit sur *l'influence des idées anglaises et germaniques en France*, qui a eu pour parrain le *Pays, journal de l'Empire*. Cet écrit se compose d'une introduction, d'un premier chapitre consacré aux Anglais, d'un second aux Allemands, d'un troisième aux Français et d'une conclusion.

On lit dans l'introduction : « Les hommes peuvent se diviser en trois catégories : les rêveurs, les esprits positifs et les esprits pratiques. L'Angleterre est la patrie de l'esprit positif, l'Allemagne est la patrie de l'imagination, la France est la patrie du sens pratique. » Cette distinction entre l'esprit positif et le sens pratique ne vous semble-t-elle pas un peu arbitraire ? Etre doué du sens pratique c'est apparemment passer volontiers de la théorie abstraite à l'application utile, ce qui n'est pas incompatible avec les tendances d'un esprit positif. Mais passons, la chose s'éclaircira sans doute. L'auteur cite ensuite une vingtaine de noms qui résument en définitive nos illustrations politiques, oratoires, littéraires des dix dernières années, et le quart à peine lui semble doué du sens pratique, c'est-à-dire du caractère français. Victor Hugo est un Anglais, Jules Favre est un Anglais, Balzac aussi, sans

compter Louis-Philippe ; Lamartine est un Allemand, ainsi que M. Arnaud (de l'Ariège) ; MM. de Falloux , Thiers et Berryer sont de vrais Français. A la bonne heure ; mais il faut avoir bien de l'esprit pour trouver cela et même pour le comprendre. Le vulgaire est habitué à considérer la vocation comme une conséquence des aptitudes plutôt que comme une nécessité de terroir, et il trouve l'imagination de M. de Lamartine aussi française que le sens pratique de M. de Falloux. Supposons d'ailleurs que l'auteur choisisse quelques hommes éminents d'Angleterre et d'Allemagne, et les soumette à une classification semblable, il faudra, pour qu'au bout de l'opération la balance soit exacte, qu'il trouve en Angleterre autant de Français qu'il a trouvé d'Anglais en France ; de même pour l'Allemagne ; et alors que deviennent les distinctions de peuple et de race ? Ou bien il en sera réduit au petit nombre de Français que possède la France, et alors plutôt que de s'appliquer le vers de Corneille ,

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis ,

il aimera mieux reconnaître qu'il s'était fait un idéal *à priori*, qu'il l'a appelé l'esprit français, et qu'il l'a pris pour règle et mesure dans la distribution très inégale de ses sympathies envers ses contemporains.

Il est difficile à deux peuples rivaux de porter l'un sur l'autre des jugements équitables. Cependant l'instinct critique qui prévaut aujourd'hui dans notre littérature a opéré une heureuse réaction contre cette vieille frivolité française , toujours prête à rire de ce qu'elle ne comprenait pas ; et je ne serais pas embarrassé pour citer des travaux récents où d'éminents penseurs ont rendu une justice tardive mais éclatante à des institutions, à des mœurs qui diffèrent des nôtres, mais qui ne sont pas sans grandeur. Est-ce à dire qu'il ne soit plus permis de trou-

ver l'Allemand rêveur et l'Anglais égoïste ? Non assurément ; ces reproches n'ont, d'ailleurs rien de bien grave : ainsi le patriotisme est toujours égoïste ; il l'est à Londres comme il le fut à Rome ; et quant à l'orgueil il touche de près à la fierté, qui est une vertu. Mais M. Eugène Loudun ne s'en tient pas là, et j'avoue que je ne m'attendais pas à voir l'esprit positif aussi maltraité par le sens pratique. Voici quelques-uns de ses griefs : les Anglais sont d'incurables trafiquants, leur Parlement n'est pas un forum, c'est une Bourse ; ils ont un tel respect pour le droit individuel qu'ils laissent brûler une ville plutôt que d'isoler l'incendie en démolissant une maison, malgré le propriétaire ; ils ont les dents plus avancées que nous et mangent plus de viandes qu'aucun autre peuple ; ils recrutent leur aristocratie dans la bourgeoisie ; ils observent le dimanche par pur égoïsme. Leur philosophie, c'est le sensualisme, témoin Locke qui produisit Condillac, autre Anglais fourvoyé parmi nous ; encore est-ce trop dire, le matérialisme est une affirmation, or, ces esprits positifs ne veulent rien affirmer : de là l'éclectisme, qui est l'indigence de la pensée demandant l'aumône à toutes les portes. Leur littérature est vouée au réalisme et dépourvue d'imagination. Dans ce système, des auteurs comme Shakespeare, Milton, Walter Scot, sans parler de la mélancolique pléiade des Larkistes, ne sont-ils pas quelque peu embarrassants ? Ce n'est qu'une apparence : la mélancolie vient précisément du manque d'imagination. Walter Scot est Anglais quand il peint des caractères, mais quand il dessine la figure fine et nuageuse d'une blonde miss, quand l'émotion du récit le gagne, Walter Scot est Français ; Shakespeare est Anglais dans *Macbeth*, mais Français dans *Roméo*. Quant à Milton, il est bien plus le poète de la terre et de l'enfer que le poète du ciel ; et comme on peut assurément en dire autant du Dante, M. Eugène Loudun ne refusera pas de nous le céder, et nous en ferons un Anglais, si toutefois Florence y consent.

L'esprit positif dénature chez nos voisins jusqu'aux sentiments intimes, l'amitié, l'amour maternel. Ainsi « une mère écrivant à son fils éloigné d'elle de cinq cents lieues, ne lui parle pas de sa conduite, de ses devoirs, de niaiseries, de sentiment ; elle lui développe l'art d'utiliser les relations les plus inutiles en apparence, de ne se faire que des amitiés solides, de se lier publiquement avec une femme du monde pour se ménager l'entrée des meilleures maisons. »

Les Allemands sont plus ménagés ; l'auteur ne leur reproche guère que d'aimer trop l'idéal et d'être trop enclins à dissserter sans conclure. Le panthéisme domine dans leur philosophie, et la fantaisie dans leur littérature. Ces jugements n'ont rien d'acérbe ou de téméraire, et le sens pratique se montre assez tolérant pour l'idéologie.

Quant au Français, cela va sans dire, il a toutes les qualités ; cependant « sa qualité mère est le bon sens, nom commun du génie, tel que Klopstock entendait le génie, un composé de trois quarts de raison et d'un quart d'imagination. » Si Klopstock a dit cela, c'est un Français ; prenons-le en échange de Fénelon, dont l'esprit est trop inventif pour nous appartenir. La littérature française a peu créé ; Labruyère, Racine imitent les Grecs, Corneille et Molière les Latins et les Espagnols. Nous avons le génie de l'observation, nous n'avons pas celui de l'invention. A la bonne heure ! peut-être même avons-nous le génie de l'éclectisme ; mais pourquoi nous faire un mérite de ce qu'on signale chez nos voisins comme une lacune, et à quel titre Shakespeare est-il Anglais quand il observe, Français quand il imagine ?

Tel est le système de l'auteur, ou plutôt le prisme à travers lequel il regarde le monde et qui lui suffit pour tout expliquer : histoire, philosophie, mœurs, religion ; il jette ses reflets sur le passé comme sur l'avenir ; il lui fait déclarer française l'Assem-

blée Constituante, et allemande la Convention, qui cependant n'a donné que trop de preuves de sens pratique ; il lui montre dans un avenir prochain, frappée d'une chute rapide, abjecte et sombrant tout-à-coup, fatalement, ignoblement, cette nation à qui il reconnaissait quelques pages plus haut le talent de conjurer les secousses imminentes en faisant des concessions opportunes.

Mais il serait injuste de chercher dans cet écrit des opinions réfléchies ; j'aime mieux y voir l'exercice d'une verve brillante, et si l'auteur veut bien ne pas trop prétendre au sens pratique, je suis prêt à lui reconnaître une riche imagination allemande.

Reste enfin un dernier volume ; c'est le récit de divers voyages faits dans l'intérieur de l'Oyapock, par M. Thébault de la Monderie. Ce n'est pas précisément une œuvre littéraire ; mais comme ceux qui pourraient en parler avec connaissance de cause sont, paraît-il, très rares, je m'en suis chargé, quoique je connaisse l'Oyapock moins que personne.

D'après un auteur anglais lui-même, que M. Eugène Loudun cite dans ses notes, le journal de voyage d'un Anglais contient : 1^o le jour du mois où il se met en route ; 2^o le nom des villes où il a couché ; 3^o l'enseigne des hôtels où il a diné, avec un mémorandum quand il y a bu de bon vin ; 4^o le jour où il est rentré dans ses foyers. M. Thébault de la Monderie, quoique Français, est de cette famille de voyageurs ; il est éminemment doué du sens pratique et même de l'esprit positif ; le but de son voyage suffirait à le prouver : il traverse les forêts vierges, il remonte les cataractes, à la recherche de la salsepareille, qu'il a le bonheur de découvrir. Il note avec une naïve exactitude les moindres détails de son voyage : « Nous partîmes de chez M^{me} Popineau, le 1^{er} octobre, à six heures

du matin.... Le 13 novembre au soir, nous étions de retour chez M^{me} Popineau. » Le récit n'en est pas pour cela moins instructif, mais les péripéties y sont rares ; cependant il y avait matière à d'émouvants tableaux ; l'auteur a mieux aimé se tenir en deça de la vérité que de donner prise au moindre soupçon d'exagération : par une nuit magnifique , au milieu d'une solitude troublée seulement par le hurlement du tigre , nos voyageurs s'étendent sur un rocher où , dit l'auteur, « nous nous endormîmes en méditant sur l'instabilité des choses de ce monde. » C'était le cas où jamais. Le surlendemain , ils tuent une couleuvre qui a vingt-cinq pieds de longueur. « Sur ces entrefaites, un de nos chasseur arriva tout haletant nous dire qu'il avait aperçu un homme des bois ; nous ne le crûmes point. » Nous ne le crûmes point , qu'elle parole dans la bouche d'un voyageur ! Le 17, ils arrivent chez les Indiens Oyampis , lesquels sont en guerre avec les Grandes-Oreilles et les Mérillons ; ces peuplades ont une façon particulière de se déclarer la guerre ou la paix : ils plantent une flèche dans un sentier , la pointe en haut ou en bas, suivant leurs intentions. Ils ont aussi pour habitude de ne porter aucune espèce de costume , et ils ne font aucun cas des palliatifs que leur propose M. Thébault de la Monderie ; obstination regrettable , mais naturelle. Ils ont un usage plus étrange encore et de beaucoup : c'est, en abordant un étranger, de lui frotter le front avec un morceau de coton ; ils trouvent cela tout simple et seraient sans doute bien surpris si l'étranger répondait à leurs prévenances en leur tirant son chapeau : « Mon compagnon faisait des difficultés pour se prêter à cet usage, mais à ma prière, il consentit à subir ce frottement. » A cette cérémonie succéda l'invitation de prendre part à leurs danses ; l'auteur, qui avait déjà décliné des offres plus embarrassantes , dont je ne parlerai pas , ne put s'en dispenser. Il poussa même la condescendance jusqu'à se conformer à l'uniforme de rigueur,

ne réservant qu'une simple bande de toile, sur quoi il fut inexorable. « Quand je fus ainsi tatoué et enduit de la tête aux pieds de rocou et de ginipa, j'apparus dans la danse, accolé au capitaine, qui me prit pour sa danseuse. » Cette apparition fut suivie d'un redoublement de gaité et d'un galop effréné. M. Thébault de la Monderie dansa ainsi pendant deux heures ; après quoi, se disant malade, il alla se coucher. « Vain espoir de repos ! ils revinrent me chercher et je fus forcé de retourner danser avec eux. » Enfin, sur les quatre heures, il obtient la permission de se retirer, et il se dirige vers une fontaine, où il essaye, mais en vain, de se débarbouiller.

Les incidents de ce premier voyage se reproduisent dans les suivants, qui sont aussi narrés jour par jour. L'auteur découvre, outre la salsepareille, le copahu, le gayac et la vanille. Sa dernière excursion date de 1843 ; il en revient malade et dégoûté de cette vie d'aventures. Il s'arrête à Cayenne, où le souvenir de tant d'épisodes plaisants ou terribles l'obsède comme un cauchemar, puis il repart pour la France, où il a depuis recouvré la santé et publié son journal. Voici ce qu'en pense M. Guéraud, qui en est l'éditeur : « M. Thébault de la Monderie n'est pas un littérateur, mais c'est un voyageur que son jugement, sa bonne foi, sa simplicité et sa modestie placent bien au-dessus de ceux qui ajoutent à leurs récits mille détails de leur invention, dans le seul but de briller et d'éblouir. » Eloge mérité, et qui n'est pas sans prix ; car ils sont rares les récits de voyages dont on peut dire que le lecteur y trouvera moins de plaisir que de profit.

PAUL CHABAL.

• L'ARCHIPEL HAVAÏEN

EN 1855

CONSTITUTION PHYSIQUE. — PRODUCTIONS. — POPULATION.

Lorsque Cook reconnut les îles Sandwich, en 1778, il leur imposa ce nom en l'honneur du premier lord de l'Amirauté. Aujourd'hui, on commence à leur en donner, sur les cartes, un autre qui leur convient à plus juste titre, celui d'îles *Havai*, tiré du nom de la plus grande de l'archipel. Il est certain cependant qu'autrefois elle seule y avait droit, et qu'aucune appellation générale n'était donnée au groupe entier par les habitants des différentes îles qui étaient toujours en guerre entre elles jusqu'au moment où un chef entreprenant, Kamehameha, les réunit toutes sous sa domination.

Il est certain aussi que Cook n'était pas le premier navigateur qui y aborda. L'amiral Anson trouva à bord du galion de Manille une vieille carte espagnole où était marqué un groupe d'îles appelées la *Mesa*, *los Majos*, la *Desgraciada*, situées à la même latitude que les Sandwich, mais beaucoup plus à l'est. Cette différence, à cette époque, n'a rien d'étonnant, et peut-être était-elle marquée à dessein sur la carte. La politique ombrageuse des Espagnols pouvait les porter à laisser ignorer au monde la connaissance, ou au moins la vraie position d'un archipel qui aurait pu servir de refuge à des flibustiers, ce qui eût été une grande gêne pour le commerce du Mexique et des Philippines. Cook trouva deux morceaux de fer entre les mains des naturels, quand il aborda à Kauai, et la tradition rapportait que les habitants avaient vu, il y avait bien long temps, des navires qu'ils avaient pris pour des îles flottantes (1), passer devant leurs rivages. En un mot, toutes les histoires racontées par les naturels, dépouillées du merveilleux qui ne pouvait manquer d'y être mêlé, prouvent que de 1530 à 1630, l'archipel a été visité plusieurs fois, et que des étrangers y ont vécu et y sont morts; mais il n'en est pas moins vrai que c'est à Cook et à ses successeurs qu'on doit les premières notions précises sur ces îles.

Leur position centrale par rapport à la Californie, la Chine et le Japon, et la facilité des communications avec les archipels les plus considérables de la Mer du Sud, leur donnent une grande importance dans la partie septentrionale de l'Océan Pacifique. Une nation maritime, qui en serait maîtresse, pourrait, en cas de guerre, en faire un centre d'opérations qui rendrait très difficile le commerce de ses ennemis, et assurerait à ses croiseurs un refuge dont la défense serait rendue plus facile par

(1) D'où le nom de *Moku, île*, appliqué aux navires.

une multitude d'obstacles naturels. Ces considérations ne devaient point échapper aux intéressés ; aussi a-t-on vu tour-à-tour l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis vouloir, plus ou moins ouvertement, s'emparer de ce groupe ; mais comme la prise de possession par l'une des parties ne pouvait avoir lieu sans exciter les réclamations des autres, on a pris un terme moyen qui permet à ces îles de garder la neutralité, et elles ont été déclarées former un état indépendant sous la garantie de l'Angleterre, de la Russie, des Etats-Unis et de la France. Cependant les citoyens entreprenants de l'Union ne semblent pas avoir abandonné la partie, et l'on a vu tout dernièrement, pendant que les autres signataires du traité étaient engagés dans la guerre, les Américains sur le point, non de prendre, mais *de se faire céder* par les habitants ce pays qui leur appartient de fait. Ce sont des Américains qui occupent presque tous les hauts emplois du gouvernement ; les principales maisons de commerce sont à eux ; l'influence de leurs missionnaires est très considérable, et deux fois par an, 3 ou 400 baleiniers sortis des ports de l'Amérique viennent s'y ravitailler. Mais, je n'ai à m'occuper ni de la politique, ni du gouvernement constitutionnel qu'on a imposé aux *Kanaks*, pas plus que des querelles qui divisent les sectes religieuses qui s'occupent de leur conversion. Je veux seulement donner une idée de la nature et des productions de ces îles et des hommes qui les habitent, population intéressante qui semble, comme toutes ses congénères du Grand Océan, subir dans toute sa rigueur la loi cruelle et inexplicable qui fait disparaître les races primitives devant la civilisation. L'histoire des îles, depuis leur découverte jusqu'au temps présent, a été traitée avec tous les développements possibles par les missionnaires méthodistes : MM. Bingham, Cheever, Stewart, etc. De tous ces livres, celui de M. J. Jarves m'a paru le plus complet et le plus impartial.

I.

L'archipel Hawaïen est situé entre les parallèles de 18° 50' et 22° 20' de latitude Nord, et les méridiens de 157° 43' et 162° 35' de longitude occidentale de Paris. Il embrasse une étendue d'environ 6,400 milles carrés (1), où l'île principale, Hawaï, compte pour les deux tiers. Le tableau suivant fait voir la grandeur des différentes îles.

	Longueur.	Largeur.	Surface.	
Hawaï.	88 milles.	73 milles.	4,000 milles carrés.	
Maui.	48 —	30 —	620	—
Kahoolawe.	44 —	8 —	60	—
Lanai.	47 —	9 —	400	—
Molokai.	40 —	7 —	490	—
Oahu.	46 —	25 —	530	—
Kauai.	22 —	24 —	500	—
Niihau.	20 —	7 —	90	—

Il faut joindre à cette énumération les îlots déserts de Molo-kini, Lehua et Kaula, et l'île Bird (île aux Oiseaux, *Motu-Manu*), qui, bien qu'éloignée de quarante lieues de l'archipel, fait néanmoins partie du même système.

Les noms précédents sont écrits selon l'orthographe adoptée par les missionnaires qui ont fixé la langue des indigènes. Ils diffèrent singulièrement de ceux qu'on lit dans les relations de voyages et sur des cartes assez modernes, telles que celle de l'hydrographie française, publiée en 1847. La première faute en est due au capitaine Cook, qui dans son ignorance du dialecte polynésien, a souvent pris pour des mots simples des mots

(1) J. Jarves; *History of the Hawaiian or Sandwich Islands*, 1843.

composés, de véritables phrases. L'insulaire auquel on demandait par signes : Quelle est cette terre ? répondait : c'est Niihau, *O-Niihau*, c'est Tahiti, *O-Tahiti*, etc., etc. De plus, Cook appliquait aux mots polynésiens l'orthographe anglaise, la plus rebelle de toutes : les traducteurs de ses relations ont popularisé les noms qu'il avait imposés, noms qui ont été adoptés par ses continuateurs, Anglais ou Américains, et c'est ainsi que figurent sur les cartes : *Owhyhee*, *Mowee*, *Woaho*, *Oneehow*, *Atooi*, etc.; ces noms, avec la prononciation anglaise, rappellent encore assez bien les sons de la langue indigène, mais prononcés autrement ils n'ont aucun rapport avec ceux-ci. (1)

L'origine volcanique de l'archipel est écrite partout dans sa constitution, et on voit en activité, sur Hawaï, le plus grand volcan connu. Le soulèvement qui a fait surgir ces îles est sans doute contemporain de celui qui a donné naissance aux Marquises, aux îles de la Société et aux cratères autour desquels les polypiers ont construit l'Archipel Dangereux. Comme dans ces îles il a eu une direction à peu près N.-O. et S.-E., et à développé sa plus grande énergie vers cette extrémité. Les Sandwich sont très hautes, par rapport à leur grandeur, et en général d'autant plus que les îles sont plus au S.-E., et leur côté oriental est ordinairement plus haut et plus escarpé que l'autre. Le terrain tourmenté indique que de violentes convulsions ont suivi leur émergence, et que ces cataclysmes ont dû se prolonger beaucoup plus longtemps que dans les archipels cités plus haut. On y voit des vallées, de vastes plateaux qu'on

(1) Quelquefois, dans les noms des localités et des individus, on trouve des *l* pour des *r*, des *t* pour des *k*, etc., mais ces changements sont communs dans les dialectes de la Polynésie. Nous avons adopté ici l'orthographe dont se servent les Hawaïens et qu'on leur enseigne dans les écoles. L'*u* se prononce *ou*; on fait sentir toutes les voyelles : il n'y a pas de diphtongues; seulement *ai* et *oi*, à la fin des mots, se prononcent en ouvrant grandement la bouche : *aïe*, *oié*.

peut appeler des plaines , coupées quelquefois par de profonds ravins dont les flancs forment des murailles à pic , des précipices nommés *palis* par les indigènes ; des montagnes côniques dont les sommets aplatis ont servi autrefois de bouches à de puissants volcans. Généralement , le terrain est plat au bord de la mer et bordé de récifs madréporiques qui ne s'écartent pas très loin. La grande hauteur des montagnes arrête les nuages , qui se condensent sur leurs flancs , de sorte que du côté *du vent* , il pleut fréquemment sur les hauteurs , ce qui y entretient une belle végétation , tandis que le côté *sous le vent* souffre de la sécheresse , pendant une partie de l'année. Au-dessous de la région des nuages , des laves vomies par les éruptions les moins anciennes couvrent de vastes espaces , qu'elles rendent pour ainsi dire impraticables. Le terrain plat , voisin des rivages , est ordinairement composé de cendres et de matière volcanique que le vent soulève en tourbillons de poussière et emporte à de grandes distances au large. Quelquefois aussi , dans le voisinage immédiat de la mer , le sol est composé assez profondément de blocs madréporiques stratifiés , comme on peut le remarquer à Oahu , dans la plaine de Waikiki. La présence de ces produits corallins coïncide avec la remarque qu'on a faite d'une élévation continue des côtes , de laquelle il sera parlé plus tard.

Les vallées recevant les parties les plus friables des montagnes qu'entraînent les pluies , et qui se mêlent avec les débris des plantes , sont très riches et très productives , mais il y en a peu d'une grande étendue. Le sol , par le fait de sa composition , requiert des irrigations continuelles pour produire ; les indigènes les entendent fort bien , et savent bien mettre à profit les plus minces filets d'eau. On ne doit pas s'attendre à trouver de grands cours d'eau sur des îles aussi petites ; cependant , quelques-uns formés par la réunion des cascades qui tombent des sommets les plus élevés , sont , en proportion , assez considérables.

Le trait le plus saillant de cet archipel, c'est le grand nombre de volcans éteints, de toute forme et de tout âge, qui couronnent le sommet des montagnes et s'avancent dans la mer, comme des promontoires. Quelques-uns semblent tout prêts à vomir du feu, tandis que les autres perdent peu à peu leur aspect menaçant. Leurs sommets s'arrondissent, et d'année en année, une végétation abondante couvre leurs flancs devenus moins rugueux et remplit leurs cratères de ses débris.

Un des cratères les plus remarquables, le *Mauna-Haleakala*, sur l'île Maui, élevé de 3,344 mètres au-dessus de la mer, est éteint depuis long-temps; aucune tradition n'a conservé le souvenir de l'époque où il jetait des flammes. Hawaï a le monopole des volcans en activité; il y en a trois aujourd'hui: le Kilauea, le Mauna-Huara-rai, et le Pauna-Hohoa. Le premier, le plus grand volcan qu'on connaisse, situé dans la partie S.-O. de l'île, à quinze ou vingt milles de la mer, diffère des volcans ordinaires, en ce qu'au lieu d'un cône plus ou moins tronqué et terminé par un cratère, il présente une immense dépression au milieu des terrains situés à la base du Mauna-Roa, la deuxième montagne de l'île, élevée de 4,036 mètres. On n'y arrive point en gravissant un cône, mais au contraire en descendant le long de deux grandes terrasses. Il est probable que cette disposition est la suite de grands effondrements, car les flancs de ces terrasses portent des marques qui indiquent que la lave montait autrefois jusqu'aux bords. Le bassin a sept ou huit milles de tour, sur une profondeur de 400 mètres, et est occupé par une soixantaine de cratères, les uns éteints, les autres en activité.

Du côté de l'Ouest, le Mauna-Huara-rai, élevé de 2,381 mètres, jette aussi des flammes. Il y a environ cinquante ans qu'il vomit une immense coulée de lave qui se répandit dans la direction de l'Ouest, s'avança dans la mer jusqu'à trois milles,

et en se refroidissant forma la pointe septentrionale de la baie de Kairoua.

L'aspect du volcan de Pauna-Hohoa, situé dans la partie méridionale de l'île, semble annoncer la jeunesse plutôt que la décrépitude. Il est possible que ce soit un déversoir souterrain du Kilauea. Ce dernier semble ne pas avoir dit son dernier mot. A la fin de 1855, et dans les premiers mois de 1856, il a fait éruption avec une force terrible. Des torrents de lave portaient la dévastation de tous côtés, et on s'attendit pendant long-temps à voir la petite ville de Hilo engloutie.

On éprouve fréquemment des tremblements de terre à Hawaï, mais leurs effets ne sont pas ordinairement désastreux. En novembre 1838, on ressentit de 40 à 50 secousses dans un intervalle de huit jours, et on en compta douze dans la même nuit. Les plus fortes ont eu lieu en mars et avril 1841. On ressent aussi des chocs dans les autres îles, surtout à Maui, mais ils sont beaucoup moins forts.

Le règne minéral ne présente guères que des laves aux différents états, depuis les plus solides jusqu'aux plus légères. Dans quelques-unes des îles, on trouve des couches d'un calcaire compact (*lime stone*), qui fournit d'excellents matériaux pour les constructions, et dont la présence, à une hauteur considérable au-dessus de la mer, a donné naissance à diverses hypothèses. On n'a découvert aucun métal dans l'archipel, à moins qu'on ne compte quelques oxydes de fer qui se trouvent en petite quantité dans les scories volcaniques. Quelques-unes des îles ont des marais salants qui fournissent du sel dont les indigènes savaient faire usage avant l'arrivée des Européens, pour conserver le poisson et la viande. Le dépôt le plus remarquable est le lac salé *alia paakai*, dans l'île Oahu, à quelques milles dans l'Ouest de la ville de Honolulu. Il occupe le fond d'un cratère de forme ovale, élevé peut-être de deux mètres au-

dessus de la mer, de laquelle il est éloigné à-peu-près d'un mille. A certaines époques, il se couvre de sel en très grande quantité, tandis qu'il y en a très peu dans d'autres, alors que les pluies sont abondantes. On a cru long-temps que c'était du sel gemme, mais il est plutôt à supposer qu'il est formé par évaporation, si on considère que la profondeur du lac est ordinairement à peine de cinquante centimètres, excepté au milieu où il y a un trou ayant environ dix ou onze mètres de tour et où la profondeur est considérable. Les habitants disent que le lac communique par ce trou avec la mer. On a remarqué que son niveau ressent légèrement l'influence des marées, qui sont du reste très-faibles, au plus d'un mètre et demi.

Des effets étranges de raz de marée ont été observés à plusieurs reprises en 1819, 1837 et 1841. Le premier de ces phénomènes n'ayant causé aucun accident sérieux passa pour ainsi dire inaperçu. Dans la soirée du 7 novembre 1837, sans que le baromètre ni le thermomètre indiquassent aucun changement dans l'atmosphère, on s'aperçut à Honolulu, que la mer se retirait avec une rapidité extrême, ce qui fit craindre aux résidents étrangers qu'elle ne revint avec la même vitesse et n'engloutit la ville dont les rues sont presque au niveau de l'eau du port. Les naturels n'y virent qu'une source de plaisir et l'occasion d'une récolte abondante des poissons qui se débattaient sur les récifs entièrement à sec. La mer avait baissé de 2^m,40, mais au bout de vingt minutes, elle atteignit le niveau des plus hautes marées pour baisser ensuite de 1^m,80 : à son retour, elle monta un peu plus que la première fois, et re-tomba de 1^m,90. Cela continua ainsi, l'amplitude de l'oscillation diminuant graduellement, pendant la nuit, jusqu'au lendemain soir. La baisse la plus rapide avait été observée de 30 centimètres en 30 secondes.

Le phénomène fut accompagné d'effets plus désastreux à Hawaï et à Maui, principalement à l'est et au nord. A Hilo, dans la première de ces îles, vers six heures du soir, la mer se retira avec une vitesse de cinq milles à l'heure, laissant à sec une partie du port. La population, augmentée d'un grand nombre de gens qu'une fête religieuse avait amenés à Hilo, s'était portée en masse au rivage pour jouir d'un spectacle si étrange, quand une immense vague, dépassant de six mètres la hauteur ordinaire des grandes marées, se précipita sur la côte avec une vitesse de sept ou huit milles à l'heure, renversant tout sur son passage, hommes, animaux et maisons. Aucune secousse de tremblement de terre ne coïncida avec cette invasion de la mer, mais pendant la nuit précédente, le volcan de Kilanea avait jeté plus de flammes que de coutume.

Au mois de mai 1841, le même phénomène se reproduisit, mais sur une moindre échelle. A Honolulu, l'eau se retira assez rapidement, laissant à sec les récifs et une partie du port. Cela se produisit deux fois dans un espace de quarante minutes, après quoi les choses revinrent à leur état normal. La mer avait baissé d'un mètre environ. Juste au même moment, on observa à Lahaina (île Maui), à 100 milles de distance, que le niveau de la mer s'abaissait et remontait de plusieurs pieds, à des intervalles de quatre minutes, et que les lames venaient se briser avec fracas sur les récifs. Il paraît qu'à la même époque on observa un phénomène semblable sur les côtes du Kamtschatka.

La nature n'a pas prodigué les ports à l'archipel Hawaïen. Il n'y a que celui de Honolulu, dans l'île Oahu, qui mérite à vrai dire ce nom, et encore n'est-il accessible qu'aux bâtiments qui ne calent que cinq mètres. Les récifs de corail, qui bordent les îles en certains endroits, ne s'écartent pas assez au large pour laisser des mouillages entre eux et la terre, comme ceux des îles de la Société. Il n'y a que les petits caboteurs

qui puissent franchir les coupures des récifs et s'abriter derrière ceux-ci. La baie de Hilo, au nord de Hawai, est un bon mouillage pour des navires de toute grandeur, mais le débarquement y est difficile à cause du ressac, et on peut y être bloqué très long-temps par le vent de nord qui n'est pas rare. Hors de ces deux places, Hilo et Honolulu, on mouille en pleine côte, mais le vent dominant de l'est-sud-est à l'est-nord-est, et le beau temps, garantissent aux navigateurs une sécurité parfaite pendant neuf ou dix mois de l'année.

On avait cru pendant quelque temps que les récifs madréporiques croissaient régulièrement ; ainsi, de 1794 à 1810, on avait remarqué une différence de plus d'un mètre dans ceux qui forment le port de Honolulu. Des observations faites avec soin depuis lors, ont fait constater que cette différence était due à une élévation continue de la côte, qui aurait lieu, dit-on, rapidement. Les bancs laissent une plus grande partie de leur surface à découvert, d'année en année, et dans quelques endroits, la mer s'est écartée de plus d'un mètre de la limite où les pirogues accostaient il n'y a pas long temps. Les pluies et les crues des ruisseaux entraînent une notable quantité de vase et de matières solides qui se déposent entre la terre et le récif, et finiront par combler le port si l'on n'y prend garde.

On n'a pas sondé, que je sache, à certaine distance des côtes, dans les canaux qui séparent les îles. Il est probable que les fonds doivent y être irréguliers, si l'on juge par ce qui a lieu dans le voisinage de la terre. Peut-être est-ce à cela qu'il faut attribuer l'irrégularité des courants remarqués par le capitaine King (troisième voyage de Cook). L'hydrographie de l'archipel Hawaïen, bien qu'il soit fréquenté par un grand nombre de navires, laisse beaucoup à désirer, et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit encore une île, Motu-Papapa (*l'île Plate*), marquée *douteuse* sur les cartes récentes, à 20 lieues de Niïhau !

II.

Quand on arrive des archipels plus favorisés de l'hémisphère Sud , on est frappé de l'aspect d'aridité que présentent les Sandwich avec leurs montagnes bouleversées qui ressemblent à d'immenses tas de cendres, où les laves font de grandes taches noires. Il n'y a que là où les scories se sont décomposées à force de temps , que le sol a pu se prêter à la culture , et encore avec beaucoup de travail. Les côtes du vent, arrosées par des pluies fréquentes , font cependant exception, ainsi que la zone des montagnes qui est enveloppée de nuages. La végétation des tropiques s'y étale dans toute sa splendeur, quand l'altitude ne cause pas un abaissement de température nuisible. C'est là que se trouvent de grandes fougères , dont les racines servent au besoin de nourriture ; plusieurs espèces de *pandanus* , l'*aleurites triloba* , le *casuarina equisetifolia*, le *kalophyllum inophyllum* , le *piper methysticum*, appelé *awa*, dont l'usage était général, comme dans toute l'Océanie, le *sandal* , excessivement rare aujourd'hui, et qui a été autrefois , pour ces îles , un article de commerce très important. Sur les bords de la mer, le sol se prête plus aux pâturages qu'aux autres exploitations agricoles ; cependant, on y trouve à-peu-près tous les végétaux des différents archipels du Pacifique , le cocotier , plusieurs espèces de bananiers, le mûrier à papier, l'*hibiscus tiliaceus* , le *gardenia suaveolens* , le *riccin* , plusieurs espèces de mimeuses et d'acacias ; mais tous ces végétaux y sont comme étiolés et rabougris. L'*aleurites triloba* n'est qu'un arbuste dans la vallée de Honolulu ; les arbres-à-pain sont très rares et tout petits , excepté dans quelques localités favorisées. Les cocotiers ont un aspect misérable. Nous avons remarqué en grande quantité, sur les terrains maigres qui bordent la mer, une plante de la taille ordinaire de nos chardons , armée de piquants , avec des feuilles glau-

ques, et portant une belle fleur qui approche de celle du pavot blanc. Une espèce de jonc qui sert aux indigènes à couvrir et à revêtir extérieurement leurs cases, habite tous les lieux bas et humides.

A l'arrivée des Européens, les naturels cultivaient avec habileté le *kalo* (*taro*, à Tahiti, *arum esculentum*, L.), qui forme la base de leur nourriture; il faut près d'une année pour qu'il vienne à maturité. Les belles feuilles d'un vert tendre de cette plante contribuent singulièrement à l'ornement de la campagne, mais malheur à l'imprudent qui s'aventure sans guide dans les marais où on le cultive! Cette plante demande une humidité constante; aussi les moindres filets d'eau sont-ils soigneusement aménagés et conduits aux petits carrés de terre battue à l'avance pour la rendre imperméable, où se fait la plantation. La racine se mange à l'état de bouillie appelée *pot*; frite, elle remplace presque la pomme de terre. Les Kanaks joignaient au *Kalo* plusieurs espèces de citrouilles, la patate douce, le fruit à pain, l'igname, l'arrow-root, la canne à sucre, les fraises et les framboises, mais plusieurs de ces végétaux sont rares, et tous à l'exception de la canne à sucre, manquent de saveur. Les Européens ont introduit successivement un grand nombre de plantes et presque tous les légumes de nos jardins, dont les indigènes ne font aucun cas, mais qu'on vend aux nombreux navires qui abordent aux îles. Les melons de diverses sortes et les pastèques ont réussi parfaitement; les chirimoyas du Pérou, les vignes, les pêchers et les figuiers donnent des produits passables, mais il n'en est pas de même des ananas, des goyaviers, des orangers et des citronniers. Sur les hauteurs de Maui, on obtient d'excellentes pommes de terre, et on y fait par an deux récoltes de froment de première qualité, dont les farines commencent à être exportées dans les autres archipels du Pacifique. Depuis quelque temps, on fabrique avec les noix de l'*Aleurites-triloba* (nom indig. *Kukui*; *Ama*, aux Marquises et à

Tahiti), une huile siccatrice qui comptera bientôt parmi les produits commerciaux de l'archipel. Les indigotiers, qu'on rencontre à l'état de broussailles en beaucoup d'endroits, ne paraissent pas avoir réussi. Il est probable qu'on ferait venir avec succès le coton, le café, le mûrier, le tabac, le cacao, etc., etc., mais je ne crois pas qu'on ait essayé ces cultures, excepté les deux premières, il y a peu de temps. Les rats, très nombreux, sont un grand obstacle à la culture des cannes à sucre.

Les plantes marines sont peu nombreuses, et leurs espèces peu variées. Du reste, toute la végétation, comme celle des autres groupes Polynésiens, offre plus d'éclat que de variété. Cependant le nombre des espèces doit être plus grand que dans la plupart de ces derniers, à cause de la position des Sandwich à la limite de la zone tropicale, ce qui rend le climat plus tempéré. Leur grande élévation, à cette latitude, permet aussi à beaucoup de végétaux de se développer aux différents étages, ce qui ne peut avoir lieu, à hauteur égale, dans les îles voisines de l'équateur. L'étude de la flore havaienne laisse encore un vaste champ ouvert : les bords de la mer ont été à peu près seuls explorés, et il doit y avoir encore beaucoup à récolter sur les hauteurs et les grands plateaux de l'intérieur de Havai. L'expédition du capitaine Wilkes (*U. S. Exploring Expedition*) a jeté déjà quelque jour sur la question, et un de nos compatriotes, savant naturaliste, M. Rémy, a exploré tout récemment l'intérieur de cette île ; mais le résultat de ses recherches n'a pas encore été, que je sache, mis sous les yeux du public.

III.

Les seuls mammifères terrestres que les Européens trouvèrent aux îles Sandwich étaient le cochon, le chien et le rat. Les cochons, au dire de Cook, étaient plus grands et meilleurs que

ceux des archipels du Sud ; ils ont alors bien dégénéré depuis. Les chiens, fort nombreux, étaient de la même espèce que ceux de Tahiti ; aujourd'hui le croisement avec ceux qu'on a importés ne permet pas de reconnaître à quelle variété ils appartenaient. On les élevait pour s'en nourrir et faire des sacrifices dans lesquels on les immolait par centaines. A l'espèce indigène de rats, qui était petite, se sont joints ceux qui se sont échappés des navires en relâche dans les îles.

Les canaux qui séparent celles-ci sont fréquentés par des marsouins. Autrefois on y rencontrait des cachalots qui ont disparu aujourd'hui devant les baleiniers. Les chevaux, introduits au commencement du siècle, se sont prodigieusement multipliés ; de petite taille, la tête grosse, ils ne sont pas élégants, mais ils rachètent ces défauts par leur vivacité. Les indigènes de toutes les classes, les femmes surtout, ont une passion frénétique pour l'équitation. Les bœufs sont en grand nombre, les moutons sont moins répandus. Beaucoup de chèvres vivent à l'état sauvage, principalement à Maui ; on trouve aussi, dans les endroits écartés, des lapins qui se sont enfuis des habitations.

Les premiers explorateurs mentionnent un assez grand nombre d'oiseaux : il est probable que les rats les auront détruits, comme cela a eu lieu dans les archipels du Sud ; car c'est à peine si, dans les terrains bas du bord de la mer, on trouve quelques petits passereaux aux couleurs ternes. Les bois des hautes régions sont plus habités et abritent plusieurs espèces de *nectarins*, dont les plumes brillantes entraient dans la confection des manteaux précieux des chefs. Il faut y joindre une petite chouette très commune. Sur les rivages, on voit quelques rares courlieux, une espèce de bécasse, des pluviers, des canards et des oies sauvages, la mouette commune et tous les oiseaux marins des tropiques, frégates, fous, noddis, paille-en-queue, etc, etc. Les étrangers ont introduit nos oies et nos canards et de petits

dindons gris qui sont devenus, pour ces îles, un article important d'exportation. Les Européens trouvèrent des poules à leur arrivée, et on en rencontre encore beaucoup à l'état sauvage.

Les seuls reptiles terrestres sont un petit lézard brun et un scinque : on pêche des tortues franches, mais elles ne sont pas très communes.

Le poisson entre pour beaucoup dans la nourriture des habitants qui établissent des pêcheries et des viviers, partout où la conformation du rivage le permet. Les principales espèces sont la bonite, l'albicore, le poisson-volant, le requin, l'anguille et le mullet, qui est de qualité supérieure.

Les Kanaks mangent beaucoup de l'espèce de poulpe appelée *poulpe hawaïen*. On pêchait autrefois une assez grande quantité d'huîtres perlières, mais les perles avaient peu de prix. Nos recherches ne nous ont montré qu'un petit nombre de coquilles, la plupart appartenant au genre *volute*.

Les insectes, lors de la découverte, étaient rares et en nombre limité, mais presque tous ont des propriétés nuisibles. Il y a peu de papillons, mais cependant assez pour que leurs chenilles causent de grands dégâts, auxquels il faut joindre ceux qu'occasionne une espèce de puceron. Les Kanaks accusent les navigateurs de leur avoir apporté les moustiques, les puces, les punaises, les cancrèlas, les scorpions et les cent-pieds qui foisonnent dans le voisinage des ports fréquentés.

IV.

Ce qui précède fait voir que les productions de l'archipel hawaïen sont les mêmes, à peu de chose près, que celles des groupes de l'hémisphère sud ; la différence qu'on remarque plutôt dans la *quantité* que dans l'*espèce*, est due à la plus grande distance de l'équateur qui modifie le climat.

Celui-ci est très égal et très salubre. Les grandes brises des vents alisés tempèrent la chaleur des rayons trop verticaux du soleil pendant la saison où ils seraient le plus à craindre. Quand on pénètre dans l'intérieur des îles, à mesure qu'on s'élève, la température change peu à peu, de sorte, qu'on passe par tous les degrés qu'on désire. Les hautes montagnes sont, pendant la plus grande partie de l'année, couvertes de neige, qui même ne fond jamais sur les sommets les plus élevés. Les hauteurs de Maui sont exposées à de fréquentes tempêtes de neige et de grêle : ces phénomènes sont inconnus à Oahu ; mais à Kauai, à une élévation de 4,230 mètres, ils se produisent souvent : à cet endroit, la température est toujours basse ; il faut se vêtir chaudement et faire du feu même en juillet.

La température moyenne à Waimea, dans l'intérieur de Hawaï, à 4,200 mètres au-dessus de la mer, est à peu près 47°,5. Le point le plus bas qu'on y ait observé est 9°. Le séjour de ce plateau est recommandé aux personnes énervées par une trop longue station au bord de la mer où la chaleur est beaucoup plus forte. Il est vrai qu'il pleut très souvent à Waimea, mais le sol poreux est si sec qu'il absorbe promptement l'eau qui tombe et que toute trace d'humidité a vite disparu. La salubrité du climat est telle que beaucoup d'individus malades et languissants dans nos climats vivent dans cet archipel sans presque s'apercevoir de leurs maux. Il est bien entendu que je parle de ceux qui suivent un régime convenable et ne s'adonnent pas à l'intempérance, vice extrêmement répandu dans une certaine partie de la population étrangère.

La plus haute température observée à l'ombre, à Honolulu, dans une période de douze ans, est de 32°, la plus basse de 42°.

Les tableaux suivants empruntés à l'ouvrage de Jarves sont le résultat de deux années d'observations, du 1^{er} janvier 1837 au 1^{er} janvier 1839, faites par M. T. Ch. Ryde Rook.

1857.

MOIS.	BAROMÈTRE.			THERMOMÈTRE.			TEMPS.			VENTS.			PLUIE tombee pendant le mois.
	Hauteurs moyennes.	Hauteurs moyennes.	Hauteurs moyennes.	Hauteurs moyennes.	Hauteurs moyennes.	Hauteurs moyennes.	Nombre de jours.	Nombre de jours.	Nombre de jours.	Nombre de jours.	Nombre de jours.	Nombre de jours.	
	7 h. du matin	9 h. du soir.	10 h. du soir.	7 heures.	9 heures.	10 heures.	Heu.	Pluie.	variab.	allé.	S.	variab.	
Janvier. . .	738 ^m	762 ^m	762 ^m	20°	24°	22°	24	3	4	10	14	7	0°030
Février. . .	762	762	762	21,5	25,5	22,5	19	3	6	22	4	2	0,040
Mars. . . .	764	762	762	21	24	22,5	22	2	7	19	6	6	0,062
Avril. . . .	765	763	763	22	26,8	23	25	4	1	30	»	»	0,029
Mai.	764	763	763	23	27	23,8	29	1	1	30	1	»	0,020
Juin.	764	762	763	24,7	27,9	25	21	3	6	29	»	1	0,033
Juillet. . . .	765	763	763	25	27,5	25	21	7	3	28	1	2	0,070
Août.	763	762	763	25	28,4	25,7	22	3	6	30	»	1	0,050
Septembre.	764	762	763	23,5	28,6	25	29	1	»	29	1	»	0,048
Octobre. . .	765	762	764	24	26,8	24	28	1	2	26	4	1	0,008
Novembre.	762	762	763	22,6	26	23	18	8	4	19	7	4	0,112
Décembre.	765	762	764	21	24	21,8	27	1	3	23	6	2	0,100
Moyenne de l'année	764	762	763	22,7	26,3	23,7	285	37	43	295	44	26	0,527

1858.

MOIS.	BAROMÈTRE.			THERMOMÈTRE.			TEMPS.			VENTS.			PLUIE tombée pendant le mois
	Hauturs moyennes.			Hauturs moyennes.			Nombre de jours			Nombre de jours			
	7 h. du matin	2 h. du soir.	10 h. du soir.	7 heures.	2 heures.	40 heures.	Pas n.	Pluie.	variab.	alisé.	S.	variab	
Janvier...	763 ^m	762 ^m	762 ^m	20°5	24°	21°8	25	3	3	21	5	3	0°020
Février...	762	764	761	21,8	24	22	18	6	4	20	3	4	0,212
Mars.....	762	763	762	22	24	22,5	21	4	6	22	3	6	0,052
Avril.	763	763	762	21,9	24,9	22,8	27	1	2	25	4	2	0,025
Mai.	766	764	764	22,9	26,8	24	23	1	2	25	5	2	0,012
Juin.....	763	762	764	24	27,8	25,5	17	3	10	20	7	10	0,062
Juillet....	764	763	763	24,6	28	25,6	24	3	4	26	3	4	0,037
Août.....	763	762	762	25,1	28,6	25,7	28	1	2	30	1	2	0,029
Septembre.	763	761	762	24,6	28,5	25,7	25	3	2	27	2	2	0,062
Octobre...	762	761	762	24	26,5	24,9	20	5	6	16	7	6	0,300
Novembre.	762	760	761	23,5	27	23	19	5	6	18	9	6	0,165
Décembre..	761	759	761	21,8	26,9	23	23	6	2	1	25	2	0,187
Moyenne de l'année	763	762	762	23	26	24	275	41	49	258	71	49	4,170

On voit par ces tableaux quelle est la prédominance des vents alisés et le petit nombre de jours où le temps a été incertain. Bien entendu que dans un pays si accidenté, il y a des localités où il pleut davantage. Pendant neuf mois que l'alisé du N.-E. se fait sentir, la brise est quelquefois très fraîche, presque un coup de vent ; mais cet air si pur ranime les habitants pendant les mois les plus chauds, en même temps qu'il les délivre des exhalaisons dangereuses. Oahu et Kauai sont celles des îles qui y sont le plus exposées. La partie de dessous le vent de Maui est soumise aux alternatives régulières des brises de terre et du large. A Hawaï, la hauteur des montagnes s'oppose au passage du vent de nord-est qu'elles réfléchissent, de sorte qu'il prend pendant le jour tous les caractères de la brise du large, et est remplacé la nuit par la brise de terre. Quand le vent trouve sur son passage un défilé, une coupure dans la montagne, il s'y engouffre, parfois avec une force telle qu'on est exposé à être renversé.

Les vents de sud et d'ouest interrompent la régularité de l'alisé pendant l'hiver, et causent de grandes perturbations. Ils amènent des calmes de longue durée ou des tempêtes qui forcent à appareiller les navires mouillés sur la rade foraine de Waikiki. Le vent du sud est ordinairement accompagné de grande pluie ou chargé d'une vapeur salée qui se dépose comme une gelée blanche sur les végétaux voisins du rivage. Quand ces vents règnent pendant quelques jours, les maux de tête, les douleurs rhumatismales font irruption sur les habitants : la respiration est oppressée par un air lourd et embrasé dans les moments de calme. A Honolulu, l'inconvénient de ces vents est encore plus vivement senti qu'ailleurs, parce qu'il passe sur des lagunes dont les effluves sont désagréables et pernicieuses. Mais pendant les quelques jours que le vent alisé suit son cours régulier dans l'intervalle de ces perturbations atmosphé-

riques, le temps est beaucoup plus beau que pendant le reste de l'année. Il n'y a pas un nuage au ciel ; la pureté de l'air, quand il fait clair de lune, frappe le spectateur le plus indifférent.

Les orages sont rares et peu violents : on n'a pas observé d'ouragan, c'est-à-dire de coups de vent giratoires.

J'ai parlé longuement des effets extraordinaires de marée, des phénomènes volcaniques, tremblement de terre, etc., etc. Le 25 septembre 1825, on a observé, à Honolulu, une pluie de pierres météoriques, dont quelques-unes pesaient de 5 à 10 kilogrammes. En tombant, elles s'enfonçaient profondément dans le corail. Leur couleur était un noir grisâtre avec une cassure un peu jaune.

V.

Vers 1803, une épidémie, probablement une sorte de typhus, désola toutes les îles de la Polynésie. Aux Sandwich, on a gardé le souvenir de ce fléau qui causa une mortalité si grande, disent les indigènes, *que les vivants ne suffisaient plus pour enterrer les morts*. En 1846 et 1853, l'archipel fut de nouveau ravagé par la petite vérole, mais il faut espérer que l'emploi du vaccin, qui commence à se répandre, arrêtera les progrès du mal. La dernière de ces années, on ressentit aussi une sorte de fièvre bilieuse, présentant à la première vue les symptômes effrayants de la fièvre jaune, mais dont la période aiguë cédait promptement aux vomitifs et aux saignées énergiques ; néanmoins, la convalescence durait quelquefois plusieurs mois. Cette *grippe* parut presque en même temps en Californie, aux Sandwich, aux îles de la Société et aux Marquises, et depuis elle revient périodiquement aux mêmes époques, dans les mêmes endroits. Dans les premiers temps, elle n'a été funeste qu'aux Indiens qui négligent les plus simples lois d'hygiène, et ne connaissent d'autre remède à la fièvre, que d'aller se plonger dans

l'eau la plus froide qu'ils puissent trouver. Cependant, on dirait que d'année en année, elle semble présenter plus de gravité. Ainsi la deuxième année, nous avons vu chez les blancs, malgré le traitement indiqué plus haut et des soins entendus, des accidents typhoïques bien caractérisés, et plus tard quelques-uns sont morts qui n'avaient commis aucune imprudence. Je ne saurais dire s'il y a eu beaucoup de victimes dans la population indigène des Sandwich. C'est assez probable, à juger par ce qui s'est passé à Tahiti et aux Marquises. Il paraît qu'on y connaissait cette espèce de grippe (*Influenza* des médecins anglais et américains), mais jusqu'alors elle ne s'était montrée que comme une affection très légère.

La gale et d'autres maladies cutanées sont assez communes, surtout loin des principaux centres de population, là où le peuple est resté dans sa saleté primitive et mange beaucoup de poisson mal salé. Les maladies syphilitiques ont diminué d'intensité, excepté dans les ports de mer où la fréquentation d'un grand nombre de matelots les entretient. Il y a bien peu d'indigènes qui n'en portent les traces.

Malgré les maladies que je viens d'énumérer et auxquelles il faut joindre quelques cas observés d'esquinancie et de croup, le pays est fort sain et surtout favorable aux enfants. On peut sortir par les plus fortes chaleurs, sans craindre les insulations, et rester des heures entières dans l'eau, bravant les fièvres, ce qu'on ne peut faire impunément dans la plupart des contrées de la zone torride. Il est bien évident que ceci s'applique aux personnes qui ne font pas de grands écarts de régime, et non aux matelots ivres-morts dont les rues de Honolulu sont quelquefois jonchées, ni aux Indiens, mal logés dans une cabane de paille ouverte à tous les vents, au milieu des effluves des champs de *taro*, mal vêtus, mal nourris, et livrés encore aux artifices de leurs sorciers.

VI.

Les naturels appartiennent au rameau de l'espèce mongole qui a peuplé la Polynésie. A leur arrivée dans les Iles, les Européens furent frappés de la différence entre les chefs et les hommes de la classe inférieure. Les premiers étaient tous de grande taille, et très obèses une fois arrivés à un certain âge ; les vieilles femmes étaient véritablement monstrueuses. Les seconds ne dépassaient pas la taille des Européens , et leur constitution semblait plutôt délicate que robuste. C'était cependant bien la même race. Ce contraste qui, à la première vue, aurait pu en faire douter, était dû à la différence dans la manière de vivre des grands et des gens du peuple. Ceux-ci étaient soumis à des corvées continues constituant un véritable servage, tandis que les autres ne faisaient rien. Aujourd'hui , il n'y a plus autant de disparité, mais on voit encore des individus des hautes classes qui passeraient pour des géants. Quoique habitant plus loin de l'équateur que les Nukuhiviens et les Tahitiens , ils ont le teint plus foncé et sont moins beaux surtout que les premiers ; leurs traits dénoncent davantage leur origine asiatique. Je les crois aussi moins intelligents. Les femmes sont généralement de grande taille ; elles ont les traits un peu plus délicats que les hommes, mais les deux sexes se ressemblent plus dans ces Iles que presque partout ailleurs. En somme , l'impression qu'on éprouve en les voyant ne leur est pas favorable , surtout quand on a passé par Tahiti, où la population est si rieuse. Les Hawaïens, quelque bons et affables qu'ils soient au fond, ne sont pas avenants. Cook , et principalement Vancouver, dont l'affection pour eux rend , dans ce cas , le témoignage impartial , se plaignent de leur froideur et de leur taciturnité. Nous avons remarqué que cette réserve n'a fait qu'augmenter avec les prédications des rigides apôtres qui ont entrepris leur conversion ; de plus , la

petite vérole a eu une funeste influence sur l'aspect général du peuple : il y a peu d'individus des deux sexes qui n'en portent pas les marques.

Les mœurs étaient aux Sandwich les mêmes que dans toutes les îles de la Mer du sud, et quoi qu'on en ait dit, elles n'ont guères changé ; seulement aujourd'hui on se cache pour ce qui, jadis, n'exigeait aucun mystère ; la vraie différence, c'est que, des lois restrictives s'opposant à la débauche, celle-ci est tarifée plus haut. L'anthropophagie existait autrefois ; mais déjà, du temps de Cook, cette horrible coutume avait à-peu-près disparu. L'usage de l'*Awa* ou *Kava* (*Piper Methysticum*), dont on fait une boisson stupéfiante en délayant dans de l'eau la racine mâchée, était général. On l'a remplacé par les liqueurs fortes ; mais comme les droits énormes qui les frappent à l'entrée ne les mettent pas à la portée de toutes les bourses, on s'enivre avec de l'eau de Cologne ou d'autres essences où il entre de l'alcool.

Cook, ou plutôt son continuateur, le capitaine King, estimait la population de l'archipel entier à 400,000 âmes. Ce nombre est évidemment exagéré. Le spectacle si nouveau des navires attirait une foule de peuple partout où ils se rendaient, et souvent les mêmes personnes parurent à diverses reprises devant les Anglais qui n'y prirent pas garde. Des voyageurs venus depuis ont cru que le chiffre donné par Cook pouvait être réellement celui des habitants à l'époque où il les visita : leur opinion est fondée sur le grand nombre d'enclos autrefois cultivés, de débris d'habitation, etc., etc., qu'on rencontre ; mais c'est une coutume générale chez les insulaires du grand Océan de quitter leurs demeures et leurs champs, sous une foule de prétextes religieux pour s'établir dans un autre endroit.

Le tableau suivant montre le mouvement de la population pendant une période de 13 années (1).

	1823.	1832.	1836.
Hawai. . . .	85,000	45,792	39,364
Maui.	20,000	35,062	24,199
Lanai. . . .	2,500	1,600	1,200
Molokai. . .	3,500	6,000	6,000
Kahoolawe	50	80	80
Oahu. . . .	20,000	29,755	27,809
Kauai. . . .	10,000	10,977	8,934
Niihau. . .	1,000	1,047	993
	142,050	130,313	108,579

On voit que la population augmente dans certaines localités aux dépens des autres, et que le résultat final est une grande diminution. En 1846, la petite vérole enleva, dit-on, 10,000 personnes, et la mortalité fut peut-être encore plus grande en 1853. Je crois qu'en adoptant 75,000 pour le nombre des habitants, on serait près de la vérité.

Je ne puis mieux faire pour expliquer les causes de cette dépopulation, qu'en citer le livre de M. Jarves, d'autant plus que ce qu'il dit, pour les îles Hawai, peut s'appliquer, avec presque autant de justesse, à toutes les îles du grand Océan :

« Quel que fût, dit-il, le chiffre de la population, il était au temps de Cook, beaucoup plus fort qu'à présent, et il a rapidement diminué depuis. Le nombre des habitants n'a sans doute jamais été aussi grand que celui que les îles auraient pu nourrir

(1) Les chiffres de ce tableau ne sont qu'approximatifs. Il est bien difficile, même aujourd'hui, de faire un recensement véridique dans un pays où chacun ne voit dans cette opération, que le but d'augmenter le nombre des contribuables à taxer.

avec les ressources de la civilisation. Autrefois, avant leur conversion au christianisme, quoiqu'ils fussent divisés en un grand nombre de tribus hostiles, l'imperfection de leurs armes rendait leur guerre peu meurtrière. Grâce à l'hospitalité sans bornes que les chefs exerçaient par orgueil de caste, et dont l'habitude avait gagné aussi les basses classes, les opprimés trouvaient partout le vivre et le couvert. Le serviteur mécontent de son maître s'enfuyait chez un autre, où il était le bienvenu. Les taxes imposées par les chefs étaient lourdes, le travail exigé par eux considérable, mais il tournait au profit de tous. Chaque individu était intéressé au bien-être du chef qui le nourrissait, de là des habitudes patriarcales et un attachement mêlé de respect et de crainte pour les hautes classes, que renforçait encore l'habitude du pouvoir sans contrôle qu'on ne leur avait jamais contesté. Les Européens parurent : le désir de posséder les richesses qu'ils apportaient développa chez les chefs des idées de rapacité jusqu'alors inconnues. Pour arriver au but, qu'importaient les moyens ! La passion du gain étouffa chez les classes supérieures les quelques sentiments humains qu'elles pouvaient avoir. On sait ce qui en résulta. Tout le pays fut mis en réquisition forcée. Hommes, femmes et enfants furent imposés au-delà de leur pouvoir. Il fallait du bois de Sandal à tout prix, et pour en procurer au chef, les pauvres Indiens escadèrent des montagnes réputées inaccessibles, et apportèrent au rivage de lourds fardeaux sur leurs épaules saignantes. L'abandon de l'agriculture amena la famine et les maladies qui firent périr une grande quantité de peuple. Les premiers effets du christianisme ajoutèrent aux maux de ces pauvres gens. Le travail forcé était depuis si long-temps de mode, que les chefs n'avaient pas l'idée qu'on pût s'en passer. Sans tenir compte des préceptes de leur foi nouvelle, ils augmentèrent les travaux du peuple de la construction des églises et des écoles. Cet

affreux système d'abus dura jusqu'en 1838 , époque où il finit par disparaître, grâce aux missionnaires et aux principaux résidents étrangers. La servitude de la glèbe n'existe plus aujourd'hui aux îles Hawai. Les guerres de *Kamehameha I^{er}* firent aussi périr beaucoup de monde. »

— « Avant Cook, les maladies étaient peu nombreuses et simples. Leur gravité augmenta , tandis qu'on manquait des connaissances et des remèdes nécessaires pour en arrêter le progrès. La terminaison presque toujours fatale des affections morbides développa chez les individus un profond sentiment d'abandon d'eux-mêmes. Les sauvages tiennent naturellement peu à la vie. On en voit beaucoup qui, atteints d'une maladie souvent insignifiante au début, meurent *faute d'énergie pour vivre*. Sourds à toute espèce d'encouragement, insoucieux de l'existence, *ils se laissent mourir* comme des animaux. Les liqueurs spiritueuses et la débauche sont considérées ordinairement comme les causes principales de dépopulation ; mais on a exagéré leurs effets. Les coutumes des habitants sont meilleures qu'avant la découverte de ces îles , alors que l'ivresse produite par le *Kava* , la promiscuité la plus révoltante et l'inceste étaient à l'ordre du jour. Les maladies causées par la débauche ont envahi toute la race et semblent l'avoir frappée de stérilité. Avant Cook , elles étaient inconnues. Evidemment elles sont une cause puissante de ruine , mais elle ne provoquent pas autant la destruction de la population qu'elles n'empêchent son accroissement. La fécondité des jeunes gens est très faible par comparaison aux autres pays. Il y a aussi plus de décès et moins de naissances en proportion. »

— « Un autre point sur lequel on a passé trop légèrement, c'est l'adoption des vêtements étrangers. Autrefois l'habillement était simple ; mais bientôt désireux d'imiter les blancs , on jeta les vieux costumes de côté pour les remplacer imparfaitement par

les produits étrangers qu'on pouvait obtenir. La fortune des chefs leur permettait de s'habiller au complet, convenablement, mais il n'en était pas de même du pauvre qui, suivant sa richesse du moment, se contentait des guenilles abandonnées par le matelot de la mer polaire, ou se drapait dans les plus fines soieries de la Chine. Le même individu portait pendant des semaines un vêtement trop chaud pour le climat, puis ensuite restait pendant un temps aussi long dans un état de nudité presque complète. Avec le beau temps, le brillant soleil, venait l'envie d'étaler les vêtements les plus luxueux. Une averse menaçait elle de tomber, les élégantes, plutôt que de gâter leurs nouvelles toilettes, exposaient leurs corps nus à l'orage. Toutes les fois qu'il y a quelque travail à faire, c'est la même chose. La saison où des vêtements sont de mise pour conserver au corps une température uniforme était justement celle où l'on n'en portait pas, tandis qu'on s'en couvrirait alors qu'on eût pu s'en passer. Les constitutions déjà affaiblies par les causes énoncées plus haut, ne pouvaient pas supporter un pareil traitement. Les fièvres et les refroidissements devinrent de plus en plus graves et amenèrent plus souvent des résultats funestes que la moindre prudence eût écartés. »

— « Les coutumes des indigènes étaient par elles-mêmes susceptibles de développer des maladies. Il y en avait plusieurs, telles que les philanthropes peuvent demander comment il se fait que la dépopulation n'ait pas été plus rapide. On n'a parlé que de celles qui ont agi depuis la venue des blancs. Les guerres ont pris un caractère plus meurtrier jusqu'au moment où la conquête de tout l'archipel a été accomplie. Les travaux imposés aux vaincus n'ont pas été moindres, loin de là. Puis parurent des maladies auxquelles on n'opposait aucun remède. Le rum vint s'ajouter à toutes ces causes de destruction, augmentées aussi par la négligence des plus simples règles d'hygiène.

Il ne faut pas oublier que toutes ces influences n'ont fait que s'ajouter à celles qui existaient dans les îles avant leur découverte, lesquelles suffisaient déjà pour empêcher l'accroissement de la population. »

Au premier aspect, il semble que la civilisation est mortelle pour les peuples primitifs qui viennent en contact avec elle. M. Jarves prétend, qu'en se plaçant à un point de vue plus élevé, on doit arriver à la conclusion contraire :

— « Si, dit-il, la civilisation détruit, elle crée également, et en même temps que le mal règne sans contrôle, il se forme des tendances en sens opposé et plus puissantes, qui finissent par le maîtriser. Le mouvement de dépopulation a été, autant qu'on a pu s'en assurer, plus rapide sous les règnes de *Kamehameha 1^{er}* et de *Liho-Liho*, son successeur, qu'aujourd'hui (1). A mesure que la civilisation a gagné du terrain, la mortalité a diminué relativement. Le despotisme sans frein des chefs est tombé de lui-même. On a promulgué des lois favorables à l'accroissement de la population : ainsi, les familles où il y a trois enfants sont exemptées de tous les impôts. Celles qui en ont davantage reçoivent des concessions de terrain et d'autres encouragements. »

M. Jarves fait ensuite un tableau séduisant du nouvel esprit qui semble animer le peuple, de sa régularité à fréquenter les écoles et les lieux consacrés au culte, et de sa tendance à l'industrie. La dégradation physique et morale, selon lui, disparaîtrait rapidement. Malheureusement ce tableau est bien embelli : on n'a, pour en être convaincu, qu'à passer le soir devant le théâtre de Honolulu, quand il y a représentation. Pour ma part, j'en suis très peiné. J'aimerais mille fois que tout ce que dit l'auteur cité fût rigoureusement vrai, persuadé que ce serait au bénéfice de cette race polynésienne qui a gagné toutes mes sympathies depuis que j'ai vécu avec elle.

(1) Jarves écrivait en 1843, avant l'invasion de la fièvre bilieuse et de la petite vérole qui ont fait beaucoup de victimes.

VII.

Quelques remarques sur chacune des îles en particulier compléteront ces notions générales sur l'archipel.

L'île la plus grande , Hawai (*Owhyhee* de la carte française), située au sud-est, est de forme à-peu-près triangulaire et a environ 240 milles de tour. Quoique ses montagnes soient très élevées , leurs pentes, qui commencent à partir du rivage, sont douces, et sauf quelques exceptions , ne présentent pas à un haut degré les anfractuosités qui caractérisent les pays de formation volcanique. Le point culminant est le *Mauna-Kea*, haut de 4,456 mètres (1), situé vers le milieu du côté qui regarde le nord-est. Il se distingue par trois pics qu'on peut voir de 40 lieues. Le *Mauna-Roa* , au sud , s'élève à 4,036 mètres , et le *Mauna-Huaraiai* , à l'ouest , à 2,381 mètres. Entre les trois monts, s'étend un plateau très élevé , inculte et désert , privé d'eau , où l'on est exposé à mourir de faim et de soif. Le sommet de la première de ces montagnes est toujours couvert de neige, et il y en a sur toutes les autres pendant la plus grande partie de l'année. Le *Mauna-Roa* (*montagne longue*), dont le grand axe nord-est et sud-ouest est parallèle au rivage, paraît de la mer comme un plateau, ce qui répond bien au nom de la *Mesa* (*la Table*) de la vieille carte espagnole. Le volcan de *Kilanea* tient une grande place dans les légendes de l'archipel. On lit une description détaillée des phénomènes qu'il présente, dans le récit du capitaine Wilkes, qui, en 1842, a visité l'intérieur de Hawai, au prix de grandes fatigues : il faut dire que l'époque de l'année, en décembre et en janvier , n'était pas des plus favorable pour une excursion pareille.

(1) Carte française des îles Hawai, publiée par le Dépôt de la Marine , 1847.

La population indigène est peut-être aujourd'hui de 25,000 habitants, qui vivent près du bord de la mer. Au temps de Cook, l'île était divisée en six grands districts : *Kohala* au nord ; *Hamakua* et *Hilo* au nord-est ; *Puna* au sud-est ; *Kau* au sud , et *Kona* à l'ouest.

Le district de Kohala est bordé de mornes d'un aspect lugubre. La côte de Hamakua présente une suite de falaises escarpées, hautes de 200 mètres et tapissées de verdure , d'où se précipitent une foule de cascades qui tombent directement à la mer. Le côté du vent de l'île est abondamment pourvu d'eau. Le canton de Hilo possède la baie de *Wai-Akea*, que les marins connaissent sous le nom de *Byron's Bay*, du nom du capitaine Byron, qui y mouilla le premier avec la frégate la *Blonde*, en 1825. Wai-Akea, ou plutôt Hilo, est un des points les plus favorisés de l'archipel, les plus fertiles et les plus riches en productions végétales, et en même temps un des plus pittoresques.

Le district de Puna n'est, à vrai dire, qu'un champ de laves. Quant à celui de Kau, il est impossible d'imaginer rien de plus âpre et de plus affreux ; il paraît cependant qu'il est très peuplé.

La partie occidentale, occupée par le district de *Kona*, est beaucoup moins favorisée que d'autres sous le rapport de la pluie. C'est de ce côté que se trouve la baie de *Kelakeakua*, où périt le capitaine Cook ; mauvaise rade, qui n'a plus guères été fréquentée, quand on eut trouvé un bon port à Oahu.

Maui (*Mowee* de la carte française), située à peu près à 25 milles dans le nord-est de Hawaï ; cette île a une forme irrégulière. Un isthme bas la divise en deux parties. Celle du sud-est est montueuse et volcanique. Le cratère éteint du *Mauna hale-a-kale* (*Maison du Soleil*) atteint la hauteur de 3,344 mètres. Tous

les voyageurs s'accordent pour vanter la richesse de la partie du nord-ouest. C'est vers le milieu du côté méridional de cette presqu'île que se trouve *Lahaina*, la deuxième ville de l'archipel, et qui se partage avec Honolulu les navires en relâche. On y mouille en pleine côte, exposé à la houle, mais le temps y est presque toujours beau et l'aiguade commode. (1)

Kaoolawe (Tahoorowa de la carte) est une petite île basse et stérile, couverte de broussailles, à quelques milles dans le sud de Maui. Elle est habitée seulement par quelques familles. Entre elle et cette dernière se trouve le petit îlot *Molokini*, élevé de 5 ou 6 mètres au-dessus de la mer.

Molokai est à 5 ou 6 milles au nord-ouest de Maui. Elle a près de 14 lieues de long, mais elle est excessivement étroite, composée presque en entier de montagnes élevées qui ne laissent entre elle et la mer qu'une petite bande de terrain cultivable.

Lanai (Ranai de la carte) au sud de Molokai, est beaucoup plus basse que celle-ci : elle est accidentée et stérile, privée qu'elle est de sources et de torrents.

Maui et Ranai ont leurs axes dirigés sud-est et nord-ouest ; Molokai a le sien est et ouest.

À 23 milles dans l'ouest-nord-ouest de Molokai se trouve Oahu (*Wahoo* de la carte) la plus fertile, la plus riche, la plus jolie et aujourd'hui la plus importante des îles Sandwich. Longue de 46 milles, large de 25, elle est traversée du sud-est au nord-ouest par une chaîne de montagnes qui s'arrête du côté de l'ouest, à la plaine d'*Ewa*. Oahu doit son importance à son excellent port situé dans la partie sud et formé par une coupure creusée dans le récif par les eaux d'une petite rivière qui traverse la fertile vallée de *Nuuanu*. C'est à l'ouvert de cette vallée

(1) Lahaina n'est pas marquée sur la carte française de 1847.

qu'est *Honolulu*, ville de 40,000 âmes, qui présente toutes les ressources des pays civilisés. Honolulu veut dire *baie calme*, et jamais nom ne fut mieux mérité. Les navires s'y amarrent, sans rien craindre, aux récifs qui forment des quais naturels. Il est fâcheux que l'entrée du canal qui conduit au port ne puisse admettre que des navires ne tirant pas plus de cinq mètres d'eau. Les grands bâtiments mouillent en pleine côte sur la rade de Waikiki, mauvais ancrage sur des fonds de corail irréguliers, très dangereux avec les vents de la partie du sud, et où l'on est, de tout temps, tourmenté par la houle, ou une brise très fraîche qui apporte toute la poussière de la plaine de Waikiki. C'est ainsi qu'on nomme le terrain poudreux et aride qui s'étend entre Honolulu, les montagnes et la *pointe du Diamant*, vaste cratère éteint qui est le point le plus saillant de la côte. Les épithètes louangeuses que donnent les résidents et la presse de Oahu à un bouquet de cocotiers rachitiques qu'on voit de ce côté, ne sont pas faits pour inspirer une haute idée de la végétation du pays. La vallée de Nuuanu présente de nombreux champs de *Kalo* et des pâturages fertilisés par des averses qui souvent n'arrivent pas jusqu'à Honolulu; il n'y a pas d'arbres, à l'exception de quelques *aleurites-triloba* rabougris. Une belle route, remontant cette vallée, conduit, par une pente très douce, à une coupure de la montagne, dans laquelle le vent s'engouffre toujours avec une grande violence : de l'autre côté, c'est un précipice à pic, le *Pali*, célèbre dans les fastes de l'île (1). Un chemin en zig-zag, taillé dans le roc, sert à descendre dans la plaine. On a de Pali une vue à vol d'oiseau de la partie nord de Oahu, où l'œil se repose sur de belles pelouses, des champs cultivés que traversent de larges chemins.

(1) Lors de la conquête de Oahu par Kamehameha I^{er}, 600 guerriers du parti vaincu, acculés au Pali, aimèrent mieux se précipiter du haut de la montagne que de mettre bas les armes.

La plaine de Waikiki s'étend presque tout entière sur un banc de calcaire madréporique dont j'ai parlé ailleurs : j'ai décrit aussi le lac salé, *Atia-Pa'aka'i*.

Kauai (*Atooi* de la carte française) à 22 lieues dans l'ouest-nord-ouest de Oahu, est une île ronde, élevée de 4,200 mètres environ, dont tous les voyageurs vantent l'aspect charmant. La population, indigènes et étrangers, se livre principalement à l'agriculture. Dans les montagnes, à une grande hauteur, on trouve des coquilles, des sables madréporiques et des calcaires. Les parties élevées sont couvertes de bois propres à la construction. Le mouillage ordinaire est dans le sud ouest, à *Waimea*, rade foraine, mais pourtant assez sûre; on y trouve de l'eau excellente. Il y a aussi, au nord-ouest, une petite baie, *Hanale'i*, où quelques navires ont trouvé des rafraîchissements en abondance.

La population de *Niihau* (*Oneehoow* de la carte) s'occupe également d'agriculture. Cette île est basse relativement à sa voisine, dont elle est séparée par un canal large de 15 à 20 milles. La culture d'une belle espèce d'igname est particulière à ces deux îles.

L'îlot de *Lehua* (*Onehoua* de la carte) à un mille dans le nord-ouest de *Niihau*, élevé de 330 mètres environ, est couvert de broussailles qui servent d'abri à une nombreuse colonie de lapins; il y a une source d'eau excellente.

Kaula, dans le sud-ouest de *Niihau*, est un rocher couvert d'oiseaux de mer.

L'île *Bird* (*Motu manu*, île aux oiseaux), à 40 lieues dans le nord-ouest de *Kauai*, n'est pareillement qu'un roc pelé, dont le nom indique le trait caractéristique, et qui est rarement visité. Il paraît qu'anciennement les naturels allaient jusque là, avec leurs pirogues, pour prendre des oiseaux.

VIII.

On peut voir, par cette esquisse de la constitution physique de l'archipel Hawaïen, qu'il n'a pas été traité par la nature aussi libéralement que quelques-uns des groupes de l'hémisphère austral. Elle lui a refusé des ports, car il n'y en a qu'un à vrai dire, et encore utilisable seulement sous certaines conditions. Aucune plante indispensable à la vie n'y croît spontanément : il faut que l'homme achète le soutien de son existence par un travail continu, comme dans nos climats, tandis que l'indigène de Tahiti ou des Marquises n'a guère qu'à étendre le bras pour trouver sa nourriture sur les arbres. Il faut reconnaître que ce défaut de spontanéité, en forçant les naturels au travail, était chez eux la cause d'un état social plus avancé, qui les rendit plus apte à la civilisation. Le climat, moins éternel, n'éloignait pas la population du travail autant que dans les autres groupes. Un homme non-seulement extraordinaire pour un sauvage, mais qui partout eût passé pour un individu remarquable, se trouva là comme par un fait exprès pour diriger le mouvement civilisateur, quand les Européens parurent. Après cela, en y regardant bien, peut-on dire que ce besoin de civilisation qui s'était emparé du chef et de ceux de ses sujets qui comprenaient la portée de ses vues, et que son indomptable énergie avait imposé aux autres, ait tourné à l'avantage de ce petit peuple ? Le royaume hawaïen, dont quatre grandes puissances maritimes ont reconnu et établi l'existence indépendante, appartient-il aujourd'hui aux Kanaks ou à leurs professeurs en civilisation ? Combien de temps encore les Hawaïens ont-ils à vivre de la vie de nation qu'on leur a faite ? Et même, laissant de côté les tentatives d'envahissement brutal auxquelles nous avons assisté, n'est-il pas à craindre, quand on voit le décroissement rapide

de la population , que dans un temps bien court , il n'en soit d'eux comme de ces races avec lesquelles nos pères fraternisaient au Canada , sur les bords des grands lacs de l'Amérique , et dont les noms ont non-seulement disparu des cartes, mais encore sont ignorés de ceux qui vivent aujourd'hui sur le territoire qu'elles occupaient !

H. JOUAN.



REVUE ASTRONOMIQUE

DE

1860

La planète Vulcain.

Qui ne se rappelle l'étonnement et l'admiration que produisit en 1846, non-seulement dans le monde scientifique, mais même dans le monde entier, l'annonce de la découverte de la planète *Neptune* ; de cet astre dont l'action perturbatrice altérerait la route que la science assignait à Uranus ; de cet astre perdu au milieu des étoiles qui peuplent la voûte céleste , et dont M. Leverrier venait, par la seule puissance de ses calculs , non-seulement de révéler l'existence, mais encore d'assigner la position dans le ciel étoilé, la distance et la grandeur.

Cette action d'éclat scientifique, comme l'appelle M. Louis Figuier, ce travail analytique sans précédent, qui porta si haut, et avec raison, le nom du savant analyste, de l'infatigable calculateur, vient d'avoir en 1860 presque sa seconde partie.

L'illustre Directeur de l'Observatoire Impérial, qui a entrepris de refaire en entier et sur de nouvelles bases la mécanique céleste de Laplace, a déterminé, en complétant la théorie de Mercure, des variations particulières dans un des éléments elliptiques de cette planète considérée, jusqu'à présent, comme la plus voisine du Soleil.

Pour mieux faire comprendre en quoi consistent ces variations, je crois utile de rappeler, en quelques mots, ce que l'on nomme *éléments elliptiques* d'une planète ; d'autant plus que, dans cette revue, j'aurai plusieurs fois l'occasion de me servir de certaines expressions qui, sans cela, pourraient ne pas être comprises. Je demande au lecteur initié aux termes astronomiques de vouloir bien me passer cette petite leçon d'astronomie populaire.

Tout le monde sait que les planètes, en y comprenant la Terre, décrivent autour du Soleil des courbes à très peu près elliptiques, dont le centre de l'astre radieux occupe à peu de chose près un des foyers.

Toutes ces ellipses sont différentes de forme, différentes de grandeur et différemment situées dans l'espace.

C'est au plan de l'orbite décrite par le centre de la Terre, plan que l'on nomme *Écliptique*, que l'on rapporte la position des autres orbites.

Il est évident que cette position est déterminée par deux quantités :

1^o Par l'angle que le plan de l'orbite de la planète fait avec l'Écliptique, angle que l'on nomme *inclinaison* ;

2^o Par la direction, dans le plan de l'orbite terrestre, de la ligne d'intersection des plans des deux ellipses.

Cette ligne prend le nom de *ligne des nœuds*, et sa direction est donnée par l'angle qu'elle fait avec la ligne des équinoxes, angle qui prend le nom de *longitude du nœud*.

Dans son mouvement autour du Soleil, toute planète traverse *deux fois* le plan de notre orbite. Quand ces deux moments arrivent, on dit que la planète est à ses nœuds. Celui qui répond au passage de l'astre de l'hémisphère Sud dans l'hémisphère Nord s'appelle *nœud ascendant*; l'autre, *nœud descendant*. C'est la longitude du nœud ascendant qui détermine habituellement la direction de la ligne des nœuds.

Ainsi, la position du plan de l'orbite d'une planète est fixée dans l'espace au moyen de l'*inclinaison* et de la *longitude du nœud*.

Une ellipse peut être plus ou moins aplatie; elle est très allongée, si son grand axe est très grand par rapport à son petit axe; elle devient au contraire un cercle, quand son grand axe est égal à son petit axe.

Dans une ellipse, il existe deux points remarquables nommés foyers et situés sur le grand axe, à égale distance du milieu de ce grand axe. La distance d'un foyer à l'une des extrémités du petit axe est juste égale à la moitié du grand axe.

On comprend alors que plus le petit axe d'une ellipse est petit par rapport au grand axe, c'est-à-dire plus l'ellipse a une forme aplatie, plus les foyers sont éloignés du centre de la courbe. Dans le cercle, au contraire, les deux foyers se confondent avec son centre.

La forme de l'orbite d'une planète, autrement dit la forme de l'ellipse qu'elle décrit est déterminée par le rapport qui existe entre la distance d'un des foyers au centre de l'ellipse et la grandeur du demi-grand axe: ce rapport s'appelle *excentricité*.

Dans les ellipses planétaires, l'excentricité est généralement faible, c'est-à-dire que la forme de leurs orbites s'écarte peu de la forme circulaire.

La forme d'une orbite elliptique est donc connue par son *excentricité*.

Puisque le Soleil occupe un des foyers de l'ellipse que décrit une planète, il y a une extrémité du grand axe qui est plus voisine du Soleil que l'autre.

Cette extrémité se nomme *périhélie* ; sa distance au Soleil se nomme la *distance périhélie* ; c'est la plus courte des distances des points de la courbe au foyer considéré. Ainsi, quand on dit qu'une planète est à son périhélie, cela veut dire qu'elle est à sa plus grande proximité du Soleil. L'autre extrémité du grand axe se nomme *aphélie*.

La position de l'ellipse d'une planète dans le plan de son orbite est déterminée par l'angle que fait le grand axe de cette ellipse avec la ligne des nœuds.

Cet angle, combiné avec la longitude du nœud ascendant, donne ce que l'on appelle la *longitude du périhélie*.

La grandeur de la courbe est obtenue au moyen de la grandeur de son demi-grand axe, c'est-à-dire par la distance moyenne de la planète au Soleil.

Par suite, les quantités qui servent à faire connaître la *position*, la *forme* et la *grandeur* d'une orbite planétaire, quantités que l'on désigne sous le nom d'*Éléments elliptiques*, sont :

- | | | |
|---------------------------------------|---|---|
| 1° L' <i>inclinaison</i> , | { | quantités qui fixent la position
du plan de l'orbite ; |
| 2° La <i>longitude du nœud</i> , | | |
| 3° La <i>longitude du Périhélie</i> , | | qui indique la direction de l'ellipse dans son plan ; |
| 4° L' <i>excentricité</i> . | | exprimant la forme de l'ellipse ; |
| 5° La <i>distance moyenne</i> . | | exprimant la grandeur. |

Pour que le mouvement de la planète sur cette courbe soit complètement déterminé, il faut en outre que l'on connaisse deux nouvelles quantités :

6° Le Temps que la planète met à décrire son orbite, quantité que l'on nomme *temps de révolution* ;

7^e Et enfin , la position de la planète dans son orbite à un moment indiqué , moment que l'on nomme *époque*.

S'il n'y avait dans l'espace que le Soleil et une planète, cette planète décrirait *rigoureusement* une ellipse dont le *centre de gravité* du Soleil et de l'astre solitaire occuperait l'un des foyers : les éléments elliptiques de la planète seraient *invariables*. Mais les actions attractives réciproques de toutes les planètes entre elles font que , non-seulement les ellipses planétaires ne sont pas rigoureusement parcourues, mais que ces ellipses sont constamment variables de position , de forme et de grandeur. Toutefois , Laplace a démontré que la forme et la grandeur ne varient qu'entre des limites très restreintes ; que l'inclinaison aussi ne fait qu'osciller entre deux limites rapprochées, mais que les longitudes du nœud et du périhélie prennent des valeurs de plus en plus différentes ; ainsi , en même temps que le plan de l'orbite tourne en conservant à peu près la même inclinaison sur l'Écliptique, l'ellipse se déplace dans son plan , et par suite le *périhélie a un mouvement constant dans la voûte céleste*

Je reviens maintenant au travail de M. Leverrier.

D'après Delambre , le mouvement séculaire du périhélie de Mercure est de $643''{,}56$, c'est-à-dire que dans un siècle la longitude du périhélie de Mercure augmente de $643''{,}56$.

Or, en refaisant la théorie des mouvements de Mercure, et en déterminant par le calcul les instants auxquels, d'après cette théorie, Mercure passant entre le Soleil et nous , devait nous paraître en contact intérieur avec le disque de l'astre éclatant, M. Leverrier trouva que vingt-et une observations de ces contacts ne se trouvaient pas en accord avec les instants déterminés par le calcul.

Il fallait donc supposer, ou bien que les astronomes qui avaient observé les contacts avaient fait des erreurs de plusieurs minutes de temps, et allant même en augmentant d'une époque à l'autre, ou que la théorie de Mercure se trouvait en défaut.

La première de ces deux hypothèses était inadmissible, puisque ces observations ont été faites par les Lalande, les Cassini, les Bouguer, etc.

La théorie de *Mercure* seule devait donc être en défaut.

Or, M. Leverrier eut le rare bonheur (les hommes de génie ont toujours de ces bonheurs-là) de remarquer que si au lieu de prendre le mouvement séculaire du périhélie de $643'',56$, on le prenait de $681'',56$, c'est-à-dire que si on l'augmentait de 38 secondes, toutes les observations des contacts s'accordaient avec le calcul à moins d'une seconde; et même, pour la plupart d'entre elles, à moins d'une demi-seconde près.

Il était dès-lors évident que le mouvement séculaire du périhélie de *Mercure* devait être augmenté de 38 secondes; restait maintenant à déterminer la cause de cette augmentation.

Deux hypothèses se trouvaient en présence :

Les masses des planètes perturbatrices, et entre autres de *Vénus* , la plus voisine de *Mercure* , étaient-elles exactes? ne devait-on pas la changer? Ceci ne pouvait être admis, puisqu'il eût fallu l'augmenter d'un dixième, et qu'alors cette nouvelle masse de *Vénus* n'eût plus rendu compte des perturbations périodiques que cette planète fait éprouver à la Terre tant dans son mouvement autour du Soleil que relativement à la position de son axe de rotation.

N'existe-t-il pas entre *Mercure* et le Soleil une série de petites planètes semblables à celles situées entre Mars et Jupiter, et dont les actions attractives s'ajoutant les unes aux autres, peuvent produire cette augmentation dans le mouvement du périhélie de *Mercure* ? à la condition, toutefois, que ces petits astres décrivent des orbites à peu près circulaires, peu inclinées sur le plan de l'orbite de *Mercure* , et qu'ils soient à peu près distribués sur toutes les parties de l'anneau qu'ils forment autour du Soleil.

C'est à cette seconde hypothèse que M. Leverrier s'arrêta.

En communiquant le résultat de son travail à l'Académie des Sciences, dans une lettre adressée à M. Faye et insérée dans les comptes-rendus du 12 septembre 1839, le savant Directeur de l'Observatoire disait en terminant : « Puissent quelques-uns de ces » corps être assez notables pour être aperçus lors de leur passage » sage devant le disque du Soleil !!... »

A l'occasion de cette lettre, M. Faye présenta à l'Académie des Sciences quelques remarques, et il conseilla d'observer le Soleil et ses environs d'après un plan méthodiquement conçu.

Il signala l'Eclipse de Soleil du 18 juillet 1860 comme pouvant peut-être servir à trouver les astres perturbateurs, et il indiqua même la manière de procéder dans cette recherche à l'instant de l'obscurité totale. Enfin, il rappela la proposition de sir John Herschel de choisir plusieurs observatoires convenablement répartis sur le globe, et dans lesquels on s'attacherait à photographier le Soleil plusieurs fois par jour, à l'aide d'un grand instrument disposé suivant les indications que lui-même, M. Faye, avait fournies à l'époque de l'Eclipse de Soleil du 13 mars 1858.

Comme on le voit, la question ne se présentait pas de la même manière qu'en 1846. M. Leverrier ne pouvait pas dire, comme il le fit pour Neptune : Il existe une planète qui trouble Mercure ; cet astre a telle grosseur, telle position, et se trouve à telle distance du Soleil ; car en ne supposant que l'action d'un *seul astre* troublant, les calculs de M. Leverrier assignaient à cet astre une masse égale à celle de Mercure ; or, un astre de cette importance n'eût certes pas manqué d'être aperçu depuis que l'on explore le Soleil d'une manière si persistante. Il ne pouvait donc y avoir qu'une série de petits astéroïdes, d'un nombre complètement indéterminé et par conséquent dont l'analyse la plus transcendante ne pouvait assigner la position.

Voilà où en était le problème, lorsque le 2 janvier 1860, M. Leverrier vint annoncer à l'Académie des Sciences que M. Les-

carbault, médecin d'Orgères, venait de découvrir une des plaques intrà-mercurielles !!

Cette découverte était de beaucoup antérieure à la lettre de M. Leverrier à M. Faye; elle datait du 25 mars 1859. M. Lescarbault venait de la faire connaître au Directeur de l'Observatoire dans une lettre datée du 22 décembre 1859. Dans cette lettre, le médecin-astronome d'Orgères disait à M. Leverrier que l'espoir de revoir le petit astre l'avait seul fait attendre jusqu'à ce moment pour en donner connaissance.

Voici comment, d'après l'abbé Moigno, M. Lescarbault lui-même a raconté sa découverte à M. Leverrier, qui s'était rendu à Orgères pour s'assurer que les moyens d'observation du docteur Lescarbault étaient suffisants pour donner de la créance à sa découverte :

« Le 26 mars dernier, vers quatre heures, fidèle à ma constante habitude et l'œil à l'oculaire de ma lunette, j'observais le disque du Soleil, lorsque tout -à-coup j'aperçus à une petite distance du bord *un point noir*, parfaitement tranché dans sa forme, parfaitement défini dans sa rondeur, animé d'un mouvement propre très sensible; il s'avancait visiblement et s'éloignait de plus en plus du bord. Malheureusement un *client* survint, je descendis de l'Observatoire au rez-de-chaussée, j'étais sur le gril; je répondis néanmoins de mon mieux à ce que l'on me demandait, et je remontai aussitôt que je fus libre. Le point rond continuait sa route, je l'ai vu atteindre enfin le bord opposé, et s'éloigner après s'être projeté environ une heure et demie sur le disque du Soleil. »

M. Lescarbault expliqua ensuite à M. Leverrier comment il avait déterminé les instants du premier et du dernier contact, au moyen d'une simple montre à minutes et d'une boule d'ivoire suspendue à un fil pour servir de pendule battant la seconde.

Il lui fit voir sa lunette ayant un objectif de Cauche de 40

centimètres de diamètre. Il lui indiqua que pour mesurer l'inclinaison de la corde du disque solaire parcouru par la planète, l'oculaire de sa lunette porte « un fil vertical dans sa position » ordinaire, et auquel il peut faire prendre toutes les inclinaisons voulues en même temps qu'avec un rapporteur en carton » il mesure approximativement l'angle qu'il a parcouru, » et comment un simple fil à plomb placé en avant de l'oculaire lui sert avec le premier fil vertical à mesurer la grandeur de la corde.

Il lui montra la petite lunette méridienne qui lui sert à régler sa vieille montre à minutes, et lui raconta les essais infructueux qu'il avait faits pour déduire de ses observations la distance de l'astre au Soleil, s'étant égaré dans des voies qu'il parcourait pour la première fois.

A la demande du savant Directeur de l'Observatoire de lui montrer le registre de ses observations, M. Lescarbault lui fit voir un petit carré de papier taché de graisse et de laudanum, dit l'abbé Moigno, et remplissant les fonctions de signet à la connaissance des temps. Sur ce petit morceau de papier étaient écrits les temps d'observations des deux contacts; enfin, il lui présenta une planche rabotée sur laquelle il avait fait à la craie ses essais mathématiques sur la détermination de la distance de la planète au Soleil.

Quand on compare les moyens d'observation du docteur Lescarbault à ceux des astronomes répandus sur le globe; quand on pense qu'il existe cinquante-neuf Observatoires publics répartis sur la surface de la terre, sans compter les quatorze Observatoires privés que possèdent l'Angleterre et l'Allemagne; quand on songe aux instruments si parfaits, aux hommes si exercés qui se trouvent dans ces établissements scientifiques, on se demande comment il a pu se faire que jamais cette petite planète, aperçue par le médecin d'Orgères, ne se soit montrée

dans les lunettes officielles, et l'on est presque tenté de douter, non pas de la bonne foi du docteur Lescarbault, mais de la sûreté de sa vision.

Cependant ces moyens grossiers d'observation, ces rédactions incomplètes et primitives ont satisfait l'illustre savant qui dirige l'Observatoire de Paris; la découverte a été officiellement proclamée, M. Lescarbault en a été récompensé, la planète a été baptisée du nom de *Vulcain*: nous n'avons donc qu'à nous incliner.

En soumettant au calcul les temps d'entrée et de sortie du point noir sur le disque solaire, donnés par M. Lescarbault, M. Leverrier a trouvé que la planète eût mis $4^h\ 26^m\ 48^s$, à parcourir le disque entier du Soleil. En supposant l'orbite circulaire, le demi-grand axe serait de 0,4427, le demi-grand axe de l'orbite terrestre étant pris pour unité, autrement dit la planète Vulcain n'est distante du Soleil que de 30 rayons de l'astre radieux; aussi ne doit-elle jamais s'éloigner du Soleil à une distance de plus de 8 degrés. Le temps de révolution de l'astre serait de $19^d\ 7^h$, environ 6 jours de moins que le temps de révolution du Soleil, ce qui est légèrement en opposition avec l'hypothèse admise sur la formation de notre système planétaire.

L'inclinaison de l'orbite serait de $12^\circ\ 40'$, et enfin la longitude du nœud de $12^\circ\ 59'$.

En considérant les masses comme proportionnelles aux volumes, M. Leverrier trouve que la planète Vulcain a une masse égale au $1/17^e$ de celle de Mercure. Cette masse est beaucoup trop petite pour produire l'augmentation de 38 secondes dans le mouvement du périhélie de Mercure; aussi M. Leverrier conclut à l'existence d'autres planètes de ce genre. D'après les mêmes hypothèses, il faudrait au moins huit planètes comme celle de M. Lescarbault, pour produire la perturbation que nous avons indiquée.

L'annonce de la découverte Lescarbault au monde savant produisit une grande sensation. Le médecin d'Orgères fut l'objet de certaines ovations, et une souscription ouverte par la *Presse scientifique* se forma pour lui offrir un banquet, qu'il crut devoir refuser. Plusieurs savants rappelèrent les observations anciennes de disques noirs passant sur le Soleil, et entre autres, M. Wolff, de Zurich, adressa à M. Laugier une liste dressée en 1859, contenant vingt observations de ce genre enregistrées depuis 1764. Parmi ces 20 observations, trois ont paru suffisamment précises à M. Radau, professeur agrégé de l'Université de Königsberg, pour que, les considérant comme des passages de Vulcain, il ait cherché à en conclure les périodes de retour de cette planète. Les trois observations dont nous venons de parler sont celles de Dangos, le 18 janvier 1798 ; de Fritsch, le 10 octobre 1801, et de Stark, le 9 octobre 1819. La période de retour déterminée par M. Radau serait de une année Julienne, plus 9 jours, ou plus 4 jours, ou plus 8 jours, ou enfin plus 13 jours. D'après cette période, on eût dû revoir Vulcain, soit le 29 mars 1860, soit le 2, le 4 ou le 7 avril ; ce qui n'a malheureusement pas eu lieu.

Mais, dira-t-on, puisque la planète Vulcain, d'après l'opinion de plusieurs savants, a déjà été observée, M. Lescarbault n'a donc rien découvert ; il a donc tout simplement observé un passage d'un astre connu sur le disque solaire ?

A cela je répondrai que M. Lescarbault paraît être le premier, ainsi que je erois l'avoir déjà dit, à avoir noté d'une manière précise, à l'aide d'une montre réglée, l'instant des deux contacts ; voilà le mérite de son observation et voilà ce que ses prédécesseurs n'ont pas fait.

Une objection assez sérieuse, que l'on peut faire aux différentes observations que nous venons de signaler, en y comprenant celle du médecin d'Orgères, c'est que, ainsi que je t'ai dit plus haut, pas un

des nombreux astronomes sérieux qui explorent les régions solaires dans les Observatoires officiels du globe n'a fait de semblables observations. Depuis Galilée pourtant, ou plutôt depuis Jean Fabricius, les nombreuses taches solaires qui parsèment la surface solaire ont été le sujet d'examens minutieux ; un grand nombre de résultats sur cette question ont été publiés, et, à ce sujet, je crois devoir citer M. Henri Schwabe, astronome à l'Observatoire de Dessau, en Prusse, qui, depuis 1826 jusqu'à ce jour, a presque constamment, jour par jour, observé le disque solaire.

De 1826 à 1851, c'est-à-dire pendant une durée de 26 ans, M. Schwabe a enregistré 6959 jours d'observations à l'aide desquelles il a constaté 4264 groupes de taches sur la surface du Soleil. Il faut convenir que l'astronome allemand n'a pas été heureux de ne pas voir passer, dans cette longue suite d'observations, une seule des nombreuses planètes intra-mercurielles qui, d'après l'hypothèse de M. Leverrier, doivent graviter entre Mercure et le Soleil.

On doit néanmoins faire remarquer que les passages des planètes inférieures entre le Soleil et nous étant très rares, et la durée d'un passage étant assez courte, il peut très bien se faire que l'une et l'autre de ces petites planètes aient échappé aux observations des astronomes de profession.

La période des passages de Vénus sur le Soleil est, d'après Delambre, d'environ 8 ans, ou 121 ans plus ou moins 8 ans, c'est-à-dire de 8 ans, de 113 ans ou de 129 ans.

Ainsi, il n'y a pas eu de passage de Vénus depuis 1769, il n'y en aura qu'en 1874, puis après en 1882, et ensuite il n'y en aura plus qu'en l'an 2004.

Pour Mercure, les périodes qui ramènent ses passages sur le disque solaire sont de 3, de 6, de 7, de 10, de 13, de 46 ou de 263 ans.

Il n'y a pas eu de passage de Mercure depuis 1848, il y en aura un le 12 novembre 1861, puis ensuite en 1868 ; après cela,

Il n'y aura plus que quatre passages de cette planète dans le 19^e siècle.

Pour Vulcain et les autres planètes intra-mercurielles, si elles existent, les périodes doivent être plus courtes; toutefois, on comprend qu'elles doivent être rares et pourquoi ces passages peuvent échapper.

Mais ne peut-on donc pas apercevoir l'un de ces petits astres en dehors du disque solaire, comme on aperçoit Mercure? Il est probable que non, car l'observation de cette dernière planète est même difficile dans nos climats, parce que, ou elle se trouve plongée dans les flots de la lumière solaire, ou elle est enveloppée par les vapeurs de l'horizon. Ainsi Arago cite la remarque chagrine de Copernic, disant : « Descendrai-je donc dans la tombe avant d'avoir jamais découvert la planète! » Hâtons-nous cependant de dire que le chanoine de Thorn n'avait pas été heureux relativement à cet astre, car on peut apercevoir Mercure à l'œil nu, lorsque cette planète se trouve à une certaine distance de l'astre radieux et que l'horizon est suffisamment dégagé.

Néanmoins, les petites planètes telles que Vulcain étant beaucoup plus petites que Mercure et se s'écartant jamais beaucoup du Soleil, on conçoit que, malgré le vif éclat qu'elles doivent posséder, elles n'aient jamais encore pu être observées en dehors de l'astre éclatant.

Aussi, depuis la publication des observations de M. Lescarbault, malgré les recherches laborieuses de plusieurs astronomes, malgré les explorations minutieuses des environs du Soleil faites dans les plus beaux climats, soit au moment de son lever, soit au moment de son coucher, rien n'a encore été aperçu. L'Eclipse de Soleil du 18 juillet n'a même donné aucun résultat, bien que plusieurs calculateurs aient essayé d'annoncer la position probable de Vulcain au moment de l'obscurité totale. Cepen-

dant, l'astronome qui pourra annoncer une observation sérieuse et positive de l'une des petites planètes en retirera certainement beaucoup de gloire, car la conquête des espaces intra-mercuriels sera réellement accomplie, et la théorie de M. Leverrier sera confirmée.

Toute découverte a ses critiques ! Parmi ceux qui ont nié l'observation de Vulcain, le plus ardent est M. Liais, astronome français qui, sous le beau ciel du Brésil, explore dans tous les sens les espaces célestes, et en particulier le disque brillant du Soleil des tropiques.

Dans une lettre adressée à la revue scientifique le *Cosmos*, M. Liais essaie de prouver que, pendant la période même pendant laquelle M. Lescarbault prétend avoir vu Vulcain, il observait à Santo-Domingo de Rio Janeiro, et avec toutes les précautions requises, le disque du Soleil, tant dans ses régions équatoriales que dans ses régions polaires ; qu'il cherchait si les petits points noirs nommés Lucules, et dont est parsemée la surface solaire, ne prédominaient pas quelque part, et qu'un point noir d'un périmètre circulaire bien arrêté et situé vers les pôles du Soleil ne lui eût certes pas échappé.

M. Liais prétend que l'observation positive de M. Lescarbault peut être un effet de vision provenant de la lunette ou même d'un phénomène météorologique ; il essaie de prouver que M. Lescarbault, avec ses moyens d'observation n'a pas pu voir un périmètre circulaire bien arrêté ; il assure, en outre, qu'on peut expliquer le mouvement du périhélie de Mercure par des erreurs de une à deux secondes dans les mesures de l'obliquité de l'Écliptique, erreurs introduites surtout par l'incertitude des réfractions. Il termine enfin sa lettre de la manière suivante :

« Quant à la vérification des assertions du docteur Lescarbault par M. Leverrier, je ne veux pas porter de jugement sur ce point. Il ne suffit pas qu'un observateur ait vu passer

» un point noir sur le disque solaire pour en conclure l'existence
» d'une planète. Y eût-il même la plus complète bonne foi de
» l'observateur en question, il pourrait y avoir illusion. Enfin,
» la chose ne devait être présentée que sous toute réserve, et il
» ne fallait pas conclure avant que des diverses parties de l'univers
» tous les documents fussent arrivés.

» La vivacité de mes expressions, que vous paraissez me repro-
» cher, ne vient que de mon indignation et de la certitude où
» je suis de la non-existence de l'astre. »

Je termine ici ce qui est relatif à la planète Vulcain, et sans en avoir voulu faire le procès, j'ai pensé qu'il pourrait être de quelque intérêt pour le lecteur de lui retracer l'histoire de cette découverte, de son accord avec les travaux du savant Directeur de l'Observatoire Impérial, travaux dont nous ne sommes pas en droit de contester l'exactitude, mais aussi de relater et de mettre en évidence les faits qui pourraient peut-être faire croire à une illusion du médecin d'Orgères.

Les nouvelles Planètes télescopiques.

Soixante ans se sont écoulés depuis que Piazzi, dans son observatoire de Palerme inaugurerait le 19^e siècle, par la découverte du premier fragment de l'écorce solide de la grosse planète qui circulait très probablement, à l'origine des mondes, autour du Soleil, entre Mars et Jupiter.

Cette inauguration brillante qui, en portant à sept le nombre des planètes alors connues, semblait promettre à notre siècle une augmentation de richesses astronomiques, a été, en effet, un présage heureux, car, à l'heure qu'il est, le nombre des petits astres qui décrivent leur orbite entre Mars et Jupiter, et qui ne pouvant être aperçus sans lunette sont, pour cette raison, nommés *télescopiques*, vient d'atteindre le chiffre énorme de 62 !!!

Deux planètes de plus que d'années écoulées depuis l'apparition de Cérès, le 4^{er} janvier 1804, dans la lunette de l'astronome napolitain !

L'année 1860 s'est enrichie de cinq de ces petites planètes.

La 58^e a été découverte à Bilk, à 11 heures du soir, le 24 mars, par M. Luther, directeur de l'observatoire de ce lieu. La petite planète a l'apparence d'une étoile de onzième grandeur ; elle se trouvait, au moment où l'astronome allemand l'a aperçue, dans la constellation de la *Vierge*. Ce petit astre a reçu le nom de *Concordia* ! Ce nom donné à une planète découverte au moment où une tempête scientifique grondait à l'Académie des Sciences a-t-il pour but de rappeler aux savants, dont le monde admire les travaux astronomiques, que les débats académiques qui prennent un caractère trop personnel jettent sur la science une défaveur injuste !

Les découvertes des quatre autres petites planètes de 1860 se sont faites dans des conditions assez remarquables ; ainsi, c'est à deux ou trois jours d'intervalle, le 9, le 12, le 14 et le 16 septembre que MM. Goldschmidt, Chacornac, Fergusson, Forster et Lesser, ont découvert, le premier la 61^e, le second la 59^e, le troisième la 60^e, et enfin les deux derniers la 62^e, en les classant, suivant l'habitude, d'après l'ordre de leurs publications. Jamais encore, à si peu d'intervalle, on n'avait signalé une si grande quantité de découvertes astronomiques. La première, observée aussi à Bilk par M. Luther, le 22 sep-

tembre, a reçu de cet astronome le nom de Danaé, sur l'invitation de M. Goldschmidt à l'astronome allemand de lui choisir un nom. Cette planète a l'apparence d'une étoile de onzième grandeur; elle se trouvait, au moment de la découverte, dans la constellation du Verseau, et par suite en opposition. Son mouvement apparent sur les étoiles était rétrograde; toutefois, ce mouvement rétrograde allait en se ralentissant. Cette planète est la 13^e de ce genre découverte par M. Goldschmidt qui, peintre d'histoire distingué le jour, devient astronome célèbre la nuit. Le mouvement géocentrique de cet astre lui fait maintenant décrire une courbe apparente circumpolaire.

La planète de M. Chacornac, sixième trouvée par cet astronome, a l'apparence d'une étoile de neuvième grandeur. Elle se trouvait, quand elle a été aperçue, dans la constellation de la Baleine; elle n'a pas encore reçu de nom.

Titania est celui de la planète, découverte par M. Fergusson; c'est la plus rapprochée du Soleil de celles aperçues cette année; sa distance est comprise entre celle d'Harmonia et celle de Melpomène.

C'est en voulant observer la planète de M. Chacornac que MM. Forster et Lesser ont aperçu une étoile de même grandeur, si près du lieu qu'ils avaient estimé d'avance, qu'ils ont cru que c'était la planète qu'ils cherchaient, et qu'ils ont même adressé leurs observations aux *Astronomische Nachrichten*. Ils ont suivi son mouvement dans la voûte céleste, mais la discordance entre leurs observations et celles de Greenwich, Bilk et Vienne leur a fait reconnaître qu'ils venaient de découvrir une 62^e planète, qui se trouvait, au moment de leurs observations, excessivement rapprochée de la planète Chacornac. Cette proximité n'était toutefois qu'une apparence, car d'après les éléments elliptiques des deux planètes, l'intervalle minimum compris entre les deux orbites est un peu inférieur à l'intervalle minimum compris entre les orbites de Mars et de la Terre. La planète de MM. Forster et Lesser a reçu le nom d'Erato.

Voici comment se répartissent, par année, les découvertes des 62 planètes télescopiques :

On en a trouvée une en 1801, une en 1802, une en 1804, une en 1807 ; ces quatre planètes se nomment Cérès, Pallas, Vesta et Junon.

De 1807 à 1845, c'est-à-dire pendant une période de 38 ans, malgré les recherches de plusieurs observateurs et entre autres de Delambre, qui passa deux ans à réviser toutes les ascensions droites des étoiles connues, en répétant l'observation de chaque étoile plusieurs jours de suite, l'astronomie n'a pas eu à enregistrer de nouvelles découvertes. C'est seulement le 8 décembre 1845 que M. Hencke trouva la planète Astrée, premier terme d'une série qui paraît devoir se continuer long-temps. Trois nouvelles planètes furent en effet trouvées en 1847, une en 1848, une en 1849, trois en 1850, deux en 1851, huit en 1852, quatre en 1853, six en 1854, quatre en 1855, cinq en 1856, neuf en 1857, cinq en 1858, une en 1859, et enfin cinq en 1860. C'est, comme on le voit, l'année 1857 qui est l'année la plus riche en découvertes de ce genre.

Il ne me semble pas sans intérêt de remarquer comment ces découvertes se sont aussi réparties dans les différents mois de l'année. On en a trouvée trois en janvier, deux en février, sept en mars, neuf en avril, six en mai, une en juin, quatre en juillet, trois en août, quinze en septembre, six en octobre, quatre en novembre, deux en décembre. Ainsi, c'est aux environs des équinoxes, en avril et en septembre, que les découvertes ont été la plus nombreuses. Il est probable que cela tient à ce que les nuits ont, à cette époque, une durée assez longue pour permettre des observations suivies dans la soirée ; et ensuite, qu'en raison du printemps qui vient de commencer ou de l'été qui touche à peine à sa fin, le temps est meilleur généralement qu'en hiver, et partant, le ciel plus dégagé.

En présence des découvertes successives qui viennent d'avoir lieu, et surtout de cette planète trouvée par MM. Forster et Lesser auprès de celle de M. Chacornac, sans que celui-ci l'ait aperçue, M. Leverrier émet l'opinion que les fragments de la planète brisée qui circulent entre Mars et Jupiter, subissant l'effet de leur attraction mutuelle, viennent à un moment donné à se rejoindre, et la réunion de plusieurs fragments formant une masse plus considérable, permet d'apercevoir un astre qui, divisé quelques instants avant en parties plus petites, ne pouvait pas être aperçu.

Je ne crois pas devoir omettre que si notre année a enrichi la zone planétaire comprise entre Mars et Jupiter de cinq nouvelles planètes, il en est une découverte en 1856, par l'infatigable M. Goldschmidt, que l'on ne retrouve pas : c'est la petite planète Daphné. M. Airy a signalé sa disparition au monde savant, et je ne doute pas qu'à l'heure qu'il est toutes les lunettes astronomiques ne soient à la recherche de la fugitive ; aussi, pourquoi l'a-t-on nommée Daphné ?... On peut, à ce sujet, faire remarquer que, bien que les éléments elliptiques de cette planète soient donnés dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, ces éléments ne doivent pas être considérés comme très exacts ; car Arago, dans son *Astronomie populaire*, tome IV, page 172, ne les donne pas, parce que, jusqu'à présent, dit-il (en 1857), ils n'ont pas encore été calculés avec toute l'exactitude désirable, à cause de la difficulté des observations. Il est alors probable que la route assignée à la planète Daphné par l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* n'est pas celle qu'elle a suivie, et que les astronomes ayant mis trop d'intervalle dans l'observation de cette planète ont perdu sa trace : c'est une nouvelle conquête à faire. Seulement, puisque les éléments elliptiques publiés ne sont pas exacts, il est probable que si on retrouve Daphné, ce sera d'abord en la prenant pour une

autre, et l'on ne pourra s'assurer de son identité qu'en calculant si les nouveaux éléments assignent à la planète la même position que celle où elle a été aperçue par M. Goldschmidt, le 22 mai 1856.

LES COMÈTES.

Quatre comètes nouvelles ont été aperçues en 1860 ; la première a été découverte le 26 février, au Brésil, par M. Liais, directeur de l'Observatoire astronomique et hydrographique de Pernambuco. C'est en faisant une revue du ciel austral que l'astronome franco-brésilien a aperçu près de l'étoile μ de la Dorade une nébulosité qu'il ne tarda pas, au bout d'une heure d'observation, à reconnaître pour une comète.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette comète était double, c'est-à-dire qu'au moment de sa découverte elle était formée de deux petites nébulosités très voisines : l'une plus grande, avec un point plus brillant dans l'intérieur ; l'autre beaucoup plus petite et entièrement nébuleuse. L'inclinaison de l'orbite de cette comète est très grande, puisqu'elle est, d'après M. Pape, de $79^{\circ} 22' 6$. Cet astre n'était visible qu'avec des lunettes d'au moins trois pouces d'ouverture ; aussi la pleine Lune ayant eu lieu peu de temps après sa découverte, il n'a pu être suivi dans son mouvement, par M. Liais, que pendant quelques jours. Sa position dans l'hémisphère Sud a en outre empêché les astronomes européens de pouvoir l'observer, son éclat déjà si faible ayant diminué, lorsque dans son mouvement rapide il s'est rapproché du *plan de l'Équateur*.

La seconde comète observée est celle de M. Rumker, astronome de l'Observatoire de Hambourg. Elle a été découverte le 17 avril ; son éclat était très faible, aussi n'a-t-elle été aperçue

que par quelques astronomes. Elle s'est peu approchée du Soleil et a disparu sans causer de sensation. L'inclinaison de son orbite est de $48^{\circ} 43'$.

La comète de juin. — Les vigies astronomiques n'avaient pas signalé l'apparition de la comète, aperçue en Italie le 18 juin, que M. le baron de Marguerit, chef d'escadron au camp de Châlons, a découverte le premier, en France, en examinant la voûte étoilée pour se dédommager du triste aspect de la terre par la vue des magnificences du ciel, ainsi qu'il le dit dans une lettre à l'abbé Moigno, lettre dans laquelle, avec beaucoup de réserve et de modestie, il lui annonce sa découverte.

Pour excuser l'Observatoire Impérial de n'avoir pas devancé, en cette occasion, une personne étrangère aux véritables observations astronomiques, M. Leverrier prétend que la comète dont nous nous occupons a pu, à la faveur des mauvais temps, s'approcher sans être reconnue jusqu'au moment où elle a pris un éclat considérable.

Disons tout simplement et sans vouloir faire le moindre reproche aux astronomes européens, qu'on ne veillait pas, ou pour me servir d'une expression maritime, qu'il n'y avait pas d'homme en vigie. Bien des gens que les comètes effraient pourront croire que celle-ci, qui, d'après M. Leverrier, s'est avancée vers nous sournoisement, avait de mauvaises intentions, car à peine a-t-elle été reconnue officiellement qu'elle a disparu, laissant tout déconcertés ceux qui s'attendaient à une seconde édition de la belle comète Donati, ou qui espéraient voir cette fameuse comète de Charles-Quint, que l'on attend depuis douze ans et qui n'arrive pas.

Peut-être n'est-il pas inutile de dire quelques mots de cette comète de 1556, désignée sous le nom de comète de Charles-Quint, afin de faire comprendre pourquoi on la désigne ainsi, et pourquoi, depuis quelques années, on semble en attendre le retour.

C'est vers la fin de février 1556 que l'on aperçut cette comète,

égalant en grandeur la moitié de la Lune, selon les uns, et dont le noyau, de couleur rougeâtre, avait autant d'éclat que Jupiter, suivant les autres. Sa chevelure était assez courte, et dans sa queue, longue d'environ quatre degrés, et dirigée à l'opposé du Soleil, on apercevait un mouvement semblable à celui de la flamme d'un incendie. Elle resta visible depuis la fin de février jusqu'au 24 avril, et dans sa route apparente sur la voûte céleste, sembla décrire à peu près un grand cercle passant par le onzième degré de la constellation de la Balance et le onzième degré de la constellation du Bélier.

Les éléments de l'orbite de cette comète furent calculés par Halley d'après les observations de Paul Fabrice, médecin et mathématicien de Vienne. Pingré les a calculés aussi et a trouvé :

Longitude du nœud ascendant : $175^{\circ} 42'$;

Longitude du périhélie : $278^{\circ} 50'$;

Inclinaison de l'orbite : $32^{\circ} 6' 30''$;

Distance périhélie : 0,4639, (en rayon de l'orbite terrestre) ;

Passage au périhélie, le 24 avril, à $20^h 43^m$, T. M. de Paris ;

Sens du mouvement : *direct*.

En comparant ces éléments à d'autres antérieurement obtenus, moyen qui peut faire reconnaître si une comète est périodique, Pingré s'aperçut que ces éléments ressemblaient beaucoup à ceux de la célèbre comète de 1264, dont tous les historiens de l'époque font mention, et qui resta visible pendant les mois de juillet, août et septembre et une partie d'octobre ; voici, en effet, les éléments de cette dernière comète :

Longitude du nœud : $178^{\circ} 45'$;

Longitude du périhélie : $275^{\circ} 45'$;

Inclinaison de l'orbite : 30° ;

Distance périhélie : 0,4108 ;

Passage au périhélie, le 17 juillet, à $6^h 40^m$, T. M. de Paris ;

Sens du mouvement : *direct*.

Je ne doute pas, dit Pingré, dans sa *Cométographie*, qu'il ne faille mettre la comète de 1556 au nombre de celles dont on connaît la révolution périodique ; que cette révolution est d'environ 292 ans, intervalle de temps écoulé entre 1264 et 1556, et par conséquent qu'on peut attendre son retour vers 1848.

Voilà pourquoi, depuis 42 ans, on attend la comète de 1556.

Cette comète effraya tellement Charles-Quint, rapportent plusieurs historiens, que cet empereur, persuadé que sa mort était prochaine, s'écria :

His ergo indiciis me mea fata vocant ;

que le savant Pingré traduit ainsi :

Dans ce signe éclatant, je lis ma fin prochaine;

et le vainqueur de François 1^{er}, sous l'influence de cette terreur panique, céda la couronne impériale à son frère Ferdinand, achevant ainsi l'abdication de tous ses souverains pouvoirs pour se retirer dans le monastère de Saint-Just, attendre loin des agitations politiques la fin de ses royales misères. Voilà l'origine du nom de comète de Charles-Quint donné à la comète de 1556.

J'ajouterai maintenant que de 1500, année de la naissance de ce prince, à 1558, année de sa mort, il se montra en Europe 15 comètes visibles à l'œil nu, et que parmi ces comètes on peut citer : celle de 1500, comète douée d'un très grand éclat, et qui, d'après M. de Humboldt, est la comète de mauvais augure à laquelle fut attribuée la tempête qui causa la mort du célèbre navigateur portugais Bartholomé Diaz ; celle de 1516, regardée comme ayant annoncé la mort de Ferdinand le Catholique, mort qui plaça la couronne d'Espagne sur la tête de don Carlos ; celle, enfin, de 1558,

qui, d'abord peu brillante, augmenta d'éclat à mesure que la maladie du moine de Saint-Just s'aggravait, et qui disparut à l'heure de la mort de cette ombre de Charles-Quint. L'une ou l'autre des comètes que je viens de citer pourrait aussi prendre le nom de comète de Charles-Quint.

En appliquant la méthode d'Olbers aux trois observations de déclinaison et d'ascension droite obtenues à l'Observatoire Impérial les 22, 23 et 27 juin, j'ai trouvé pour les éléments paraboliques de la comète de juin 1860 :

Inclinaison du plan de l'orbite sur l'Écliptique : $79^{\circ} 21' 41''$;

Longitude du nœud ascendant : $84^{\circ} 40' 21''$;

Longitude du périhélie : $162^{\circ} 44' 25''$;

Distance périhélie : 0,29715 (rayon moyen de l'orbite terrestre) ;

Passage au périhélie : le 16 juin, à $40^{\text{h}} 0^{\text{m}} 54^{\text{s}}$, T. M. de Paris ;

Le sens du mouvement est direct.

Ces éléments sont presque identiques à ceux publiés par M. Yvon-Villargeau.

On voit qu'ils sont tout différents de ceux de la comète dite de Charles - Quint, et, par conséquent, *qu'il nous faut encore attendre.*

Par des calculs très simples, on trouve que la comète de juin, venant des régions éloignées de l'espace, a traversé le plan de l'Écliptique pour passer de l'hémisphère Sud dans l'hémisphère Nord, c'est-à-dire a passé à son *nœud ascendant* le 3 juin, à $4^{\text{h}} 47^{\text{m}}$. Elle a ensuite traversé de nouveau le plan de l'Écliptique pour passer de l'hémisphère Nord dans l'hémisphère Sud, c'est-à-dire a passé à son *nœud descendant* le 11 juillet, à $4^{\text{h}} 21^{\text{m}}$ T. M. de Paris. A cet instant, sa distance au Soleil était de 28,562,200 lieues et sa distance à la Terre de 23,203,178 lieues ; elle était donc, à ce moment, plus près de nous que du Soleil d'environ 5,359,022 lieues.

La comète a passé plus près de la planète Vénus que du Soleil, car au moment de son passage à son nœud descendant, elle n'était éloignée de cette planète que de 10,000,000 lieues, tandis que sa distance au Soleil n'a jamais été inférieure à 11,180,000 lieues. Vénus a donc pu produire, sur la marche de cet astre, d'assez fortes perturbations, et si l'on pouvait l'apercevoir actuellement, trois observations ne donneraient sans doute pas les mêmes éléments paraboliques que ceux trouvés par M. Yvon Villarceau.

Quelques personnes ont pensé que la comète de juin 1860 pourrait bien être la même que celle qui s'est montrée en septembre 1301, et dont les éléments ont été calculés par Burckhard; mettons, en effet, en regard les éléments de ces deux astres :

	Inclinaison.	Longitude du nœud,	Longitude du périhélie.	Distance périhélie.	Sens du mouvement.
Comète {	de septem. 1301. 80°	60° 0' 0"	180° 0' 00"	0,330	direct.
	de juin 1860 . . 79° 21'	84° 10' 21"	162° 14' 25"	0,29713	direct.

Sauf la longitude du nœud et celle du périhélie, ces éléments, comme on le voit, s'accordent assez bien; du reste, depuis 1301, les perturbations planétaires ont pu déterminer un mouvement dans le plan de l'orbite et un mouvement de l'axe de la parabole, qui se traduisent par un changement dans les longitudes du nœud et du périhélie. En admettant que ces deux comètes n'en forment qu'une, on ne peut assigner 559 ans pour durée de la révolution de l'astre autour du Soleil, car, pendant cet intervalle, si la période est plus courte, la comète a pu pendant quelques jours, et lors de son passage au périhélie, être en position d'être vue de la Terre, sans cependant, par des causes atmosphériques particulières ou autres, avoir été aperçue.

M. Liais qui, au Brésil, a non-seulement observé la comète Marguerit, mais en a aussi calculé les éléments paraboliques, éléments qui s'accordent avec ceux que j'ai cités, a trouvé que les observations faites dans le mois de juillet sont mieux représentées par une ellipse que par une parabole. Il a calculé cette orbite elliptique, et il en a adressé les éléments aux *Astronische Nachrichten*. D'après cet astronome, la durée de révolution de cet astre serait de 1089 ans, et la distance à laquelle la comète s'éloignerait du Soleil serait de 244 fois environ le rayon de l'orbite terrestre, ou en lieues, d'à peu près *huit milliards de lieues de quatre kilomètres*. Je ferai remarquer que cette distance effroyable n'est encore rien en comparaison de celle, à laquelle se trouve éloignée du Soleil l'étoile α du Centaure, étoile la plus voisine de nous ; cette distance, dont l'esprit peut à peine se rendre compte, est de *huit millions six cent trois mille deux cent millions de lieues*, ou en chiffres :

860320000000 lieues.

Pour terminer ce qui est relatif à la comète de juin, je dirai que son éclat a été peu sensible, que sa queue, qui n'avait que quelques degrés, était bien encore, ainsi qu'on l'observe généralement, à l'opposé du Soleil. La grande inclinaison du plan de l'orbite a fait que lorsqu'on a pu l'apercevoir nettement, la queue était dirigée vers les régions Nord de l'espace. Les études que l'on a pu faire sur le noyau et la queue de cette comète ne peuvent donc pas être complètes, car cet astre n'est pas resté visible, pour l'hémisphère Nord, plus de 20 à 22 jours, parce que quand il s'est rapproché de nous, son grand éloignement du Soleil a considérablement diminué l'intensité de sa lumière.

Le Père Secchi, en observant la comète avec le grand équatorial de l'Observatoire de Madrid, a remarqué qu'une nébulosité

très grande entourait le noyau de l'astre, et se repliant en arrière, allait former la queue, qui se divisait en deux branches, laissant entre elles un espace absolument noir.

Pendant le temps de sa visibilité, dit le savant Directeur de l'Observatoire du Collège Romain, l'astre a considérablement changé de forme, tellement, que le 8 juillet la comète était réduite à une nébulosité irrégulière dont le noyau occupait une position très excentrique; cette nébulosité s'est arrondie successivement, et le noyau, dont l'éclat avait augmenté, en occupait à peu près le centre le 11 juillet.

La dernière comète de 1860 est celle découverte à Marseille le 23 octobre par M. Tempel; ses éléments n'ont pas encore été publiés. Du reste, comme la première et la seconde de cette année, elle a passé à son périhélie sans causer le moindre émoi. Ce n'est pas encore celle de Charles-Quint.

LES ÉCLIPSES.

L'année qui vient de s'écouler a vu quatre éclipses : deux éclipses de Soleil et deux éclipses de Lune.

Je crois inutile de rappeler que les *éclipses de Lune* ont lieu lorsque la Lune étant pleine, la Terre s'interpose entre cet astre et le Soleil; la Lune se trouvant par suite plus ou moins entrée dans le cône d'ombre que la Terre forme derrière elle, n'est plus éclairée par le Soleil; et que les *éclipses de Soleil* ont lieu lorsque, à la nouvelle Lune, ce dernier astre s'interposant entre le Soleil et nous, cache en tout ou en partie l'astre radieux aux habitants de notre globe.

Bien que les éclipses de Lune soient loin d'offrir le même intérêt que celles de Soleil, celle du 7 février 1860 a cependant donné des

résultats d'un intérêt tout particulier au point de vue photographique. A l'aide d'une énorme lunette d'abord, d'une seconde de 0^m,23 d'ouverture et d'un appareil photographique à objectif sténopéographique de 48 centimètres d'ouverture, M. Porro, l'habile constructeur de ces instruments, aidé du docteur Gastaldi, photographe-amateur, a obtenu, à Paris, des images très nettes de la Lune pendant la durée de l'éclipse. Les trois instruments ont donné chacun des images très intenses dans un temps de pose qui a varié de 1 à 3 secondes, au commencement de l'éclipse, et de 4 à 6 secondes vers le moment du maximum du phénomène. Ce résultat peut avoir une importance astronomique assez grande, au point de vue de la détermination des longitudes, par les distances de la Lune aux Étoiles. Sur une plaque contenant en effet la Lune et les Étoiles, il serait possible, ainsi que le dit le savant abbé Moigno, auquel j'emprunte ces résultats, d'obtenir les distances de la Lune aux Étoiles d'une manière plus exacte qu'on ne les obtient avec les instruments habituels d'observation.

M. Moigno fait aussi connaître que, sur une image obtenue dans les essais de la soirée précédente, par les mêmes procédés, on distingue, avec une simple loupe, la Lune, *Jupiter* et l'un de ses satellites.

La seconde éclipse de Lune de 1860, celle du 1^{er} août, n'a pas été aperçue en Europe.

Des deux éclipses de Soleil, la première, invisible en Europe, a été annulaire. Le milieu de l'éclipse centrale a eu lieu pour un point peu éloigné du pôle austral ; ainsi, il n'y a que les habitants aquatiques de ces régions glacées qui ont pu être impressionnés par la magnificence d'un phénomène bien rare, car, depuis l'an 44 avant notre ère jusqu'à 1847, Arago ne compte que onze éclipses annulaires ayant une date certaine.

Celle du 9 octobre 1817 a été visible à Paris.

L'éclipse totale de Soleil du 48 juillet 1860 est une des plus remarquables qui se soient observées non-seulement à cause de l'heure favorable à laquelle, dans les plus beaux climats du monde, le phénomène s'est développé dans toute sa magnificence, mais encore par le concours de savants et d'astronomes qui, en cette occasion, se sont rendus soit en Espagne, soit en Algérie, pour obtenir, sur les protubérances roses et sur l'auréole lumineuse qui entourent la Lune au moment de l'obscurité totale, des résultats certains. Ces résultats provoquent cependant des opinions si différentes, que l'on ne sait encore si les savants vont enfin en déduire des notions plus exactes sur la constitution physique du Soleil.

Dans le rapport que MM. Leverrier et Léon Foucault, de l'expédition française, ont adressé à S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique, on lit que le mauvais temps qui, pendant si long-temps, a désolé la France, s'est même fait sentir en Espagne les jours qui ont précédé l'éclipse, tellement, que MM. Leverrier et Léon Foucault ont été obligés de quitter Tudéla le jour même de l'éclipse, et d'aller à la rencontre du beau temps; qu'ils ont enfin trouvé sur un petit plateau, au Sud du cimetière de Tarrazona, ville de l'Aragon, distante de Sarragosse de 24 lieues, et située à 6 lieues de Tudéla. C'est sur ce plateau, devenu célèbre par le séjour de quelques heures qu'y a fait le savant Directeur de la commission scientifique de France, que MM. Leverrier et Foucault ont pu faire des observations sérieuses sur les protubérances roses.

A peine l'obscurité totale a-t-elle eu réellement lieu que M. Leverrier a aperçu, un peu à droite du point zénithal du Soleil, caché par la Lune, un nuage d'un beau rose, mêlé de nuances violettes, et dont la transparence semblait rehausser jusqu'au blanc l'éclat de quelques-unes de ses parties. Ce nuage, entièrement séparé du bord de la Lune et à une distance d'environ

45", avait une épaisseur à peu près égale à cet intervalle, c'est-à-dire était environ trois fois plus gros que la Terre, et avait par conséquent 9,000 lieues d'épaisseur, sur une longueur à peu près double.

Un peu au-dessous et à droite de ce gros nuage rose, on apercevait deux nuages superposés l'un à l'autre, offrant de très grandes inégalités d'intensité dans leur lumière.

A gauche du Soleil, à 30° au-dessous du diamètre horizontal, on voyait deux pics élevés et contigus, d'une teinte rose et violette comme le gros nuage, dans leur partie supérieure, et presque blancs dans leur partie inférieure.

Un peu plus haut se trouvait un troisième pic en forme de dent, séparé des deux premiers, mais ayant une couleur et une forme parfaitement semblables et n'en différant que par des dimensions plus considérables.

Tout le disque lunaire était enveloppé par la couronne ou auréole lumineuse dont la lumière apparaissait parfaitement blanche et brillant d'un vif éclat.

M. Leverrier dirigea sa lunette vers les deux astres, vingt secondes avant la réapparition du Soleil, et en observant la partie à droite du disque lunaire qu'il avait trouvée parfaitement blanche pendant l'obscurité totale, il aperçut que le bord Ouest lunaire était tinté par un léger filet d'une épaisseur inappréciable et d'un rouge pourpre; puis, à mesure que le temps s'écoulait, ce filet grandissait peu à peu et finit par former autour du disque noir de la Lune, sur une étendue de 30° environ, une bordure rouge d'un contour irrégulier à la partie supérieure. En même temps, dit le savant Directeur de l'Observatoire Impérial, « l'éclat » de la portion Ouest de la couronne lumineuse s'exaltait avec une » telle rapidité, que je fus dans le doute si jé ne revoyais la » lumière du Soleil. »

M. Léon Foucault , le savant physicien , qui , comme on le sait , a trouvé une nouvelle preuve de la rotation de la Terre , était chargé de la partie photographique. Il a obtenu sur trois plaques , et par suite de déplacements involontaires imprimés au châssis de l'appareil , six images du phénomène au moment de l'obscurité totale. Trois de ces images ont dû se former en un quart de seconde de temps , la quatrième en 10 secondes , la cinquième en 30 secondes , et enfin la sixième en 60 secondes. Dans toutes ces épreuves , l'auréole lumineuse est plus ou moins accusée ; mais dans l'épreuve obtenue en 60 secondes , elle s'étend sensiblement à une distance égale à *trois fois* le rayon du disque central , et elle offre dans son intensité des variations positives et négatives qui figurent les rayons d'une gloire ; l'un d'eux , mieux accusé que les autres , se prolonge sur toutes les épreuves au-delà du reste de l'auréole , et semble émaner du point occupé par les irrégularités , exagérées du reste sur les images , des sinuosités du contour lunaire.

Vers la fin de son rapport , M. Leverrier ajoute : « MM. Vilarceau et Chacornac ont observé avec beaucoup de soin le mouvement d'une protubérance située au Nord ; le déplacement constaté est *précisément égal à celui que l'on peut calculer en supposant que la protubérance appartienne au Soleil.....* Ainsi , d'une part , l'observation d'une de ces protubérances , parfaitement isolée du disque du Soleil et de la Lune , en a nettement établi le caractère ; de l'autre , l'apparition d'une bande rougeâtre à l'Ouest , *au moment de l'émerison* , et le déplacement d'une seconde protubérance déterminée par MM. Vilarceau et Chacornac , prouvent que ces appendices *appartiennent au Soleil*. Nous donnerons donc désormais le nom de *nuages solaires* aux appendices roses qui deviennent visibles quand la lumière du Soleil est suffisamment éteinte. »

M. Leverrier trouvant trop complexe la constitution physique du Soleil, telle que les astronomes l'ont supposée jusqu'à présent, et à laquelle toutefois il faudrait ajouter une enveloppe formée de l'ensemble des nuages roses dont la réalité est maintenant constatée par l'observation; M. Leverrier, dis-je, pense que le Soleil est simplement un corps lumineux, en raison de sa haute température, et recouvert par une couche continue de la matière rose dont on connaît aujourd'hui l'existence. L'astre ainsi formé d'un corps central, liquide ou solide, recouvert d'une atmosphère, rentre dans la loi commune de la constitution des corps célestes.

M. Leverrier semble néanmoins douter si l'auréole lumineuse appartient au Soleil ou à la Lune, ou si ce n'est pas le résultat d'un phénomène de diffraction de la lumière. Du moment où il est constaté que des nuages immenses flottent à une certaine distance du Soleil, il me semble prouvé que ces nuages ne peuvent être en suspension que dans une atmosphère qui doit être immense, en raison de l'étendue et de l'épaisseur des nuages, et de la distance à laquelle ils se trouvent de la photosphère. Du reste, cette opinion est complètement confirmée par les observations de M. Prazmowski, astronome à l'Observatoire Impérial de Varsovie, observations qui ont eu pour but de rechercher l'état de *polarisation de la lumière de la couronne et des protubérances*. Voici, en effet, les conclusions de ce savant astronome : « La polarisation de la couronne prouve que cette lumière » émane du Soleil et qu'elle a été réfléchié ; une polarisation » vive, très prononcée, prouve en même temps que les particules » gazeuses, sur lesquelles se fait la réflexion, nous envoient de » la lumière réfléchié à peu près sous l'angle maximum de polarisation. Pour les gaz, cet angle est de 45° ; or, pour réfléchir » de la lumière sous cet angle, la molécule gazeuse doit se » trouver à proximité du Soleil. Une atmosphère solaire semble » seule pouvoir remplir ces conditions. »

M. Petit, directeur de l'Observatoire de Toulouse, a trouvé 20000 lieues d'épaisseur et 80000 lieues de longueur à ces nuages flottants dans la vaste atmosphère du Soleil, à laquelle il attribue environ 500000 lieues de hauteur.

Toutes mes observations, dit le P. Secchi dans une lettre à l'abbé Moigno, à l'occasion de l'éclipse totale observée par lui au *Desierto de las Palmas*, en Espagne, m'ont convaincu que les protubérances font partie du Soleil, et qu'il est absurde de soutenir le contraire..... Il me paraît aussi prouvé que l'anneau brillant appartient au Soleil.

Cette opinion est aussi partagée par Don Aquilar, directeur de l'Observatoire de Madrid, qui a obtenu avec le père Secchi des images photographiques de l'éclipse sur lesquelles les protubérances sont nettement fixées.

Les opinions que nous venons de faire connaître ne sont pas toutefois générales, et une note insérée par M. Faye dans les compte-rendus de l'Académie des Sciences du 13 août, nous apprend que M. Von-Feilitzsch, astronome, qui observait l'éclipse à Castellon de la Plana, déclare que, malgré le nombre de taches et de facules qui existaient au moment de l'éclipse, aucune d'elles ne répondait aux protubérances, tandis que les monts lunaires qui existaient en deux endroits, près du mince croissant de lumière, vers l'instant du premier contact extérieur, lui ont paru répondre à une protubérance et à la chaîne de collines rougeâtres qui la suivaient à l'Est. M. Von-Feilitzsch en conclut que l'éclipse de 1860 a fourni des preuves décisives en faveur de l'opinion qui attribue la couronne et les nuages lumineux à de simples apparences optiques et non à des parties intégrantes du Soleil et de son atmosphère. Cet astronome croit cette opinion confirmée par le manque d'accord entre les protubérances observées par lui et celles observées à Miranda et à Valence.

Malgré l'opinion de M. Von-Feilitzsch, je crois que l'éclipse du 18 juillet 1860 vient de jeter un grand jour sur la constitution physique du Soleil, qui, primitivement, n'était qu'à l'état de conjecture. Il me semble donc que, dès-à-présent, l'on peut admettre que le Soleil est une masse liquide ou solide, incandescente, enveloppée de nuages roses qui flottent dans l'immense atmosphère entourant l'astre radieux.

Je ferai alors remarquer qu'il doit, dans cette hypothèse, se produire à la surface du Soleil comme un bouillonnement accusé, du reste, par les taches solaires et par les protubérances observées par tous les astronomes qui ont observé l'éclipse totale du 18 juillet.

Cela explique pourquoi il se passe sur la surface solaire des changements d'une rapidité qui a étonné Scheiner, Galilée, Derham, Francis Wollaston, William Herschel et plusieurs autres astronomes, et l'on comprend comment les observations des protubérances, quoique faites à des intervalles peu différents en réalité, puisque les astronomes que nous avons cités se trouvaient à Tarrazonna, Tudéla, Brivescia, etc., villes peu distantes entre elles, ne sont nullement d'accord.

Ainsi, M. Leverrier n'a pas vu cette belle protubérance, observée à Brivescia par M. Lespialt, protubérance cylindrique évasée par le haut, d'un rouge transparent tirant sur le carmin, et qui se trouvait à quelques degrés à l'Orient du point zénithal du Soleil. Toutefois, il est bon de le noter, MM. Leverrier et Lespialt sont d'accord sur une protubérance située à l'Est du disque et au-dessous du diamètre horizontal d'environ 40 à 20 degrés.

Ni l'un ni l'autre des astronomes que nous venons de nommer ne parle des deux pics ayant une base de 18° et s'étendant un peu à droite du point zénithal du Soleil, ni de la proéminence crochue, phénomènes observés par M. Bianchi, à Vittoria,

sur le monticule de Sainte-Lucie, en compagnie de MM. Mœdler, d'Arrest, Goldschmidt, etc.

Ainsi, tout prouve que ces protubérances, que ces saillies, qui se produisent sur la surface du Soleil, changent constamment ; c'est ce qui fait que MM. Parpart et Wacker, à l'Observatoire de Storlus, disent tous deux avoir vu surgir un pic perpendiculairement au rayon du disque lunaire, rester en surplomb au-dessus du bord de la Lune, et que cette apparition n'a duré que deux ou trois secondes ; c'est ce qui fait que M. Charles Packe, observant l'éclipse au sommet du Moncayo, près Tarragona, a vu, peu après la disparition du Soleil, des protubérances rouges jaillir des bords du Soleil d'une manière irrégulière et sous la forme de petites pyramides de feu. Enfin, cela explique pourquoi le Père Secchi dit, en parlant des deux magnifiques protubérances qu'il a aperçues un peu au-dessus du lieu de disparition du Soleil, que la première était conique avec une pointe légèrement effilée et courbée, comme on peint d'habitude les flammes, et que l'on aurait dit qu'elle s'agitait ; c'est probablement la proéminence crochue observée par M. Bianchi.

Les résultats que je viens de citer, bien que donnant lieu à des opinions différentes, viennent, il me semble, donner plus de poids à la célèbre hypothèse de Laplace sur l'origine de notre système solaire, hypothèse connue sous le nom de Cosmogonie de Laplace.

L'illustre auteur de la mécanique céleste suppose que le Soleil, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, etc., enfin toutes les planètes, ne formaient à l'origine qu'une seule et immense Nébuleuse ou vapeur, de forme à peu près sphérique, ayant son centre au point où se trouve actuellement le centre du Soleil, et s'étendant bien au-delà de l'orbite de Neptune. Cette nébuleuse obéissant aux lois de la gravitation devait se mouvoir dans les espaces célestes en raison des attractions développées par d'autres

nébuleuses dont l'immensité est peuplée, ainsi que les observations de Simon Marius, Huyghens, Hallay, La Caille, Messier et surtout William Herschel l'ont démontré.

Notre nébuleuse en mouvement dans l'espace devait comme le boulet qui sort de la pièce, et d'après des causes analogues, avoir un mouvement de rotation autour d'une ligne passant par son centre. Un refroidissement progressif a déterminé une condensation de matières de la Nébuleuse de plus en plus grandes, qui se sont réunies à son centre et ont formé un noyau.

La continuation du refroidissement, qui doit encore avoir lieu de nos jours, a déterminé, vers le centre du noyau, la chute des matières condensées qui, en raison de cette chute, prenaient, autour de l'axe de la nébuleuse, un mouvement de rotation plus rapide que le reste de la masse.

Le noyau, en tournant alors plus vite que le reste de la nébuleuse, a dû accélérer le mouvement de celle-ci en raison des frottements de ses diverses parties; par conséquent, le refroidissement continuant, la Nébuleuse a dû acquérir un mouvement de rotation trop considérable pour que ses parties extrêmes, obéissant à la force centrifuge, ne se séparassent pas de la masse entière de la nébuleuse. Il a dû, à un moment, se former un anneau nébuleux qui s'est détaché du corps principal, tout en continuant à tourner dans son plan et autour de son centre, avec la vitesse qu'il possédait au moment où il s'est détaché.

Le refroidissement successif, en continuant à augmenter, par la condensation, la masse du noyau et à accélérer le mouvement de rotation de la nébuleuse, a produit successivement des anneaux concentriques qui se sont détachés les uns après les autres et qui plus tard ont donné naissance aux planètes.

La nébuleuse s'est enfin réduite à une masse centrale qui est celle du Soleil avec son immense atmosphère, dévoilée le 18 juillet dernier.

La masse centrale, ou notre Soleil, produit de toute la condensation, s'est trouvée à une température tellement élevée qu'elle est encore aujourd'hui comme une masse incandescente de laquelle s'échappent des torrents d'électricité et dont on vient définitivement de découvrir les bouillonnements dans les protubérances rosacées.

Les anneaux détachés de la nébuleuse ne présentaient sans doute pas, *comme l'anneau de Saturne*, une régularité parfaite dans tout leur contour. La matière de chacun d'eux obéissant à l'attraction développée par chacune de leurs molécules, a dû, en rompant la forme annulaire, déterminer une concentration partielle qui, sous une forme qui a dû devenir peu à peu sphérique, a continué à se mouvoir autour du noyau devenu incandescent et radieux.

Ainsi, à ce moment la grande nébuleuse primitive était transformée en un noyau central sphérique incandescent, ayant un mouvement de rotation autour d'un diamètre, et à une série de petites nébuleuses partielles tournant toutes autour du noyau central, dans le même sens et à peu près dans le plan de son Équateur. Mais dans cette condensation ou concentration des anneaux en une masse sphérique les molécules les plus éloignées du Soleil s'en sont rapprochées par le fait, et les molécules les plus voisines s'en sont éloignées; les premières ayant une vitesse plus grande que les dernières, il a dû en résulter, dans chaque nébuleuse partielle, *un mouvement de rotation sur elle-même*, autour de son centre, dans le même sens que son mouvement de translation autour du noyau central.

Le refroidissement et le mouvement de rotation de chaque nébuleuse partielle ont déterminé, dans celle-ci, un effet tout semblable à celui qui s'est produit dans la grande nébuleuse; c'est-à-dire qu'il s'est formé un noyau central incandescent qui est l'origine d'une planète et de petites nébuleuses circulant autour de lui, nébuleuses qui ont donné naissance aux satellites.

Ainsi, d'après l'hypothèse de Laplace, toutes les planètes et leurs satellites, ayant avec le Soleil une origine commune, ont dû, à un moment donné, être dans un état incandescent et électrique analogue à celui dans lequel se trouve actuellement le Soleil.

C'est du reste ce qui est confirmé par la forme ellipsoïdale de chaque planète, sans excepter notre globe ; par les résidus de végétaux antédiluviens trouvés en fouillant le sol et qui indiquent que la terre a possédé une chaleur plus grande que celle qu'elle possède aujourd'hui, et enfin par la chaleur immense qui existe encore dans l'intérieur de la Terre et dont les sources thermales et la lave des volcans nous donnent un spécimen.

La Lune, sur laquelle on ne voit aucune trace d'atmosphère, sur laquelle la chaleur solaire ne paraît produire aucune évaporation, a donc dû aussi, à l'origine des temps, être une masse incandescente comme a été la Terre, comme est encore le Soleil. Les masses les plus petites se refroidissant le plus vite, il est rationnel de penser que les satellites sont dans un état de refroidissement plus avancé que les planètes, de même que celles-ci sont dans un état plus avancé que le Soleil.

Ce refroidissement doit-il continuer indéfiniment, quelque lente que soit sa marche ? La Terre doit-elle un jour passer par l'état de pétrification sous lequel la Lune, comme un froid squelette, semble en nous montrant toujours la même face, nous dire : voilà comme vous deviendrez ?... Le Soleil, enfin, perdra-t-il cet éclat radieux que nous avons pu si peu admirer cette année ? C'est ce que toute la science d'ici-bas ne peut affirmer, si tant est qu'elle puisse même, à la suite de ses conquêtes, dire : *cela doit être.*

Je ne terminerai pas cette revue de l'éclipse du 18 juillet 1860 sans dire quelques mots des travaux de la commission scientifique envoyée en Algérie par l'Ecole Polytechnique.

Si cette commission, composée de MM. Laussédât, de Salicis, Mannheim, Bour et Girard, tous appartenant à l'École Polytechnique, n'a pu obtenir, sur l'auréole lumineuse et sur les protubérances roses, de véritables résultats, la précision avec laquelle les contacts ont été observés a du moins établi nettement un fait, savoir : que le diamètre apparent de la Lune calculé d'après les tables de Hansen doit être diminué.

Ces tables assignaient en effet, pour durée de l'obscurité totale, à Batna, lieu où s'était établie la commission, $3^m\ 44^s$, tandis que cette durée n'a été que de $2^m\ 58^s,6$.

D'après les courbes thermométriques construites par M. le capitaine Mannheim, pendant les 16, 17, 18 et 19 juillet, le refroidissement dû à l'éclipse a été de 10° . M. Laussédât assure que, pendant l'obscurité totale, un calme complet a succédé à la brise qui a soufflé avant et après l'éclipse.

Le point lumineux vu sur le disque lunaire par l'amiral Ulloa en 1778, et par M. Valz en 1842, a été aperçu à Batna par deux membres de la commission observant l'éclipse avec des lunettes d'une construction différente.

Enfin, les phénomènes qui se passent habituellement, pendant la durée d'une éclipse totale, sur les plantes, les animaux et les hommes, ont été observés. Ainsi, le rapport de la commission constate qu'un marabout qui avait prédit que l'éclipse totale attendue n'aurait pas lieu a été chassé à coups de pierre ; que les femmes de Batna ont poussé de grands cris lorsque le Soleil a reparu, et enfin, que l'on a vu les *daturas*, les *volubilis*, les *pavots* et les *belles-de-nuit* fermés pendant que le Soleil était éclatant, se rouvrir à demi pendant l'obscurité totale.

Je dois aussi mentionner, ainsi que je l'ai dit en parlant de la planète Vulcain, que cet astre n'a malheureusement pas été aperçu. M. Faye regrette vivement qu'on n'ait point cherché cette planète pendant l'éclipse, puisque, dit-il, lorsque

le Soleil n'était caché qu'au $7/8$, M. Von - Feilitzsch voyait déjà à l'œil nu une étoile au zénith. Pour ma part, je ne crois pas que M. Von-Feilitzsch ait pu apercevoir une étoile au zénith, quand il restait encore $1/8$ du Soleil, dont Wollaston a évalué l'intensité de la lumière, d'après des expériences sérieuses, à 200000 millions de fois l'intensité de la lumière de Sirius, étoile la plus brillante du ciel. Du reste, pendant l'éclipse totale du 48 juillet, des astronomes avaient mission spéciale de rechercher la planète Vulcain, recherches qui n'ont pas été plus heureuses que celles faites en mars et avril dernier en Europe et dans les Observatoires anglais de Victoria, de Madras et de Sydney ; soit que l'éclat de la couronne lumineuse ait empêché de la voir, soit qu'elle fût, au moment de l'obscurité totale, juste derrière le Soleil ; soit enfin que M. Lescarbault ait été victime d'une de ces illusions pour lesquelles on peut seulement dire :

Errare humanum est

Occultations. — Pour terminer ce qui est relatif aux éclipses, je crois devoir mentionner qu'une occultation de Vénus, c'est-à-dire un passage de la Lune entre Vénus et nous a été observé à Washington le 24 avril 1860 ; le mois suivant, c'est-à-dire le 24 mai 1860, c'est une occultation de Jupiter qui a été observée à Saint-Fernando.

TACHES NOMBREUSES

OBSERVÉES SUR LE DISQUE SOLAIRE.

La basse température observée en Europe presque généralement, pendant tout le printemps, et les temps si affreux qui, cette année, ont bouleversé les côtes de la Manche, ont-ils

quelques relations avec les taches nombreuses que l'on a observées sur le disque solaire, et qui jamais, d'après M. Chacornac, n'avaient encore été vues en aussi grand nombre ? Ces taches extraordinaires sont, d'après les hypothèses généralement admises par tous les astronomes avant l'éclipse du 18 juillet, produites par des ouvertures qui se forment à la fois, dans la photosphère ou première enveloppe lumineuse et gazeuse de l'astre radieux et dans l'atmosphère, seconde enveloppe formée de nuages opaques et réfléchissants, ouvertures qui laissent apercevoir le noyau obscur de l'astre radieux. Les taches observées en 1860 s'étendaient sur deux zones parallèles à l'Équateur solaire et renfermant 10 à 12 groupes contenant 60 taches environnées chacune d'une seule pénombre. Quelques-unes de ces taches étaient formées de deux ou trois autres enveloppées d'une même pénombre.

D'après M. Chacornac un groupe de taches s'étendant le 26 juin, sur une longueur d'environ le $\frac{1}{5}$ du rayon solaire, c'est-à-dire sur une longueur égale à 22 fois le rayon de la Terre, occupait trois jours après une étendue de 26 fois environ le rayon terrestre, c'est-à-dire avait augmenté en trois jours de 6,400 lieues. On peut donc s'imaginer à quels bouleversements les enveloppes du Soleil sont sujettes.

Le révérend Père Secchi qui, à l'exemple de M. Schwabe, astronome prussien, observe beaucoup le disque solaire, sans avoir jamais eu l'heureuse chance d'y voir se projeter la moindre petite planète intrà-mercurielle, prétend que les taches solaires produisent un refroidissement sur la surface du Soleil, et rend ainsi compte de l'observation faite par M. Gautier de Genève, que la température moyenne, à Paris, des années où l'on a observé beaucoup de taches est plus basse que celle des années où l'on en a observé un petit nombre. Cela s'accorderait assez avec la température inaccoutumée que nous avons éprouvée en mai et juin. Toutefois, les résultats de M. Gautier, obtenus pour Paris, ne

sont pas les mêmes et sont quelquefois tout contraires à ceux obtenus pour d'autres pays.

D'après les observations recueillies par M. Barral sur l'invitation d'Arago, observations qui consistent à comparer le prix moyen de l'hectolitre de froment (prix qui résulte de l'abondance du grain ou indirectement de la température de l'atmosphère) au nombre de ~~groupes~~ de taches observées dans l'année, on trouve que de 1826 à 1851, les groupes d'années où les taches ont été plus nombreuses, *le pain a été plus cher, la température moyenne a été plus faible et il est tombé plus de pluie*. Les deux dernières remarques se sont déjà réalisées pour 1860. Nous avons tout lieu de croire que les taches signalées par M. Chacornac ne justifieront pas complètement la loi indiquée (avec réserve toutefois) par l'illustre Arago, et que, ainsi que l'aspect magnifique des récoltes de 1860 nous a donné le droit de le supposer, l'abondance des céréales cet hiver viendra faire exception à cette règle, si tant est qu'elle existe.

Des observations faites sur la périodicité du maximum des taches solaires, ont fait soupçonner à MM. Wolf et Carrington que ce phénomène est soumis à l'influence des planètes.

Si les taches sont dues à de violents courants électriques qui sillonnent la surface du Soleil, dans le sens de son Équateur, n'est-il pas en effet possible que la Terre et les planètes agissant sur l'astre radieux comme de véritables aimants, viennent modifier dans un sens ou dans l'autre l'intensité de ces courants, et par suite l'aspect des taches solaires.

La position des planètes dans l'espace doit alors avoir de l'influence sur le nombre des taches et sur leur grandeur.

M. Henshall en cherchant la loi de périodicité des taches, croit avoir trouvé que la période du maximum est de 11 ans 1 dixième et se produit sur l'influence des conjonctions simultanées de Mercure, Vénus et Jupiter, c'est-à-dire de leur position en regard d'une même face du Soleil. Il a dressé, à ce sujet, le petit

tableau suivant, qui montre la concordance approchée des années relatives à ces conjonctions et au maximum de taches :

Années des conjonctions simultanées de Mercure, Vénus et Jupiter :	Années des taches maxima :
1815, 9	1816
1826, 9	1828
1838, 9	1837
1849, 1	1848
1860, 2	1860
1874, 2	1874 ?

Ce serait donc vers 1874 que devrait, d'après ce tableau, se reproduire le prochain maximum.

AFFAIBLISSEMENT DE LA LUMIÈRE SOLAIRE

AD. BR.

M. Liais a signalé un phénomène météorologique assez extraordinaire apparu au Brésil. C'est un affaiblissement de la lumière solaire survenu le 11 avril dernier, sans nuage apparent et tel que l'on voyait Vénus en plein jour. Il est probable que cet affaiblissement n'était pas dû à la partie de notre atmosphère enveloppant le Brésil, car la lumière de Vénus eût dû aussi, à ce moment être affaiblie. Un nombre considérable de taches solaires est-il apparu subitement ? c'est ce que n'indique ni ne présume la note très courte et sans détail de laquelle nous extrayons cette observation de M. Liais. Faisons toutefois remarquer que, le 11 avril 1860, Vénus était à peu près en digression orientale, c'est-à-dire éloignée du Soleil d'environ 44° , et par conséquent dans des conditions très bonnes pour pouvoir être aperçue en plein jour dans une atmosphère comme celle de Rio de Janeiro, bien que sa distance à la terre fut très grande à cette époque.

OBSERVATIONS DE 9 ÉTOILES DOUBLES

PAR M. STRUVE.

M. Struve, l'infatigable observateur des étoiles multiples, a adressé à l'Académie Impériale de Saint-Petersbourg ses observations discutées sur 9 étoiles doubles nouvelles.

Grâce au secours des puissants télescopes modernes, on aperçoit une énorme quantité d'étoiles qui, paraissant simples avec des Lunettes d'un faible grossissement, se décomposent en deux, trois, quatre et même plus d'étoiles ou éléments *ayant un mouvement de circulation les unes autour des autres*. En 1858, M. Struve avait déjà catalogué 3,057 étoiles doubles. Ces astres multiples sont-ils des systèmes semblables à notre système solaire, c'est-à-dire apercevons-nous de grosses planètes de ces mondes si éloignés de nous, circulant autour de leur centre radieux, ou bien sont-ce des Soleils qui tournent autour de leur centre de gravité commun, en obéissant aux lois générales de la gravitation, ainsi que l'observation et le calcul l'ont démontré? C'est ce que la science n'a pas encore complètement décidé. Toutefois, cette dernière hypothèse semble la plus rationnelle, car ces astres si éloignés ne peuvent guère être aperçus qu'à la condition de nous envoyer de la lumière directe et non de la lumière réfléchie.

Le mouvement de rotation de certaines de ces étoiles doubles ou multiples autour d'un point de leur système est excessivement rapide, car pour la 553^e du catalogue d'Argelander, par exemple, M. Struve a observé que le mouvement relatif de la petite composante autour de la grande pouvait être d'environ deux ou trois ans. Toutefois, il est à remarquer que leur distance apparente n'est pas très grande, qu'elle a même été nulle en

1859. Je crois aussi qu'il ne faut pas s'exagérer la rapidité de ces mouvements, car pour l'étoile double α du Centaure, dont la lumière met 3 ans 6 dixièmes à nous venir, la durée de la révolution relative des deux composantes est de 78 ans ; mais d'après la distance angulaire maximum $12'',4$ qui les sépare, il est facile de calculer que leur distance maximum est égale à 13 rayons 4 dixièmes de notre orbite, c'est-à-dire que la petite étoile met 78 ans environ pour décrire une ellipse dont le demi-grand axe est $13,4$ rayons de l'orbite terrestre. Or, Saturne ne met que 29 ans 4 dixièmes environ à décrire une ellipse, moins excentrique il est vrai, mais dont le rayon est $9,5$. Pour que la vitesse de la petite étoile de α du Centaure fût à peu près la même que celle de Saturne, il faudrait que la révolution, au lieu d'être de 78 ans, ne fût que de 49 ans environ.

Pour expliquer ce phénomène, qui semble incontestable, de Soleils circulant autour d'autres Soleils, il suffit de rappeler que, d'après l'hypothèse de Laplace sur l'origine de notre système solaire, hypothèse que j'ai rappelée plus haut, la Terre et les planètes ont dû, à un âge excessivement éloigné, être dans un état incandescent et électrique, c'est-à-dire lumineuses et radieuses comme l'est encore aujourd'hui le Soleil. A cette époque, notre système, vu des régions éloignées de l'espace, devait faire l'effet d'une étoile multiple dont les éléments circulaient autour de l'étoile principale.

Ces étoiles doubles ou multiples sont donc très probablement des Soleils en mouvement autour de leur centre de gravité, lesquels Soleils devant, par ordre de grandeur, et par suite du refroidissement, passer à l'état de planètes, en suivant les phases par lesquelles notre globe a passé.

Ainsi, l'espace infini parsemé de groupes d'étoiles, groupes que la science désigne sous le nom de nébuleuses, contient

non-seulement des systèmes stellaires, mais aussi des systèmes solaires qui nous semblent en voie de formation, c'est-à-dire moins avancés que le nôtre.

A l'occasion de formation de Soleils, je crois devoir citer la nouvelle étoile de 6^e à 7^e grandeur, observée cette année par M. Anwers dans une nébuleuse du Scorpion. Est-ce une nouvelle étoile temporaire de notre système stellaire, ou bien est-ce un éclatant Soleil que la condensation vient de faire apparaître dans cette nébuleuse? Dans cette hypothèse, combien de milliards de siècles s'est-il écoulé depuis la formation de ce centre radieux qui ne nous apparaît qu'aujourd'hui !....

LES NOUVELLES ÉTOILES PÉRIODIQUES.

Quelles sont donc les causes qui produisent les phénomènes astronomiques connus sous le nom d'Étoiles changeantes ou périodiques ?

M. Heis, à Munster, a communiqué des observations des étoiles variables Algol, Mira et χ du Cigne. La revue scientifique le *Cosmos* contient aussi, dans un de ses numéros, les résultats des observations de M. Winneck, relatives à la détermination de la durée de périodicité des étoiles variables nouvellement découvertes.

Parmi ces nouvelles étoiles changeantes, nous citerons S du Taureau, dont les prochains maxima d'intensité auront lieu le 27 février 1861, le 11 mars 1862, le 22 mars 1863, le 2 avril 1864 ; qui disparaîtra ensuite *pendant plusieurs années*, pour ne revenir à son maximum d'éclat qu'en 1878 ;

U des Gémeaux , qui passe de la 12^e à la 9^e grandeur en 11 jours ;

T du Cancer , étoile extraordinairement rouge , qui passe lentement d'abord et rapidement ensuite de la 11^e à la 9^e grandeur ;

T du Lion , qui , d'après M. Chacornac , met 320 jours à passer de la 9^e à la 14^e grandeur , et même qui disparaît tout-à-fait d'après M. Winneck.

Pourquoi ces changements d'éclat , pourquoi ces périodes , pourquoi ces immenses phares à éclipses semés , par le grand ouvrier , sur la route des cieux !!!

Plusieurs explications ont été données des étoiles changeantes , dont Omicron , de la Baleine , a été la première considérée comme périodique par le hollandais Jean Phocylides Holwarda.

Bouillaud a supposé que les étoiles périodiques sont des astres qui ne sont pas lumineux dans toute l'étendue de leur surface , et qui étant doués d'un mouvement de rotation , présentent successivement à la Terre les parties obscures et les parties lumineuses.

D'autres astronomes veulent que ce soit l'interposition de quelque corps opaque entre l'astre et nous qui détermine ces éclipses successives. Maupertuis a supposé que ces étoiles variables devaient avoir la forme d'une meule très aplatie , et que ces astres en présentant successivement à la Terre la tranche ou la large surface , déterminaient ces changements d'éclat. On ne comprend pas d'après quelle loi l'astre pourrait tourner autour d'un axe situé dans le plan de son Équateur.

Enfin , Arago , d'après les observations de M. Hind , émet l'opinion que les variations des étoiles périodiques sont peut-être dues à l'interposition entre l'étoile et nous de grands nuages

cosmiques circulant autour de l'astre comme les planètes de notre système circulent autour de notre Soleil ; ces grands nuages cosmiques seraient alors des planètes en voie de formation. Les étoiles variables ne seraient-elles pas plutôt des Soleils plus avancés que le nôtre dans la voie du refroidissement, et qui, comme la mèche de la lampe qui s'éteint, jettent les éclats sinistres qui annoncent leur fin prochaine ?....

EDMOND DUBOIS.

PROCÈS

D'ALEXANDRE GORDON

ESPION ANGLAIS

DÉCAPITÉ A BREST EN 1769.



La paix de 1763, qui avait tant affaibli la puissance maritime et coloniale de la France, n'avait pas satisfait l'Angleterre. Le moindre effort tenté par le ministère Choiseul pour réparer les maux de la guerre de Sept ans devenait, pour le gouvernement anglais, un sujet d'envie. Nous empêcher à tout prix, et par tous les moyens, quels qu'ils fussent, de nous relever de notre déchéance momentanée, telle était sa préoccupation constante. Nos ports, celui de Brest surtout, étaient l'objet d'un espionnage incessant. Maintes fois déjà, l'on s'était abstenu de sévir contre des émissaires dont les projets, les actes même, démontraient les plus coupables intentions, et toujours on s'était contenté du désaveu des ministres anglais. Prenant cette mansuétude pour de

la faiblesse ou de l'impuissance, ils ne tenaient aucun compte de l'indulgence des ministres de Louis XV. Un exemple devenait donc nécessaire si, au mépris de la paix et de la foi jurée, le cabinet de Saint-James continuait ses manœuvres déloyales. C'est ce qui eut lieu en 1769. Le gouvernement français mit alors un terme à sa générosité méconnue ou dédaignée, en sévissant contre un agent de lord Harcourt, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Cet agent, dont la jeunesse et les qualités personnelles éveillèrent des sympathies qui durent céder à la raison d'État, était un jeune officier de 21 ans, nommé Alexandre Gordon de Wardhouse.

On a bien souvent, nous le savons, contesté, nié même sa culpabilité. Il aurait, a-t-on dit et répété, été sacrifié au ressentiment de M. l'intendant de Clugny (1), soit parce qu'il lui aurait enlevé une maîtresse, soit parce qu'il aurait, avec plus ou moins de succès, fait la cour à la femme de ce haut fonctionnaire, comme si, pendant les vingt-sept jours que Gordon passa à Brest, il lui eût été possible de mener à bonne fin une intrigue de cette nature, qu'auraient d'ailleurs fait avorter ses relations publiques avec des femmes d'un autre ordre !

Autre variante. M. G. Villeneuve (*Itinéraire descriptif du département du Finistère*, p, 122), représente Gordon comme sacrifié,

(1) Jean-Étienne Bernard de Clugny, chevalier, baron de Nuis, conseiller du Roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, conseiller honoraire au Parlement de Bourgogne, intendant de justice, police et finances de la marine en Bretagne et des armées navales, succéda à Turgot, comme contrôleur général des finances, au mois de mai 1776. Pendant sa courte administration, calquée sur celle de l'abbé Terray, il ne respecta qu'une seule des mesures de son prédécesseur, l'établissement d'une caisse d'escompte. En revanche, il attacha son nom à une création fort opposée à tous les principes qui avaient dominé sous le ministère précédent, la fusion, sous le titre de *Loterie de France*, de plusieurs loteries qui avaient été instituées ou qu'on tolérait sous prétexte de bienfaisance. Son insuffisance était devenue si notoire que, moins de six mois après son entrée en fonctions, on s'occupait de lui choisir un successeur, lorsqu'il mourut à Versailles le 18 octobre 1776.

sous le vain prétexte d'un espionnage ridicule et inutile , à une intrigue de cour conduite par la concubine royale de l'époque.

..... On ne s'attendait guère
A voir la Du Barry paraître en cette affaire.

Écoutez une dernière version , qui n'est du reste que le complément des précédentes. On vous dira que des juges complaisants , gagnés à prix d'argent , ou séduits par l'appât de récompenses honorifiques , se firent les odieux instruments d'une vengeance privée. Ces bruits de ruelle, ces accusations de simonie judiciaire tombent, nous le verrons, devant l'irrécusable évidence des faits , confirmés , s'il était besoin , par les aveux explicites et réitérés de Gordon. Rien en effet, dans la procédure , ne révèle, même indirectement, le moindre indice d'animosité contre cet accusé qui , comme il le constata lui-même au moment suprême , fut , pendant sa captivité , l'objet de tous les soins , de toutes les attentions compatibles avec sa situation.

Quoi qu'il en soit , ses juges sont frappés de réprobation , et le moins épargné est M. de Clugny. A cela, rien de surprenant. Il fut tout à la fois provocateur et juge , et de plus , il reçut le salaire de sa sentence. En voilà certes plus qu'il ne faut. Oui, peut-être aux yeux de ceux qui apprécient les faits sans tenir compte des institutions et des mœurs administratives ou judiciaires de l'époque où ils se sont accomplis. Aujourd'hui , sans doute , on ne comprendrait pas que celui qui a tendu le piège prononçât sur le sort de celui qu'il y a fait tomber ; on ne comprendrait pas davantage qu'une récompense pécuniaire fût sollicitée par un magistrat qui la repousserait avec indignation , si elle lui était offerte. Mais , en 1769 , c'était tout l'opposé. La même personne cumulait souvent des attributions administratives et judiciaires , et nul ne trouvait surprenant que les juges ou les commissaires reçussent des gratifications.

Que donc la commisération entoure un jeune imprudent, qu'aurait facilement pu et dû sauver celui qui le précipita dans l'abîme ; que la peine qu'il subit soit trouvée hors de proportion avec sa faute ; qu'en regrette que M. de Clugny n'ait obéi qu'à la froide raison et n'ait pas partagé les sentiments de M. de Roquefeuil, nous le concédons sans hésiter. Mais que la pitié puisse, au détriment des juges, transformer en innocent un coupable avéré, c'est ce que nul n'admettra, nous en sommes convaincu, quand nous aurons écarté le voile qui, jusqu'à ce jour, a enveloppé cette ténébreuse affaire.

Issu d'une des meilleures familles d'Écosse, alliée aux premières maisons d'Angleterre, Gordon était encore en bas-âge, lorsqu'il perdit son père, qui ne laissa qu'une fortune médiocre. Quand il eut terminé ses études, sa mère, mistress Smith, lui obtint un brevet d'enseigne dans le 49^e régiment d'infanterie. Devenu promptement lieutenant, et se trouvant en garnison à Cork, en Irlande, il fut compromis, ainsi que plusieurs autres officiers, dans une rixe avec des artisans, rixe où un boucher fut tué à coups d'épée. Le retentissement qu'eut cette affaire l'obligea à s'expatrier et à s'embarquer furtivement sur un bâtiment marchand irlandais qui aborda à la Rochelle, au mois de septembre 1767. Il avait perdu son emploi, mais ses parents ne l'avaient pas abandonné. Ils l'avaient même tout particulièrement recommandé à M. Lutter, riche négociant anglais, établi à Saint-Martin de Ré, qui l'accueillit cordialement et lui donna l'hospitalité lorsqu'il passa de la Rochelle dans cette île. Pendant neuf mois il séjourna tantôt dans ces deux localités, tantôt à Rochefort, et partout il se fit remarquer par une conduite qui n'éveilla aucun soupçon, fréquentant la bonne compagnie, celle surtout de M. le bailli d'Aulan, qui l'invita souvent à dîner.

Toutefois, dans l'intervalle, il fit à Nantes un voyage qui coïncida à peu près avec celui qu'un autre anglais, M. Saxton,

fit à Vannes, où il fut arrêté. Gordon poussa ensuite jusqu'à Ancenis. Cette excursion terminée, — on n'en sut jamais le vrai motif, — il revint à l'île de Ré, qu'il quitta définitivement, au mois de novembre 1768, pour se rendre à Paris. A son passage à Poitiers, il y fit la rencontre d'un jeune homme de 21 ans, nommé Jean-Antoine Durand, né à Douelle, en Quercy, où son père exerçait la profession de chirurgien. Lui-même venait d'être reçu docteur par la Faculté de Montpellier qui, en lui délivrant son diplôme, l'avait proposé aux autres étudiants comme un modèle de sagesse et de talent. Il allait à Paris avec l'espoir de trouver à s'y employer comme précepteur par l'entremise de l'un de ses oncles, supérieur des lazaristes.

A leur arrivée à Paris, les deux jeunes gens se séparèrent pour aller loger, Gordon dans un hôtel garni, Durand dans une pension bourgeoise; mais la liaison qu'ils avaient ébauchée en route les conduisit à se revoir souvent.

Gordon ne tarda pas à obtenir d'être reçu par lord Harcourt, à qui il se présenta muni de lettres de recommandation qu'il s'était fait expédier d'Écosse. L'ambassadeur l'accueillit avec bonté, l'admit plusieurs fois à sa table, lui fit des offres de services, et lui promit de s'interposer pour que son affaire d'Irlande s'arrangeât et qu'il pût rentrer au service.

Au bout de trois ou quatre mois de séjour à Paris, Gordon, à qui l'argent commençait à manquer, se décida à se retirer à Saint-Germain pour y attendre le résultat des démarches de lord Harcourt qui avait approuvé son éloignement momentané de Paris. Mais, à quelques jours de là, il fut mandé par le premier secrétaire de l'ambassade britannique, et à son entrée dans le cabinet de lord Harcourt, il le trouva feuilletant un atlas hydrographique. Après quelques mots de conversation, ce dernier lui proposa d'aller visiter les ports de France, notamment celui de Brest, afin de s'y procurer des détails exacts et

circonstanciés sur le nombre des vaisseaux , leur état , l'importance des approvisionnements et l'effectif des marins et ouvriers employés au service de la marine.

Aux prises avec le besoin et séduit par l'appât des récompenses qui lui étaient promises pour prix des immenses services qu'il rendrait à son pays , Gordon accepta ; mais le défaut d'argent , objecta-t-il , l'empêchait de remplir sa mission. Cette difficulté fut bientôt levée. Lord Harcourt lui procura une lettre de crédit de 4,800 livres sur M. Panchaud , banquier à Paris , qui lui fournit les fonds nécessaires à son voyage , et lui ouvrit en outre un crédit de 800 livres sterling sur divers négociants des villes maritimes de Normandie et de Bretagne. Possesseur de ces moyens d'action , Gordon proposa à Durand de l'accompagner. « Je vous défraierai , lui dit-il , de toutes vos dépenses de route et de séjour » Cette offre ayant été acceptée , les deux amis partirent , à la fin de mars 1769 , avec un nommé Vincent , âgé de 22 ans ; natif d'Anvers , et perruquier de profession , que Gordon avait pris à son service pendant son séjour à La Rochelle.

Les quelques jours que les deux amis passèrent à Rouen , leur première station , ils les employèrent à se renseigner sur les diverses branches de commerce de cette ville. De Rouen , ils se rendirent au Havre. On y armait la frégate la *Blanche* , destinée pour les colonies. Ce fut une bonne fortune pour Gordon. Ses manières distinguées lui facilitèrent les moyens de se mettre en rapport avec quelques jeunes officiers et gardes de la marine qui devaient s'embarquer sur cette frégate , et qui ne firent aucune difficulté de lui donner , pour leurs camarades de Brest , des lettres d'introduction dont il comptait bien user pour obtenir des renseignements utiles au succès de sa mission. Il se lia en outre , au Havre , avec un interprète anglais , nommé Carmichaël , de qui , après son départ , il reçut des mémoires sur le commerce

et la marine de ce port , mémoires qui donnèrent lieu , plus tard , à l'arrestation de celui qui les avait envoyés.

Gordon et son complice gagnèrent ensuite Caen ; là ils se séparèrent, et Durand se rendit à Brest pour préparer les voies. Il y vint à deux reprises. Descendu la première fois, le 13 avril au soir, à l'hôtel du Grand-Turc, tenu par la femme Cariou, il donna pour prétexte de son voyage le désir de voir l'Hôpital de la marine, de s'assurer de la manière dont le service s'y faisait, et d'y remplacer M. Savary. Mais, dans la matinée du lendemain, il quitta la ville en toute hâte, et sans avoir eu de communication avec personne, afin d'aller à la recherche de sept ou huit louis qu'il disait avoir perdus à Saint-Thégonec, ce qui semblait le contrarier fort. Revenu presque immédiatement, il alla loger, cette fois, à l'hôtel du Grand-Monarque, tenu par la femme Herber, et repartit, au bout de cinq à six jours, pour Saint-Malo, où Gordon le rejoignit. Munis d'un *laissez-passer* de M. Scott, lieutenant de roi dans cette ville, ils visitèrent pendant près de quinze jours, non-seulement Saint-Malo, mais le fort de la Conchée, Saint-Servan, Cancale, Saint-Cast, etc., prenant, sur tout ce qu'ils trouvaient digne de remarque, des notes qu'ils mettaient en ordre à leur rentrée à l'auberge, et qui, développées généralement par Durand, étaient ensuite déposées dans une des malles de Gordon, que ce dernier, en se séparant de nouveau de son ami, le chargea de remettre à Nantes, chez M. Parck, négociant, sur lequel il avait une lettre de crédit. Durand, toujours défrayé par Gordon, gagna Nantes, où leur rendez-vous était assigné pour la fin de mai ou les premiers jours de juin, et Gordon se dirigea sur Brest. A son entrée dans la ville, il recommanda à son postillon, qui voulait le faire descendre à la première auberge, de le conduire sur la place Médisance, chez le sieur François-Benjamin Bordier, hor-

loger, à qui Durand avait retenu pour lui deux chambres au prix de 30 livres par mois.

A peine descendu de voiture, Gordon se mit en rapport avec les jeunes officiers et les gardes pour lesquels il avait emporté du Havre des lettres de recommandation. Elles étaient si flatteuses que tous le comblèrent de prévenances. Dans l'après-midi, l'un d'eux, M. Doyennard, alla chez M. de Kersauson de Goasmelquin, garde comme lui, et le pria de l'accompagner chez Gordon, auquel il allait rendre sa visite. Il était quatre heures de l'après-midi. Ils le trouvèrent en veste, écrivant ou faisant de la musique. Après s'être habillé, il pria les deux visiteurs de le présenter à MM. les Commandants. M. de Kersauson le conduisit immédiatement chez M. d'Argens, gouverneur de la ville et du château, et de là chez M. de Rosily, commandant de la marine ; *par intérim*, en l'absence de M. le comte de Roquefeuil. Ils se promenèrent ensuite sur le Champ-de Bataille, puis allèrent au café, où ils restèrent jusqu'à l'heure du spectacle (1), à l'issue duquel ils se rendirent à l'auberge de la dame Férée, où Gordon avait invité MM. de Kersauson et Doyennard à souper. Mais comme Gordon n'avait pas recommandé de repas, il n'y avait rien de prêt pour lui et ses deux convives. Alors plusieurs des camarades de M. de Kersauson, qui mangeaient à la même auberge, firent proposer à Gordon

(1) Dans une lettre, datée du 4 mai 1769, Gordon rend compte en ces termes de l'emploi de sa soirée :

« Je fus au café qui a été bâti par Sa Majesté. Elle (*sic*) consiste en deux beaux appartemens, un au rez-de-chaussée et l'autre au premier, destiné pour jouer aux cartes. J'y vis au moins 50 officiers à jouer, plusieurs desquels s'y ruinent, ce qu'on devrait défendre.

De là à la comédie, qui est sans exception une des plus belles de France et ressemble beaucoup à la maison de l'opéra, au marché à foin à Londres. Il y a deux grandes fautes dans ses proportions. Les loges sont trop hautes. Le théâtre, qui est d'une largeur immense, n'est point distribué pour donner ce point de vue qui fait voir distinctement les acteurs. L'amphithéâtre n'est pas à 50 pieds du théâtre, et l'on y perd la moitié. »

de partager leur souper, ce qu'il accepta ainsi que ses deux compagnons. De ce moment s'établirent des relations intimes entre tous les convives, qui, pendant le séjour de Gordon, lui firent des visites et le traitèrent à l'envi les uns des autres.

Dans la matinée du lendemain, M. de Kersauson conduisit Gordon chez les Commandants de terre et de mer et chez les diverses autorités. Ils laissèrent leurs cartes chez M. de Rosily qui, comme la veille, n'était pas à son hôtel. De là, ils allèrent chez M. de Clugny, qu'ils ne trouvèrent pas davantage; Gordon s'inscrivit chez le suisse. Entrés ensuite dans le port par la grille de l'Intendance, ils passèrent devant les magasins du port, visitèrent une des salles du bain, déposèrent leurs cartes chez M. Dajot, directeur des fortifications, et revinrent dîner à la pension de M. de Kersauson.

La visite que Gordon avait faite au port était loin de lui suffire. Aussi demanda-t-il à M. de Rosily la permission de le voir plus en détail. Elle lui fut refusée. Sur ces entrefaites arriva M. de Roquefeuil. Gordon renouvela sa demande, que lui accorda cet officier général, en ne lui délivrant néanmoins de permis que pour un jour de fête, et en le faisant de plus accompagner par M. de Ribiers, enseigne de vaisseau. M. de Roquefeuil n'avait pas cru devoir faire davantage, quoique Gordon lui eût remis, ou peut-être parce qu'il lui avait remis la lettre suivante de lord Harcourt.

Milord Harcourt à M. le comte de Roquefeuil.

A l'hôtel de Grimberguen, le 14 de may 1769.

Monsieur,

Si M. Gordon de Wardhouse, lieutenant au 49^e régiment d'infanterie, m'eût, avant son départ pour les provinces, communiqué son dessein de passer à Brest, j'aurois sans difficulté trouvé des recommandations pour luy procurer l'honneur d'être

connu de vous, précaution très nécessaire aux étrangers qui vont visiter des places de guerre. Mais comme il ne s'est pas muni des lettres nécessaires, et qu'il n'a pas même pris la précaution d'avoir un passeport, vous m'excuserez si je prends la liberté de luy en envoyer un sous votre couvert, pour qu'il puisse s'en servir pour le reste de son voyage dans les provinces. Je dois partir bientôt pour l'Angleterre pour y passer deux ou trois mois. Si j'y puis vous être utile à quelque chose, vous me ferez grand plaisir, Monsieur, de me mettre dans le cas de vous marquer toute ma reconnaissance de la peine que je vous donne.

J'ai l'honneur d'être avec la plus grande considération et estime,
votre très humble et très obéissant serviteur,

HARCOURT.

En même temps qu'il déduisit au Ministre les raisons qui l'avaient déterminé à ne permettre à Gordon de voir dans le port que ce qu'il aurait pu en voir de la ville même, M. de Roquefeuil répondit en ces termes à lord Harcourt :

Monsieur,

Je viens de recevoir la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en recommandation de M. Gordon de Wardhouse, et je viens de luy remettre le passeport que je reçois pour luy en même temps. La recommandation de Votre Excellence suffit certainement pour que je fasse à M. Gordon toutes les honnesteté (sic) qui peuvent deppendre de moy, mais pour satisfaire entièrement sa curiosité à l'égard du port, j'aurois désiré que Votre Excellence en eût dit un mot à M. le duc de Praslin, ministre de la marine, qui m'auroit accordé à moi-même toute liberté là-dessus. Je ne scay si M. Gordon séjournera assez pour que j'obtienne réponse de M. le duc de Praslin à

son sujet ; mais , en attendant , je luy accorderay icy et dans la ville toutes les facilités et liberté qui sont en mon pouvoir , charmé d'avoir cette occasion de montrer à Votre Excellence , etc.

Dans le régiment de Béarn , alors en garnison à Brest , se trouvait un soldat nommé François Dauvais , qu'on laissait vendre des cartes ou tableaux indiquant , tant bien que mal , le nombre et la force des vaisseaux des diverses puissances maritimes de l'Europe. L'hiver précédent , il en avait vendu à plusieurs officiers. Ayant appris que Gordon payait largement , et qu'il pourrai bien lui acheter des exemplaires de ces cartes , il alla lui en proposer. Gordon saisit avec empressement cette proposition , et acheta tout ce qui lui fut présenté. Ensuite il questionna le soldat sur la manière dont il s'était procuré ces cartes , sur les liaisons qu'il avait dans le port , et sur les renseignements qu'il pourrait lui faire obtenir. Dauvais , voyant à qui il avait affaire , se fit valoir. Il assura qu'en 1767 , comme secrétaire de M. de la Rozière , il avait aidé cet officier général à lever les plans des côtes ainsi que des batteries , et qu'il devait encore être employé prochainement à de semblables travaux. Il termina en promettant à Gordon de lui fournir tous les documents qu'il pourrait désirer. Ce dernier lui donna alors ses instructions , et peu de jours après , Dauvais lui remit trois mémoires ou états concernant les ateliers du port , le nombre des ouvriers répartis dans chacun d'eux , leurs salaires , les magasins , les approvisionnements. Pour prix de cette remise , il reçut douze louis d'or , dont il donna quittance (29 mai 1769).

C'était quelque chose sans doute que de posséder ces renseignements , mais Gordon ne voulait pas s'en tenir là. Il voulait que chaque mois Dauvais lui en fournît de semblables. Il était si généreux que le soldat n'avait rien à lui refuser ! Aussi celui-ci ne fit-il aucune difficulté de souscrire l'engagement autographe

qui lui était demandé et en échange duquel Gordon s'obligea , non-seulement à lui procurer tous les moyens pécuniaires de le remplir, mais encore à lui faire obtenir son congé absolu. Dauvais qui n'aurait pas été fâché, si c'eût été possible, de doubler son revenu inespéré, laissa entrevoir le besoin qu'il aurait d'un auxiliaire ayant un pied dans les bureaux du port. Le consentement de Gordon lui aurait suffi ; il aurait, à lui seul fait d'une façon telle quelle la besogne de deux, et doublé ainsi son salaire.

Gordon ne l'entendait pas ainsi. Quelque léger qu'il fût, il n'était pas sans reconnaître que ses renseignements devaient être puisés à des sources plus sûres, et que pour être assuré de la complète exactitude des documents qui lui seraient livrés, il fallait qu'il les tint d'un autre que Dauvais ; mais ce n'était pas chose facile, parce qu'il y avait là danger d'être découvert. Toutefois, il crut avoir trouvé le moyen d'y parvenir par l'intermédiaire d'un nommé Roger Omnès, maître d'écriture, avec lequel il se trouvait en rapport. Voici à quelle occasion. Dans une de ses visites à M. de Kersauson, ayant remarqué sur la table de ce garde un cahier manuscrit contenant les instructions d'un lieutenant en pied embarqué, il avait demandé à l'emporter pour le lire. M. de Kersauson avait refusé en alléguant le peu d'importance de ce document. « Je l'emporte, avait répliqué Gordon en riant. » Son interlocuteur qui regardait cette instruction comme absolument sans valeur pour l'officier écossais, n'avait pas insisté et l'avait laissé faire. Gordon s'était aussitôt mis en quête d'un copiste qui pût la transcrire, et sur l'indication de la femme d'un serrurier nommé Alexandre, il avait (18 mai) fait venir Omnès, à qui il avait donné des travaux qui l'occupèrent dix jours, dans l'intervalle desquels il alla à plusieurs reprises prendre les copies faites et en remettre de nouvelles. Le 29, il envoya de nouveau chercher Omnès, causa

amicalement avec lui et arriva peu à peu à lui faire des questions sur sa situation domestique. Les réponses d'Omnès parurent toucher Gordon, qui lui dit alors que s'il voulait lui rendre un service qui exigeait le secret, il lui assurerait un sort honnête. Comme celui auquel il s'adressait protestait de son désir de mériter son estime, Gordon ajouta qu'il s'agissait de lui procurer un plan de Brest et des renseignements surtout ce qui pouvait concerner le port ainsi que les côtes de Bretagne. Quoique troublé, par cette proposition étrange et inattendue, Omnès, comme il en convint plus tard, ne la rejeta pas. Il parut même l'accepter, et peut-être l'eût-il fait si, en sortant de chez Gordon, il n'avait raconté son entrevue à Julien Lemonnier, exempt de la prévôté de la marine, qu'il connaissait depuis long-temps. Après avoir réfléchi un instant, Lemonnier conseilla à son confident de ne pas rompre en visière à Gordon, mais de ne hasarder ni paroles ni écrits qui pussent le compromettre personnellement. « Continuez à le voir, ajouta-t-il, et moi, de mon côté, je rendrai compte à M. l'Intendant de la marine des propositions qui vous ont été ou qui vous seront faites. » C'est ce qui eut lieu de part et d'autre. Omnès retourna dans la soirée chez Gordon, qui lui promit 40 livres par mois pour prix de ses services, et lui offrit de signer un engagement réciproque. Omnès fit d'abord quelques difficultés; mais, sur l'assurance que lui avait déjà donnée Lemonnier que M. de Clugny était au courant de tout, et qu'il pouvait marcher en toute sécurité, il feignit de se laisser gagner par les huit louis qui lui furent glissés dans la main, et souscrivit le traité demandé. Gordon fit ensuite observer qu'il serait essentiel de mettre dans leurs intérêts le premier commis de M. l'Intendant. « C'est difficile, répondit Omnès; j'essaierai pourtant et ferai de mon mieux. » Il retourna immédiatement chez Lemonnier qui, de son côté, alla faire connaître à M. de Clugny l'état des choses. L'Intendant prescrivit alors à Lemonnier de s'affubler,

du titre de son premier commis, et il fut intimé à Omnès d'aller donner à Gordon l'assurance que M. de la Ville - Deffaut (c'était le nom que devait prendre l'exempt) était gagné et viendrait le trouver le lendemain, 30 mai, à huit heures du soir, chez lui Omnès, qui donna sur le champ avis de l'adhésion de Gordon à Lemonnier. Ce dernier alla incontinent faire son rapport à M. de Clugny. Extrayons de celui qu'il rédigea plus tard sur l'ensemble de sa mission, le récit de ce qui se passa dans la soirée du 30 mai. Malgré certaines exagérations de détails, naturelles chez un homme intéressé à exalter ses services, qui furent d'ailleurs réels, ce document mérite une entière confiance, puisqu'il est la reproduction fidèle, dans ce qu'elles ont d'essentiel, des dépositions de Lemonnier et d'Omnès, dépositions que Gordon reconnut exactes, sauf ce qui concernait l'immixtion, dans cette affaire, de lord Harcourt, que l'infortuné et généreux jeune homme voulait sauvegarder.

« Rendu chez M. le comte de Roquefeuil, qui donnoit ce jour-là à dîner au sieur Gordon, je demandai M. de Clugny, dit Lemonnier. Un valet de chambre l'avertit, et nous fîmes dans un endroit séparé où j'expliquai ce que dessus. M. de Clugny m'ordonna de veiller à cette affaire, et que j'eusse à ne point perdre de vue ledit sieur Gordon, ou de mettre quelqu'un à ma main pour veiller sur ses démarches, dans le peu d'intervalle où j'aurois été obligé de le quitter pour faire mes rapports. Je promis à M. de Clugny que je veillerois seul sur la conduite dudit sieur Gordon, et que je m'absenterois le moins que je pourrois de lui. Pour y parvenir, je me travestis en bourgeois, ayant mis une mouche sur l'œil gauche, et sous le nom de La Ville - Deffaut, premier secrétaire de M. de Clugny, je me rendis chez M. de Gordon. Après les compliments ordinaires, il me demanda mon âge et ce que j'avois fait pendant ma jeunesse. Je lui répondis que j'avois servi le

Roy dans le régiment de Marbeuf-dragons, mais que comme le régiment avoit été supprimé, j'avois subi le même sort que tous les officiers ; qu'ensuite, pour vivre honorablement, je m'étois adonné aux bureaux. M. de Gordon me dit : « Vous parolâtes peut-être surpris de ce que je vous fais toutes ces questions, mais c'est que je crains que vous ne soyez un homme à la main de M. de Clugny et des Généraux, que vous ne soyez venu ici à dessin de me tromper, d'arracher mon secret et de me déclarer ensuite. » Je donnai au sieur Gordon des assurances du contraire, et je lui fis croire à un mécontentement de ma patrie, et que la réforme que je venois d'essayer me mettoit bien mal à mon aise. Il me répliqua : « Eh ! bien, monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme. Si vous voulez me servir d'espion dans ce pays, en me donnant connaissance de toute la coste de Bretagne depuis Saint-Malo jusqu'à Lorient, et les endroits favorables à faire descente, je vous assure une fortune pour vous et pour les vôtres. »

Je lui fis connaître toute la délicatesse d'un pareil procédé ; que sa position étoit bien différente de la mienne ; qu'il cherchait à servir sa patrie et qu'il m'engageait à trahir la mienne. Il me regarda d'un air de pitié, en me disant qu'il ne falloit pas avoir l'âme si délicate, et que quand la fortune nous favorisoit, il falloit en profiter. Je lui donnai toute assurance et lui dis que j'allois réfléchir aux propositions qu'il me faisoit. Je demandai à M. de Gordon quatre à cinq heures de réflexions, que j'employai à rendre compte à mes généraux de ce qui se passoit entre ce monsieur et moy. Le temps expiré, je revins joindre M. de Gordon, et je l'assurai que j'étois déterminé à faire tout ce qu'il voudroit. Ledit sieur Gordon voyant ma résolution à faire tout ce qu'il exigeoit de moy, me marqua un contentement inexprimable en me serrant la main et me disant : « Mon cher de La Ville, je vous ai dit que quand on nous adressoit la fortune, il falloit la recevoir. » Il m'ouvrit alors son âme, en

me disant que si ses projets réussissoient, il eût été élevé au suprême degré en Angleterre par le service qu'il se proposoit de rendre à sa patrie. Or, voici les demandes qu'il me fit : savoir combien nous avions de bois de construction dans notre port ; où ledit bois étoit placé ; combien de mâtures ; combien de vaisseaux , de gréements ; combien il y avoit de vivres dans nos magasins ; combien d'ouvriers dans le port , et combien de troupes effectives au département et aux environs ; à combien j'estimois la quantité de soldats gardes-costes , attendu que les Anglais , selon lui , les craignoient beaucoup , et que c'est eux soi-disant qui leur avoient fait perdre beaucoup de monde et manquer leur coup à Saint-Cast.

Comme au rapport du sieur Gordon , l'intention de la cour britannique étoit de venir à une nouvelle tentative et de faire une descente à Brest , ledit sieur Gordon m'a assuré qu'on formoit actuellement en Angleterre le projet de détruire ce port , de le combler , de brûler les bâtimens et les magasins. Il me disoit encore que moyennant mon secours , il viendrait à bout d'en faciliter l'exécution , pourvu que je fusse régulier à lui rendre compte des différens mouvemens qui se passeroient icy. Je l'assurai dans sa croyance et frémis à sa proposition. Je ne scay comment il ne s'aperçut pas que je changeai de couleur. Je fus obligé de porter la main droite au front en m'agitant dans tous les sens , pour qu'il ne s'aperçoivent (*sic*) pas de mon trouble. Étant sûr de sa capture , je laissai à ses idées une entière liberté. Je quittai M. de Gordon sur les dix heures et demie ou onze heures du soir avec promesse de nous rejoindre le lendemain , au coup de neuf heures du soir.

Je fus derechef rendre compte à nos Généraux de ce qui s'étoit passé entre M. de Gordon et moy , et M. l'intendant m'ordonna de consentir à tout ce qu'il exigeroit de moy pour le confondre dans ses projets. Voici le résultat du 30 may. »

Le rapport que Lemonnier était venu faire à M. de Clugny pendant que ce dernier et Gordon dinaient chez M. de Roquefeuil, dessilla les yeux à cet officier général. Jusque-là, trompé par les apparences, il n'avait vu dans le jeune Anglais qu'un écervelé, uniquement occupé de ses plaisirs ; et, bien que M. de Clugny lui eût dit ne pas partager sa confiance, qu'il lui eût même déclaré qu'il faisait activement surveiller Gordon, il se refusait à voir un conspirateur sérieux dans celui qu'on rencontre dans tous les bals, dans toutes les soirées et qui passoit le reste du temps dans les cafés ou avec des femmes de mœurs plus que suspectes. Aussi, tout en reconnaissant que les mauvaises intentions de Gordon étaient évidentes, inclinait-il à ce qu'on le laissât s'éloigner, par les motifs déduits dans la lettre suivante, qu'il écrivit, le lendemain matin, au Ministre de la marine :

« Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de vous parler d'un M. Gordon, officier anglais, au sujet duquel je vous ay envoyé une lettre de mylord Harcourt. Sur les connaissances que je viens d'avoir de la conduite dudit M. Gordon, je me trouve assez perplexe sur celle que j'ay à tenir. Nous voyons manifestement, M. de Clugny et moy, que cet officier anglais est un homme mal intentionné et qui n'est icy que pour se négocier quelque espionnage. M. de Clugny vous marquera la certitude que nous en avons, et se trouve d'avis en conséquence que je fasse arrêter ledit sieur Gordon avant son départ d'icy qui doit être demain ou après-demain. J'avoue, Monseigneur, que ce n'est pas mon sentiment jusqu'icy, puisque cet officier ne se doute de rien et que nous sommes instruits, car il n'a pu prendre icy d'autres connaissances que celles que tout étranger peut avoir sans peine, dès que la ville ne luy est pas interdite, et il y en a toujours icy dans la ville et même dans le port par la voye des bâtimens de commerce. Je ne vois

donc pas le bénéfice d'arrêter le sieur Gordon. Comme il ne se méfie de rien , comme il va d'icy à Lorient , et de là retourne encore à Rochefort et à l'île de Ré , rien ne périlite à cet égard. Si vous jugez à propos de le faire arrêter et ses papiers qui ne peuvent être en apparence que des informations générales , et aussy généralement connues , j'ay trouvé qu'en temps de paix , il ne se trouvoit pas la matière d'une procédure contre luy et que vous aimeriez mieux tirer party de la connoissance que nous avons de sa manœuvre pour luy faire donner en Angleterre tels avis ou tel compte que vous jugeriez convenir aux affaires du Roy. Ce contrespionage peut avoir quelquefois de très bons effets ; et enfin , M. de Clugny vous rend compte , ce qui me retient d'un sentiment différent de lui à cet égard.

Ce M. Gordon est un jeune homme de vingt-deux ans à ce qu'il paroît , ayant de l'esprit et de l'éducation , mais qui m'a paru bien jeune et peu expérimenté pour ce métier-là. Je luy ai fait honneteté , et il dinoit encore hier chez moy , sans que j'eusse connoissance de sa conduite , dont je ne luy aurois cependant rien témoigné scavoir. Je luy donnerai une reconnaissance de sagesse et n'avoir occasionné aucune plainte icy pour l'entretenir dans l'ignorance de ce que nous scavons. Comme il a été dans le port à Rochefort , j'ay permis , sur la lettre de l'ambassadeur , qu'il y allât avec M. de Ribiers , enseigne de vaisseau , sachant très bien l'anglais , et auquel je fis la leçon de le mener seulement vers les calles de construction , sans descendre à terre en aucun atellier ni magasin , en sorte qu'il n'a vu du port que ce qu'on en voit de la ville , sinon qu'il a passé plus près des vaisseaux et qu'il en aura vu un bel et bien entretenu.

J'ay l'honneur de vous envoyer une lettre cy-jointe que je reçois précisément aujourd'huy de milord Harcourt , et qui me venant à propos de rien , prouve assés (quelque adroite qu'elle soit dans la tournure), qu'il y est pour quelque chose , ou que M. Gordon l'intéresse dans sa conduite icy. Je ne scay pas , Monseigneur , si notre Cour se trouve en quelque meffiance actuelle des intentions de celle d'Angleterre, et sur tout cela, je prend seulement le party de vous informer, sans agir de mon chef icy. Si sous demain ou après-demain, départ de M. Gordon, il se trouvoit quelques choses à sa conduite qui me fit penser différemment , je suivrois l'avis de M. de Clugny, et vous en rendrions compte après - demain Il se dit neveu du duc de Gordon. »

La lettre de lord Harcourt, dont il est parlé dans celle qui précède , était ainsi conçue :

« Monsieur,

J'ay reçu l'honneur de votre lettre, et je suis bien reconnaissant de toutes vos honnetetés. Si j'avois trouvé M. Praslin chez luy, je luy aurois demandé la permission nécessaire pour voir le port. Mais je ne lui écrirai pas pour lui épargner la peine d'une réponce. Si M. de Gordon étoit officier de marine, je me serois plus empressé à satisfaire sa curiosité. Mais, au bout du compte , je ne sais pas s'il serait bien honneste de ma part de demander une pareille proposition , puisqu'il arrive quelquefois que l'on fasse grande difficulté à montrer nos ports aux étrangers. Voilà , Monsieur , ma délicatesse ; elle vous est due de toutes façons pour les procédés dont vous êtes usé à l'égard de moy et de Mons. Gordon, à qui vous aurés la bonté de faire mes compliments, et de me croire avec le plus profond respect , etc. »

Dans la soirée du 30 mai, nous l'avons vu, Gordon, Lemonnier et Omnès s'étaient donné un rendez-vous pour le lendemain soir chez ce dernier, à qui Gordon avait remis 56 livres pour payer le souper qui s'y ferait. Il eut lieu effectivement. Le repas terminé, remise fut faite par le faux de La Ville de tous les documents que, la veille, il s'était engagé à fournir. Mais là ne se borna pas ce qui se passa dans cette soirée. Laissons encore Lemonnier nous en raconter les divers incidents, un peu amplifiés vraisemblablement sur certains points :

« Quand j'eus remis à M. de Gordon, dit-il, les mémoires qu'il exigeoit de moi, sa joye et son transport lui firent me promettre 2,400 livres de rente annuelle pour mon entretien dans cette ville. Pour sûreté de ladite somme, il me contracta un acte payable de trois mois en trois mois par lettre de change tirée sur Benchot, banquier à Paris. Comme M. de Gordon devoit partir le 2 juin, il fut décidé que le lendemain, 1^{er} juin, nous resouperions encore ensemble, attendu que M. de Gordon devoit m'apporter un alphabet duquel nous nous serions servi pour nous écrire réciproquement, et dont le caractère ne seroit visible qu'à nous deux, en me disant : « Mon cher Monsieur de La Ville, les 2,400 livres que je vous garantis ne sont qu'une bagatelle, et je vous assure de plus une gratification de 24,000 livres de la part de notre ambassadeur. Quand je vous dis 24,000 livres, attendez-vous à quelque chose de mieux, soit de sa part, soit de la mienne. » — « Enfin, il se fait tard, continua M. de Gordon ; engageons-nous par actes et écrits, » qui furent faits en présence d'Omnès, et il lui en fut contracté un particulier de la somme de 480 livres par an. — « Mon cher Omnès, ajouta M. de Gordon, je ne puis vous payer aussi cher que l'ami de La Ville, attendu que vous ne m'êtes pas aussi utile que lui ; mais comme je connois votre

indigence, vous serez content. Vous, monsieur de La Ville, c'est à vous à me faire un acte d'engagement que je vais vous dicter, et lequel étoit à peu près conçu en des termes : « Je, soussigné, promets et m'engage à rendre compte à M. Gordon de Wardhouse de tous les mouvements quelconques qui se passeront dans le port et sur la coste, concernant le service du Roy, et de l'instruire pareillement de toutes les affaires qui parviendront à ma connoissance pour l'exécution du projet dudit sieur Gordon. » Il m'obligea de signer cet acte, que je signai sous le nom de La Ville Deffaut, commis des bureaux. M. de Gordon se saisit promptement des actes que nous lui avions contractés l'un et l'autre, comptant que ses projets étoient déjà accomplis. Il me fit promettre de tâcher d'obtenir une permission de M. de Clugny pour partir trois ou quatre jours après lui et prendre les derniers arrangements avec son ambassadeur, et recevoir la somme proposée de 24,000 livres, et que lui alloit repasser en Angleterre communiquer à la Cour Britannique les arrangements qu'il avoit pris dans sa tournée, en conséquence des ordres dont il étoit chargé d'engager des gens dans ses intérêts à force d'argent, et qu'il étoit sûr de son entreprise, étant sûr de moy et de mon intelligence ; que même il donneroit sa tête pour caution qu'il réussiroit dans la destruction du port de Brest, dont il évaluoit la perte à deux cent millions. M. de Gordon m'a assuré qu'il viendrait lui-même à la tête de 35 à 40,000 hommes pour combler et brûler ce qu'il projetait. Ce méchant homme n'avoit pas bien examiné ma figure, car il eût dû s'apercevoir que je n'étois pas un homme à vendre mon honneur à ce prix et encore moins le bien de ma patrie. Après le coup fait, il me promit une place de capitaine en Angleterre, si toutefois je ne me plaisais pas en France. Il était une heure après minuit. Nous nous quittâmes en nous promettant foi et fidélité, intérieurement de servir nos patries l'un et l'autre. Ce

méchant, conspirant contre les intérêts de mon Roy, ne devoit pas s'attendre que j'eusse gardé un secret si odieux. Je m'aperçois aujourd'hui que les sentiments et l'amour de sa patrie n'ont pas autant d'accès que la naissance. Omnès se chargea de reconduire le sieur Gordon chez luy, et moy je fus chez M. de Clugny lui porter les actes contractés entre nous, où je fis rencontre de M. le vicomte de Choiseul, qui eut la bonté de m'introduire lui-même dans la chambre de M. de Clugny, à qui je remis ces actes, lui rendant compte de tout ce qui s'étoit dit et fait. M. le vicomte de Choiseul fut flatté de la façon dont j'avois travaillé, et me promit beaucoup en me disant qu'il en eût écrit à M. le duc de Choiseul et à M^{sr} le duc de Praslin. Il me fut ordonné par M. de Clugny d'aller chez M. le Général lui rendre compte du traitement que je venois de faire et qu'il alloit lui porter par écrit ce que je venois de lui dire verbalement. » (1)

Lemonnier se rendit donc immédiatement chez M. de Roquefeuil. Il n'y avait plus à hésiter. A l'arrivée de M. de Clugny, qui survint peu après, il fut prescrit à l'exempt d'aller porter à

(1) Omnès, dans ses dépositions, confirma les dires de Lemonnier. Il attesta que, dans l'entrevue du 30 mai, Gordon avait témoigné à l'exempt la crainte qu'il ne fût un *pompeur d'étrangers* (termes d'argot, vraisemblablement inconnus à l'officier écossais). Lemonnier l'aurait rassuré en lui disant que depuis trois semaines qu'il était à Brest, il avait connaissance de toutes les parties de filles dont il avait été, des billards où il allait jouer, et que si lui, Omnès, avait été, comme il semblait le croire, un homme à la main de M. de Clugny et des généraux, il n'eût pas manqué de le questionner. Omnès ajouta que, dans la soirée du 31 mai, Gordon promit la remise d'un alphabet de correspondance et d'une encre invisible pour tout autre que pour eux trois. Les lettres écrites, à Brest, par Omnès seul, auraient été adressées à Paris, sous triple enveloppe, contenant chacune une suscription spéciale, que Gordon aurait indiquée lors d'un nouveau souper. Il n'aurait lui-même correspondu qu'avec Omnès, qui aurait communiqué à Lemonnier ses lettres non signées. L'exempt ayant demandé à Gordon s'il était autorisé dans ses démarches, l'officier écossais lui aurait répondu n'agir qu'en vertu des ordres de son ambassadeur, qui lui avait recommandé de gagner à prix d'argent le plus de monde possible, et de s'informer bien exactement de tout ce qui se passerait

M. d'Orléans, sous aide-major, l'ordre de prendre au quartier 15 grenadiers du régiment de Béarn. En même temps, il fut enjoint à Lemonnier de quitter son déguisement et de se mettre, en uniforme, à la tête de ses gens pour accompagner le détachement de M. d'Orléans. Tous se transportèrent, à deux heures du matin, chez Gordon, qui fut trouvé profondément endormi et couché tout habillé. M. de Clugny arriva presque immédiatement avec le Contrôleur de la marine et le greffier de la prévôté. Gordon fut de suite dessaisi des papiers cachés sur lui de la façon qu'avait indiquée Lemonnier. Se tournant alors vers l'exempt, M. de Clugny lui dit : « Vous avez fait une belle découverte ; nous avons trouvé la ceinture. » Il était trois heures. M. de Clugny commença sur le champ l'inventaire des papiers qui se prolongea jusqu'à dix heures du matin. Les pièces les plus importantes étaient les cartes et tableaux vendus par Dauvais ; l'instruction prêtée par M. de Kersauson ; des pièces écrites par Gordon et contenant des remarques sur la marine, le commerce, la situation de Brest, le nombre de vaisseaux qu'on venait d'envoyer à Saint-Domingue, l'effectif des

dans le port de Brest pour lui en rendre compte ; que personnellement, et quoi qu'il pût arriver, il ne redoutait rien. Dans la conversation qui eut lieu pendant le souper, Gordon aurait dit que M. de Clugny lui avait lui-même montré le port un dimanche, dans son canot. « F....., aurait-il ajouté, ce n'était pas ce que je cherchais, je voulais voir le port un jour ouvrable et les ouvriers au travail ; je l'avais obtenu du Ministre, par le canal de mon ambassadeur. Avant cette demande, j'avais déjà vu le port plusieurs fois, et si je la faisais à M. de Clugny, c'était par pure politesse. » D'après Omnès, la Main-d'Orge, sa voisine, qui allait souvent chez lui, ne devait pas ignorer ses relations avec Gordon et avec Lemonnier, de qui elle était également connue, et qui l'avait menacée de la faire sévèrement punir par M. de Clugny, si elle révélait son déguisement, ce qu'il ne pensait pas qu'elle eût fait. Il avait terminé en disant que Gordon avait déclaré que, faute à lui de payer à Lemonnier les mille louis promis, l'ambassadeur les verserait lui-même et au-delà à l'exempt, lors de son arrivée à Paris.

Lorsqu'il fut confronté avec Lemonnier et Omnès, Gordon ne contesta de leurs dépositions que les parties incriminant l'ambassadeur d'Angleterre et le projet d'incendier le port de Brest.

troupes embarquées et un journal de ce qu'avait fait Gordon depuis son arrivée à Brest ; des minutes de lettres , toutes de sa main , et dont la plus intéressante était celle par laquelle il rendait au secrétaire de l'ambassade britannique un compte détaillé de la situation du port , compte accompagné de ses observations et faisant connaître qu'il avait promis à Lemonnier et à Omnès , ainsi qu'à Dauvais , les diverses sommes dont il a déjà été parlé ; les traités , de la main de Gordon , conclus avec ces trois personnages et les quittances à l'appui. Ces dernières pièces étaient renfermées dans deux petits sacs de toile très fine que Gordon avait fait faire par Vincent , de manière à pouvoir les passer autour de ses reins. Les autres papiers étaient la lettre de crédit de 800 livres sterling sur M. Panchaud , un passe-port de l'ambassadeur d'Angleterre , une lettre insignifiante de Durand , datée de Rennes , et enfin une lettre qu'une fille , nommée la Main-d'Orge , avait écrite le 30 mai à Gordon , lettre où elle lui donnait un rendez-vous , lui promettant en termes ambigus des éclaircissements , et lui proposant de lui faire faire la connaissance du secrétaire d'un ministre. Cette fille était en relations avec Gordon , qui l'avait vue , d'abord chez Omnès , ensuite dans son propre logement , d'où il congédiait son domestique lorsqu'elle y venait. Que s'était-il passé entre eux dans ces diverses rencontres ? Était-elle mêlée au complot ou n'avait-elle avec Gordon que des rapports d'une autre nature ? C'est ce que l'instruction ne parvint pas à préciser. En attendant , comme sa lettre semblait accuser des liaisons suspectes et même criminelles , elle fut immédiatement arrêtée , et plus tard décrétée de prise de corps. (1)

La convention souscrite par Dauvais ne permettant aucun doute sur ses mauvaises intentions , ordre fut aussi donné de le mettre

(1) L'instruction , en ce qui concerne la Main-d'Orge , est si vague , qu'on se prend à croire qu'elle aurait été arrêtée et détenue uniquement pour détourner d'elle le soupçon d'avoir trahi les confidences que Gordon se serait laissé aller à lui faire.

en prison, ce qui ne put avoir lieu sur le champ. Ayant eu vent, dès le matin, de ce qui s'était passé dans la nuit, il venait de s'évader du quartier quand on s'y présenta pour le saisir. Aussitôt on ferma les portes de la ville, on battit la générale et l'on doubla les sentinelles sur les remparts. Les recherches actives des officiers de Béarn ayant amené à penser qu'il s'était réfugié dans l'enceinte du couvent des Capucins, M. de Roquefeuil expédia au P. Gardien un ordre d'y laisser pénétrer, et vers le soir, Dauvais fut trouvé dans le jardin, blotti dans une espèce de carrière, derrière des broussailles. De là il fut conduit à Pontaniou, où depuis le matin se trouvait le domestique Vincent.

Quant à Gordon, ce n'était pas à Pontaniou, mais au Château qu'il avait été écroué après la clôture de l'inventaire de ses papiers. M. de Roquefeuil, en le remettant à M. le chevalier D'Argens, lui avait recommandé de renfermer le prisonnier dans une chambre haute avec une sentinelle à sa porte ; de lui permettre de se promener sans qu'il pût toutefois sortir de la place du château, et à la condition qu'il serait toujours gardé à vue par deux soldats. Il serait servi de chez un traiteur dans sa chambre, et Vincent serait remplacé par un ou deux domestiques. En un mot, M. de Roquefeuil voulait que jusqu'à la réception des ordres du Ministre, le prisonnier fût traité avec tous les égards que pouvait permettre sa situation. En faisant conduire Gordon au Château plutôt qu'à Pontaniou, il avait eu pour but de le constituer en simple état de dépôt, et il y avait été déterminé par cette considération que la Cour, en raison de la qualité du prévenu et de la nature de l'affaire, aurait bien pu attribuer la procédure et le jugement à un tribunal d'un ordre supérieur. L'Intendant avait le droit, en vertu de ses fonctions, d'informer provisoirement et d'interroger au château, comme les juges civils. Cette raison avait déterminé M. de Roquefeuil à agir comme

on l'a vu. S'il avait trouvé quelque inconvénient à procéder ainsi, il eût tout d'abord envoyé Gordon à Pontaniou, ainsi que cela s'était pratiqué, à sa connaissance, pour trois espions, qui avaient été pendus en vertu de sentences prononcées par l'Intendant de la marine et ses assesseurs. Il s'était donc conformé à l'usage suivi jusqu'alors, et non-seulement M. D'Argens, à sa prière, s'était chargé d'informer M. le duc de Duras, gouverneur de la province de Bretagne, de la détention de Gordon au château, mais lui-même avait écrit dans ce but à M. le duc de Choiseul. Malgré toutes ces précautions, mécontent de n'avoir pas reçu d'avis direct de M. de Roquefeuil, M. de Duras s'en plaignit. Peu de jours après (12 juin) furent expédiés l'arrêt du conseil et les lettres - patentes qui commirent M. de Clugny pour instruire et juger, conjointement avec le nombre de juges voulu par les ordonnances, le procès de Gordon et de ses complices. Ainsi, par une monstrueuse violation des notions d'équité les plus élémentaires, violation trop fréquente à cette époque en matière de procédure criminelle, celui-là qui avait tendu à l'accusé le piège dans lequel il était tombé, celui-là devenait son juge !

Mais revenons à cet accusé lui-même. A peine au château, il songea aux dangers qui menaçaient son ancien compagnon de voyage, et profitant de la demi-liberté que lui laissait M. de Roquefeuil, il obtint d'un soldat de Béarn, nommé Bruno, préposé à sa garde, qu'il remettrait à la poste un paquet adressé à M. Parck, et contenant l'ordre donné à ce dernier de payer sur les 800 livres sterling dont Gordon était crédité chez lui, la somme de 500 livres qu'il aurait due, disait-il, à Durand. Sous le même pli se trouvait une lettre de change de 500 livres, payable à vingt jours de date par Panchaud, plus une lettre à l'adresse de Durand, à qui M. Parck était prié d'escompter cette lettre de change. Gordon y donnait avis à son ami de son arrestation et de la saisie de ses papiers.

M. de Roquefeuil avait laissé ignorer au prisonnier les motifs de sa détention. Il lui avait même fait dire qu'il ne les connaissait pas, et qu'il avait seulement obéi à des ordres de la Cour, à qui peut-être il s'était rendu suspect par ses démarches avant son arrivée à Brest. Ce jeune homme, qui avait été son hôte, lui inspirait toujours un certain intérêt, qu'il ne dissimulait pas ; mais il ne se laissait pas aveugler par ce sentiment au point de négliger les intérêts qu'il avait mission de surveiller. Aussi, tout en inclinant pour qu'on usât d'indulgence envers l'imprudent émissaire de lord Harcourt, voulait-il que le port, insuffisamment gardé, fût prémuni contre les conséquences d'une attaque des Anglais. « La lecture des papiers de M. de Gordon, écrivait-il, dès le 2 juin 1869, à M. le duc de Praslin, semble donc maintenant faire notre seule instruction sur son compte, et il paraît entièrement reconnaître la justice de sa détention. Comme il a été fort long-temps à Rochefort et à La Rochelle, j'ai écrit à M. de l'Éguille pour que si quelqu'un avec qui ledit M. de Gordon auroit été en fréquentation avoit quelque chose de suspect d'ailleurs, il pût s'en assurer avant que le bruit se répande de ce qui vient de lui arriver. Je ne doute pas qu'il ne soit assuré de quelque correspondance dans les lieux où il a été avant de les quitter. Au surplus, ce jeune homme n'a pas une prudence qui réponde à la hardiesse de son esprit, car il s'est entièrement livré à ce Monier, qui a fort bien rempli son rôle, et ce M. Gordon lui a dit : « Dès le moment que vous n'avez point de fortune, qu'importe qui vous la fasse ! Et il n'est rien que nous ne fassions pour obtenir le moyen de nous emparer de Brest, et c'est par là que nous voulons commencer. Notre objet unique est de combler le port et de brûler les vaisseaux, et il n'est point de fortune que vous ne puissiez demander et avoir pour nous bien servir là-dessus. » Cecy, Monseigneur, justifie assez ce que j'ay mandé ci-devant à M. le duc de Choiseul

et les inquiétudes dont j'ay eu l'honneur de vous parler ainsi qu'à luy. Machiavel a pensé que tout moyen étoit bon quand il s'agissoit d'une fin décisive ; et l'Angleterre a quelquefois emprunté sa politique d'Italie : nous avons même vu qu'elle n'attendoit pas les ruptures pour commencer les hostilités , et personne n'ignore l'importance de Brest. Les Anglois la sentent et s'en occupent, et personne ne connoît mieux que vous l'intérêt immense que le Roy s'y trouve avoir. Cependant, au dire de tous les connoisseurs , la place ne vaut pas un bon retranchement , et nous n'y avons en ce moment, pour toute sûreté, que quatre bataillons. Trouvés bon que cecy me soit une occasion de vous reparler de notre situation pour vous en entretenir de nouveau avec M. le duc de Choiseul ; je ne luy parle donc sur tout cela que de la détention de M. de Gordon au château de Brest. »

Les sentiments que révèle cette lettre se retrouvent dans celle que M. de Roquesfeuil écrit au Ministre de la marine , trois jours après, le lendemain d'une conversation qu'il avait eue avec le prisonnier :

« Monseigneur, y disoit-il , j'ay d'abord vu tout en blanc sur le compte de M. de Gordon qui ne me paroissoit ny de tournure ny de prudence à être choisy pour des manœuvres. Quand je me suis déterminé à le faire arrêter, j'ay ensuite vu tout en noir, et j'ay pensé sur sa conduite que les Anglois méditant la guerre, l'avoient chargé, sur des prétextes de voyages, de tâcher de former des correspondances et des espionnages sur nos côtes et dans nos ports. C'est à peu près ainsy que j'ay eu l'honneur de vous en écrire dans ma précédente lettre. Mais je crois que j'en avais mieux jugé d'abord. Mon dit sieur de Gordon a demandé en grâce de pouvoir me parler, et j'y suis allé hyer, pensant qu'il pouvoit avoir quelque chose à me dire. Mais ce n'a été que pour me mander de faire passer une lettre

à son ambassadeur et pour m'engager à vous écrire en sa faveur, en me disant que, de sa vie, en venant en France (où il étoit pour une affaire qui l'obligeoit de s'absenter d'Angleterre pour un temps) que de sa vie, dis-je, il n'avoit songé à apprendre de nouvelles ; qu'on peut aisément sçavoir la conduite qu'il a tenue à Rochefort, La Rochelle et l'île de Rhé, ainsi que Paris et Caen, d'où il vient ; qu'il n'a jamais eu commission ni intention de se mêler d'affaires ni d'instructions à sa cour ; mais c'est icy à la vérité qu'un soldat de Béarn (qui vendoit de mauvais plans de Brest, et que nous tenons en prison) lui avoit proposé un plan et des instructions s'il en vouloit ; qu'il avoit donné là-dedans et cru que c'étoit un moyen qui se présentoit d'obtenir son avancement, n'ignorant pas que Brest faisoit l'objet d'attention de toute sa nation ; qu'il avoit écrit à son ambassadeur ; qu'il s'instruisoit beaucoup en ce port et pourroit lui en parler savamment, et en lui demandant une lettre de recommandation ; que le soldat luy avoit fait faire connoissance avec un maître d'école nommé Omnès, et celui-cy avec un commis ; qu'il voit bien que l'un et l'autre de ces derniers n'ont voulu que luy tendre un piège par la manière dont ils l'ont séduit luy-même à leur donner sa confiance (ce dernier article est un peu vray à notre connoissance) ; qu'enfin il n'a su ce qu'il avoit fait de son jugement, éblouy par l'idée de se faire valoir. Voilà Monseigneur, le précis de ce qu'il m'a dit, et que je trouve lieu de croire vray en effet : 1^o par le petit cercle de ses papiers dont aucun n'a pu être soustrait ; 2^o par le peu de fond qu'il a en lettre de crédit ou en argent ; 3^o par son âge, que je luy ay demandé, et qu'il m'a avoué n'être que de vingt ans et demi, comme on le peut juger ; et enfin, par la tournure de son caractère assés ouvert et assés étourdy. Quoiqu'il ne m'aye pas paru inquiet pour sa teste, il a fondu en larmes et en confusion quand je lui ai fait des reproches sur les honnestetés qu'il

a reçu icy et la bassesse de ses sentiments envers nous. Je luy ay ajouté que sy un officier de la marine du Roy recevoit des honnestetés dans un port d'Angleterre, et qu'il y eût médité de la méchanceté et de la séduction en pleine paix, loing qu'il en fût récompensé, nous ne le souffririons pas dans le corp. Il m'a paru d'une telle sensibilité à ce que je luy a diit surtout à cet égard, que je crois être certain, Monseigneur, que ce n'est en effet qu'un étourdy qui s'est éblouy à l'idée de son avancement par la circonstance qui s'offroit.

C'est toujours le rapport nouveau que je puis vous faire à ce sujet que j'ay cru plus sérieux. Suivant ma lettre du précédent courrier, vous trouverez cependant bien matière à faire valoir la libération de M. Gordon à l'ambassadeur d'Angleterre, car sur les preuves que nous avons eu contre eux, il y a bien de quoy asseoir une procédure très criminelle, et au fond je pense que cette aventure sera toujours fort utile icy. Ainsi j'espère, Monseigneur, que vous approuverés notre conduite dans cette affaire dont vous êtes actuellement nanty par M. de Clugny, qui vous en a adressé les papiers....

Nous avons su par M. Gordon qu'il avoit déjà traversé le port avant que je fûsse arrivé icy, conduit par un garde de la marine nommé M. de Quersauson, que j'ay fait mestre en prison. On avoit écrit à ce garde marine une lettre de recommandation pour le M. Gordon, en sorte que ce fut luy qui le mena chez M. de Rosily et à l'Intendance, puis voulant aller de ce dernier endroit chez M. Dajo, ils traversèrent, pour abréger, de la grille de l'Intendance à celle du Bagne, sans entrer aux magasins devant lesquels il faut passer; il n'y avoit donc pas trop grand mal, mais c'étoit toujours une étourderie de ce garde de la marine qui n'y fit pas attention, et j'ay même cru devoir le punir pour l'exemple aux autres; il sera même peut-être bon, Monseigneur, que vous me mandiez quelque chose à ce

sujet , et que tout officier ou garde de la marine qui mèneroit aucun étranger dans le port sans permission , soient punis très sévèrement. »

Gordon qui , à la réception de l'arrêt du conseil et des lettres-patentes du 12 juin , avait été transféré à Pontaniou , ne craignait pas , on vient de le voir , pour sa vie. Il pensait que par l'intervention de lord Harcourt , tout s'arrangerait au mieux. Aussi s'était-il attaché , dans sa conversation avec M. de Roquefeuil , à ne rien dire qui pût le représenter comme un agent de cet ambassadeur. En retour , il s'attendait à ce que ce dernier l'entourerait de toute sa sollicitude. Il s'abusait étrangement. Lord Harcourt n'hésita pas à le désavouer , et pour mieux masquer sa propre immixtion au complot , il demanda que Gordon fût livré à la justice et puni suivant toute la rigueur des lois. Le découragement s'empara alors du prisonnier , et il s'augmenta à la nouvelle de l'arrestation de Durand. Ce dernier , en apprenant les événemens de la nuit du 4^{er} juin , avait quitté l'hôtel Saint - Julien , où il était logé à Nantes , et où , depuis trois jours , il attendait Gordon. Après avoir remis chez M. Parck la malle convenue , il avait fait disparaître des deux autres ce qu'elles renfermaient de plus compromettant , et il s'était tenu caché jusqu'au moment où , ne se croyant en butte à aucune recherche , il était allé les déposer aux messageries. Il ne dut pas tarder à s'éloigner lui-même , car le 21 juin commencèrent à Nantes , dans les faubourgs et les maisons religieuses de cette ville , des perquisitions prescrites contre lui par l'ordre du Roi , du 16 juin. Elles furent dirigées sans succès par M. Siriez de Bergues , lieutenant de la maréchaussée de Nantes , accompagné de quatre de ses cavaliers et de quatre hommes de confiance , avec lesquels il fit ensuite une battue non moins infructueuse à Paimbeuf , à Guérande et à Clisson. La maréchaussée de Bor-

deaux ne fut pas plus heureuse ; ses recherches n'amenèrent aucun résultat. L'information qui se poursuivait à Saint-Malo en même temps qu'à Brest avait motivé ces perquisitions et avait plus particulièrement déterminé celles de Nantes , Durand , avait-elle appris , étant chargé d'y remettre à M. Parck une des malles de Gordon. M. Parck était en Angleterre lorsque sommation lui fut faite de remettre cette malle. M. Lenssens , son commis , ayant répondu d'une façon évasive , fut décrété de prise de corps et arrêté le 6 juillet , ainsi qu'un Irlandais nommé White. A leur arrivée à Brest , le 13 juillet , ils furent conduits dans une chambre du bague , mais ils obtinrent leur liberté sous caution , le premier au bout de 48 jours , le second après 40 jours de détention. La remise faite par Lenssens de la lettre de Gordon à M. Parck , de celle qu'elle renfermait à l'adresse de Durand et de la lettre de change de 500 livres sur Panchaud , le fit seulement renvoyer en état d'ajournement personnel , mais elle détermina le décret de prise de corps lancé contre Bruno , qui fut mis en prison. Quant au sieur White , il fut , peu de jours après , renvoyé hors de cause. Le 10 septembre , l'interprète Carmichaël qui , depuis un mois , était à Pontaniou , fut aussi admis au bénéfice de la liberté sous caution (10 septembre.)

Dans l'intervalle , les recherches activement continuées contre Durand avaient amené sa capture par la maréchaussée de Marennes. Saisi à Royan , chez son oncle , dans la nuit du 19 juillet , il avait été trouvé nanti des deux malles renfermant beaucoup de cartes géographiques et quelques autres objets sans importance. Conduit , le lendemain , dans la prison de Saintes , il en fut extrait le 15 août et dirigé sur Brest , sous l'escorte d'un brigadier et d'un sous-brigadier de la maréchaussée. La fatigue de la route , qu'il commença à cheval , l'obligea à louer une voiture le 22 août ; son état s'étant aggravé , il lui fallut rester à Montauban du 25 au 28. La fatigue n'était pas du reste la

seule cause du mauvais état de sa santé. Plus il approchait du terme de son voyage , plus il était agité. Dans les premiers jours, il avait été assez calme ; mais son inquiétude n'avait pas tardé à se révéler à ses deux conducteurs par des questions imprudentes qui , à elles seules , auraient suffi pour mettre sur la voie de sa connivence avec Gordon. A son arrivée à Brest, le 1^{er} septembre 1769 , il fut immédiatement écroué dans une chambre du Bagne. Lorsqu'il apprit sa captivité , Gordon commença à douter de son propre sort.

Un personnage mystérieux avait précédé Durand à Brest. Ce personnage , intrigant du plus bas-étage , avait imaginé un roman assez habilement , mais surtout fort effrontément tissu , à l'aide duquel il voulait se faire une position personnelle au prix de la tête de Gordon, qui lui était totalement inconnu. Ayant eu connaissance des perquisitions que M. de l'Eguille , à la prière de M. de Roquefeuil , faisait faire à Rochefort et à La Rochelle , il s'était dit instruit de la conduite tenue par Gordon et deux ingénieurs anglais dans ces deux villes et sur les côtes voisines. Ses indiscretions calculées avaient conduit M. le duc de Choiseul à le faire arrêter à La Rochelle et à prescrire , le 3 juillet, de le transférer à Brest pour qu'il y fût confronté avec Gurdon. Remis à un brigadier et à deux cavaliers de la maréchâussée , cet individu arriva le dimanche , 16 juillet 1769, à huit heures du matin , par le bateau de Lanveoc, et fut immédiatement conduit à Pontaniou.

Voici la fable audacieuse que ce misérable débita tant à Rochefort qu'à Brest, en élaguant bien entendu certains détails que nous restituons au moyen des pièces du procès :

Il se nommait Charles Stuart et était âgé de 27 ans. Son père était le prince Charles-Édouard , et il était né du mariage secret de ce prince avec une dame dont il ignorait le nom , ne l'ayant jamais vue ni connue , mais qu'il savait appartenir à la

maison d'Athol. A peine âgé d'un an, à la mort de sa mère, il fut envoyé en Irlande, chez sir Richard Collins, gentilhomme de la ville de Trales, comté de Kerry, province de Munster, qui l'éleva sous le nom de son propre fils, mort très peu de temps après. Il fit une partie de ses études au collège de Dublin, et les termina à l'université d'Oxford. Lorsqu'il en sortit, à l'âge de 14 ans, sir Richard, après lui avoir révélé qu'il n'était point son père, lui dit qu'il continuerait comme par le passé à lui en tenir lieu. « Un jour, ajouta-t-il, je vous ferai connaître qui vous êtes. » En même temps, il lui montra une cassette d'argent massif, aux armes des Stuarts, cassette qui aurait contenu le secret de sa naissance. « Vous ne devez pas, poursuivit sir Richard, vous en tenir à l'étude des humanités et de la philosophie ; il faut désormais vous appliquer à celle du gouvernement et des constitutions du royaume. » A quelque temps de là, le prétendu Stuart, poussé par la curiosité, aurait enfoncé le bureau où la cassette était renfermée, en aurait brisé la serrure et pris connaissance des papiers contenant la preuve de sa naissance. Il se rendit ensuite à Londres, y étudia les lois pendant sept ou huit mois, et venant alors à songer qu'il devait à son origine de prendre le parti des armes, il s'adressa à M. Lancelot Sands, qui obtint, vers 1756, de le faire embarquer comme *midshipman* sur le vaisseau de 64 le *Yorck*, qui fit, sur les côtes d'Irlande et aux Dunes, une croisière à la suite de laquelle il fut embarqué sur le vaisseau de 74 le *Belfort*, faisant partie de l'escadre qui fut envoyée, en 1758, sous les ordres de l'amiral Boscawen contre Louisbourg. Voulant participer à l'attaque de cette ville, il demanda à l'amiral à servir comme volontaire et à ses frais dans l'infanterie. Cette permission lui ayant été accordée, il concourut à la prise de la ville, et fut ensuite placé sous les ordres du colonel Hall, détaché avec cinq régiments au secours d'Abercombie, qui venait d'être battu

à Ticondéraga. En 1759, il se trouva, sous le général Wolf, à la prise de Québec où, comme lieutenant, il commanda, attendu la maladie de M. Rogers, son capitaine, une compagnie de chasseurs. Il passa l'hiver à Québec, et se trouva, le 28 avril 1760, au combat que M. Murray livra à M. de Lévis. La même année, faisant toujours partie du corps d'armée de M. Murray, il contribua à la prise de Mont-Real, où ce corps d'armée fut rejoint par celui de M. Hamel. Reconnu alors, aux traits de son visage, pour un Stuart, il reçut de beaucoup d'officiers et de soldats maintes protestations de dévouement, accompagnées de l'offre de le suivre partout où il voudrait, offre qu'il aurait acceptée en passant sous les drapeaux français, s'il n'avait craint de sacrifier inutilement ceux qui, de leur plein gré, se dévouaient généreusement à lui. En 1761, il s'embarqua à la Nouvelle-York, sur un transport commandé par lord Rollo, et se trouva à la prise de la Dominique. Ayant plus tard obtenu une compagnie dans les volontaires du Connecticut, il participa, en 1762, à la prise de la Havane. Au commencement de l'année 1763, ayant, avant la signature de la paix, été envoyé par le général Keppel pour reconnaître les différentes garnisons de l'île San-Yago de Cuba qui ne s'étaient pas rendues, il feignit, chemin faisant, de se prendre de querelle avec un major anglais, afin de pouvoir, à la faveur de ce stratagème, pénétrer sans être suspecté dans les différentes parties de l'île. Ce moyen ne lui réussit pas. Parvenu à la Trinité, il fut dénoncé par des déserteurs anglais au gouverneur de l'île, qui le retint prisonnier pendant près de deux mois et l'expédia ensuite à Cadix, où il recouvra la liberté trois mois après son arrivée. Depuis cette époque jusqu'en 1767, il voyagea en Irlande, en Écosse, en Angleterre, en Portugal, dans le but d'accroître le nombre des partisans de sa maison, et il y avait si bien réussi qu'au moment de sa translation à Brest, au mois de juillet 1769, 80,000 hommes auraient

été prêts à se lever s'il avait pu leur fournir des armes et des munitions , et que pendant qu'on l'interrogeait à Brest, dix-sept personnes étaient chargées du soin de ses intérêts dans les Trois-Royaumes. « Trois d'entre elles , ajoutait-il , sont parties de La Rochelle depuis que j'y ai été arrêté , et j'attends incessamment de leurs nouvelles. »

En 1767, notre aventurier demanda un emploi , — c'est toujours lui qui parle , — à lord Shelburne, ministre d'État au département du Sud, dont il avait été le condisciple à Dublin. Ce ministre lui répondit qu'il pouvait se rendre utile à son pays en allant lever des plans des ports, côtes et places fortes de France. Il lui fit entendre que ce serait le moyen le plus prompt et le plus assuré d'obtenir de l'avancement. Dans le cas où il accepterait cette mission , on lui ferait connaître des personnes qui en avaient déjà de semblables, afin qu'il pût correspondre avec elles , et un crédit illimité lui serait ouvert. Il accepta, quoiqu'il répugnât à sa délicatesse de nuire à la France à qui sa famille avait tant d'obligations ! Malgré ce scrupule , il écrivit de Porto à lord Shelburne de lui faire connaître ceux avec lesquels il pourrait se mettre en rapport. Quant aux frais de sa mission , il les ferait lui-même et ne demanderait d'argent que quand il ne pourrait faire autrement. En réponse à cette lettre, lord Shelburne lui annonça que l'exécution de son entreprise était ajournée au mois de janvier 1768., époque où il serait rejoint à Tuy, en Galice , par le capitaine Weig, du corps des ingénieurs au département de Gibraltar. Collins crut devoir devancer Weig à Tuy, mais l'y ayant vainement attendu pendant quelque temps, il se mit à sa recherche , parcourut sans succès plusieurs villes d'Espagne et finit par le trouver à la Corogne. Là, Weig lui rendit compte de ses opérations , et dans une conférence qu'ils eurent dans une auberge tenue à l'entrée du port par une française nommée M^{me} Dauphine , il lui montra les

plans qu'il avait levés de différentes villes d'Espagne. Collins était quelque peu tapageur, il paraît, car une querelle qu'il eut alors avec don Juan Piniero, capitaine d'une compagnie du régiment de Tolède, détermina son arrestation ; peut-être aussi ses allures suspectes motivèrent-elles cette mesure. Du reste, quel qu'en eût été le vrai motif, elle donna l'éveil à Weig, qui se rendit en poste à Bayonne, d'où il écrivit plusieurs lettres à Collins pendant les six mois qu'il passa dans les prisons de la Corogne. Dans la dernière, le capitaine annonçait au détenu qu'il allait rentrer en Espagne pour continuer les travaux d'exploration que la mésaventure de Collins l'avait forcé d'interrompre. Mais Collins, devenu libre, avait hâte de quitter une terre si peu hospitalière, et à sa sortie de prison il s'embarqua pour Nantes, où il arriva dans le courant du mois de juillet 1768. Après y avoir fait un assez court séjour, il se rendit à La Rochelle, et aussitôt, conformément aux indications de Weig, il alla chercher Gordon à son logement sur la place d'armes. Ne l'ayant pas trouvé, et ayant appris qu'il s'était absenté en vue de procurer la liberté à un Anglais nommé Hamilton (le même probablement que celui qui avait voyagé sous le nom de Saxton), qui venait d'être arrêté en Bretagne, Collins s'adressa à M. Clerck, officier de marine de la même nation, également logé sur la place d'armes, et qui était employé aux mêmes opérations. Il ne le rechercha toutefois qu'à titre de compatriote, et sur l'exposé qu'il lui fit de sa détresse, il en obtint un louis d'or, avec la promesse d'en recevoir davantage quand Clerck lui-même aurait reçu de l'argent. Collins songeait alors à se rendre à Paris, afin de se faire connaître aux ministres ; mais il était à bout de ressources et d'autant plus dans l'impossibilité de voyager, que ses débauches l'avaient mis dans l'état le plus déplorable. Ce fut alors qu'il demanda à M. de Noë, colonel du régiment de Royal-Comtois, à prendre du service dans ce régiment. M. de

Noë, jugeant à sa mine et à ses allures que c'était un aventurier, n'en voulut pas, et force lui fut alors de se laisser raccoler par un sergent de la légion de Saint-Domingue, qui l'enrôla sous le nom de Collins *Bellamour*. Il continua sa vie crapuleuse, et servit si mal que, sans respect pour l'échine de l'héritier des Stuarts, on était presque quotidiennement obligé de lui administrer des coups de nerf de bœuf, suivant l'usage pratiqué dans le corps. Ce traitement ne pouvait qu'aggraver sa situation. Elle devint telle qu'il lui fallut entrer à l'hôpital de Saint-Martin de l'île de Ré, où il resta six mois; Gordon était alors à La Rochelle, chez M. Lutters. Collins, qui lui avait écrit avant son entrée à l'hôpital, y reçut une lettre où l'officier écossais le félicitait de s'être enrôlé dans la légion de Saint-Domingue, parce que, une fois dans cette colonie, il pourrait être d'autant plus utile à son pays que l'établissement récent des milices et d'impôts onéreux y avait suscité des ferments de révolte; et que, d'un autre côté, la légion n'étant guère composée que de mauvais sujets et de déserteurs que l'on expatriait de force, il lui serait facile de se mettre à leur tête et de leur faire prendre parti pour l'Angleterre, qui lui fournirait en hommes, munitions et argent, tous les secours dont il aurait besoin. Gordon lui reprochait ensuite de ne s'être pas découvert à M. Clerck, chargé d'une mission analogue à la leur, et il l'engageait à faire tous ses efforts pour être compris dans le premier détachement qui serait envoyé à Saint-Domingue; puis il insistait pour qu'avant de s'embarquer il lui fit passer un plan et un mémoire descriptif des ouvrages intérieurs de la citadelle de Ré, dont il lui serait facile de prendre connaissance. Si Gordon venait à s'absenter, Collins pouvait s'adresser en toute confiance à M. Clerck, autorisé à décacheter ses lettres. Collins, pendant son séjour à l'île de Ré, en reçut plusieurs de Weig, qui lui fit en outre remettre en différentes fois, par son domestique,

déguisé en matelot, jusqu'à quarante louis d'or. Des avis réitérés de Weig et de Gordon lui firent aussi connaître qu'ils avaient gagné plusieurs personnes dans les différents ports de France, et que sous peu on mettrait le feu aux magasins et aux vaisseaux de Brest, Toulon, Rochefort, le Port-Louis et Saint-Malo. Gordon, d'après une de ses lettres, s'était spécialement chargé d'incendier le port de Rochefort, et il se flattait de réussir. Toute la correspondance se faisait sur du papier découpé de telle sorte que le sens d'une lettre ne pouvait être compris à moins d'avoir la clef du mécanisme convenu. Maintes fois, Collins avait voulu faire des révélations au bailli d'Aulan, et il avait même fait part de son intention à un religieux de la Charité nommé Bruno, à qui il s'était fait connaître, et qui l'avait dissuadé parce qu'il attribuait son langage au délire causé par la maladie. Pendant son séjour à l'hôpital, il avait vu Gordon à plusieurs reprises sans toutefois lui avoir jamais parlé. Le jour de la Saint-Louis, plus particulièrement, il l'avait aperçu à une fenêtre d'une maison de la place d'armes, en compagnie de M. le bailli d'Aulan.

Collins sortit enfin de l'hôpital, mais dans un tel état, qu'il lui était impossible de faire aucun service, et que sur le rapport qui lui fut adressé, le Ministre de la marine prononça son congédiement absolu. Il se rendit alors à La Rochelle, et à peine arrivé, il écrivit à M. d'Avizard, major de la place, qu'il avait à faire des révélations importantes pour la sûreté de l'État. Admis, le lendemain, devant M. de Narbonne, lieutenant de roi, il lui débita son thème, et pour garantie de sa véracité, il offrit sa personne. Il fut pris au mot, et constitué prisonnier, comme un accusé, ce qui l'indigna tellement que, dans sa colère, il déchira les lettres qu'il avait reçues des diverses personnes chargées de la même mission que Gordon, voire même celle qu'un inconnu lui avait fait passer par la fenêtre de sa prison, et par laquelle un sieur Hamilton, résidant au Port-au-Prince,

lui donnait avis qu'il fomentait la rébellion à Saint-Domingue. Pendant sa détention, il reçut en outre une lettre de Weig qui le conjurait de tenir bon, et lui disait avoir une trop bonne opinion de son esprit et de ses talents pour ne pas douter qu'il aurait la prudence de ne conserver sur lui aucun papier compromettant. « S'il devient nécessaire de vous délivrer de vive force, ajoutait Weig, cela se fera sans tarder, et quoique votre détention ne vous permette pas de contribuer de votre personne au succès de l'entreprise, vous n'en participerez pas moins, comme vos associés, à la gloire et aux bénéfices qui en résulteront. » Cette lettre, nécessairement imaginaire comme les autres, Collins en avait fait tenir une copie à M. de l'Éguille, par M. de Sévigny, officier de marine, et il l'avait accompagnée du signalement de Weig et d'un autre ingénieur anglais, nommé Makellan, pour qu'on pût les arrêter. M. de l'Éguille lui avait fait témoigner sa reconnaissance par un autre officier de marine dont il ne savait pas le nom, mais qui lui avait dit qu'on croyait sa déclaration vraie parce que, peu de jours auparavant, on avait vu à Rochefort M. Weig qui avait même demandé une permission de voir le port, permission qu'on lui avait refusée en lui disant qu'il serait arrêté s'il s'y présentait. Collins ajoutait en terminant qu'à la vérité les Gordon d'Écosse étaient alliés à la maison d'Écosse, mais qu'il ignorait si le Gordon détenu à Brest appartenait à cette famille; qu'au surplus, quand bien même il en serait ainsi, il n'en serait pas moins obligé, en raison du serment qu'il avait prêté, de dire la vérité; qu'il l'avait dite et la dirait toujours, *étant constant que quand il y a du mauvais sang dans un corps, il faut le tirer*. Puis, comme il pressentait que le fait de son enrôlement dans la légion de Saint-Domingue pourrait inspirer des doutes qui lui seraient défavorables à plus d'un titre, il crut devoir prévenir toute objection sur ce point en disant qu'il avait cru signer un enga-

gement de volontaire , mais qu'on l'avait abusé en lui faisant signer celui de soldat qu'il n'avait pas eu la précaution de lire. Enfin , son mobile , — il fallait bien qu'il s'en donnât un pour colorer ses démarches, — « son mobile avait été sa reconnaissance pour la France , qui s'était toujours montrée si dévouée à sa famille. »

Le Prévôt-Général de la maréchaussée de La Rochelle avait recueilli de la bouche de Collins cette fable non moins singulière qu'odieuse. N'étant appuyée d'aucun indice de preuve, elle n'inspirait pas la plus légère confiance à M. de Narbonne qui, toutefois, ne crut pas pouvoir se dispenser de la transmettre à M. de Choiseul, lequel de son côté, bien qu'il n'y ajoutât pas la plus légère créance, expédia l'ordre d'envoyer Collins à Brest pour qu'à tout événement il y fût confronté avec Gordon.

C'est ce qui eut lieu. Mis en présence du principal accusé, Collins eut l'incroyable audace de répéter ses déclarations antérieures. Gordon protesta énergiquement et répondit non-seulement n'avoir jamais vu son dénonciateur, mais même n'avoir jamais eu avec lui le moindre rapport direct ni indirect. Le misérable Collins n'était pas homme à être déconcerté par une dénégation si formelle, si précise, et ce qu'on se refuserait à croire si un document authentique ne le constatait, c'est que la confrontation eut lieu au moment où, presque mourant à l'hôpital des suites de ses débauches, il venait de se confesser !

Quoique Gordon sût bien n'avoir rien à redouter des déclarations de Collins, il ne s'abusait pourtant pas sur sa situation. Depuis l'arrivée de Durand, il était tombé dans un état d'affaissement qu'il attribuait à son long séjour dans la prison de Pontaniou, mais qui pouvait bien être produit aussi par la perspective d'une condamnation. Néanmoins, comme son intérêt lui commandait de ne pas sembler en admettre lui-même la possibilité, il affectait peut-être plus de sécurité qu'il n'en avait

réellement dans les deux lettres suivantes qu'il écrivit, la première, le 22 octobre 1769, à son oncle sir Charles Gordon, chez l'ambassadeur de Naples à Londres; la seconde, le 30 du même mois, à sir Pierre Gordon, avocat et écuyer à Aberdeen.

Lettre à sir Charles Gordon.

Mon cher oncle,

Je ne puis m'empêcher de me livrer au plus vif chagrin, lorsque je réfléchis sur la grande peine que ma situation a causée à tous mes amis, et que j'aurois pu prévenir en quelque façon, si je leur avois communiqué ces circonstances plus tôt. Croyant avoir ma liberté avant que la nouvelle de ma détention leur soit parvenue, c'est ce qui me l'a fait différer, n'imaginant pas que j'eusse été arraché de ma sécurité par des accusations d'une nature la plus offensante, crime dont il n'y a que le scélérat le plus désespéré qui en puisse être capable. Le séjour que j'ai fait ou peut-être d'avoir visité quelques-uns des principaux ports de mer de ce royaume m'a rendu suspect. Les démarches que j'ai imprudemment faites ici pour conquérir une parfaite connoissance de la force maritime de ce pays a paru suffire pour autoriser mon emprisonnement. Peut-être les accusations du soi-disant Stuart étaient déjà fournies, car de tous ceux qu'il a accusés, je suis le seul qui étoit en France, ou qui y avoit été six mois avant; quelques-uns d'eux n'étaient pas même en Europe.

La longueur de la procédure a été occasionnée par la nécessité de faire venir les preuves de différents endroits de la France et de plusieurs autres royaumes. Elles sont enfin terminées et envoyées en Cour pour l'examen du Ministre.

M. Gordon Whitely a agi en toutes les occasions comme mon propre père, et mon affection pour lui n'est pas moindre que

celle que le meilleur des pères a le droit d'attendre d'un fils reconnoissant et pénétré des sentiments de sa bonté intarissable. Cela me fait un grand plaisir d'apprendre que le duc de Gordon a bien voulu s'intéresser en ma faveur. Comme rien ne pouvoit augmenter mon attachement à Son Altesse et à sa famille , ainsi sa bonté en cette occasion m'a seulement imposé des obligations personnelles, et confirme tout le monde dans l'opinion qu'il avait déjà de ses vertus. Milord Harcourt, pour compléter sa bonté , m'a écrit une lettre satisfaisante. Hélas ! il y a peu de gentilshommes de son espèce. Oui, cette générosité extrême mérite toute ma reconnaissance ; si vous voyez l'un ou l'autre de ces Messieurs , dites - leur combien je suis très charmé de n'avoir pas su la maladie de mon frère. Comme l'incertitude de sa maladie (surtout à son âge) m'eût fait autant de peine que la nouvelle de sa guérison me fait plaisir. Je supplie que ses amis l'empêchent d'entreprendre aucun voyage avant le départ des flottes au printemps , comme il est très incertain si il me sera possible de le voir sur cette année , ce qui me donne beaucoup d'inquiétude. C'est maintenant le temps qu'il devrait emporter avec lui quelque pacotille considérable. On ne doit pas faire un cinquième voyage aux Indes simplement pour apprendre la pratique de la navigation. La théorie est à quoi il devrait s'appliquer pour quelque temps. Nos Messieurs qui naviguent font généralement trop peu d'attention à cette grande science qui seule distingue l'officier du matelot. Je prie ses parents d'y faire attention. Qu'il n'épargne rien pour se perfectionner, je vous assure que je me chargerai de la dépense avec plaisir, s'il profite, comme son esprit avec un peu d'application me le fait espérer.

Vous ne me dites pas un mot de ma mère ; je n'ai pas appris comment elle a supporté cet accident. Je me flatte que la présence de ma mère (*sic*) aura distrait son imagination de dessus

ma longue détention que j'espère estre bientôt à sa fin. Comme certainement les Ministres acquiesceront aux sollicitations de mes protecteurs, et qu'ils regarderont mon imprudence suffisamment punie par les cinq mois de prison que j'ai subi. La peine que je vois prendre à mes amis ajoute beaucoup à ma douleur ; il n'y a que la meilleure des constitutions qui auroit pu résister aux troubles et vexations que j'ai souffert depuis six mois. C'est à l'attention humaine que M. de Clugny, Intendant ici, a eu pour moi que je dois ma santé et que mon courage ne se trouve pas totalement abattu. Les nouvelles du pays me seroient très agréables. Exhorte mes amis à continuer leurs sollicitations. Ils peuvent compter sur ma très sincère reconnaissance. Écrivez-moi bientôt. Adieu. Croyez-moi jamais avec un grand respect et estime,

A. GORDON.

Lettre à sir Pierre Gordon.

Mon cher Monsieur,

J'ay reçu la lettre de M. Innes et incluse celle de change de M. Brebnes sur Paris pour 2184 livres 16 sols 4 deniers ; et comme il n'y a pas la moindre apparence que je reste assez long-temps ici pour recevoir une autre remise, je vous prie de m'envoyer un ordre pour toucher pareille somme chez le banquier sur lequel ladite lettre de change est tirée. Écrivez - lui pour qu'il me la fasse tenir.

Je vous ai donné de trop justes raisons de vous plaindre de mon silence. Je suis à blâmer, je l'avoue, mais faites - moi la justice de croire que je suis également incapable de vous regarder autrement que comme mon ami le plus sincère et ne saurois jamais oublier votre grande attention à mes affaires. Ma détention m'a jeté dans un tel abattement d'esprit que je devenois

insensible à ma situation , à tel point que j'ai passé des jours entiers sans autre signe d'existence que celui ordinaire à un enfant nouveau-né. C'est à cette léthargie que j'impute mon silence ; la nécessité de produire des preuves de mon innocence m'a tiré de temps en temps de mon assoupissement ; ma douleur alors ne me permit pas d'écrire seulement les lettres absolument nécessaires. Aussi je paroissois alternativement menacé d'imbécillité et de frénésie ; mais grâce à la composition naturelle de mes organes qui ont heureusement résisté aux différentes secousses d'une prompte et extrême extension provenant d'un degré extrême de relaxation , l'équilibre détruit alors en quelque façon commence à reprendre son pouvoir naturel , à proportion que le temps de ma liberté approche, lequel cependant n'étant pas entièrement établi présente les objets peu stables et dans un mouvement continuuel, et dans une si grande distance que leur perception devient impossible. Ma dernière situation me paroît comme les objets dans une *camera obscura*, quelquefois effroyable et d'autres indifférente en proportion qu'ils sont éloignés ou rapprochés de leur juste foyer, et comme ce point de vue est indéterminé , il restera de même aussi longtemps que l'équilibre restera imparfait. Ainsi, je ne saurois définir les justes idées de ce que je sentis alors.

Vous serez extrêmement surpris de savoir que le malheureux qui m'a accusé si fausement se dit être le fils naturel du prince Charles-Édouard , mais d'un mariage secret. Ses raisons, dit-il, pour découvrir le complot, étoient sa reconnaissance pour le gouvernement françois pour la protection que le Roi a accordée à cette famille. Il a eu l'insolence d'écrire au cardinal d'Yorck , pour qu'il soit reconnu pour tel. Je ne saurois m'empêcher de remarquer que c'est le second imposteur de ce nom qui a tâché de me donner la mort, si vous vous rappelez que ce Stuart, qui étoit à Édimbourg il y a deux ans , a bien pensé me passer

son épée au travers du corps [chez Paton , lorsqu'il attaqua M. Turner.

Recevez ma sincère reconnaissance pour avoir accepté la procuration. Je l'ai envoyée d'ici le 30 septembre. Je vous prie de passer ou d'écrire à ma mère que j'attends ma liberté à tous moments. Faites mes compliments à M. Innes , à M^{me} Gordon d'Avachies et à mes parents dans Aberdeen , et vous prie de me croire , etc.

A. GORDON.

Gordon qui ne se savait pas abandonné de lord Harcourt , fondait tout son espoir sur l'efficacité de l'intervention de cet ambassadeur, appuyée des démarches de ses autres protecteurs. Il ne dut plus se faire illusion lorsque M. de Choiseul, à qui M. de Clugny avait rendu compte de l'état de la procédure , répondit, le 10 novembre 1769 : « S. M. m'a ordonné de vous mander que son intention est de donner un libre cours à la justice et de vous laisser procéder au jugement définitif, lequel sera exécuté contre tous les condamnés sans exception et sans différer. S. M. a pensé que le cas étoit trop grave et les suites de trop de conséquence pour qu'il pût être accordé des lettres de grâce qui convieroient à de nouvelles entreprises du même genre. Elle a jugé qu'il étoit nécessaire de faire un exemple , et que , malgré sa répugnance à donner des ordres rigoureux , c'étoit ici le cas de préférer la justice à la clémence. Ainsi , la conclusion de cette affaire demeure entièrement remise à votre ministère de juge. »

Ce ministère commença à s'exercer le 23 novembre. Ce jour-là et le lendemain , Gordon comparut seul à l'auditoire de la sénéchaussée royale de Brest , devant M. de Clugny, qui avait pour assesseurs MM. Alexis Labbé de Lézingant , conseiller du Roi, sénéchal et premier magistrat civil et criminel au siège

royal de Brest ; Claude Piriou, conseiller du Roi, bailli au même siège ; Jacques-Mathieu Carquet, conseiller du Roi, lieutenant au même siège ; François Bergevin, conseiller du Roi et son procureur audit siège ; Alain Martret, sieur de Préville, avocat au Parlement et bailli de la juridiction du Châtel, et Jean Lespaignol, avocat au Parlement.

Les charges qui pesaient sur l'accusé étaient si accablantes, elles auraient tellement été corroborées, s'il en eût été besoin, par ses aveux, que l'issue du procès était certaine. Aussi, dans la matinée du lendemain (vendredi, 24 novembre), M. de Clugny crut-il pouvoir écrire au Ministre : « Monseigneur, nous sommes actuellement assemblés pour procéder au jugement de M. Gordon. Depuis samedi, nous avons travaillé matin et soir à la visitation du procès, et ce matin le sort de ce principal accusé sera décidé. Il y a apparence, qu'il sera condamné tout d'une voix à la mort. En ce cas, suivant vos ordres, il sera exécuté ce soir. Il restera ensuite à prononcer sur le sort des autres complices. Cette affaire terminée, Monseigneur, je vous prie de me permettre d'aller vous faire ma cour à Paris. »

A deux heures de là, les prévisions de M. de Clugny se vérifiaient. Après un dernier interrogatoire, Gordon, qui ne semble avoir été assisté d'aucun avocat, se retira, laissant à ses juges pour toute défense une supplique entièrement écrite de sa main et contenant la confirmation de ses aveux précédents. Des copies altérées de cette supplique circulèrent dans le temps ; celle que nous donnons ici est fidèlement reproduite d'après l'original :

« Monsieur et Messieurs, vous êtes père. — Vous êtes tous pères, heureux vos enfants. Vous leur êtes conservé. Le mien, père de treize enfants, nous fut enlevé en son trente-sixième année, et lorsque je n'avois que douze ans. Quelle perte pour moy ! Ma mère me reste encore. Veuve à trente-deux ans, elle

se retira dans une maison de campagne , déterminée à passer le reste de ses jours à élever ses cinq filles. — Le soin de l'éducation de nous autres fut confié à nos plus proches parents. — Ma faute , si vous le voulez , mon crime , n'est point l'effet d'un tempérament vitieux, suite souvent d'une éducation négligée, mais d'un malheur qui m'avoit obligé de venir en France.

Milord Harcourt connoissant ma famille promit à ma sollicitation de me replacer dans mon ancien régiment. Il se prévalut de cette conjoncture et me proposa ce fatal voyage.

Mon peu d'expérience me laissa séduire , ma reconnoissance me le fit entreprendre.

Figurez en Milord Harcourt l'homme de soixante ans , décoré de toutes les beautés de la vieillesse. En lui je voyais l'homme de naissance, le lieutenant-général de nos armées, l'ambassadeur en France et mon protecteur. — Que de prévoyance ne m'auroit-il fallu pour apercevoir la chaîne de malheurs qui devoit s'en suivre , et sous quelles couleurs ne me présentait-il pas sa proposition. Il me fut impossible d'éviter le piège.

Je n'ai , hélas ! que peu à espérer du côté des lois. — Elle ne regarde que des faits. — J'ai tout en vous , vu que l'État ne peut souffrir nul inconvénient de ce que j'ai fait ; de plus , je déclare n'avoir jamais eu intention d'établir des liaisons ici. C'est le cruel hasard qui me le fit trouver.

Mitiguez donc , s'il se peut , la sévérité des lois. Permettez , Messieurs , que je vous rappelle encore une fois que j'ai une mère ; permettez que je vous recommande l'honneur d'une famille nombreuse. Elle est noble. Mais s'il le faut , — ne me fait point souffrir de l'ignominie. — Laissez-moi agir en liberté , et je saurois éviter le ridicule. — Enfin , pour dernière grâce , que je meurs en mon écharpe militaire, et qu'on le fait tenir ensuite à mon frère Charles. »

Quelque touchante que fût cette invocation à l'indulgence, les juges, esclaves de la loi, firent taire leur compassion pour l'accusé, et par la sentence suivante, rendue au nom de M. de Clugny seul, ils le condamnèrent unanimement à avoir la tête tranchée :

« Nous, Jean-Étienne Bernard de Clugny, etc, par jugement souverain, avons déclaré et déclarons ledit Alexandre Gordon de Wardhouse, dûment atteint et convaincu d'avoir, par des pratiques et manœuvres illicites contraires au bien de l'État, tenté de corrompre et d'avoir corrompu, en effet, la fidélité des sujets du Roi en les engageant par écrit et à prix d'argent, de lui fournir tous mémoires et renseignements tant sur le nombre et la force des vaisseaux du Roi en ce port, le nombre des ouvriers qui y travaillent, les diverses espèces d'approvisionnement et munitions qui peuvent y être rassemblés, les mouvements et armements qui s'y feroient et la destination des vaisseaux qui en sortiroient, que sur les ports, anses, ou bayes ou pointes qui peuvent se trouver le long des côtes de Bretagne, de Saint-Malo à Brest, et spécialement de lui marquer les endroits de la côte voisine de Brest les plus propres à y faire des descentes avec sûreté, comme aussi d'entretenir correspondance avec lui sur tous ces objets après son départ, sous des adresses supposées ;

Pour réparation de tout quoi et autres cas résultants du procès, avons condamné et condamnons ledit Alexandre Gordon de Wardhouse à avoir la tête tranchée par l'exécuteur de la haute justice (1) sur un échafaud qui sera, pour cet effet, dressé en la vieille place du Marché de cette ville ; (2)

(1) Il y en avait trois : Joseph et Pierre Ganié, exécuteurs des arrêts du Parlement, à Rennes. Ils vinrent et retournèrent en poste. Ils reçurent 436 livres pour leurs frais de route et de séjour. Ils eurent pour aide le forçat Joseph Maget qui, lui, reçut 69 livres 15 sols.

(2) En face du marché couvert actuel, sur l'emplacement occupé par le Poids public et une partie, soit des maisons faisant face à ce marché, soit de celles qui sont situées en arrière du Poids.

· Déclarons , en outre , tous et chacun de ses biens situés en pays de confiscation acquis et confisqués au profit du Roy , et en cent livres d'amende , aussi au profit du Roy , en cas que la confiscation n'ait lieu envers Sa Majesté ;

Ordonnons que le présent jugement sera imprimé et affiché (1) partout où besoin sera , et qu'il sera sursis au jugement des autres accusés jusqu'à l'exécution du présent jugement. »

Rentré dans sa prison , Gordon ne tarda pas à y entendre la lecture de sa sentence. Tout espoir étant irrévocablement perdu, il se prépara à mourir. A sa prière, M. de Clugny se transporta près de lui , vers trois heures de l'après-midi , et en présence du P. Gardien des Capucins , de Denis , coiffeur de Gordon , depuis qu'il était détenu , de Condé , son domestique , du geôlier et de M. Guillemard , écrivain de la marine , l'Intendant écrivit lui-même les dispositions testamentaires du condamné , dispositions qui , malgré la confiscation prononcée par le jugement , furent exécutées plus tard , sauf celle qui concernait le soldat Bruno , et celle qui s'appliquait à l'envoi de ses habits et de son linge à M. Pierre Gordon , ces objets , suivant M. de Clugny , ne valant pas les frais de transport.

Par cet acte , il exprima le vœu qu'on envoyât à son frère Charles une montre en or qu'il avait laissée à Paris entre les mains d'un M. Smith , peintre , une paire de pistolets , un couteau de chasse , une épée et des éperons qui étaient dans sa chambre chez M. Bordier ; que l'on fit parvenir son linge et ses effets à M. Pierre Gordon (2) ; que sa chaise de poste fût

(1) Le jugement ne fut ni imprimé ni affiché, M. de Clugny ayant pensé que l'accomplissement de ces deux formalités prolongerait l'émotion que la condamnation de Gordon produisit à Brest.

(2) La garde-robe de Gordon était celle d'un gentleman. Lorsqu'elle fut vendue , une personne notable de la ville se rendit adjudicataire , au prix de 100 livres , d'un habit de drap couleur lilas , galonné et doublé de satin cramoisi , avec la culotte et la veste aussi en satin. La même personne acheta pour 54 livres ses pistolets d'arçon. Son épée , à poignée d'argent , fut vendue , avec le ceinturon , 72 livres 13 sols à une revendeuse.

donnée à M. Guillemard , auquel M. Smith enverrait son portrait en miniature , qu'il conserverait , à la condition d'en faire faire une copie pour M^{me} Gordon , sa mère ; enfin , que le produit de la lettre de change de 2421 livres 16 sols 4 deniers que M. Siviniant (1) avait entre les mains fût réparti de la manière suivante : 1200 livres à M. Kell, son tailleur à Paris ; 300 livres de gratification à son ancien domestique Vincent ; 144 livres de gages et 300 livres de gratification à Condé , qui l'avait servi pendant sa détention ; 120 livres de gages et de gratification au perruquier Denis , qui l'avait accommodé pendant le même temps ; 150 livres au geôlier et à sa femme ; 36 livres pour prix d'une croix d'or qui serait donnée à une bonne vieille femme , âgée de 76 ans , nommée Marie - Françoise Creuzel , belle-mère de M. Toullec, laquelle le voyant passer peu de jours avant son arrestation , près la porte d'entrée du parc des vivres , du côté de la batterie royale , s'était écriée : « Ah ! le bel homme ! si j'étais jeune , je voudrais qu'il fût mon mari ! » 54 livres et 10 volumes ou brochures (*l'Esprit des lois de la Tactique, le Siècle de Louis XIV, les Réveries du Maréchal de Saxe, etc.*) qu'il avait à Pontaniou , au P. Gardien des Capucins , qui devait l'accompagner au supplice ; le restant au soldat Bruno.

(1) Indépendamment de cette somme , Gordon possédait celle de 180 livres formant le reliquat des 384 livres dont il avait été dessaisi au moment de son arrestation. Jointes à celle de 1032 livres 14 sols, produit de la vente de ses effets , elles n'auraient pu couvrir qu'une très minime partie des frais de toute espèce qu'avait entraînés la procédure. En premier lieu se plaçaient les dépenses de nourriture des divers accusés pendant leur détention à Pontaniou et au Bague. Elles s'élevaient élevées : pour Gordon , à 1018 livres 6 sols 5 deniers ; pour Durand , à 344 livres ; pour Carmichael , à 150 livres 16 sols 8 deniers ; pour White , à 53 livres ; pour Collins , à 773 livres 15 sols 6 deniers (le vin , l'eau-de-vie et le tabac y entraient pour une bonne part) ; pour Lenssens , à 72 livres ; pour Condé , à 156 livres , et pour la Main-d'Orge , à 108 livres.

Quant aux frais judiciaires proprement dits , ils s'élevèrent à un chiffre énorme qui prouve qu'en 1769 la procédure criminelle n'était rien

La dictée de ses dispositions terminée , Gordon se coupa une mèche de cheveux et la renferma dans une enveloppe cachetée à l'adresse de sa mère , à qui il pria l'Intendant de la faire parvenir, en même temps qu'il enverrait son écharpe à son frère Charles.

L'intervalle qui s'était écoulé entre la lecture de sa sentence et l'arrivée de M. de Clugny, Gordon l'avait employé à écrire quatre lettres à ses parents. Quand l'Intendant se fut retiré , il écrivit à son frère Charles la lettre suivante :

« C'est avant mon dernier moment , cher Charles , que je prends la plume pour te faire part de mon sort. Je suis condamné à perdre la tête sur un échafaud entre quatre et cinq heures , ce 29 novembre après-midi. Ma seule consolation en ce moment terrible est de n'être pas coupable des crimes que l'on m'a imputés, et d'avoir arraché des larmes de mes juges mêmes. Depuis l'existence des lois , jamais arrêt aussi cruel n'a été prononcé contre qui que ce soit. En effet, si j'avois été coupable des crimes dont un Anglois, nommé Stuart, m'a accusé , à quel supplice les juges m'eussent-ils donc condamné ? Je suis le plus infortuné de tous les hommes. Les deux personnages que j'avois cru mes amis m'ont trompé ; ils m'ont toujours flatté de pouvoir obtenir ma grâce ; ils m'ont empêché d'intéresser en ma

moins que gratuite. Ceux que nous appelons aujourd'hui officiers de police judiciaire, et qui ne reçoivent aucun salaire pour les actes inhérents à leur ministère, tels que les agents de la maréchaussée qui firent les perquisitions à Nantes, Bordeaux, La Rochelle, Saintes, Saint-Malo, etc.; les juges eux-mêmes qui reçurent chacun 300 livres d'épices; tous ceux enfin qui, à un titre quelconque, participèrent à la poursuite et à l'instruction de cette affaire, furent largement récompensés, voire même ceux qui furent employés comme simples copistes de pièces, et auxquels 300 livres furent comptées à ce titre. Si l'on joint à ces diverses dépenses la nourriture des accusés et les largesses que M. de Clugny obtint, comme nous le verrons, pour lui et ses principaux auxiliaires, on trouve que le total général des frais occasionnés par cette affaire dut s'élever à plus de 32,000 livres.

faveur la noblesse d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. J'ai été condamné, non pour avoir eu le projet d'incendier tous les ports de France, parce que mes juges n'ont pu prouver un si horrible crime, mais pour avoir pris des mesures avec deux hommes apostés ici pour me séduire, pour avoir plusieurs détails de ce port, lorsque je serois en Angleterre. Le moment fatal approche, cher frère; j'entends dans l'escalier les gardes qui viennent me chercher. Je te demande en grâce, cher Charles, de consoler ma tendre mère : il m'est impossible de finir ma lettre pour elle. Mes pleurs effacent chaque mot que je trace. Embrasse tous mes parents et dis-leur que je meurs innocent. Remercie mon oncle, Pierre Gordon, pour tous les soins qu'il a pris. J'ai heureusement obtenu d'être exécuté avec toutes les marques militaires. M. de Clugny, mon juge, m'a promis de t'envoyer mon écharpe; elle te sera envoyée teinte de mon sang innocent. Quel motif, cher frère, pour t'exciter à une juste vengeance. Je laisse la plume pour aller à l'échafaud. O mes adorables et tendres sœurs ! Je ne vous verrai donc jamais, je ne vous verrai plus !... Cet arrêt est mille fois plus terrible que la mort. Adieu, cher frère, mon frère, mon ami, dans une demi-heure je ne serai plus. »

Il était quatre heures. Le moment du supplice était arrivé. La malheureuse victime de lord Harcourt y marcha vêtue de noir et coiffée de brun. Remis, à la porte de l'arsenal, à un détachement de la garnison, Gordon monta la Grand'Rue d'un pas ferme et la tête haute, mais sans affectation, saluant tout le monde, principalement les dames qu'il voyait en grand nombre aux fenêtres, et causant avec le P. Gardien des Capucins qui avait, mais en vain, essayé d'obtenir qu'il abjurât la religion protestante. Il n'était pas garotté, et n'avait que son écharpe qui lui passait sous les bras. Parvenu sur la place du Vieux-Marché,

où 450 hommes des troupes de la garnison et de la marine étaient sous les armes, il regarda l'échafaud sans qu'aucune émotion se décelât en lui. Il s'entretint avec le plus grand calme, pendant un quart d'heure environ, avec M. Siviniant, greffier de la prévôté, et pendant la lecture de sa sentence, qu'il entendit la tête couverte et un genou posé sur une pierre qu'il avait plus particulièrement remarquée, toujours impassible, il se montra très attentif à l'énumération des griefs articulés contre lui. Cette lecture terminée, il se releva et dit : « Il n'y a donc point de grâce, il faut prendre son parti. Mon Dieu ! donne-moi la force de soutenir le même courage jusqu'à la fin. » Il marcha ensuite rapidement vers l'échafaud et le gravit avec la plus grande légèreté. Parvenu sur la plate-forme, il salua les assistants à trois reprises, avec une noblesse exempte de recherche, et se borna à dire : « Voyez, Messieurs, mourir un homme à vingt-un ans ! » Il se dépouilla de son écharpe, de son habit, qu'il ploya, prit un mouchoir dans lequel il ramena ses cheveux, reprit son écharpe qu'il remplaça comme s'il eût été de service, rabattit le col de sa chemise, demanda si elle était bien, mit un genou en terre, embrassa le poteau, et dit à l'exécuteur, en regardant le couteau (1) qui devait lui porter le coup mortel : « Ne me manque pas ! » Une minute après il avait cessé d'exister.

Dans une lettre que M. de Roquefeuil écrivit au Ministre, le 27 novembre, il s'exprima ainsi au sujet des derniers moments

(1) Cette funèbre relique se conserve encore à la Direction d'Artillerie du port de Brest. C'est un large couteau renfermé dans une gaine en cuir, et fabriqué pour la circonstance. Il est droit, et sa lame, en acier, est large d'environ 0^m,07 sur toute sa longueur, qui est de 0^m,75. L'épaisseur, au dos, est de 0^m,006 et va en diminuant vers la pointe, qui est de forme ogivale. Le manche, en corne, n'a que 0^m,18 de longueur et ne peut-être manœuvré que par une seule main. Le poids total de l'arme est de 1^k,500. Il semble difficile que ce couteau, en raison de sa forme et de son poids, puisse trancher la tête d'un homme d'un seul coup.

de Gordon : « Il mourut avec la fermeté la plus noble et la plus héroïque au rapport de tous ceux qui assistèrent à cette exécution. La conduite, d'ailleurs, douce et honnête qu'il avoit tenue tout le temps de sa prison, a contribué à toucher le public sur son malheureux sort. — M. de Clugny vous aura, Monseigneur, rendu compte de la déclaration qu'il a fait avant sa mort, où il paroît que son ambassadeur en France l'a poussé à sa perte. On pense en effet ici que la forme a été contre lui plus terrible que le fond, vu son inexpérience et sa jeunesse. Mais il pouvoit être aussy temps que quelque exemple pût intimider les étrangers qui s'instruiraient trop curieusement icy. »

Le même jour, 27 novembre, M. de Clugny, de son côté, rendit compte en ces termes, au Ministre, des événements qui s'étaient accomplis trois jours auparavant :

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous adresser l'expédition du jugement rendu le 24 de ce mois contre le sieur Gordon, en conséquence duquel il a été exécuté le même jour entre quatre et cinq heures du soir. Il a soutenu la mort avec une fermeté et un courage dignes d'une meilleure cause. En montant sur l'échafaud, il déclara au greffier qu'il ne voulait rien changer à ses réponses sur ses interrogatoires, et le chargea de me faire des compliments et des remerciements des attentions qu'on avoit eu pour lui pendant sa prison. Tout le monde a été touché de son sort. Les juges, en le condamnant, n'ont pu s'empêcher de verser des larmes, quoi que bien persuadés qu'il méritoit la peine qu'il a subi. »

Le langage tenu par MM. de Roquefeuil et de Clugny étoit la fidèle expression du sentiment public, consigné dans les deux

quatrains suivants, qui parurent immédiatement, et dont le second fut attribué à M. Coquelin :

D'un séducteur adroit, victime infortunée ,
Gordon, sur l'échafaud, nous fit verser des pleurs.
Son courage honora sa triste destinée ;
Il finit en héros sa vie et ses malheurs.

Un perfide vieillard séduisit ma jeunesse ;
Un sage magistrat confondit mes projets ;
Une mort héroïque expia ma faiblesse ;
Un peuple généreux me donna des regrets.

Le 23 novembre, il fut procédé au jugement de Dauvais et de Durand.

Le même jour Dauvais subit sa peine. Sa sentence portait que , condamné à faire amende honorable devant la principale porte de l'église Saint-Louis, il y serait conduit tête nue et en chemise, la corde au cou, une torche du poids de deux livres à la main, avec deux écriteaux, l'un sur la poitrine, l'autre sur le dos, portant ces mots : *Trattre au Roy et à l'État* ; qu'y étant à genoux il déclarerait s'en repentir et en demander pardon à Dieu, au Roy et à Justice ; que ce fait, il serait conduit par l'exécuteur à la place du Vieux-Marché de cette ville pour y être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuivît, à une potence dressée à cet effet ; que deux heures après son corps serait transféré hors de la ville de Brest, sur le grand chemin, pour y être attaché à un poteau.

A l'égard de Durand, M. de Clugny, par sa lettre au Ministre du 27 novembre 1769, nous apprend que les six juges qui avaient opiné avant lui avaient été d'avis de le condamner également à la potence. « J'avoue, Monseigneur, ajoutait-il, que quoiqu'entièrement convaincu comme homme qu'il a participé à

tous les projets criminels du sieur Gordon, je n'ai pas trouvé assez de preuves en qualité de juge pour lui faire perdre la vie. Les autres juges sont revenus à mon avis, et l'on s'est borné à ordonner contre cet accusé un plus ample informé indéfini, et que cependant il garderoit prison l'espace d'un an. »

L'année se passa et aucune information nouvelle n'eut lieu. Quoi qu'il en soit, Durand ne fut pas élargi. Pensant que l'avènement de M. de Boynes au ministère de la marine pourrait être une circonstance favorable au prisonnier, M. de Cambres, prieur de Royan et oncle de Durand, s'empressa, dès l'entrée en fonctions du nouveau Ministre, de lui adresser une lettre où se trouvent les passages suivants :

« J'ai servi de père à ce jeune homme en partageant, pour son éducation, une partie du revenu que ma place me procure. Les progrès qu'il a faits en tout, la bonne conduite qu'il a tenue et l'estime qu'il avait méritée de ses maîtres m'avoient engagé à me priver du nécessaire, pour lui procurer les moyens de s'avancer dans la profession de médecin. Une aventure malheureuse et dans laquelle tout autre gagné comme lui par une perspective fâcheuse n'annonçant rien que de décent et de permis se seroit prêté, un événement aussi inopiné que malheureux, en me l'enlevant, jeta sa famille et la patrie d'où il est dans la douleur et la consternation.

La Faculté de Montpellier qui, le jour de sa réception, l'avoit proposé à tous ses étudiants comme un modèle d'application et de sagesse, se hâta, au premier bruit de son désastre, d'adresser à M^{sr} le duc de Praslin les témoignages les plus authentiques de ses mœurs, de ses talents et de sa capacité. Il n'y avoit pas à présumer que ne sortant que de dessus les bancs, il eût perdu

de vue des devoirs aussi essentiels, et devint aussitôt coupable au premier chef.... C'est un malheureux, non un coupable....

Son jugement portoit un plus ample informé pendant un an de détention. Le temps est expiré, et six mois se sont écoulés au-delà du terme prescrit. Rien n'a paru à sa charge et tout disoit à ses parents qu'il alloit leur être rendu. M. de Clugny, son juge, m'a fait l'honneur de m'écrire très souvent. Il a toujours soutenu mes espérances, et ce n'est, dit-il, qu'aux changements arrivés dans le ministère que je dois attribuer le délai de son élargissement.

Nous réclamons tous un chef de famille, un parent que son aménité, que sa sagesse nous ont toujours fait chérir avec tendresse.

Si mes infirmités, si ma place me le permettoient, j'irois me jeter à vos pieds et vous demander avec humilité un enfant dont je me rends moi-même caution.... J'espère que votre avènement au ministère sera marqué par cet acte de bienfaisance qui le fera bénir. »

La réponse à ces supplications fut une décision du Conseil portant que « comme il paroissoit de la prudence de ne pas laisser rentrer dans la société un sujet qui n'a pas craint de se livrer à un étranger, au préjudice des intérêts du Roi et de l'État, et qui pourroit, en recouvrant la liberté, porter chez nos voisins, les connaissances locales qu'il a pu acquérir, il étoit convenable qu'il fût détenu dans une maison de force jusqu'à ce qu'il eût plu au Roi d'en ordonner autrement. »

M. de Boynes ayant consulté M. de Sartine, lieutenant-général de police, sur le choix de la maison, ce dernier lui répondit, le 29 mai 1774 :

« Pour entrer dans les vues d'économie que vous m'annoncez, je ne vois pas de maison plus convenable que celle de la Charité,

de Pontorson , où le nommé Durand seroit reçu au moyen de 500 livres de pension et de 400 livres pour son entretien , ou celle de Bicêtre moyennant 300 livres pour tout.

Au surplus , si vous vous déterminés pour les deux endroits que j'ai l'honneur de vous proposer , le transfèrement du condamné ne sera pas fort coûteux en le faisant conduire par la maréchaussée. Je ne dois pas vous laisser ignorer que la cherté des vivres a fait augmenter les pensions dans toutes les maisons de force, et que je n'en connois point à un prix plus modique. »

Transmise à M. de Cambres, et par lui au supérieur des Cordeliers du couvent de la Garde, près de Clermont, en Beauvoisis , cette lettre amena un arrangement par suite duquel Durand fut transféré dans ce couvent , où il arriva le 20 juin 1771, sous l'escorte du sieur Prévost, capitaine des chaînes , à qui la famille dut payer, pour cette translation , la somme de 1461 livres , calculée , disait Prévost , conformément à ce qui lui était alloué par M. le duc de la Vrillière , lorsqu'il le chargeait de l'exécution de pareils ordres, *ce qui étoit fréquent*. En remettant Durand entre les mains du P. Gardien , Prévost régla avec lui le prix de la pension du détenu , qui fut fixée à 400 livres , plus 400 livres d'entretien , le tout payable de six mois en six mois sur la quittance de ce religieux. Durand se rendit bientôt utile aux populations voisines du couvent , comme on en peut juger par la lettre suivante , que le P. Bré , Gardien , écrivit au Ministre dès le 28 septembre 1771 : « J'ai permis que le sieur Durand , médecin , qui est ici par vos ordres , fût consulté par plusieurs malades indigents ; le zèle avec lequel il s'y est porté et les succès presque inattendus qu'il a eus sous mes yeux , le rendent si utile dans les maisons que tous les jours des pauvres ont recours à moi afin d'obtenir les secours charitables de ce *pensionnaire* pour des malades hors d'État d'être transportés. Il s'y

refuseroit dès qu'il faudroit outrepasser les bornes de la plus exacte régularité, et je ne veux moi-même l'y engager à le faire qu'avec vos bonnes grâces.

Si vous ne le désapprouvés pas , Monseigneur, je permettrai au sieur Durand de sortir avec un religieux pour secourir ces malheureux. Je dois des éloges à la conduite qu'il tient ici , et je ne crains pas de répondre de celle qu'il tiendra , ainsi que de sa personne. Le bien, l'humanité me fait oser vous demander cette grâce. »

Nous ignorons s'il fut fait droit à cette demande, mais ce que nous savons , c'est que le Ministre , cédant , après 18 mois de séjour de Durand au couvent de la Gardè , aux sollicitations pressantes et réitérées de M^{me} de Fitz-James, princesse de Chimay, consentit à ce que , pour alléger la situation du *pensionnaire*, et le rapprocher de sa famille, il fût transféré au couvent des Cordeliers de Cahors, où il fut déposé le 6 mai 1773. Dix-huit mois plus tard (24 décembre 1774), M^{me} la princesse de Chimay, secondée par l'évêque d'Agen , renouvela ses instances. L'un et l'autre sollicitèrent la révocation des ordres qui , depuis cinq ans , privaient Durand de sa liberté. Le Ministre demanda à Brest une copie de la partie de la procédure le concernant , et en même temps il consulta M. de Clugny. Quelle fut l'issue définitive de toutes ces démarches ? Rien ne nous l'a fait connaître ; mais nous aimons à penser qu'elle dut être favorable à Durand.

Le 28 novembre 1769 , il avait été statué sur le sort des autres accusés. Ils étaient au nombre de six : Pierre Bruno, soldat au régiment de Béarn ; Gabrielle-Jeanne-Louise Main-d'Orge de Levie ; Jacques Carmichaël , interprète de la langue anglaise au Havre ; Adrien Vincent , ancien domestique de Gordon ; Jean Lenssens , commis de M. Parck , et François Bonifeau , cordonnier, celui ,

croyons-nous, dont la femme avait mis Gordon en rapport avec Omnès. Pierre Bruno fut seul condamné à 5 livres d'amende envers le Roi, avec injonction d'être plus circonspect à l'avenir, sous peine de punition corporelle. Les cinq autres furent acquittés, et mis en liberté.

Restait le prétendu Stuart. Comme il était témoin et non accusé, il n'y avait pas à le juger, à moins qu'on ne l'eût fait en raison de son faux témoignage. On pensa qu'il n'en valait pas la peine, et comme sa déposition, dont il n'avait été tenu aucun compte, avait ajouté à la répulsion et au mépris qu'il inspirait auparavant, il fut retenu à Pontaniou. Mais, au mois de janvier 1770, M. le duc de Choiseul ayant ordonné sa translation à Bicêtre, M. Marchais, en l'absence de M. de Clugny, fit connaître qu'une rechûte, occasionnée par l'état de sa santé, le privait de l'usage de la jambe droite, et que le seul moyen de le faire parvenir à sa destination, c'était de le mettre (ce qui eut lieu) dans le panier du carrosse de Brest à Paris, que l'on ferait accompagner, de brigade en brigade, par un cavalier de la maréchaussée. Lorsque ce misérable arriva à Bicêtre, le 23 mars 1770, M. Le Breton, chargé de l'écrouer, reconnut en lui un individu qu'il avait arrêté, deux ans auparavant, dans un bal de Saint-Cloud, où une rixe avait eu lieu entre des Anglais et des mousquetaires. Il s'était, en cette circonstance, représenté comme gravement offensé, en sa qualité de parent du Prétendant. Vérification faite, il fut reconnu pour le fils d'un bas-officier, né à Menden, et il fut constaté que l'héritier des Stuarts avait couru toute l'Europe et avait joué divers rôles, mais avant tout, bien entendu, celui d'escroc.

Les coupables punis, il y avait, selon l'usage du temps, à récompenser ceux dont le concours avait amené leur châtement.

L'exempt Lemonnier qui, dans le rapport dont nous avons reproduit des extraits, avait rejeté toute rémunération pécuniaire et

déclaré préférer des marques distinctives de son Roi, avait pourtant reçu une gratification de 1000 livres. Cela ne lui suffisait pas. Oubliant que certains services ne peuvent et ne doivent se payer qu'en argent, il tenait par-dessus tout à une position qui fût tout à la fois honorifique et lucrative, et son ambition n'allait à rien moins qu'à devenir officier. « Il avait apporté en naissant, disait-il, l'amour de servir son Roi et sa patrie ; aussi espérait-il que le meilleur des Rois voudrait bien l'adopter pour un de ses meilleurs sujets en lui octroyant la survivance de la prévôté de la marine à Brest, et en lui donnant des marques de bonté qui éterniseraient dans son cœur son nom et ses bienfaits. » Ces nobles sentiments ne rencontrèrent qu'ingratitude ! Lemonnier resta simple exempt, et c'est en cette qualité que nous le retrouvons accompagnant et déposant, le 2 juin 1775, M. de Kerguelen au château de Saumur. Quatorze ans plus tard, il eut, il est vrai, une fiche de consolation. Appelé, comme député de la prévôté de la marine, à faire partie des cent membres qui se constituèrent, le 21 juillet 1789, en conseil général de la commune, il exerça sa part de l'autorité souveraine que s'attribua cette assemblée. Nous ignorons quel était alors son grade militaire. Tout ce que nous savons, c'est que, le 1^{er} novembre suivant, il fut félicité, par le conseil général, de la prudence, de la fermeté et du courage dont il avait fait preuve comme commandant de la brigade de la prévôté de la marine, lorsque 2,000 hommes de troupes furent dirigés, le 20 octobre, de Brest sur Lannion, afin d'appuyer par la force, s'il en était besoin, la libre exportation des grains achetés, les jours précédents, par les commissaires que le conseil général avait chargés d'approvisionner le port de Brest.

Omnès toucha 800 livres. Sans son ivrognerie, il eût été placé comme écrivain dans le port.

Quand des personnages d'un ordre si infime étaient si largement récompensés, M. de Clugny et ses auxiliaires, plus élevés dans la hiérarchie, devaient, de toute nécessité, l'être encore bien davantage. Aussi le furent-ils. Laissons ce dernier déduire les mérites de chacun ; s'il plaïda pour les autres, il ne s'oublia pas lui-même. La lettre suivante, qu'il adressa au Ministre le 1^{er} décembre 1769, témoigne assez que, chez lui, le zèle s'alliait à une cupidité qu'aujourd'hui on trouverait, à bon droit, aussi sordide qu'anormale :

« Monseigneur, le travail extraordinaire qu'a occasionné le procès du sieur Gordon et de ses complices, l'éclat que cette affaire a fait dans le royaume et même dans toute l'Europe, l'activité et l'intelligence avec lesquels la procédure a été suivie, méritent quelques marques de satisfaction de votre part aux principaux officiers qui y ont été employés.

M. Bergevin, procureur du Roi de la sénéchaussée royale, a été chargé de l'instruction de la procédure depuis le moment où j'ai cessé de la faire. Il y a employé 96 vacations, et vous n'aurez pas de peine à le croire, Monseigneur, à la vue de l'extrait de la procédure que je vous ai adressé, et qui peut vous faire juger de son immensité. Il est d'usage de payer chaque vacation à raison de 12 livres. Ainsi, cela feroit pour cet objet seul une somme de 1152 livres ; mais, indépendamment de cette instruction, M. Bergevin a encore été chargé du rapport du procès. Il a été obligé de se livrer à un travail de cabinet pénible, et qui lui a imposé plus de trois semaines pour rassembler les détails des faits et de la procédure et réunir les charges qui en résultent. Enfin, il y a eu le rapport, la visite du procès et le jugement qui ont duré douze séances. Je ne parle pas de toutes les allées et venues auxquelles M. Bergevin a été obligé pendant tout le temps de l'instruction, soit pour venir conférer avec moi, soit pour se

transporter dans les prisons et au bagne , où les prisonniers étaient dispersés, etc. Ce que je puis vous assurer, Monseigneur, c'est que, depuis six mois, tout son temps a été presque absorbé par cette affaire. Dans cette circonstance, j'ose donc vous demander pour lui une gratification de 5000 livres , et je crois qu'elle ne peut pas être moins forte. D'ailleurs , il faut des choses qui encouragent en pareilles circonstances , et je ne puis vous faire trop d'éloges de la manière dont M. Bergevin s'est acquitté en tous points de cette opération.

Le sieur Siviniant, greffier, et le St Saint-Haouen , procureur du Roi (1), méritent aussi d'avoir part à vos bienfaits. Tout leur temps a été employé depuis six mois à cette affaire. Il revient au sieur Siviniant 900 livres environ pour ses vacations, et un peu moins au Procureur du Roi. J'ai l'honneur de vous proposer de leur accorder à chacun 4200 livres de gratification.

A l'égard des autres juges , ils seront payés à l'ordinaire.

Il me reste, Monseigneur, à vous parler de ce qui me regarde. Sans ma vigilance , le sieur Gordon se seroit échappé de Brest et auroit peut-être tiré un parti dangereux pour l'État des correspondances qu'il avoit établies ici avec le soldat de Béarn, qui n'ont été découvertes que par les papiers saisis chez lui. Il me paroît donc , sans y mettre de l'amour-propre , que j'ai rendu un service essentiel au Roi et à l'État.

C'est à vous , Monseigneur, de l'apprécier, et je m'en remets à votre justice. J'ai eu , en outre , un travail extraordinaire par l'instruction de la procédure que j'ai suivie moi-même jusqu'à la fin de juin. Je serai toujours satisfait de ce que vous voudrez

(1) Il étoit Procureur du Roi de la Prévôté, et prenait , dans la procédure , la qualification de Procureur du Roi et de la commission. Il faisoit les réquisitions , et M. Bergevin , l'instruction proprement dite.

bien ordonner à mon égard. Mais je vous supplie de vouloir bien me faire connaître promptement vos intentions, afin de ne pas laisser languir ceux que j'ai flattés de vos grâces.

Je suis avec respect , etc. »

Le Ministre remit à statuer sur ces demandes jusqu'à l'arrivée à Versailles de M. de Clugny, qui partit de Brest le 22 décembre 1769. Une fois sur les lieux, l'Intendant parla tant et si bien pour ses co-intéressés et pour lui-même que le Ministre accorda 4000 livres à M. Bergevin, 4200 livres à M. Siviniant, pareille somme à M. Le Coat Saint-Haouen, et celle de 42000 livres à l'auteur de ces diverses demandes.

Le nom de Gordon était prédestiné à être une cause de souci pour le gouvernement français. Sept ans à peine s'étaient écoulés depuis le supplice de l'officier écossais, lorsque surgit un autre espion qui portait son nom ou avait jugé à propos de le prendre. Ses projets furent révélés à M. le comte de Vergennes, Ministre des affaires étrangères, par le marquis de Blosset, dans une lettre datée de Lisbonne le 28 octobre 1776. Elle est ainsi conçue :

« Il se trouve ici, Monsieur, un espion du gouvernement portugais qui s'est d'abord donné pour un officier de la marine française et se dit à présent parent de M. le Cher de Saint-Priest. Cet homme, d'environ 50 ans, petit de taille, un peu gros, botteux et portant le nom de *Gordon*, se propose de s'embarquer dans quinze jours pour Marseille sur le vaisseau le *Saint-François-de-Sales*, capitaine Adrien Sénecat. Il va, suivant les apparences, exercer son honnête métier chez nous, et ensuite en Espagne, d'où il revenoit lorsqu'il a débarqué à Lisbonne, il y a plus de deux mois. Je ne l'ai pas vu, car vous croyez bien qu'il ne s'est pas présenté chez moi ; mais on dit qu'il parle presque toutes les langues de l'Europe. Si on peut l'arrêter et saisir ses malles, on connoitra sans doute l'objet de sa commission. »

M. de Sartine , à qui M. de Vergennes renvoya cette lettre , expédia à MM. de Glandeves et de Saint-Aignan les ordres nécessaires pour que le nouvel espion fût arrêté à Marseille , s'il y débarquait ; mais il ne semble pas qu'ils aient eu occasion de remplir leur mission, où s'ils le firent, elle ne leur fournit pas matière à un déploiement de zèle égal à celui de M. de Clugny.

P. LEVOT.







Denis Lagarde del.

Lith Roger Brest

E Fleury. Lith

PIERRE TOMBALE
provenant de l'ancienne Abbaye de
LANDEVENNEC (Finistère)

RAPPORT

SUR LA

Pierre tombale de Landévennec.

MESSIEURS ,

Vous avez nommé une commission pour étudier la pierre tumulaire dont M. Vigniboul a fait hommage à la Société Académique de Brest , comme curiosité archéologique , et cette commission m'a fait l'honneur de me désigner pour son rapporteur, quoiqu'elle eût pu trouver dans son sein un interprète plus compétent et plus habile parmi les honorables membres qui se sont sérieusement occupés avant moi de l'étude de cette pierre , et dont les recherches et le travail ont jeté sur la question à résoudre tout le jour qui a pu servir à l'éclairer. Cette question, Messieurs , était , il faut le dire d'abord , délicate et

ardue ; aussi, nous ne nous flattons pas de l'avoir décidée d'une manière certaine et absolue ; nous ne vous apporterons donc que des probabilités, des vraisemblances. Dans l'état où la pierre nous a été soumise, vous jugerez vous-mêmes qu'il eût été téméraire de notre part d'en agir autrement.

Tout ce qui tient à nos antiquités bretonnes et à notre archéologie locale éveille nos sympathies les plus vives, et tout ce qui respire un sentiment religieux ranime, exalte et transporte au fond de nos âmes cette foi native qui est le caractère propre de la pieuse Armorique, et sous l'inspiration de laquelle tant d'églises élégantes, de clochers aériens et de monuments typiques ont été élevés, comme par miracle, jusque dans les moindres bourgs de la Basse-Bretagne. Notre Société, jeune encore, aime à trouver dans la contemplation de ces œuvres, dans le culte de ces gothiques souvenirs, l'aliment le plus fécond de ses travaux, et déjà plusieurs de ses Membres, à l'exemple de son infatigable Président, qui a largement tracé la voie, ont apporté à la Compagnie, soit en prose, soit en vers, le tribut de leurs sérieuses élaborations. Ainsi, nous pouvons le dire avec un légitime orgueil : nous avons des éléments de vie, parce que nous sommes pénétrés de la nécessité de produire des travaux pour parvenir au but que nous nous sommes proposé en nous réunissant.

Mais honneur d'abord, Messieurs, à ceux qui nous viennent en aide ! Honneur à M. le Maire de Brest, dont les sympathies, depuis la formation de notre Société, ne nous ont jamais fait défaut, et qui a bien voulu mettre à notre disposition le vestibule de la Bibliothèque, pour y placer tous les objets d'antiquité que nous pourrions recueillir ! Honneur à M. le Préfet du Département et à M^{sr} l'Évêque de Quimper, dont les sentiments pour nous ont été exprimés dans les lettres les plus affectueuses et les plus encourageantes ! Honneur à tous les autres Chefs

d'administration qui partagent pour nous cette bienveillance si flatteuse ! Mais honneur aussi, dans la circonstance qui m'appelle à vous faire ce rapport , à M. Vignioboul qui s'est prêté , avec tant de grâce , à nous faire le don de la pierre, objet de l'examen attentif auquel nous nous sommes tous livrés, à diverses reprises , pour remplir la mission que vous nous aviez confiée !

La découverte de cette pierre est due, vous le savez, à notre estimable collègue, M. Duseigneur, l'un de nos Membres les plus actifs et de nos travailleurs les plus zélés, qui, ayant entendu dire par un ancien propriétaire de Landévennec qu'il devait exister à Brest, dans une des cours d'une maison située près du Quartier de la Marine, une pierre tombale provenant de cette célèbre abbaye , en parla à notre honorable Président et à M. Fleury, bibliothécaire-archiviste de la Société. A la demande et sur les indications de M. Duseigneur, ces deux Messieurs l'accompagnèrent chez M. Vignioboul, qui leur montra, au bas de la porte d'entrée de sa maison, une grande dalle dont une partie servait de seuil. Ils découvrirent aussitôt sur cette pierre, un personnage dont la tête paraissait mitrée, tenant une crosse en main et vêtu d'habits pontificaux. Autour se voyait une légende en caractères du XIII^e siècle, le tout gravé en creux, sans aucun relief.

M. Fleury ne tarda pas à faire un travail sur cette précieuse découverte qui devint, le jour même, un des premiers ornements de notre musée archéologique. Mais il le produisit avec une grande modestie, en émettant le vœu qu'une commission fût nommée pour rechercher à quel personnage pouvait appartenir la pierre dont il s'agit.

M. Mauriès a aussi fait un travail analogue qui, depuis que nous l'avons adjoint à notre commission pour éclairer nos recherches, a été modifié à la suite de diverses explications.

Ces études spontanées de MM. Fleury et Mauriès ont rendu plus facile le travail de votre commission, qui vient, par mon organe, vous en faire connaître le résultat.

Je vous ferai remarquer d'abord, Messieurs, que la pierre tumulaire soumise à nos investigations est mutilée par le haut et par le bas, parce qu'elle a été coupée aux deux extrémités, pour servir à l'usage auquel on l'avait appropriée. Triste destinée des choses d'ici-bas ! La violation des tombes est un des crimes les plus odieux des révolutions. Landévennec, cette sainte et antique abbaye, était devenue propriété nationale. Ses ruines ne devaient pas être respectées. Les pierres de son temple furent vendues comme matériaux à des entrepreneurs de Brest, qui les employèrent à divers travaux de construction, et c'est ainsi que celle qui nous occupe fut transformée en seuil de porte en 1792 ou 1793.

La mutilation de cette pierre empêche de voir la légende tout entière, et aucune date ne s'y trouve. Nous avons pourtant indiqué plus haut le XIII^e siècle comme l'époque à laquelle elle doit se rapporter.

La commission, Messieurs, s'est rangée à cet égard à l'opinion de M. Fleury, qui s'est fondé sur celle de M. de Caumont, dans son cours d'archéologie, pour établir que ce n'est qu'à la fin du douzième siècle qu'on commença à orner les tombes de l'effigie du défunt. On ne les sculptait pas en relief, on se bornait à graver en creux sur la pierre, comme il a été pratiqué dans celle qui a fixé notre attention.

Des exemples existent, dans notre département, de ces pierres gravées en creux. Ainsi, nous dit encore M. Fleury, la tombe du sire de Kermavan, dans l'église de Lochrist, près Plouescat, que j'ai visitée moi-même, offre ce caractère et porte la date de 1213. M. de Caumont signale encore la forme des mitres et des crosses comme un indice certain de l'âge des statues.

Les mitres furent d'abord très basses, n'ayant pas plus de 3 à 4 pouces de hauteur, et elles continuèrent à être peu élevées jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Or, la mitre qui couvre la tête du personnage de notre pierre (si toutefois c'en est une, car elle paraît être plutôt un simple ornement), présente à peine cette hauteur, et ne saurait être rapportée au XIV^e siècle, où les mitres avaient 7 à 8 pouces.

Une dernière preuve de la date se tire de la forme des caractères de la légende. En effet, M. de Caumont nous donne un *fac simile* d'une inscription du XIII^e siècle, en caractères absolument semblables à ceux employés dans la légende de notre pierre.

Donc, il paraît suffisamment démontré que la date que nous avons assignée à cette pierre est la véritable.

Maintenant, à quel personnage se rapporte-t-elle ? Là est tout le nœud de la difficulté.

L'*Abécédair*e de M. de Caumont vient encore à notre secours pour nous aider à déchiffrer ce qui reste de la légende.

Nous avons dit que la pierre était coupée par les deux bouts, et l'on doit supposer naturellement que la légende en occupait tout le tour, en commençant par le haut. Cette pierre n'a effectivement aujourd'hui qu'un mètre 65 centimètres de long, et, comme le fait observer judicieusement M. Mauriès, dans les notes qu'il nous a soumises, c'était à peine de quoi couvrir un cadavre, et les moines d'une riche abbaye n'auraient pas mesuré d'une main si parcimonieuse la pierre-tumulaire de leurs abbés. Quoi qu'il en soit, voici ce que nous avons cru lire dans l'état actuel de cette pierre, sur ses bandes latérales :

Du côté droit : *Leonia : dictus : Porcus : quondam : abb*

Du côté gauche : *uennoc : cujus : anima : resquiescat : in : pace.*

Les caractères de cette légende sont identiquement semblables à ceux de l'inscription donnée par M. de Caumont à la page 512 de son *Abécédaire ou Rudiment d'archéologie (Architecture religieuse)*.

M. Fleury avait d'abord pensé qu'il fallait commencer à lire l'inscription de la pierre par la gauche, et que le mot *ennoc* ou *Guennoc* pouvait être le nom du personnage, mais il a de suite abandonné cette interprétation qu'il présentait d'ailleurs sous la forme d'un très grand doute.

Il croyait lire aussi : *dictus doctus*, et tous les membres de votre commission semblaient disposés à accueillir ce sentiment, tandis que M. Mauriès croyait voir dans ces mots : *dignus domnus* ou *dominus*, et ayant trouvé, dans le *Catalogue historique des évêques et abbés de Bretagne*, de D. Morice, que Jean de Léon, abbé de Landévennec, occupait le siège abbatial de ce monastère au mois de Juin 1293, il ne balança pas à l'indiquer comme celui auquel appartenait la pierre tombale.

Nous ne pûmes admettre le *dignus domnus* de M. Mauriès. Nous abandonnâmes aussi le *dictus doctus* de M. Fleury et nous nous crûmes fondés à lire en dernier lieu : *dictus Porcus*.

Nous avons trouvé, en effet, par les soins de M. Le Men, archiviste du département, à Quimper, que dans le cartulaire de Landévennec figure un abbé du nom de *Johannes dictus Potcus* (Jean, dit le Porc), et en relisant le mot que nous avions cru d'abord être *doctus*, nous avons, à l'aide de l'*Abécédaire* de M. de Caumont, trouvé toutes les lettres qui peuvent former le mot *Porcus*, et nous nous sommes arrêtés unanimement à ce nom du cartulaire dont l'autorité nous a paru décisive. Nous avons ensuite admis que le *Johannes de Leonia* qui pouvait nous écarter de cette interprétation toute rationnelle, pouvait bien aussi être le même personnage que le *Johannes dictus Porcus* dont nous

trouvons le nom dans les listes des abbés de Landévennec, données par D. Morice et par M. de Fréminville.

Le mot *Porcus* après *dictus* est le nom propre latinisé de celui qui a dû être indiqué au haut de la pierre dans la partie enlevée, et il a paru à votre commission, que puisqu'il avait existé un abbé de ce nom appelé *Jean*, le monument qui nous occupe pouvait, avec une certaine probabilité, se rapporter à lui, quand bien même il serait autre que le *Joannes de Leonia*, qui n'est admis ni dans le cartulaire, ni dans D. Noël Mars, l'historiographe de l'abbaye.

Ainsi la légende, en y suppléant ce qui manque, pourrait être complétée et expliquée comme suit :

*Hic : Jacet : Johannes : de : Leonia : dictus : Porcus : quondam :
abbas : hujus : monasterii : de : Landguennoc : cujus : anima :
requiescat : in : pace : amen.*

Nous avons pensé que les deux jambages qui se trouvent devant le mot *ennoc*, au bas de la bande latérale gauche de la pierre, pouvaient être un *u* ou un *v*, et que ce mot devait être les deux dernières syllabes de *Landguennoc* ou *Landevennoc*, parce que, comme le dit M. Levot, dans sa *Notice sur Landévennec*, ce nom est écrit tour-à-tour dans l'ancien cartulaire de l'abbaye *Lantewennec*, *Lantewenoc* et *Lantguennoc*, dans la charte de Louis le Débonnaire. Du reste, comme la chose la plus certaine pour nous, c'est que la pierre provient de Landévennec, il nous a semblé qu'il ne pouvait à cet égard y avoir aucun doute, et que c'est bien *Lantguennoc* ou *Lantewennoc* qui a dû être inscrit en cet endroit.

Tous les autres caractères de la légende ne présentent aucune ambiguïté, et comme elle devait faire le tour de la pierre,

nous avons pensé que la partie enlevée de la bande latérale gauche devait contenir le mot *amen* ou la date.

Nous répétons que cette épitaphe ainsi rétablie est donnée par nous sous toutes réserves et comme une simple probabilité dont nous ne pouvons garantir le fondement. Pour étayer notre opinion, nous avons celle d'un homme qui se recommande à la Société par ses connaissances paléographiques, de celui qui nous a fait connaître le cartulaire dont il a le dépôt, de M. Le Men, enfin, qui a fourni à notre Président tous les renseignements en son pouvoir, et qui a ainsi résumé son sentiment sur cette pierre :

« Il y a bien une difficulté au sujet du *de Leonia*, parce qu'on lit dans D. Noël Mars : « *Johannes II Porcus, aliàs de Parco in Roslohensi pago (Rosnoen où est le château du Parc) curavit ut Guillelmus de Redonis martyrologium à 1293 describeret.* » (1) Mais cette difficulté est peu de chose, si l'on réfléchit que D. Noël Mars n'admet parmi les abbés aucun *Johannes de Leonia*, d'accord en cela avec le cartulaire, et que le bon Père, choqué du nom de *Porcus*, a cherché à le traduire en un autre plus propre et plus en rapport avec la dignité abbatiale. Quant à moi, je puis vous garantir l'exactitude du *Porcus* dans le cartulaire où ce mot n'est suivi d'aucun *aliàs*. Je crois donc que cet abbé est celui qui a le plus de droits à fixer votre choix. »

La commission dont je suis l'organe adopte entièrement, Messieurs, l'avis de M. Le Men. Elle pense aussi que la difficulté suscitée par D. Noël Mars ne saurait détruire l'autorité du cartulaire, qui est la seule pièce authentique conservée et qui doit être considérée comme la charte de l'abbaye. Le nécrologe sur lequel s'appuie D. Morice n'existe nulle part, et D. Noël Mars

(1) Traduction : Jean II, nommé Le Porc, autrement Du Parc, en Roslohen, a fait dresser le martyrologe, à partir de 1293, par Guillaume de Rennes.

lui-même n'en fait aucune mention. Bien plus, il le récuse, en ne comprenant pas Jean de Léon au nombre des abbés de Landévennec. Mais sur quoi se fonde-t-il pour changer le nom de *Jean le Porc*, *Johannes dictus Porcus* ? C'est qu'évidemment il a pris le mot *Porcus* pour une qualification mal sonnante, et la rejetant comme irrévérentieuse, il lui substitue arbitrairement son *aliàs de Parco*, qui dénature le nom si clairement donné au cartulaire *dictus Porcus* (appelé Le Porc), et comme ce mot de *Parc* est le nom d'un château en la paroisse de Rosnoen, aujourd'hui la propriété et la résidence de MM. de Pompery, il se trouve entraîné, par voie de conséquence, à faire naître Jean Le Porc en Cornouaille, et non plus dès-lors au pays de Léon. Une pareille explication jetée à la légère et sous l'empire d'une impression personnelle, est impuissante à renverser un fait historique. Or, l'existence de Jean Le Porc, comme abbé de Landévennec, est désormais historiquement établie. Il n'y a jamais eu qu'un abbé de ce nom, et quand la tombe le porte comme il est écrit au cartulaire, *dictus Porcus*, il faut croire que la tombe ne ment pas, en indiquant sa patrie, et que c'est D. Noël Mars seul qui se trompe dans son explication, en cédant à un mouvement de susceptibilité honorable.

Voilà, Messieurs, le résultat de notre examen, qui a été sérieux et approfondi. Nous avons un problème archéologique à résoudre, et nous l'avons étudié de bonne foi, pour répondre à la confiance dont vous nous avez honoré. Cette pierre, au lieu d'être pour nous une pierre d'achoppement, est devenue à nos yeux comme la base heureuse sur laquelle nous espérons fonder l'avenir du Musée de notre Société, laquelle n'a besoin, nous le répétons, que de travailler pour vivre. Redoublons donc, Messieurs, de courage et de zèle. La carrière est large devant nous, les éléments ne nous manqueront pas, si la bonne volonté nous guide.

Il est un ~~vou~~ que votre commission me charge de formuler pour elle, en finissant ce rapport, c'est qu'à l'exemple de l'honorable M. Vignioboul, qui mérite toute notre gratitude, le propriétaire des ruines de cette vieille abbaye qui doit renfermer encore tant d'objets précieux enfouis sous la terre, nous permette d'y pratiquer des fouilles dans l'intérêt de la science archéologique, et que l'administration nous vienne en aide pour nous en faciliter les moyens. Le noble caractère de M. Bavay et le culte qu'il professe lui-même pour les vieux souvenirs historiques de notre Bretagne, nous sont de sûrs garants de ses sympathies et de sa bienveillance. Espérons donc, Messieurs, que la pierre qui est sortie des décombres de ce célèbre monastère, fondé par saint Gwennoïé, ne sera pas le dernier monument qui viendra enrichir notre Musée, et que, pour encourager nos efforts dans la poursuite de l'œuvre que nous avons entreprise, M. le Préfet du Finistère, dont la sollicitude égale l'affection pour nous, se fera un bonheur de nous rendre le Conseil général favorable, s'il y a nécessité d'une allocation de fonds pour couvrir nos dépenses.

Brest, le 4 Juin 1860.

CLÉREC, Aîné,

Rapporteur.



Un Voyage de long-cours.⁽¹⁾

A mon Ami V^{***}, Lieutenant de vaisseau.

Ceci, c'est de l'histoire et non pas de la fable.
Ami, prêtez l'oreille au récit véritable
De tous les incidents dont s'émailla le cours
D'une longue odyssée où quatre-vingt-cinq jours,
Promenant sur les flots sa marche vagabonde,
Notre frégate, enfin, retrouva l'ancien monde.
On partait, saluant d'un sourire dernier,
Ce fleuve que *Solis* (2) découvrit le premier,
Et qui, serpent immense aux écailles jaunies,
Se glisse sombre au sein d'une mer de prairies;
Vaste plaine où, vrai roi de cette immensité,
Le coursier noble et fier bondit en liberté;
Où des grands bœufs cornus les cohortes sauvages
Vont des vertes pampas paître les pâturages.
Parfois, comme un grand mât, isolé, laissant voir
Au sommet de son tronc comme un panache noir,

(1) Ceci n'a la prétention d'être ni un poème, ni une œuvre littéraire quelconque. Après une longue station dans le Rio de la Plata, la *Constitution* fait route pour France. Contrariée par les vents, ce n'est qu'au bout de 85 jours de mer qu'elle relâche à Cadix; 20 jours après, elle est à Toulon. J'ai voulu décrire les incidents de ce long voyage à travers l'Océan. J'ai mis en vers le *journal du bord*.

(2) Juan Solis, pilote major, découvrit le Rio de la Plata en 1508.

Au dos courbé d'un mont, un *Ombu* (1) solitaire
Présente au voyageur un phare tutélaire,
Et borne milliaire en la plaine sans fin,
Jalonne la distance et marque le chemin.
Le rivage désert, baigné par le flot jaune,
Déroulait tristement sa ligne monotone,
La terre se noyait à l'horizon brumeux,
Et vers ce cher pays, objet de tous nos vœux,
On courait en songeant à l'énorme distance
Qu'il fallait *embraquer* pour arriver en France.

Partir un vendredi porte toujours malheur,
Et dès le premier jour j'eus du noir dans le cœur.
Ami, que voulez-vous ? Fils d'un pays sauvage,
Mille rêves menteurs ont bercé mon jeune âge ;
Je crois aux revenants, aux esprits, aux démons
Qui de nos vieux manoirs fréquentent les donjons ;
A l'heure où les fadets courent sur les bruyères,
Mon oreille perçoit le chant des lavandières.
Treize à table, le sel versé, le vendredi,
De sinistres pensers me laissent étourdi.
De ces vains préjugés, obéissant esclave,
Je crois qu'impunément nul mortel ne les brave,
Et que dans tout projet frivole ou sérieux,
Il faut, pour réussir, mettre pour soi les dieux.
Aussi dès le début notre bonheur s'arrête :
Un contraire destin pèse sur notre tête ;
Un affreux vent de Nord qui varia, je crois,
Depuis le N.-N.-E. jusqu'au N. 1/4 N.-O. (2)
D'un vendredi fatal subissant l'influence,
Depuis dix jours entiers souffle avec persistance,
Et depuis le départ, la *Constitution*,
Ajoutant et dérive et variation,

(1) *Ombu*, arbre de l'Amérique du Sud qui croit isolément

(2) Prononcer nord quart norrois.

Sur la carte du monde, hélas ! nous a fait suivre
Un zigzag prolongé, la marche d'un homme ivre.
L'ennui nous suit, hélas ! depuis notre départ.
Le temps passe à peu près lorsque je suis de quart.
Les yeux à l'horizon, je regarde ; j'observe
La pluie ou bien le vent que le ciel me réserve ;
Je cherche dans le grain qui monte dans les airs
Ce qu'il peut me jeter de tempête et d'éclairs.
Je vois les flocons blancs que fait jaillir la proue,
Les caprices du flot qui sur nos flancs se joue ;
Mais de mon piédestal, quand je suis descendu,
Pour occuper l'esprit quand il n'est plus tendu,
Pour bannir de mon front cet ennui qui l'obsède,
A ce poison moral, où trouver un remède ?

Sauvé, sauvé, mon Dieu ! Si j'écrivais aussi :
D'autres ont fait des vers sur cela, sur ceci ;
Sachons si le parfum que rend l'algue marine
Met en fuite le Dieu vers la sainte colline,
Ou si, quittant pour moi les bords de l'Hélicon,
Il se plaira parmi les cordes, le goudron.
Soyez donc indulgent si quelquefois ma plume,
Battant des mots à froid sur la divine enclume,
Sans le feu qu'Apollon réserve à ses élus,
A forgé sottement quelques vers mal venus.
Heureux si, couronné d'un succès éphémère,
Ce produit incomplet dont l'ennui fut le père,
Reçu de mes amis avec quelque faveur,
Récompense au-delà les désirs de l'auteur.

Tout passe avec le temps, tout change, tout s'efface ;
Après le vent de Nord, le ciel nous fit la grâce
De quelques jours heureux où bonnettes au vent,
Un charmant *Pampero* nous poussa de l'avant.

Mais cela dura peu ; ce bonheur de passage
Fut le calme trompeur précurseur de l'orage ;
Orient , Occident , Midi , Septentrion ,
D'un rideau de vapeurs effacent l'horizon.
Ouvrez l'histoire sainte à l'article Déluge ,
Et de notre déboire , ami , je vous fais juge.
Pendant six jours entiers , du matin jusqu'au soir
Et du soir au matin , un immense arrosoir ,
Sans daigner seulement nous accorder d'entr'actes ,
Épuisa sur nos fronts de vastes cataractes.
Quand pendant tout un quart , sans trêve , sans repos ,
Les fontaines du ciel vous pleuvent sur le dos ,
Lorsque le nez au vent , les yeux à la voilure ,
On reçoit des torrents à travers la figure ,
Que l'on voudrait alors , près du foyer assis ,
Des hardis voyageurs écouter les récits ;
A la douce clarté de la flamme bleuâtre ,
Lutiner les tisons qui pétillent dans l'âtre ,
Et bien loin de la mer et loin de ses hasards ,
Cultiver en repos et la muse et les arts.
Plus heureux , mille fois , quand il était dans l'arche ,
Notre père Noë , vénéré patriarche ,
Sous un toit protecteur abritant ses enfants ,
Pouvait braver en paix et la pluie et les vents.
Personne au gouvernail , personne à la manœuvre ,
Et de l'art d'autrefois cet immortel chef-d'œuvre ,
Sans boussole , sans guide , au hasard , et laissant
Le flot briser sur lui son effort impuissant ,
S'en vint , épave immense échappée au naufrage ,
Sur le mont Ararat verser son équipage ,
Et des sabords béants de l'énorme vaisseau
Des animaux créés s'échappa le troupeau.
Comme là , nous avons pour charmer le voyage ,
Perchés sur des bâtons , enfermés dans leur cage ,

Ce qu'en oiseaux criards peut donner l'Uruguay :
Les genres perroquet, perruche, papegay,
Ont leurs représentants dans la ménagerie,
Et du matin au soir braillent tous à l'envie.
Qu'un rayon de soleil, montant du sein des eaux,
Du navire endormi blanchisse les panneaux,
Comme le rossignol sous la branche feuillue,
Du jour, à son lever, fête la bienvenue,
Chantant à qui mieux mieux, perruches et perrots
Du navire aussitôt font vibrer les échos.
Heureusement, la mort exauçant ma prière,
Frappant sur les chanteurs de sa faux meurtrière,
J'eus le plaisir de voir jeter au sein des flots
Quelques corps emplumés de ces trouble-repos.
On eût dit que les dieux, contents du sacrifice
Daignaient nous contempler d'un regard plus propice ;
Perçant l'obscurité, le soleil radieux,
Astre resplendissant, vint briller dans les cieux ;
Une voûte d'azur s'étendit sur nos têtes,
La frégate parut sous ses habits de fêtes
Et sur des cartahus⁽¹⁾ avec art assemblés,
Nous pûmes mettre au sec tous les effets mouillés. ⁽²⁾

Pendant les premiers jours, au début du voyage,
On voyait se mirer dans l'argent du sillage
Quelques oiseaux de mer au vol capricieux :
Le rapide goëland, l'alcyon gracieux,
Le damier, dont le nom désigne la parure,
Et l'énorme albatros à l'immense envergure.

(1) Cartahus, petite corde destinée à hisser des menus objets.

(2) *Livre des Signaux*, art. 885.

Colibri de la mer, fantastique alcyon,
Moi j'aime ton plumage et jusques à ton nom,
Oiseau mystérieux, tes amours, ta naissance
Ainsi que ton sommeil ont lassé la science.
Aux algues de la mer empruntant leurs rameaux,
Fais-tu flotter ton nid sur l'écume des eaux ?
Où vas-tu quand tout dort, quand la nuit sur les ondes
Étend son noir manteau de ténèbres profondes ?
Dans le creux d'une vague, abrité mollement,
Sommeilles-tu tranquille en ce berceau mouvant ?
On dit que tu parais, triste enfant des tempêtes,
Quand l'orage suspend son drapeau sur nos têtes,
Et que noir messenger venu du sombre hord,
Tû sembles présager le naufrage et la mort.
Alors, on est allé pour changer ton baptême,
Te chercher un surnom jusque dans l'enfer même.
Laisse parler les sots ; esprit, oiseau, démon,
De notre isolement fidèle compagnon,
Méprise ces clameurs : dans le siècle où nous sommes,
La calomnie atteint les oiseaux et les hommes.
Moi, je t'ai vu souvent quand le ciel est d'azur,
Quand la brise est légère et l'horizon bien pur,
Quand la mer, cette rude et farouche maltresse,
Se fait miel et douceur, tout sucre, tout caresse,
Et déguisant sa griffe et toute à ses amours,
Comme un tigre dompté, fait patte de velours.

Tous ces amis ont fui. On cherche en l'étendue
Quelque nouvel objet pour reposer la vue.
Parfois on voit paraître à l'horizon lointain
Un navire inconnu, compagnon du chemin.
Quel est-il ? Où va-t-il ? On exploite à son aise,
En son immensité, le champ de l'hypothèse ;

Le voyage est si long qu'un futile incident,
Que le moindre épisode est un événement.
Saus voir le pavillon, aux détails de mûture,
Aux formes de la coque, au galbe, à la tournure,
A l'avance on connaît quelle est sa nation,
Si c'est un des enfants de la vieille Albion,
De Gênes la superbe ou du Nort-Amérique,
De Brême ou de Hambourg, la ville anséatique.
Je crois qu'on trouverait peut-être en travaillant,
L'âge du capitaine et puis le chargement.
Fort en bois, élancé, d'une mâle encolure,
Se cambrant fièrement sur sa noble ceinture,
Le navire de guerre aux champs de l'Océan,
Avec ses airs vainqueurs, paraît un capitain.
A dix milles au moins et sans qu'on vous le nomme,
Vous le reconnaitrez, il sent son gentilhomme.
Le hardi négrier a-t-il quelque rapport
Avec ces lourds bateaux sortis des mers du Nord,
Par semaines comptant leurs éternels voyages
Et sur qui la Hollande exporte ses fromages.
Pardonnez-moi, mon cher, cette digression,
Et reprenons le fil de ma narration.

Constamment poursuivis par un malheur insigne,
Après quarante jours nous sommes sous la Ligne.
Nous arrivons enfin dans ce vaste entonnoir
Que les navigateurs appellent *pot-au-noir*.
Là, des calmes encor, la frégate, immobile,
Se mire tristement dans une onde tranquille.
On dirait qu'alentour les habitants des mers
Ont pris leur rendez-vous de mille endroits divers.
Le spectacle est pompeux, vrai Dieu, la scène est belle,
Et l'on peut faire un cours d'histoire naturelle.

Peut-être que conduits par le dieu des amours ,
Sous la zone torride et dans ces brûlants jours ,
Dans leurs joyeux ébats sur le sein d'Amphitrite ,
Ils vont sacrifier à Vénus aphrodite.
Gigantesques souffleurs , immenses cétaçes
Rangent autour de nous leurs escadrons pressés.
Un énorme espadon se trompant dans sa haine
Vient se ruer sur nous en cherchant la baleine.
Les dorades , les thons , les dauphins fabuleux ,
Tracent des sillons d'or à travers les flots bleus ;
Tout ce que l'Océan recèle en ses entrailles
Montre ses ailerons , fait briller ses écailles.
Malheur au maladroit , malheur à l'imprudent ,
Car le requin le guette et le requin l'attend.
On dit qu'armé parfois d'une occulte puissance ,
Il semble , des devins , posséder la science ;
Il sait , lorsque la mort plane sur le vaisseau ,
Lorsque la fièvre jaune ou quelque autre fléau
Au sein d'un équipage assouvit sa colère.
Comme l'hyène immonde il vit du cimetière.
Une implacable haine , étrange vendetta ,
Du matelot à lui de tout temps exista.
Sitôt qu'on voit paraître au loin l'horrible bête ,
On jure son trépas , et le combat s'apprête.
Sous un appât trompeur , l'émerillon (1) caché
Se présente bientôt au requin alléché ,
Et le fer acéré dans sa mâchoire avide ,
Fixe profondément une pointe perfide.
De ses muscles puissants , détendant le ressort ,
En vain , il se débat dans un suprême effort ;
Vous le voyez alors dans sa lente agonie ,
Broyer le bras fragile offert à sa furie ,
Jusqu'à ce qu'arrêtant ses formidables bonds ,
La hache et le couteau séparent ces tronçons.

(1) *Émerillon* , gros hameçon terminé par une chaîne et qui sert à pêcher le requin.

J'ai souvent réfléchi sur la vie anormale
De ce petit poisson, ce *pilote* du squalé.
Trouve-t-il sa pâture aux bribes du festin ?
Est-il le commensal, l'invité du requin ?
Pour quelle habileté, quel genre de mérite,
Le monstre souffre-t-il ce petit parasite ?
Il semble appartenir à ces infortunés,
A vivre sans amis, en naissant condamnés.
Peut-être que doué de plus subtils organes,
Le pilote perçant les ondes diaphanes,
Aux ordres du chasseur, tel qu'un bon levrier,
Au profit de son maître éventé le gibier.
Quel que soit le motif de ce commerce étrange,
D'excellents procédés, mystérieux échange,
Longtemps fidèle encore au lien qui les unit ;
Que ce soit amitié, que ce soit appétit,
Ce Pylade nouveau privé de son Oreste,
Triste et découragé dans le sillage reste,
Jusqu'à ce que dûment convaincu de sa mort,
A quelqu'autre patron il va joindre son sort.

Laissant là cette zone où la brise, avec peine,
Daigne irriser les flots de sa mourante haleine,
Sous les vents alisés, amures à tribord,
La frégate joyeuse avançait vers le Nord,
Et dans un avenir qu'abrège l'espérance,
Là-bas à l'horizon nous devinions la France,
Vers laquelle attirés par un aimant subtil,
Semble nous entraîner un invisible fil.

Il est un archipel de noirs rochers accores
Que les navigateurs appellent les Açores,
Rude création, volcanique terrain,
Que lança dans les airs quelque jet sous-marin.

Le rivage, toujours battu par la tempête,
Voit le flot écumeux dresser sa blanche crête,
Arène mugissante où siffle l'aquilon
Et le S.-O. brumeux en son noir tourbillon.
Toujours du vendredi l'influence funeste !
De la fatale coupe il faut vider le reste.
Le S.-O., le N.-O. ne se rencontrent pas :
Quelque céleste édit les raya du compas,
Et pour nous l'E.-S.-E., d'une façon tenace,
De ce vent désiré semble avoir pris la place.
En vain il se déguise, implacable ennemi,
A sa proie acharné, toujours, c'est toujours lui.
Barricade jetée au chemin de l'Europe,
Il nous fait répéter l'œuvre de Pénélope.
De la reine d'Ithaque imitant le détour,
Nous défaisons la nuit ce qu'on a fait le jour,
Et sur ce canevas où se trace la route,
Notre marche en avant paraît une déroute.

Il faut avoir vécu trois mois sans avoir vu
Autre chose que l'eau, le ciel, l'horizon nu,
Pour comprendre vraiment le plaisir que procure
Un mot, un simple mot tombant de la mature :
Terre ! On jette à ce mot au fleuve de l'oubli,
Mécomptes et douleurs dont le cœur est rempli :
Comme un arbre où circule une nouvelle sève,
Notre esprit abattu s'anime et se relève.
On se reporte alors en un lointain espoir
Vers ceux qu'on a quittés et qu'on pense revoir.
Que de projets conçus, de châteaux en Espagne !
La folle du logis bat vite la campagne ;
Peut-être plus d'un plan à l'avance arrêté
Va mourir en sa fleur comme un fruit avorté.
Qu'importe, la pensée, en ses essors rapides,
Aux champs de l'inconnu, chevauche à grandes guides ;

Des débris du passé bâtit son avenir,
Et règle le présent d'après le souvenir ;
Et ce char emporté qu'un atôme renverse
Semble braver les coups de la fortune adverse.
Jeunesse, doux trésor, amour, brillant espoir,
Promesses du matin que méconnaît le soir,
Livre dont la folie a signé la préface,
Festin où le plaisir s'assied à chaque place,
Lorsque d'un doigt glacé, le temps, triste vieillard,
Ce convive oublié qui réclame sa part,
Sinistre compagnon de toute chose humaine,
Renverse avant la fin la coupe demi-pleine.

Ce fut quatre-vingts jours après notre départ,
Avant le branle-bas, pendant le premier quart,
Vingt degrés environ, hauteur du thermomètre,
Sept cent cinquante-trois celle du baromètre,
Que doré par les feux d'un beau soleil levant,
Apparut devant nous le cap de Saint-Vincent.
Chacun appliquant l'œil au champ de la lunette
En put examiner la vague silhouette.
Espérons qu'à la fin le ciel en son courroux
Se sera fatigué de s'abattre sur nous.
On cherche à l'horizon ces colonnes d'Alcide,
Où de canons de fer, altière pyramide,
Gibraltar fait flotter du haut de son donjon,
Le yack au léopard de la vieille Albion,
Monstre aux bouches d'airain qui, debout sur la rive,
Semble un géolier géant gardant une captive.
Dès que de cette mer on aperçoit le seuil,
On peut porter au loin les yeux avec orgueil ;
Du Maroc à Tunis le drapeau tricolore,
Sur le croissant vaincu flotte aux remparts du Maure ;
L'infatigable pas des soldats conquérants,
Des routes du désert foule les longs rubans,
Et la jeune victoire abrite sous son aile,
Sur la rive africaine, une France nouvelle.

Cependant, étagant les gradins de ses monts ,
La terre se dessine au sein des horizons ,
Et sous les bruns coteaux qui bordent les rivages
On voit jaunir au loin l'or sablonneux des plages.
Voici le cap Spartel. En ces rochers noircis,
Autrefois s'abritait un peuple de bandits ;
Là, le forban veillait comme un vautour qui plane
Et lançait sur les flots sa rapide tartane.
Plus dangereux pour nous , l'E.-S.-E. éternel
S'était réfugié dessous le cap Spartel.
Depuis , nous entassons pour compléter la fête ,
Pelion sur Ossa , coup de vent sur tempête ;
Déjà nous voyons poindre, avec son oeil hagard ,
La famine amaigrie au teint pâle et blafard ;
Déjà le noir scorbut attaque la gencive :
Je crois qu'il en est temps , il faut que l'on arrive ;
Qui sait à quel étrange et monstrueux festin
Peut nous porter un jour l'inexorable faim.
Et puisque les autans, sourds à notre prière
Semblent , du lac français, défendre la barrière,
Il faut chercher un port dont l'abri bienfaisant
Offre un séjour tranquille au pauvre bâtiment ,
Et qui , rendant enfin l'abondance à nos tables ,
Les vivres les plus frais et des vins délectables ,
Béni par le soleil , épanche le trésor
De ses fruits parfumés et ses oranges d'or.

F. BOUYER,
Lieutenant de vaisseau.



ÉTUDE CRITIQUE

SUR

LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

La forte et simple critique se prend
dans le cœur plus que dans l'esprit.
Elle se prend dans la loyauté, dans la
sympathie impartiale que nous devons
à nos frères du présent et du passé.

J. MICHELET. (*La Femme.*)

I.

Pour comprendre et apprécier un grand poète comme Le Dante, Shakespeare ou Victor Hugo, il faut non - seulement posséder le sens poétique, mais encore être initié au système qu'il emploie dans ses compositions. Si l'on ne réunit ces deux qualités, dont l'une est un don naturel, et l'autre le fruit d'une longue et opiniâtre étude, l'esprit se trouble, le jugement s'égare, l'intelligence se couvre d'un nuage, et l'on ressemble à ce maître d'école dont parle Quintilien, et qui s'étant avisé d'enseigner l'obscurité à ses élèves, s'écriait, quand il était content d'eux : *tantò melior, ne ego quidem intellexi !* c'est excellent, je n'y comprends rien

moi-même ; avec cette différence toutefois que , à l'inverse du pédagogue latin , on trouve médiocre , mauvais , absurde , détestable même , ce que l'on ne peut parvenir à s'expliquer.

Le système de composition du chef de l'école , désignée naguère sous le nom d'école romantique , se trouve exposé dans les nombreuses préfaces de ses œuvres lyriques et dramatiques. Cette méthode (c'est un fait qui n'a pas été assez remarqué) a pour base les deux préceptes classiques suivants , dont l'un est d'Aristote , et l'autre de Boileau : « Si le poète établit des choses impossibles , selon les règles de l'art , il commet une faute sans contredit ; mais elles cessent d'être une faute , lorsque par ce moyen il arrive à la fin qu'il s'est proposée , car il a trouvé ce qu'il cherchait. » — « Ils prennent pour galimatias tout ce que la faiblesse de leurs lumières ne leur permet pas de comprendre. Ils traitent surtout de ridicules ces endroits merveilleux où le poète , afin de mieux entrer dans la raison , sort , s'il faut parler ainsi , de la raison même. Ce précepte , effectivement , qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles , est un mystère de l'art qu'il n'est pas aisé de faire entendre à des hommes sans aucun goût.... et qu'une espèce de bizarrerie rend insensibles à ce qui frappe ordinairement les hommes. »

Quelquefois , dans sa course , un esprit vigoureux ,
Trop resserré par l'art , sort des règles prescrites ,
Et de l'art même apprend à franchir les limites.

BOILEAU.

Tel est donc le point de départ du système de Victor Hugo , système qui consiste principalement à placer le laid à côté du beau , le grotesque , le trivial même , à côté du sublime , l'erreur à côté de la vérité , le vice et le crime à côté de l'innocence et de la vertu , en deux mots le mal à côté du bien , l'ombre à côté de la lumière , afin de réaliser l'harmonie des contrastes.

En s'efforçant de dépouiller la poésie de ces faux ornements qui la surchargent sans l'embellir ; en se servant de beaucoup d'expressions que la prudence d'un goût dédaigneux et timoré avait rejetées comme trop roturières ; en employant souvent le mot propre au lieu de recourir à la périphrase ; en faisant bon marché enfin des anciennes règles , pour jeter les bases d'une nouvelle littérature qui ne ressemble ni à celle de Racine, ni à celle de Shakespeare, une littérature qui devienne la véritable expression de nos nouvelles mœurs, (et en prenant pour levier les deux préceptes que je viens de citer), le chef de l'école romantique a essayé, comme on le voit , de renverser la règle au moyen de l'exception. L'avenir fera connaître jusqu'à quel point il aura réussi.

En attendant le jugement plus impartial de la postérité , voici la première partie d'un poème colossal dont, en remontant le fleuve des âges, on aurait beaucoup de peine à rencontrer l'égal en étendue , même dans l'Inde antique, en y comprenant le Ramayana et le Bayavad-Gita.

Autant qu'on en peut juger par les premières gerbes de cette prodigieuse moisson, ou pour me servir de la comparaison du poète lui-même, s'il est permis d'apprécier les proportions de ce vaste édifice poétique par celles du pérystile, le nouveau poème de Victor Hugo sera une espèce d'encyclopédie qui renfermera dans son vaste sein l'histoire, la science, la poésie tout entière des diverses générations qui composent la grande famille humaine, lesquelles apparaîtront aux yeux du lecteur surpris dans une sorte de miroir sombre et clair qui reflètera, comme le dit l'auteur, « cette grande figure une et multiple, » lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'homme ; empreintes successives du profil humain, de date en date, depuis Ève, » mère des hommes, jusqu'à la Révolution, mère des peuples ; » empreintes prises, tantôt sur la barbarie, tantôt sur la » civilisation, presque toujours sur le vif de l'histoire. »

Quoique la *Légende des Siècles* ne soit qu'un prélude, un fragment, un prologue, la première partie d'un grand tout, c'est cependant un poème achevé, une œuvre complète. Les deux autres membres de cette grande trilogie, qui ont pour titres *la fin de Satan* et *Dieu*, peuvent s'en détacher, sans en altérer le sens et sans en arrêter la péripétie. Mais pouvait-il en être autrement d'une œuvre conçue sur une aussi grande échelle, et dont la fin, comme l'auteur a la sage précaution de l'annoncer dans sa préface, dépend de la volonté de Dieu, qui est le « maître des existences humaines. »

Si nous vivions dans une société moins tourmentée par l'amour des intérêts matériels, et à une époque où la poésie n'aurait pas perdu le haut rang qu'elle occupait dans les préoccupations des hommes, il est hors de doute que l'apparition de la *Légende des siècles* eût produit une immense sensation. Quelques comptes-rendus aussi vite publiés dans les principaux organes de la presse parisienne, qu'oubliés par la foule indifférente de leurs nombreux lecteurs, n'auraient pas seuls signalé « l'épanouissement de cette œuvre cyclique. » Toutes les académies s'en seraient occupées : les commentateurs se seraient mis à l'œuvre, des chaires même eussent été créées pour l'expliquer d'une manière suivie, pour la détailler chant par chant, scène par scène, situation par situation, comme on le fit jadis pour le chef-d'œuvre du moyen-âge, pour la *Divine Comédie*. Je dis qu'on aurait fondé des chaires pour l'expliquer, parce qu'à mon point de vue, et je m'étonne que cette idée n'ait pas été émise dans les diverses appréciations qu'on a faites jusqu'à ce jour de la *Légende des Siècles*, parce qu'à mon point de vue, il y a une certaine analogie entre l'œuvre du poète français et celle du rapsode florentin. Je dis plus : c'est que, si l'on voulait absolument comparer le grand poème français à quelqu'autre production littéraire, soit de l'anti-

quité, soit du moyen-âge, c'est assurément la *Divine Comédie* qui offrirait le plus grand nombre de points de comparaison ; la seule même, devrais-je dire, qui puisse sous certains rapports lui être comparée. En effet, qu'est-ce que la *Divine Comédie* du Dante ? C'est une pièce en trois grands actes : l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*, qui représente à la fois le type éclatant d'un cycle social et de la destinée humaine, et prophétise en même temps les conquêtes de l'avenir. C'est un vaste et curieux monument de mœurs et d'histoire, qui a pour base la religion, qui échappe à toutes les classifications et ne se rapproche ni de l'*Illiade*, ni de l'*Enéide* ; on y trouve réunies toute la foi, toute la science, toutes les aspirations du moyen-âge, ainsi que la peinture des vices et des crimes du temps où vivait Dante Alighieri.

Qu'est-ce que l'œuvre de Victor Hugo ? c'est également un drame en trois parties, intitulées la *Légende des Siècles*, la *Fin de Satan* (ou le *Purgatoire*), et *Dieu* (ou le *Paradis*), qui, d'après la définition de l'auteur lui-même, exprimera aussi l'humanité dans une espèce de revue cyclique ; c'est la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, et l'éclosion lente et suprême de la liberté dans l'avenir. Le caractère historique et l'idée religieuse y dominent pareillement. La foi, la science, les tendances de notre époque y sont également évoquées par la puissante imagination du poète ; les vices et les crimes y sont impitoyablement flétris. Les allégories abondent dans les deux poèmes. Dans la *Divine Comédie*, elles sont parfois assez faciles à saisir. Ainsi, que, dans une fiction éblouissante, le poète décrive un char ailé trainé par un griffon merveilleux, précédé de vingt-quatre vieillards, de candélabres d'or ; que ce char s'arrête, au milieu du cantique des anges, à l'apparition de Béatrix ; qu'un aigle se précipite sur le char, et y laisse une partie de ses plumes ; qu'un renard s'y glisse, qu'un

dragon s'y attache, qu'une prostituée s'y vienne asseoir, qu'un géant la saisisse, et que le char entraîné disparaisse avec elle dans la forêt, tandis que Béatrix demeure au pied de l'arbre de la science, on comprend facilement aujourd'hui ces allégories. Ce char était l'Eglise; ce griffon, J.-C. et sa double nature; ce renard, l'hérésie trompeuse; cette prostituée, les mauvais papes; ce géant, Philippe-le-Bel.

Dans la *Légende des Siècles*, le voile de l'allégorie est beaucoup moins transparent; il faut que les regards s'y fixent plus longtemps pour distinguer l'objet qui s'y cache. C'est ici qu'il devient surtout nécessaire de posséder la clé du système de l'auteur, de bien connaître les particularités de sa vie publique et privée, ainsi que les événements et les principaux personnages politiques de l'époque où il a vécu.

Remarquons en passant qu'il en fut de même du *Paradis perdu*, de Milton : le docteur Tomkyns chargé de le censurer n'aperçut pas ou craignit de signaler les allégories et les allusions aux mœurs de la dynastie restaurée.

Dante a décrit, dans un rythme harmonieux, les lois de la gravitation, celles des sphères, les phénomènes de la végétation, tout un système astral, d'après l'astronome Cecco d'Astrolie. Dans la pièce intitulée *Plein Ciel*, Victor Hugo, tout en faisant bon marché des lois de la gravitation et de l'attraction, prophétise la prochaine invention d'un aérostat colossal qui transportera l'homme dans les régions de l'infini :

Et peut-être voici qu'enfin la traversée
Effrayante d'un astre à l'autre est commencée.

L'archéologie même a trouvé une place dans le poème français, et la lecture de la pièce intitulée *Ratbert ou l'Italie au moyen-âge* démontre encore une fois qu'aucun sujet n'est inabordable à la poésie, et que toute espèce de culture peut

réussir dans ses vastes domaines , lorsqu'elle est dirigée par une main intelligente.

Quelques citations me semblent nécessaires pour faire mieux ressortir l'analogie qui existe entre les deux poèmes. Commentons par Le Dante : je choisis cette riante fiction où le poète sort de l'Enfer pour entrer dans le second royaume , c'est-à-dire le Purgatoire. « La douce couleur du saphir oriental brille à l'horizon , la belle planète qui encourage à aimer fait rire tout l'Orient. » Il se tourne à droite et voit quatre étoiles qui ne furent jamais vues que de la race première. Bientôt il aperçoit près de lui un vieillard seul. Ce vieillard , c'est Caton , l'homme le plus vertueux du paganisme , et que le poète suppose être préposé à la garde de ce lieu d'épuration et d'épreuve. Mais cette image sévère est tout-à-coup adoucie par la plus gracieuse apparition : « Un air doux et toujours égal me frappait » au front, pas plus fort que le zéphir ; les feuilles tremblantes et » inclinées se ployaient toutes vers le côté où la sainte montagne » projette son ombre. Elles n'étaient pas tellement agitées que , » sur les cimes , les oiseaux eussent cessé leurs concerts ; mais » dans une joie vive ils accueillaient les premières heures » du jour, en chantant sous le feuillage dont le frémissement » répondait à leurs voix. Déjà je m'étais avancé dans l'anti- » que forêt, si loin que je ne pouvais reconnaître par où » j'étais entré. Voilà qu'un ruisseau m'arrête, coulant à gauche » et courbant de ses flots légers l'herbe qui croissait sur ses » rives. Toutes les eaux , même les plus pures , paraîtraient » altérées par quelque mélange, auprès de celle-ci, qui ne cache » rien, bien qu'elle s'écoule sous une ombre perpétuelle qui » n'y laisse tomber jamais les rayons du soleil ou de la lune. » Je retins mes pas , et de mes yeux je franchis au-delà du » ruisseau, pour contempler la verdure fleurissante. Et là , » comme il apparaît parfois subitement une chose dont la mer-

» veille éloigne l'esprit de toute autre pensée, il m'apparut une
» femme seule, qui s'en allait chantant et cueillant les fleurs
» dont toute sa route était parsemée. Ah ! belle femme qui
» t'animes aux rayons de l'amour céleste, si je veux croire les
» traits qui sont le témoignage du cœur, je souhaite, lui dis-je,
» que tu viennes plus avant vers ce ruisseau, assez pour que
» je puisse entendre ce que tu chantes. Tu me fais souvenir
» quelle était Proserpine, dans le temps où sa mère la perdit,
» et où elle perdit le printemps.

» Comme dans le bal, une jeune fille s'avance et resserre
» ses pas près de la terre, et met à peine un pied devant
» l'autre, elle marche vers moi sur les fleurs vermeilles et
» azurées, semblable à la Vierge qui baisse des yeux pleins
» de pudeur, et elle rendit mes vœux satisfaits en s'approchant,
» au point que le doux son de ses paroles venait à moi. Aussitôt
» qu'elle fut sur le bord où l'herbe est baignée par les ondes
» du ruisseau, elle me fit *le don de lever ses yeux sur moi*.
» Je ne crois pas que tant de lumière brilla sous les cils de
» Vénus, blessée par son fils. Elle souriait de la rive droite
» du ruisseau, debout, cueillant de ses mains les fleurs que,
» sans culture, la terre jette de son sein. »

Quel suave tableau ! quel angélique douceur de sentiment !
quelle richesse d'harmonie ! quel inimitable génie d'expression !
cette poésie exhale un parfum d'innocence et d'amour dont il est
impossible de ne pas subir le charme mystérieux. S'il est vrai
que la poésie soit le langage des Dieux, c'est sans doute ainsi
qu'ils doivent s'exprimer ; encore faut-il remarquer que ce n'est
ici qu'une traduction dépourvue de l'harmonie du rythme et de
cette langue italienne, ravissante interprète des pensées poétiques.

Cette belle femme qui s'animait aux rayons de l'amour, et à
laquelle le poète s'adresse, c'était la comtesse Mathilde, l'hé-
roïque amie de Grégoire VII, et l'on se surprend à regretter

que les commentateurs aient cru reconnaître, dans cette femme angélique, l'image allégorique *de la vive affection* pour l'Église chrétienne.

On s'est étonné que ni Voltaire, ni Boileau, ni leur public, n'aient pu comprendre une telle œuvre. Il n'y a rien là, ce me semble, qui doive surprendre. *Athalie*, cette œuvre également prodigieuse et de nature divine, eut le même sort : elle fut incomprise par le siècle du grand roi !

Comparons à ce brillant début des chants du Purgatoire, la pièce non moins gracieuse et splendide, intitulée le *Sacre de la Femme*, et qui se trouve aussi à l'entrée du poème de Victor Hugo :

Or, ce jour-là, c'était le plus beau qu'eût encore
Versé sur l'univers la radieuse aurore ;
Le même séraphique et saint frémissement
Unissait l'algue à l'onde et l'être à l'élément ;
L'éther plus pur luisait dans les cieux plus sublimes ;
Les souffles abondaient plus profonds sur les cimes ;
Les feuillages avaient de plus doux mouvements ,
Et les rayons tombaient caressants et charmants
Sur un frais vallon vert, où , débordant d'extase ,
Adorant ce grand ciel que la lumière embrase ,
Heureux d'être , joyeux d'aimer, ivre de voir,
Dans l'ombre , au bord d'un lac , vertigineux miroir,
Était assis, les pieds effleurés par la lame ,
Le premier homme auprès de la première femme. (1)

L'époux priait , ayant l'épouse à son côté.
Chair de la femme ! argile idéale , ô merveille !
Dans le limon que l'Être ineffable pétrit !

(1) L'Ève de Victor Hugo ressemble trop à celle de Milton. C'est de la Bible en vers, et non du drame humain.

Matière où l'Âme brille à travers son suaire !
Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire !
Fange auguste appelant le baiser et le cœur,
Si sainte, qu'on ne sait, tant l'amour est vainqueur,
Tant l'Âme est vers ce lit mystérieux poussée,
Si cette volupté n'est pas une pensée,
Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu,
Étreindre la beauté, sans croire embrasser Dieu !

Eve laissait errer ses yeux sur la nature,
Et sous les verts palmiers à la haute stature,
Autour d'Ève, au-dessus de sa tête, l'œillet
Semblait songer, le bleu lotus se recueillait.
Le frais myosotis se souvenait, les roses
Cherchaient ses pieds avec leurs lèvres demi-closes ;
Un souffle fraternel sortait du-lis vermeil ; —
Comme si ce doux être eût été leur pareil,
Comme si de ces fleurs, ayant toutes une âme,
La plus belle s'était épanouie en femme !... (1)

Il y a beaucoup de ressemblance entre les deux tableaux que je viens de citer. Dans l'un comme dans l'autre, la femme s'y trouve pour ainsi dire divinisée. Victor Hugo a intitulé le sien le *Sacre de la Femme*, titre bien justifié par l'éclatante description de cette beauté à la fois humaine et divine. C'est l'original dans toute sa force, dans toute sa pureté. Celui du Dante n'est ici qu'une copie, une traduction en prose. Eh ! bien, malgré ce désavantage, s'il m'était permis de choisir entre ces deux grands maîtres, je donnerais la préférence au poète

(1) Dans Milton, Ève dit aux fleurs : « C'est moi qui vous ai donné des noms. » Le Tasse, moins naturel, dit d'une bergère occupée à se parer de fleurs : « Elle souriait, et son sourire semblait dire aux fleurs : J'ai l'avantage sur vous, et ce n'est pas pour ma parure, c'est pour votre honte que je vous porte. »

florentin. Mathilde est plus gracieuse, plus pure, plus pudique, plus virginale, plus vraie et plus naturelle. « Elle chante en cueillant les fleurs dont toute sa route est parsemée. » L'Ève de Victor Hugo est silencieuse, elle laisse errer ses regards sur la nature, et les fleurs semblent songer, se recueillent, se souviennent et cherchent ses pieds avec leurs lèvres amoureuses ; on dirait que le poète s'est plu à faire passer l'âme de sa femme idéale dans le corps des plantes, afin de les spiritualiser :

Eve offrait au ciel bleu la sainte nudité.

.

Chair de la femme, argile idéale, ô merveille.

.

Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu

Tant l'âme est vers ce lit mystérieux poussée,

Êtreindre la beauté, sans croire embrasser Dieu !

.

Il y a beaucoup de hardiesse et de chaleur dans ces expressions ; un peu trop peut-être ; des oreilles chastes pourraient, avec raison, s'effaroucher de cette espèce de sensualisme spiritualiste ; aussi, je suis convaincu que la plupart des lecteurs donneront encore la préférence à ce délicieux passage du poème italien déjà cité :

« Ah ! belle femme, qui t'animes aux rayons de l'amour céleste, si je veux croire les traits qui sont le témoignage du cœur, je souhaite que tu viennes plus avant vers ce ruisseau, assez pour que je puisse entendre ce que tu chantes.... Semblable à la Vierge, qui baisse des yeux pleins de pudeur, elle rendit mes vœux satisfaits en s'approchant au point que le doux son de ses paroles venait à moi ! Aussitôt qu'elle fut sur le bord où l'herbe est baignée par les ondes du ruisseau, elle

me fit le don de lever ses yeux sur moi. Je ne crois pas que tant de lumière brilla sous les cils de Vénus, blessée par son fils. Elle souriait de la rive droite du ruisseau, debout, cueillant de ses mains les fleurs que, sans culture, la terre jette de son sein. » (1)

Quelle vérité dans la pensée ! quel naturel dans l'expression ! « Elle me fit le don de lever ses yeux sur moi ! » Je crois qu'il est impossible de rien imaginer de plus gracieux, ni de plus éloquent. Après Homère et Virgile, le Dante est selon moi le plus grand poète !.... il est sans rival pour le génie de l'expression !....

Ainsi donc, plus on continue l'étude comparative des deux poèmes, plus on est frappé de leur identité sous le rapport du plan et de l'ensemble, de la variété des connaissances qu'ils renferment, et même d'un assez grand nombre de détails. Ce qui constitue finalement leur différence, c'est la cause efficiente de la transfiguration paradisiaque, ou ascension vers la lumière, c'est-à-dire vers la paix et le bonheur. Dans la *Divine Comédie*, cet agent, c'est un aigle immense, mystérieux symbole de l'Empire ; c'est un Empereur puissant qui rendra à l'Italie l'unité qu'elle a perdue depuis si long-temps, et qui soumettra à un seul pouvoir ces villes républicaines affaiblies et déchirées par l'anarchie. Dante voulait en même temps un Pape vertueux, pour maintenir la pureté dans les mœurs, mais ne possédant aucune autorité temporelle et ne pouvant ni couronner, ni dépouiller l'Empereur, mais seulement lui donner des *avertissements*. Je souligne le mot à dessein. Dante désirait cet arrangement de pouvoirs, parce qu'il soutenait que l'autorité impériale

(1) Dans le *Paradis perdu*, Milton représente aussi Ève cueillant des fleurs, seule dans un bosquet, image poétique de l'innocence et de la tranquillité.

ne provenait pas de l'autorité de l'Eglise (1). Qui eût dit alors que l'avenir lui donnerait raison un jour, et que cinq siècles et demi plus tard, l'aigle impériale de France planerait sur la patrie de Virgile, et lui rendrait l'unité et l'indépendance dont elle était déshéritée depuis si long-temps.

Dans la *Légende des Siècles*, au lieu de l'aigle, symbole de l'Empire, c'est la Liberté-provenant de la révolution, mère des peuples (2), qui, dans un gigantesque navire aérien, emportera l'humanité, de l'enfer terrestre vers les régions étoilées d'un nouvel Eden, c'est-à-dire :

Au juste, au grand, au bon, au beau.... Vous voyez bien

Qu'en effet il monte aux étoiles !....

L'aérosopha voit, comme en face de lui,

Là-haut, Aldébaran par Céphée ébloui,

Persée, escarboucle des cimes,

Le chariot polaire aux flamboyants essieux,

Et plus loin, la lueur lactée, ô sombres cieux,

La fourmière des abîmes !

Il porte l'homme à l'homme et l'esprit à l'esprit.

Il civilise, ô gloire ! il ruine, il flétrit

Tout l'affreux passé qui s'efface.

Il abolit la loi de fer, la loi de sang,

Les glaives, les carcans, l'esclavage, en passant

Dans les cieux, comme une fanfare.

Il ramène au vrai ceux que le faux repoussa ;

Il fait briller la foi dans l'œil de Spinoza

Et l'espoir sur le front de Hobbe !....

(1) Voir son livre de *Monarchia*, où il le démontre, en prose, par A plus B, argumentation assez singulière pour un tel poète. Entre autres arguments on remarque celui-ci : « Si l'Eglise avait la vertu d'autoriser l'Empereur de Rome, elle la tiendrait ou de Dieu, ou d'elle-même, ou de quelque Empereur, ou du suffrage de tous les mortels, ou du suffrage des plus puissants parmi eux. Il n'est pas une autre voie d'où cette vertu puisse lui venir. Elle ne l'a reçue d'aucun de ces côtés ; donc elle ne l'a pas. »

(2) Voir la préface.

II.

Ce n'est pas une saine critique que celle qui fait ressortir les défauts d'un ouvrage, et qui en dissimule à dessein les qualités, et *vice versa*. Dans un poème comme la *Légende des Siècles*, par exemple, où, suivant la méthode habituelle de composition de l'auteur, le grotesque se rencontre souvent à côté du sublime, où Vulcain coudoie pour ainsi dire Jupiter, faire connaître l'un sans l'autre, ou les mettre en évidence séparément, c'est donner une très fausse idée de l'œuvre, c'est détruire entièrement l'harmonie des contrastes, sans laquelle il n'existe pas de véritable poésie ; et voilà pourtant ce que n'ont pas manqué de faire les écrivains qui ont rendu compte de la *Légende des Siècles* dans les journaux, et dans les revues littéraires. Ils ont fait les extraits, cité les fragments, noté les passages, les plus propres à étayer leurs diverses appréciations. Ils ont tronqué et défiguré tout le poème pour l'ajuster à leur étroite critique ! Qu'en est-il résulté ? C'est que la pensée réelle du livre et son enseignement historique et philosophique sont demeurés incompris par la plupart des lecteurs, qui l'ont lu comme on lit un mauvais roman-feuilleton, une fois à peine, très superficiellement, et puis l'ont dédaigneusement mis de côté comme l'une de ces productions de la littérature *malsaine*, mises à l'index par M. le Ministre de l'intérieur dans sa circulaire du 4^{er} juillet 1860.

Non ! ce n'est pas de cette manière, selon moi, qu'on doit rendre compte de l'œuvre d'un grand poète. *Ut musica, poesis !* La poésie est comme la musique. Une tragédie de Corneille, de Racine ou de Sakespeare ; un poème du Dante, de Victor Hugo ou de Milton ressemblent à la partition d'un grand *maestro*. Ils demandent à être lus, à être écoutés plusieurs fois pour être compris ; il faut les étudier et les commenter pour en découvrir

les beautés secrètes, comme on l'a fait pour la *Divine Comédie*. Je sais bien qu'il est impossible de procéder ainsi dans un feuilleton de journal ou dans un bulletin littéraire, et de rendre compte d'un long poème scène par scène, situation par situation, chant par chant, d'une manière suivie et détaillée ; d'en mettre sous les yeux du lecteur toutes les beautés et toutes les imperfections, dans l'ordre où elles se succèdent. Mais, de grâce, ne sabrez pas à tort et à travers, sans choix, sans distinction, une œuvre où tout se lie, tout s'enchaîne, et tout s'harmonise. Que diriez-vous d'un instrumentiste qui aurait la prétention de faire connaître une grande composition musicale telle, par exemple, qu'un chef-d'œuvre de Meyerbeer ou de Rossini, en ne jouant que quelques phrases sans suite, quelques solos incomplets et sans accompagnement, détachés de la partie écrite pour son instrument ? Comment donc faudrait-il procéder dans le cas dont il s'agit ? Je crois qu'on devrait choisir une pièce, un chant, un épisode ou une scène renfermant un abrégé des principaux ressorts qui entrent dans le système de l'auteur, s'y fixer, l'étudier, le commenter, l'analyser enfin de manière à en offrir aux yeux du lecteur toutes les faces, tous les détails, tous les aspects, tous les moyens d'action et de mécanisme. Cette étude partielle, mais consciencieuse et approfondie, donnerait plus de fruits, ferait mieux connaître les qualités et les défauts de l'œuvre que ces appréciations générales, que ces critiques superficielles et décousues qui s'éparpillent au hasard sur tous les points, qui effleurent tout, sans s'arrêter nulle part, en un mot qui n'atteignent rien en voulant trop embrasser.

Essayons, sur l'une des pièces qui composent la *Légende des Siècles*, le mode d'appréciation que je viens d'indiquer. Je le ferai le plus brièvement possible. La pièce que je choisis est intitulée le *Parricide*. Le sujet est tiré de l'histoire du Danemark ; il est sombre comme la plupart de ceux qu'on

emprunte à l'histoire (1). La scène se passe en Danemark. Le vieux roi Swéno est en démente. Son fils Kanut (Knud), impatient de lui succéder, lève sur ce vieillard une main parricide, et monte sur le trône sans laisser aucune trace de son crime mystérieux. Le poète fait, en six vers, le récit de ce lâche attentat :

Un jour, Kanut, à l'heure où l'assoupissement
Ferme partout les yeux sous l'obscur firmament,
Ayant pour seul témoin, la nuit, l'aveugle immense,
Vit son père Swéno, vieillard presque en démente,
Qui dormait, sans un garde à ses pieds, sans un chien ;
Il le tua, disant : « Lui-même n'en sait rien. » (2)
Puis il fut un grand roi.

Le poète continue, l'histoire à la main, la biographie de ce prince célèbre, restaurateur des lois saxonnes, qui publia un Code militaire (*Leges castrenses*), fut reconnu roi d'Angleterre, acheva la conquête de la Norwége, comprima les nobles par des largesses ou des punitions sévères, vengea ses prédécesseurs, et mourut, las de succès, rassasié de grandeurs, en emportant au tombeau le titre de grand et l'affection de tous ses sujets.

Toujours vainqueur, sa vie,
Par la prospérité fidèle fut suivie ;
Il fut plus triomphant que la gerbe des blés.
Quand il passait devant les vieillards assemblés,
Sa présence éclairait ces sévères visages !
Par la chaîne des mœurs pures et des lois sages,

(1) Les tableaux rians sont rares dans ce livre, dit l'auteur. Cela tient à ce qu'ils ne sont pas fréquents dans l'histoire. (Préface de la *Légende des Siècles*.)

(2) Les vieilles légendes danoises disent que Swéno mourut poignardé par une main invisible, ce qui justifie jusqu'à un certain point la version du poète.

A son cher Danemark natal il enchaîna
Vingt îles, Fionie, Arnhout, Folster, Mona.
Il bâtit un grand trône en pierres féodales ;
Il vainquit les Saxons , les Pictes, les Vandales ,
Le Celte , et le Borusse , et le Slave aux abois ;
Et les peuples hagards qui hurlent dans les bois ;
Il abolit l'horreur idolâtre , et la rune ,
Et le menhir féroce où le soir, à la brune , (1)
Le chat sauvage vient frotter son dos hideux.
Il disait en parlant du grand César : « Nous deux. »
Une lueur sortait de son cimier polaire ;
Les monstres expiraient partout sous sa colère ;
Il fut, pendant vingt ans qu'on l'entendit marcher,
Le cavalier superbe et le puissant archer ;
L'hydre morte , il mettait le pied sur la portée.
Sa vie, en même temps bénie et redoutée ,
Dans la bouche du Peuple , était un fier récit.
Rien que dans un hiver, ce chasseur détruisit
Trois dragons en Écosse et deux rois en Scanie.
Il fut héros ; il fut géant ; il fut génie ;
Le sort de tout un monde au sien semblait lié.
Quant à son parricide , il l'avait oublié.
Il mourut. On le mit dans un cercueil de pierre ,
Et l'évêque d'Aarhus vint dire une prière,
Et chanter sur sa tombe un hymne, déclarant
Que Kanut était saint , que Kanut était grand ;
Qu'un céleste parfum sortait de sa mémoire ;
Et qu'ils le voyaient , eux , les prêtres , dans la gloire
Assis , comme un prophète , à la droite de Dieu.

On cite avec raison, comme un modèle d'hypotypose, cette scène d'*Athalie* où Josabet raconte au grand-prêtre comment elle avait arraché Joas tout sanglant des mains de ses meurtriers. Malgré

(1) Le *menhir* n'a rien de féroce. C'était une pierre d'avertissement. *Dolmen* serait préférable, car c'était l'autel de pierre où les Druides immolaient des victimes humaines.

sa simplicité et sa concision, le récit du meurtre de Swèno n'est pas moins dramatique. L'image de ce vieux monarque, presque en démente, qui n'a pas même un chien à ses pieds pour le garder, et qui meurt froidement assassiné par son propre fils, sans autre témoin que l'aveugle nuit; les paroles ironiques, cruelles et pleines de scepticisme, que prononce le meurtrier en frappant sa victime endormie, produisent un double sentiment de terreur et de pitié, qui est la qualité essentielle de toute scène tragique. L'hémistiche qui termine le récit : *Puis, il fut un grand roi !* forme une admirable antithèse, figure dont aucun poète ne sut mieux combiner l'emploi que Victor Hugo. Les vers qui suivent, et qui sont fidèlement historiques, développent l'antithèse, en opposant la peinture d'un grand règne à celle d'un grand attentat; le portrait d'un prince, qui fut le père de ses sujets, à celui d'un scélérat qui fut l'assassin de son père.

Les historiens rapportent qu'un jour Kanut, dans un moment de colère ou d'ivresse, ayant tué un de ses gardes, fit assembler ses capitaines et se présenta devant eux dans la posture d'un criminel, en leur disant de le juger selon la nouvelle loi qui venait d'être promulguée, et qui défendait de se faire justice soi-même. Les officiers se retirèrent à l'écart pour délibérer; ils revinrent bientôt, prirent le roi par la main, et le remirent sur son trône, sans vouloir rien décider. Alors Kanut prenant la parole, dit à haute voix : « Puisqu'on ne veut pas porter la sentence contre moi, je vais la prononcer moi-même. J'ai contrevencu aux lois de mon pays en tuant un de mes gardes; mon crime est plus grand que ne serait celui d'un de mes sujets, parce qu'au lieu de maintenir les lois, comme c'était mon devoir, je les ai violées moi-même. Pour réparation, je me condamne donc à payer 360 marcs d'argent pour le meurtre que j'ai commis. » La loi n'en exigeait que 40 pour un

pareil crime, suivant l'esprit de l'ancienne jurisprudence de tous les peuples du nord ; mais Kanut pensa avec raison, dans cette circonstance, que la sévérité de la peine devait croître en raison du rang et de la fortune du coupable. « C'est ainsi, ajoute un de ses historiens, que la férocité des mœurs de ce siècle s'alliait dans la personne de ce prince à ce que la sagesse a de plus ferme et de plus élevé. »

C'est, en effet, une sagesse et une grandeur d'âme peu communes, que celles d'un monarque donnant à ses sujets un si magnifique exemple de respect aux lois et à la justice, et si, tirant parti de ce beau fait historique, l'auteur de la *Légende des Siècles* en avait adapté le dénouement au morceau de poésie épique que je viens de citer, c'est-à-dire s'il avait supposé que Kanut, la conscience bourrelée de remords, avait expié son crime à la fin de son règne, en abdiquant et en se condamnant lui-même à quelque peine terrible et proportionnée à l'énormité de son attentat, la morale eût été satisfaite et cette péripétie imprévue aurait produit un effet très-dramatique. Mais l'illustre poète avait un autre but : il voulait démontrer cette vérité morale et religieuse, à savoir « que le coupable qui échappe aux remords de sa conscience et à la justice des hommes, ne peut jamais se soustraire à la vengeance de Dieu. » Pour développer cette grande pensée, si nécessaire au bonheur de la famille et de la société, il a eu recours à une fiction dont je ne crois pas exagérer les beautés de premier ordre, en les comparant à celles des poèmes sacrés composés par Moïse, Isaïe et les autres prophètes.

Vous allez en juger vous-mêmes, si vous voulez bien me prêter encore quelques moments d'attention et me permettre de vous la réciter. Je vous prie de remarquer auparavant que, pour bien faire ressortir toute la sublimité de cette sombre prosopopée, il faudrait qu'elle eût pour interprète quelque

artiste d'un talent égal à celui de Bocage ou de Cobert, et habitué comme eux à la versification de l'auteur, car je le répète, il en est de la belle poésie comme de la belle musique. On a presque autant de peine à se faire une juste idée du mérite d'une pièce de poésie de notre grand poète, mal lue, que d'un chant de Weber ou de Mozart, mal exécuté. Je réclame donc votre indulgence, et je demande pardon à l'auteur d'oser lire à haute voix les beaux vers qui suivent :

Le soir vint, l'orgue en deuil se tut dans le saint lieu,
Et les prêtres, quittant la haute cathédrale,
Laisserent le roi mort dans la paix sépulcrale.
Alors il se leva, rouvrit ses yeux obscurs,
Prit son glaive et sortit de la tombe ; les murs
Et les portes étaient brumes pour les fantômes ;
Il traversa la mer qui reflète les dômes
Et les tours d'Altona, d'Aarhus et d'Elseneur.
L'ombre écoutait les pas de ce sombre seigneur ;
Mais il marchait sans bruit, étant lui-même un songe :
Il alla droit au mont Savo, que le temps ronge,
Et Kanut s'approcha de ce farouche aïeul,
Et lui dit : « Laisse-moi, pour m'en faire un linceul,
O montagne Savo ! que la tourmente assiège,
Me couper un morceau de ton manteau de neige ! »
Le mont le reconnut, et n'osa refuser.
Kanut prit son épée, impossible à briser,
Et sur le mont, tremblant devant ce belluaire,
Il coupa de la neige et s'en fit un suaire ;
Puis il cria : « Vieux mont, la mort éclaire peu !
De quel côté faut-il aller pour trouver Dieu ? »
Le mont au flanc difforme, aux gorges obstruées,
Noir, triste dans le vol éternel des nuées,
Lui dit : « Je ne sais pas, spectre, je suis ici. »

Vous n'ignorez pas qu'on appelait Virgile le Platonicien, parce qu'il expliqua en beaux vers les idées de Platon, et qu'il puisa le fond du sixième livre de l'*Énéide* (la descente d'*Enée aux Enfers*), dans une fable allégorique qui se trouve à la fin de la *République* du philosophe grec. Il est évident pour moi que Victor Hugo a puisé à la même source. Quelques lignes extraites de cette fable vont nous en fournir la preuve :

« Un guerrier arménien, nommé Her, ressuscite douze jours
» après sa mort, et raconte ce qu'il a vu pendant cet intervalle.
» Aussitôt, dit-il, que mon âme eut abandonné mon corps, elle
» s'avança, dans la compagnie de plusieurs autres, vers un
» séjour merveilleux, où nous vîmes dans la terre deux ouver-
» tures voisines et deux autres au ciel qui répondaient à celles-ci.
» Des juges étaient assis entre ces ouvertures mystérieuses,
» et dès qu'ils avaient prononcé leur sentence, ils ordonnaient
» aux justes de prendre la route à droite, et aux méchants
» de prendre la route à gauche. Je vis bientôt sortir par la
» seconde ouverture de la terre, des âmes couvertes de fange
» et de poussière, et par la seconde ouverture du ciel descendre
» des âmes pures et sans tache. Elles paraissaient toutes venir
» d'un long voyage; elles se retrouvaient après une séparation
» de mille ans.

» Celles qui avaient passé ce long temps de leur voyage sous
» la terre versaient des larmes aux souvenirs des maux soufferts;
» mais celles qui descendaient du ciel racontaient des merveilles
» inouïes, et montraient une joie ineffable dont nous n'avons
» pas l'image ici-bas. En un mot, chaque peine et chaque
» récompense, dans ces deux mondes divers, étaient dix fois
» plus grandes que le crime puni ou que la vertu récompensée.
» A la tête des justes sont les hommes qui ont honoré les Dieux,
» et leurs pères comme les Dieux. Des supplices extraordinaires
» attendent les impies et les parricides; les grands criminels,

• même après mille ans, n'ont point achevé leur expiation.
• L'une de ces âmes (c'était celle du tyran de Pamphylie) attendait
• sa délivrance au bout de ce long terme de douleurs ; mais
• au moment où elle se préparait à sortir, l'ouverture en se
• refermant lui refusa le passage avec un mugissement horrible. »

Vous le voyez, le roi Kanut ressuscite comme le guerrier arménien, et se dirige vers un séjour merveilleux ; son âme, après avoir erré long-temps comme celle du tyran de Pamphylie, attendra vainement sa délivrance, et ne pourra franchir la fatale ouverture dont la porte reste fermée, et le prive éternellement de la présence de Dieu.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer la sombre et lugubre harmonie des vers qui peignent la marche lente et funèbre du spectre-roi.

L'ombre écoutait les pas de ce sombre Seigneur.

Milton, a dit en décrivant une nuit dans Eden : « Le rossignol, répétait ses plaintes amoureuses, et le silence était ravi ! » Cette personnification de l'ombre qui écoute et du silence qui est ravi, est aussi ingénieuse que poétique. Le Dante et Victor Hugo ont usé largement de ce privilège de tout personnifier, qui appartient essentiellement à la poésie : aussi, est-ce à tort, selon moi, que certains critiques (1) ont qualifié de conceptions bizarres, vicieuses et du plus mauvais goût, les figures suivantes : (dans la *Divine Comédie*), les astres exprimaient leur joie en dansant ; (dans la *Légende des Siècles*) le tonnerre éclata, pour manifester le même sentiment ; ils ont oublié que c'est une imitation, ou tout au plus, dirai-je, mais uniquement pour contenter quelques censeurs trop méticuleux,

(1) Voir le *Dictionnaire de Biographie et d'Histoire*, de Dezobry et Bachelet, la *Revue britannique*, etc.

une imitation hyperbolique du style des psaumes et des prophéties, où tout prend une âme et un langage, comme par exemple *les collines qui se revêtent d'allégresse, les vallons qui chantent des louanges; le soleil, la lune, la terre, les mers, les animaux, etc., invités par David et les trois enfants de Babylone à bénir le Seigneur*. Virgile ne prête-t-il pas un sentiment de crainte au Tibre dans ce vers de l'*Énéide* :

Dissultant ripæ, refluit que exterritus amnis.

Delille dit aussi :

Les Phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés.

Racine personifie de même la mer dans ce vers bien connu :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Je pourrais citer à l'infini des figures qui prêtent du sentiment aux choses inanimées, et que personne ne s'est avisé de critiquer, car ce sont des beautés et non des défauts.

Mais poursuivons. Bientôt l'ombre de Kanut arrive au mont Savo, le frappe avec son épée, et lui parle comme le Seigneur voulait que Moïse parlât au rocher, après l'avoir frappé avec sa baguette ; il lui demande un linceul de neige, c'est-à-dire un vêtement blanc et sans tache, emblème d'innocence et de pureté, pour paraître devant son juge suprême ; puis, il s'écrie :

Vieux mont ! la nuit éclaire peu !

De quel côté faut-il aller pour trouver Dieu !

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve cette brusque apostrophe véritablement sublime. Le royal fantôme s'adresse au mont Savo pour lui demander où est Dieu. Pourquoi

s'adresse-t-il plutôt à lui qu'à la mer, aux fleuves ou aux dômes des temples d'Altona, d'Aarhus et d'Esleueur qu'il vient de traverser? C'est qu'il se souvient que les montagnes seules peuvent savoir où est Dieu, car c'est toujours sur leurs cimes mystérieuses qu'il vient méditer, communiquer avec ses prophètes et révéler parfois sa présence aux hommes.

C'est encore ici, il faut bien le reconnaître, l'Esprit-Saint qui a inspiré notre grand poète. Le psalmiste aussi interroge la nature quand il s'écrie : Mer, pourquoi as-tu fui? Jourdain, pourquoi as-tu reculé vers ta source? Montagnes, pourquoi avez-vous bondi comme le béliet? et vous, collines, comme l'agneau? Et la mer, les montagnes, le fleuve, les collines, ainsi interpellés, répondent au poète sacré : « Eh! ne voyez-vous pas que la terre s'est émue devant la face du Seigneur! Et comment ne se serait-elle pas émue à l'aspect de celui qui change la pierre en fontaine et la roche en source d'eau vive? » Le mont Savo répond aussi au roi ressuscité qui vient de l'interroger, et sa réponse, qui est d'une sublimité digne de l'Écriture, appartient tout entière à Victor Hugo, excepté ce vers qui la précède :

Noir, triste, dans le vol éternel des nuées,
qui est une paraphrase métaphorique tirée d'un tableau prophétique de David : « Les nuées amoncelées formaient autour de lui un pavillon de ténèbres. » Sauf l'emprunt de cette image, dis-je, la conception originale et sublime qui termine le passage précité, appartient sans partage à l'auteur de la *Légende des Siècles* :

Je ne sais pas, spectre, je suis ici !....

Cette réponse admirable renferme un sens si profond et en même temps si élevé, qu'elle demande plutôt le silence et la méditation de l'esprit que des explications.

Je continue la lecture des vers qui suivent sans en omettre un seul :

Kanut quitta le mont par les glaces saisi ;
Et le front haut , tout blanc dans son linceul de neige ,
Il entra par delà l'Islande et la Norwége ,
Seul dans le grand silence et dans la grande nuit ;
Derrière lui le monde obscur s'évanouit.
Il se trouva , lui , spectre , âme , roi sans royaume ,
Nu , face à face avec l'immensité fantôme ;
Il vit l'infini , porche horrible et reculant
Où l'éclair , quand il entre , expire triste et lent ;
L'ombre , hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres ,
L'informe se mouvant dans le noir ; les ténèbres ;
Là , pas d'astre , et pourtant on ne sait quel regard
Tombe de ce chaos immobile et hagard ;
Pour tout bruit , le frisson lugubre que fait l'onde
De l'obscurité , sourde , effarée et profonde.
Il avança disant : « C'est la tombe ; au-delà
C'est Dieu ! » Quand il eut fait trois pas , il appela ;
Mais la nuit est muette ainsi que l'ossuaire ,
Et rien ne répondit. Sous son blême suaire
Kanut continua d'avancer ; la blancheur
Du linceul rassurait le sépulcral marcheur.

Ce qu'on admire le plus dans la ballade si connue , qui commença la célébrité de Burger , c'est la course rapide et fantastique du cavalier-fantôme qui , à la pâle clarté de la lune , franchit , sans s'arrêter , les plaines , les fleuves et les montagnes , en s'écriant : « Hurrah ! les morts vont vite ! » La marche lente et lugubre du spectre de Kanut me semble plus admirable encore , non-seulement comme peinture , mais parce qu'elle a un sens parabolique qui n'existe pas dans la pièce allemande. Le prince Danois interroge la montagne Savo , c'est-à-dire l'Esprit-Saint

qui, du sommet des monts, faisait jadis entendre aux barbares du Nord la Parole de Dieu, et la montagne lui répond comme le premier fils d'Adam : « Je ne sais pas ! » Kanut quitte le mont et s'avance, confiant dans la blancheur de son vêtement :

Seul dans le grand silence et dans la grande nuit.

Les syllabes longues et pesantes de ce vers produisent un effet rythmique qui peint bien la profondeur du silence et l'épaisseur des ténèbres qui enveloppent les pas du spectre, et l'immensité de la solitude dans laquelle il se trouve pour ainsi dire perdu. Elles ont une harmonie imitative comme celle de ce vers de Virgile, dans la *descente d'Énée aux Enfers* ! Les sons peignent les objets. Les nombres imitent la chose.

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

Les vers qui suivent expriment avec une sombre énergie toute l'horreur de cette nuit funèbre. La comparaison de l'*infini* à un *porche horrible* fait mieux ressortir, par contraste (1), l'immensité des espaces sans fin. Celle de l'*ombre* à un *hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres*, quoique moins intelligible, de prime abord, n'est pas moins juste que neuve. L'ombre, en effet, coupée alternativement par la lumière, renaît sans cesse, comme les têtes de l'hydre qu'on a abattues, et les nuits, en se succédant, s'enchaînant et s'emboîtant comme les vertèbres, constituent indéfiniment l'ombre éternelle (2). *Là, pas d'astres !* Mais

(1) Le propre du contraste est, comme on sait, de faire ressortir les objets, en leur donnant plus d'éclat, en plaçant par exemple le nain à côté du géant, le chêne à côté du roseau, le beau à côté du laid ; c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'un des moyens qui forment la base du système de composition de notre illustre poète.

(2) De même que les vertèbres, en s'emboîtant, forment la colonne vertébrale.

L'œil de Dieu est toujours ouvert sur les mondes. Kanut appelle ; mais rien ne lui répond. *C'est la tombe*, dit-il, *au-delà , c'est Dieu !* et il continue d'avancer , rassuré par la blancheur du linceul , sous lequel il espère toujours dérober la souillure de son âme !

Il allait ; tout-à-coup sur son livide voile
Il vit poindre et grandir comme une noire étoile.
L'étoile s'élargit lentement, et Kanut ,
La tâtant de sa main de spectre , reconnut
Qu'une goutte de sang était sur lui tombée.
Sa tête , que la peur n'avait jamais courbée ,
Se redressa ; terrible, il regarda la nuit
Et ne vit rien. L'espace était noir ; pas un bruit :
« En avant ! » dit Kanut levant sa tête fière.
Une seconde tache auprès de la première
Tomba , puis s'élargit ; et le chef cambrien
Regarda l'ombre épaisse et vague , et ne vit rien.
Comme un limier à suivre une piste s'attache ,
Morne , il reprit sa route ; une troisième tache
Tomba sur le linceul !.... Il n'avait jamais fui.
Kanut pourtant cessa de marcher devant lui,
Et tourna du côté du bras qui tient le glaive.
Une goutte de sang , comme à travers un rêve ,
Tomba sur le suaire et lui rougit la main.
Pour la seconde fois il changea de chemin ,
Comme en lisant on tourne un feuillet d'un registre,
Et se mit à marcher vers la gauche sinistre.
Une goutte de sang tomba sur le linceul
Et Kanut recula , frémissant d'être seul,
Et voulut regagner sa couche mortuaire.
Une goutte de sang tomba sur le suaire !
Alors il s'arrêta livide , et ce guerrier,
Blême , baissa la tête et tâcha de prier.

Une goutte de sang tomba sur lui ! Farouche ,
La prière effrayée expirant dans sa bouche ,
Il se remit en marche , et , lugubre , hésitant ,
Hideux , ce spectre blanc passait ; et par instant
Une goutte de sang se détachait de l'ombre ,
Implacable , et tombait sur cette blancheur sombre.
Il voyait , plus tremblant qu'au vent le peuplier ,
Ces taches s'élargir et se multiplier ;
Une autre , une autre , une autre , une autre , ô cieus funèbres !
Leur passage rayait vaguement les ténèbres :
Ces gouttes , dans les plis du linceul , finissant
Par se mêler , faisaient des nuages de sang.
Il marchait ; il marchait ; de l'insondable voûte
Le sang continuait à pleuvoir goutte à goutte ,
Toujours sans fin , sans bruit , et comme s'il tombait
De ces pieds noirs qu'on voit la nuit pendre au gibet.
Hélas ! qui donc pleurait ces larmes formidables ?
L'infini !

Les beautés de ce récit sont trop frappantes pour qu'il soit nécessaire de les expliquer longuement , et je plaindrais sincèrement les hommes assez mal organisés pour ne pas les comprendre ; on pourrait dire d'eux avec Cicéron : *Quas aures habeant , aut quid in his homini simile sit , nescio*. Je cherche dans l'*Enfer* de Virgile , dans celui du Dante , dans celui de Milton , dans Schiller (1) , un genre de supplice pareil au tourment de ce roi parricide. Il m'est impossible de rien trouver qui puisse lui être comparé. Je cherche dans les cris de désespoir , dans les gémissements , dans les imprécations des âmes maudites ou damnées ; je choisis dans les plaintes déchirantes

(1) Voir la scène de sa tragédie intitulée *Guillaume Tell*, où il peint les souffrances et les remords d'Hedwige , qui devint aussi parricide par ambition.

de Job, dans les lamentations de Jérémie, et je ne trouve rien de comparable au silence farouche, au désespoir taciturne, à la torture muette de cette âme errante dans les ténèbres sans fin, qui cherche Dieu sans le rencontrer, et qui sent tout-à-coup une goutte de sang tomber sur son linceul et lui rougir la main. Il tourne du côté de la main qui tient le glaive (à droite), puis il marche vers la gauche sinistre, et une goutte de sang tombe encore sur son vêtement de neige. Il recule en frémissant d'être seul et veut regagner sa couche mortuaire ; mais une goutte de sang tombe sur son suaire. Il veut prier, et la *prière effrayée* expire sur ses lèvres glacées, et toujours l'implacable tache de sang retombe sur lui.

La prière effrayée expirant dans sa bouche.

La *prière effrayée* est une expression de génie, comme le *silence ravi* de Milton, comme le *David éteint* dans ce beau vers d'*Athalie* :

Et de *David éteint* rallumé le flambeau !

La répétition contenue dans ce seul vers :

Une autre, une autre, une autre, une autre, ô cieux funèbres !

ainsi que l'exclamation qui le termine, produisent un grand effet. La beauté de la figure consiste dans la répétition non interrompue de ces deux mots : *une autre*, qui peint exactement la chute incessante et multipliée des gouttes de sang :

Hélas ! qui donc pleurerait ces larmes formidables ?

L'infini !

Ne pensez-vous pas comme moi, que le dernier trait de cette magnifique peinture, que le suprême accord de cette harpe biblique, que ce majestueux *point d'orgue* d'un can-

tique sacré justifie ce mot profond de Longin : « Le sublime est, pour ainsi dire, le son que rend une grande âme. » Images, sentiments, figures, inspiration, énergie et pureté de style, harmonie du vers, richesse de la rime, tout ce qui constitue, enfin, l'essence de la belle poésie, se trouve réuni dans le fragment que je viens de vous lire. « Chaque mot, comme l'exigeait Zénon, porte le caractère de la chose que le poète veut exprimer. » Mais ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette pièce, c'est un incomparable talent de description. Comme poète descriptif, Victor Hugo est sans rival. Il est même au-dessus de Lamartine dans ce genre presque inconnu jusqu'à lui dans la poésie française.

J'arrive au dénouement de cet épisode dramatique.

Vers les cieux, pour le juste abordables,
Dans l'océan de nuits sans flux et sans reflux,
Kanut s'avancait pâle et ne regardant plus;
Enfin, marchant toujours comme en une fumée,
Il arriva devant une porte fermée,
Sous laquelle passait un jour mystérieux.
Alors, sur son linceul, il abaissa les yeux;
C'était l'endroit sacré, c'était l'endroit terrible:
On ne sait quel rayon de Dieu semble visible.
De derrière la porte on entend l'Hosanna:
Le linceul était rouge et Kanut frissonna.

Et c'est pourquoi Kanut, fuyant devant l'aurore
Et reculant, n'a pas osé paraître encore
Devant le juge au front duquel le soleil luit;
C'est pourquoi ce roi sombre est resté dans la nuit,
Et, sans pouvoir rentrer dans sa blancheur première,
Sentant à chaque pas qu'il fait vers la lumière,
Une goutte de sang sur sa tête pleuvoir,
Rôde éternellement sous l'énorme ciel noir!

Cette péripétie imprévue est aussi neuve que dramatique. Dans la fable païenne que j'ai citée, l'âme du tyran de Pamphylie attend aussi sa délivrance après une longue période de douleurs ; mais au moment où elle se présente devant l'ouverture, celle-ci, en se refermant, lui refuse le passage avec un mugissement horrible. A ce bruit, qui fait trembler toutes les ombres, accourent les ministres de la mort, des spectres infernaux qui ressaisissent cette âme deux fois condamnée, et l'entraînent dans l'abîme. A cette fantasmagorie un peu surannée, l'auteur de la *Légende des Siècles* a substitué une fiction beaucoup plus poétique, et cependant non moins terrible que la reproduction platonicienne. Kanut, pâle et tremblant, arrive devant l'ouverture ; mais la porte est fermée, et sous cette porte glissent à peine quelques rayons mystérieux, semblables à un regard de Dieu. Tout-à-coup les sons harmonieux de l'Hosanna se font entendre, et Kanut frissonne, en regardant son linceul teint de sang, sa robe d'innocence dont la blancheur native est entièrement souillée. A chaque pas qu'il essaie de faire vers le trône lumineux où siège le souverain des rois, il sent tomber une goutte de sang sur sa tête, et ce roi parricide est condamné à errer éternellement dans des ténèbres sans fin.

III.

Si je m'arrêtais ici, on ne manquerait pas de m'appliquer avec raison ce que j'ai blâmé au commencement de cet article, c'est-à-dire de ne photographier que les aspects les plus favorables à mon point de vue. Je crois donc, dans l'intérêt même de la critique défensive que j'ai esquissée, et pour donner une preuve d'impartialité, qu'il est nécessaire de mentionner, le plus brièvement possible, quelques-uns des défauts les plus saillants qu'on a reprochés à notre grand poète et à son œuvre.

Nous verrons jusqu'à quel point ils seront mérités. Un des principaux organes de la presse littéraire, la *Revue Britannique*, a dit, dans sa livraison du mois d'octobre 1839 : « Le style » surtout de la *Légende des Siècles* nous a paru déplorable. Des » comparaisons incroyables, des rimes étranges font l'effet d'une » ouverture de Rossini ou de Meyerbeer, exécutée à grand » orchestre avec des instruments de charivari, » et l'auteur de l'article cite pour exemple les deux vers suivants de la pièce intitulée le *Jour des Rois* :

Pendant que les vivants se traînent sur leurs ventres ,
Toi, les poux dans les trous , toi, les rois dans les antres. (1)

et les dix autres qui se trouvent dans la pièce intitulée le
Satyre.

Alors on se pâma, Mars embrassa Minerve ;
Mercure prit la taille à Bellone avec verve ;
La meute de Diane aboya sur l'Œta :
Le tonnerre n'y put tenir, il éclata.
Les immortels, penchés, parlaient aux immortelles.
Vulcain dansait ; Pluton disait des choses telles
Que Momus en était presque déconcerté.
Pour que la reine pût se tordre en liberté,
Hébé cachait Junon derrière son épaule,
Et l'hiver se tenait les côtes sur le pôle.

Je n'examinerai point ce qu'il peut y avoir d'insolite dans ces passages incriminés. Je ferai seulement remarquer qu'il s'agit ici d'une orgie païenne, d'une bacchanale des anciens Dieux de

(1) Cette pièce est une peinture aussi énergique que vraie des cruautés commises au moyen-âge par les hauts barons de l'Espagne. La *Revue britannique* n'en cite que les deux derniers vers ; avec cette méthode de critique, il serait facile de démolir n'importe quel chef-d'œuvre ancien ou moderne, et de le perdre dans l'opinion de ceux qui ne le connaissent pas.

l'Olympe, que le poète, sans doute, a voulu ridiculiser ; orgie ou bacchanale qui me semble assez pittoresquement représentée par l'âpreté, la discordance, la rudesse et le choc bruyant des mots et des rimes.

On trouve dans les poètes classiques anciens et modernes, et surtout dans Virgile qui excellait dans ce genre de tableaux, de fréquents exemples de cette harmonie imitative qui consiste, comme on sait, à régler le choix des sons imitatifs sur la nature des objets qu'on veut représenter. Exemple :

Raucidulum quiddam balbâ de nare locutus. (Perse.)

Ergo œgrè terram rastris rimantur..... (Virgile.)

Agricola incurvo terram molitus aratro.

Sa gorge de vapeurs s'enfle comme un ballon,

Fait un vacarme de démon,

Siffle, souffle, tempête..... etc., etc. (Lafontaine.)

La lime mort l'acier, et l'oreille en frémit. (Racine.)

Je crois qu'en pareille circonstance les grands musiciens comme Rossini ou Meyerbeer ne procèdent pas autrement, et qu'ils ne modulent pas un chant d'orgie de la même manière qu'une romance amoureuse. On pourrait citer dix chœurs de démons accompagnés à grand orchestre par nos instruments en cuivre qui, dans ce cas, ressemblent en quelque sorte et doivent ressembler à des instruments de charivari, afin d'imiter les bruits étranges, les sons cacophoniques, pour ainsi dire, d'une saturnale de démons. Il est à propos de remarquer encore que la *Revue britannique* n'a extrait, à peu près, des deux forts volumes de la *Légende des Siècles*, et comme spécimen de la facture de l'auteur, que les dix ou douze vers que je viens de citer. Est-ce là ce qu'on peut appeler de la critique impartiale, et

croit-on qu'il soit possible, en ne voyant que de pareils échantillons, d'apprécier convenablement les qualités du travail ?

On a crié au néologisme, au solécisme, au barbarisme même, à cause des mots nouveaux, des locutions inconnues ou inusitées qu'on rencontre assez fréquemment dans la *Légende des Siècles* et dans les *Contemplations*. Rien ne me semble moins mérité que ces reproches. L'auteur de ces deux derniers ouvrages a pris soin lui-même d'y répondre d'avance dans l'une de ses préfaces, où il dit que le néologisme n'est qu'une triste ressource pour l'impuissance, que les fautes de langue ne rendront amais une pensée, et que « le style est comme le cristal, sa pureté fait son éclat. » Rajeunir quelques tournures usées, renouveler quelques vieilles expressions, essayer d'embellir notre versification par la plénitude du mètre et la richesse de la rime, délivrer notre langue du pédantisme de convention, créer de nouveaux canaux pour ainsi dire, et adopter pour les vers des formes qui, n'allant pas jusqu'à la licence, expriment le sentiment intérieur de son affranchissement et de sa prise de possession d'une existence régénérée et retrempée, ce n'est pas du néologisme, autrement l'on serait en droit d'accuser aussi Bossuet de ce vice, parce que « il a créé une langue aussi nouvelle que ses idées, » et que son éloquence s'est élevée au-dessus des règles et des modèles, en portant l'art à toute la hauteur de son propre génie. » (4)

Parmi les comparaisons que la *Revue britannique* appelle incroyables, il s'en trouve, je l'avoue, quelques-unes qui semblent justifier cette épithète ; mais en les relisant avec attention, on ne tarde pas à se convaincre qu'il serait plus équitable de les qualifier seulement de bizarres (2), car il existe presque tou-

(1) *Discours sur l'éloquence de la Chaire*, par le cardinal Maury.

(2) Au figuré, c'est-à-dire hors de l'ordre commun.

jours un rapport de convenance entre l'objet principal et l'objet étranger, et que, par conséquent, elles sont généralement justes. Si parfois elles manquent de noblesse, du moins n'ont-elles pas le défaut d'être empruntées, usées ou rebattues. D'ailleurs, les plus grands maîtres de l'art ont aussi quelquefois sacrifié la noblesse à l'exactitude. Homère, dans l'*Iliade*, compare Ajax, combattant avec obstination, à un âne que les coups des villageois ne peuvent arracher d'un champ de chardon. Virgile assimile les agitations de la reine Amate, tourmentée par Alec-ton, au mouvement d'un sabot sous le fouet des enfants, et la fureur de Turnus à une *chaudière* bouillante. Le Dante compare les âmes glorieuses du Paradis qui se pressent vers lui, à la foule des poissons que l'on voit dans un vivier clair et tranquille, s'élancer vers les miettes de pain qu'on leur jette. Dans l'*in-exitu*, le poète sacré compare les secousses des montagnes et des collines ébranlées par un violent tremblement de terre aux bondissements des béliers et des agneaux. Toutes ces comparaisons, si elles ne sont pas très nobles, sont au moins très exactes. On a fort, par conséquent, d'appeler incroyables les comparaisons suivantes qui se trouvent dans la *Légende des Siècles*. Le poète décrit le combat de Roland contre les infants d'Espagne :

L'épée éclatante, fidèle (Durandal.)

Donne des coups d'estoc qui semblent des coups d'aile.

Il peint un incendie :

Les flammèches au vent semblent d'affreux moustiques.

Un mendiant vieux et idiot est sur le pont de Crassus, et le poète dit en parlant de lui :

Penché sur le tombeau, plein de l'ombre mortelle,

Il est comme un cheval attendant qu'on dételle.

Ailleurs, il met dans la bouche de l'enfant Pacheco le Hardi les paroles suivantes :

Le soleil et le vent, ces farouches tanneurs,
M'ont fait le cuir robuste et ferme, messeigneurs !

Le géant Rostabât se précipite sur le preux Roland,

Avec le bruit d'un mur énorme qui s'écroule.

Dans une description, il dit en parlant des nuages chassés par un vent violent :

Vers le Nord, le troupeau des nuages qui passe,
Poursuivis par le vent, chien hurlant de l'espace,
S'enfuit, à tous les pics laissant de sa toison.

Toutes ces comparaisons sont aussi justes et, je le répète, pas plus incroyables que celles d'Homère, de Virgile et de l'Écriture, que je viens de citer (1). Mais certains critiques (2) n'y regardent pas de si près. Ils vous disent d'un ton magistral : C'est absurde, c'est incroyable, c'est la décrépitude du génie, sans daigner vous apprendre en quoi consiste la décrépitude, l'absurde, l'incroyable. Parlerai-je ici de cette tourbe d'envieux, de méchants, de calomnieux, qui sont les ennemis naturels de toutes les gloires, de celles des grands poètes surtout, et qu'on pourrait appeler *les scolyles destructeurs* de l'arbre de la science. Ce

(1) M. Villemain dit en parlant des comparaisons d'Homère et de Dante que je viens de citer : « Il n'est rien dans la nature qui ne puisse fournir des tableaux et des couleurs.... Ces expressions qu'on appellerait *basses* dans une littérature artificielle, ont le mérite d'être nécessaires, etc., etc. »

(2) Dénigreur, devrais-je dire, car ils ne méritent certainement pas le nom de critiques.

sont eux qui ameutèrent les Moenades contre l'amant d'Eurydice, la lie féminine des villes guelfes contre le Dante; qui ourdirent la trame de calamités et d'humiliations dont fut enveloppée la vie entière du chantre de la *Jérusalem délivrée*; qui préparèrent le misérable lit d'hôpital où le Camoëns mourut pauvre et abandonné! Ce sont eux encore ou leurs affidés qui poursuivirent Milton dans les rues de Londres en l'accablant d'outrages, en l'appelant parricide de son roi, et en lui appliquant ce vers de Virgile :

Monstrum horrendum informe ingens cui lumen ademptum!

Ils appelèrent Racine un *suppôt de Lucifer*, pour le punir d'avoir fait *Athalie*, et enfin ils répandirent tant de calomnies sur lord Byron, qu'il ne pouvait plus paraître sur les promenades publiques, à Drury-Lane, sans être accueilli par des huées; que les dames le montraient au doigt, que les enfants poursuivaient sa voiture quand il se rendait à la chambre des pairs, et que sa femme, enfin, voulut le faire entrer à Bedlam!

Il est inutile, ce me semble, de relever l'épithète de *déplorable* appliquée au style de la *Légende des Siècles*. Je me borne ici à rappeler que des raisonneurs ont traité Homère d'écrivain pitoyable. Ainsi donc, vous le voyez, Victor Hugo n'a point échappé à la destinée commune aux grands poètes; et principalement à ceux qui, comme lui, comme Milton et le Dante, ont eu le malheur de prendre part aux affaires politiques de leur pays. Quoique inspirée par un ardent élan de charité, quoique bâtie sur un admirable fonds de bonté et de philanthropie, sa dernière œuvre n'a pu résister à l'attaque combinée de l'envie, de la méchanceté et de la calomnie, aiguillonnées par le plus inique et le plus perfide de tous les conseillers, par le plus dangereux de tous les esprits, l'esprit de parti. On a confondu

le poète et l'homme politique (1); on les a enveloppés dans la même proscription. Suivant l'usage des vieux critiques, on a beaucoup parlé des défauts de l'œuvre, et l'on s'est presque tu sur ses mérites; plus que jamais, enfin, on a négligé de suivre, dans cette occasion, ce sage conseil de Châteaubriand : « Il conviendrait peut-être d'abandonner la petite et facile critique des défauts pour la grande et difficile critique des beautés. » Quant aux écrivains qui, faisant métier de dénigrer toutes les productions du grand poète, ne cessent de lui reprocher des figures bizarres et exagérées, telles par exemple que celle-ci, que j'ai citée plus haut : *Le tonnerre n'y put tenir, il*

(1) On l'a appelé renégat, *tergiversateur*, apostat, adorateur du soleil levant, ex-poète vendéen, ex-poète montagnard, et autres qualifications à l'usage de l'esprit de parti. Mais un critique étranger, dont je ne me rappelle pas le nom, l'a bien défendu contre ces attaques, inspirées par des intérêts de secte et de coterie. Voici à peu près le résumé de cette critique défensive : « On ne peut limiter ni rétrécir sordidement la » sphère dans laquelle les sympathies d'un poète ont le droit de s'exercer. » On ne doit point recourir aux sentiments qu'il a professés jadis, pour » en extraire de quoi l'écraser sous des palinodies. Dans un certain sens, » un poète ne devrait pas avoir d'opinions, et nous ne craignons pas de » le dire, ni d'affronter le sourire railleur que peut faire naître l'ambi- » guïté de cette phrase : *Victor Hugo est le poète de tous les partis*. Oui, » le poète de tous les partis, et que ce soit dit à sa gloire. Jamais il ne » souffre que ses opinions politiques ni ses préférences étouffent ou amor- » tissent ses sympathies charitables, toujours en quête du grand, du beau, » du passionné. Il a également célébré l'héroïsme de la Vendée, les triom- » phes de l'Empire, les victimes de juillet et la tombe étrangère, les » exilés de Goritz, l'impérial fils du grand homme, etc. Il décrit les » splendeurs et les taches de ce siècle, les motifs qu'il a d'être fier, et » ceux qu'il a d'être humble, ses perfections, ses défauts, ce qu'il a » gagné et ce qui lui manque encore. Le même auteur vous offrira cette » diversité de sentiments, ces sensations dans leurs différentes phases; » et cependant, à moins que vous ne soyez imbus des préventions de » l'esprit de parti et enchaînés au joug de fer de la servitude politique » (auquel cas nous n'avons aucune prière à vous adresser), nous vous » adjurons de réfléchir avant d'accuser le poète de versatilité, banale et » facile imputation, dont ne s'arme que trop souvent le frivole vulgaire. » Il me semble qu'on doit attacher un grand prix à ce jugement, qui ne peut être suspect de partialité, puisque l'auteur n'étant pas français, on ne peut, par conséquent, l'accuser d'avoir cédé aux influences de parti et d'école.

éclata (1), et que la *Revue contemporaine* ne trouve comparable qu'au fameux couteau qui, s'étant *souillé du sang de son maître*, en rougissait le *traître* ; qui ne peuvent lui pardonner des expressions originales telles que cette fréquente accolade de deux substantifs : *la nymphe ivresse, l'immensité fantôme, la bouche tombeau, la fosse silence, la biche illusion, l'arbre éternité, le fossoyeur oublié, etc.*, des habitudes excentriques, enfin, qui leur semblent incompatibles avec les procédés ordinaires de la raison, je me permettrai de demander à ces rigides censeurs s'ils ont le droit de de se montrer plus sévères qu'Horace lui-même qui a dit : « *Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offendar maculis*, » ou moins indulgents que Quintilien, qui trouve à louer jusque dans les écrivains qu'il condamne ; enfin, s'ils ont oublié ce que disait naguère un éminent professeur de littérature française (2) en parlant des œuvres des grands poètes : « Si vous y trouvez quelque chose de bien extraordinaire, de bien étrange, pensez que ce n'est pas avec un sens calme et rassis que l'on ose ces créations sublimes ; qu'une imagination puissante, une sensibilité vive, ces deux âmes de la grande poésie, ne peuvent être portées à l'excès, sans toucher quelquefois au délire. » (3)

DUSEIGNEUR.

(1) Il est à propos de faire remarquer que l'auteur du compte-rendu de la *Légende des Siècles*, publié dans la *Revue contemporaine*, dit que le tonnerre *éclata de rire*, tandis que dans le passage cité, on lit seulement : *Le tonnerre n'y put tenir, il éclata* ; ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose. *Le tonnerre éclatant de rire* est une métaphore outrée, burlesque même ; *le tonnerre éclata* est une catéchèse par extension, qui n'a rien de choquant.

(2) Villemain.

(3) Sénèque l'a dit bien des siècles avant M. Villemain : *Nullum est magnum ingenium sine mixtura dementiæ*.

EXCURSION

DANS

L'ARRONDISSEMENT DE BREST.⁽¹⁾

Environs de Saint-Renan et de Ploudalmézeau.

Une des excursions les plus intéressantes que l'on puisse entreprendre dans nos environs, sous le double rapport pittoresque et archéologique, c'est sans contredit celle de Brest au château de Trémasan. Elle permet, en outre du but principal, de voir et d'étudier plusieurs points fort curieux de notre arrondissement, comme antiquités et souvenirs historiques d'un autre âge. Un simple itinéraire, avec quelques notes historiques, légendaires et archéologiques sur les localités à parcourir, ne sera

(1) Les lieux décrits dans cette excursion, nous les avons explorés tous avec soin et dessinés pour la plupart.

peut-être pas sans intérêt pour nos touristes Brestoïis et pour les étrangers qui viennent visiter notre pays.

Nous allons essayer de donner d'abord un aperçu succinct de l'aspect du pays que nous devons explorer, pays qui a souvent été visité, il est vrai, mais qui mérite encore de l'être ; car ceux qui en ont parlé se sont attachés presque exclusivement aux principaux monuments qu'il renferme, laissant de côté un grand nombre de choses curieuses ; aussi trouverons-nous encore à glaner après eux.

Cette région, principalement celle qui avoisine les bords de la mer, entre Brelès, L'Aber-Ildut, Porspoder, Argenton, Porsal, Ploudalmézeau et Plourin, a un aspect particulier qui ne se retrouve généralement pas dans nos autres campagnes. En la parcourant, il semble que l'on ait rétrogradé de plusieurs siècles ; tout y respire l'antiquité, le sauvage, nous dirions presque le druidisme. C'est du moins l'impression qu'elle nous a toujours produite et qu'elle nous fait éprouver encore, toutes les fois que nous la visitons. On y trouve aussi de nombreux souvenirs des premiers temps du christianisme.

Des menhir, en grand nombre, généralement peu élevés, se voient dans les champs, au milieu des blés ou des genêts, presque toujours par groupes de trois, quelquefois de deux, jamais ou rarement seuls, différant en cela des grands menhir, qui sont isolés ordinairement à de grandes distances les uns des autres. C'est dans les lieux les plus rapprochés de la mer que ces petits menhir se rencontrent en plus grand nombre, disséminés ça et là, sans ordre, sans but, il semblerait, mais qu'en sait-on ?... Les dolmen sont beaucoup plus rares, on n'en compte que quelques-uns.

Dans l'intérieur des terres, les manoirs féodaux, les petits châteaux ou maisons fortifiées, sont répandus en grande

quantité à des distances peu éloignées les uns des autres (1). Quelques-uns sont maintenant en ruines presque complètes, de minimes parties sont habitées par les fermiers; d'autres au contraire, à peu près intacts, du moins à l'extérieur, servent aussi d'habitations. Nous en décrirons plusieurs au fur et à mesure qu'ils se rencontreront sur notre route. Les enceintes des vastes jardins, les chapelles de ces demeures, jadis seigneuriales, ne présentent plus, pour la plupart, que de vieux pans de murs délabrés, couverts de lierre.

Pour donner une idée du nombre de châteaux et manoirs qui se trouvaient autrefois dans cette partie de notre arrondissement, nous répèterons ce que nous racontait un homme âgé de Brelès : anciennement, nous disait-il, chaque dimanche venaient au bourg, pour la grand'messe, sept carrosses conduisant les habitants des châteaux environnant Brelès, à une petite distance. Bien entendu qu'on ne commençait jamais la messe avant leur arrivée. C'étaient les seigneurs de Kergroadès, de Kermeur-Bras, (2) peu éloigné de Kergroadès; de Pradic-Meur, près la croix de la Loire; Du Manoir de la Franchise, près Pontrun, sur la rivière de L'Aber; de Belair; de Keroulas (3) et de Kerlean (4). Toutes ces habitations, dont plusieurs ne sont plus que de simples fermes, se trouvaient dans un rayon de quatre à cinq kilomètres au plus de Brelès.

(1) M. de Fréminville dit (*Antiquités du Finistère*, t. 1, p. 259) : « La paroisse de Plourin, d'ailleurs assez étendue, était celle de tout le bas Léon qui fournissait le plus de gentilshommes pour le service militaire. » Ceux qui comparurent à la montre de 1503, dont il donne la liste, étaient au nombre de 44. On y retrouve tous les noms des manoirs et châteaux que nous aurons occasion de visiter.

(2) Les armoiries des Kermeur étaient : *fascé de gueules et d'or de six pièces*.

(3) Celles de Keroulas étaient : *fascé de six pièces d'argent et d'azur*.

(4) Celles de Kerlean étaient : *fascé ondé de six pièces d'or et d'azur*.

Ce rapide aperçu suffira, il nous semble, pour faire comprendre combien le pays que nous allons parcourir est curieux à visiter et à étudier.

Maintenant, mettons-nous en route.....

En partant de Brest, nous suivons tout d'abord le chemin de Lambézellec; arrivés au petit bourg de Kerinou, appelé jadis Kerennou et Kervenou, nous tournons à gauche pour prendre la grande route de Saint-Renan. Disons en passant que les anciens seigneurs de Kerinou portaient : *d'azur à la fasce endentée d'argent* (sceau de 1372) et qu'ils possédaient, d'après Guy Le Borgne : « des droits et des privilèges, hors le vulgaire dans la ville de Brest, par concession des ducs. » Cette seigneurie passa plus tard dans la famille de Cornouaille. Peu après avoir quitté Kerinou, nous traversons la rivière de la Penfeld, presque à sa source, aux confins de notre puissant et magnifique port militaire, sur le pont qui vient d'être construit dernièrement au village même de Penfeld. Avant d'arriver à Guilers se voient, sur la gauche de la route neuve, la belle propriété de Castermen, où des briques romaines ont été trouvées il y a quelques années, et le château de Kerouazl, près duquel existent deux sources d'eau minérale ferrugineuse, qui pourrait parfaitement être employée en médecine.

Anciennement le château de Kerouazl appartenait aux seigneurs de Penancoët, S^{rs} dudit lieu, près Saint-Renan, comtes de Kerouazl, etc., dont les armoiries étaient :

Fascé de six pièces d'argent et d'azur; aliàs : à la bordure chargée de six annelets en orle (sceau de 1306); leur devise était en breton : *A bep pen, lealdet* — (loyauté partout); et aussi : *En diavez* — (à découvert).

Une des branches de cette famille, celle des seigneurs de Kerouazl, s'éteignit en 1734, dans la personne de cette belle Louise-Renée de Penancoët, dame de Kerouazl, dame du palais

de la reine d'Angleterre, duchesse de Portsmouth et d'Aubigny, etc., qui fut la maîtresse de Charles II, roi d'Angleterre. A la mort de ce roi, 1685, la duchesse de Portsmouth quitta l'Angleterre et se retira en Basse-Bretagne, où elle avait de grands biens. Elle y habitait tantôt son château de Kerouazi, tantôt la ville de Brest, où elle possédait un hôtel, rue des Sept-Saints, en face de l'église. C'est vers cette époque qu'elle fit faire de grands travaux d'embellissement dans son château. Il existe encore quelques-unes des peintures mythologiques qu'elle y fit exécuter, entr'autres, un plafond où elle est représentée, dit-on, en Andromède, entièrement nue et enchaînée sur un rocher. Aux alentours du château sont de magnifiques allées ombragées par de grands et vieux arbres ; à l'extrémité de l'une d'elles se présente un des beaux points de vue du pays : sur le premier plan est une riche campagne, plus loin se déploie la vue entière de notre puissant port de guerre, et à l'horizon la ville de Brest se dessine en amphithéâtre sur la rade et les côtes qui l'environnent.

Dans les champs de cette propriété on a aussi recueilli, il y a une vingtaine d'années, plusieurs monnaies romaines ; l'une d'elles, en or, représente : au droit l'effigie de Néron, entourée de la légende : *NERO. CÆSAR. AUG. IMPER.* ; sur le revers est une couronne, au milieu de laquelle on lit : *EX. S. C.*, avec la légende, *PONTIF. MAX. TR. P. V. PP.* Comme on le sait, Néron naquit l'an 37 de J.-C., il devint empereur l'an 54, à l'âge de 17 ans et mourut l'an 68. Cette médaille est probablement des premiers temps de son règne, car la tête est celle d'un tout jeune homme. Ces monnaies de Néron ne sont du reste point rares. Les autres médailles appartenaient, m'a-t-on dit, au règne d'Antonin le Pieux. En creusant tout dernièrement encore dans cette propriété, pour la construction d'une pièce d'eau, on a de nouveau trouvé des débris de poteries romaines.

Que conclure de ces trouvailles ?.....

Jadis une voie romaine ne passait-elle point dans ces propriétés de Castelmen et de Kerouazl, et près de là n'existait-il pas un établissement romain ?

Ces suppositions, qui pourront tout d'abord paraître fort hasardées, offrent pourtant une certaine probabilité (1). Aujourd'hui il est bien constaté qu'une des voies romaines qui partaient de Carhaix (*Vorgium*), se rendait à Landerneau, dont l'origine romaine a été reconnue il y a peu d'années. De cette dernière ville, une route, qui n'a encore été étudiée que jusque dans la commune de Lambézellec, se dirigeait sans nul doute vers la côte ; car, si le bout déjà reconnu est prolongé en ligne droite, direction que suivaient toujours les voies romaines, il arrive entre Saint-Mathieu et le Conquet, dans l'anse de Porsliocan, où l'on place généralement le *Portus Staliocanus* de Ptolémée, port célèbre de l'antiquité, détruit en 878 par les Normands. Or cette ligne qui, partant de Landerneau arrivait à *Portus Staliocanus*, port dont l'importance était assez grande pour qu'une voie spéciale lui fût consacrée, passait près de Lambézellec, de Castelmen, de Kerouazl et dans les environs de Plouzané. Quant à l'établissement romain qui se trouvait peut-être en cet endroit, nous aurons à dire, qu'en outre des tuiles romaines, des débris de poterie et des médailles de Néron et d'Antonin, on a aussi recueilli dans cette localité deux petites et grossières meules de moulin ; l'une d'elles était enfouie à une grande profondeur, sous les racines d'un énorme chêne séculaire. Le nom de Castelmen (*château de pierres*) que porte l'une de ces propriétés, ne peut-il aussi être invoqué comme un indice de l'existence d'un établissement quelconque dans ce

(1) Des murailles romaines du château de Brest, par M. Bizeul (de Blain). *Revue des provinces de l'Ouest*, 5^e année, p. 142.)

lieu, existence dont la tradition a gardé le souvenir et l'a consacré, de même qu'on l'a fait dans plusieurs localités de notre pays, par le nom celtique ou breton qu'on lui a donné.

Si les meules de moulin et le nom de la propriété offrent une présomption très grande pour faire croire à un établissement dans cette localité, certes, les tuiles romaines, ainsi que les médailles et les débris de poterie qu'on y a trouvés, peuvent faire supposer qu'il était romain.

Mais passons.....

Après avoir traversé ces propriétés et le bourg de Guilers, jetons un coup-d'œil sur les vastes marais de Bodonnou, dans lesquels il ne faut, dit-on, s'engager qu'avec beaucoup de prudence. Avant d'entrer à Saint-Renan, quittons la grande route pour visiter la fameuse grille du diable, au manoir du Curru, ancienne vicomté, appelé aussi château de Pharamus et même du roi Pharamus. A une des fenêtres du rez-de-chaussée se trouve cette grille, dont les enchevêtrements ont semblé si difficiles à comprendre, qu'on y a vu un travail diabolique, et que la tradition l'a attribué à Satan. Dans une nuit, dit la légende, cette grille se trouva mise en place. Le diable y laissa l'empreinte de sa main, que l'on y voyait encore naguère, et dont les doigts se dessinaient dans la nuit en gerbes de feu. Un long souterrain reliait jadis, affirme-t-on, ce manoir à la ville de Saint-Renan. A la vicomté du Curru (4) était attachée, dès le XIV^e siècle, une prévôté ducal féodée, dont la juridiction s'étendait sur les paroisses de *Ploeavas* (Guipavas), *Lambezeleuc* (Lambézellec), *Botgars* (Bohars), et *Tresnuez* (probablement Trenevez). Pour exercer les droits inhérents à cette charge, les seigneurs du Curru devaient payer « au receveur du domaine ducal de Brest, la somme de six vingts livres et trois sols par

(4) *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes*, p. 87, t. 2.—1^{re} partie.

chacun an. » Antérieurement à 1360, il existait encore des vicomtes du Curru, portant ce nom. Vers cette époque, l'héritière de cette seigneurie épousa Gestin de Kernezne, fils juveigneur d'Ollivier, seigneur de Kernezne en Quilbignon. Elle lui porta en dot la vicomté du Curru avec tous ses droits. En elle s'éteignit probablement cette famille, car on ne trouve plus ce nom dans aucune réformation ; mais comme dans le pays ce manoir est aussi désigné, et l'a toujours été, sous le nom de château de Pharamus ou du roi Pharamus (*Kastel Pharamus* ou *Kastel ar roue Pharamus*), on suppose que le vrai nom de cette famille était Pharamus. Ces seigneurs portaient : *d'argent au lion de sable, lampassé et couronné d'or*. D'après M. de Courcy, qui écrit *Farāmus*, le manoir du Curru appartenait, au XIV^e siècle, à cette famille, qui se fondit dans celle de Kernezne. Quoi qu'il en soit, il est positif qu'en 1484, la vicomté du Curru était possédée en entier par Gestin de Kernezne, qui la tenait de son mariage avec Marie du Curru, seule héritière des seigneurs de ce nom. Il la transmet à ses descendants, qui en étaient encore possesseurs à la fin du XV^e siècle. En 1486, elle appartenait à Jehan II de Kernezne, qui ayant embrassé le parti de la France contre le duc de Bretagne, François II, fut dépouillé de tous ses biens. Dès que Charles VIII, par son mariage avec la duchesse Anne, eut réuni la Bretagne à la France, il s'empressa, par lettres patentes, de le faire rentrer dans tous ses droits.

Avant de quitter ce manoir, n'oublions point d'étudier cette belle pierre sculptée, couverte d'armoiries, qui se voit dans la cour. Elle porte un écusson carré, entouré du cordon de Saint-Michel, soutenu par deux lions couronnés et surmonté d'une couronne de marquis. Au-dessus s'élève un casque ou heaume de face à la visière baissée, orné aussi d'une couronne de marquis.

Cet écusson est écartelé et porte sur le tout un autre écusson plus petit, divisé en deux parties.

Sur le grand écusson on voit, il nous semble :

Au 1^{er}, les armes de La Roche-Laz : *D'azur au dextrochère, ganté d'argent mouvant du flanc sénestre et supportant un épervier de même, longé et grillé d'or.*

Au 4^e, celles de Keruzas. . . . : *De gueules à cinq fleurs de lys d'argent.*

Au 2^e, celles de Kergoët. . . . : *D'azur au léopard d'or (qui est le Faou), chargé sur l'épaule d'un croissant de gueules (comme marque de juveigneurie).*

Au 3^e, celles de Jouhan. . . . : *De gueules, au lion d'or, armé et lampassé d'argent, accompagné de trois annelets de même.*

Sur le petit écusson :

Celles de Kernezne. : *D'or à trois coquilles de sable.*

et celles de Coëtarmoal. : *D'azur à deux épées d'argent garnies d'or, posées en sautoir.*

ou celle de Coëtanezre. : *De gueules à trois épées d'argent garnies d'or, les pointes en bas, rangées en bandes. (1)*

(1) M. de Courcy, *Dictionnaire héraldique de Bretagne.*

Ces armes étaient celles que portait, sur son pennon, Charles de Kernezne, qui figurait, en 1595, comme simple sallade dans la compagnie de René de Rieux de Sourdéac, gouverneur de Brest (1). Il était chevalier de l'ordre du Roi, vicomte du Curru, marquis de La Roche-Laz, etc.... En 1606, il épousa Anne de Coëtanezre, dernière héritière des seigneurs de ce nom, qui lui apporta en mariage cette seigneurie avec tous ses droits. (2)

Remontons maintenant vers la grande route de Ploudalmézeau, laissant à notre gauche la petite ville de Saint-Renan, dont la ville de Brest, heureuse rivale, a enlevé les importantes prérogatives. En 1681, des lettres patentes de Louis XIV transportèrent à Brest le siège de la justice royale, qui était alors à Saint Renan. Ce ne fut, il est probable, qu'une restitution, car Brest possédait en 1593, un siège royal. La ville de Saint-Renan ne mérite guère que nous nous y arrétions long-temps ; ses quelques maisons en bois et sa vieille halle, n'offrent rien de bien curieux, pas plus que son église paroissiale. On voit pourtant dans le bas de la ville le portail assez bien conservé d'une ancienne église du XIII^e siècle, qui s'élevait jadis dans cet endroit ; c'est tout ce qui en reste (3). A côté, posé sur le sol de la rue, est aussi un retable d'autel, fort bien sculpté, qui mériterait, nous le croyons, les honneurs d'une place dans notre Musée archéologique. Nous la lui souhaitons.

(1) Cette compagnie de sallades, composée de 50 hommes, tenait garnison au château de Brest. Cette troupe tirait son nom de la coiffure qu'elle portait : *uncasque léger appelé salade*. C'était une espèce de milice, nommée par le Roi pour défendre le pays, dans laquelle entraient tous les gentilshommes de la contrée.

(2) En 1760, la seigneurie du Curru était possédée par dame Marie-Claude-Jacquette du Chastel, veuve de messire Hugues-Humbert Huchet, chevalier, seigneur comte de Labédoyère. Cette dame demeurait à cette époque dans son château de Trévarez, paroisse de Laz, en Cornouaille.

En 1774, elle appartenait à messire Charles-Jules du Bot, chevalier, seigneur de Grégo, paroisse de Sursus.

(3) C'était un prieuré dépendant de l'abbaye Saint-Mathieu.

Le clocher pointu, élancé et découpé de l'église de Lanrivoaré ou Lanriouaré se dessine déjà à l'horizon. C'est là que reposent, dans un cimetière réservé, 7777 saints, d'après M. de Fréminville. M. de Courcy dit, dans son curieux itinéraire de Saint-Pol à Brest, 7847, d'après la tradition bretonne : *seiz mil seiz cant seiz ugent ha seiz*, — sept mil sept cents sept vings et sept. — Cette grande agglomération de saints dans un même lieu s'expliquerait par l'extermination d'une peuplade entière, convertie au christianisme, tombée sous les coups d'une autre peuplade voisine, encore païenne. De ces nouveaux convertis on aurait fait des saints. Du reste, d'après la tradition, un combat aurait eu lieu non loin de cette église, et un grand nombre de coins en fonte auraient été trouvés dans un marais peu éloigné, qui assèche tous les étés. (1)

Dans ce cimetière des saints, placé près de l'église et fermé par un mur peu élevé, vous ne pourrez entrer que les pieds nus ; mais si vous désirez, par dévotion, en faire le tour, ou encore avoir un morceau de la vieille souche qui se voit au pied de la croix, près de sept pierres ayant la forme de pains, payez un de ces mendiants bretons qui se trouvent toujours dans les lieux consacrés. Moyennant quelques sous il fera pour vous, en priant, le tour de ce cimetière, sur les dalles qui en forment l'enceinte, et vous rapportera un morceau de la souche que l'on entaille depuis des siècles, sans que jamais elle diminue. Conservez religieusement ce bois sacré, il vaut mieux que n'importe quelle police d'assurances contre l'incendie ; car celle-ci ne peut que vous faire indemniser avec parcimonie des pertes qu'un sinistre vous aura causées, tandis que cette précieuse relique vous préservera à toujours d'incendie, si vous la conservez dans votre habitation.

(1) *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, par Ogée. — Nouvelle édition. — Notes de l'article Lanrivoaré, p. 456.

L'église de Lanrivoaré n'a rien de remarquable et n'est point ancienne. Elle porte les millésimes de 1583 et de 1727 ; mais sur les pierres tombales qui en forment le sol, on voit de grossières sculptures représentant des haches, des piques, des pioches, etc. Ces pierres tombales proviennent sans doute de l'ancienne église sur l'emplacement de laquelle s'élève celle qui existe maintenant. Que veulent dire ces emblèmes ? Nous n'essaierons aucune conjecture à ce sujet, nous bornant à les signaler à l'attention des archéologues. Quittons cette église qui doit son nom à saint Rivoaré, apôtre des premiers temps du christianisme, après avoir rappelé que les sept pierres sont autant de pains, dit la tradition, que Saint-Hervé, neveu de Saint-Rivoaré, pétrifia pour punir un boulanger de l'endroit qui lui avait refusé l'aumône avec dureté.

Gagnons maintenant le grand et gros bourg, nous allions presque dire la ville de Ploudalmézeau ou Guitalmézeau, dont la population, jointe à celle de la commune, s'élève à trois mille âmes environ. Son élégante église et son joli clocher ne datent que du XVIII^e siècle (1775 environ). Pourtant une inscription en lettres gothiques, qui se voit sur un des contrefort de l'abside, à l'extérieur, pourrait faire supposer que le chœur était plus ancien ; peut-être aussi cette inscription provient-elle de l'ancien temple sur lequel a été construite l'église actuelle. Cette inscription porte :

*L'an mil cinq cent et quatre,
A la fin d'avril sans rien rabattre,
Fut au pignon de cette église
La première pierre assise.*

Depuis peu d'années, le chœur de l'église a été refait, et pour en conserver la mémoire, on a gravé sur le contrefort opposé

au précédent, les quatre vers suivants, qui ne sont qu'un pastiche des premiers. Les voici :

*En l'an mil huit cent cinquante-sept,
A la mi-mars, tout compte net,
Messire Arzel, lors recteur,
En fit reconstruire le chœur.*

Dans un des murs du cimetière, examinons aussi une croix de pierre, ornée d'une sculpture en relief représentant le crucifiement de Notre Seigneur. Ce petit monument a tous les caractères d'une grande antiquité. Quelques vieilles maisons du bourg, assez curieuses, méritent un moment d'attention. Constatons, en passant, un usage singulier. Entrez dans l'église, et vous verrez la nef remplie de petits bancs de bois attachés au sol par des chaînes de fer scellées dans les dalles. Coutume bizarre, car certes ce n'est point la valeur de ces bancs qui peut ainsi les faire préserver des tentatives des voleurs, assez rares, du reste, dans ce pays. Mais continuons ; le temps nous manquerait pour notre excursion, si nous ne laissons de côté quelques autres curiosités archéologiques, que nous visiterons une autre fois, et qui se trouvent à une distance assez éloignée de Ploudalmézeau, en dehors de notre itinéraire, tels que tumulus, menhir, dolmen, cromlech, briques romaines. Ne quittons cependant pas ces lieux sans avoir vu les poteaux de justice qui se trouvent dans un champ nommé *Parc a justissou*, et qui étaient jadis les fourches patibulaires de la seigneurie.

Presque en sortant de Ploudalmézeau l'aspect de la campagne change entièrement ; bientôt vous avez devant vous une vaste plaine qui s'étend au loin vers la mer ; les arbres ont disparu ; un sol aride et argileux ne vous présente qu'une vue triste et désolée ; des menhir ont remplacé les arbres et se montrent ça et là dans les champs. C'est au milieu de ces champs,

séparés par de petits murs en pierres sèches, qu'est tracée la route que vous devez suivre, encore toute défoncée, en plusieurs endroits, par les pluies qui en ont fait pendant l'hiver des espèces de fondrières. Combien on est du reste dédommagé de cette aridité, qui vous entoure, par la vue de la mer se perdant dans un horizon lointain, et surtout, lorsqu'arrivé au bourg de Kersaint-Tremazan, vous vous dirigez vers l'anse de Porsal, et qu'à un des détours de la route, se présente tout-à-coup à vos yeux l'imposante tour de l'antique château de Tremazan.

Ce magnifique château féodal, berceau de la famille Du Chastel, si célèbre dans nos annales bretonnes et françaises, est un monument du XIII^e siècle. Ce fut Bernard Du Chastel qui, à son retour de la croisade de 1218, le fit édifier dans le fond de l'anse de Porsal, sur le sol même que la mer vient baigner. Son donjon, immense tour carrée, dominait jadis toute la contrée, malgré les hautes terres qui l'environnent. Les ruines si imposantes de cette demeure féodale, élevée sur l'emplacement d'un château plus ancien que la tradition et les légendes font remonter aux premiers temps du christianisme, et dans lequel étaient nés saint Tanguy, fondateur, au VI^e siècle, de l'abbaye Saint-Mathieu et Sainte Haude, sa sœur, ont été décrites par tous les archéologues qui ont visité les antiquités de notre arrondissement.

« Château fameux, dit M. de Kerdanet, dont on admire encore
• le magnifique donjon, près de Porsal, dans la commune de
• Landunvez. Ce donjon forme un carré parfait de 128 pieds
• de circonférence; il est assis sur une butte artificielle d'où
• il s'élève à la hauteur de 90 pieds; il en avait 100 lorsque
• ses longues cheminées existaient. Il ne présente aujourd'hui
• qu'une vaste ruine, mais une ruine des plus curieuses,

» rappelant dignement la puissance, la majesté de ses anciens
» maîtres, les seigneurs Du Chastel. » (1)

M. de Fréminville en a donné une longue description; M. de Courcy les a décrites aussi et étudiées sous le rapport archéologique plus particulièrement, dans son *Itinéraire de Saint-Pol à Brest*. Dans le *Voyage* de Cambry, édition de Brest, 1836, on en voit un dessin; mais c'est surtout dans le *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*, de M. le baron Taylor, que l'on trouve de belles lithographies représentant ces imposantes ruines, lithographies dues aux crayons de M. Cicéri et de notre ami et compatriote A. Mayer.

Albert Le Grand vous racontera aussi l'histoire de saint Tanguy qui, trompé par les faux rapports de sa belle-mère, décapita sa sœur, sainte Haude. Tanguy et Haude étaient les enfants de Florence, fille d'Honorius, prince de Brest, et de Galonus, seigneur de Tremazan. La tradition vous dira encore la raison pour laquelle les œillets, que l'on voyait jadis en si grand nombre sur les sommets et dans les anfractuosités de ces murs, étaient rouges couleur de sang, et pourquoi ils fleurissaient dans toutes les saisons, même pendant les hivers les plus rigoureux, sous la glace et sous la neige. Le jour où saint Tanguy trancha, dans un accès de fureur, la tête de sa sœur, les œillets blancs qui couvraient les murs du château devinrent subitement rouges; le sang de sainte Haude les avait teints à tout jamais. Les paysans d'alentour ne connaissaient ces fleurs que sous le nom de *Chinoñ santez Eodez* (œillets de sainte Haude). Depuis quelques années ils ont entièrement disparu. Mais s'ils ont disparu, le nom de Tremazan n'est-il pas toujours là pour garder le souvenir de ce meurtre? (2)

(1) Albert Le Grand, *Vies des Saints de Bretagne*. — Éd. de Brest. Anner (1836). — Notes de la vie de saint Tanguy, p. 763.

(2) Tremazan ne viendrait-il pas de *Tremezvan*, qui veut dire *trépas*, meurtre, et le nom de *Kastel Tremazan* ne pourrait-il se traduire par : Château du meurtre, du trépas.

Faisons le tour de cette vaste et antique ruine ; admirons d'abord, des hauteurs qui l'environnent, son imposant et formidable aspect ; puis parcourons les douves profondes qui l'entourent et que la mer envahit dans les grandes marées. Pour y arriver, descendons, en quittant la ferme, par une pente assez raide. Ces douves, toujours couvertes d'une herbe verdoyante et dont les côtés si élevés, opposés au château, sont formés par les rochers naturels qui soutiennent les terres, nous conduiront au portail, à la porte principale, jadis munie d'un pont-levis et défendue par deux fortes tours rondes, dont il ne reste plus que quelques débris ; suivons ensuite, toujours extérieurement, la muraille du château, dont la forme est carrée, pour arriver au pied du donjon. Cette immense tour, construite sur une butte factice dont la solide maçonnerie se voit encore, semble s'élever de là à une hauteur prodigieuse. Continuons et entrons par le portail dans la cour intérieure ; là nous en constaterons à peu près l'ancienne forme carrée, les murs intérieurs à droite et à gauche, gisant sur la terre et ne laissant apercevoir que quelques vestiges de vastes cheminées, et les traces de puissants escaliers en pierres ; enfin, gravissons jusqu'au donjon, placé en face du portail, et passons, en nous baissant, sous la porte en lancette, dont les débris ont obstrué l'entrée. A l'intérieur comme à l'extérieur, l'aspect de cette tour est grandiose et saisissant. Un escalier, pratiqué dans l'épaisseur du mur, et dont il existe encore une partie, indique par où jadis on montait aux quatre étages du donjon d'où l'on gagnait le faite couvert d'une toiture élevée, dominée par de longues et étroites cheminées, qui surmontaient encore naguère les murailles du donjon. Constatons aussi avec M. de Courcy, dont la science archéologique est si bien connue, qu'il est probable que le sommet de cette tour, en raison de la disposition des murailles, n'a jamais été munie de machi-

coulis, « mais bien de ces hourdes, ouvrages en charpente » qui abritaient les assiégés derrière des parapets de bois » percés d'archères, par lesquelles ils faisaient pleuvoir sur » l'ennemi des projectiles de toute nature, pour l'empêcher de » battre les murs de la place. » (1)

Les machicoulis ayant remplacé les hourdes à partir du XII^e siècle, nous trouvons dans ce fait une preuve de plus de l'ancienneté du château de Tremazan.

Il nous reste encore à visiter l'ouvrage avancé qui protège la porte d'entrée. Sa construction est moins ancienne. C'est aussi une grande enceinte carrée, flanquée de tours rondes aux quatre angles, et dont les larges remparts, défendus par un parapet à machicoulis, ont 3 mètres 25 centimètres d'épaisseur.

Mais arrachons-nous de ces lieux que l'on ne peut quitter sans regrets, où l'on semble vivre dans un autre âge, où tout est grandiose et imposant, l'édifice bâti par la main de l'homme, ainsi que la nature qui l'environne. Pourtant avant de les quitter, redisons que la noble famille Du Chastel, qui comptait plusieurs grands personnages, a fourni à Brest deux capitaines : l'un en 1341, Tanguy, III^e du nom, auquel le comte de Montfort confia la garde de ce château aussitôt qu'il s'en fut rendu maître, et qui lui resta aussi fidèle que Clisson l'avait été à Charles de Blois. Ce capitaine, sollicité de livrer Brest aux ennemis de Montfort, répondit au roi de France : « Je n'ai » jamais eu le dessein de porter les armes contre vous ; il est » vrai que je me suis mis en défense contre Charles de Blois » et Hervé de Léon, qui voulaient me ruiner, parce que je » soutiens le parti de celui qui est mon seigneur lige et du » vrai sang de Bretagne. » Ce fut à lui que la comtesse de Montfort, aussitôt après que son époux eut été fait prisonnier

(1) *Itinéraire de Saint-Pol à Brest*, p. 50.

par les Français, confia la garde du trésor ducal, qu'elle avait fait transporter à Brest. Il était lieutenant général des armées de Montfort en Bretagne. C'est aussi à lui que Charles de Blois, couvert de blessures, rendit son épée à la bataille de La Roche-Derrien. Tanguy le fit conduire au château de Brest en attendant qu'on l'envoyât en Angleterre. L'autre capitaine de Brest, appartenant à cette famille, était Ollivier du Chastel, qui commandait cette forteresse en 1442. Il était frère de Tanguy Du Chastel, dont la fidélité à Charles VII, roi de France, est historique. Nous rappellerons aussi que Kersimon, qui sauva Brest en 1538, en repoussant les Anglais qui avaient déjà saccagé le Conquet, était de la même famille.

Disons pourtant enfin adieu à ces belles ruines, et gravissons le rocher le Guiliguy, qui domine l'anse de Porsal. De là on voit la pleine mer qui, en se retirant au loin, laisse à découvert à chaque marée, une longue plage sablonneuse. Examinons en détail le beau dolmen qui s'y trouve, et dont les pierres sont en partie renversées; puis regardons au-dessous de nous, dans l'anse même, nous y verrons une ancienne chapelle, tout en ruines, dédiée jadis à saint Uffen ou Usven, dont la mer vient battre les fondations, et, en labourant le sol, met souvent à découvert les ossements des générations passées inhumées par couches superposées dans le petit cimetière qui l'entoure. On y voit aussi une jolie croix élancée en Kersanton. Jadis, dit-on dans le pays, se trouvaient sur le rocher le Guiliguy, deux pierres grossièrement sculptées, sur lesquelles étaient gravées des caractères presque illisibles. On les appelait les pierres des deux amans. Il se rattachait à ces tombes une touchante légende que les anciens de Porsal redisaient naguère; mais hélas! tout a disparu, tout a été oublié: les pierres ont été employées pour une bâtisse de l'endroit, et maintenant personne ne se souvient de la légende.

Remontons à Kersaint, où l'on voit l'ancienne église du château de Tremasan, édifice du XV^e siècle, fondée et rentée par les anciens seigneurs Du Chastel. Jadis cette église était une riche collégiale desservie par des chanoines chapelains. Aujourd'hui, surtout à l'intérieur, elle est dans un état de délabrement presque complet. Gagnons ensuite, sans nous y arrêter, Landuvez, autrefois Landumez, où existait anciennement le tombeau de sainte Haude, et dont le patron est saint Gonvel. Dans la petite chapelle du cimetière se voit un tableau représentant la décollation de cette sainte.

Arrivé au grand bourg de Plourin, arrêtons-nous. Une découverte qu'on y a faite, il y a peu d'années, réclame notre attention. Ce sont deux tombes en Kersanton, dont l'une porte la date de 1315, et l'autre celle de 1400. Avant de les décrire, visitons d'abord l'église qui est d'une grande antiquité, le bas de la nef surtout, dont les arcades à plein cintre, peuvent remonter au XII^e siècle. Sur les chapiteaux des colonnes on aperçoit avec peine, malgré le badigeon qui les recouvre, des naimaux de diverses espèces, des têtes sculptées, etc.... Les chapelles latérales et le chœur sont moins anciens. Sur la chaire à prêcher, en bois de chêne, est grossièrement sculptée la vie de saint Budoc, patron de la paroisse et fondateur, au VI^e siècle, de l'église de Plourin. On y voit le château de Brest, le tonneau dans lequel fut enfermée la mère de saint Budoc, la belle Azénor, flottant au gré des vagues, etc., etc.

Saint Budoc — *Budoc*, *Buzoc*, *Bezeuc*, *Beuzeuc* et *Buzeuc* veut dire en breton, comme Moïse en égyptien, sauvé des eaux, dit M. de Kerdanet (1). Ce nom viendrait, d'après lui, du verbe breton *beuzi*, qui signifie noyer, submerger. — Saint

(1) *Vies des Saints de Bretagne*, d'Albert LeGrand, notes des pages 739 et 750. — Vie de saint Budoc.

Budoc, dirons-nous, d'après Albert Le Grand, était fils de la belle et malheureuse Azénor, fille du prince de Léon, roi de Brest en 537, et du comte de Guelo et Tréguier. Azénor ayant été faussement accusée d'adultère par la seconde femme de son père, fut, en attendant son jugement, enfermée dans une des tours du château de Brest, qui porte encore son nom. Plus tard, condamnée sur de faux témoignages, elle fut placée dans un tonneau de bois fermé de toutes parts, « et jetée en pleine mer à la mercy des vents, des ondes et des écueils. » Elle était alors enceinte de saint Budoc, qu'elle mit au monde cinq mois après, au milieu de l'Océan. Aussitôt après la naissance de ce fils, auquel Dieu avait accordé la parole au sortir du sein de sa mère, son tonneau vint atterrir miraculeusement sur les côtes d'Irlande. Dans sa reconnaissance, elle destina son fils au service de Dieu. Plusieurs années après, Budoc, étant devenu abbé, résolut, par inspiration divine, de passer en Bretagne Armorique. N'ayant point de navire à sa disposition, il s'embarqua dans une auge de pierre qui lui servait ordinairement de lit, et vint aborder heureusement sur la côte, à Porspoder. Là il bâtit d'abord une église et un hermitage; mais, un an après, fatigué par le bruit incessant de la mer, dont les flots venaient se briser avec violence aux écueils sur lesquels était bâti son hermitage, il se décida à quitter ces lieux. Il plaça son lit de pierre sur une charrette attelée de deux bœufs, résolu à aller où il plairait à Dieu de le conduire. Rendue à une lieue de Porspoder, en Plourin, sa charrette se brisa et son lit tomba sur la terre; reconnaissant dans cet événement la volonté de Dieu, il s'arrêta, et, sur l'emplacement où son lit était tombé, il bâtit une église et un hermitage, puis se mit en devoir de catéchiser les habitants, dont le plus grand nombre n'était pas encore converti. Cela se passait en 585. Quelques années après, il fut encore obligé de quitter Plourin; il se rendit à Dol, dont il devint archevêque.

En 608, se sentant près de sa fin, il ordonna à un de ses aumôniers, nommé Hydultus, de lui couper, après sa mort bien entendu, le bras droit et de le porter à Plourin. Ses volontés furent ponctuellement exécutées; mais un soir, Hydultus, pendant son voyage, s'étant arrêté dans une auberge, à Briech, dans le diocèse de Vannes, et un miracle s'y étant opéré par l'intercession de la relique, le curé de l'endroit s'en empara, et malgré ses prières et ses supplications ne voulut point la lui rendre. Désolé de sa mésaventure, Hydutut demanda au moins la faveur de la baiser avant son départ; on y consentit. Il s'approcha donc avec recueillement de l'autel, fit dévotement sa prière, et le bras de saint Budoc lui étant présenté, « il » prit si bien son temps et ses mesures qu'il attrapa entre » ses dents le pouce, le second et le troisième doigts de la » main et les mordit si serrés, qu'il les coupa et les emporta » à Plourin, où ces saintes reliques furent enchâssées et » conservées avec soin. » Précieuses reliques, du reste, qui jadis, lorsqu'on faisait un faux serment, en jurant par elles, ne laissaient point s'écouler une année sans punir et châtier rigoureusement le parjure. Renfermées dans un bras d'argent, elles existent encore à Plourin et sont toujours l'objet de la vénération des fidèles.

Toute cette histoire du saint patron de l'église de Plourin est sculptée sur la chaire à prêcher, ouvrage assez grossier et peu ancien.

De cette église ou paroisse dépendaient autrefois le château de Tremasan et celui de Kergroadez. Aussi voit-on, dans le cimetière, comme nous l'avons dit, deux tombes en Kersanton, dont l'une appartenait à la famille Du Chastel, et l'autre à la famille de Kergroadez.

Vers la fin de l'année 1854, ces deux tombes furent trouvées dans l'église de Plourin. Depuis long-temps déjà, une grande



E. Fleury, Dei et Lith

- 1_Tombeau de Robe
- 2_Morceau de ce Tor
- 3_Tombeau d'une De
- 4_5_6 et 7 Pierres

,
ri
te
et
le
in
re
re
e,
re
it.

on

in

le
es
es
ns
té
e.
es
on
le,
le

au
bi
vo
pe
da
ri
et
lu
m
il
sa
»
»
»
»
»
ja
n
r
e
v

e
p

d
e
d
f

d

dalle en pierre de Kersanton , placée devant l'autel de Jésus , dans la chapelle de ce nom , avait attiré l'attention , en raison de sa longueur et de sa largeur ; on profita de la présence d'ouvriers qui travaillaient dans l'église, pour la faire dégager et retourner. On mit au jour le dessus d'un tombeau de 2^m,15 de longueur sur 0^m,80 de largeur, sur lequel étaient sculptées, en relief, deux statues, l'une d'homme, l'autre de femme. L'homme représente un chevalier couvert de son armure, ayant une longue épée à sa gauche et un poignard à sa droite ; la tête, qui est mutilée ainsi que les mains, était découverte. La femme a aussi la tête et les mains martelées. Tout le reste est intact. On lit sur un des côtés de la pierre :

Cy git Robert de Kgroezes (1) et Benone sa cōpaingne,

Lequel Robert trépassa le jour de St. Le.... (ici la pierre est brisée).

Ce saint était probablement saint *Lenard* ou *Lenord*, patron d'une paroisse voisine appelée Laret.

Sur un morceau de pierre, se rapportant fort bien au coin brisé, on lit : *M. CCC : XV. Priés Dieu pour....*

Cette date est sans nul doute celle de la mort de Robert de Kergroadez. L'inscription est écrite en belles lettres gothiques parfaitement bien gravées en creux. Ce tombeau, dont les figures et les ornements sont très-bien exécutés, était jadis placé dans un enfeu, probablement dans la chapelle de Jésus où il a été trouvé, car l'inscription n'occupe qu'un des côtés de la pierre.

Cette importante découverte ayant engagé à examiner toutes les autres pierres de Kersanton qui existaient dans l'église, on trouva dans la nef, sous les banes, une autre dalle semblable, ayant 2 mètres 3 centimètres de longueur sur 70 centimètres de

(1) Kergroadez.

largeur. On la fit retourner, et une nouvelle tombe, presque tout-à-fait intacte, se présenta. Celle-ci porte, au milieu de la pierre, un heaume ou casque couronné, soutenu par un lion ; en dessous est un écusson couché. On lit autour de la pierre :

Jehanna du Chastel, fille benée mog' Guill^e sire du Chastel,
Laquelle trépassa le XX^e jour de may, l'an MCCCC. Priés Dieu pour son âme.

Cette inscription est, comme la précédente, écrite en lettres gothiques et gravée en creux sur les deux côtés de la pierre, ornée de sculptures en relief. La tombe de la dame Du Chastel était, dit-on, placée, avant la révolution, devant le maître-autel, dans la nef.

Près de ces deux tombes gisent aussi, sur la terre du cimetière, une quinzaine de pierres sculptées d'une bien moindre dimension. Elles en formaient probablement jadis les soubassements. Les armoiries gravées sur ces pierres sont celles, ou des Du Chastel, qui portaient : *fascé d'or et de gueules de six pièces*, ou celles des Kergroadez, dont l'écusson était : *fascé de six pièces d'argent et de sable*. Les émaux ou couleurs n'étant point indiqués sur les pierres, il est difficile d'assigner à laquelle des deux familles elles pouvaient appartenir.

Ces deux belles pierres tombales, qu'il eût fallu, dans l'intérêt de leur conservation, laisser là où on les avait trouvées, ou au moins placer dans un coin de l'église, sont jetées maintenant avec d'autres débris contre le mur du cimetière, et exposées aux intempéries des saisons ainsi qu'aux dégradations des enfants du bourg. C'est du reste ce que l'on voit partout malheureusement dans nos campagnes. Généralement des débris-de calvaires, de tombes, de saints, etc., sont relégués dans les encoignures extérieures des églises, enfouis sous l'herbe des cimetières. Que

de choses précieuses, que d'objets d'art se perdent ainsi! On pourrait se demander souvent s'il ne vaudrait pas mieux laisser tous ces monuments ou débris de monuments, là où la révolution les avait cachés, en attendant des temps plus favorables. Une mission importante que notre Société devra revendiquer un jour, est celle d'appeler l'attention de l'autorité sur cette question de conservation de nos monuments existant encore, et des débris de ceux qui malheureusement n'existent déjà plus. (1)

Mais revenons à notre sujet.

Sous l'église de Plourin se trouvent des caveaux qui ont été ouverts lorsque l'on a mis au jour les deux pierres tombales, nous a-t-on dit. On n'a point osé y descendre. Des cercueils en bois, en partie détruits, y ont été aperçus, mais les ouvertures furent promptement refermées; peut-être est-il fâcheux qu'on ne les ait point explorés.

Quittons Plourin, où nous avons fait une longue station, et allons maintenant visiter la pierre levée de Kergadiou. Ce beau menhir, qui prend place immédiatement après celui de Plouarzel, le plus grand de tout le département, s'élève dans une lande près l'ancien manoir de Kergadiou. Il a dix mètres au moins de hauteur et six mètres de circonférence. Il présente trois faces, grossièrement taillées; à une certaine hauteur il est un peu renflé, et vers le bas il est arrondi. Près de lui est une autre pierre, qui mérite une étude toute particulière. N'allez pas croire que c'est un menhir tombé, comme on l'a dit; elle a toujours été dans la position où vous la voyez aujourd'hui. Il est facile de s'en convaincre par un examen attentif.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la Société Académique a émis le vœu, favorablement accueilli par M. le Préfet du Finistère, de la création d'une commission archéologique permanente, chargée de veiller à la conservation des monuments anciens de notre département.

Inclinée sous un angle de 25 à 30 degrés, cette pierre, qui est profondément enfoncée dans le sol à sa base, présente une plate-forme taillée de main d'homme, ayant huit à dix mètres de longueur sur deux mètres de largeur. A la partie supérieure, le dessous, qui est brut, est dégagé du sol et élevé de trois mètres environ. Quelle était la destination de ce monument ? Était-ce un dolmen d'une forme particulière, ou encore un de ces demi-dolmen que l'on trouve quelquefois dans nos contrées, mais qui sont généralement loin d'avoir la même importance, et dont l'extrémité est soutenue par une pierre placée verticalement dans le sol ?..... Nous n'oserions émettre une opinion à cet égard. Il n'existe pas du reste, croyons-nous, une seule pierre semblable à celle de Kergadiou, dans tout le département. Nous ne connaissons que celle donnée par M. Alexandre de Laborde, dans ses *Monuments de la France*, sous le nom de pierre levée de Tirlemont, qui lui soit absolument identique.

Voici les réflexions dont il accompagne le dessin qu'il en donne.

« La vue d'une pierre levée, dit-il, nous fit soupçonner un
» nouveau genre de supplice ; nous nous représentâmes du haut
» de cette pierre un malheureux, méprisables tout-à-l'heure, mais
» digne de pitié, maintenant que la justice allait le frapper.
» Debout sur ce roc élevé, il semblait recueillir en vain toutes
» ses forces, pour affronter la mort avec courage ; la vue des
» piques et des épées plantées en terre par la poignée et dont
» la pointe aiguë allait percer sa poitrine et déchirer son corps,
» le glaçait d'épouvante.

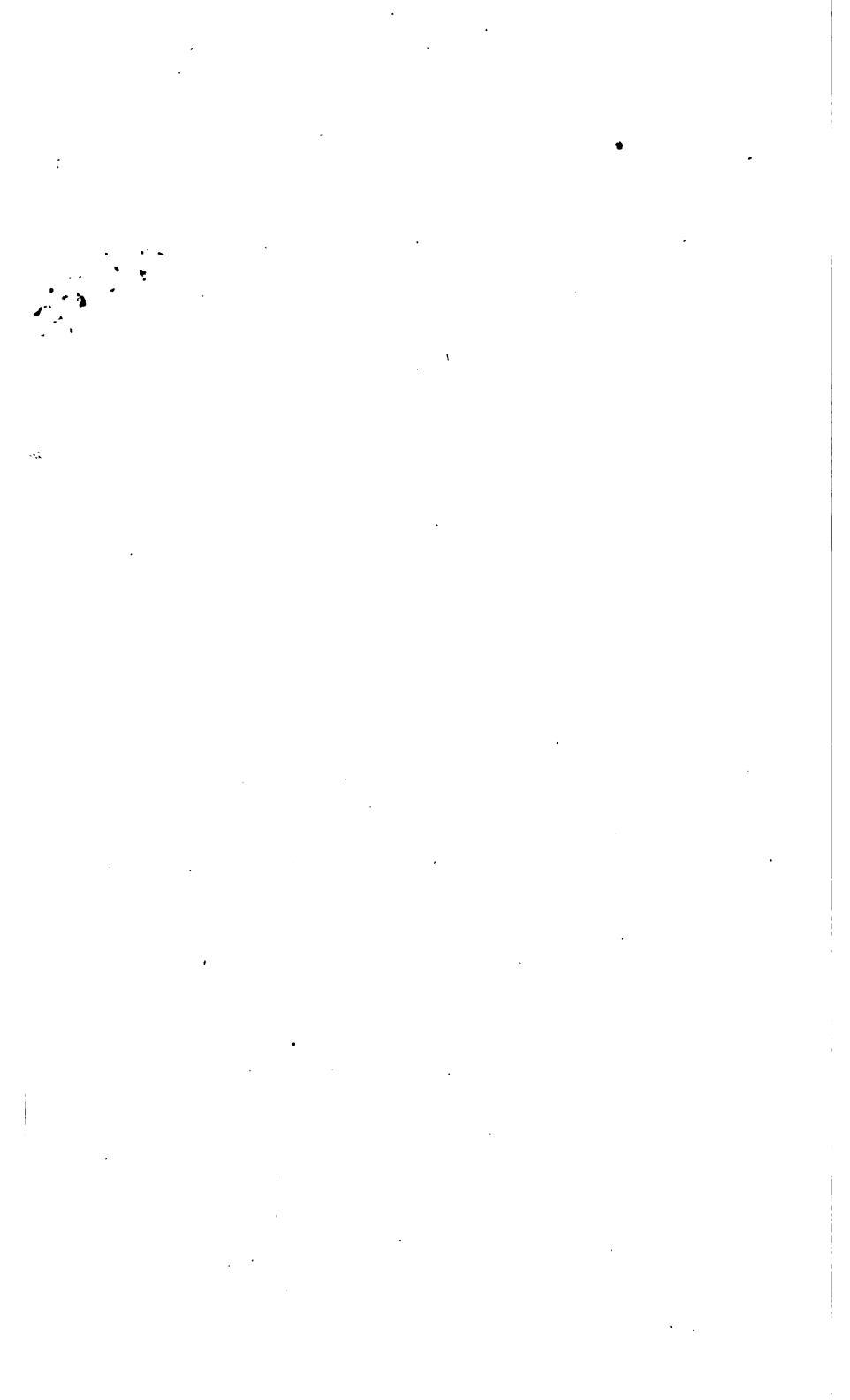
» Défiguré par la pâleur et immobile, il paraissait mort
» avant d'être tué. Un semnothée monta derrière lui, et, par
» un léger effort, le précipita comme un fardeau sur les pointes



E. Flouvy, Del et Lith.

Lith. Roger. Brest.

MENHIR ET PIERRE INCLINÉE DE KERGADIOU, (Finistère)



» acérées. Ces exécutions affreuses ont été souvent renouvelées
» du reste dans des temps plus rapprochés. » (1)

Quelle valeur devons-nous accorder à l'opinion émise par M. de Laborde sur ces monuments, opinion que nous n'avons trouvée dans aucun autre auteur ?

Quoi qu'il en soit, la pierre de Kergadiou, élevée sur un point culminant, près d'un des plus beaux menhir du département, est certes digne d'attirer l'attention. Du sommet de sa plate-forme, un horizon immense se déploie devant vous : la mer d'un côté, une grande étendue de pays de l'autre, où vous pouvez compter de nombreux clochers, et enfin au loin, en regardant vers le sud, le menhir de Plouarzel ou de Kerloaz, qui se détache sur le ciel. Ne semblerait-il pas que ces menhir correspondaient jadis entre eux, comme aujourd'hui nos phares et télégraphes le long de nos côtes, et que s'ils étaient des monuments commémoratifs de grands faits historiques, ou des obélisques élevés sur les restes de chefs illustres, ils devaient aussi servir, par leur position sur des points culminants, de moyens de correspondance dans les moments nécessaires.

Ne quittons point ces lieux sans nous arrêter un instant sur le nom qu'ils portent : *Kergadiou*.... *Ker* veut dire : lieu, village.... *Kad*, au pluriel *Kadiou*, en composition *gad-gadiou*, vieux mot breton qu'on ne trouve plus guère que dans les noms propres d'hommes et de lieux, veut dire : bataille, combat. *Kergadiou* ou mieux *Ker Kadiou*, ne voudrait-il pas dire : lieu des batailles ou de la bataille ? et le menhir et la pierre inclinée qui se trouvent dans cet endroit, ne seraient-ils point : le menhir, la pierre élevée sur les restes du chef, ou encore un obélisque érigé en l'honneur d'une victoire signalée remportée sur ce plateau ; et la pierre inclinée la tombe des

(1) *Les Monuments de la France classés chronologiquement, etc.*, par le comte Alexandre de Laborde. — Paris. Didot (1846), t. 1, p. 60.

combattants tués dans la bataille?..... (2) Au reste, tous les noms des lieux sur lesquels s'élèvent ces pierres ont des significations qui les rattachent à des idées de batailles ou de deuil; ainsi le champ dans lequel on voit le beau menhir de Plouarzel se nomme *Kerloaz*, lieu de deuil, de douleur. Un autre menhir, plus petit que ceux de Kerloaz et de Kergadiou, dont nous parlerons plus loin, s'élève encore dans un lieu appelé *Kereneur*. Ce nom de Kereneur, qui peut se traduire par lieu du prince, du fort, du courageux, du vaillant, en le faisant dériver de *Ker ann ner*, ou même plus directement de *Ker ener*, n'indiquerait-il pas aussi qu'un prince, qu'un chef a été inhumé dans ces lieux et peut-être même qu'il s'y est livré un combat. La position de ces menhir sur des plateaux élevés et d'une grande étendue peut faire admettre très bien que ces lieux ont tous été le théâtre de combats ou de batailles mémorables.

Remarquons aussi que presque tous les grands menhir de notre pays ont trois faces ou côtés, dont les arêtes sont, il est vrai, abattues maintenant en partie, ce qui pourtant n'empêche point d'y retrouver la forme primitive d'un prisme terminé en pointe à son sommet. Tels sont les menhir de Plouarzel, de Kergadiou, de Kereneur, etc.

Descendons maintenant au joli manoir de Kergadiou, qui s'élève comme dans un nid de verdure, au milieu de délicieuses prairies toutes couvertes d'une puissante végétation. Deux tours percées de meurtrières défendaient jadis l'entrée de la porte principale, près de laquelle se trouve une pierre armoriée, portant : *Fascé, ondé de six pièces d'argent et d'azur, au franc canton d'hermines* (sceau de 4415), armes des Kergadiou, qui

(2) On a fait, il y a quelques années, des fouilles au pied du menhir. Elles ont été sans aucun résultat. Il est vrai que, dans la crainte de le jeter bas, elles n'ont point été poussées à une grande profondeur.

avaient pour devise : *De bien en mieux*. Un des membres de cette famille fut, en 1478, secrétaire de François II, duc de Bretagne. Dans le manoir, il existe une chambre que l'on n'ouvre jamais, et dans laquelle personne ne peut plus pénétrer ; les esprits des anciens seigneurs l'habitent seuls maintenant, dit-on, et chaque soir on les entend chanter, sur tous les tons, une chanson qui a pour refrain : *Kergadiou, Kergadiou, les esprits sont avec nous !* Près du manoir sont les restes d'une petite chapelle, dont les fenêtres à ogives découpées existaient encore il y a peu d'années. C'était la chapelle de cette maison.

Non loin de là se trouve un menhir, d'une hauteur moindre que celui de Kergadiou, mais parfaitement conservé, et placé dans une délicieuse situation, d'où l'on voit la mer et l'île Ouessant, qui du reste est visible de toute cette partie du littoral. Ce menhir s'élève près d'un charmant petit manoir fortifié ; auquel il a donné son nom : *Kereneur*. Aujourd'hui cette habitation est occupée par des paysans, qui en sont propriétaires.

Rendons-nous maintenant au manoir du Cosquer, ou plutôt *Kozker* (vieille maison), habité actuellement par le propriétaire, riche cultivateur ; ce n'est plus qu'une simple ferme. Un événement, qui a laissé des souvenirs dans le pays, et qui aujourd'hui est presque passé à l'état de légende, y est arrivé pendant la révolution. Un de ces prêtres non assermentés, qui étaient si vénérés dans nos campagnes bretonnes, et que l'on cachait avec tant de soin, voulant célébrer le service divin, choisit un jour le Cosquer, et y donna rendez-vous à tous les fidèles d'alentour ; mais les gendarmes de Ploudalmézeau ou de Saint-Renan avaient été prévenus. Ces soldats, dans leur zèle et leur empressement à remplir leur devoir, étant partie au milieu de la nuit, afin d'arriver avant le jour, s'engagèrent dans les marais et fondrières du pays, où leurs chevaux s'enfoncèrent tellement qu'on ne put

les retirer ; force fut même , dit-on , de les abandonner. Les campagnards virent dans cet événement la main de Dieu qui était venue s'appesantir sur les impies.

Pendant ce temps , une scène d'un autre genre se passait au Cosquer. La foule , qui était accourue à la voix du prêtre pour entendre la messe , étant trop entassée dans une des chambres du vieux manoir , fit céder sous son poids les anciennes poutres. Tout le monde , excepté le prêtre qui était à l'autel , tomba pêle-mêle dans une grange où se trouvaient des vaches et des chevaux. Non-seulement personne ne fut blessé , mais même les animaux , surpris par cette avalanche humaine , ne bougèrent point et ne causèrent aucun accident. Aussi cria-t-on au miracle , et a-t-on gardé religieusement le souvenir de ce fait , considéré comme une preuve de la protection divine. Une complainte en langue bretonne fut aussitôt composée sur cet événement ; les anciens se la rappellent encore , malheureusement nous n'avons pu nous la procurer.

N'oublions pas , en passant , d'aller visiter le manoir de Kermenou et sa fontaine. Du manoir il ne reste maintenant que quelques pans de mur et un long bâtiment élevé d'un étage , où logent les fermiers ; mais dans la cour se voit une enceinte carrée assez grande , dont le mur d'entourage n'est élevé que d'un mètre au plus. Près de ce mur est un fort morceau de bois , planté en terre et supportant par son milieu une longue perche , grosse en bas , mince à son extrémité , de laquelle pend une corde attachée à un seau ; c'est là la fontaine. Pour y arriver , descendons un escalier en pierres à deux volées ; nous y trouverons deux bassins carrés en belles pierres de taille ; l'eau y est toujours fraîche et limpide. Dans l'escalier , entre les fissures des pierres a poussé un magnifique hortensia , qui , par ses proportions énormes , est devenu une vraie curiosité. Ce n'est plus cet arbrisseau que nous voyons dans nos jardins ,

c'est un arbre à tige ligneuse, couvert d'immenses boules bleues, remplissant presque tout l'escalier, et sous lequel on passe sans se baisser pour descendre à la fontaine.

Les armoiries des Kermenou, dont la famille était d'ancienne extraction et comptait, en 1669, neuf générations, étaient : *Fascé ondé d'or et d'azur de six pièces*. Leur manoir avait jadis une assez grande importance, si l'on en juge par les murailles encore existantes et l'étendue de la cour. Une grange en appentis, attenant à la maison, a sa toiture en chaume soutenue par trois colonnes rondes, fort basses, provenant probablement de quelque partie de l'ancienne habitation.

Redisons ici seulement les nom de quelques autres manoirs et châteaux qui ne sont plus maintenant que des fermes habitées par des cultivateurs : *Kerbresol* ou *Kerbresel*, *Kerjar* (1) où l'on voyait encore, il y a peu d'années, dans une des chambres du premier étage, un riche ameublement, lit, tenture en soie rouge et bleue, etc., remontant à Louis XIII environ, ameublement que le propriétaire actuel a fait enlever ; *Laret*, avec sa petite chapelle si basse et si lourde, et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Après avoir visité toutes ces anciennes habitations qui datent généralement des XV^e et XVI^e siècles, dirigeons-nous vers Saint-Ourzal, petite chapelle très-basse, construite assez près de la mer, sur un plateau rocheux et aride. Tout près de l'église, dans l'enceinte même du cimetière, est une fontaine consacrée jadis sans doute au culte druidique. De là on ne voit que la mer et ses écueils : pas un arbre, pas une maison ne s'élève aux environs ; pas un être vivant ; une herbe rare et chétive sur le sol, quelques maigres chardons grisâtres, épars de loin en loin, des rochers à fleur de terre donnent à ces lieux un

(1) Armoiries : d'or à l'arbre de sinople. Devise : *Red eo mervel* (il faut mourir).

aspect de tristesse et de désolation qui vous impressionne malgré vous. Pourtant un jour, mais un seul jour de l'année, tout s'anime autour de la petite chapelle ; la foule s'y presse. Le saint a aussi sa fête patronale, son pardon. Ce jour, les jeunes gens des deux sexes du pays accourent pour le prier, car saint Ourzal marie toujours dans l'année les jeunes filles et les jeunes garçons qui lui adressent du fond du cœur la prière suivante :

Aoutrou sant Ourzal, ni ho ped :

Roit deomp-ni ped a greg.

Aoutrou sant Ourzal eur veach c'ohaz

Roit deomp-ni peb a goaz.

Monsieur saint Ourzal, nous vous en prions,

A chacun de nous donnez une femme.

Monsieur saint Ourzal, nous vous en prions aussi

A chacune de nous donnez un mari.

Dans leur impatience de savoir si leurs prières ont été bien accueillies par le Saint, ils se rendent ensuite à la fontaine pour consulter l'oracle. Là ils posent des épingles sur la surface de l'eau, épingles qui ont été dérobées généralement au corsage des jeunes filles ; si elles surnagent, leurs vœux seront accomplis, ils se marieront dans l'année ; si au contraire, elles coulent au fond de la fontaine, toute espérance est perdue. Il faudra l'année suivante revenir adresser à saint Ourzal des prières plus ferventes.

Quelques revendeuses de mauvais fruits, étalant leur méchante marchandise sur le sol du cimetière, fournissent seules tous les plaisirs de ce misérable pardon.

Non loin de cette chapelle, dans un champ cultivé, est un fort joli petit dolmen composé de quatre pierres de même dimension,

dont deux forment les côtés, une le fond et la quatrième le dessus. Ce dolmen, parfaitement conservé, a 1^m,80 de hauteur environ ; un homme peut entrer facilement dessous.

Gagnons maintenant la mer et rendons-nous à l'île druidique de Melon. Nous y trouverons un beau menhir, un dolmen et de nombreuses pierres qui semblent se rattacher à une enceinte consacrée. Essayons de passer à pied sec ; si la mer est basse, nous le pourrons facilement. Le menhir a de 4 à 5 mètres d'élévation et 9^m,50 de circonférence. Les nombreux trous que l'on voit sur une de ses faces n'ont rien de curieux. Ils ont été faits par des ouvriers qui voulaient l'abattre, mais défense a été donnée par l'autorité de le jeter bas. C'eût été tout simplement un affreux acte de vandalisme. Tout près de lui est une autre pierre qui a 1^m,60 de hauteur environ, et tout-à-fait l'aspect d'un petit menhir. Le dolmen, qui se compose de plusieurs pierres, forme une assez grande enceinte recouverte, ne servant plus maintenant qu'à abriter dans les mauvais temps, les moutons qui viennent sur l'île brouter une herbe rare et chétive.

Cette île, qui n'a que 300 mètres de longueur sur 200 de largeur à peu près, et qui se relie à la terre ferme par d'immenses blocs de granit, sur lesquels on passe à mer basse, semble avoir été jadis un lieu consacré au culte druidique. Le grand nombre de pierres réunies sur un espace si peu étendu, pierres auxquelles on peut trouver, sans y mettre trop de bonne volonté, des dispositions à former des allées et des enceintes, permet certes de le supposer. Du reste, comme dans presque tous les lieux qui paraissent avoir été anciennement consacrés au culte des druides, l'aspect de cette petite île est triste et sauvage, surtout lorsqu'à mer haute, elle est entourée d'eau de tous côtés. On n'y voit pas une maison, pas même une cabane : les monuments druidiques se dessinent seuls sur

le ciel. En ce moment on y exploite une carrière, qu'on vient d'ouvrir tout dernièrement, pour en retirer de belles pierres de granit qui doivent servir à la construction des bassins du Salou au port de Brest, ou plutôt on entame l'île sur un de ses flancs, car cette île n'est tout entière qu'un bloc de beau granit.

Sur toute la côte, de Melon à L'Aber, admirons ces belles plages de sable si fin, si doré par les rayons du soleil, qui, lorsqu'on en enlève une poignée, laisse un trou que l'eau qui, sourd de dessous, vient remplir aussitôt; admirons encore ces beaux rochers formés de blocs superposés, le *Cléguer*, *L'Enezvrán* (île aux Corbeaux), dont la pierre supérieure est mise en mouvement par les grands vents, et tous ces récifs, ces écueils si travaillés par les flots dans les temps d'orage, si rongés par les vagues qui viennent les battre depuis tant de siècles.

Mais retournons sur nos pas, quittons ces grands aspects de la nature pour une nature plus douce, plus gracieuse, moins imposante, moins grandiose, il est vrai. Traversons d'abord le village de Kerdrevor (lieu près de la mer), dépendant du joli petit port de L'Aber-Ildut, appelé jadis *Portz an Grouinit*, puis ensuite Lanildut et le triste bourg de Brélès, et bientôt les cheminées élevées de Kergroadez nous apparaîtront, se découpant en silhouette sur le ciel.

Nous ne dirons rien de ces belles carrières que l'on exploite dans tout L'Aber et d'où l'on a retiré ce superbe granit rose qui forme le soubassement de l'obélisque de Luxor; elles ont été décrites bien souvent, et pour se faire une juste idée des immenses blocs que l'on peut en extraire, il faut aller les visiter.

Si nous osions nous jeter dans quelques études sur les mœurs et les coutumes des habitants des environs de L'Aber et de

Brèlès , avant de quitter ce pays , nous dirions : si jamais vous le parcourez à l'époque de la récolte , examinez la manière dont on y bat le blé , si différente de celle des environs de Brest et de Guipavas. Sur les gerbes étendues en rond autour de l'aire , dans une grande épaisseur , on fait d'abord piétiner tous les chevaux de la ferme , conduits par les enfants et les femmes , tantôt au pas , tantôt au trot , durant un temps assez long ; puis ensuite on les soumet au battage , comme on le fait dans nos environs , mais en se servant de fléaux ronds. Contentez-vous de regarder tout cela de l'extérieur , n'entrez que rarement dans les habitations , car là au moins autant que partout ailleurs , le manque de propreté proverbial dont généralement on accuse nos campagnards bretons est peut-être prédominant. Mais disons tout de suite , par système de compensation , que nulle part le paysan n'est plus poli : hommes , femmes , enfants , vieillards vous saluent toujours lorsque vous les rencontrez , habitude assez rare dans nos environs de Brest. Ne pourrait-on attribuer cette politesse héréditaire chez les paysans de cette contrée , à ce que jadis ce pays était couvert de petits châteaux , de manoirs féodaux , dont les paysans d'alentour étaient les vassaux , et à ce qu'ils ont traditionnellement conservé leurs anciennes habitudes , et qu'ils saluent maintenant tous les gens qui ont le costume des habitants des villes , comme ils saluaient jadis leurs seigneurs. Les femmes sont-elles jolies ou laides dans cette région ? Les jours ordinaires , il serait assez difficile de le savoir , car presque toutes sont coiffées d'un bonnet de couleur , bleu généralement , qui leur donne un aspect peu agréable et peu gracieux. Le dimanche , comme partout , elles se font belles ; y gagnent-elles grand'chose , c'est douteux. Les chevaux et autres animaux de fermes sont généralement assez beaux. On y élève des moutons en grande quantité , ainsi que des porcs , que l'on rencontre surtout

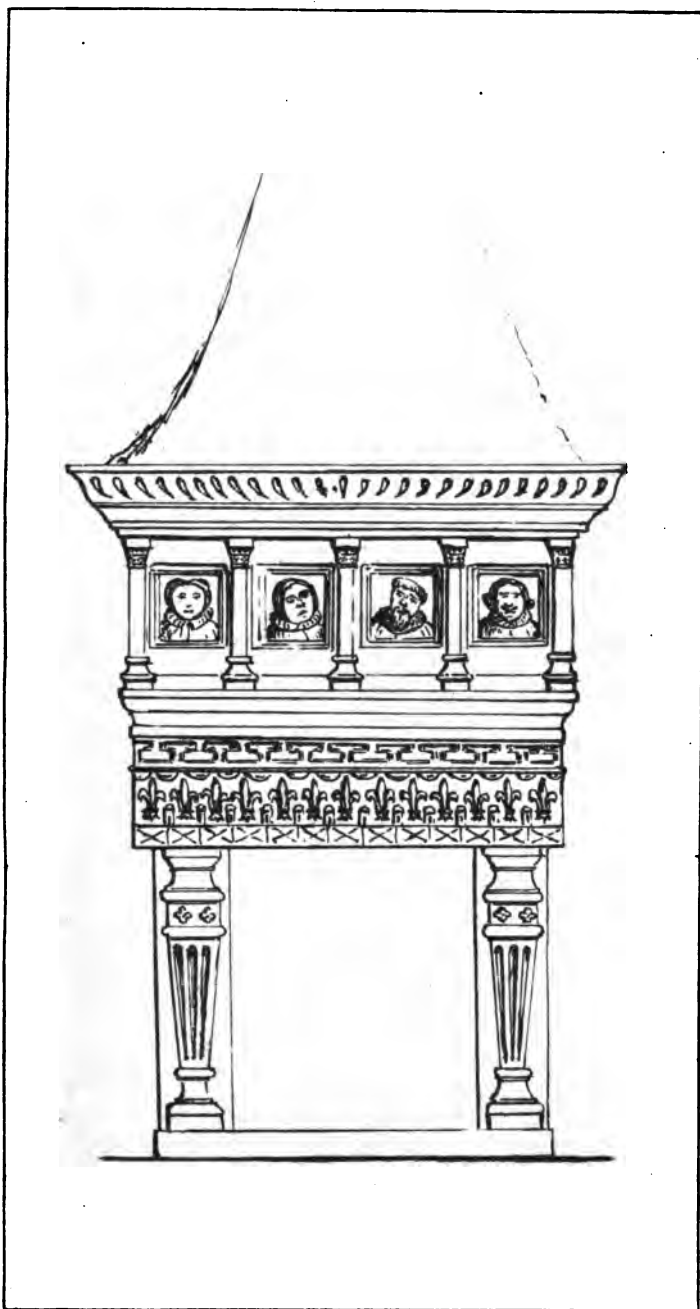
en grand nombre se promenant librement dans les rues de Brèles.

Tout ce que nous venons de dire ne peut s'appliquer aux petits bourgs du littoral, dont les hommes sont presque tous marins, et dont les habitations élégamment badigeonnées et couvertes en ardoises, encadrées chacune dans un filet de chaux très-blanche, se détachent si pittoresquement sur le ciel généralement grisâtre de notre pays.

Ne soyez point surpris si, en passant à L'Aber-Ildut, vous voyez toutes les fermes garnies de nombreuses et larges plaques noirâtres, ainsi que les petits murs en pierres sèches qui forment les séparations des champs ou parcelles de terre. Ces plaques ne sont autre chose que de la bouse de vache, ramassée avec grand soin et mise à sécher au soleil pour servir de combustible en hiver, le bois étant extrêmement rare dans le pays. Cette coutume existe du reste sur presque tout le littoral.

Lanildut (*territoire d'Ildut*), que nous trouvons aussitôt après avoir passé la jetée qui relie le port de L'Aber à cette paroisse, est placé sous le patronage de saint Ildut ou Hydultus, cet intrépide exécuteur testamentaire des volontés de saint Budoc. C'est lui qui, pour sauver une partie des reliques de son évêque, eut, comme nous l'avons dit, le pieux courage, dans sa sainte ferveur, de couper avec ses dents les trois doigts du bras déjà momifié sans doute, qu'on lui présentait à baiser.

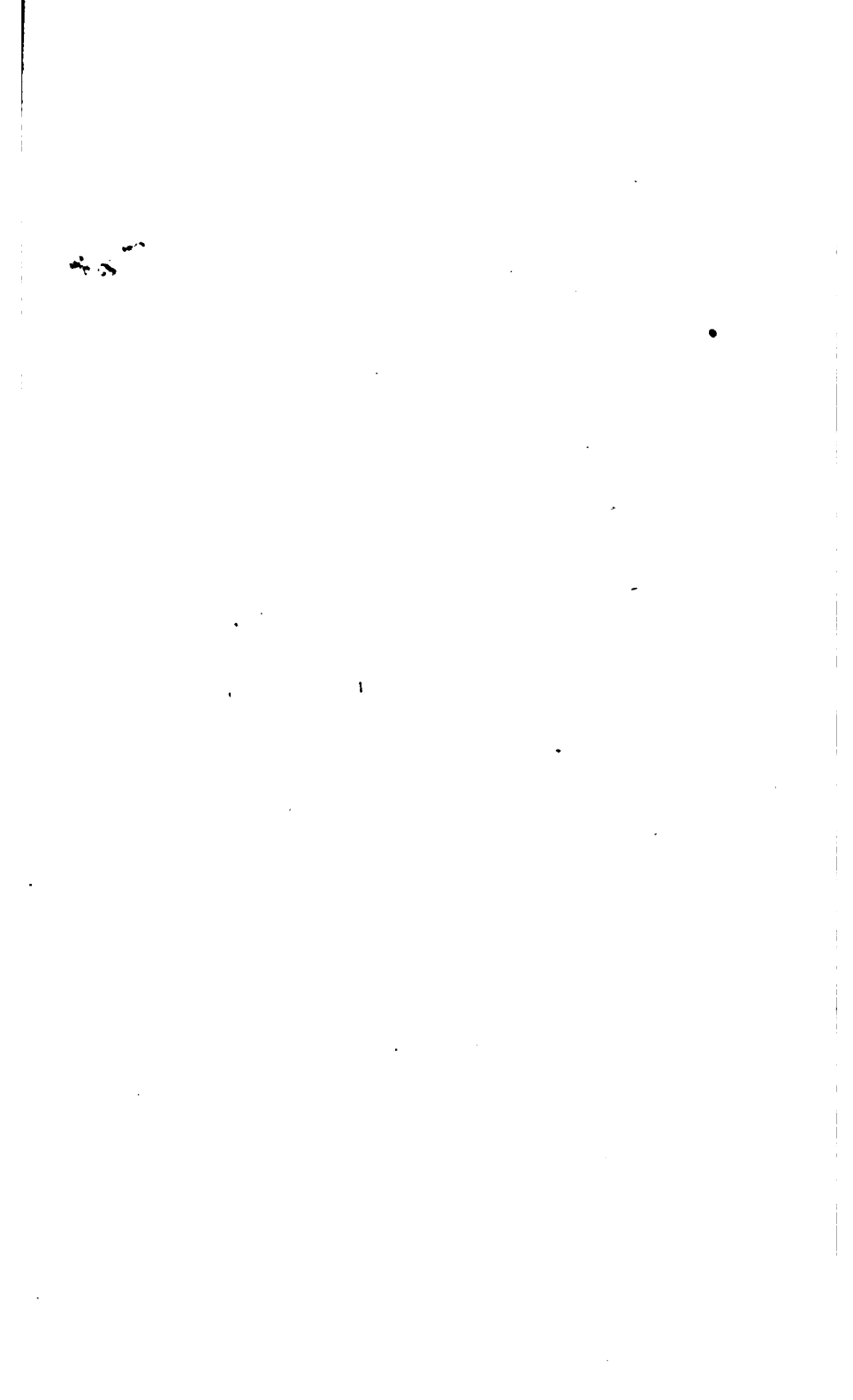
Avant de monter à Brèles, quittons la grande route, au moulin de Belair, et descendons au manoir de ce nom, qui appartenait avant la révolution à la famille de Clairambault, dont un des membres, Charles-Alexis de Clairambault, né en 1704, fut commissaire de la marine au port de Brest. Les armoiries de cette famille étaient : *d'argent à un chêne arraché de Sinople*. Antérieurement Belair avait appartenu aux seigneurs de Kerengarz, dont les armes se retrouvent, avec d'autres, sur



E. Fleury del et Lith.

Lith. Roger. Brest.

CHEMINÉE
de la grande Salle du Manoir
de BELAIR, près BRÈLÈS (Finistère)



une pierre armoriée, placée dans le pignon du moulin. Elle est écartelée au 1^{er} et 4 d'azur au croissant d'argent, armes des Kerangarz ; au 2 on voit une tête de cheval, et au 3, trois merlettes. Au bas on lit le millésime de 1637. La devise de cette maison était : *Tout en croissant*. Ce manoir de Belair, bâti dans le fond de la rivière de L'Aber, date du XVI^e siècle. Une inscription, placée au dessus de la porte d'entrée d'un des bâtiments donnant sur la cour intérieure, nous apprend qu'il fut construit en 1599.

Il est assez bien conservé extérieurement ; très près se voit un de ces immenses colombiers seigneuriaux qui ressemblent à une grosse tour recouverte d'un escalier ? Entrons dans la cour principale, assez vaste, et montons au premier étage, par l'escalier en pierres, pour gagner la grande salle du manoir. Là nous trouverons un objet présentant un certain intérêt artistique : c'est une vaste cheminée sculptée, sur le manteau de laquelle on voit, dans des encadrements ornés, quatre têtes en demi-relief, représentant Henri III et sa mère, croyons-nous, et deux autres personnages, une jeune femme et un homme. Au-dessus de ces sculptures est une large corniche, au-dessous se dessinent une bande d'arabesques, plus bas une rangée de longues fleurs de lys et enfin, au bord du manteau, une bordure de losanges. Le tout est supporté sur deux pilastres à canelures fort élégants, formant les deux côtés de la cheminée. La peinture, dont tous ces ornements étaient recouverts, a résisté au temps, et cette belle cheminée nous est parvenue presque telle qu'elle existait à l'époque où ses riches propriétaires habitaient leur manoir. Cette vaste habitation a été transformée pendant quelques années en une usine où l'on fabriquait de l'iode et ses composés ; depuis elle a été abandonnée et n'est plus occupée que par les fermiers.

~~Gravissim~~ le chemin qui mène à Brélès, dont l'église vient d'être agrandie. On a aussi refait la grande fenêtre du chœur ; de riches vitraux coloriés y ont été placés. C'est peut-être une lourde charge pour une commune aussi pauvre, mais doit-on y regarder, quand c'est la maison de Dieu qu'il s'agit d'orner et d'embellir, et disons-le, l'ancienne maîtresse vitre était indigne de la plus petite chapelle. Passons et arrivons au château de Kergroadès ; nous nous y arrêterons pour visiter en détail ce beau et vieux monument maintenant tout en ruines.

Ce château, connu plus généralement dans le pays sous le nom de château de *Roquelaure*, parce que, par alliance, il est passé, vers 1787, dans cette famille, est une des belles et imposantes ruines de notre arrondissement. Placé dans une position moins saisissante que le château de Tremazan, moins grandiose que cette antique habitation, il s'élève dans un pays plus pittoresque, couvert de grands et beaux arbres. De nombreuses et magnifiques allées y aboutissent, mais aux alentours point de grande vue, point de ces grandes échappées qui viennent tout-à-coup se présenter devant vous. Ici tout est calme, tout est tranquille. Combien dans ce beau château, alors que les seigneurs de Kergroadez étaient riches et puissants, la vie devait être douce et facile. C'était du reste, dit la tradition, une des plus splendides habitations du pays. Les propriétaires en étaient fiers à ce qu'il parait. On raconte qu'un marquis de Kergroadez, qui vivait en 1652, ayant trouvé, au Conquet, Michel Le Nobletz, malade et logé dans une petite maisonnette fort incommode, le pria instamment de se laisser transporter dans son château. Le saint homme refusa, « mais il l'avertit qu'il ne garderait pas long-temps ce riche palais dans lequel il mettait toute sa complaisance. » La mort du marquis, qui arriva peu après, fut regardée comme l'accomplissement de la prophétie du saint.

Le château de Kergroadez fut construit, dit-on, de 1602 à 1613 par François de Kergroadez, sous le règne de Louis XIII, très-certainement sur l'emplacement d'un autre beaucoup plus ancien, car cette famille était d'ancienne extraction. Elle comptait en 1670, onze générations ; ses armoiries étaient, comme nous l'avons déjà dit : *fusé de six pièces d'argent et de sable*, et sa devise était : *En bon espoir*. Cette maison qui se fondit, en 1732, dans celle de Kerouartz, était une des plus importantes de la paroisse de Plourin. Nous avons déjà raconté que le tombeau d'un des seigneurs de cette famille avait été trouvé dans cette église. On voit aussi, dans ce bourg, un hôpital pour les pauvres, fondé par le dernier représentant de cette grande maison, haut et puissant seigneur, messire Robert de Kergroadez, capitaine de cavalerie dans le régiment de M. le comte de Toulouse, mort mestre de camp de cavalerie. L'acte de donation est du 12 mars 1701 ; il existe encore, nous l'avons vu. Cet hôpital fut créé pour les pauvres et malades de la paroisse de Plourin, et s'il y avait de la place, pour ceux de Lanrivoaré, Lanildut et Laret, de préférence à tous autres. Pour cette création, messire Robert, qui habitait alors son château, donna à la paroisse une maison dans le bourg, avec toutes ses dépendances. L'hôpital subsiste toujours, mais il est fort pauvre.

On raconte aussi que, dans le XVII^e siècle, un des seigneurs de Kergroadez ayant fait d'immenses dettes, qu'il n'aurait pu payer sans vendre la plus grande partie de ses biens, fut secouru par ses vassaux. Ils se cotisèrent entr'eux, et réunirent la somme énorme, pour cette époque surtout, de trois cent mille livres, qu'ils lui remirent. Un acte, qui existait encore en 1788, fut passé par-devant le tabellion de la paroisse, par lequel ils laissaient à leur seigneur la jouissance de la moitié de son revenu, et gardaient l'autre moitié pour se solder de leurs avan-

ces. Dans quarante années, ils devaient être entièrement remboursés de leur capital. Non contents d'avoir agi avec tant de libéralité envers leur seigneur, ils le prièrent encore de vouloir bien accepter en présent huit magnifiques chevaux de carrosse, afin que Madame pût se rendre à la paroisse d'une manière convenable. Un tel acte, il nous semble, honore autant celui qui le reçoit, que ceux qui le font. Cette histoire a, dit-on, fourni à Monvel le sujet d'un opéra jadis assez goûté du public, intitulé : *Les trois fermiers*.

Cette belle habitation, qui était encore occupée à la Révolution, fut alors transformée en hôpital pour les troupes du camp de Saint-Renan, qui en était peu éloigné. Depuis cette époque elle a été abandonnée, on a enlevé les toitures, coupé les immenses poutres de chêne sculpté qui soutenaient les planchers des divers étages, et, en quelques années, on a fait de ce riche château, une vaste raine. C'est un grand édifice carré, flanqué de tours aux quatre angles. Celles de la façade, réunies par une longue terrasse à parapet élevé, muni de machicoulis, qui défend l'entrée principale, sont de forme carrée; les deux autres sont rondes. L'une d'elles est surmontée d'une coupole en pierres de taille, l'autre est couronnée par une plate-forme revêtue d'un parapet à machicoulis. Dans le mur qui les relie se trouvait jadis une porte à pont-levis : on en voit encore les traces. Tout cet appareil guerrier n'avait plus grande raison d'être à l'époque de la construction de ce château; c'était une réminiscence des demeures féodales. Maintenant les longues cheminées délabrées, le clocher de la chapelle, surmontent seuls le faite de ces murailles sans toitures.

Après en avoir fait le tour extérieurement, avant d'entrer, essayons de déchiffrer l'inscription qui est placée au-dessus de la porte principale.

M. de Kerdanet y a lu :

*Si non in timore domini tenueris te instanter,
Cito subvertentur domus tuæ. (1)*

M. Clérec y lit :

*Si non in timore domni (domini) tenueris te instanter
Cito subvertetur domus tua ante faciem domni.*

qu'il traduit ainsi en vers :

Si du Dieu tout-puissant tu ne crains la justice,
Ta maison tout-à-coup bientôt disparaîtra,
Et pour la renverser, l'œil de Dieu suffira.

Quant à nous, nous pensons que cette inscription ne peut être que ce verset du livre de l'*Ecclésiastique* : (2)

*Si non in timore domini tenueris te instanter,
Cito subvertetur domus tua.*

que Le Maistre de Sacy traduit par :

Si vous ne vous tenez fortement attaché à la crainte
Du Seigneur, votre maison sera bientôt renversée. (3)

(1) Le château de Kergroadez, par M. de Kerdanet. *Lycée armoricain*, t. 1, et notes des *Vies des Saints*, par Albert Le Grand, p. 344.

(2) Verset 4, chapitre XXVII du livre de la Bible, intitulé : *Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach*.

(3) L'abbé Manet (*Histoire de la petite Bretagne*) dit qu'on lisait au-dessus de la porte de Kergroadez le verset de l'Écriture que nous avons cité. — T. II, p. 131.

Les différences qui existent entre la leçon de M. de Kerdanet, celle de M. Clérec et le verset de l'Écriture, s'expliquent par la grande difficulté de déchiffrer les inscriptions murales, déjà anciennes, surtout lorsqu'elles sont, comme celle-ci, placées à une grande hauteur.

Nous avouons n'avoir jamais remarqué cette inscription, quoique nous ayons bien souvent parcouru le château de Kergroadez; du reste elle a aussi échappé au plus grand nombre de ses visiteurs. Sans M. Clérec, qui a eu l'obligeance de nous la signaler, nous en ignorerions encore l'existence; aussi nous le prions de vouloir bien agréer ici nos remerciemens.

Il serait à désirer que cette inscription pût être relevée avec soin, afin qu'on fût bien assuré de sa rédaction et de sa forme, et cela, sans trop tarder, avant que la vétusté des pierres et les lichens qui les couvrent ne permettent plus de la déchiffrer.

Entrons maintenant dans la grande cour d'honneur, en passant sous la petite porte, la grande ne s'ouvrant plus depuis longtemps. En face de vous se présente, avec son élégant péristyle, le bâtiment principal, percé de nombreuses, larges et hautes fenêtres à croix de pierres, et surmonté de croisées de mansardes richement sculptées; à gauche, se trouvent les belles écuries voûtées du château sur lesquelles est construit un édifice à deux étages et mansardes; à droite sont les dépendances, et enfin, formant le quatrième côté, la belle terrasse qui s'élève au-dessus de la porte d'entrée principale, et qui est supportée sur de hautes arcades formant galeries à l'intérieur. Pour visiter les restes de la chapelle, encombrée de plantes et même d'arbres qui poussent dans les fentes des pierres, montons sur la terrasse à l'une des extrémités de laquelle elle se trouve; puis redescendons au milieu des ronces et des orties, dans la cour d'honneur, jonchée de débris enfouis dans de hautes herbes.

Quand nous aurons gravi au sommet de ces ruines, dans le bâtiment principal, par le magnifique escalier en pierres qui existe encore ; quand nous aurons examiné les chambres, les vastes salles avec leurs énormes cheminées, et le point de vue qui s'étend au loin de cette partie élevée du château, rendons-nous, le *Barzas-Breiz* de M. de La Villemarqué à la main, vers cette belle fontaine qui coule à peu de distance du château. C'est là que la belle Azénor-la-pâle, fille d'un seigneur de Kergroadez, était assise un jour de l'année 1400, faisant, avec les fleurs de genêt qu'elle venait de cueillir, un bouquet pour son doux clerc de Mesléan, lorsqu'un riche seigneur, un puissant chevalier, messire Iwen de Kermorvan, passa tout-à-coup au grand galop de son cheval blanc, la regarda du coin de l'œil et s'écria : « Celle-ci sera ma femme, ou certes je n'en aurai point. »

C'est une triste histoire que celle d'Azénor-la-pâle. Un barde breton en a conservé le souvenir dans une touchante ballade qui se trouve dans le recueil de M. de La Villemarqué. Assis au bord de cette délicieuse fontaine, à l'ombrage des grands et beaux arbres qui l'entourent, relisons les vers du poète breton (1) :

(Ics Kerné.)

*'Zénorik-glaz zo dimézet,
Hogen pas d'hé vuian-Karet ;*

*'Zénorik-glaz zo dimézet,
Hogen pas d'hé dousik Kloarek.*

I.

*'Zénorik oa tal ar feuntén,
Ha gant-hi heur brouz séi melen ;*

(1) M. de la Villemarqué (*Barzas-Breiz*), t. I, p. 215.

*Ar lez ar feuntan, hi eunan,
O pakad éno bleun balan,*

*Da ober eur boukédik koant ;
Eur bouket dar c'hloareck Mezléan.*

*Bud é oa hi tal ar feuntan,
Pa dréménaz 'nn otrou Icen.*

*'Nn otrou Icen, ar hé varc'h glaz,
Kerkent, enn eur rédaden braz ;*

*Kerkent, enn eur rédaden braz
Hag out-hi a-dreuz a zellaz.*

*— Hou-man a vézo va fried
Pé n'em bo, 'vit gwir, groeg é-bed! —*

(Dialecte de Cornouaille.)

*La petite Azénor-la-pâle est fiancée,
Mais non pas à son bien-aimé ;*

*La petite Azénor-la-pâle est fiancée,
Mais non pas à son doux clerc,*

I.

*La petite Azénor était assise auprès de la fontaine,
Vêtue d'une robe de soie jaune ;*

*Au bord de la fontaine, toute seule,
Assemblant des fleurs de genêt,*

*Pour faire un bouquet,
Un joli petit bouquet au clerc de Mezléan. (1)*

(1) Le château de Mezléan appartenait aux Rivoalen de Mezléan, dont les armoiries étaient : *d'argent au chevron de gueules, accompagné de trois quintefeuilles de même.* Cette famille s'est fondue dans celle de Penmarc'h.

Elle était assise près de la fontaine,
Lorsque passa messire Iwen ,

Messire Iwen sur son cheval blanc,
Tout-à-coup, au grand galop ;

Tout-à-coup, au grand galop,
Qui la regarda du coin de l'œil.

— Celle-ci sera ma femme,
Ou , certes , je n'en aurai point !... —

Nous ne transcrivons point la ballade tout entière , elle est un peu longue ; nous dirons seulement que le sire de Kermorvan mit ses projets à exécution , qu'Azénor fut obligée de l'épouser. Il était riche et puissant , le clerc de Mezléan était pauvre ; non-seulement le château de son père , dont on voit les ruines près de Goueznou n'était ni aussi grand , ni aussi fort que ceux de Kermorvan et de Kergroadez ; mais lui même n'était qu'un pauvre cadet de famille qu'on destinait à l'état ecclésiastique. Azénor eut beau prier et pleurer , tout fut inutile. Il ne lui restait plus qu'à mourir. Peu de temps après son mariage , les cloches sonnèrent à l'église de la paroisse , ce n'était pas de leurs joyeuses volées qu'elles frappaient l'air ; c'était un glas triste et lugubre qu'elles faisaient entendre : Azénor avait cessé de souffrir.

Descendons au vaste étang du château (1) couvert aujourd'hui presque entièrement par des nénuphars ou nymphéas , aux larges

(1) Depuis que cette excursion a été écrite et lue à la Société , de nombreux documents sur Kergroadez ont été mis à notre disposition , par un des nouveaux propriétaires de ce château , M. Le J^{***}. Qu'il nous soit permis de lui en exprimer ici publiquement notre vive reconnaissance.

Lorsque nous aurons exploré et étudié avec soin tous ces précieux documents , nous nous proposons d'écrire une notice spéciale sur le château et la seigneurie de Kergroadez. Nous aurons , croyons - nous , des choses nouvelles et curieuses à raconter sur cette belle ruine.

feuilles ; dont les belles et grandes fleurs d'un blanc si pur avaient dans l'antiquité et le moyen-âge une si grande renommée antiaphrodisiaque , et passons , pour reprendre la grande route , sur la chaussée de l'antique moulin seigneurial de Kergroadcz.

Bientôt nous aurons regagné Saint-Renan , et nous n'aurons plus qu'à rejoindre Brest.

E. FLEURY,

Bibliothécaire de la Ville.



TABLE ALPHABÉTIQUE

(DIVISÉE PAR CANTONS)

DES NOMS DES LIEUX CITÉS DANS CETTE EXCURSION,

ou

Essai d'un Dictionnaire Archéologique et Étymologique
des Localités parcourues.^(*)

ARRONDISSEMENT DE BREST.

CANTON DE BREST.

CASTELMEN. — KASTEL-MEN. —

Château de pierres : de *Kastel*, château, et de *mean*, *mein*, pierre. — Commune de Guilers, sur un des affluents de la Penfeld, à gauche de la route neuve de Saint-Renan. — Grande minoterie.

Ép. romaine : — Tuiles romaines ; Construction en maçonnerie, enfouie à une grande profondeur et recouverte d'une seule pierre ;

Meules de moulin : — Deux, petites et grossières, trouvées sous les racines très profondes d'un chêne séculaire.

KERINOU, anciennement KEREN-NOU. — KER-EN-NOU. — Village en pente, situé dans un bas-fond : de *Ker*, lieu, village, et de *en naou* (1), en composition *en nou*, en pente ; placé dans un bas-fond. En effet, le village de *Kerinoz*, appartenant à la commune de Lambézellec, à un kilomètre de Brest ; est situé dans un bas-fond entre deux collines.

Moyen-âge : — Ancienne seigneurie, fondue plus tard dans la famille de Cornouaille, jouissant de grandes prérogatives dans la ville de Brest.

(1) Ballet, *Dictionnaire de la Langue celtique*.

(*) Les étymologies que nous donnons dans cette table ne sont présentées que sous une forme dubitative et comme de simples essais.

KEROUAZL. — KER-OUAZL. — Village du fer, où l'on trouve du fer : de *Ker*, lieu, et de *houarn*, fer, prononcé, par corruption probablement, *houazl*. Dans cette propriété, il existe deux sources d'eau minérale ferrugineuse.

Ancien château, situé dans la commune de Guilers, près Castelmén.

Ep. romaine : — Médaille en or de Néron ; médailles d'Antonin ; débris de poteries.

CANTON DE SAINT-RENAN.

BODONNOU ou BOTDONNOU. — BODONNOU. — Buisson de frênes : de *Bod*, buisson, touffe, et de *ounn*, *ounnenou*, frêne. — Vastes marais qui entourent Saint-Renan, et dans lesquels il est dangereux de s'engager, dit-on, à cause des fondrières qui s'y trouvent.

Chapelle de Notre-Dame du Bodonnou, construite sur l'emplacement d'une autre très ancienne.

CURRU. — Manoir près de Saint-Renan. — Manoir du tonnerre, peut-être où est tombé le tonnerre : de *Kurun*, tonnerre. Ou bien encore, village du feu, en le faisant dériver de *Ker-ru*, par corruption *Kurru* ; de *Ker*, lieu, village, et de *ruz*, rouge, couleur de feu.

Ces deux étymologies pourraient s'expliquer par la légende qui raconte que : la main du diable resta empreinte en rayons de feu, sur une grille qu'il avait placée, dans une nuit, à l'une des fenêtres du manoir. On peut très-bien aussi interpréter l'empreinte de la main du diable, par un coup de tonnerre qui aurait frappé cette maison.

Moyen-âge : — Le *Curru* était une ancienne vicomté, avec prévôté féodale ; il est connu, dans le pays, sous le nom de château du roi Pharamus. — *Kastel ar roue Pharamus* ;

Grille du diable, ouvrage curieux par son travail ;

Belle et grande pierre armoriée.

LANRIVOARÉ ou LANRIOUARÉ. — LAN-RIVOARÉ. — Territoire de Rivoaré : de *Lann*, terre, territoire, et de *Rivoaré*, chef Breton auquel appartenait ce pays au VI^e siècle, dit M. de Fréminville. D'après M. de Courcy, Rivoaré était un des apôtres des premiers temps du christianisme dans l'Armorique.

Moyen-âge : — Cimetière des Saints, enceinte sacrée où reposent 7777 saints ;

Pains changés en pierres ;

Souche de bois que l'on coupe depuis des siècles, sans qu'elle diminue, et dont les morceaux préservent de l'incendie ;

Pierres tombales de l'église, sur lesquelles sont grossièrement sculptées des haches, des marteaux, des pioches, etc.

SAINT-RENAN (chef-lieu de canton). — En breton, *Loc-Ronan-ar-fanc*, la cellule de saint Renan du Marais : de *Loc* ou *Lok*, cellule, ermitage, et de *ar-fanc*, du marais.

En effet, la ville de Saint-Renan est située sur une hauteur, entourée d'un marais.

Moyen-âge : — Ancienne ville, jadis siège d'une juridiction royale. Vieilles maisons en bois et en pierres ; halle en bois ; portique d'une ancienne église de la ville, prieuré du XIII^e siècle, dépendant de Saint-Mathieu ; retable d'autel gisant dans la rue, près du portique.

CANTON DE PLOUDALMÉZEAU.

BELAIR. — Manoir du XVI^e siècle, près Brélez, sur la rivière de L'Aber.

Renaissance : — Inscription sur une des portes intérieures, donnant la date de la construction, 1599 ;

Belle cheminée sculptée et peinte, dans la grande salle.

BRELEZ. — **BRE-LEZ.** — Montagne de la rivière, près de la rivière : de *Bré*, montagne, et de *Lez* (1), rivière,

(1) Bullet, *Dict. celtique*.

eau. Brelez est placé au sommet de la montagne au pied de laquelle coule la rivière de L'Aber.

Bourg sans importance aujourd'hui, jadis siège de la juridiction de haute, moyenne et basse justice, de la seigneurie de Kergroadez et du Gouerbilhan.

CLEGUER. — Beau rocher de la côte de L'Aber. *Cleguer* ou *Kleguer* veut dire : rocher.

COSQUER. — **KOZ-KER.** — Vieux château, vieille maison : de *Koz*, vieux, et de *Ker*, lieu, maison.

Ancien manoir, qui n'est plus maintenant qu'une simple ferme.

GUILIGUY. — Montagne ou rocher formant un des côtés de l'anse de Porsal.

Ep. celtique : — *Dolmen*. *Dol-men*, table de pierre : de *taol*, table, et de *mean*, *mein*, pierre.

KERBRESOL. — **KER-BRESOL.** — Lieu de la guerre : de *Ker*, lieu, et de *Brezol* pour *Brezel*, guerre.

Ancien manoir.

KERDREBOR. — **KER-DRE-VOR.** — Village près de la mer : de *Ker*, lieu, village, etc., de *dre*, près, et de *mor*, en composition *vor*, la mer. Kerdrevor est près de la mer ; il dépend de L'Aber.

KERENEUR. — **KER-ENEUR.** — Lieu du prince, du fort, du vaillant : de *Ker*, lieu, et de *an ner* ou même *ener* (1), prince, fort, etc.

Ep. celtique : — *Menhir*, *men-hir*, pierre longue : de *men*, pierre, et de *hir*, long.

Petit manoir fortifié.

KERGADIOU. — **KER-GADIOU.** — Lieu des batailles : de *Ker*, lieu, et de *kadiou*, en construction *gadiou*, pluriel de *kad* (2), bataille, combat. *Kadiou* n'est plus guère employé que dans les noms d'hommes et de lieux.

Ep. celtique : — Menhir de 10^m de hauteur environ, et de 6^m de circonférence ; pierre inclinée : 8^e de longueur, 2^m de largeur, inclinaison 25 à 30°.

Près de ces pierres, charmant petit manoir fortifié. — Pierre armoriée portant les armes des Kergadiou.

KERGROADEZ, anciennement **KER-GROEEZ** (sur une tombe du XIV^e siècle). — **KER-GROEEZ.** — Lieu très chaud : de *Ker*, lieu, et de *groez*, *groezen* ou *groezuz*, chaleur.

En effet, Kergroadez, l'un des plus beaux châteaux de l'arrondissement, est situé dans une position délicieuse, entouré de grands arbres qui le mettent à l'abri de tous les vents, dans ce pays si découvert.

(1) Bullet, *Dict. celtique*.

(2) Bullet, *Dict. celtique*.

Château du XVII^e siècle, bâti sur l'emplacement d'un autre beaucoup plus ancien. Ancienne juridiction seigneuriale. — Inscription latine au-dessus de la porte d'entrée.

KERJAR. — **KER-JAR.** — Village de la poule : de *Ker*, village, et de *iar*, poule.

Ancien manoir.

KERMENOU. — **KER-MENOU.** — Village des pierres : de *Ker*, village, et de *mean*, *menou*, pierre.

Manoir du XVI^e siècle ;

Fontaine souterraine.

KERSANT, en breton **KER-ZENT.** — Village des saints : de *Ker*, village, et de *sant*, *sent*, en composition *zent*, saint.

Église du XV^e siècle, ancienne collégiale dirigée par des chanoines chapelains.

L'ABER-ILDUT. — Hâvre d'Ildut : de *Aber*, havre, et de *Ildut*, saint Breton du VI^e siècle.

Joli petit port qui ne peut recevoir que des caboteurs. Jadis appelé *Porz an Grouinit* (sur de vieux actes), port de sable ou sablonneux : de *Porz*, port, et de *grouinit* pour *groanic*, sablonneux, probablement.

LANILDUT. — **LAN-ILDUT.** — Territoire d'Ildut : de *Lan*, territoire, et de *Ildut*.

L'ENEZYVRAN. — ENEZ-VRAN. — Ile aux corbeaux : de *Enez*, ile, et de *bran*, en composition *vr*an, corbeau.

Beau rocher de la côte de L'Aber, dont la pierre supérieure est mise en mouvement par les grands vents.

MELON. — Ile Melon, ile de pierres, de roc : de *melon* (1), pierre, roc.

Cette ile est en effet un beau bloc de granit de 300^m environ de longueur sur 200^m de largeur.

Ep. celtique : — Grand menhir de 5^m de hauteur à peu près et de 9^m,50 de circonférence ;

Autre menhir de 4^m,60 de hauteur environ ;

Grand dolmen, en partie renversé ;

Vestiges d'allées et d'enceintes druidiques.

PLOULDALMÉZEAU (chef-lieu de canton). — **PLOU-DAL-MÉZEAU.** — Territoire devant les plaines : de *Plou*, *Ploue*, *Ploe*, terre, territoire, campagne, etc., de *tal*, en composition *dal*, devant, et de *meaz*, pluriel *mezou* ou *meziou*, campagne, plaine.

On dit aussi **GUITALMEZEAU.** — **GUI-TAL-MEZEAU** : de *Gui*, pour *Gwic*, bourg, village ; le reste comme précédemment.

Plouldalmézeau est situé en avant d'une plaine qui s'étend jusqu'à la mer.

(1) Bullet, *Dict. celtique*.

Moyen-âge : — Croix en pierre, fort ancienne, dans un des murs du cimetière, sur laquelle est sculptée le crucifiement de N. S. Jésus-Christ ;

Fourches patibulaires, près du bourg (vestiges) ;

Anciennes maisons ;

Jolie église du XVIII^e siècle ; inscription en lettres gothiques sur l'un des contreforts de l'abside de cette église, portant la date de 1504.

PLOURIN. — PLOU-RIN. — Territoire de la colline, ou sur la colline : de *Plou*, *Ploue*, *Ploe*, terre, territoire, et de *run*, *reun* ou *rin* (1), colline.

Moyen-âge : — Belle église, dont une partie du XII^e siècle ; chaire à prêcher en bois, sur laquelle est sculptée grossièrement la vie de saint Budoc, patron de cette église ;

Deux tombes en Kersanton, l'une de 1315, l'autre de 1400 ;

15 pierres sculptées, armoriées, provenant de ces tombeaux ;

Cuves romanes, anciens fonds baptismaux, sans doute.

PORSAL. — POR-SAL. — Port du manoir : de *Porz*, port, et de *sal* (2), manoir, maison noble à la campagne.

C'est dans l'anse de Porsal que s'élève le fameux château de Tremazan.

(1) Bullet, *Dict. celtique*.

(2) Bullet, *Dict. celtique*.

Moyen-âge : — Chapelle en ruines de Saint-Uffen ou Usven. Dans le cimetière de cette église, les inhumations ont été faites, jadis, par couches superposées. Il ne sert plus depuis long-temps ; mais la mer, qui entre dans l'anse à chaque marée, met souvent des ossements à découvert.

SAINT-OURZAL. — Petite chapelle fort basse, assez près de la mer, dans un endroit aride.

Ep. celtique : — Fontaine près l'Église ;

Dolmen parfaitement conservé, dans un champ, à peu de distance de l'église.

TREMazan. — Château de Tremazan pourrait peut-être se traduire par château du trépas, du meurtre, en faisant venir *Tremazan* : de *Tremenvan*, *Tremezvan* ou *Tremevan*, agonie, meurtre, trépas.

C'est dans ce château, d'après la légende d'Albert Le Grand, que saint Tanguy décapita sa sœur Haude, et que sa belle-mère expira, au milieu d'épouvantables souffrances, en punition de ses fausses accusations contre Haude. Ces deux événements étaient assez frappants pour qu'on donnât le nom de château du meurtre à l'habitation dans laquelle ils s'étaient passés.

Moyen-âge : — Belles ruines d'un château du XIII^e siècle ;

Donjon carré élevé sur une butte ou motte artificielle, ayant 42^m de circonférence et 30^m de hauteur ;

Ouvrage avancé, grande enceinte carrée à parapets et machicoulis, défendant un rempart de 3^m,25 de largeur.

Le château de Tremazan est la plus belle et la plus imposante ruine de l'arrondissement. Il est situé dans le fond de l'anse de Porsal et dépend de la paroisse de Plourin.

E. FLEURY.

TABLE DES MATIÈRES.

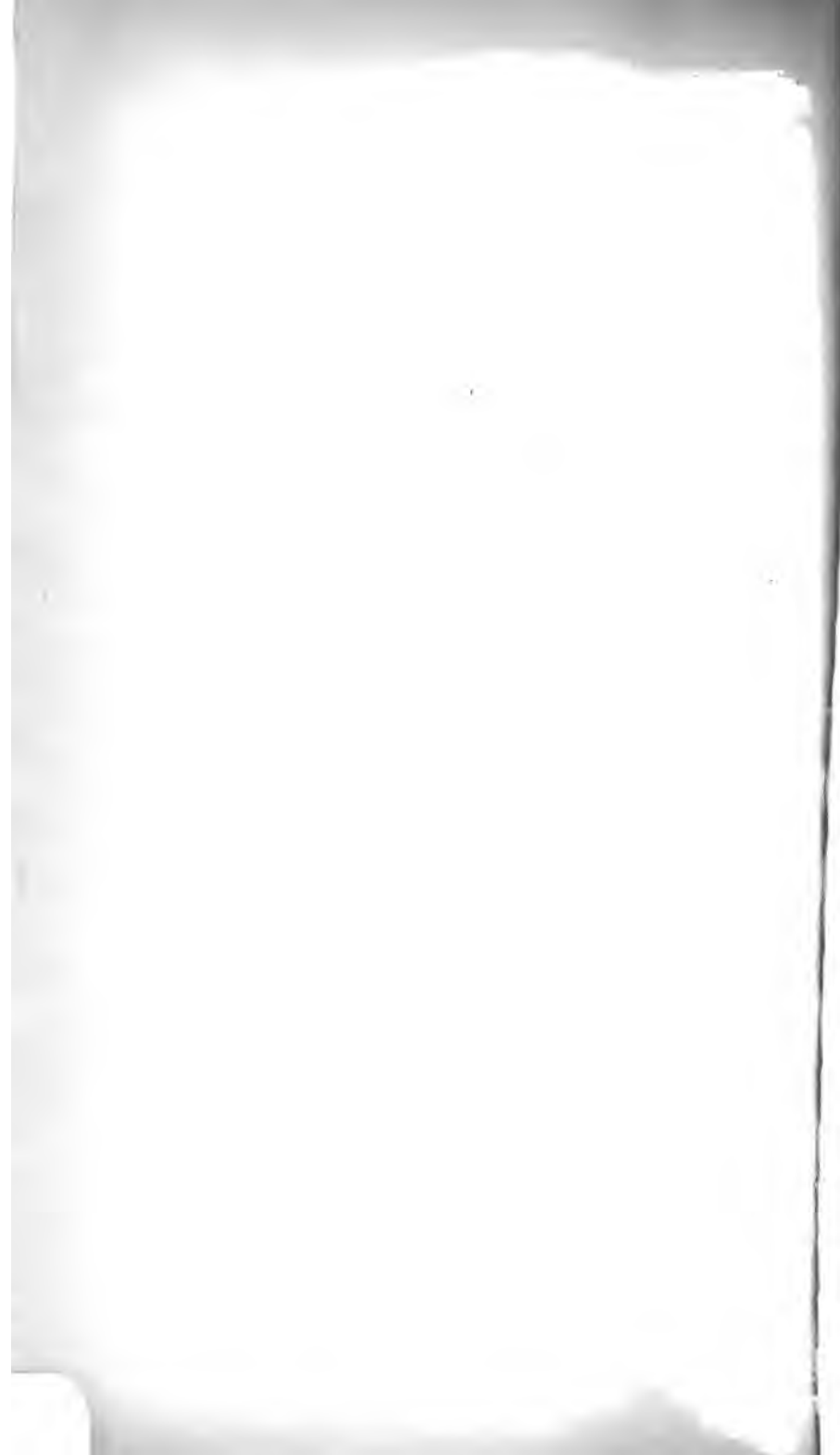
	Pages.
Liste générale des membres de la Société.....	I
Règlement	VII
Statuts.....	XI
Arrêté de S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes autorisant la Société, et en approuvant les Statuts.....	XIII
Procès-verbaux des séances.....	XV
Prix à décerner, en 1863, par la Société.....	XXXVIII

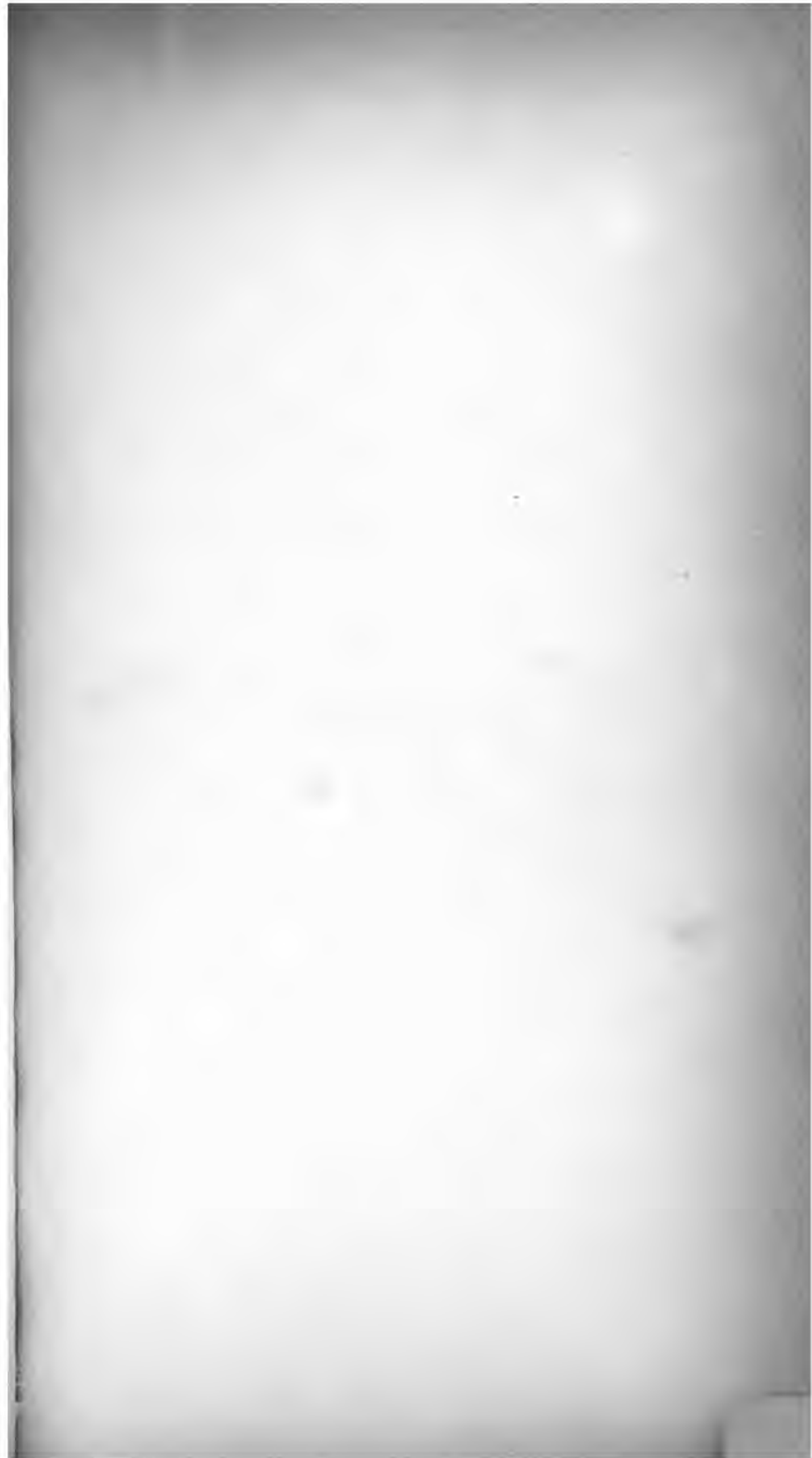
Préface	1
La Marine française et le Port de Brest sous Richelieu et Mazarin, par M. P. Levot.....	5
La Mort de Pétrarque, poésie, par M. Aigues-Sparses.....	27
Note sur une forêt sous-marine dans l'anse de Sainte-Anne, par M. C. Delavaud.....	36
Sébastopol, ode, par M. Duseigneur.....	44
Sur le livre de l'Amour de M. Michelet, par M. Paul Chabal.	54
Rapport sur les Travaux de la Société (1858-1859), par M. Reynald.	70

	Pages.
Terre et Ciel , poésie , par M. Aigues-Spares.....	78
Une Monnaie de l'Empereur Gratien , par M. Denis-Lagarde...	83
La Maison de l'Espion à Lanninon , près de Recouvrance , par M. P. Levot.....	87
Matulin ar barz dall , poésie , par M. Milin.....	103
Note sur l'Éclipse de Soleil du 18 juillet 1860 , par M. Ed. Dubois.	107
Le Fou et ses Médecins , anecdote en vers , par M. Clérec.....	117
Étude historique et critique sur la Ligue en Bretagne , par M. Duseigneur.....	120
Le Chemin royal de la Sainte-Croix , traduction en vers de l' <i>Imitation</i> , par M. Guichon de Grandpont.....	143
Notice historique sur le Convent et l'Église des Carmes de Brest, par M. Fleury.....	153
Souvenirs , poésie , par M. Olivier de Lafaye.....	177
Revue des ouvrages littéraires , offerts par leurs auteurs à la Société Académique de Brest , depuis sa fondation jusqu'au 1 ^{er} janvier 1860 , par M. Paul Chabal.....	181
L'archipel havaïen en 1853 , par M. H. Jouan.....	211
Revue astronomique de 1860 , par M. Ed. Dubois.....	247
Procès d'Alexandre Gordon , espion anglais , par M. P. Levot....	295
Rapport sur la pierre tombale de Landévennec , par M. Clérec..	361
Un voyage de long-cours , poésie , par M. F. Bouyer.....	371
Étude critique sur la <i>Légende des Siècles</i> , par M. Duseigneur..	383
Excursion dans l'arrondissement de Brest (environs de St-Renan et de Ploudalmézeau) , par M. E. Fleury.....	422

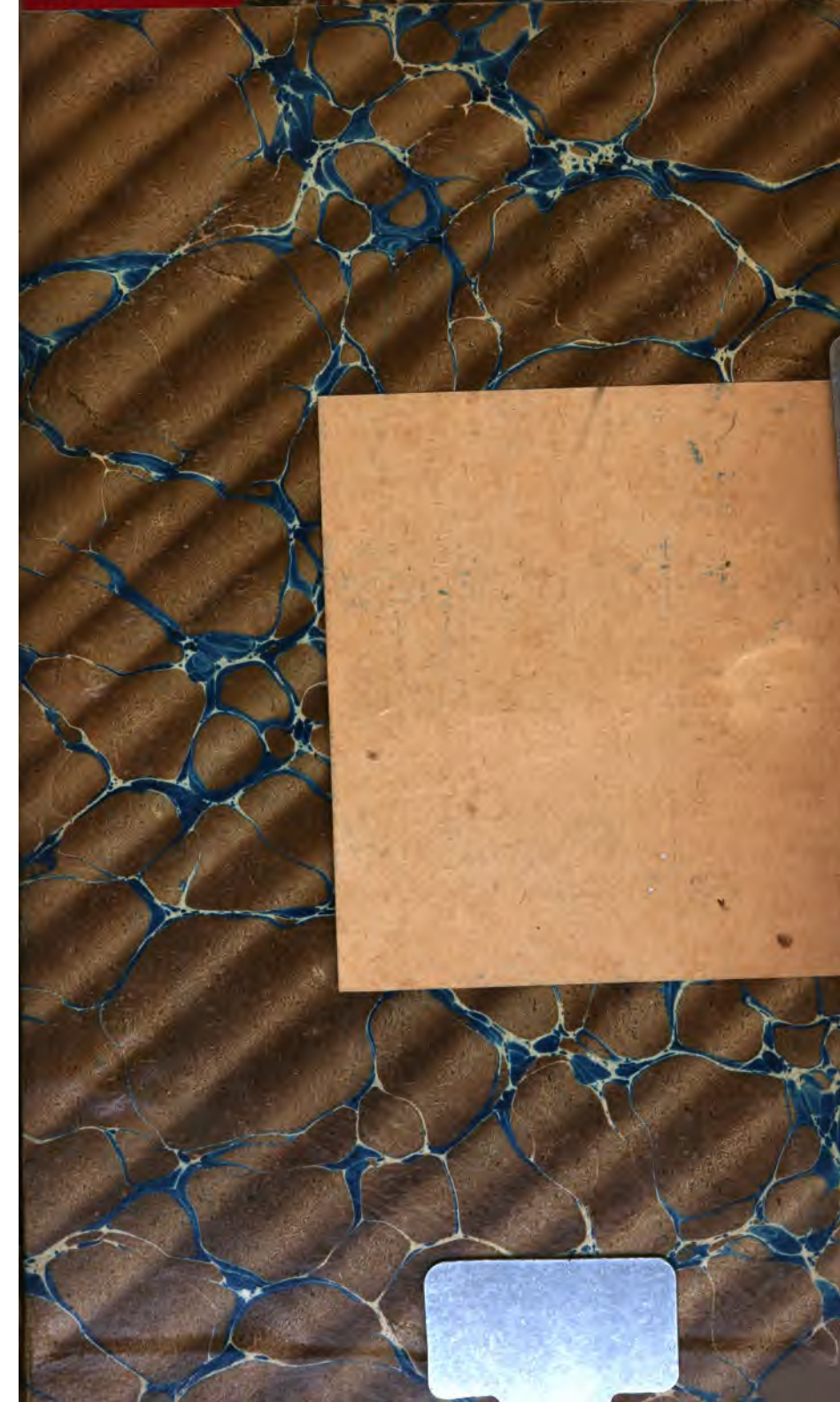












Widener Library



3 2044 100 905 777